

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ersity Library
0220377

C904
3345

Library of



Princeton University.

Elizabeth Foundation.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MERCURE

DE

FRANCE,

LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

TOME VINGT-HUITIÈME.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE LE NORMANT.
1807.

Digitized by Google

(RECAP)
0906
.6345
v.29
1907

Digitized by Google

(No. CCXCVIII.)
(Samedi 4 Avril 1807.)

MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

FRAGMENT

Du troisième chant de l'Art d'Aimer, par *Barthe*.

Note du Rédacteur. Les vers qu'on va lire sont tirés d'un poëme inédit en quatre chants, sur l'art d'aimer, de feu M. Barthe, auteur de la jolie comédie des *Fausses Infidélités*. Ce poëme, entièrement fini, paroîtra bientôt. Le morceau suivant est tiré du troisième chant, où l'auteur peint les talens et les graces qui conviennent aux femmes.

. . . . . .

Dans la démarche même il est un art de plaire.
Souvent sur des attraits la démarche m'éclaire:
Elle invite nos vœux. J'aimai plus d'une fois
Même avant de connoître ou les traits ou la voix.
Eh, si dans le regard l'ame vit et s'exprime,
Elle se montre aussi dans tout ce qu'ell' anime!
A sa démarche seule, oui, je pourrois nommer
Celle qui songe à plaire, et celle qui sait point aimer!
Et celle que dévore une flamme inconnue,
Et l'amante timide, et la vierge ingénue
Qui s'endort chaque soir près de sa jeune sœur,
Des baisers maternels goûte encor la douceur;
Et celle dont hier la main tremblante et pure
Aux autels de l'hymen suspendit sa ceinture.
Mais une belle aussi peut déplaire en marchant:

529729
Digitized by Google

Telle, avec un air mâle, aspire à l'air touchant;
Telle veut s'embellir d'une aimable foiblesse,
Et sur un pied nerveux se traîne avec mollesse.
N'imitez pas Zulmé, dont les pas et les yeux
Aux vulgaires mortels annoncent ses aïeux,
Qui paroît autour d'elle assembler leurs images,
Et dont la marche auguste ordonne des hommages!
Sur-tout n'oubliez pas le charme des talens.
Il est des arts, il est des mensonges brillans.
La beauté même à l'œil sait-elle toujours plaire?
Vous croyez que le temps la détruit ou l'altère:
L'habitude, voilà son plus triste ennemi.
A qui nous voit toujours on ne plaît qu'à demi.
Mais aux talens, aux arts qui peut être infidelle?
Quelle femme avec eux n'est toujours jeune et belle?
Fût-il un cœur féroce et froid pour la beauté,
Il a connu l'amour si Delphire a chanté;
Il a connu l'amour, quand Zélis ou Camille
Précipite les tons de la touche mobile;
Quand sous ses doigts errans le clavecin frémit,
En sons demi-plaintifs quand la harpe gémit,
Et se mêle à ces chants dont la mélancolie
Porte un trouble rêveur dans mon ame amollie.
Entends-je tes concerts, mélodieux séjour,
Bois calme qu'attendrit l'hymne éternel d'amour,
Où de fleurs, de parfums, de myrte environnées,
Erroient, toujours aimant, les ombres fortunées?
Que de fois, pour jouir de ces sons ravissans,
D'Homère et de Milton j'oubliai les accens!
Ne puis-je recueillir sur ma bouche amoureuse
De ce gosier brillant l'haleine harmonieuse?
Talens, vous enflammez, vous captivez un cœur.
Il me séduit aussi dans sa douce langueur,
Ce bras qui mollement s'arrondit en cadence,
Ce pied voluptueux, suspendu par la danse!
L'œil suit vos pas légers dans leurs brillans détours;
L'œil juge et de la taille et des secrets contours:
Ainsi flotte un roseau balancé sur sa tige;
Moins rapide en fuyant, l'hirondelle voltige.
Autour de ce théâtre, où s'assemblent les arts,
Voyez un peuple avide attacher ses regards.
O Guimard, c'est à toi que son cri rend hommage!
Oui, tes bras ont une ame, et tes pieds un langage.
Quel ton, quel sentiment n'est par eux exprimé?

Digitized by Google

Ton repos même attire, et paroît animé.
Mais ce charmant Dédale, et cette adroite fuite
Appelant du desir l'inquiète poursuite,
Ces pas craintifs, ces yeux languissamment fixés,
Aux bras de son vainqueur ces bras entrelacés,
Me plaisent moins encor que la danse modeste.
Jadis la Volupté, de la voûte céleste
Descendit sur la terre : et l'homme fut heureux.
Libre alors, et sans voile, elle écoutoit nos vœux.
Mais, aux premiers transports succéda l'indolence :
La Volupté soupire, et s'éloigne en silence.
Bientôt une compagne, immortelle beauté,
Qui d'un voile attrayant couvroit la Volupté,
A tous les yeux séduits la fit revoir plus belle :
Son nom est la Décence. Un charme est autour d'elle ;
Et les cœurs étonnés se trouvent des desirs.
La Décence aux humains ramena les plaisirs.

LE VOYAGEUR. (1)

Nequicquam deus abscidit
Prudens Oceano dissociabili
Terras.....
(Hor., lib. I, od. 3.)

Gloire à l'homme inspiré que la soif de connoître
Exile noblement du toit qui l'a vu naître !
Les tranquilles honneurs, les trésors, l'amitié,
A ses projets hardis tout est sacrifié.
Les travaux, les dangers : son zèle les surmonte.
L'obstacle : il le combat. Le trépas : il l'affronte.
Faut-il franchir les monts ? Faut-il dompter les flots ?
Son intrépidité ne craint que le repos.

Voyez-vous ce Génois, l'œil attaché sur l'onde,
Reculer en espoir la limite du monde ?
En vain de rois en rois, huit ans, il court offrir
Cet univers caché qu'il saura conquérir ;
Il dévore, huit ans, les refus et l'outrage.

(1) Cette pièce de vers a obtenu le premier prix de poésie, distribué par l'Académie Française, dans sa séance du 1er avril. (Voyez, dans ce Numéro, l'article Variétés.)

Digitized by Google

Mais l'auguste Isabelle accepte son courage;
Les mers qui l'attendoient s'ouvrent à ses vaisseaux :
Il part. Tous les périls l'assiègent sur les eaux.....
Quel bruit sourd et lointain ! c'est la trombe rapide
Qui roule en tourbillon, qui monte en pyramide,
Une flamme sinistre aux mâts vient s'attacher.
O prodige ! O terreur ! L'oracle du nocher,
La boussole est muette : et l'aiguille infidelle
S'éloigne en tournoyant du pôle qui l'appelle.
Déjà les Castillans, entourés de la mort,
De Palos à grands cris redemandoient le port.....
Seul contre tous, Colomb les soutient, les console,
Et pour eux son génie est une autre boussole.
Reprends ton noble titre, illustre conquérant !
Amérie l'usurpa, l'univers te le rend.

Plus heureux, admiré même durant sa vie,
Cook, respecté dix ans des rois et de l'envie,
Semble des flots du sud le monarque et le Dieu :
La gloire de son nom le protège en tout lieu.
Ses pavillons sans foudre, honorés des deux mondes,
Voguent indépendans sur l'empire des ondes.

De l'Océan d'Atlas sortant de toutes parts,
Des îles tout-à-coup invitent ses regards;
Et ces filles des eaux, vierges encor naïves,
Etalent sous ses yeux leurs graces primitives.
Aimable Otaïti, sauvage Sibaris,
Où la seule candeur sert de voile à Cypris,
Un autre Bougainville achève ta culture;
Aux lois de l'industrie il soumet la nature;
D'un germe libéral il dore tes guérêts,
Et sa voix te révèle et Pomone et Cérès !

Bientôt il court chercher, sous un pôle de glace,
Un autre continent promis à son audace.
De son art incertain il hâte les progrès;
Du temple d'Epidaure il ravit les secrets;
Et, soumise elle-même à tant de vigilance,
La Mort baisse sa faulx et s'éloigne en silence.

Trop heureuse Albion, quels furent tes transports
Quand le bronze tonnant l'annonça dans tes ports !
Que l'Europe, homme illustre, un moment te possède !
Qu'à tes rudes travaux le doux repos succède....
Le repos ! En est-il pour ce génie ardent ?

Digitized by Google

D'un besoin curieux l'invincible ascendant,
Lorsqu'à peine il respire échappé des naufrages,
Rend sa vie aux dangers et sa flotte aux orages.

L'Angleterre avoit dit : « Quel mortel le premier,
» Entre deux Océans se frayant un sentier,
» Osera soulever cette barrière antique
» Qui repousse du Nord les flots de l'Atlantique ? »
Tout se tait.... Cook lui seul sent son cœur palpiter;
Il se lève : « C'est moi qui l'oserai tenter.
» Des vaisseaux, et je pars. » L'astre du jour à peine
Blanchit le sombre azur de la profonde plaine
Que déjà le héros, debout sur les rochers,
Accuse impatient la lenteur des nochers.
Mais il part. Il revoit ces îles solitaires
Dont sa main féconda les arides bruyères.
Ces lieux à son aspect semblent se réjouir,
L'arbuste s'incliner, la fleur s'épanouir.
D'un avide regard il contemple en silence
Ces champs où, frêle encor, l'humble épi se balance :
Avec moins de transports un père à son retour
Sourit aux doux progrès des fils de son amour.

Non, tu ne mourras point, ô Cook, Dieu tutélaire :
Tes bienfaits sont vivans au cœur de l'insulaire ;
Et tandis que, s'armant de reproches vengeurs,
L'univers poursuivra ces tyrans voyageurs,
Ces brigands tout souillés d'une homicide gloire,
La voix du monde entier bénira ta mémoire.

Mais un infortuné, que nos cris gémissans
A l'Océan muet ont demandé quinze ans,
M'apparoît à travers un voile auguste et sombre....
Est-ce toi, La Peyrouse ? ou n'est-ce que ton ombre ?
Quel encens consacrer ces noms immortels !
Le premier voyageur mérita des autels.
Par les mers séparés, sur les divers rivages
Les peuples languissoient, nus, grossiers et sauvages.
Le Voyageur paroît.... Les flots sont aplanis ;
Par le nœud des besoins les hommes sont unis :
Le commerce bientôt, rapprochant les distances,
De l'un à l'autre pôle étend ses bras immenses ;
Du fertile Yémen recueille le nectar,
L'étincelant tribut des eaux du Malabar,
De Chypre et de Naxos la liqueur parfumée,

Digitized by Google

Et la pourpre de Tyr et l'encens d'Idumée :
Les marbres de Paros, les tissus d'Ispahan
Sous leurs poids précieux font gémir l'Océan ;
Le rubis, que l'aurore avec amour étale,
Quitte pour l'occident la rive orientale ;
Et le Japon, du creux de ces rochers lointains,
De son luxe fragile enrichit nos festins.

D'opulentes cités s'élèvent et fleurissent ;
La raison s'agrandit et les mœurs se polissent :
Le désert a des lois, des vertus et des arts.
Monarques ! demandez au plus fameux des Czars
Par quels puissans ressorts son active sagesse
A su du fier Tartare adoucir la rudesse,
Transformer en cités de fétides roseaux,
Et fonder un empire où croupissoient des eaux ?
Pierre vous répondra : « Je parcourus la terre ;
» J'admirai les travaux de la riche Angleterre,
» Ses savans ateliers, ses pompeux arsenaux,
» Ses ports où le commerce ouvre tous ses canaux ;
» J'étudiai long-temps aux rives de la Seine
» Les arts voluptueux de la moderne Athène ;
» Sous les rochers du Nord descendu sans pâlir,
» Au séjour des métaux j'osai m'ensevelir ;
» Des chantiers de Sardam ma main laborieuse
» Saisit avec orgueil la hache industrieuse :
» Je reparus enfin digne du rang des rois,
» Et l'Empire des Czars s'étendit à ma voix. »

En des jours plus lointains, le flambeau des voyages,
Tel qu'un astre éclatant perça la nuit des âges :
Pythagore, Solon, Thalès, Anacharsis,
Moissonnoient la sagesse aux campagnes d'Isis ;
La Grèce, s'élançant dans l'Egypte féconde,
Alloit chercher des lois pour en donner au monde.

O rives de l'Asie, ô terre des beaux-arts,
Nous révérons encor vos souvenirs épars !
D'un œil religieux le Voyageur admire
Ilion, Babylone, Echatane et Palmyre ;
Des temples, des palais, qui sembloient éternels,
Il dispute au néant les débris solennels ;
Seul, assis au milieu des antiques décombres,
Des siècles expirés il évoque les ombres,
Cherche des temps fameux le vestige effacé,
Et prête au loin l'oreille aux leçons du passé.

Digitized by Google

Rien pour l'observateur n'est muet sur la terre;
L'univers étonné devient son tributaire.
S'élancer au hasard, tout voir sans rien juger,
C'est parcourir le monde et non pas voyager.
L'œil du sage lui seul voit, discerne, mesure,
Surprend l'homme échappant aux mains de la nature,
Compare sa rudesse à nos goûts amollis,
Et ses brutes vertus à nos vices polis;
Des diverses humeurs distingue la nuance,
Et des climats divers la secrète influence;
Oppose aux lents progrès des empires naissans
Le rapide déclin des Etats vieillissans,
Rapproche ces tableaux si féconds et si vastes,
Et de la terre entière interroge les fastes.

Où courent à la fois ces doctes conquérans?
L'un suit le char pompeux de ces astres errans;
L'autre poursuit Hermès dans le sein de Cybèle,
Ou rend à Triptolème un sol long-temps rebelle.
Voyez la Condamine, assidu scrutateur,
De son illustre audace étonner l'Equateur.
Anquetil conquérir, sur l'indien rivage,
La loi de Zoroastre et les écrits du mage;
Et Jussieu, de son art ordonnant les progrès,
Aux plantes du désert dérober leurs secrets.
Voyez-les déposer aux pieds de la science
Le généreux flambeau de leur expérience,
Epancher des trésors lentement amassés,
Et charmer leurs rivaux fiers d'être surpassés:
Tel autrefois Platon, après ses longs voyages,
Aux bosquets d'Académe entretenoit les sages,
Et tranquille, près d'eux sous le platane assis,
Les attachoit long-temps à ses nobles récits.

M. Millevoye.

ERRATA.

Dans l'*Essai sur l'Astronomie*, par M. de F...., inséré dans le Numéro du 20 mars, il s'est glissé deux fautes d'impression, dont la seconde détruit absolument le sens du vers où elle se trouve:

Page 530, au lieu de

Que l'univers tremblant *révoit* par intervalle;

Lisez:

Que l'univers tremblant *revoit* par intervalle.

Page 538, vers 23 et 24, au lieu de

Sa main ramènera l'étoile déréglée
Qui vient, *finit*, revient, et court échevelée;

Lisez:

Sa main ramènera l'étoile déréglée
Qui vient, *fuit*, *et* revient, et court échevelée.

Digitized by Google

ENIGME.

Je suis propre à beaucoup d'emplois,
Je sers au peuple comme aux rois,
Et l'on m'attribue à Dieu même.
Je n'ai pour m'exprimer bouche, langue, ni voix;
Je parle cependant, et l'on m'entend de même;
De deux côtés souvent on m'emploie à la fois.
Tantôt par mon secours l'homme dans ses fureurs
A causé les plus grands malheurs;
Tantôt, quand l'infortune accable son courage,
Il me trouve toujours prêt à sécher ses pleurs.
J'ai bien des frères, point de sœurs;
Et le bien et le mal sont souvent mon ouvrage.

LOGOGRIPHE.

Je suis, ivoire ou bois, par le tour façonné;
Par le milieu de mon corps enchaîné.
Mon adjoint, de forme arrondie,
De part en part dans le centre percé,
Par mon attache est traversé.
Le joueur, d'une main hardie,
Le met en mouvement,
Et circulairement
Vers l'un de mes bouts le dirige :
Par la dextérité que le succès exige,
D'un côté, dans le creux en rond je le reçois;
De l'autre côté, je l'enfile :
Le coup est moins facile;
On le manque parfois.
Si tu démontes ma charpente,
Lecteur, un nouvel ordre à tes efforts présente
Un trait facétieux ou prétendu bon mot,
Misérable pointe du sot;
Ce juste, d'un embrasement
Sauvé miraculeusement,
Dont l'épouse imprudente a souffert, et pour cause,
Une étrange métamorphose;
Ce fils, dont les vertus font la célébrité,
Qui d'un d'un parent fameux guérit la cécité.
Neuf pieds me donnent l'existence :
Je suis un joujou de l'enfance;
Et, pour tout dire en un mot décisif,
Un passe-temps de maint et maint oisif.

Par M. RÉVIAL (de Narbonne.)

CHARADE.

Mon premier quelquefois peut éblouir les yeux;
Mon second d'un cœur noble est l'acte généreux;
Mon tout, pour certain être, est un mets savoureux.

Le mot de l'Enigme du dernier N°. est *Vaisseau.*

Celui du Logogriphe est *Beauté,* où l'on trouve *ut, eau, été, bât, bête, but.*

Celui de la Charade est *Ver-tu.*

Digitized by Google

Éloge de Messire Jean-Baptiste-Charles-Marie de Beauvais, ancien évêque de Sénez, prononcé le 1^er^ décembre 1806, dans une assemblée composée de parens et d'amis de ce prélat, et que M. *de Juigné*, ancien archevêque de Paris, devoit honorer de sa présence; par M. l'abbé *Gallard*, éditeur des Sermons de M. l'ancien évêque de Sénez.

Note du Rédacteur. Nous n'insérons pas ordinairement, dans cette feuille, les ouvrages imprimés; mais celui qu'on va lire ne l'a été qu'à un très-petit nombre d'exemplaires, tous destinés aux amis de l'auteur. Nous avons donc cru faire une chose agréable aux lecteurs du *Mercure de France*, en publiant dans ce Journal le Discours de M. l'abbé Gallard. C'est d'ailleurs un hommage que nous nous plaisons à rendre à la mémoire d'un évêque digne en tout de son saint ministère, ainsi qu'aux vertus modestes et aux talens distingués de son éloquent panégyriste. Dans un très-prochain Numéro, nous rendrons compte des *Sermons* de M. l'évêque de Sénez.

« Tendres parens, fidèles amis d'un évêque non moins illustre par sa piété que par son éloquence; prélat vénérable qui l'avez aimé avec une tendresse fraternelle, et qui déposiez dans son sein les secrets de votre zèle et de votre charité, le cours de ces années désastreuses, dont les ravages peuvent être comparés à ceux de plusieurs siècles, n'a point affoibli les regrets que sa perte a laissés dans vos cœurs : vous le pleurez encore au milieu des ruines qui couvrent son tombeau; vous recherchez les traces de son passage sur la terre; et ne pouvant plus contempler la bonté, la candeur et la modestie qui répandoient un éclat si doux sur son front et dans ses regards, vous désirez d'en retrouver une image semblable à celle qui ne s'effacera jamais de votre souvenir.

» Tendres parens, fidèles amis, prélat vénérable, dont je partage la douleur, oserai-je me flatter de pouvoir en adoucir l'amertume, en vous présentant cette image tracée par une main foible et tremblante? Et vous, messieurs, qui n'auriez pas connu celui que nous regrettons (s'il en est dans cette assemblée), vous à qui la renommée seule inspire du respect pour sa mémoire, puis-je espérer qu'un tableau si imparfait vous représentera toute l'étendue de notre perte?

» Hélas! elle fut causée par les premiers malheurs qui

Digitized by Google

vinrent fondre sur notre patrie; elle fut le sinistre présage de ceux qui devoient les suivre, et dont le récit contristera les siècles à venir. Car, nous pouvons l'attester, il succomba sous le poids de sa douleur, dans un temps où l'ombre de la mort enveloppoit déjà toute la France; dans un temps où, lorsque nous étions rassemblés autour de son lit, retenant à peine nos larmes, il pouvoit nous dire: « Ne pleurez point » sur moi; mais pleurez sur vous-mêmes: car les jours ne » sont pas éloignés, les jours lamentables, pendant lesquels » vous envierez les ténèbres et le silence du tombeau. »

» L'Eglise perdit alors un ministre fidèle de la parole de Dieu, qui ne retenoit point la vérité captive; elle perdit un orateur éloquent, dont l'art consistoit à dévoiler les attraits de la vertu, et qui n'avoit qu'à ouvrir son cœur pour la montrer dans toute sa beauté.

» Eh! qui sait, messieurs, si la douce persuasion qui couloit de ses lèvres, n'eût pas calmé, ou du moins ralenti la fureur des passions qui ont bouleversé notre patrie? En effet, s'il étoit un homme à qui le ciel eût accordé le pouvoir de réunir les cœurs du père et des enfans, et de rétablir la confiance et l'union entre les tribus d'Israël, n'étoit-ce pas celui qui avoit su défendre la cause des peuples, sans offenser la majesté des rois? Mais sa voix ne put s'élever au-dessus des cris de la discorde qui, après avoir divisé les esprits, ulcéra les cœurs, répandit l'alarme du sein de la capitale jusqu'aux extrémités de la France, et couvrit de sang cette terre infortunée. Il pâlit à la vue des signes funestes qui annonçoient le renversement du trône et de l'autel; il ne put entendre, sans frissonner, les déchiremens qui précédèrent cette horrible catastrophe.

» Nous l'avons vu, tel que le grand-prêtre Onias nous est représenté au moment où Héliodore entra dans le temple de Jérusalem. « On ne pouvoit regarder son visage, dit l'historien » sacré, sans être blessé jusqu'au cœur: car le changement de » son teint et de sa couleur naturelle, marquoit clairement » la douleur intérieure de son ame. Une certaine tristesse » répandue sur toute sa personne, et l'horreur même dont » tout son corps paroissoit saisi, découvroient à ceux qui le » regardoient la plaie de son cœur (1). »

---

(1) Mach. lib. II, cap III.

16. *Jam verò qui videbat summi sacerdotis vultum, mente vulnerabatur: facies enim et color immutatus declarabat internum animi dolorem.*

17. *Circumfusa enim erat mœstitia quædam viro, et horror corporis per quem manifestus aspicientibus dolor cordis ejus efficiebatur.*

Digitized by Google

» Hélas, c'étoit une plaie mortelle! Après l'avoir vu languir pendant plusieurs mois, il ne nous resta que ce qui n'étoit pas du domaine de la mort, le souvenir de ses vertus et de son amitié : doux souvenir qui nous avez coûté tant de larmes, nous vous conserverons jusqu'au jour qui doit nous réunir à celui que nous aimons! Si la plus tendre et la plus profonde vénération peut tenir lieu de talent, nous vous transmettrons à nos neveux, et ils diront à la vue du portrait fidèle de notre illustre ami : Heureux tous ceux qui ont goûté les douceurs de son amitié!

» Vous animerez ce tableau, monumens précieux de son éloquence, discours inspirés par la piété la plus pure et la plus douce : on croira le voir encore dans la tribune sacrée; on croira entendre encore cette voix si touchante, cette voix évangélique qui pénétroit jusqu'au fond des cœurs; vous acheverez l'éloge que je consacre à sa gloire.

» Jean-Baptiste-Charles-Marie de Beauvais, ancien évêque de Sénez, naquit à Cherbourg, le 15 décembre 1731, et fut le seul fruit du mariage de Jean-Baptiste-Charles de Beauvais, avocat au parlement de Paris, et de Charlotte Luce, née à Tour-la-Ville, d'une famille honnête.

» Sa naissance avoit été l'objet de leurs vœux les plus ardens : son éducation leur parut le premier et le plus doux de leur devoirs. Assez heureux pour n'être pas détournés de ces soins si touchans par de tristes nécessités, ses parens furent encore assez sages pour les préférer à l'accroissement d'une fortune médiocre. Ils ne cherchèrent point pour leur enfant d'autre bonheur que celui dont ils jouissoient eux-mêmes dans le sein de la vertu; ils ne demandèrent au ciel pour cet enfant chéri, que le don de la sagesse; et le ciel, en leur accordant cette grâce, y ajouta la gloire à laquelle ils ne pensoient pas.

» La sagesse vint au-devant de lui, dès ses plus tendres années; et pour s'assurer de son cœur, elle prit les traits, elle emprunta la voix de ses bons parens. Heureux père, les leçons que vous donnez à votre enfant se gravent dans son ame en caractères ineffaçables. Un jour elles sortiront de sa bouche avec tous les charmes de l'éloquence, pour éclairer les peuples, les pontifes et les rois. Heureuse mère, un jour la Renommée ira vous chercher au fond de votre province, dans cette humble retraite où vous achevérez, sous les yeux de Dieu, une vie pleine de bonnes œuvres; elle vous racontera les succès éclatans de votre fils bien-aimé : votre cœur tressaillera de joie; mais vous serez encore moins touchée de sa gloire, que du triomphe de la piété!

» Ce sentiment sublime qui élève l'homme au-dessus de

Digitized by Google

lui-même, qui enchaîne toutes les passions, qui donne la vie, la force et la grâce à toutes les vertus, la piété fut la base de son éducation.

» On n'avoit pas encore avancé cet étrange paradoxe, qu'il faut taire le nom de Dieu en présence des enfans, et les éloigner de ses saints autels. Mais quelle offrande peut être plus agréable à la divinité, que les prémices d'un cœur dont l'innocence n'a pas encore été altérée par le souffle des passions? Et qui veillera plus attentivement que la piété, sur un trésor que nous portons en des vases si fragiles?

» Les parens chrétiens dont nous parlons, amenèrent leur enfant aux pieds de celui qui a dit: *Laissez les enfans venir vers moi.* C'est à l'école de Jésus-Christ que son jeune cœur fut formé, comme celui des François-de-Sales et des Fénelon. Né avec la même sensibilité, il y apprit les saintes lois qui doivent régler tous ses mouvemens; il s'accoutuma, dès ses plus tendres années, à porter ce joug salutaire; et sa pieuse mère n'eut point de larmes à verser sur les jours de sa jeunesse.

» Avant que les discours du monde eussent frappé ses oreilles, avant que ses yeux pussent être séduits par l'éclat de ses vanités, elle l'introduisit dans ces assemblées où les ames chrétiennes s'exhortent mutuellement à secourir les pauvres et les infirmes; elle lui ouvrit les tristes demeures de l'indigence, ces temples où la foi retrouve Jésus-Christ consumé par la faim, dévoré par la soif, étendu, mourant sur un lit de douleur. C'est ainsi qu'elle lui enseigna cette religion pure et sans tache qui consiste à visiter la veuve et l'orphelin, et à se préserver des désordres du siècle.

» Cependant les exercices de son enfance firent entrevoir des talens qui méritoient d'être cultivés dans la capitale. Ainsi en jugea son père, qui fut son premier instituteur. Mais quelle séparation pour des parens si tendres! Quelles alarmes pour des parens si pieux! Tous les trésors de l'univers ne les auroient pas consolés de l'absence de leur fils unique; et un ange qui se seroit offert pour lui servir de guide comme au jeune Tobie, un ange les eût à peine rassurés contre les dangers d'un séjour si souvent funeste à l'innocence. Aimable enfant, vous ne quitterez point vos parens; mais votre père quittera pour vous son emploi et sa maison; votre mère quittera pour vous, sa patrie et sa famille. Ils viendront s'établir, aux dépens de leur modeste fortune, dans cette ville où les sciences et les arts ont fixé leur empire; et confiant à des maîtres célèbres le soin d'embellir votre esprit, ils se réserveront la garde de votre cœur.

» Le jeune élève que l'école de Paris reçut alors dans son

Digitized by Google

sein étoit destiné à augmenter le nombre des illustres orateurs qu'elle a produits. Après avoir fait ses humanités avec distinction au collége d'Harcourt, il apprit les règles de l'éloquence, d'un maître dans lequel on croyoit revoir le savant, le sage Rollin : c'étoit le même goût de l'antiquité ; c'étoit la même simplicité de mœurs. M. Le Beau joignoit à ses leçons, l'exemple de la vertu, sans laquelle l'éloquence est imparfaite. Un orateur pervers peut séduire les esprits, et recueillir les applaudissemens d'un siècle corrompu ; il n'est donné qu'à un orateur vertueux de soumettre les cœurs, et de s'assurer les suffrages de la postérité.

» M. Le Beau n'eut pas de peine à distinguer son nouveau disciple dans la foule de ceux que sa réputation attiroit à ses leçons. Il reconnut en lui les qualités qui forment le goût le plus pur, et qui annoncent les grands talens : un esprit juste et pénétrant, une imagination féconde et brillante, une ame noble et sensible. Il lui enseigna ces règles fondées sur la raison et recueillies par l'expérience, qui ne peuvent être violées impunément. Il lui découvrit les beautés des modèles antiques qui ont échappé à la fureur des Barbares ; il lui apprit à imiter ces tableaux fidèles de la nature, qui semblent être, comme elle-même, au-dessus des outrages du temps. Enfin, il lui montra le véritable but de l'éloquence, qui est d'assurer le triomphe de la vérité et de la vertu sur les erreurs et les passions. L'accord de leurs sentimens unit leurs ames pour toujours ; et trente ans après, lorsque la république des lettres perdit cet homme si précieux, j'ai vu son illustre élève attendri jusqu'aux larmes, communiquer sa douleur à ceux qui ne connoissoient M. Le Beau que par sa réputation.

» Ses progrès furent rapides sous un maître si éclairé. Il remporta sur ses concurrens, parmi lesquels on distingue M. Thomas, les palmes que l'école de Paris commençoit à distribuer à ses jeunes athlètes : heureux présage des succès qu'il devoit obtenir un jour dans la carrière de l'éloquence ; plaisir si flatteur, qu'un de nos plus célèbres généraux n'a pas craint de le comparer à l'ivresse d'une première victoire. Mais ce qui le toucha plus sensiblement, ce fut la présence de son père fondant en larmes ; ce fut la joie de sa mère, au moment où il lui offrit l'hommage de ses couronnes.

» Mais qu'est-ce que les plaisirs les plus purs de cette vie ? Qu'est-ce que cette vie elle-même ? La mort s'avance vers cette demeure paisible où régnent l'union et le bonheur. Hélas, quelle sera sa victime ? Elle frappe ce père si vénérable : elle l'arrache des bras de sa tendre épouse et de son

Digitized by Google

fils unique; elle remplit d'amertume un jeune cœur qui s'ouvroit à la joie la plus innocente, et l'avertit en même temps que la vie dont il goûte à peine les prémices, n'est qu'une vapeur légère qui paroît un instant, et s'évanouit pour toujours. Bientôt il perd la triste consolation de mêler ses larmes à celles de sa mère. Cette veuve désolée tombe dans une langueur qui la force de retourner dans sa patrie. O surcroît de douleur, elle se sépare de son fils! Elle a nourri son ame des sentimens de la piété la plus pure; elle a fait croître dans son cœur la douce commisération; elle a orné son front des grâces touchantes de la modestie: quelles mains acheveront son ouvrage?

» Un oncle et une tante respectables (1) prennent auprès de ce jeune homme la place de ses parens. Il retrouve dans leur cœur les mêmes vertus; il y retrouve les mêmes sentimens, si toutefois quelque sentiment peut égaler l'amour d'un père et la tendresse d'une mère.

» Les dons qu'il avoit reçus de la nature, et les fruits que promettoit une éducation si heureuse, étoient à l'abri de la contagion du siècle, dans cette maison chrétienne; mais son oncle ne put entendre sans inquiétude les louanges que ses talens lui attiroient de toute parts. Eh! qui ne redouteroit pour la vertu naissante, une tentation que la sagesse consommée craint pour elle-même? Instruit par l'expérience, il savoit que les louanges les plus pures ne sont pas exemptes d'un poison secret capable de corrompre le principe même de la vertu. Pour prévenir un effet si funeste, il mêla toujours de sages avertissemens à ce bruit si flatteur et si dangereux. Tous les succès que son neveu put obtenir, devinrent la matière de ses plus graves leçons; et sa voix austère se fit entendre jusqu'au milieu des applaudissemens de la cour la plus brillante de l'univers.

» Ce jeune homme étudioit alors la philosophie dans l'école de Paris, suivant une méthode consacrée par l'expérience de plusieurs siècles. Cette forme sévère ne lui fut pas agréable; mais l'ordre et la précision qui règnent dans ses discours, ne nous permettent pas de douter qu'il en ait recueilli le fruit le plus précieux.

» Son esprit naturellement juste n'avoit pas besoin d'être redressé par les préceptes de la dialectique; mais elle lui apprit un art beaucoup moins facile qu'on ne pense, et qui ne fut jamais plus nécessaire que dans son siècle, l'art de

(1) M. de Beauvais, garde des archives du clergé, et Mad. de Beauvais, son épouse.

démêler

démêler les sophismes. Du reste, les vaines subtilités dont elle étoit encore hérissée, ne lui inspirèrent que du dégoût.

» Les systèmes de métaphysique et les abstractions qui leur servent de fondement, n'eurent point d'attraits pour lui. Trop jeune pour pressentir les maux effroyables que l'abus de ces systèmes devoit accumuler bientôt sur sa patrie, il fut assez sage pour juger que tout ce que nous pouvons rapporter de meilleur d'un monde purement idéal, est de peu d'usage dans celui où nous vivons. Enfin, il ne voulut pas s'engager dans ces routes obscures et périlleuses dont le terme s'éloigne à mesure qu'on avance, et dans lesquelles, après avoir perdu de vue le ciel et la terre, on n'entrevoit plus que des traces confuses, tristes monumens des écarts de l'esprit humain.

» Mais il médita plus profondément que son âge ne sembloit le permettre, les vérités dont la connoissance est la plus utile et la seule nécessaire à tous les hommes, les vérités qui servent de base à la religion et à la morale. Son esprit se trouva d'accord avec son cœur, qui les avoit goûtées aussitôt qu'il en fut instruit.

» En remontant à la source de cette lumière si pure qui avoit éclairé sa raison naissante, il s'élève jusqu'à la cause universelle qui seule renferme dans son sein le principe de son existence nécessaire et de ses perfections infinies ; il redescend sur la terre, où le témoignage éclatant que l'univers ne cesse de rendre à la puissance et à la sagesse de son auteur, est reçu par les hordes les plus sauvages, comme par les nations les plus civilisées : il rentre dans son ame, il y reconnoît l'image vivante et immortelle de la divinité ; et cette auguste ressemblance lui montre tout à-la-fois, la noblesse de son origine, la grandeur de sa destinée et la règle de ses devoirs.

» Le temps étoit venu où il devoit se décider sur le choix d'un état. Sa piété et son goût pour les lettres dirigèrent ses regards vers cette société qui, selon l'expression de Bossuet, *ne portoit pas en vain le nom de Jésus, et à qui Dieu avoit donné*, c'est encore Bossuet qui parle, *à qui Dieu avoit donné des docteurs, des apôtres, des évangélistes, afin de faire éclater partout l'univers, et jusque dans les terres les plus inconnues, la gloire de l'Evangile* (1). Elevé dans une école, il ne connoissoit cette célèbre compagnie que par les monumens qui consacrent tant de noms chers à la religion et aux lettres. Il n'avoit pas été l'objet de leurs soins admirables dans l'éducation de la jeunesse, de leurs précautions si ingé-

(1) Troisième sermon sur le Mystère de la Circoncision. Tome I, p. 549, édit. in-4°. des Sermons de Bossuet. A Paris, chez Boudet. M. DCC. LXXII.

Digitized by Google

nieuses pour en écarter la contagion du vice, et de leurs insinuations si touchantes pour lui inspirer l'amour de la vertu. Il n'avoit pu être témoin de cette vie sobre, patiente et laborieuse qui produisoit des fruits si précieux; de ces mœurs pleines de gravité, de douceur et de bienséance; de ces entretiens toujours aimables et toujours édifians; et de ce zèle qui ne se reposoit ni le jour ni la nuit. Enfin, il n'avoit pas vu ce concours des esprits et des cœurs qui sembloit ne faire qu'un seul homme des divers membres d'une grande société répandue dans les deux mondes. Le desir de partager leurs travaux ne put lui être inspiré que par la renommée, qui ne se taisoit point sur les services de ces hommes savans et apostoliques.

» Mais Dieu avoit sur lui d'autres desseins : il l'appelle par la voix de son propre pasteur, de ce pasteur humble et charitable que la piété de son troupeau et l'éloquence de son disciple ont immortalisé. Le curé de Saint-André-des-Arcs, M. Léger, étoit le guide de sa jeunesse : ce fut lui qui le conduisit aux pieds des autels.

» Sa vocation autorisée par un directeur si sage, rempliſsoit les vues secrètes de sa pieuse mère; mais elle ne s'accordoit pas avec les desseins de son oncle, qui le destinoit à défendre au barreau les intérêts temporels du clergé, et qui avoit fondé sur ce projet, l'espoir d'un établissement avantageux pour l'aînée de ses filles. Les épreuves auxquelles il le soumit, ne servirent qu'à développer son caractère, et à montrer qu'il avoit autant de constance que de douceur. Après avoir langui pendant quelques mois dans les bureaux de l'agence du clergé, il prit l'habit clérical en l'absence de son oncle; il entra, par son ordre, au collége de Sainte-Barbe, maison non moins connue par la sévérité de sa discipline, que par la sagesse de ses maîtres. Sa santé s'altère sous un régime dont la rigueur n'étoit pas proportionnée à son foible tempérament. La tendresse de son oncle est alarmée; il lui permet d'entrer au séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet.

» C'étoit une de ces pieuses retraites où loin du tumulte des passions et du monde, les élèves du sanctuaire étudioient à l'ombre des autels la loi divine dont ils devoient être un jour les interprètes. Là, ils voyoient cette loi vivante dans les exemples des prêtres vénérables qui éprouvoient leur vocation, et dont plusieurs ont obtenu, en ces derniers temps, la palme du martyre.

» L'abbé de Beauvais suivit, sous leur direction, le cours ordinaire de théologie dans cette école à jamais célèbre, où

Digitized by Google

une foule de noms illustres entoure le nom immortel de Bossuet, et semble lui servir de cortége. Il reçoit avec docilité les leçons des pieux et savans successeurs de ces grands hommes. Sa foi devient plus éclairée sans cesser d'être aussi humble. Il en découvre le fondement avec un saint respect : c'est la parole de Dieu même consignée dans les monumens les plus authentiques, ou transmise d'âge en âge par les témoins les plus irréprochables. A la vue du tribunal auguste dont les jugemens, dictés par l'Esprit saint, déterminent le sens de cette divine parole, il reconnoît que Dieu ne l'a point livrée aux vaines disputes des hommes; il s'étonne que des chrétiens puissent éluder ou méconnoître une autorité si clairement énoncée dans l'Ecriture, si hautement proclamée par tous les siècles, et dont notre ignorance même fournit la démonstration. Jeune encore, il ne connoissoit pas les replis secrets du cœur de l'homme, ni tout ce que l'amour de l'indépendance peut lui suggérer.

» Loin de porter dans l'étude de la religion cet esprit contentieux si contraire à l'esprit de l'Eglise, il ne se prêta qu'avec peine aux exercices qui en ont l'apparence. Ce n'est pas ici le lieu de disserter sur cette méthode que l'Eglise a empruntée des écoles de philosophie; mais on peut dire, en général, qu'un des meilleurs moyens d'assurer le triomphe de la vérité sur l'erreur, en des temps de contradiction, c'est de les opposer l'une à l'autre, pour ainsi dire, corps à corps. La vérité n'a pas besoin d'ornemens au jour du combat; et après avoir renversé son ennemi, elle peut, si nous en jugeons par les écrits de Bossuet et de Fénélon, elle peut reparoître dans tout son éclat, soit avec cette majesté qui en impose aux esprits les plus superbes, soit avec cette douceur qui touche les cœurs les plus insensibles.

» L'abbé de Beauvais, épris des charmes de l'éloquence, auroit voulu que l'art de convaincre ne fût pas séparé de l'art de persuader; de là vint le dégoût qu'il montra dans sa jeunesse pour la forme scolastique. Ce dégoût dont le principe n'étoit pas connu, fit naître quelques inquiétudes dans l'esprit de ses supérieurs : mais elles furent bientôt dissipées, soit par l'examen qu'ils firent de ses écrits, soit par les discours qu'il prononça en leur présence. Il tremble devant cet auditoire; mais pendant que ses jeunes confrères sont émus par les tendres sentimens qui animent ses paroles, ces sages vieillards admirent la noblesse de ses expressions, l'ordre de ses pensées, et l'usage qu'il sait déjà faire du texte sacré : usage dont il n'a pu apprendre les règles que dans la méditation de ce texte même, et dans les explications des Pères de l'Eglise.

Digitized by Google

Tels furent les premiers accens d'une voix qui devoit annonçer bientôt les oracles du Seigneur, en présence des rois.

» Ce fut dans cette pieuse retraite que l'abbé de Beauvais trouva un ami selon son cœur, trésor plus précieux que toutes les richesses de l'univers, présent que le ciel réserve aux ames pures. Un jeune homme né avec un esprit pénétrant, une sensibilité profonde, et qui avoit, je ne dirai pas l'amour, mais la passion de la vertu, l'abbé de Malvaux s'unit à lui par des liens que le temps et la mort elle-même n'auront pas le pouvoir de rompre. Il mettra toute sa gloire et tout son bonheur à seconder le zèle et les talens de son ami, soit par d'utiles recherches, ou une critique sévère, soit par de sages conseils, ou des encouragemens que sa timidité lui rendoit quelquefois nécessaires. Jamais il ne le quittera que pour obéir à la voix impérieuse du devoir : il partagera ses veilles, ses fatigues et ses dernières souffrances : il soutiendra ses pas chancelans dans les ténèbres de la mort; et emporté par sa douleur, il le suivra de près et sans effroi à travers ces ombres si redoutables.

» Votre cœur, prélat vénérable, ce cœur où résident la paix de la justice et l'honneur de la piété, fut le centre de leur sainte amitié. Vous les avez aimés l'un et l'autre avec la même tendresse; vous les avez honorés d'une égale confiance, depuis le jour où l'abbé de Malvaux vous présenta son jeune ami, jusqu'à cette époque funeste où la mort vint les enlever dans votre palais, et redoubla les pleurs que votre absence y faisoit répandre. Quelle fut votre douleur, lorsque ces tristes nouvelles vous furent annoncées, coup sur coup, dans une terre étrangère? Eh quoi! n'étoit-ce pas assez pour vous, tendre pasteur, d'être séparé de votre troupeau? Falloit-il encore que votre cœur fût déchiré par la perte de vos deux amis les plus anciens et les plus fidèles?

» Mais pourquoi réveiller des souvenirs si affligeans? Et ne devrois-je pas plutôt, Messieurs, vous entretenir des délices de l'amitié, que de ses combats et de ses douleurs? Ah! vous le savez, ce n'est qu'au sein du malheur et dans les bras même de la mort, que l'amitié, fille de la vertu, déploie toutes ses forces, et montre toute sa beauté. »

Les épreuves du séminaire étant achevées, l'abbé de Beauvais fit un voyage dans sa patrie, pendant lequel il reçut l'ordre de prêtrise, des mains de son évêque. Quelle fut la consolation de sa pieuse mère, lorsqu'elle le vit monter les degrés de l'autel, semblable par sa ferveur à un ange qui s'approche du trône de Dieu! Quelle fut l'émotion de ce fils si sensible, lorsqu'il étendit sa main pour bénir les entrailles qui l'avoient

Digitized by Google

porté, le sein qui l'avoit nourri, et ce cœur maternel où il avoit puisé les plus doux et les plus nobles sentimens que le concert de la nature et de la grace puisse inspirer! Hélas, lorsqu'ils se séparèrent, peu de temps après cet heureux jour, ils ne savoient pas que les tendres adieux qu'ils se dirent mutuellement, étoient les derniers! Ces deux ames si pures ne devoient plus se retrouver que dans le ciel.

» L'abbé de Beauvais revint à Paris auprès de ce pasteur vénérable qui avoit conduit si heureusement sa jeunesse, à travers les périls dont l'entrée même du sanctuaire n'est pas exempte. Le curé de St.-André-des-Arcs l'aimoit comme un père tendre aime son fils unique. Il l'admit dans son clergé, qui n'étoit pas moins distingué par le choix de ses membres que par la sagesse de son chef. Ce fut lui qui dirigea ses premiers essais dans la chaire évangélique; ce fut sous ses auspices qu'il obtint des succès qui étonnèrent sa modestie, et encouragèrent sa timidité naturelle.

» La parole de Dieu est une et immuable comme Dieu même; mais elle prend diverses formes : soit pour éclairer nos esprits, soit pour toucher nos cœurs. Tantôt elle répand le jour le plus doux, comme l'aurore qui dissipe les ombres de la nuit; tantôt elle jette une lumière éclatante, comme le soleil au milieu de sa course. Ici elle descend des cieux comme la rosée qui rafraîchit une terre brûlante; là elle s'élève comme une mer dont les flots suspendus sur nos têtes, menacent de nous engloutir; elle gronde comme la tempête qui brise les cèdres du Liban; le pécheur tremble jusque sur le trône, et le juste même n'est pas exempt de frayeur. C'est ainsi que la majesté divine daigne s'abaisser jusqu'à nous, et donner aux hommes, soit par elle-même, soit par la bouche de ses ministres, des avertissemens proportionnés à leurs besoins et à la disposition des esprits.

» Le dépôt sacré où cette divine parole est en même temps si simple et si sublime, si douce et si imposante, l'Ecriture-Sainte étoit devenue le principal objet de l'étude et des méditations de l'abbé de Beauvais. Les homélies des Pères de l'Eglise, éloquens et fidèles interprètes des livres saints, faisoient ses délices.

» Lumières immortelles de l'Eglise gallicane, Bossuet, Bourdaloue, Fénélon, Massillon, tous les orateurs chrétiens qui viendront après vous, doivent méditer vos discours, comme ceux des Pères les plus illustres de l'Eglise d'Orient, et de celle d'Occident.

» Notre jeune orateur admiroit dans Bourdaloue, la majesté de nos saints mystères, leurs rapports intimes avec la

Digitized by Google

morale évangélique, et la pureté sans tache de cette divine morale également éloignée du relâchement qui élargit la voie du vice, et du rigorisme qui rétrécit le sentier de la vertu; il admiroit l'empire irrésistible d'une raison éclairée par le flambeau de la foi, et la sainte liberté d'un ministre de celui qui juge les rois, comme leurs plus humbles sujets.

» Il suivoit Massillon développant avec une adresse merveilleuse, les plis et les replis du cœur humain; mettant à découvert et au grand jour, tous les secrets des passions, et ornant ces tristes vérités des charmes du langage le plus pur et le plus harmonieux. Il apprenoit de cet orateur séduisant un art inconnu peut-être jusqu'à lui, l'art d'humilier l'amour propre sans le blesser.

» Guidé par le grand évêque de Meaux, il pénétroit dans les profondeurs de la sagesse et de la science de Dieu : il s'élevoit avec lui jusque dans les cieux, d'où sa voix, semblable à celle d'Isaïe, tonne sur les pécheurs, foudroie l'orgueil, et pousse les grandeurs humaines jusqu'au néant. Les rois et les peuples, saisis d'admiration et de terreur, se prosternent en tremblant sous la main du souverain maître de l'univers.

» Mais son cœur le ramène sans cesse vers vous, pieux et tendre pasteur de Cambrai (*dont l'éclat plus doux*, c'est lui-même qui s'exprime en ces termes), *dont l'éclat plus doux nous représente, autant qu'il est donné à un mortel, la divine douceur et l'onction céleste de l'Homme-Dieu.* (1)

» La piété tendre et indulgente de l'abbé de Beauvais, l'élévation de ses sentimens et la pureté de ses mœurs, ne laissoient point voir de différence entre son ame et celle de l'immortel archevêque de Cambrai : ses traits même, et un air de noblesse, de douceur et de modestie, répandu sur toute sa personne, sembloient le retracer aux yeux; et lorsqu'il paroissoit dans la tribune sacrée, son auditoire étoit ému, avant même qu'il eût parlé.

» Je ne puis, Messieurs, vous rappeler le temps où il exerça son ministère, sans réveiller dans vos esprits les plus tristes souvenirs. Mais qui pourroit oublier l'époque de tous nos malheurs, cette époque éternellement déplorable par les combats que la religion eut à soutenir contre une raison fière de ses progrès dans les sciences humaines? Ce n'étoit plus ce bruit sourd d'impiété qui se fit entendre dans les dernières années du plus beau siècle de la monarchie : c'étoit un cri de guerre qui retentit du sein de la capitale au fond des pro-

(1) Sermon sur la Parole de Dieu. Tome I^er^, page 16.

Digitized by Google

vinces, et jusque dans les contrées les plus éloignées de la France.

Les plus beaux esprits et les savans les plus distingués furent frappés d'aveuglement : des hommes qui sembloient être nés pour éclairer et pour embellir leur patrie, réunirent leurs talens et leurs efforts dans le dessein de renverser le sanctuaire de l'innocence, l'asile de la vertu, le réfuge du malheur et le fondement même de la société; dans le dessein d'arracher de nos cœurs les plus douces consolations de la vie présente, et les plus chères espérances de celle qui est à venir.

La pompe de l'éloquence et les charmes de la poésie, l'étude de la nature et les recherches de l'érudition, les subtilités du raisonnement et les abstractions de la métaphysique, toutes les ressources de l'esprit humain furent épuisées pour détruire la religion de nos pères.

Le nombre de ses ennemis croissoit tous les jours : on les voyoit rangés sous différens chefs, dont le plus fameux s'élevoit au-dessus de tous les autres par le zèle de l'impiété, autant que par l'éminence de ses talens. Ce zèle s'étoit allumé dans son cœur dès ses plus tendres années; il s'accrut avec l'âge, et prit une nouvelle activité dans les glaces de la vieillesse. Sa maxime fondamentale étoit qu'il n'y a rien de sérieux en cette vie, et que le sage se moque de tout. Ses injures, ses calomnies et ses intrigues les plus odieuses ne donnèrent pas à la religion des atteintes aussi funestes que le ridicule dont il savoit couvrir les objets les plus sacrés et les personnages les plus vénérables. Il lança sur la pudeur, compagne inséparable de la piété, des traits dont elle interdit le souvenir. Ce rire moqueur qui lui étoit naturel, se communiquoit rapidement aux ames légères, dont le nombre est infini, et, faisant taire la raison et le sentiment, leur inspiroit, avec le mépris des choses saintes, le mépris de l'honneur et de la vertu. Tel fut l'oracle du dix-huitième siécle. C'est ainsi qu'il préludoit au renversement de cette monarchie, et qu'il mérita l'hommage solennel que ses disciples lui ont rendu, au moment où ils portèrent leurs mains destructives sur cet antique édifice, sans prévoir qu'ils seroient écrasés sous ses ruines.

» Tandis que la foule des esprits frivoles ou corrompus se jouoit avec lui autour de l'abyme creusé par sa témérité, son rival entraînoit par ses sophismes des esprits plus graves, et séduisoit par les prestiges de son éloquence, des ames plus sensibles. Il possédoit l'art de donner les couleurs de la vérité aux plus étranges paradoxes, et de peindre les passions les plus dangereuses sous les traits même de la vertu : art funeste, dont

Digitized by Google

il trouva tous les secrets dans les illusions de son esprit et de son cœur, et qu'il porta au plus haut degré par le vain desir d'étonner les hommes.

» Après avoir essayé ses talens par une déclamation contre les lettres, il tourne son éloquence contre la société elle-même, qu'il met en opposition avec la nature; il propose ensuite pour les concilier, un plan d'éducation heureusement impraticable; puis il bâtit une république imaginaire qui servira de modèle à tous les séditieux. Son zèle s'enflamme contre les mœurs de son temps; et pour les corriger, il met les leçons de la vertu dans la bouche de la volupté, et le calme de la sagesse, dans un cœur flétri par l'athéisme.

» Le ton impérieux de ce réformateur universel n'offense point ses disciples; l'absurdité de ses principes et leurs conséquences désastreuses ne les alarment pas; l'incohérence de sa doctrine, et ses contradictions les plus évidentes, n'altèrent point leur confiance. Ils le suivent, les uns avec une folle sécurité, les autres, malgré les plus justes frayeurs, jusque dans les ténèbres d'un doute qui a pour objet nos intérêts éternels.

» Que dirai-je des honneurs qu'ils rendent à sa mémoire, et de cette admiration qui ne se refroidit pas, soit qu'il décrive ses égaremens avec complaisance, ou qu'il publie ses remords avec ostentation; soit qu'il révèle la honte de ses amis et de ses bienfaiteurs, ou qu'il s'efforce de justifier dans sa propre conduite l'oubli des devoirs les plus doux et les plus sacrés? Tel que ces divinités fabuleuses dont les désordres ne scandalisoient pas leurs plus vertueux adorateurs, nous voyons encore à ses pieds des hommes meilleurs que lui, et qui rougiroient de lui ressembler.

» Enfin, l'athéisme qui méconnoît le principe éternel de l'ordre et la source de toute justice, l'athéisme, père de l'anarchie, leva l'étendard au sein de la France, avec une audace inconnue à toutes les nations. Ce fut en vain que les sages s'efforcèrent de réveiller le gouvernement, dont la sécurité n'étoit pas moins étrange ni moins effrayante que les menaces d'un ennemi si redoutable. Leurs tristes prédictions se sont accomplies; et pour me servir des expressions même de Bossuet, décrivant des malheurs qui on tant de rapport avec les nôtres, « ce qu'une judicieuse prévoyance n'avoit pu » mettre dans l'esprit des hommes, une maîtresse plus im» périeuse, l'expérience, les a forcés de le croire (1) »; la France a été donnée en spectacle au monde entier, et tous les

(1) Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.

Digitized by Google

hommes ont vu à quels excès peuvent se porter ceux qui regardent l'univers comme un jeu du hasard, et la mort comme le dernier terme de nos craintes et de nos espérances.

» Cependant la sagesse divine faisoit encore entendre sa voix par la bouche de ses ministres. Ces jours de ténèbres n'étoient pas encore arrivés, où les chaires chrétiennes, après avoir été profanées par l'erreur, devoient être réduites au silence, ou retentir des cris de la haine et des blasphèmes de l'impiété.

» Qu'il est beau de transmettre aux hommes cette parole de vie qui porte la lumière de la vérité dans les esprits attentifs, et la paix de la vertu dans les cœurs dociles; cette parole qui nous feroit goûter sur la terre, si elle n'y trouvoit aucune résistance, les délices de l'union qui règne dans le ciel!

» L'abbé de Beauvais fut distingué, dès sa jeunesse, parmi les orateurs sacrés dont les talens illustroient les chaires de la capitale. On étoit attendri jusqu'aux larmes, soit qu'il félicitât les ames innocentes au moment où la divinité daigne descendre pour la première fois dans leur sein, soit qu'il représentât les rigueurs de l'indigence aux ames charitables qui se réunissent pour les adoucir.

» Déjà il étoit digne de célébrer les vertus d'un saint que Dieu a suscité pour contrebalancer les scandales et les malheurs de ces derniers temps, par des prodiges de zèle et de charité, de Vincent de Paul, qui du haut des cieux, répand tous les jours sur la France de nouveaux bienfaits, par les mains de ses saintes filles.

» L'abbé de Beauvais en montrant tout ce que la religion doit au zèle de Vincent, et tout ce que a patrie doit à sa charité, se proposa de faire voir que le ministère évangélique a pour objet le bonheur de la terre, en même temps que la gloire du ciel. « Ministres de la religion, disoit-il, nous le » sommes aussi de l'humanité; si le temps des miracles est » passé; si nous ne pouvons plus d'une seule parole, comme » les premiers apôtres de l'Evangile, guérir les langueurs » et les infirmités, c'est à nos bienfaits à remplacer leurs mi» racles. »

» Il développe ces deux caractères que Vincent a réunis dans un degré si éminent, et il recherche moins les ornemens dont un sujet si touchant est susceptible, que les grandes leçons qu'il offre à tous les chrétiens, et sur-tout aux ministres de l'Evangile. Après avoir découvert sous le voile de l'humilité la plus profonde, les vertus qui devoient enfanter tant de prodiges, il représente l'apôtre du dix-septième siècle tenant d'une main « le flambeau de la foi, et de l'autre versant sur » les peuples les trésors de la charité. »

Digitized by Google

» Notre jeune orateur décrit ces merveilles avec autant de naturel et de simplicité, que de grâce et de noblesse. Son style doux, égal et paisible, est animé par les sentimens les plus tendres; il peint son ame sans le vouloir, en même temps que celle de son héros, une ame dont l'action ne se faisoit sentir que par ses bienfaits.

» Parmi ces divers tableaux dans lesquels la charité semble respirer encore sous les traits de Vincent, vous remarquerez sans doute celui dont nous voyons tous les jours le modèle vivant, celui qui la reproduit avec tant de vérité sous les traits de ses saintes filles.

« Au premier gémissement, au premier cri qu'elles entendent, dit l'orateur, je les vois voler au secours de l'orphelin » abandonné, de la veuve désolée, du malade accablé d'indigence et de douleurs. Les vapeurs contagieuses de la maladie, les soupirs empoisonnés des mourans, les horreurs » de la mort, rien ne peut effrayer, ralentir leur courage. » La fille, l'épouse, la mère la plus tendre seroient-elles » plus empressées à soulager la douleur du père, de l'époux, » du fils le plus chéri?

» Mais en soulageant des maux corporels, leurs ames » ponvoient recevoir de mortelles atteintes.....

» Il étoit réservé à Vincent de former un institut, où, » sans d'autre clôture que la vigilance, d'autre voile que la » modestie, d'autres vœux que la constance, où, dans une » agitation et un danger continuel, on conservât, sans la » plus légère altération, cette timide pudeur et cette tendre » piété qui seront toujours l'attribut essentiel des vierges » chrétiennes. »

» Ainsi s'exprimoit l'abbé de Beauvais, heureux de n'avoir pu ajouter un dernier trait à ce tableau si fidèle, heureux de n'avoir pas vu, avec une douleur qui eût égalé son admiration, les filles de Vincent persécutées comme le fut autrefois leur père, et comme lui, semblables aux esprits célestes qui exécutent les ordres du Seigneur, sans être émus par les bénédictions, ni par les malédictions des hommes.

» L'abbé de Beauvais prononça ce panégyrique, pour la première fois, dans l'église de Notre-Dame de Versailles, avec un succès qui le fit connoître à la cour. Il y fut appelé dès l'année suivante pour annoncer la parole divine.

» C'étoit en ce jour où le monarque de la France prosterné aux pieds des enfans les plus pauvres de son royaume, représentoit Jésus-Christ aux pieds des apôtres : cérémonie aussi touchante pour les peuples qui révèrent la majesté des rois, qu'elle est instructive pour les rois et les grands qui tiennent en leurs mains la destinée des peuples.

Digitized by Google

» Les pensées de notre jeune orateur étoient bien éloignées de ce délire séditieux, de cette égalité chimérique et turbulente qui confond tous les rangs, afin d'anéantir tous les devoirs.

« A Dieu ne plaise, disoit-il, que je veuille ébranler les » fondemens d'une subordination confirmée par le consen- » tement unanime des nations, et consacrée par l'autorité » du souverain maître de l'univers. »

» Mais cette pieuse cérémonie qui abaisse toutes les grandeurs devant la foiblesse et l'indigence, lui parut le moment le plus favorable pour rappeler cet maxime que l'Esprit saint adresse à tous ceux qui gouvernent les hommes : « Soyez » au milieu d'eux, comme l'un d'eux, et veillez à leur » bonheur. »

» Les grands auxquels il adressoit la parole, pouvoient se laisser éblouir par l'éclat des titres, des dignités et des emplois réservés à leur condition ; ils pouvoient oublier au sein des honneurs et dans les délices de l'opulence, que le pouvoir dont ils héritoient, leur a été donné d'en haut, non pour eux-mêmes, mais pour le bonheur des peuples soumis à leur autorité. Il remet sous leurs yeux l'égalité primitive de tous les hommes, fondée sur la nature et consacrée par la religion ; et il ajoute qu'elle n'étoit pas détruite dans l'ordre des mœurs par l'éducation qu'ils avoient coutume de recevoir, ni dans l'ordre politique par l'importance des services qu'ils rendoient à l'Etat.

» Le parallèle qu'il établit entre les diverses conditions de la société, n'est pas à l'avantage des grands, lorsqu'il compare leurs mœurs avec celles de l'humble vulgaire ; mais ce n'est point une satyre ; et il n'offensa point des oreilles accoutumées au doux et perfide langage de la flatterie. Le but de ce discours étoit de resserrer les liens par lesquels Dieu même a uni tous les hommes, d'inspirer aux grands une estime sincère pour ceux qui pratiquent, dans l'obscurité de leur état, des vertus plus précieuses devant Dieu, que les exploits dont la renommée fait tant de bruit, et d'exciter leur humanité envers ceux qui ne recueillent souvent que la misère et le mépris, pour toute récompense des services les plus essentiels et les plus pénibles.

» Loin de vouloir abaisser ou contrister ceux qui jouissoient alors des prérogatives de la grandeur, de ces avantages si enviés et si dangereux, il leur proposoit de s'assurer le respect et l'amour des peuples, par leur affabilité, par leurs bienfaits, et d'accroître leur bonheur, en y associant ceux que la fortune a moins favorisés. Sages avertissemens qui n'honorent pas moins les grands dont l'ame fut assez élevée pour les

Digitized by Google

recevoir, que le jeune orateur qui eut assez de courage pour les donner.

» Le père du vertueux et infortuné Louis XVI, M. le Dauphin, arrêta l'abbé de Beauvais au pied de la chaire, lui demanda quel étoit son âge, et redoubla ses félicitations, en apprenant qu'il n'avoit pas encore trente ans. Mesdames, qui l'honoroient déjà de leurs bontés, le présentèrent à la reine, et cette pieuse princesse voulut l'entendre dès l'année suivante, pendant la même cérémonie. Les courtisans s'accordèrent dans leurs éloges, avec les évêques qui se trouvoient à Versailles. Enfin ces suffrages unanimes furent couronnés dans le même jour, par l'approbation du monarque.

» Pendant ce concert de louanges, l'abbé de Beauvais reçut de son oncle une lettre dont nous regrettons la perte. Cet homme grave qui l'avoit prémuni dès sa plus tendre jeunesse contre le danger de la gloire, ne le perdit pas de vue dans une circonstance si délicate. Nous pouvons juger de la sagesse de sa lettre, par la réponse pleine de candeur que nous avons entre les mains. « Je ne vous dissimulerai pas, lui » écrit son neveu, combien j'ai été flatté du succès que j'ai » eu le bonheur d'avoir; mais je puis vous assurer que de » tous les complimens qu'on a bien voulu me faire, sans » en excepter celui de M. le Dauphin, il n'en est aucun qui » m'ait fait autant de plaisir que la lettre que je viens de re- » cevoir..... Je rougis d'avoir été si sensible à ce premier » succès.... Dieu seul mérite qu'on prenne pour lui tant de » peine et d'inquiétude..... Je n'oublierai jamais vos leçons » sur un sujet aussi intéressant. »

» Les temps sont changés, et ce discours, qui pouvoit être si utile à ceux auxquels il fut adressé, ne leur rappelleroit maintenant que de tristes souvenirs. L'orateur qui plaidoit avec tant de sensibilité la cause des dernières conditions, n'a pu soutenir les éclats de la tempête qui s'est élevée sur les premières, et qui a changé les jours de leur gloire en des jour de deuil et de lamentations. Ah! s'il pouvoit sortir du tombeau où sa douleur l'a précipité, loin d'affliger ceux qui survivent à tant de désastres, il ne leur adresseroit que des paroles de consolation: j'en atteste le courage qu'il eut de les avertir de leurs devoirs, lorsqu'ils étoient au comble des honneurs et de la prospérité.

» Tels furent les premiers pas de l'abbé de Beauvais dans la carrière qu'il a fournie avec tant de gloire.

» Une langueur funeste, Messieurs, me force de suspendre le récit de ses travaux et des succès qui les ont couronnés. Ah! sans doute, ses discours n'ont pas besoin de mon suffrage,

Digitized by Google

et ma foible voix se perdra parmi celles qui renouvelleront les applaudissemens dont ils furent couverts. Mais combien il me seroit doux de pouvoir m'entretenir avec vous des beautés vraies, simples et touchantes qui les distinguent, de leurs rapports avec son caractère qu'elles représentent si fidellement. Vous l'y reconnoîtrez, Messieurs, ce caractère plein de noblesse et de douceur, qui a fait vos délices, et dont le charme étoit senti par tous ceux qui avoient le bonheur de l'approcher.

» Dans la triste nécessité où je suis d'interrompre l'histoire d'une vie qui fut consacrée toute entière à l'honneur de la religion et au bien de l'humanité, la vivacité de mes regrets ne peut être bien connue que de celui qui voit au fond des cœurs. Elle n'est adoucie que par l'espérance d'achever un jour ce tableau que j'ai commencé sous vos auspices, et de vous offrir l'hommage dans le sein de cette pieuse et aimable famille, qui fut si chère à notre illustre ami, et qui conserve son souvenir, comme le trésor le plus précieux. »

Histoire de l'Anarchie de Pologne, et du Démembrement de cette république ; par Cl. Rulhière, suivie des *Anecdotes sur la Révolution de Russie, en* 1762, par le même auteur. Quatre vol. in-8°. Prix : 21 fr., et 27 fr. par la poste. A Paris, chez *Desenne*, lib., Palais du Tribunat, Galerie de pierre ; *H. Nicolle*, lib., rue des Petits-Augustins, n°. 15 ; *Grégoire Desenne*, jeune, lib., Palais du Tribunat ; et chez *le Normant.*

III°. et dern. Extrait. (*Voyez les Numéros des* 14 *et* 28 *mars.*)

L'Histoire présente plus d'une fois le spectacle d'une nation livrée à des dissensions intestines que des voisins politiques fomentent dans son sein, afin de lui faire consumer ses forces contre elle-même, et de la mettre hors d'état d'opposer aucune résistance à leurs desseins ambitieux ; mais avant les troubles de la Pologne, on n'avoit peut-être jamais vu des troupes étrangères s'établir dans une république indépendante, sous le nom d'auxiliaires et d'amis, contraindre les citoyens à se rassembler, leur dicter insolemment les lois et les réformes qu'ils doivent adopter ; les forcer de s'enchaîner au joug de leurs propres mains, et donner ainsi

Digitized by Google

des formes légales à la violence et à la tyrannie. Cette situation singulière, développée par un écrivain habile, ne pouvoit manquer de rendre l'Histoire du Démembrement de la Pologne extrêmement attachante, parce qu'elle lui donne un caractère particulier qui la distingue de toutes les autres révolutions politiques.

Une autre singularité du sujet, dont l'auteur a également tiré un grand parti, c'est l'opposition qui existoit entre les mœurs des Russes et celles des Polonais : les uns, perfides, astucieux, marchant avec activité vers un but unique, mettant en œuvre tous les détours et toutes les ruses de la politique la plus raffinée ; et cependant, trompés fréquemment dans leurs calculs, parce qu'ils ne soupçonnoient pas ce que le patriotisme et l'amour de l'indépendance peuvent donner de courage et de force dans les situations les plus désespérées ; les autres, divisés entr'eux d'intérêt et de passions, aussi imprévoyans que braves ; jamais assez soupçonneux, quoique toujours trompés ; mais résistant encore sous le glaive de leurs oppresseurs, et chargés de fers plutôt qu'asservis.

Ce sont les derniers défenseurs de la liberté polonaise ; ce sont ces grands personnages, dont les défauts même ont quelque chose de noble, et ne présentent souvent que l'exagération de quelque vertu, qui ont le plus élevé l'imagination de l'historien, et lui ont inspiré ses plus beaux traits. En peignant dans tous le patriotisme et la fermeté, il a su habilement différencier ces traits généraux, suivant les divers caractères. Le grand général Branicki est à la fois ferme et prudent, courageux et modéré ; Mokranouski, plus jeune et plus impétueux, va souvent défier le danger. L'évêque de Cracovie, dans sa noble résignation, ne sait pas même si le danger existe ; et, sans craindre ni l'exil ni la mort, il reste immobile à la place que le devoir lui a assignée. Ces trois personnages, si différens entr'eux, le sont encore plus de l'évêque de Kamieneck, qui craint d'exposer inutilement sa vie, qui même ne peut se défendre d'une violente impression de terreur au seul bruit de l'artillerie, ou à la vue d'un glaive nu, mais dont l'infatigable activité sait créer de nombreuses ressources au moment où les plus illustres Polonais ne savent plus que mépriser la mort : citoyen vraiment grand, qui eût sauvé la Pologne, si elle eût pu l'être ; et qui, en lui dévouant ses biens, son génie, son existence tout entière, fit preuve d'un véritable héroïsme, moins brillant sans doute que celui qui sait courir au devant de la mort, mais plus utile, et sur-tout plus rare, puisque l'un peut n'être que le

Digitized by Google

résultat d'une exaltation momentanée dont tous les hommes sont plus ou moins susceptibles, tandis que l'autre suppose une persévérance dans les résolutions, et une force de caractère dont la nature se montra toujours très-avare.

Mais si M. de Rulhière s'applique, avec une sorte de prédilection, à peindre ces généreux citoyens, il n'est point injuste à l'égard de ceux qui figurèrent à la tête du parti opposé. Ainsi il représente sous les plus brillantes couleurs, le génie et les talens des deux Czartorinski. En effet, ces deux premiers auteurs des malheurs de la Pologne avoient su trouver le seul moyen qui pût la sauver de sa ruine, en l'arrachant aux désordres de l'anarchie. Ils ne commirent qu'une faute, mais sans excuse et sans remède : ce fut d'appeler des étrangers à l'appui de leurs desseins, et de ne pas prévoir que ceux-là même qui les aidoient avec tant de zèle à détruire, en mettroient bien plus encore à les empêcher de réédifier.

Mais où l'auteur fait sur-tout briller sa profonde connoissance des hommes, autant que l'esprit d'équité qui l'anime, c'est dans la peinture de ces grands personnages, dont la mémoire environnée jusqu'aujourd'hui de flatteries ou de haines, n'a pas subi encore le jugement sans appel de la postérité. Telle est cette Catherine II, qui montée sur le trône par le meurtre de son époux, s'y rendit aussitôt l'objet des adulations de ceux qui se disoient philosophes : femme profondément perverse, qui crut que l'hypocrisie lui tiendroit lieu de vertus; qui se donnoit pour humaine, en exerçant le plus violent despotisme, et avoit sans cesse à la bouche les mots de modération et de justice, en se livrant sans réserve à son naturel ambitieux et tyrannique. On sait que non contente d'asservir la Pologne, elle voulut aussi donner des lois à ses sujets, et que dans cette intention elle rassembla à Moscow des députés de toutes les parties de son vaste empire, se flattant de réunir à la gloire du conquérant, celle du législateur et du philosophe. Nous transcrirons ce que dit à ce sujet M. de Rulhière : ce morceau nous paroît très-propre à bien faire apprécier les eloges de ceux qui étoient alors les dispensateurs de la renommée.

« Elle avoit mandé dans Moscow les députés de toutes les provinces de ses vastes Etats. Les deux nations les plus opposées de génie et de mœurs : une république tombée dans une horrible anarchie, et un empire soumis au despotisme le plus cruel, tous deux les plus étendus qu'il y eût sur la terre, alloient s'assembler chacun dans leur capitale pour se donner de nouvelles lois ; tous deux dirigés par le génie de l'impératrice Catherine II : l'un sous son autorité, l'autre

Digitized by Google

sous sa protection. Jamais aucun spectacle n'avoit paru plus digne de l'attention des hommes ; jamais aucune conjoncture n'avoit offert à un souverain une occasion plus favorable de mériter l'admiration et la reconnoissance du genre humain. Pourquoi l'histoire ne pourra-t-elle transmettre à la postérité que des regrets sur le triste usage que cette princesse a fait d'une conjoncture si extraordinaire et si belle ? On voyoit arriver dans Moscow les représentans de vingt nations, qui n'avoient aucun autre rapport entre elles que d'être soumises au même despote ; différentes par leur langage ; par leurs habillemens, par leurs mœurs, par leurs figures : les uns adorateurs du Christ, les autres du Grand Lama ; quelques-uns d'un Dieu unique ; ceux-ci du Soleil, ceux-là de plusieurs Dieux. Il étoit bien étonnant que l'impératrice, dans une instruction qu'elle écrivit pour eux, commençât par dire que l'amour de la patrie vient de la charité chrétienne. Ce qui étoit bien plus étonnant encore, c'étoit de convoquer une assemblée aussi solennelle avec l'intention de conserver un pouvoir illimité, et d'y annoncer cette volonté destructive de toutes les lois, comme le principe d'après lequel on devoit les faire. Le premier travail de ces députés devoit être d'étudier quelques pages du livre immortel de l'Esprit des Lois, que l'impératrice avoit daigné compiler de sa main ; et donner sous son nom.

» L'état misérable de ces peuples se faisoit sentir dans tout le reste de cette instruction, soit par les détails puérils où elle se crut obligée de descendre pour ceux de ces législateurs qui ne sauroient pas écrire, soit par l'ordre qu'elle donnoit à ceux qui ne la comprendroient pas, de la relire jusqu'à ce qu'ils l'entendissent ; mais sur-tout par les étranges récompenses promises à tous ceux qui auroient travaillé à ce grand ouvrage. Ils devoient, pendant tout le reste de leur vie, être exempts de recevoir la question, à moins que ce ne fût sur un ordre même de l'impératrice. Toutes leurs démarches, dès qu'ils furent assemblés, furent soumises à l'autorité vigilante du despote ; et quand les députés, le sénat, les colléges auroient enfin signé les lois nouvelles, on devoit les remettre à l'impératrice, et attendre ses ordres. »

M. de Rulhière ne parle qu'incidemment de Pierre Ier. ; mais dans une seule page, il donne l'idée la plus juste des travaux politiques de ce prince, beaucoup trop vanté par ceux qu'a éblouis son enthousiasme pour les arts des nations civilisées :

« La plupart des nations, dit-il, ayant reçu dans leurs mœurs des

Digitized by Google

des influences étrangères, sont perpétuellement en contradiction avec elles-mêmes, et n'offrent aux observateurs qu'un tableau variable; mais la discordance actuelle des mœurs du peuple russe passe ce qu'il y a jamais eu de plus bizarre. Leur antique pauvreté et le faste asiatique, les superstitions judaïques et la licence la plus effrénée, la stupide ignorance et la manie des arts, l'insociabilité dans une cour galante, la fierté d'un peuple conquérant et la fourberie des esclaves; des académies chez un peuple ignorant; des Ordres de chevalerie dans un pays où le nom même de l'honneur est inconnu; des arcs de triomphe, des trophées et des monumens de bois; l'image de tout, et rien en réalité; un sentiment secret de leur foiblesse et la persuasion qu'ils ont atteint dans tous les genres la gloire des peuples les plus fameux: voilà ce qui résulte après un demi-siècle de ces étonnans travaux de Pierre Ier, parce qu'il ne songea point à donner des lois, qu'il laissa subsister tous les vices, et qu'il se pressa d'appeler tous les arts avant que d'avoir réformé les mœurs. On croiroit voir les matériaux d'un superbe édifice épars, dégradés et noircis par le temps avant que d'avoir été employés, parce qu'un architecte imprudent les avoit préparés sur de fausses mesures, et que par cette faute, l'ouvrage à peine élevé au-dessus de ses premiers fondemens, et abandonné sans pouvoir être fini, n'offre déjà plus qu'un spectacle de ruines. »

« Ce qui restoit de ce règne célèbre, ce n'étoit pas un empire policé, comme les panégyristes de Pierre ne cessoient de le répéter; c'étoit un peuple féroce armé de tous les arts de la guerre. »

C'est avec le même discernement et la même équité que l'historien apprécie le sultan Mustapha, contre lequel les plaisanteries de Voltaire avoient élevé d'injustes préventions. Ce malheureux prince, après vingt-sept ans de détention, porta sur le trône des intentions droites, un esprit ferme et courageux, un amour inaltérable pour l'ordre et pour la justice; et il seroit compté sans doute au nombre des plus grands princes qui aient occupé le trône ottoman, s'il eût trouvé des ministres capables de suppléer à son inexpérience, et de seconder les qualités précieuses qu'une captivité si longue n'avoit pu étouffer en lui: « Mais il étoit le seul qui, dans une cour » dégénérée, conservoit encore quelque sentiment de la fierté » ottomane; et il pouvoit être comparé à une ame saine et » vigoureuse dans un corps affoibli, dont tous les organes » seroient altérés par des maux irrémédiables. »

Le roi de Prusse, l'impératrice Marie-Thérèse, l'ambassadeur Keyserling, le feld maréchal Munick, vingt autres

Digitized by Google

personnages célèbres qui figurent successivement dans ses Tableaux, donnent occasion à M. de Rulhière de faire admirer l'énergie et l'éclat de son pinceau. Toutefois, en rendant justice à la force et à la variété de ses couleurs, on ne peut s'empêcher de convenir qu'il abuse quelquefois de ce rare talent pour dessiner des caractères. Les *portraits* sont très-propres sans doute à faire briller l'esprit et le style de l'historien; mais comme c'est aussi l'un des ornemens que les auteurs médiocres mettent le plus souvent en œuvre, ce devroit être une raison pour le grand écrivain de ne se livrer à ces espèces d'épisodes, que lorque l'importance des héros les rend en quelque sorte nécessaires. D'ailleurs, le lecteur n'aime pas toujours que l'on prévienne son jugement : quelquefois il voudroit avoir le temps de faire connoissance avec un personnage, afin de s'en tracer l'image dans son esprit, et de la comparer à celle que l'historien lui présenteroit ensuite : c'est une satisfaction que M. de Rulhière ne lui donne presque jamais. Un nouvel acteur paroît-il sur la scène, dût-il n'y rester qu'un moment, aussitôt il consacre trois ou quatre pages à l'étudier dans toutes les circonstances de sa vie. Cette manière de procéder, toujours uniforme, ralentit trop souvent la narration, sur-tout dans les deux premiers volumes. Ajoutons que ces digressions, si soigneusement travaillées, où un auteur s'épuise en antithèses pour bien saisir toutes les nuances d'un caractère, ne prouvent souvent autre chose que la finesse et les ressources de son esprit. Un trait, un mot, une circonstance adroitement saisie, feront mieux connoître un personnage que le portrait le plus scrupuleusement détaillé. On sait que c'est là le mérite particulier de Plutarque, et qu'il a suffi pour le faire placer parmi les plus grands historiens de l'antiquité.

Les anciens sont peintres : non contens de bien raconter un fait, il le mettent sous les yeux. Souvent ils suspendront un moment leur récit, pour observer les sentimens divers qui animent leurs personnages. Ils peindront à grands traits l'agitation inquiète de tout un peuple dans l'attente d'une grande nouvelle, ou bien sa consternation et son effroi au récit d'une défaite. Tout vit, tout se meut dans leurs tableaux, et c'est là qu'ils se livrent à cette imagination presque poétique que les maîtres de l'art exigent dans un historien. Par ce moyen, ils savent ranimer à propos l'attention du lecteur, et le forcer à se reposer avec eux sur les événemens les plus importans. M. de Rulhière est un de nos écrivains qui, sous ce rapport, comme sous plusieurs autres, se rap-

Digitized by Google

proche le plus de ces grands modèles. On en a déjà vu une belle preuve dans le tableau de la ville de Varsovie : parmi beaucoup d'autres exemples également dignes d'être cités, je n'indiquerai ici que l'incendie de la flotte des Turcs, et sur-tout la description de leur armée, qui précède d'autant mieux le récit de leurs défaites, qu'elle en expose d'avance le principe.

Mais c'est peu d'un récit animé et pittoresque des faits, il faut encore en savoir démêler les causes. Parmi toutes ces intrigues qui se croisent et qui se compliquent mutuellement; parmi toutes ces passions différentes, souvent attentives à se masquer et à tromper tous les yeux, comment distinguer les vrais principes de tant de révolutions diverses et imprévues? Souvent tel personnage qui prend la plus grande part dans un événement important, a été déterminé tout-à-coup par un hazard, par un caprice, et seroit étonné lui-même du motif qui l'a fait agir, s'il lui venoit dans l'idée de s'en rendre compte. Qui dévoilera tous ces mystères à l'historien? Et faut-il s'étonner que les plus célèbres aient quelquefois échoué dans ces recherches? On a accusé Tacite d'avoir mis dans la bouche des Romains un discours peu vraisemblable, lorsqu'il leur fait dire (1) qu'Auguste avoit choisi pour successeur un prince impérieux et cruel, afin de faire regretter la douceur de son règne. On pourroit peut-être faire à M. de Rulhière quelques reproches de ce genre. Par exemple, lorsque le roi de Prusse refuse aux Polonais son intervention entr'eux et la czarine, voici l'explication que donne l'historien de cette conduite. « Il favorisoit, dit-il, les dessins de Catherine, de manière que ces malheureux républicains cédassent sans être opprimés. Toute sa conduite tendit évidemment à ce que les Polonais, déshonorés de plus en plus en recevant de gré ou de force Poniatouski pour roi, demeurassent toutefois séparés de la Russie, et que ni la servile complaisance d'un parti, ni l'impuissante opposition de l'autre, ne rendissent la czarine maîtresse de la république. » Il est peut-être superflu de remarquer qu'il y a dans ces phrases un peu obscures une contradiction, et que, si Frédéric vouloit que les Polonais reçussent un roi de gré ou *de force*, il consentoit donc qu'ils fussent *opprimés*. Mais d'ailleurs cette politique si subtile et si raffinée, n'est-elle pas en contradiction avec ce que l'historien a établi ailleurs, que ce prince ayant connu par expérience toute l'incertitude des

(1) Annales, liv. , chap. X.

Digitized by Google

calculs de la politique, avoit pris la résolution d'attendre les événemens pour se déclarer? N'étoit-il pas suffisant de dire que conformément à ce principe de conduite, il laissoit avec plaisir à Catherine le soin d'affoiblir les Polonais, en se réservant de profiter tôt ou tard de leur désunion?

En général, on peut accuser M. de Rulhière de vouloir quelquefois lire trop avant dans l'ame de ses personnages; de trop subtiliser sur le cœur humain; de développer laborieusement de petites intrigues qui n'ont aucun résultat. Il est porté à accorder trop d'importance aux révélations que lui avoient faites des ambassadeurs et des ministres: ce qui peut devenir une source d'erreurs, parce que les hommes d'Etat ne voient trop souvent dans un événement politique, que la part qu'ils y ont eue. Sans doute une historien ne doit rien négliger pour approfondir les causes secrètes des révolutions; mais vouloir exposer toutes les manœuvres cachées, toutes les tentatives inutiles auxquelles chaque incident a donné lieu, ce seroit s'engager dans un labyrinthe inextricable. C'est bien assez de raconter en détail celles qui ont eu une influence marquée sur le cours général des événemens.

C'est sans doute à cette complication de tant de fils divers, qu'il faut attribuer l'espèce d'obscurité qui se fait sentir dans quelques endroits de la narration, et qui, sans nuire à l'intérêt qu'elle inspire, en rend quelquefois la lecture un peu laborieuse. Champfort, l'ennemi personnel de Rulhière, a dit de lui: *qu'il n'envisageoit les grandes choses que sous de petits rapports, n'aimoit que les tracasseries de la politique, n'étoit éclairé que par des lunettes, et ne voyoit dans l'histoire que ce qu'il avoit vu dans les petites intrigues de la société.* Cette critique est excessivement injuste: mais enfin il y a peu de satires, quelques calomnieuses qu'elles soient, qui n'aient quelque fondement réel. Les meilleurs mensonges sont, dit-on, ceux qui se rapprochent de la vérité, et sans doute Champfort se seroit bien gardé de manquer à ce principe.

Maintenant, si l'on porte les yeux sur l'ensemble de cette grande composition, en rendant justice à l'art qui a présidé à l'ordonnance générale, il faudra reconnoître que les différentes parties ne sont pas toutes dans de justes proportions. Cette critique doit s'appliquer sur-tout au premier volume, où le sujet principal est chargé d'un trop grand nombre de détails épisodiques sous lesquels il disparoît plus d'une fois. L'auteur auroit dû faire réflexion que le tableau d'une anarchie permanente, où le corps politique reste si

Digitized by Google

long-temps sans mouvement et sans vie, deviendroit nécessairement un peu monotone, et il devoit marcher plus directement au but. La guerre entre la Porte et la Russie n'a qu'un rapport indirect avec les affaires de Pologne : ainsi les règles de l'art exigeoient peut-être que l'auteur n'en montrât que les résultats généraux : mais on seroit fâché qu'il eût songé à prévenir cette critique, puisqu'on y auroit perdu les récits les plus attachans, parmi lesquels on distinguera l'expédition du Péloponèse : cette narration, enrichie des souvenirs que réveille à chaque pas cette contrée, excite l'intérêt le plus entraînant dont un événement historique soit susceptible.

Il seroit sans doute superflu d'ajouter que la plupart des imperfections que nous venons de relever trop scrupuleusement peut-être, ne se remarqueroient pas dans un ouvrage médiocre : d'ailleurs, M. de Rulhière les auroit peut-être fait disparoître, s'il eût pu mettre la dernière main à cette histoire, dont il avoit encore deux livres entiers à écrire, lorsqu'une mort prématurée vint l'enlever aux lettres.

A la place de ces deux livres, il faut se contenter d'un précis historique rédigé sur les notes manuscrites de l'auteur, lequel présente du moins l'ordre et l'enchaînement des faits dont ils auroient offert le développement. Ce travail étoit nécessaire, et l'on doit en savoir gré à l'éditeur. Mais n'a-t-il pas un peu trop présumé de ses propres forces, en se chargeant d'écrire ces deux livres? S'il est toujours si difficile de s'élever au style historique, que ne doit-on pas craindre quand on a une pareille concurrence à soutenir? Ne seroit-il pas fâcheux d'aller grossir la liste de ces malheureux continuateurs, qui, en croyant travailler à leur propre gloire, n'ont servi qu'à faire mieux sentir le prix des grands écrivains auxquels ils se flattoient d'associer leur nom? Ajoutons que cet éditeur doit s'attendre à être jugé d'autant plus sévèrement, qu'il a traité avec peu de ménagement un écrivain estimable, dont nous ne prétendons pas nous constituer le défenseur dans cette circonstance délicate, mais qui du moins avoit, pour continuer M. de Rulhière, d'autres titres littéraires qu'une petite notice biographique, dont le style foible et sans couleur, n'annonce pas une plume fort exercée.

C.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

LITTÉRATURE, SCIENCES, ARTS, SPECTACLES, NOUVELLES LITTÉRAIRES.

On lit dans *le Moniteur* du jeudi 2 avril, l'article suivant :

» La bataille d'Eylan est un de ces événemens qui occupent dans l'histoire une place signalée; elle devient par cela le patrimoine des arts, particulièrement de la peinture, qui peut seule rendre l'âpreté du site et du climat, et la rigueur de la saison pendant laquelle cette mémorable bataille a été donnée.

» Le directeur-général du Musée Napoléon a cru de son devoir de se saisir de ce sujet, et étant absent, de le proposer, par la voie publique, aux peintres d'histoire.

» Comme toutes les batailles ont un caractère de ressemblance, il a pensé qu'il étoit préférable de choisir le lendemain de celle d'Eylan, et le moment où l'EMPEREUR, visitant le champ de bataille, vient porter indistinctement des secours et des consolations aux honorables victimes des combats.

» Le directeur-général a donc demandé à S. M. la permission de proposer aux artistes d'en faire chacun une esquisse qui sera jugée par la quatrième classe de l'Institut national. On voudroit que les esquisses fussent dans la proportion la plus rapprochante de quatre pieds (douze décimètres), et calculées de manière à ce que les figures du premier plan soient, dans le tableau, d'une proportion de forte nature. Le tableau sera de même grandeur que celui de l'hôpital de Jaffa, et le prix sera de 16,000 fr. Il sera de même exécuté en haute-lisse par la manufacture des Gobelins. Les deux esquisses que la classe de l'Institut jugera avoir mérité un premier et un deuxième accessit, seront honorées chacune d'une médaille d'or de 600 fr.

» Lesdites esquisses devront être déposées au secrétariat du Musée Napoléon, où elles seront reçues jusqu'au 15 mai 1807 inclusivement. Ce terme est de rigueur.

» Le directeur-général joint ici une description faite sur le champ de bataille d'Eylan, au moment où, le lendemain de cette bataille, l'EMPEREUR a fait la revue des corps qui y avoient combattu.

» Pour donner une idée juste des positions, le directeur-général a fait déposer à la direction du Musée Napoléon un croquis du champ de bataille. Chaque artiste qui voudra concourir, pourra le consulter en s'adressant au secrétaire-

Digitized by Google

général qui lui communiquera une note détaillée pour le site et les costumes. Les groupes de figures du croquis, tels vrais qu'ils soient, ne doivent pas gêner les artistes dans leurs compositions. Tout ce qui est mobile dans le premier plan est absolument à la volonté du peintre, et au choix qu'il fera des situations énoncées dans la description ci-après. »

» De la Grande-Armée, le 17 mars 1807. *Signé* DENON.

NOTICE POUR LES CONCURRENS.

» L'EMPEREUR *visite le champ de bataille de Preuss-Eylan, le 9 février* 1807.

» L'armée française, victorieuse le 8 février 1807 à Preuss-Eylan, avoit bivouaqué pendant la nuit sur le champ de cette mémorable bataille, que l'armée russe, complétement battue, avoit abandonné précipitamment pendant cette même nuit.

» Le 9, à la pointe du jour, l'avant-garde de l'armée française poursuivoit l'ennemi sur tous les points, et trouvoit les routes de Kœnigsberg couvertes de morts, de mourans et de blessés russes abandonnés, ainsi que canons, caissons et bagages.

» Vers midi, l'EMPEREUR monta à cheval : il étoit accompagné des princes Murat et Berthier; des maréchaux Soult, Davoust, Bessières; du grand-écuyer de Caulincourt; de ses aides-de-camp-généraux Mouton, Gardanne, Lebrun; de plusieurs autres officiers de sa maison, ainsi que d'un piquet de chasseurs de la garde, et des princes et officiers gardes d'honneur polonais. Il passa en revue plusieurs divisions des corps des maréchaux Soult, Augereau et Davoust, qui se trouvoient encore sur le champ de bataille, et parcourut successivement toutes les positions qu'avoient occupées, la veille, les différens corps français ou russes. La campagne étoit entièrement couverte d'une neige épaisse sur laquelle étoient renversés des morts, des blessés, et des débris d'armes de toute espèce; des traces de sang contrastoient par-tout avec la blancheur de la neige; les endroits où avoient eu lieu les charges de cavalerie, se remarquoient par la quantité de chevaux morts, mourans ou abandonnés; des détachemens de Français et de prisonniers russes parcouroient en tous sens ce vaste champ de carnage, et enlevoient les blessés pour les transporter aux ambulances de la ville. De longues lignes de cadavres russes, de blessés, de débris d'armes et d'havresacs abandonnés dessinoient d'une manière sanglante la place de chaque bataillon et de chaque escadron. Les morts étoient entassés sur les mourans au milieu des caissons brisés ou brûlés et des canons démontés.

Digitized by Google

» L'Empereur s'arrêtoit à chaque pas devant les blessés, les faisoit questionner dans leur langue, les faisoit consoler et secourir sous ses yeux. On pansoit devant lui ces malheureuses victimes des combats; les chasseurs de sa garde les transportoient sur leurs chevaux; les officiers de sa maison faisoient exécuter ses ordres bienfaisans. Les malheureux Russes, au lieu de la mort qu'ils attendoient, d'après l'absurde préjugé qu'on leur a imprimé, trouvoient un vainqueur généreux. Etonnés, ils se prosternoient devant lui, ou lui tendoient leurs bras défaillans en signe de reconnoissance. Le regard consolateur du grand homme sembloit adoucir les horreurs de la mort, et répandre un jour plus doux sur cette scène de carnage.

» Un jeune hussard lithuanien, auquel un boulet avoit emporté le genou, avoit conservé tout son courage au milieu de ses camarades expirans. Il se soulève à la vue de l'Empereur : « César, lui dit-il, tu veux que je vive; eh bien qu'on me » guérisse, je te servirai fidellement comme j'ai servi » Alexandre. »

— La classe de la langue et de la littérature française de l'institut national a tenu une séance publique le 1er avril 1807. Elle étoit présidée par M. Regnault (de Saint-Jean-d'Angely.) M. Legouvé a lu, pour M. le secrétaire perpétuel de la classe, M. Suard, un rapport sur le concours proposé par elle (1). M. Charles Millevoye a obtenu le prix de poésie; M. Marie J. J. Victorin Fabre, le second prix; M. Bruguiere (de Marseille), l'accessit. La classe avoit proposé pour sujet du prix d'éloquence, qu'elle devoit décerner dans cette séance, *le tableau littéraire de la France dans le dix-huitième siècle.* Aucun des ouvrages envoyés au concours ne lui ayant paru digne du prix, elle propose de nouveau le même sujet pour le concours de l'année 1808. La classe ayant un second prix à décerner pour le même concours, propose pour sujet *l'Eloge de Pierre Corneille.* Ces prix seront chacun une médaille d'or de 1500 fr. Il seront décernés dans la séance publique du mois d'avril 1808. Le terme prescrit pour l'envoi des ouvrages destinés au concours, est fixé au 15 janvier 1808. Ce terme est de rigueur. Le prix de poésie ne sera décerné que dans la séance publique de 1809; mais la classe a cru devoir l'annoncer d'avance, afin de donner aux concurrens plus de temps pour s'en occuper. Le sujet est : *Les embellissemens de la capitale.* Le prix sera une médaille d'or de 1500 fr. Il sera décerné dans la séance publique du mois d'avril 1809.

(1) Si ce rapport est imprimé, nous le ferons connoître.
(*Note du rédacteur.*)

Digitized by Google

Les pièces seront remises au secrétariat de l'institut avant le 15 janvier de la même année. Ce terme est de rigueur. Toute personne, à l'exception des membres de l'Institut, est admise à concourir. Aucun ouvrage, envoyé au concours, ne doit porter nom le de l'auteur, mais seulement une sentence ou devise; on pourra, si l'on veut, y attacher un billet séparé et cacheté, qui renfermera, outre la sentence ou devise, le nom et l'adresse de l'auteur; ce billet ne sera ouvert que dans le cas où la pièce aura remporté le prix. Les ouvrages destinés au concours peuvent être envoyés au secrétariat de l'Institut, en affranchissant le paquet qui les contiendra; le commis au secrétariat en donnera des récépissés. On peut aussi les adresser, francs de port, au secrétaire perpétuel de la classe de la langue et de la littérature françaises. Les concurrens sont prévenus que l'Institut ne rendra aucun des ouvrages qui auront été envoyés au concours. Mais les auteurs auront la liberté d'en faire prendre des copies, s'ils en ont besoin. La commission administrative de l'Institut délivrera la médaille d'or au porteur du récépissé; et, dans le cas où il n'y auroit point de récépissé, la médaille ne sera remise qu'à l'auteur même, ou au porteur de sa procuration.

Après la lecture du rapport de M. le secrétaire perpétuel, M. le président a appelé M. Charles Millevoye au bureau, pour y recevoir le prix décerné par la classe. M. Millevoye s'y est présenté au milieu des plus vifs applaudissemens. Il a été ensuite invité par M. le président à donner lecture à l'assemblée de la pièce couronnée. (*Voyez plus haut l'art.* Poésie.)

M. de Fontanes, invité par M. le président, a ensuite donné lecture de quelques fragmens de la pièce qui a obtenu l'*accessit*. Elle est de M. Bruguiere, de Marseille; des applaudissemens très-vifs ont accueilli ces fragmens; ils ont sur-tout été unanimes et réitérés lors de la lecture du fragment où le poète décrit le naufrage de la Peyrouse, et le peint sur quelque île déserte, pensant à sa patrie, et croyant voir son pavillon dans chaque flot qui s'agite à sa vue.

La séance a été terminée par la lecture faite par M. François (de Neufchâteau) du fragment d'un *Voyage en Silésie*, par M. Bernardin de Saint-Pierre, espèce d'apologue, consacré au développement de cette vérité, que notre manière de voir et de juger les choses et les hommes, provient toujours de notre éducation, de notre position dans la société, et de la profession que nous avons embrassée.

Nous insérerons, dans le prochain Numéro du *Mercure*, les pièces qui ont obtenu l'accessit et la mention honorable; et, en même-temps, nous examinerons les trois ouvrages nouveaux.

Digitized by Google

— La séance de l'Académie Française, pour la réception de Son Eminence Monseigneur le cardinal Maury, aura lieu du 20 au 25 avril.

— Mademoiselle Aubry, dont on a craint la mort pendant quelques jours, est actuellement dans l'état le plus satisfaisant.

— L'Administration du Théâtre de l'Impératrice a lu et reçu le même jour deux pièces dont le sujet et le caractère principal sont les mêmes, quoiqu'absolument différens par le plan et les détails. L'administration a jugé ces deux ouvrages susceptibles d'être mis sous les yeux du public, et croit devoir l'en prévenir, pour éviter aux deux auteurs l'accusation de plagiat. La première de ces deux pièces a été jouée jeudi 2 avril, sous le titre de *l'Avide Héritier*, et l'autre sous le titre du *Coureur d'héritages*. *L'Avide Héritier* n'a obtenu qu'un très-foible succès. Cet ouvrage est de M. Jouy.

— S. Exc. le ministre de l'intérieur vient d'arrêter que le quart de la recette des exercices des élèves du Conservatoire impérial, seroit employé désormais au soulagement des veuves et des enfans mineurs des professeurs décédés membres de cet établissement. L'excédent appartiendra, comme par le passé, aux élèves employés dans les exercices.

— M. Mauduit commencera son cours de mathématiques pour les élèves de l'école spéciale d'architecture, mercredi 8 avril. Il le continuera les mercredi et vendredi de chaque semaine, aux Quatre-Nations, depuis 11 heures jusqu'à midi et demi.

— Les cours de l'*Ecole spéciale* (et gratuite) *des langues orientales vivantes*, établie près la Bibliothèque impériale, recommenceront, à dater du lundi 6 avril, dans l'ordre suivant :

Cours de persan. M. Langlès donnera ses leçons les lundis, mercredis et samedis, à 3 heures après midi.

Cours d'arabe, par M. Silvestre de Sacy, les mardis et jeudis, à une heure, et les mercredis, à 5 heures, par D. Raphaël.

Cours de turc, par M. Jaubert, et en son absence, M. Sedillot, les lundis, mercredis et samedis, à 11 heures du matin.

— M. W. Temple Francklin, petit-fils du célèbre Francklin, et qui se trouve en ce moment à Paris, a été attaqué de la manière la plus injurieuse dans une feuille américaine, pays où la liberté de la presse dégénère fort souvent en licence effrénée. Le prétexte des injures prodiguées à M. Francklin, est que, dépositaire des manuscrits de son aïeul,

Digitized by Google

et chargé par lui de donner une édition complette de ses œuvres, au lieu de se conformer à cette intention, il a préféré de vendre les manuscrits au gouvernement anglais, intéressé à ce que plusieurs ne soient pas rendus publics. L'article qui contient cette espèce d'accusation, a été répété dans *l'Argus*. M. Temple Francklin, justement sensible à l'attaque grossière dirigée contre son caractère et sa délicatesse, a adressé au rédacteur de *l'Argus*, une lettre dans laquelle il déclare formellement qu'il est faux que son aïeul lui ai prescrit de faire imprimer la totalité de ses ouvrages, et qu'il s'en est rapporté à la prudence de son petit-fils à cet égard; qu'il est également faux qu'il ait vendu aucun manuscrit au gouvernement anglais, que la totalité se trouve en état d'être imprimée, et qu'en attendant que les circonstances permettent de faire les frais d'une entreprise aussi considérable, les manuscrits sont déposés avec toutes les précautions nécessaires pour qu'il ne puisse rien être distrait, chez MM. Herrics, Parquhar et compagnie, banquiers à Londres.

— M. Paër, célèbre compositeur de musique, et sa femme (autrefois *prima dona* de l'opéra de Dresde), sont partis de cette ville le 16 mars, pour se rendre à Paris.

Au Rédacteur du Mercure de France.

En annonçant dans les journaux la mort de M. Mérian, secrétaire de l'académie de Berlin, on ne lui a pas rendu toute la justice qu'il méritoit; moi qui fus son ami il y a cinquante-six ans, je m'empresse à y suppléer.

Dès l'année 1749, il donna, dans les Mémoires de l'académie de Berlin, un Mémoire sur l'apperception de sa propre existence; et comme il étoit né en Suisse, il falloit qu'il eût déjà travaillé d'une manière distinguée pour être reçu de l'académie de Berlin au moment où le grand Euler, Marggraf, Maupertuis, Formey, Pelloutier, donnoient à cette académie de l'éclat dans tous les genres. Depuis ce temps-là, M. Mérian n'a laissé paroître aucun volume de l'académie de Berlin, sans qu'il y ait eu un ou plusieurs Mémoires de lui; et il a été regardé constamment comme le premier métaphysicien de l'Allemagne, quoiqu'il en soit venu beaucoup d'autres.

Le secrétaire de l'académie qui écrira son éloge, le fera connoître beaucoup mieux; mais je dois finir par un fait assez remarquable, c'est qu'il étoit exercé dans les belles-lettres, au point de me faire jouir, pour la première fois, de tout le charme d'une scène de Racine. Il s'étonnoit que venant de Paris, je n'en eusse jamais vue; mais sans cela, peut-être, lui dis-je, je ne serois pas votre confrère à 19 ans.

DE LA LANDE.

Digitized by Google

NOUVELLES POLITIQUES.

Varsovie, 16 *mars*.

L'ambassadeur de S. M. l'empereur de Perse près S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, vient de recevoir de Thérau la nouvelle des brillans succès obtenus par les armes de son souverain. Le prince Abbas-Mirza, fils de l'empereur, et renommé dans tout l'Orient par sa bravoure, lui annonce, sous la date du 16 décembre dernier, que le prince Méhémed-Veli-Mirza, l'un de ses frères, qui commande dans le Khorassan, a porté ses armes victorieuses jusqu'à l'Oxus, et qu'il s'est emparé sur les Tartares-Usbecks, de la ville de Merve, située à cinq journées de Boukara. Le gouverneur de ce pays a prêté serment d'obéissance à l'empereur de Perse.

Kaboul et Candahar se sont entièrement soumis à Fethali-Schah. Ils font aujourd'hui partie de l'Empire persan, et plusieurs ambassades solennelles ont été envoyées à l'empereur, pour l'assurer de la fidélité des habitans de ces pays jusqu'aux frontières de l'Inde.

Le prince Abbas-Mirza est dans le Moghan et dans le Carabagh, à la tête d'une armée formidable, à quatre journées de Tifflis. Il a détaché, pour marcher en Géorgie, quarante mille hommes de son armée; Ahmed-Khan, qui les commande, s'est déjà emparé de Churegel, de Penbeh, où il a trouvé beaucoup de pièces d'artillerie. Tous les Russes qui défendoient ces places ont été tués ou amenés prisonniers au prince Abbas-Mirza. Il arrive tous les jours au camp persan un grand nombre de déserteurs russes.

L'empereur de Perse, pour récompenser le brave Ahmed-Khan, a joint à son gouvernement celui d'Erivan.

Cette suite de succès obtenus sur tous les points de l'Empire, donne à la Perse un nouveau degré de splendeur et de puissance. Le Khorassan n'est plus exposé aux incursions des Tartares; l'autorité de la Perse arrive jusqu'aux frontières des possessions anglaises de l'Inde; les Russes, mal affermis dans la Géorgie, y sont attaqués de toutes parts; l'union la plus parfaite règne entre toutes les provinces de l'Empire, et la Perse peut porter de nouvelles forces contre ses ennemis.

Les Russes ont fait des propositions d'accommodement; Fethali-Schan s'y est refusé. Il a fait cesser toute espèce de relations commerciales, toute communication avec la Russie, et il a répondu que tant que le GRAND-EMPEREUR, son ami et son allié seroit en guerre avec les Russes, ceux-ci ne devoient espérer de la Perse ni paix, ni trève. (*Moniteur.*)

Digitized by Google

PARIS, *vendredi 3 avril.*

A la charge de cavalerie de Willenberg, le prince Borghèse, à la tête du 1er régiment de carabiniers, a passé, lui troisième, sur le pont devant la ligne ennemie. Ses carabiniers eurent à peine débouché du pont, qu'il les rangea par escadrons, et fit une charge qui enfonça la cavalerie ennemie. Ce prince a montré dans ce combat autant d'intelligence que de bravoure. Le beau régiment russe de Finckinstein a été écrasé. L'ennemi paroît manœuvrer pour reprendre sa position derrière la Prégel. Il meurt 200 hommes par jour dans les hôpitaux russes.

Les ponts de Spanden, d'Elditten, sur la Passarge, sont fortifiés par des ouvrages de campagne fraisés et palissadés. On construit des ouvrages sur les hauteurs de Guttstadt. Ces positions couvrent les cantonnemens des Français.

Tous les ponts sur la Vistule sont reconstruits: la débâcle a eu lieu sur cette rivière. Toutes les têtes de pont de Prag, de Sierock, de Moldin, de Thorn sont armées et en état de défense. On vient de construire deux belles têtes de pont à Marienwerder et à Marienbourg.

Le canal de Bromberg, qui joint l'Oder à la Vistule, est navigable. Ce canal et l'Oder, dont la navigation n'est plus interceptée par les glaces, facilitent le transport de nos convois.

Personne ne bivouaque dans l'armée française. Les fours se construisent, les magasins s'approvisionnent, et l'armée prend un peu de repos. Les arsenaux de Thorn sont parfaitement approvisionnés. Il y a dans ce moment à Osterode vingt fours et des magasins de farine, de biscuit et d'eau-de-vie, pour nourrir l'armée pendant un mois: il n'y avoit rien, il y a huit jours. Tout cela s'est approvisionné avec une activité extraordinaire.

Le froid a repris, et la terre s'est couverte de neige.

Le quartier-général de l'EMPEREUR est toujours à Osterode.

Les douze régimens provisoires, formés de la conscription de 1806, sont en marche et arrivent à l'armée, qui, avant quinze jours, sera plus belle et plus nombreuse qu'elle n'a jamais été.

La droite de l'armée française est appuyée sur la Narew et la gauche à Braunsberg, le long de l'Omulew et de la Passarge, à quarante lieues en avant de la Vistule qui forme sa seconde ligne.

Digitized by Google

Un corps d'observation de 15,000 Polonais à pied et à cheval, commandé par le général Zayonchek, couvre son centre à Neidenbourg et à Passenheim.

L'artillerie est en mouvement pour le siége de Dantzick que le maréchal Lefebvre a investi.

La division bavaroise a pris position sur l'extrémité de la droite en réserve à Pultusk.

On a commencé les ouvrages pour le siége de la citadelle de Graudentz.

Le général Teulié avec la division italienne, les fusiliers de la garde et le 1^er^ escadron des gendarmes d'ordonnance, a remonté la Persante et a eu quelques affaires avec la garnison de Colberg. Le 8 mars, à Zernin, les gendarmes d'ordonnance, commandés par M. de Montmorency, ont culbuté l'infanterie et la cavalerie que l'ennemi leur a opposés. L'impétuosité de leur charge a mérité des éloges, et fait fuir l'ennemi. M. de Montmorency se loue de M. de Carion de Nisas, dont le cheval a été deux fois blessé; de M. Dalbuquerque, officier-adjudant; de M. Charrette, et en général de tous les officiers, sous-officiers et gendarmes de son corps, qui, essayé par ces petits combats, va bientôt être appelé à figurer dans des affaires plus importantes et sur un plus grand théâtre. Les voltigeurs de la division italienne ont montré dans ces affaires beaucoup d'intrépidité.

Dix régimens qui doivent former l'armée de réserve destinée à se porter au secours de Hambourg, du corps du maréchal Mortier en Poméranie, et dans les points qui pourroient être attaqués, ont passé le Rhin, et commencent à arriver à Magdebourg.

La bataille d'Eylau est estimée avoir coûté 5000 hommes en tués, blessés et hommes qui ne pourront plus servir ou qui sont soumis à une longue convalescence. L'Empereur a donné ordre au ministre de la guerre de faire un appel de 5000 conscrits de 1807, pour réparer cette perte.

Le 25 janvier, il est parti des dépôts de l'armée de Naples qui sont en Italie, 12,000 hommes pour renforcer les bataillons de guerre de cette armée. Un autre renfort de 6000 hommes partira en avril pour la même armée. On sait que S. M. se loue de l'activité que le vice-roi d'Italie porte à l'organisation et à la bonne tenue de ces dépôts. Elle a ordonné qu'on en témoignât sa satisfaction au général Charpentier, chef de l'état-major. Tous les régimens de cavalerie de l'armée d'Italie ont été portés au complet de 1100 hommes. La France aura bientôt sous les armes 90,000 hommes de cavalerie. Les dépôts en France sont tous nombreux en

Digitized by Google

hommes et en chevaux, et il ne manque que l'achat de 6000 chevaux pour compléter ce nombre. Le ministre de l'administration de la guerre porte dans cet objet important la plus grande activité.

Le général russe Michelson est comme bloqué dans Bucharest. Il demande des secours; mais l'armée russe qui est sur la Prégel, en a encore plus besoin.

Le schah de Perse vient d'envoyer un de ses principaux généraux pour complimenter l'Empereur sur ses succès. Cet officier vient d'arriver à Constantinople. Ce prince s'étant aperçu que les Russes s'étoient affoiblis devant lui, mande qu'il réunit ses forces pour les attaquer de ce côté.

L'Empereur, instruit qu'il y avoit quelques abus dans l'administration des corps, vient d'ordonner qu'à commencer par l'armée d'Italie, il fût passé des revues de rigueur, pour constater que les masses de linge et chaussure sont bien administrées, et qu'on ne fait payer aux soldats aucun objet que la juste valeur; que les masses de chauffages et les autres fournitures, tout se fait selon les lois, son intention étant que les inspecteurs aux revues ne soient pas de simples porteurs d'ordres, mais entrent dans tous les détails de la comptabilité, et que, s'il y a des coupables, il en soit fait un exemple. Les soldats français sont les enfans de la nation; il n'est point de plus grand crime que de ne pas les faire jouir de tout ce que la loi et les réglemens leur accordent. Il n'est aucuns soldats dans le monde pour lesquels le gouvernement fasse davantage. Les charges de la nation sont fortes, en considération du bien-être qui en résulte pour cette partie si importante d'elle-même. Il n'est donc point de crime qu'on doive punir plus sévèrement que les malversations qui tendroient à faire passer au profit d'un quartier-maître ou de tout autre administrateur, ce que l'Etat sacrifie pour le bien-être du soldat.

Les inspecteurs aux revues doivent sentir toute l'importance des fonctions qui leur sont attribuées, et ce que la nation tout entière a droit d'attendre de leur zèle et de leur juste sévérité.

L'Empereur a sur-tout ordonné qu'on portât une attention particulière aux premières mises qu'il accorde aux conscrits à leur arrivée aux corps. Il est instruit que dans des corps on leur fait éprouver des retenues.

L'Empereur a ordonné au ministre du trésor public de prendre des mesures pour faire cesser le brigandage de quelques payeurs qui, au lieu de payer les ordonnances à jour fixe, argent comptant, proposent de les payer par délégation sur d'autres payeurs, à moins d'un escompte. Il a sur-tout

Digitized by Google

recommandé de veiller sur le payeur en Suisse, prévenu d'en agir de la sorte. Une ordonnance du trésor public est une lettre de change à jour fixe. Quand le payeur ne la paie pas, c'est une prévention de la liquidation; cela ne doit être susceptible d'aucune espèce d'excuse. Le trésor est trop riche et trop bien organisé pour que, lorsqu'il a donné un mandat sur une caisse, il n'ait pas pris des mesures positives pour la rentrée des fonds. Ces abus, qui se sont introduits dans des temps de désordre, ne sont pas encore entièrement réprimés. C'est au ministère du trésor public, qui a déjà porté tant d'amélioration dans le maniement des caisses et dans l'administration des finances, à sévir et à faire quelques exemples. (*Moniteur.*)

— S. M. I. a accordé à Son Eminence Monseigneur le cardinal Maury, le traitement annuel fixé pour tous les cardinaux français (trente mille francs).

— On assure que M. l'abbé de Boulogne, chapelain de S. M., est nommé à l'évêché d'Acqui; M. de Broglio, évêque d'Acqui, aumônier de S. M., est nommé à l'évêché de Gand; M. l'évêque de Gand, à l'évêché de Plaisance.

— Madame de la Peyrouse, femme du célèbre navigateur de ce nom, est morte cette nuit, après une maladie très-courte.

FONDS PUBLICS DU MOIS DE MARS.

Du sam. 28. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 73f 73f 20c 00f 00c 00c 00c 00c 00f 00f 10c 00c 00f 00c 00c. 00c. 00c 00c 00f 00c 00c
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 00f. 00c 00c 00c 00c
Act. de la Banque de Fr. 1220f 00c 00c0f. 00c. 00cc 00c

Du lundi 30. — C pour o/o c. J. du 22 mars 1807, 73f 30c 35c 80c 20c 00c 00c 00f. 00c 00c 00c. 00c 00c 00f 00f. 00c 00c 00c 00c.
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 70f 00c. 00c. 00c 00c
Act. de la Banque de Fr. 1220f. 1221f. 50c 00c. 00c0f

Du mardi 31. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 73f 73f 5c 72f 00c 00c 00c 00c 00c. 00c 00c 00c. 00c 00c 00c 00f 00f 00c
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 00f. 0 c 00c 00c 00c 00c. 00c 00c
Act. de la Banque de Fr. 1221f 25c 00c0f. 00c00

Du mercredi 1er avril. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 73f 72f 95c 73f 00c 00c 00c. 00c 60f 00c 0 c. 00c 00f 00c. 00f.
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 70f 00c. 00c. 00c 00c 00c 00c
Act. de la Banque de Fr. 1220f 0 c 00f c00f 00c

Du jeudi 2. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 72f 90c 80c 00c 00c 00c 00c 00c 00f 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 0 c 00c 00c 00c 00c 00c
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 00f 00c 00f 00f 00c 00c 00f 00c
Act. de la Banque de Fr. 1215f. 00c 00c0f 00c 00f. 00c0f

Du vendredi 3. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 72f 90c. 50c 50c 50c 40c 30c 40c 30c 0 f 00f 00c 00c 00c 00f 00c 00c 00c 00c 00f 00c 0 c
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 00f 00c 00c. 00f 00c 00c
Act. de la Banque de Fr. 1212f 50c 00c0f

Digitized by Google

(N°. CCXCIX.)
(SAMEDI 11 AVRIL 1807.)



MERCURE
DE FRANCE.

Erratum. Dans le dernier Numéro du MERCURE, page 3, vers 5 et 6, au lieu de

Eh, si dans le regard l'ame vit et s'exprime,
Elle se montre aussi dans tout ce qu'elle anime,

lisez :

Eh, si dans vos regards l'ame vit et s'exprime,
Elle se montre aussi dans vos pas qu'elle anime.

DISCOURS EN VERS

SUR LES VOYAGES,

Par *M. J. J. Victorin Fabre ;*

Pièce qui a obtenu le second prix au jugement de la Classe de la Langue et de la Littérature françaises de l'Institut de France.

Summa sequar fastigia rerum.
(VIRG. *Æneid.* lib. I.)

Les peuples, en naissant, des peuples séparés,
Long-temps dans les forêts vieillirent ignorés :
Long-temps ces monts altiers, élancés dans la nue,
Des stériles déserts la profonde étendue,
Les fleuves indomptés, et l'abyme des mers,
Cachèrent à leurs yeux le sauvage univers ;
Et l'homme, de ce globe aujourd'hui sa conquête,
Ne connut que l'asile où reposoit sa tête.
Mais enfin, plus hardi, cherchant de nouveaux cieux,
Il jeta sur le fleuve un pont audacieux :
Les monts, par ses travaux, en routes s'abaissèrent ;
Sur l'abyme étonné ses flottes s'élancèrent ;
Sa hache ouvrit les bois à la course des chars ;
Et le commerce unit les Empires épars.
Des sciences alors les lumières fécondes,
Traversant les déserts et franchissant les ondes,
Du couchant à l'aurore ont éclairé ses pas ;

Digitized by Google

Et les arts voyageurs, de climats en climats,
Pénétrant, par degrés, aux plus lointains rivages,
Ont appris à fleurir chez des hordes sauvages.
Le jour de la raison vint dessiller leurs yeux;
De la société leur main serra les nœuds :
Des faisceaux de l'Etat l'union tutélaire,
Des droits des nations la loi dépositaire,
Des peuples au berceau les Dieux législateurs,
Fondèrent le pouvoir et polirent les mœurs.
Des voyages naissans tel fut l'heureux ouvrage.

Alors, le genre humain s'éclaire d'âge en âge :
L'homme, inconnu long-temps, à l'homme est révélé,
A ses yeux attentifs l'univers dévoilé.
Il cherche, voyageur, la sagesse étrangère;
Il rend de sa raison le monde tributaire;
Et des arts cultivés en des climats divers,
Il assemble les fruits épars dans l'univers :
Abeille industrieuse, et qui d'une aile agile
Voltige sur la plaine odorante et fertile,
De l'arbuste onctueux y recueille les pleurs, (1)
Et dérobe son miel au calice des fleurs.

Qu'un fat, vide de sens, et rempli de lui-même,
Ridicule avec art, frivole par système,
De plaisirs en plaisirs dans l'univers errant,
Promène sa folie et son faste ignorant;
Qu'il achète à prix d'or, au gré de ses caprices,
De nouvelles erreurs, des remords et des vices;
De préjugés lointains qu'il revienne chargé,
Il a couru le monde, et n'a point voyagé.

Le voyageur qu'instruit une raison sévère,
Aux climats étrangers marchant à sa lumière,
Interroge les mœurs, les sciences, les lois,
Et de l'expérience il consulte la voix.
Ainsi, dans sa recherche attentive et prudente,
Il trouve sur sa route, en leçons abondante,
Des arts et des vertus qu'il ne connoissoit pas.
Sans doute les vertus sont de tous les climats;
Mais que de préjugés, d'erreurs héréditaires,
Affoiblissent en nous leurs sacrés caractères!
Le climat fait l'usage, et l'usage les mœurs.
Celui qui des humains compare les erreurs,
Apprend à les connoître, et se connoît soi-même :
Son esprit éclairé de la vertu qu'il aime,
Développe en son cœur le germe fructueux,
Et la saine raison fait l'homme vertueux.

Ainsi pensoient du moins ces enfans de la Grèce
Qui couroient à Memphis apprendre la sagesse,

(1) C'est en effet d'une sorte de gomme recueillie sur des arbustes, que l'abeille compose la cire, au rapport de quelques naturalistes.
(*Note de l'Auteur.*)

Digitized by Google

Quand Neptune à la voile à peine étoit soumis,
Que l'aviron guidé par des astres amis,
S'instruisoit, moins timide, à quitter le rivage.
Depuis, avec plus d'art, on osa davantage.
Le pilote égaré sur des bords orageux
Ne cherche plus sa route écrite dans les cieux :
L'aimant, interrogé par la voile prudente,
Dirige au sein des flots sa course obéissante.
Partout de l'Océan les chemins sont ouverts.
Gama qui, le premier, osa tenter ces mers
Dont le brûlant tropique embrase les rivages,
En arrache l'empire au géant des orages : (1)
Fiant sa poupe errante à leurs flots inconnus,
Il se fait une route aux bouches de l'Indus.
Mille voiles alors, à sa trace fidelles,
Du commerce agrandi messagères nouvelles,
Accourent de Golconde échanger les trésors.
Pour le luxe d'Europe éclatent sur ces bords
Le rubis enflammé, l'étincelante opale;
Cet azur qui mûrit aux plaines du Bengale; (2)
Ce duvet d'un arbuste (3) et des rayons du jour,
La pierre colorée aux champs de Visapour.

Plus hardi ce Génois qui, dans le sein de l'onde,
A nos yeux étonnés révèle un Nouveau-Monde,
En vain l'orage en feux éclate sur les eaux,
La discorde en fureur gronde dans ses vaisseaux,
La faim suit, à pas lents, sa course solitaire;
Tout cède; son destin est d'agrandir la terre :
Echappée à l'orage, et franchissant les mers,
Déjà flotte sa voile au nouvel univers,
Que, des bords du Mexique aux flots de l'Orellane,
Promet à ses héros l'audace castillane.

Ils accourent, portés sur des monstres fougueux,
Retentissans de fer, étincelans de feux;
Devant ces Dieux guerriers, sous les traits de leur foudre, (4)
Tombent les nations, et les trônes en poudre....
Ou, plutôt, ces brigands, de carnage enivrés,
Dans les sources de l'or tigres désaltérés,
N'ont vu dans ces climats, que l'or n'a pu défendre,
Qu'un monde à dépouiller et du sang à répandre.
Tout un peuple expirant sous des maîtres cruels,
Suit au tombeau ses Dieux brisés sur leurs autels :
Ses temples sont en cendre, et ses villes brûlantes.

(1) L'Adamastor du Camoëns. (*Note de l'Auteur.*)

(2) L'indigo. (*Idem.*)

(3) Le coton. (*Idem.*)

(4) Le fer, les chevaux, les armes à feu, étoient inconnus aux peuples du Nouveau-Monde. Ils leur parurent autant de monstres ou de prodiges; et les Espagnols, qui les possédoient, furent regardés comme des Dieux. (*Idem.*)

Digitized by Google

O Colomb ! à l'aspect de leurs ombres tremblantes,
Ta sublime conquête allume tes remords,
Et tes mânes troublés gémissent chez les morts.

Eh ! qui ne maudiroit ces pirates barbares,
Brigands civilisés, dont les poupes avares
Portent à l'Indien, libre dans ses déserts,
L'esclavage d'Europe et le poids de nos fers ?
Qu'ils expirent, flétris de leur gloire sanglante !
Mais honneur à celui dont la voile innocente
Sur des peuples nouveaux répandant les bienfaits,
De leur voile homicide expia les forfaits !
Il n'alloit point chercher, sur les gouffres de l'onde,
Le diamant trempé des pleurs du Nouveau-Monde ;
Ni ravir à l'Indus ses peuples expirans,
Dont le sang, à flots d'or, coule aux mains des tyrans.
Non, non, l'humanité sanctifioit ta course,
Sous la zone de feu, sous les glaces de l'Ourse,
O Cook ; dans tes vaisseaux elle erroit sur les mers ;
Les bienfaits à la main, parcouroit les déserts,
A l'Indien sauvage apportoit l'industrie,
A ses stériles champs les arts de ta patrie ;
Le taureau, qui traçoit, instruit par l'aiguillon,
Dans les plaines d'Yorck un fertile sillon ;
Le coursier qui naguère aux bords de la Tamise,
Mordoit un frein doré de sa bouche soumise ;
Et cet utile fer qui n'avoit point encor
Frappé de son tranchant les chênes de Windsor.

Un jour par la charrue en sillons déchirées,
Ces îles, si long-temps de Cérès ignorées,
Verront en longs épis se hérisser leurs flancs ;
Nos fruits, de-là les mers, s'élever dans leurs champs ;
La brebis d'Albion au fuseau des bergères
Apporter en tribut ses laines étrangères ;
La faucille sans art s'essayer aux moissons,
Et le ciseau timide effleurer les toisons.

Alors, ô Cook, alors, quand la nuit descendue
Viendra dans les sillons surprendre la charrue,
L'Indien, étonné de ses riches guérêts,
A ses fils attendris contera tes bienfaits :
Ses fils à leurs enfans en rediront l'histoire ;
Et, la reconnoissance éternisant ta gloire,
Tu vivras en ces lieux dans le cœur des humains,
Comme un Dieu protecteur, dont les fécondes mains
Ont versé dans leurs champs, dans leurs humbles chaumières,
L'abondance et les arts, inconnus à leurs pères !

Toi donc qui, sur ses pas, cours sillonner les mers,
Veux-tu vivre à jamais chez vingt peuples divers,
Et remplir l'Océan de ta gloire adorée ?
De son humanité suis la trace honorée :
Que son image encore errante sur les eaux,
Vole devant ta poupe, et guide tes vaisseaux.

Digitized by Google

Mais, connois les périls où ce projet t'engage;
Non moins que ses vertus imite son courage.
Calme quand la tempête, éclatant sur les flots,
Gravoit la mort présente au front des matelots,
Il a vu, sans pâlir, les trombes menaçantes
Faire gronder dans l'air leurs colonnes errantes:
Trois fois il a tenté les abymes couverts
D'un océan glacé par d'éternels hivers;
Et trois fois des hivers, de l'abyme et des glaces,
Sa voile triomphante a trompé les menaces.

Déjà, loin de ces bords flottante dans les airs,
Cette voile apportoit, des bouts de l'univers,
Des usages, des mœurs, des lumières nouvelles.
L'Europe le demande à ces mers infidelles.
En vain, le bras armé de nos foudres vengeurs,
Bellone sur les eaux promène ses fureurs:
La France, des héros la patrie et l'asile,
Permet à son retour une route tranquille.
Nos pavillons guerriers, fumans de sang anglais,
Offriront à ses yeux les palmes de la paix;
Et leur foudre un moment grondera sans colère (1).

Aux rives d'Albion, errante, solitaire,
Les yeux pleins d'espérance, et de larmes couverts,
Une épouse l'appelle au bord des flots déserts:
Craintive, et dans sa main des palmes toutes prêtes,
Elle demande au ciel d'écarter les tempêtes.
« Malheureuse!... tes vœux ne sont pas entendus,
» Un vain espoir t'abuse.... et ton époux n'est plus. »

Tombé sous le couteau dans une île sauvage,
Vainement ses regards tournés sur le rivage,
Cherchèrent un ami qui reçût ses adieux.
Exilé de la tombe où dorment ses aïeux,
A peine quelques fleurs, une larme furtive,
A consolé son ombre outragée et plaintive. (2)
Mais vous qu'au sein des flots sa poupe alloit chercher,
Peuples, qu'à ses bienfaits les mers n'ont pu cacher,
Si de l'humanité cette auguste victime,
Loin de ces bords sanglans, et souillés par le crime,
Sur vos bords qu'elle aimoit se plaît à revenir,
Puisse votre bonheur, croissant dans l'avenir,
Doux fruit de ses travaux, en être le salaire,
Et de son ombre errante apaiser la colère!

(1) Le salut en mer. (*Note de l'Auteur.*)

(2) A peine..... consolé. Espèce de licence dont les exemples sont fréquens dans Racine et dans Boileau, qui se la permettoient à l'imitation des anciens. Cependant, si l'exactitude grammaticale paroît exiger ici un pluriel, il est aisé de mettre *consolèrent*, *ont appaisé*, ou tout autre équivalent; mais *a consolé* a paru plus doux. (*Idem.*)

Digitized by Google

LE VOYAGEUR,

Discours en vers qui a remporté le second accessit dans le concours de poésie de l'année 1807, au jugement de la Classe de la Langue et de la Littérature françaises de l'Institut; par M. A. Bruguiere (*de Marseille.*)

Ἀνδρα μοι ἔννεπε Μοῦσα πολύτροπον, ὅς...
Πολλῶν ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα καὶ νόον ἔγνω.
Ομ. Οδ. α.

Dic mihi, Musa, virum...
Qui mores hominum multorum vidit et urbes.
Horat., *Ars Poët.*

En ces jours où les arts, allumant leur flambeau,
Remplissoient l'Orient de leur éclat nouveau,
Quand l'Euphrate portoit sur sa rive étonnée
La ville de Bélus de jardins couronnée,
Que du savant Memphis les prêtres révérés
Instruisoient Hérodote en leurs parvis sacrés;
Et que loin de Samos le grave Pythagore
Consultoit le Brachmane aux portes de l'aurore,
La trirème aux cent bras, ignorant l'univers,
N'osoit franchir encor l'immensité des mers,
Et le nocher debout, l'œil fixé sur la rive,
Ne présentoit aux vents qu'une voile craintive.
Ainsi de l'Océan les peuples entourés,
L'un à l'autre inconnus, demeuroient séparés;
Et, seuls, de proche en proche écartant ses barrières,
Quelques sages tentoient l'échange des lumières.
Enfin Colomb paroît, et, guidé par l'aimant,
Subjugue le premier le fougueux élément,
Et, vainqueur des efforts d'un âge plus timide,
Renverse d'un seul coup les colonnes d'Alcide.
La rive a disparu! Ses compagnons muets
Ont baissé sur les mers leurs regards inquiets;
Intrépide, il se rit de leur terreur profonde,
Et son doigt étendu leur montre un nouveau monde.

Plus de bornes pour l'homme; et la terre et les cieux
Dans toute leur grandeur sont livrés à ses yeux;
Des Alpes du vieux monde à des Alpes nouvelles
Il voit se rattacher les chaînes fraternelles;
D'un second Océan il envahit le sein;
Lui-même il s'associe un autre genre humain:
Dès-lors le Voyageur sur un plus vaste espace
S'élance, et des dangers dédaignant la menace,
Recherche, tout entier à l'objet qu'il poursuit,
Si par le péril même il ne peut être instruit.

Tantôt dans les cités il observe en silence,
Leur police, leurs lois, leur active opulence,
Leurs arts industrieux, leurs altiers monumens;

Digitized by Google

Tantôt, en des remparts renversés par les ans,
Sur d'antiques débris ses yeux cherchant à lire
Le souvenir d'un peuple ou le nom d'un empire.
Souvent au bout du globe, errant dans les forêts,
De la nature libre il contemple les traits ;
Et, dans l'immensité d'un éternel ombrage,
Il la voit étaler sa richesse sauvage.

Oh ! que si, prenant soin d'embellir ses destins,
Les Muses de leur lyre ont honoré ses mains,
De leur noble fureur si son ame est saisie,
Combien ce grand spectacle et de pompe et de vie,
Ce tout majestueux dont la variété
Sans cesse se déroule à son œil enchanté,
Ces merveilles sans nombre en tous lieux dispersées,
Echauffent son génie, exaltent ses pensées !
Qu'il chante alors ! qu'il cède à ses heureux transports !
Les siècles en fuyant rediront ses accords ;
Et le Temps, ce vieillard qui se plaît aux ruines,
Emoussera sa faulx sur ses œuvres divines.

Tel, ayant vu le Nil et le froid Tanaïs,
Les champs où le Scamandre est joint au Simoïs,
Les plaines de Phrygie et les monts de la Thrace,
Et gravi le premier les cimes du Parnasse,
Homère, à la nature empruntant ses pinceaux,
La peignit tout entière en ses vivans tableaux ;
Et, le front rayonnant d'une gloire immortelle,
S'élève encor sublime et sans égal comme elle.

Mais c'est en vain qu'aux lieux par l'homme inhabités
La terre étalera ses plus rares beautés,
En vain mille palais de leur splendeur antique
Y montreront encor le reste magnifique,
Bientôt le Voyageur, plein d'un secret ennui,
N'y cherche du regard qu'un être comme lui,
Et du plus humble toit la rencontre imprévue,
S'il couvre son semblable, enchantera sa vue.

L'Europe avec orgueil lui présente ses fils
Au noble frein des lois librement asservis,
Eclairés dans la paix, généreux dans la guerre,
Le modèle, l'envie, et l'honneur de la terre.
L'Asie en rougissant lui découvre les siens,
De ses vastes cités indolens citoyens,
Enivrant de parfums leur oisive mollesse,
Et sur des tapis d'or prosternant leur bassesse.
Dans des plaines de sable et sous un ciel d'airain,
Il entend haleter le stupide Africain,
Père, époux sans amour, et brigand sans courage,
Avec un air brûlant respirant l'esclavage.
Le sombre Américain semble éviter ses yeux ;
D'un sexe foible et doux tyran silencieux,
Jamais sans ennemis, constamment en défense,
Et cachant dans les bois sa triste indépendance.

Il suit l'humaine espèce en ses Etats divers :
Il voit l'âpre Esquimaux que nourrissent les mers,

Digitized by Google

Dans sa hutte enfumée, au fracas des tempêtes,
Vantant, d'huile abreuvé, le luxe de ses fêtes;
L'Iroquois fait au meurtre, et chasseur indompté;
L'Arabe, au prompt coursier, vagabond redouté
Des Syrthes de Lybie aux Persiques rivages;
Le nomade Mongoul changeant de pâturages,
Et guidant chaque mois vers des bords différens
Sa tente pastorale et ses troupeaux errans;
L'Indou, qui de Brama suit la loi pacifique,
Dans les plaines du Gange agriculteur antique;
Et le Chinois vieilli dans l'enfance des arts,
De ses flots populeux inondant ses remparts.

S'il veut du globe même étudier l'histoire,
Ses éloquens débris en gardent la mémoire :
Dans les humbles vallons, sur les monts orgueilleux,
Ils lui montrent l'empreinte et des eaux et des feux;
D'un désordre apparent naît partout l'harmonie;
Partout il voit la mort alimenter la vie.

Mais vers quelque pays qu'il dirige ses pas,
Il ne s'entoure point de glaives, de soldats;
Etranger, son aspect n'apporte plus d'alarmes;
Son cortége est la paix, les bienfaits sont ses armes :
Semblable à ces mortels, Dieux des siècles lointains,
De qui la voix auguste instruisoit les humains,
Sur un sol sans culture, il vient comme eux encore
Des salutaires arts faire briller l'aurore.

Ah! qu'ils soient expiés ces effroyables temps
Où des soldats sans nom, vulgaires conquérans,
Couroient chercher au loin, certains de la victoire,
Dans des dangers obscurs des triomphes sans gloire;
A l'aspect du soleil égorgoient ses enfans
Sur les débris dorés de ses temples fumans;
Du fier Guatimozin, défenseur du Mexique,
Illustroient par le feu la constance héroïque;
Et, pour prix des trésors de toutes parts offerts,
Ne donnoient aux vaincus que la mort ou des fers!

Couvrons tous ces forfaits de muettes ténèbres.
Mais éternel honneur aux Voyageurs célèbres,
De qui l'abord tranquille a si bien attesté
Les touchantes vertus, l'utile humanité :
Pierre, cherchant les arts pour son peuple sauvage;
Penn, de la Delaware atteignant le rivage,
Et, disciple de Locke, y portant les bienfaits
Nés de l'heureux accord des lois et de la paix;
Howard, qui des cachots sondant le noir abyme,
Fit luire la pitié, même aux regards du crime;
Et ces autres encor dont le zèle pieux
Sema dans les forêts la parole des cieux;
Toi, Las Casas, l'honneur de ce saint ministère,
O des Américains et l'apôtre et le père,
Qui de la même voix dont tu touchois leurs cœurs,
Tonnois au sein des cours contre leurs oppresseurs!
Vous tous, sages mortels, recevez nos hommages.

Digitized by Google

Puissent vos noms, portés sur le torrent des âges,
Exempts d'injure, aller par un doux souvenir
Des crimes du passé consoler l'avenir !

Mais la Parque, en bornant leurs travaux et leur gloire,
De leur sang trop de fois a rougi leur histoire :
Combien d'entre eux aussi frappés et sans secours,
Sur des bords ignorés ont terminé leurs jours !
O Muse, de regrets et d'honneurs légitimes
Paie un nouveau tribut à ces nobles victimes :
Magellan par le fer dans Sébu moissonné;
D'une troupe rebelle Hudson abandonné
Non loin de ce détroit que fraya son audace,
Et périssant de faim sur une mer de glace !

Archipel de Sandwich ! ô rivage abhorré !
J'y vois le brave Cook d'assassins entouré;
Il tombe, et ses regards empreints de bienfaisance
A ses soldats armés défendent la vengeance.

Et toi, dont nul avis n'a révélé le sort,
La Peyrouse, en quels lieux as-tu trouvé la mort ?
Ou peut-être, invoquant sa rigueur salutaire,
Tu vis, et son retard prolonge ta misère.
Dès que les feux du jour percent l'obscurité,
Tu gravis sur le roc où les vents t'ont jeté,
Et ton œil, s'attachant sur la liquide plaine,
Croit voir dans chaque flot une voile lointaine.
Malheureux, tu te plains à l'approche du soir,
Et le soleil suivant réveille ton espoir.
Non, d'un ingrat oubli n'accuse point la France :
Elle a sur l'Océan fait voler l'*Espérance*,
Et des îles de l'Inde au bout de l'univers
Interrogé sur toi les écueils et les mers.
Deux fois, pour te chercher, les plages antarctiques
Ont vu se déployer nos drapeaux pacifiques;
Mais l'infidelle Écho, des bords où tu gémis,
Hélas, n'a point porté ta voix à tes amis !

Ah ! par ces souvenirs notre ame est trop émue,
Sur de plus doux objets reposons notre vue :
Il s'offre à mes pinceaux cet heureux Voyageur,
Qui, bercé mollement par des flots sans fureur,
Vole vers sa patrie, et plein d'impatience,
De l'haleine des vents accuse l'inconstance.
Il a couru des bords où renaît le soleil
A ceux où l'occident reçoit son char vermeil;
Et sous quelques climats qu'il ait porté sa course,
De l'équateur brûlant aux champs glacés de l'Ourse,
Il a vu les humains, différens de couleurs,
Etendus sur la neige ou couchés sur des fleurs,
Ignorans, éclairés, esclaves, ou sans maître,
Aimer avec transport le lieu qui les vit naître.

Et lui, combien de fois, dans cet éloignement,
Son cœur a tressailli de ce pur sentiment ?
Toujours l'absence accroît l'amour de la patrie
Sans cesse rappelée et par elle embellie !

Digitized by Google

Ses regards devançant sa flottante prison,
Maintenant sont plongés dans le sombre horizon;
Déjà le nautonier, que la prudence guide,
Sonde les profondeurs de l'abyme liquide :
Un cri s'élève, ... Terre ! et frappé par cent voix
L'écho de l'Océan le répète cent fois.
O patrie ! ô transports que ta présence inspire !
O rive où tant de vœux rappeloient le navire,
Salut ! Le Voyageur sur la proue avancé
Bien au-delà du flot soudain s'est élancé.
Pour lui, dans ses foyers, quel doux accueil s'apprête;
Il court, se précipite, et chaque objet l'arrête :
Incertain, il voudroit, dans son empressement,
Tout chercher, tout revoir en un même moment;
Enfin, du seuil connu franchissant la barrière,
Il retrouve une épouse et peut-être une mère;
Leur bouche, en se hâtant, commence cent discours,
Que leurs embrassemens interrompent toujours :
Sans doute il a souffert sur des plages lointaines,
Mais ce jour de bonheur a compensé ses peines.

Bientôt, dans la retraite occupant son repos,
Sa mémoire préside à d'utiles travaux :
Il trace avec candeur l'imposante peinture
De tout ce qu'à ses yeux révéla la nature.
Il décrit à la fois les objets et les lieux,
Les êtres inconnus vivans sous d'autres cieux,
Du sauvage ignorant l'activité stérile,
De l'homme policé la constance fertile;
Et sage observateur, peintre exact et précis,
Il reproduit le globe en ses vastes récits.
Bien plus, sa main versant des semences fécondes
Enrichit nos guérêts des moissons des deux mondes;
Par lui des fruits nouveaux croîtront dans nos vergers,
Nos arts s'associeront à des arts étrangers,
Une heureuse industrie animera nos villes;
Et, suivant à sa voix des routes plus faciles,
Le commerce, agrandi pour les peuples divers,
Va de sa chaîne d'or embrasser l'univers.

ENIGME.

Sans eau je bois de l'eau, triste effet du destin;
Mais beaucoup d'eau me fait boire du vin.

LOGOGRIPHE.

Souvent pour m'attraper tous vos pas sont perdus;
Mais si l'on m'ôte un pied, je ne vous quitte plus.

CHARADE.

Mon premier destructeur, mon second nourrissant,
Mon tout peut ranimer l'appétit languissant.

Le mot de l'Enigme du dernier N°. est *Doigt*.
Celui du Logogriphe est *Bilboquet*, où l'on trouve *quolibet, Lot, Tobie*.
Celui de la Charade est *Char-don*.

Digitized by Google

RÉFLEXIONS

Sur le GOUVERNEMENT DE POLOGNE, *par Jean-Jacques Rousseau.* (1)

LA Pologne, à la veille de sa perte, cherchoit un remède à ses maux. En 1771, le comte *Wielhorski* demanda à J. J. Rousseau un plan de constitution pour la Pologne; et dans le même temps, d'autres Polonais, et peut-être le même seigneur, s'adressèrent pour le même objet à l'abbé de Mably. Cette demande prouvoit plus d'amour de la patrie que de lumières politiques. On peut demander à l'homme un plan d'administration; mais on ne doit demander une constitution de société qu'à la nature; et ces Polonais faisoient comme des malades qui prieroient un médecin de leur faire un tempérament, au lieu de le consulter sur le régime qu'ils devroient suivre. Ils n'avoient qu'à jeter les yeux sur l'Europe, et voir le peuple chez lequel il y avoit le plus de force, de paix, de lumières, d'amabilité, où étoit le clergé le plus instruit, la magistrature la plus grave, le militaire le plus dévoué; et s'ils ne vouloient pas aller chercher des modèles au loin, ils n'avoient qu'à lire leur propre histoire, et se rappeler le temps où ils se soutenoient à forces égales contre leurs voisins, ou même triomphoient de leurs ennemis, malgré des vices nombreux d'administration, et même quelques défauts de constitution, qui tenoient à l'âge de leur société, une des dernières civilisées de l'Europe, par sa conversion récente au christianisme. Mais les idées philosophiques avoient germé en Pologne, et même plus qu'ailleurs, chez des *magnats* opulens, qui ne voyoient la liberté de leur patrie que dans leur propre indépendance, et la prospérité publique que dans leur puissance personnelle. Quoi qu'il en soit, nos deux philosophes, érigés tout-à-coup en légis-

(1) L'article qu'on va lire, destiné primitivement au Mercure, devoit faire suite à celui qui y fut inséré au mois de *ventose* de l'an X, sur le projet de constitution de la Pologne, par Mably. Mais la publication en ayant été empêchée, l'auteur le fit imprimer en 1802, dans le 3e volume de la *Législation Primitive*. Comme ce dernier ouvrage n'est pas très-répandu, on a cru pouvoir rétablir au Mercure le morceau suivant, auquel les circonstances présentes donnent quelqu'intérêt. L'auteur a été obligé de répéter les premiers *alinéa* de l'article sur Mably, parce qu'ils servent d'introduction commune à la discussion des deux projets.

Digitized by Google

teurs, se regardèrent comme ces sages de l'antiquité, à qui les peuples demandoient des institutions, et qui parcouroient le pays, distribuant des lois sur leur passage; et ils écrivirent, l'un et l'autre, sur le gouvernement qui convenoit à la Pologne, quoique J. J. Rousseau déclarât modestement: « Que » dans toute la vigueur de sa tête, il n'auroit pu saisir l'en» semble de ces grands rapports, et qu'au moment qu'il » écrivoit, il lui restoit à peine la faculté de lier deux idées. » Sage précaution, et que Mably auroit dû imiter. Il y a peu de lectures, j'ose dire, plus amusantes pour un observateur, que celle de ces deux écrits, lorsqu'on les rapproche des événemens qui se sont passés en Europe depuis qu'ils ont paru, et particulièrement en Pologne. Nous croyons entrer dans l'esprit d'un Journal destiné à répandre l'instruction, en comparant entr'elles et avec l'état présent des choses ces deux législations philosophiques, semblables dans les principes, différentes dans les formes, selon la diversité d'esprit et de caractère de leurs auteurs. Ce rapprochement est d'autant plus intéressant, qu'on y retrouve la théorie de nos deux révolutions législatives: celle de 1789, faite d'après les idées de Mably; et celle de 1793, où l'on a suivi, dans leurs dernières conséquences, les principes de J. J. Rousseau. Ce qui rend plus instructive la réfutation de ces deux écrits, c'est qu'ils sont l'un et l'autre l'application des systèmes politiques de leurs auteurs à ce gouvernement particulier: l'expérience est la pierre de touche de toutes les théories; et c'est ce qui fait que celles-ci nous paroissent aujourd'hui si ridicules.

On ne peut s'empêcher d'observer que la publication de ces deux écrits politiques, postérieure de plus trente ans à celle de l'*Esprit des Lois*, annonce le peu d'autorité que cet ouvrage célèbre avoit obtenue dans le monde philosophique. Ainsi une révolte dans un Etat accuse la foiblesse du souverain. Si l'*Esprit des Lois* renferme les notions les plus vraies, les maximes les plus certaines de la science des gouvernemens, comment deux écrivains tels que Rousseau et Mably ont-ils osé mettre au jour des idées ou plutôt des rêves qui supposent une ignorance profonde de tous les principes sur lesquels reposent le bonheur des peuples et la stabilité des Etats? Il faut avoir le courage de le dire: M. de Montesquieu eût prévenu bien des désordres, et peut-être le plus grand de tous, la révolution de son pays, s'il eût mis dans son ouvrage moins de cet esprit qui se fait admirer, et plus de cette raison qui se fait obéir; et si, au lieu de chercher perpétuellement dans les caprices de l'homme le motif de ce qui est, il eût demandé à la nature et tracé d'une main ferme la règle de ce qui doit être.

Digitized by Google

Nos deux législateurs commencent également par ce principe faux et même absurde, que le chef d'une nation est nécessairement l'ennemi de sa liberté et de ses lois. « Tout législateur, dit Mably, doit partir de ce principe, que la puissance exécutrice a été, est, et sera éternellement l'ennemie de la puissance législative: » proposition aussi raisonnable que si l'on disoit que l'*action* dans l'homme, a été, est, et sera éternellement l'ennemie de sa volonté. J. J. Rousseau s'étoit moqué, dans le *Contrat Social*, de cette division de pouvoirs introduite par M. de Montesquieu, qu'il compare sans respect pour sa réputation, à ces charlatans du Japon, qui mettent un enfant en pièces, et le font reparoître vivant. Il n'avoit donc garde d'employer, au moins sans correctif, les expressions de *puissance législative* et de *puissance exécutrice*, dont Mably se sert; mais il présente au fond la même idée en d'autres termes. « C'est un grand mal, dit-il, que le chef d'une nation soit l'ennemi né de sa liberté, dont il devroit être le défenseur. » Cependant, moins outré que Mably, il ajoute : « Que ce mal n'est pas tellement inhérent à cette place, qu'on ne puisse l'en détacher. » Car J. J. Rousseau pense juste toutes les fois que son humeur ou son imagination n'égarent pas sa raison.

Ce principe posé, la constitution d'un Etat, faite pour rendre *unes* les volontés et les actions, pour *réunir* tous les hommes dans la société, suivant cette maxime du maître universel, que *tout royaume divisé contre lui-même sera désolé*, ne pouvoit plus être que l'art d'organiser la division, et de régulariser le désordre; et ces philosophes ne faisoient que mettre en pratique l'axiome favori des tyrans, *divide et impera*. Dès-lors Mably et Rousseau, s'ils différoient entr'eux, ne pouvoient différer que dans les moyens, plus décidés, plus expéditifs chez le Genevois; plus lents, plus timides chez l'ecclésiastique, mais tout aussi efficaces.

J. J. Rousseau, qui ne voyoit dans tout ce qu'il traitoit, que des phrases à faire, commence par des phrases pompeuses sa réponse au comte polonais. « En lisant l'histoire du gouvernement de Pologne, dit le philosophe, on a peine à comprendre comment un Etat si bizarrement constitué, formé d'un grand nombre de membres morts, et d'un petit nombre de membres désunis, dont tous les mouvemens presqu'indépendans les uns des autres, loin d'avoir une fin commune, s'entre-détruisent mutuellement; qui s'agite beaucoup pour ne rien faire, et qui ne peut faire aucune résistance à quiconque veut l'entamer; qui tombe en dissolution cinq ou six fois chaque siècle; qui tombe

Digitized by Google

» en paralysie à chaque effort qu'il veut faire, à chaque » besoin auquel il veut pourvoir; et qui, malgré tout cela, » *vit et se conserve en vigueur* : voilà, ce me semble, un » des plus singuliers spectacles qui puisse frapper un être pen- » sant (1). Je vois tous les Etats de l'Europe courir à leur ruine: » monarchies, républiques, toutes ces nations magnifique- » ment instituées, tous ces beaux gouvernemens si sagement » pondérés, tombés en décrépitude, menacent d'une (2) mort » prochaine; et la Pologne, cette région dépeuplée, dé- » vastée, opprimée, ouverte à ses agresseurs, au fort de ses » malheurs et de son anarchie, montre encore tout le feu de » la jeunesse. Elle ose demander un gouvernement et des » lois, comme si elle ne faisoit que de naître. Elle est dans » les fers, et discute les moyens de se conserver libre. Elle » sent en elle cette force que celle de la tyrannie ne peut » subjuguer. Je crois voir Rome assiégée, régir tranquille- » ment les terres sur lesquelles son ennemi vient d'asseoir son » camp. Braves Polonais!..... corrigez, s'il se peut, les » abus de votre constitution; mais ne méprisez pas celle qui » vous a fait ce que vous êtes. »

Ce passage brillant renferme autant de faux raisonnemens que de mots. Jean-Jacques est un médecin, qui trouvant son malade dans les convulsions de l'agonie, le complimente sur sa force, et le félicite de n'être pas encore mort. Il prend l'agitation brûlante de la fièvre pour le mouvement qui entretient la vie, et trouve la *vigueur de la jeunesse* dans un Etat qui *tombe en dissolution cinq ou six fois chaque siècle, et en paralysie au moindre effort qu'il veut faire, à chaque besoin auquel il veut pourvoir; qui s'agite beaucoup pour ne rien faire, et ne peut faire aucune résistance à quiconque veut l'entamer.* Si c'est là de la vigueur, qu'est-ce donc que la foiblesse? Ce n'est pas là la *jeunesse* d'une nation, c'est son enfance ou sa caducité. Comment ne voit-il pas que la Pologne ne subsiste que sous le bon plaisir de ses voisins, qui contenus jusqu'alors les uns par les autres, et tous par la France, modératrice générale de l'Europe, ne se sont pas encore arrangés pour l'envahir? Il s'étonne que quelques

(1) Cette phrase est incomplète, et le nominatif *comment un Etat*, etc. n'a point de régime.

(2) J. J. Rousseau avoit un pressentiment de la révolution dont l'Europe étoit menacée, beaucoup plus que la connoissance des causes qui devoient l'amener. Il croyoit tous les gouvernemens en danger, parce qu'ils n'étoient pas assez populaires; et ils devoient périr, parce qu'ils l'étoient trop; et partout les monarchies devoient remplacer les républiques.

Digitized by Google

particuliers lui demandent une constitution; et il prend leur vœu pour le vœu de la nation. Ce partisan de l'égalité feint d'ignorer que tout ce patriotisme des Polonais n'est que l'honneur, peut-être l'ambition de la noblesse; il plaint l'Autriche, la Prusse, la Russie de leur *décrépitude*, à la veille qu'elles sont de subjuguer cette nation si *jeune* et si *vigoureuse;* et au point où cette constitution turbulente a mis les Polonais, il les avertit *de ne pas mépriser une constitution qui les a fait ce qu'ils sont;* et il ose leur conseiller *d'en corriger les abus :* comme si cette constitution n'avoit que quelques abus qu'il fût facile de corriger; comme si elle n'étoit elle-même, et tout entière, le plus grand des abus et la plus insupportable anarchie!

Le philosophe entre en matière, et commence par des réflexions aussi sages que bien exprimées, sur la législation de Lycurgue, de Numa, et même de Moïse. Ces législateurs grecs et romains, dont la législation a péri après une durée plus ou moins longue, il les compare entr'eux et avec le législateur des Hébreux, qui a fondé un peuple « que cinq mille » ans, dit-il, n'ont pu détruire ni même altérer; qui est à » l'épreuve du temps, de la fortune et des conquérans; et dont » les lois et les mœurs subsistent encore, et dureront autant » que le monde. » Et ce phénomène politique ne lui inspire aucune réflexion!

Jean-Jacques continue par des vues superficielles sur la grande part que les anciens donnoient aux jeux publics dans les institutions des peuples. Il veut qu'on y revienne; sans faire attention que les anciens étoient des peuples enfans, que l'on amusoit avec des jeux; que tous ces peuples ont péri malgré leurs jeux, et que ce n'est pas avec des jeux, mais avec la religion, que Moïse a formé ce peuple qui ne périt pas. Il parle avec vérité et dignité des effets d'une éducation nationale, et s'élève avec force contre la dissolution des théâtres. Mais le reproche qu'il fait à la religion chrétienne de n'être pas assez nationale, est un reproche insensé; parce que le christianisme est bien plus que national; qu'il est universel, et fait pour réunir tous les peuples sous les mêmes lois. Cet ami de l'humanité insiste beaucoup trop, ainsi que Mably, pour l'honneur de la philosophie, sur la nécessité d'exciter, d'éterniser dans le cœur des Polonais la haine contre leurs voisins. Les peuples chrétiens se défendent les uns contre les autres, à force d'art et de courage; mais réunis comme ils le sont, par cette loi générale qui dit: *Tu aimeras ton prochain comme toi-même*, il est heureusement impossible d'établir entr'eux cette opposition de reli-

Digitized by Google

gions, de mœurs et de lois, qui existoit chez les nations idolâtres, entre les Perses et les Grecs, par exemple, et qui produisoit ces guerres atroces où la victoire mettoit à la disposition du vainqueur, « liberté civile, biens, femmes, enfans, » temples et sépultures même, » dit Montesquieu. « Faites » en sorte, dit Rousseau, qu'un Polonais ne puisse pas de- » venir un Russe, et je vous réponds que la Russie ne subju- » guera pas la Pologne. » C'est là une vaine déclamation..... Si la Pologne avoit pris de ses voisins leurs lois politiques, celle sur-tout de l'hérédité du pouvoir, elle n'en auroit jamais été subjuguée. Une nation ne doit pas en copier servilement une autre, parce qu'alors elle n'en imite que les vices. Ainsi, nous prenons l'intempérance des Anglais, plutôt que la sobriété des Espagnols; et les autres nations copient plutôt notre légéreté, qu'elles n'imitent notre sociabilité. Mais tous les peuples pourroient, devroient même avoir, avec le temps, les mêmes lois; parce que la société a des lois naturelles, et que la nature morale ou sociale est *une*, et partout la même dans tous les temps et dans tous les lieux. Au reste, tout ce que dit Rousseau sur cette haine nationale, sur ces fêtes ou jeux politiques, sur ces usages qui doivent être si propres « à une nation qu'ils ne se » retrouvent chez aucune autre, » a été fidellement suivi par nos législateurs de 93; et c'est ce qui nous a donné à cette époque, entr'autres choses, ces fêtes de la Jeunesse, de la Vieillesse, du Commerce, etc. etc., et ces usages domestiques, et même civils qui ne se retrouvent assurément chez aucun peuple civilisé, comme le Calendrier particulier à la France, qui n'avoit d'exemple que chez les Turcs. « La première » réforme dont la Pologne a besoin, continue le philosophe, » est celle de son étendue. *Peut-être vos voisins cherchent-* » *ils à vous rendre ce service*, qui seroit un grand mal pour » les parties démembrées; mais un grand bien pour la » nation. » Il faut observer que c'est le nombre des habitans et non celui des *milles carrés* qui multiplie les soins du gouvernement, sur-tout lorsque le pays est partout uni et d'un accès facile, comme l'est généralement la Pologne, bien moins peuplée d'ailleurs que beaucoup d'Etats de l'Europe, même d'une moindre étendue; et en général, moins la population est entassée, moins il y a de passions, et plus un peuple est aisé à gouverner.

Mais J. J. Rousseau, pour qui Genève est le lit de *Procuste*, sur lequel il voudroit raccourcir tous les grands Etats, confond ici l'Administration nécessairement plus attentive et en quelque sorte plus domestique dans une petite contrée, avec le Gouvernement

Digitized by Google

nement toujours plus fort dans un grand Etat, où il peut disposer de plus puissans moyens de défense, sans lesquels un peuple ne peut conserver long-temps l'indépendance de sa constitution et la propriété de son pouvoir. Or, en considérant sous ce rapport l'Etat qu'il vouloit constituer, le philosophe auroit dû voir que la Pologne avoit à peine assez de toutes les ressources que peut fournir en hommes et en choses son vaste territoire, pour se défendre avec succès contre les puissans voisins dont elle est entourée, et se maintenir dans cette propriété pleine et entière de soi-même, qui est le premier besoin d'une nation, et doit être le premier objet de son gouvernement. A défaut de ce retranchement volontaire de territoire, idée la plus sotte qui soit tombée dans la tête d'un législateur, et qui suppose une grande ignorance de l'état politique de l'Europe, que la cession même volontaire d'une partie de la Pologne, faite à l'un ou à l'autre de ses voisins, auroit pu mettre en feu, Rousseau conseille comme très-important de « tourner la constitution vers la forme » fédérative, pour diminuer, autant qu'il est possible, les » maux attachés à l'étendue de l'Etat; » et sans doute aussi pour accroître les facilités qu'auroient trouvées l'Autriche ou la Russie à s'emparer d'un pays soumis au gouvernement fédératif, c'est-à-dire au plus foible des gouvernemens, puisque la division en fait le caractère essentiel, et y est une loi fondamentale.

Après ces préliminaires, Jean-Jacques entame la question au fond; et prévenu encore par les idées développées dans le *Contrat-Social*, sur lesquelles il ne revint que plus tard, il place, comme Mably, le pouvoir législatif dans la diète seule, et sans le concours du sénat ni du roi. Mais il voudroit que toute la nation y concourût personnellement par ses représentans, quoiqu'il ait dit ailleurs, avec raison, que la volonté générale (c'est-à-dire populaire) ne peut pas être représentée. C'est pour rendre la nation entière apte à exercer ce droit de représentation, qu'il propose l'affranchissement des serfs polonais. Mais, il faut le dire à sa louange, il oublioit ou il ignoroit que le seul moyen d'affranchir un peuple, est de l'appeler à la propriété par l'inféodation. Cependant il ne veut pas que cette opération soit faite inconsidérément, « et » que l'on affranchisse les corps avant d'avoir affranchi les » ames, et rendu le peuple digne de la liberté. » Utile leçon perdue pour nos législateurs, qui, dans nos colonies, ont affranchi des corps dont ils n'avoient pu éclairer les ames; et qui, en France, par des lois inconsidérées sur la propriété, ont perverti les ames en même temps qu'ils affranchissoient les corps!

Digitized by Google

Le philosophe veut que chaque député à l'assemblée législative puisse y parler tout à son aise; « parce que, si de » longues harangues font perdre un temps précieux, le silence » d'un seul citoyen peut être une calamité publique. » Il veut « que le corps législatif soit toujours assemblé, et fré- » quemment renouvelé; que rien n'y empêche la licence, » parce que la police est une bonne chose; mais la liberté » vaut encore mieux; et qu'il faut toujours opter entre le » repos et la liberté. » Cette dernière idée se retrouve dans Montesquieu, et n'en est pas plus vraie. « Toutes les fois, » dit l'*Esprit des Lois*, qu'une république est tranquille, » soyez sûr que la liberté n'y est pas. » C'est-à-dire, que Rousseau veut établir en Pologne tout ce que nous avons vu en France: des corps législatifs *toujours assemblés et fréquemment renouvelés, où l'on parloit tout à son aise, et où les harangues faisoient perdre un temps précieux, sur-tout à ceux qui le payoient*; des corps d'*où toute police* a été bannie, et *où rien n'a empêché la licence*; mais qui, au lieu de nous donner *à choisir du repos ou de la liberté*, nous ont constamment ôté l'un et l'autre. La force exécutive, qu'il regarde avec raison comme une *fonction*, et non comme un *pouvoir*, Rousseau la place « dans un corps *respectable*, « et permanent, non » divisé en plusieurs chambres, invention moderne qui a » perdu l'Angleterre, et qui expose une nation *au terrible* » *danger de voir un centre* ou foyer d'administration où » toutes les forces particulières se réuniront toujours. » A la phrase suivante, il contredit ce qu'il vient d'avancer, et il ajoute: « Mais pour que l'administration soit très-forte et » marche vers son but, la force exécutive *doit être dans les* » *mêmes mains*. Mais il ne suffit pas que ces mains changent: » il faut qu'elles n'agissent, s'il est possible, que sous les » yeux du législateur, et que ce soit lui qui la guide. » En sorte qu'il rentre malgré lui dans le système de l'unité de pouvoir, et qu'il s'expose volontairement au *terrible danger de voir un centre ou foyer d'administration où toutes les forces se réunissent*. Car, qu'importe au peuple que le *centre* d'administration soit un peu plus bas ou un plus haut, et d'être opprimé par le corps *législateur* ou par le corps *administrateur*? On voit ici que le philosophe s'éloigne totalement *de la division des pouvoirs* recommandée par Montesquieu. « Aussi, dit-il avec orgueil, j'ai trouvé le vrai secret » pour que la force exécutive n'usurpe pas l'autorité; et il » est bien singulier qu'avant le *Contrat-Social*, où je le » donne, personne ne s'en fût jamais avisé! » Ce qu'il écrit avec un point d'admiration. Or, ce secret est que le gou-

Digitized by Google

vernement obéisse au souverain (1), *qu'il en soit le ministre*; c'est-à-dire, que l'administration dépend du pouvoir : secret qui n'en est pas un dans tout pays sagement ordonné, et tout aussi merveilleux pour régler un Etat, qu'il le seroit pour régler un homme, de dire : qu'il faut que le corps obéisse à l'esprit, et que l'action dépende de la volonté.

Notre constitution de 95 fut faite sur ce modèle, mais perfectionné; et afin que *la force exécutive n'agît que sous les yeux du législateur*, et *en fût continuellement guidée*, on en fit un *comité* du législateur-lui-même, qui étoit alors *placé dans un corps permanent*, sinon *respectable*, du moins redoutable. *Aussi l'administration fut très-forte et marcha bien vers son but*; et jamais, assurément, on n'a administré avec plus de force et même de suite, et l'on n'a mieux pris les moyens d'arriver à ses fins. En général, notre philosophe ne redoute l'oppression que de la part de la main qui manie l'épée, et non de la tête qui fait mouvoir le bras. L'expérience a prouvé que si les corps revêtus de la force exécutive oppriment quelquefois, ils oppriment toujours quand ils sont dépositaires du pouvoir de faire les lois, et qu'ils n'ont que des ordres à donner sans avoir même de résistance à vaincre. Mais c'est sur-tout dans l'élection du roi (car la composition du sénat est assez indifférente), de cet *ennemi né de la liberté*, comme il l'a dit ailleurs, que le philosophe trouve la raison de cette prodigieuse *vigueur* qui fait que la Pologne *tombe en dissolution cinq ou six fois chaque siècle, et en paralysie au moindre effort qu'elle veut faire, à chaque besoin auquel elle veut pourvoir; qu'elle s'agite beaucoup pour ne rien faire, et ne peut opposer aucune résistance à quiconque veut l'entamer.* La raison est curieuse : « La Pologne est libre, dit-il, parce » que chaque règne est précédé d'un intervalle où la nation » rentre dans tous ses droits, et reprend une *vigueur* nou- » velle. Si quelque roi fait dans le cours de son règne quelques » pas vers la puissance arbitraire, l'élection de son successeur » le force toujours à rétrograder; en sorte que, malgré la » pente habituelle vers le despotisme, il n'y avoit aucun » progrès réel. » Rousseau a raison; il n'y avoit en Pologne *de progrès réel* que vers la foiblesse et l'anéantissement, auxquels le pouvoir marchoit de règne en règne et à grands pas. Il faut donc maintenir à tout prix cette précieuse institution. « Car assurez-vous, dit-il, qu'au moment que la loi de

(1) Rousseau, dans son langage genevois, appelle *souverain*, le pouvoir de faire des lois; et *gouvernement*, la fonction de les faire exécuter.

Digitized by Google

» l'hérédité sera portée, la Pologne peut dire adieu à sa » liberté. » Mably tolère, en en demandant pardon aux Polonais, un roi héréditaire; mais à condition qu'il n'aura qu'*une ombre d'autorité.*

Rousseau étend son idée, et elle n'en paroît que plus absurde, lorsqu'on la rapproche des événemens qui, malgré l'élection du pouvoir, et même par cette seule cause, ont anéanti non-seulement la liberté de la Pologne, mais même son existence en corps de nation. Ce seroit manquer à ses lecteurs que de faire l'honneur d'une réfutation sérieuse à des extravagances, que, dans moins de vingt ans, aucun homme censé, en France, ne voudra même avoir lues. Les progrès des sciences physiques, dont nous sommes si fiers, n'effacent pas la honte qu'impriment de si grossières erreurs en morale et en politique, sur le siècle qui a pu en admirer les auteurs, et oublier à ce point les leçons du siècle précédent et les exemples de l'histoire. Je ne crains pas de le dire : si J. J. Rousseau et Mably n'avoient pas fait leurs preuves d'esprit de paradoxe et de système, on seroit tenté de croire qu'ils avoient l'un et l'autre été payés des puissances ambitieuses, pour entretenir les malheureux Polonais dans leurs déplorables illusions. Et cependant, un siècle auparavant, M. Bossuet, raisonnant sur la forme de gouvernement, la meilleure par comparaison, plutôt que sur sa bonté absolue dont il n'étoit pas encore temps de s'occuper, M. Bossuet avoit dit avec une simplicité pleine de force et de raison : « Le peuple, forcé par son besoin » propre à se donner un maître, ne peut rien faire de » mieux que d'intéresser à sa conservation celui qu'il établit » sur sa tête. Lui mettre l'Etat entre les mains, afin qu'il le » conserve comme son bien propre, c'est un moyen très-» pressant de l'intéresser. Mais c'est encore l'engager au bien » public par des liens plus étroits, que de donner l'empire » à sa famille, afin qu'il aime l'Etat comme un héritage, et » autant qu'il aime ses enfans. C'est même un bien pour le » peuple, que le gouvernement devienne aisé, qu'il se » perpétue par les mêmes lois qui perpétuent le genre » humain, et *qu'il aille*, pour ainsi dire, *avec la nature.* » Ainsi les peuples où la royauté est héréditaire, en appa-» rence se sont privés d'une faculté qui est celle d'élire leurs » princes; mais, dans le fond, c'est un bien de plus qu'ils » se procurent. Le peuple doit regarder comme un avantage » de trouver *son souverain tout fait*, et *de n'avoir pas à* » *rencontrer*, pour ainsi parler, un si *grand ressort.* De » cette sorte, ce n'est pas toujours *abandonnement ou* » *foiblesse* de se donner des maîtres puissans; c'est souvent

Digitized by Google

» (aujourd'hui l'on diroit toujours), selon le génie des » peuples et la constitution des Etats, plus de sagesse et de » profondeur dans les vues. » (5°. *Avertissement.*)

Et Jean-Jacques lui-même remarque cette pente naturelle de la société, même en Pologne, vers l'hérédité du pouvoir. « Les Polonais, dit-il, ont toujours eu du penchant » à transmettre la couronne du père au fils, ou au plus » proche parent. » Aveugle de ne pas voir que ce qu'il regarde comme un *penchant* des hommes, n'est que la volonté générale de la nature qui tend à constituer la société! « Il est étonnant, dit-il encore, il est prodigieux que la vaste » étendue de la Pologne n'ait pas cent fois opéré la conver- » sion du gouvernement au despotisme, abâtardi les ames » des Polonais, et corrompu la masse de la nation. » Comme s'il pouvoit y avoir un despotisme plus pesant que le despotisme de l'anarchie, et que des diètes où l'on vendoit la royauté et des factions qui la déchiroient, ne prouvassent pas assez d'abâtardissement et de corruption! « Enfin, continue » le philosophe, la *diète* bien proportionnée et bien pondé- » rée dans toutes ses parties, sera la source d'une bonne » législation et d'un bon gouvernement. *Mais il faut pour* » *cela que les ordres soient respectés et suivis.* » Mably va plus loin, et dit que si une *diétine* intraitable s'obstinoit à rejeter une loi, une loi émanée de cette puissance législative à laquelle *rien ne doit résister,* « *il vaudroit mieux ne pas s'y* » *soumettre.* » C'est-à-dire, que les deux philosophes établissent une constitution pour l'Etat, et n'établissent point de gouvernement pour forcer le peuple à obéir à la constitution. C'est-à-dire, que cette constitution toute puissante contre le *pouvoir,* sera sans force contre les sujets, lorsqu'ils voudront détruire le pouvoir, l'Etat et sa constitution. Et ici Rousseau est conséquent; car il a dit ailleurs : « Si un peuple veut se » faire du mal à lui-même, qui est-ce qui a le droit de l'en » empêcher? » Mais cependant l'Etat pourra subsister, et la constitution en garantir l'existence, si le peuple veut bien obéir à la constitution, et suivre de lui-même les lois qu'on lui aura données, ou plutôt qu'il aura faites lui-même. Ce qui rappelle l'humble prière que nos législateurs de 89 firent en finissant leur session, aux pères, aux mères, aux instituteurs, aux nourrices, disoient *les Actes des Apôtres*, d'obéir à la *superbe* constitution qu'ils avoient décrétée, parce qu'ils sentoient eux-mêmes qu'ils avoient ôté au *pouvoir* tout moyen réel et efficace de la maintenir contre les volontés populaires.

C'est dans la vue d'éloigner les résistances qu'il n'ose com-

Digitized by Google

battre, que Jean-Jacques veut empêcher les guerres privées entre les seigneurs, et qu'il voudroit même supprimer *le liberum veto, si les Polonais n'y tenoient pas tant.* « Mais sur » les confédérations, dit-il, je ne suis pas de l'avis des savans. » Non : les confédérations sont le bouclier, l'asile, le sanc» tuaire de la constitution; et sans elles l'Etat seroit subjugué, » et la liberté pour jamais anéantie. » En sorte que d'un côté l'élection du roi, et de l'autre les insurrections populaires, sont le *palladium* de la liberté. Et cela a été écrit en France et au XVIII^e^ siècle! Rousseau, pour rendre ces confédérations plus utiles, veut à l'avance en déterminer la forme, en régler les effets, et soumettre à des lois ces orages politiques, où les tourbillons des passions humaines dispersent, dissipent tous les élémens d'une société, mettent toute une nation sous les armes, font taire les lois, et disparoître même toute forme de gouvernement. Nous avons eu aussi nos confédérations ou nos *fédérations*, où l'on voulut aussi régulariser le désordre, et qui furent bien plus l'arme et le camp de la licence, que le bouclier et le sanctuaire de la constitution.

Rousseau a quelquefois des vues aussi saines sur l'administration, qu'elles sont fausses et obscures sur la constitution. Il est bien loin de placer la force d'un Etat dans le commerce et les banques, comme le plus grand nombre des politiques de son temps. Il redoute les effets désastreux de la cupidité; et en général, il cherche à diriger les sociétés vers des objets grands et élevés. C'est ce qui lui a donné des partisans enthousiastes, qui n'ont pas réfléchi qu'un législateur n'a rien fait pour la stabilité d'un Etat et le bonheur d'une nation, lorsqu'il lui a donné les lois même les plus sages, s'il n'a investi, en même temps, le *pouvoir* public des moyens les plus forts d'exécution. Il seroit même mieux de dire que la première loi d'un Etat et la plus sage, est la force et l'indépendance du pouvoir chargé de faire exécuter les lois. Il y a toujours dans un Etat trop de lois, et peut-être même de lois sages; mais il n'y a jamais assez de moyens d'exécution. Rousseau n'en propose que de faux et de ridicules. Ainsi, pour amortir dans le cœur des hommes la passion de l'argent, au lieu d'appeler à son secours la religion qui commande le détachement des richesses, ou de créer des institutions politiques qui établissent dans un Etat d'autres distinctions que celles de l'opulence, et d'autre objet d'ambition que la fortune, le philosophe imagine de distinguer les divers grades des fonctions publiques par des plaques de métal. Mais il veut que la valeur du métal soit en raison inverse de la supériorité du grade : en sorte que la plaque d'or réponde au dernier grade, et la plaque de fer

Digitized by Google

au grade le plus élevé. Idée petite et puérile : comme si nous étions des animaux que la seule répétition de certains actes, dresse à des habitudes invariables, et que l'expérience qui nous montre l'or comme le moyen universel de toutes les jouissances, ne dût pas l'emporter sur l'habitude de voir l'homme constitué en dignité, porter la plaque de fer! Et le philosophe ne paroît pas même se douter qu'on emploiera l'or à acquérir le droit de porter la plaque de fer.

Que pouvoient ces vains systèmes pour le bonheur et le salut d'une grande nation? La dernière heure de la Pologne, l'heure fatale et inévitable étoit arrivée : comme elle arrive, tôt ou tard, pour tout peuple qui demande à l'homme les lois qu'il faut demander à la nature, et à une vaine philosophie la morale qu'il faut demander à la religion. Le scandale d'une nation chrétienne, d'une nation où est la lumière, qui doit trouver dans sa constitution le principe de la stabilité, et dans ses forces le moyen de son indépendance, et qui cependant *tomboit en dissolution cinq ou six fois chaque siècle, et en paralysie au moindre effort;* ce scandale avoit assez duré. « Il étoit dans la nature des choses, a dit ailleurs l'auteur de cet article, (1) que la *conversion* de la Pologne se » fît en une monarchie constituée, ou que cette malheureuse » société achevât de se dissoudre. Car une société assez » puissante pour avoir en elle-même le principe de sa conservation, qui ne peut pas remplir la fin de toute société, » et *conserver les* êtres qui la composent, est contre les vues » de la nature, et ne peut pas subsister. »

Déjà les puissances limitrophes s'apprêtoient à recueillir le fruit d'une politique qui n'étoit depuis long-temps que l'application des théories de nos philosophes; et persuadées aussi que *la liberté est incompatible avec le repos*, en bon voisins, elles entretenoient en Pologne l'agitation pour y maintenir la liberté.

Les armées autrichiennes, russes et prussiennes, entrèrent sur le territoire de la Pologne, et en envahirent chacune une portion, sur d'anciennes prétentions : prétexte dérisoire, et qui ne faisoit qu'ajouter l'insulte à la violence. *La jeunesse, la vigueur* de la Pologne ne purent opposer de résistance à la *décrépitude* de leurs ennemis; et ces confédérations fameuses, puissantes à troubler, furent sans force pour défendre. La France avoit fait de vains efforts pour y créer une force militaire. Déchue elle-même, et depuis long-temps, du trône de l'Europe où elle remonte aujourd'hui, elle ne pouvoit

(1) Théorie du Pouvoir, liv. 4, chap. 3.

Digitized by Google

secourir que de ses intrigues une nation alliée que trois puissances formidables écrasoient de leurs forces.

Cependant il faut bien se garder de croire que toutes les chances du rétablissement de la Pologne soient épuisées (1). C'est un peuple mineur que le pouvoir suprême des sociétés a mis en tutelle jusqu'à sa majorité. La Pologne peut y parvenir, et reprendre parmi les nations le rang que ses moyens de prospérité lui assignent, et qui tiennent moins à l'étendue qu'on lui laissera qu'à la constitution qu'elle recevra. Son ancien gouvernement est fini : et c'étoit le plus grand obstacle à en recevoir un meilleur.

DE BONALD.

Épître à Talma; par *Népomucène L. Lemercier*. In-8°. Prix : 40 c., et 50 c. par la poste. A Paris, chez *Léopold Collin*, libraire, rue Git-le-Cœur.

IL y a des ouvrages d'esprit qui n'obtiendroient pas la plus légère attention, s'ils n'avoient pour auteurs des hommes estimables, dont le nom rappelle quelques succès dans les lettres, et si la curiosité du lecteur ne se trouvoit pas excitée par le talent présumé de l'écrivain. On doit l'observer, avec quelque chagrin, comme un reste de l'esprit du XVIII^e^ siècle : parmi les hommes qui se sont annoncés dans le monde littéraire avec un certain éclat, il en est peu qui ne soient pas demeurés au-dessous même de leur début. Un premier effort les avoit tirés de l'obscurité; ils travaillent tout le reste de leurs jours à y retomber insensiblement. On diroit qu'ils ont été jaloux de leur propre gloire, et qu'ils ont craint de se surpasser eux-mêmes; ou plutôt, s'il est permis de mettre le doigt dans la plaie générale de notre littérature, il semble qu'ils aient voulu acquérir, par un premier succès, le droit de ne rien produire dans la suite. A peine entrés dans la carrière, ils se reposent comme des immortels. Ils s'endorment au bruit flatteur d'une réputation naissante, fruit de quelques pages laborieusement écrites en vers ou en prose. Ils oublient que les succès des jeunes gens ne sont pour le public que des espérances, et pour eux-mêmes que des encouragemens qui les excitent à mieux faire. L'orgueil enfante la paresse : et la

(1) Ceci a été imprimé en 1802, et avoit été composé en l'an X.

Digitized by Google

paresse fait tristement avorter les talens les plus heureux et les réputations les plus brillantes.

On ne peut se défendre de ces réflexions et de ces craintes, en lisant la nouvelle Epître qui vient d'être adressée au premier acteur tragique du Théâtre Français, par M. *Népomucène Lemercier*. Sa tragédie d'*Agamemnon*, celles d'*Ophis* et de *Pinto*, sans être des chefs-d'œuvre, nous donnoient cependant le droit de penser que ses ouvrages offriroient à l'avenir quelque fonds dans le sujet, quelqu'ordre dans les idées, et quelqu'intelligence dans le style. On va voir comment il justifie cet heureux présage.

Il n'est sans doute aucun habitué du Théâtre Français, qui ne se soit aperçu que la force physique de Talma, n'est pas en harmonie avec son ame, et qu'il souffre des efforts continuels qu'il est obligé de faire pour émouvoir le spectateur par le sentiment des passions qui l'oppressent encore plus qu'elles ne l'agitent :

Ingentes animos angusto in pectore versat.

M. Lemercier a choisi, pour sujet de son Epître, les maux de nerfs dont il paroît que cet acteur est affligé, par la violence de son travail ; et, prenant ensuite le mal pour la cause du talent, et non les efforts du talent pour la cause du mal, il le loue de sa foiblesse, et le prie en grace de ne jamais guérir :

Ne te plains point, Talma, des langueurs que te coûte
L'amour de ta carrière et l'effort de ta route,
Et si de ton cerveau les nerfs si déliés
Se fatiguent de chocs par trop multipliés :
Ils t'ont de mille objets démêlé la finesse,
Et ta force naquit de leur délicatesse.
Instrumens de ta gloire, il te faut les souffrir
Ces organes d'un mal qu'on n'oseroit guérir :
Doux mal à qui tu dois ton naturel flexible.
Tu serois moins profond étant né moins sensible.

On n'éprouve à la lecture de ce début que l'embarras du choix des observations, entre une foule de critiques qui se présentent ensemble à l'esprit, déjà révolté par le style, avant d'avoir pu saisir la première idée qu'il exprime ; et, lorsqu'avec une contention pénible, on est parvenu à deviner, on ne sait s'il faut poursuivre une lecture fatigante, qui ne promet aucune compensation. On continue néanmoins, en se rappelant le nom de l'auteur. Mais quelles idées bizarres, quelle étrange poésie, et quelle versification tudesque nous frappent d'étonnement ! N'est-ce pas une scène de fantasmagorie que l'auteur a eu dessein d'exé-

Digitized by Google

outer? Je l'avoue, l'illusion est complète. On croit entendre l'ombre de Chapelain, professant l'anatomie du cerveau, sur un amphithéâtre de dissection :

Que de plus durs tissus formassent tes ressorts,
Qu'un esprit offusqué sous la masse du corps,
Qu'un plus ferme embonpoint bravant l'intempérie,
Eussent muni tes sens d'une chair plus fleurie,
Les faits, les souvenirs, ou confus ou légers,
N'auroient empreint chez toi que des traits passagers;
Ta mémoire infidelle eût été moins facile,
Ton jugement moins clair, ta face moins mobile;
Ton maintien, se guindant, n'eût pu se transformer;
Ta voix, n'exprimant rien, n'eût su que déclamer.
N'attends pas qu'un ami, pour seul bien te desire
Cette pleine santé, la mère du gros rire,
Pour qu'à l'aise tu sois, en tes contentemens,
Riche en sensations et pauvre en sentimens.
Le Kain même, le Kain, Hercule de la scène,
Foible contre son art, acquis par tant de peine,
Sur le brûlant trépied du Théâtre Français,
Du tourment de ses nerfs paya ses grands succès.

Ne croiroit-on pas qu'après la stature et la délicatesse de son héros, l'auteur ne connoît rien de mieux que la taille et la tournure de *Sancho Pança*, et qu'il n'y a dans le monde que des hommes frêles, sujets aux maux de nerfs, ou de gros réjouis à large face, qui peuvent à peine se remuer? Quelle délicatesse dans le choix du sujet de son éloge! Quelle profondeur dans la connoissance de ce qui convient à la représentation théâtrale! Louer dans un acteur justement célèbre, le mal dont il se plaint, comme s'il n'avoit aucune qualité indépendante de la structure de ses nerfs, et prétendre lui faire un mérite de la foiblesse qui l'empêche de donner à son talent tout l'essor et tout l'éclat dont il a l'idée, comme si la vigueur de l'organisation et la juste proportion entre la force du corps et celle de l'ame étoient des obstacles au développement des facultés de l'esprit! Un tel dessein pourroit paroître burlesque, si le sérieux que l'auteur a mis à l'exécuter, n'avertissoit dès l'abord qu'il ne faut pas en rire, et s'il ne montroit bien clairement qu'il est de la meilleure foi du monde, lorsqu'il apprend à son ami Talma que son mal n'est pas un mal, et que sa foiblesse fait toute sa force. Au surplus, l'importance n'est pas de savoir s'il faut ici rire ou pleurer de sa manière de voir; avant toutes choses, il conviendroit de le comprendre, et c'est ce qui n'est pas facile.

Les qualités de l'ame, les talens de l'esprit, dans les hommes publics, ont toujours été le juste sujet des hom-

Digitized by Google

mages des poètes. Tout ce qui tient au beau moral est éminemment propre à figurer dans leurs chants, parce que tout ce qui peut ennoblir la nature humaine, appartient à la société, et que chacun de nous se sent intérieurement flatté de ce qui sert à la relever. Ils chantent encore avec grace la beauté physique d'un sexe charmant; mais s'ils ne la présentent pas comme l'image de la beauté morale qui l'anime, ils cessent d'être poètes, et leurs écrits perdent tout leur charme : aucun homme n'oseroit vanter uniquement la beauté de son semblable.

Que faut-il penser de celui qui, sans donner dans cet excès de ridicule, et dédaignant néanmoins de parler des seules qualités qui peuvent mériter un éloge, a voulu contraindre sa Muse à célébrer des maux de nerfs, et n'a pas craint de faire de ces organes physiques le seul objet de son éloge? Quel intérêt prétend-il que nous prenions à la disposition plus ou moins heureuse de quelques filamens, foibles et passifs instrumens de l'ame? Va-t-on au théâtre pour admirer les cordes qui font mouvoir les machines? La foiblesse de ces cordes est-elle jamais pour le mécanicien un sujet d'applaudissement? Que peut-il y avoir de touchant, de poétique dans une matière morte ou passive, voilée avec le plus grand soin dans le corps humain, comme au théâtre? N'est-il pas évident que, s'attacher à louer un pareil objet, c'est méconnoître tout à-la-fois et la nature humaine, et la puissance morale, et le vrai mérite?

Une déraison aussi complète, sur un sujet de cette nature, doit nécessairement produire de fâcheux effets dans les idées comme dans le style; et, malheureusement, les premiers vers cités sont déjà plus que suffisans pour en faire connoître tout le désordre, sans qu'il soit nécessaire d'en faire l'analyse. Tout le reste de la pièce est écrit dans le même goût, mais avec une progression d'égarement qui devient de plus en plus sensible :

. . . . . .

Interprète admiré des écrits de Corneille,
Il fallut que ton cœur, ton œil et *ton oreille*
Cherchassent à connoître au milieu des humains
Les modèles tracés par ses savantes mains.

Comment une oreille peut-elle chercher au milieu des humains les héros dont Corneille a tracé le caractère?

. . . . . .

Mais toi, pour ranimer les prestiges de l'art,
Sur les soucis *humains* tu fixes ton regard.

Fixer son regard sur des soucis et sur des *soucis humains*

Digitized by Google

pour ranimer des prestiges, c'est un tour de magie, auquel il ne manque, pour réussir, qu'un cercle fait avec une baguette que l'acteur tiendroit dans sa main.

. . . . . .

Ces fiers ressentimens, ces transports que tu feins,
Produisirent, Talma, les maux dont tu te plains.
Aussi de tes talens, que le public honore,
J'ai prévu les beaux jours dès que j'en vis l'aurore.

Prévoir qu'une belle aurore sera suivie d'une belle journée, n'est pas une chose fort extraordinaire : ce qui l'est véritablement, c'est la liaison, par l'adverbe *aussi*, de ces deux membres de phrases, qui ne se rapportent en aucune manière, et qui n'ont entr'eux aucune sorte de relation.

Ta voix mâle et touchante et tes traits gracieux
Me parurent alors des dons moins précieux
Que *ce sens* épuré par la seule nature
Qui de nos passions réfléchit la peinture.

L'auteur ne dit pas quel est *ce sens* qui réfléchit la peinture de nos passions ; on ne sait s'il veut parler *des ressentimens et des transports*, qui ne sont pas *des sens*, ou s'il a dans la pensée l'œil de l'acteur lorsqu'il est en scène : il n'y a guère que ce sens qui puisse réfléchir quelque chose ; mais alors *un œil épuré par la seule nature* produit une figure par trop comique.

. . . . . .

De tes travaux, Talma, ne te rends pas victime ;
Vis pour être un miroir des vertus et du crime :
Tendre parent, souris aux naïfs entretiens,
Recule un peu de toi *les noirs cyprès des tiens*.

M. Lemercier oublie que les cyprès sont des arbres, qui ne se plantent pas ordinairement dans des entretiens ; et qu'il est bien plus simple d'ailleurs de s'éloigner d'eux, que de les reculer de soi.

. . . . . .

Respire, en ton repos, les champêtres vertus.

Ce vers appartient à M. Deschalumeaux ; mais M. Deschalumeaux *chante* ses vertus champêtres, et M. Lemercier veut que Talma *les respire*. Cela se prend apparemment comme du tabac.

Et, la main sur le soc, rêve à *Cincinnatus*.

Il seroit inutile d'observer que *Cincinnatus* n'est là que pour la rime, puisqu'il ne se trouve dans aucun des rôles de Talma ; mais il faut remarquer que l'auteur, en l'invitant au repos, veut qu'il travaille toujours, et qu'il s'occupe d'un

Digitized by Google

personnage, qui n'existe dans aucune pièce connue, et dont il n'a que faire.

> L'enjouement est aisé *chez qui*, sans amertume,
> *N'a*, comme toi, nul fiel qu'en lui la haine allume.

Sans amertume, est encore une cheville insupportable; la négation qui suit explique la chose assez clairement. *Chez qui n'a nul fiel en lui*, est une expression barbare, inconcevable dans un homme qui s'est fait écouter au théâtre, et qui a donné parfois quelques preuves de sens et de raison.

> C'est la simplicité de ton aimable vie
> Qui te laisse, à ton âge, un port adolescent.

Qui te laisse n'étoit pas le mot propre; il falloit *qui te conserve*. On ne sait d'abord ce que signifie *ce port adolescent*, qui ressemble plus à un nouveau port de mer qu'au maintien d'un jeune homme. On ne dit pas qu'un homme a le port *jeune* ou *vieux*, parce que la manière d'être ou de se tenir n'a pas d'âge.

> . . . . . .
> Tu sus des monumens, ou pompeux ou funèbres,
> Des habits qu'ont porté tous les siècles célèbres,
> *Environner*, vêtir Melpomène à nos yeux.

Vêtir suffisoit; *environner* est mis là pour remplir le vers.

> . . . . . .
> Et la laine offre aux yeux de moins justes couleurs
> Que tes inflexions, où sont peintes les mœurs.

Des inflexions qui offrent des couleurs, et sur lesquelles les mœurs sont peintes, sont de fort singulières inflexions: on peut dire poétiquement que la parole peint la pensée, que les modulations de la voix peignent le sentiment; mais on ne peut pas dire que les mœurs, ni même les passions ou le sentiment, sont représentés par des couleurs étendues sur des inflexions.

> . . . . . .
> Abonde en tes moyens, on n'est grand que par soi,
> La tristesse est commune aux héros comme à toi.

Quelque vers plus haut, M. Lemercier engageoit l'acteur à se délasser et à se réjouir; maintenant c'est tout le contraire, il faut qu'il *abonde en sa tristesse*. Il nous apprend en outre que cette tristesse est *commune aux héros;* ce qui n'est pas plus vrai que poli: puis encore qu'elle est *commune à Talma;* ce qui n'est pas français, puisque lorsqu'on est seul il n'y a plus de communauté.

Digitized by Google

. . . . . .

Ce vrai deuil qu'avec soi la tragédie entraîne,
Source immense de beau, digne de Melpomène,
Fera chérir Talma, qui sut nous l'exprimer.

On peut à la rigueur laisser passer *la tragédie entraînant le deuil après elle*, quoique cela ne soit pas fort élégant ; mais si ce deuil est en même temps *une source immense*, cela fait un fort plaisant accoutrement, et je ne sais pas trop comment Talma fera pour *l'exprimer*.

. . . . . .

Crois-moi, *dans tes langueurs*, mystère pour toi-même,
Sonde encor la nature et sa force suprême,
Qui soutient un *mortel, frêle et douteux de lui*,
D'un prestige étonnant *inconcevable appui*.

. . . . . .

Je ne sais si Talma se trouvera très-flatté de cette *inconcevable hyperbole*, et s'il y a dans toute cette longue Epître quelque chose qui puisse lui plaire. J'aime à croire qu'il sera plus touché de l'intention que du talent d'un poète qui veut le chanter, et qui finit par dire qu'il ne le conçoit pas. Il est assez probable qu'un acteur qui sait si bien remuer le cœur et l'ame de ses auditeurs, reconnoît en lui quelque chose de plus noble que les nerfs qui le font souffrir, et qu'il a trop de bon sens pour leur attribuer le don et l'excellence de son talent. Nous ne pousserons pas plus loin cet examen ; il seroit trop pénible d'avoir à rechercher les causes de la chute précipitée, ou plutôt de la décadence prématurée d'un homme qui avoit fait concevoir quelques espérances. Qu'on se rappelle le terrible effet de cette tête hérissée de serpens qui pétrifioit tous ceux qui osoient la fixer : notre esprit a plus encore à redouter de la vue d'une certaine doctrine qui place le principe de son intelligence dans la matière ; celle-ci paralyse et glace tout ce qui la touche ; elle obscurcit la raison, elle flétrit les plus beaux talens, et ne laisse à l'homme qu'un corps sans ame, semblable à une maison abandonnée.

. . . . . .

G.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

LITTÉRATURE, SCIENCES, ARTS, SPECTACLES, NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Rapport sur les concours proposés par la Classe de la Langue et de la Littérature françaises de l'Institut, par M. le secrétaire perpétuel de la Classe, lu dans la séance publique du 1er avril.

La Classe de la Langue et de la Littérature françaises a proposé deux prix pour le concours de cette année : l'un de poésie, dont le sujet étoit *le Voyageur*; l'autre d'éloquence, dont le sujet étoit *le Tableau littéraire de la France au XVIIIe siècle.*

Le sujet du prix de poésie avoit déjà été proposé au dernier concours, avec deux autres sujets dont le choix avoit été laissé à la discrétion des concurrens. Celui du *Voyageur* n'avoit produit que quelques pièces dont la médiocrité ne laissoit pas présager le succès du nouveau concours. L'événement a passé les espérances de l'Académie. Cinquante-cinq pièces ont été admises au concours. Le plus grand nombre, comme on devoit s'y attendre, n'ont pas même mérité d'être lues en entier. Dans le reste, il s'en est trouvé qui annoncent de l'esprit et du talent. Mais quelques détails heureux, quelques vers bien tournés ne pouvoient compenser la foiblesse de la composition, le défaut de poésie et les négligences du style. Une ou deux de ces dernières auroient pu cependant obtenir quelque distinction, si le mérite qu'on y trouvoit n'avoit pas été entièrement effacé par la grande supériorité de trois ouvrage qui ont attiré particulièrement l'attention et fixé les suffrages de l'Académie. Tous trois ont paru réunir à un degré peu commun, mais avec quelque inégalité, le mérite d'une composition ingénieuse et sage, à celui de la variété, du mouvement, de l'élégance et de la couleur dans le style.

Le premier, enregistré N° 52, a pour épigraphe :

Nequicquam Deus abscidit
Prudens oceano dissociabili
Terras.

Horat. *Lib.* 1, *Od.* 3.

L'Académie lui a décerné le prix. L'auteur est M. Ch. Millevoye, dont un *Discours sur l'Amour maternel* a mérité une mention honorable dans le concours de l'année 1805, et

Digitized by Google

dont l'*Epître sur l'Indépendance de l'Homme de Lettres* a été couronnée l'année dernière (1).

La pièce qui a le plus approché de celle-là est le N° 48, ayant pour épigraphe :

Sumna sequar fastigia rerum.
VIRG. *Æneid.* Lib. 1er.

L'Académie, en adjugeant l'accessit à cet ouvrage, a exprimé le regret de n'avoir pas un second prix à lui donner. L'auteur est M. Victorin Fabre, qui a obtenu une mention honorable au dernier concours sur l'*Indépendance de l'Homme de Lettres* (2).

La troisième pièce dont le mérite a frappé l'Académie, est le N° 33, ayant pour épigraphe :

Dic mihi, Musa, virum.....
Qui mores hominum multorum vidit et urbes.
HORAT. *Ars poet.*

On lui a adjugé un second accessit. L'auteur est M. Bruguiere (de Marseille) (3).

Un circonstance de ce concours également honorable pour la littérature, pour le gouvernement et pour l'Académie, mérite que nous en rendions compte; et nous sommes persuadés que ce détail ne sera pas entendu sans intérêt par une assemblée nombreuse et choisie que le goût des lettres et l'amour des talens ont pu seuls attirer et réunir dans cette enceinte.

Un ministre, ami des lettres par son goût et ses lumières, et leur bienfaiteur par le noble exercice de ses fonctions, a été instruit du jugement que l'Académie a porté sur les pièces de poésie admises au concours. Il n'a pas voulu que le regret qu'elle avoit exprimé fût un vœu stérile. Voici la lettre qu'il a adressée au secrétaire de l'Académie :

« Monsieur le secrétaire perpetuel, j'ai appris que la Classe de la Langue et de la Littérature françaises avoit eu beaucoup à s'applaudir du concours qui a eu lieu cette année pour le prix de poésie; et j'ai vu par l'extrait du procès-verbal de la séance de mercredi dernier, qu'en adjugeant le prix à la pièce N° 52, qu'elle a jugé être d'un mérite supérieur, elle a exprimé le regret de n'avoir pas un second prix à adjuger à l'auteur de la pièce N° 48 qui a obtenu le premier accessit, et qui lui auroit paru digne elle-même du prix, si elle n'avoit encore été surpassée.

(1) Voyez le dernier Numéro du *Mercure*.
(2) Voyez, dans ce Numéro, l'article Poésie.
(3) Voyez, dans ce Numéro, l'article Poésie.

n Je

Digitized by Google

» Je me félicite, Monsieur, de pouvoir suppléer en ce moment à l'insuffisance des moyens dont l'Institut [illegible] dispose, en faisant les fonds d'un second prix des deux tiers du premier, si en effet la classe juge que la pièce mérite d'être couronnée, et que cet exemple ne peut tirer à conséquence. Je suis assuré, en proportionnant ainsi les récompenses aux véritables succès, de remplir les intentions de S. M. l'Empereur et Roi, qui désire faire obtenir aux lettres françaises un éclat digne de son règne. Nous devons nous réjouir de voir que les efforts du talent donnent lieu à multiplier les couronnes. Je desire aussi que les talens soient à leur tour encouragés par cette perspective. J'espère que la Classe dont vous êtes l'organe, trouvera dans cette disposition un gage de la juste confiance qu'inspirent les suffrages qu'elle décerne.

» Recevez, Monsieur le secrétaire perpétuel, l'assurance de mes sentimens distingués. » *Signé*, Champagny.

Le secrétaire ayant donné communication de cette lettre à l'Académie, elle a pris l'arrêté suivant :

« La Classe se conformera avec empressement aux intentions du ministre de l'intérieur, en décernant le prix dont S. Exc. veut bien faire les fonds à la pièce de vers qui a obtenu le premier accessit, et que la Classe regrettoit de ne pouvoir couronner.

» Elle regarde ce don non-seulement comme une récompense méritée par l'ouvrage à qui elle est accordée, mais encore comme un puissant encouragement pour les talens qui se destinent à entrer dans la même carrière.

» L'Académie ne peut voir sans un vif intérêt l'attention aussi généreuse qu'éclairée que le ministre porte sur les travaux de la littérature; et la confiance qu'il accorde aux jugemens prononcés par l'Académie, en réalisant un vœu qu'elle avoit formé, est un témoignage honorable d'estime qu'elle reçoit avec reconnoissance.

» Le prix que le ministre de l'intérieur met l'Académie en état de décerner à la pièce de vers N° 48, sera proclamé dans sa séance publique du trimestre prochain; on y fera lecture de la lettre du ministre, ainsi que de la délibération de la Classe à ce sujet.

» Le secrétaire perpétuel est chargé d'adresser à S. Exc. le ministre de l'intérieur, une copie du présent arrêté. »

Le secrétaire s'étant conformé aux intentions de l'Académie, le ministre lui a fait remettre une somme de mille francs qui ont été employés à faire frapper une seconde médaille destinée à l'auteur de la pièce qui a mérité cette distinction.

Digitized by Google

L'événement de ce concours donne lieu à une observation honorable pour l'Académie, et du plus favorable augure pour notre littérature. Pendant 150 ans, l'Académie Française avoit distribué des prix de poésie, et nous osons affirmer que, dans ce long espace de temps, dans les plus beaux jours même de notre siècle de gloire littéraire, aucun des concours de l'Académie n'a produit à la fois trois ouvrages en vers d'un talent aussi mûr, d'un goût aussi sain, d'une poésie aussi brillante, d'une élégance aussi soutenue que les trois pièces que la Classe a distinguées; nous aimons à croire qu'après la lecture qui va en être faite, le jugement de l'assemblée confirmera cette réflexion.

La jeunesse des deux auteurs couronnés, dont le plus âgé n'a pas vingt-cinq ans, est une autre circonstance qui semble répandre un nouvel intérêt sur cette solennité. En attachant nos couronnes sur de si jeunes fronts, la jouissance du moment s'embellit des espérances de l'avenir, et nous aimons à prévoir dans le triomphe que nous décernons, ceux dont il doit être le présage. Nous devons espérer que les deux athlètes, vainqueurs dans cette noble carrière, loin de se laisser enivrer de leurs premiers succès, n'y trouveront qu'un motif puissant d'émulation, pour s'occuper à perfectionner sans cesse leur talent, à étendre et fortifier leur esprit par de bonnes études, et à se mettre en état d'appliquer l'un et l'autre à des travaux plus importans. Nous ne sommes plus dans le temps où le mérite d'un sonnet divisoit une cour polie et un public éclairé, et suffisoit presque pour assurer la réputation d'un poète. L'abondance des richesses a rendu notre goût dédaigneux et sévère. Aujourd'hui le succès d'une épître, d'un discours en vers, quelque talent qu'il annonce, n'a qu'un éclat éphémère : on n'arrive plus à la gloire que par des routes longues et difficiles.

Heureux encore, si, en entrant dans cette hasardeuse carrière, l'élève des Muses n'y rencontroit d'autres obstacles que ceux qui naissent des difficultés de l'art; mais les passions humaines lui en susciteront de bien plus redoutables ! La jalousie, cette maladie si naturelle aux petites ames et aux esprits médiocres, a de tout tems semé d'épines et de piéges la carrière des lettres et des arts. Aujourd'hui cette passion malfaisante a puisé dans les circonstances une nouvelle activité, en se liguant avec l'esprit de parti à qui tous les alliés sont bons; en favorisant des préjugés chers à l'ignorance, *en servant des ressentimens, légitimes peut-être dans leurs causes, mais égarés dans leurs espérances, en se retranchant même derrière des noms respectés et des principes respectables : tels ont les ressorts qui mettent en mouvement cette troupe obscure*

Digitized by Google

de détracteurs des sciences, des lettres et des arts, qui, sous l'apparence d'une conspiration purement littéraire, cache des vues plus profondes (1). De tels ennemis sont méprisables sans doute; mais il ne faut pas se le dissimuler, ils ont trouvé beaucoup de partisans; ils pourroient même être dangereux, si la raison et le goût n'avoient pour défenseurs et pour appuis trois grandes puissances, la sagesse du Gouvernement, l'opinion du public éclairé, et l'influence des corps littéraires.

Le vainqueur d'Austerlitz et d'Jena, qui dans ce moment gouverne la France du fond des marais de la Pologne, ne perd de vue, au milieu des camps, ni l'intérêt des lettres, ni les services que peut leur rendre un corps dont il s'est honoré d'être membre, et qui se trouve heureux aujourd'hui de l'avoir pour protecteur. Occupé à la fois de plans de guerre et de négociations de paix, son génie dont l'étendue embrasse tout et dont l'activité suffit à tout, médite depuis long-tems un grand système d'instruction publique, et cherche, en ce moment même (nous osons l'affirmer), les moyens de donner à la littérature française plus d'éclat et d'activité, en favorisant l'influence des bons principes, et en dirigeant l'emploi des talens vers des travaux utiles.

Le concours du prix d'éloquence n'a pas été aussi heureux que celui de poésie, et l'Académie en a été plus affligée qu'étonnée. En proposant pour sujet de ce prix de tracer *le Tableau littéraire de la France au 18^e siècle*, elle en avoit pressenti toutes les difficultés; elle savoit qu'un tel sujet, pour être bien traité, demandoit de longues recherches, des connoissances variées, et une réunion de goût et de philosophie qui sera toujours fort rare. Mais elle a pensé en même temps qu'un des plus grands avantages des concours académiques étoit d'exciter les écrivains qui s'y destinent, à étendre leurs connoissances par des études approfondies, et à se former à l'art de la composition comme à l'art d'écrire.

(1) Cette phrase paroîtra sans doute fort étrange aux lecteurs. Nous les prions cependant de considérer que, de tout temps, les méchans écrivains ont vu dans les censeurs de leurs méchans écrits des *envieux*, *des détracteurs des sciences*, *des lettres et des arts*, et sur-tout des ennemis du prince :

Vous aurez beau vanter le roi dans vos ouvrages,
Et de ce nom sacré sanctifier vos pages:
Qui méprise Cotin n'estime pas son roi.

Mais, quel bon ton, quelle exquise politesse dans ces mots: *En servant des ressentimens, légitimes peut-être dans leurs causes, mais égarés dans leurs espérances*! Est-il possible d'expliquer avec plus de délicatesse, avec une plus aimable candeur *ces vues plus profondes cachées sous l'apparence d'une conspiration littéraire*. Le siècle de Louis XIV est vaincu : Cotin n'étoit qu'un sot.

Digitized by Google

Il faut au vrai talent des difficultés à vaincre pour apprendre à connoître ses forces, et il n'y a guère de difficultés de ce genre qu'il ne vienne à bout de surmonter avec de la méditation, de la patience et du goût. Celles que présente un sujet qui paroît d'abord trop vaste pour être resserré dans les limites d'un discours académique, forcent à écarter les idées communes, et à bien ordonner celles qui sont nécessaires. La propriété de l'ordre en tout est d'agrandir l'espace.

Ces réflexions se trouvent confirmées par l'examen des ouvrages composés sur ce sujet, et présentés aux deux derniers concours. Dans les premiers, l'embarras des auteurs se montre par la manière vague et superficielle dont le plan est conçu, par des détails étrangers au sujet, et par une grande négligence dans l'exécution. Le second concours a offert un progrès sensible dans les ouvrages qui y ont été envoyés, et dont plusieurs annonçoient une composition plus sage, des vues plus approfondies, et une diction plus soignée.

L'Académie n'en a cependant trouvé que trois qui lui aient paru mériter une attention particulière. L'un suppose dans son auteur des connoissances étendues, des vues philosophiques et le talent d'écrire; mais il s'est trop étendu sur les progrès des sciences dans le XVIII^e^ siècle, au lieu de se borner à les considérer dans leurs rapports avec la littérature. Il a fait une dissertation philosophique, non un discours oratoire.

Dans les deux autres pièces, le sujet est considéré en général sous son vrai point de vue, et les détails prouvent du goût et du talent. L'un sur-tout a beaucoup d'éclat dans le ton, des vues très-ingénieuses, un style animé, quelquefois éloquent. Mais il s'y trouve des omissions importantes, des jugemens hasardés, des recherches d'expression qui ne sont pas toujours d'un goût assez pur.

Nous devons ajouter ici deux observations qui nous paroissent essentielles pour guider les concurrens dans leur travail, et les préserver de deux erreurs qui peuvent nuire à leur succès.

La plupart de ceux qui ont envoyé des ouvrages au concours ont paru croire qu'en proposant *le Tableau littéraire du XVIII^e^ siècle*, l'Académie avoit eu pour but d'établir un parallèle entre le XVIII^e^ et XVII^e^ siècle, et même d'élever un de ces siècles au-dessus de l'autre. L'Académie n'a pas eu une telle intention. Ces sortes de parallèles sont plus favorables au bel esprit qu'au bon esprit, et produisent plus d'erreurs que de vérités dans les jugemens qui en sont le résultat. Les talens divers n'ont point de mesure commune: ceux qui se sont exercés dans le même genre pourroient être plus aisément comparés; mais il est rare que la diversité des goûts, de-

Digitized by Google

opinions, des études même ne fasse pencher la balance d'un côté ou de l'autre, dans la main qui la tient.

L'Académie a desiré qu'on lui présentât une appréciation fidelle et positive des richesses que le dernier siècle a ajoutées au trésor littéraire de la France, sans chercher à en faire la balance avec le fonds de richesses créé par le siècle précédent; elle a desiré sur-tout qu'on observât les progrès qu'a faits la langue dans le même siècle, ce que tous les concurrens ont trop négligé jusqu'ici. Il est important aussi de relever l'éclat que les hommes de génie qu'il a produits, ont ajouté à la gloire nationale, et ce qu'on doit à beaucoup de bons esprits qui, sans atteindre aux premiers rangs de la renommée, ont concouru à la propagation des lumières, aux progrès de la raison et du goût.

Une seconde observation portera sur l'étendue qu'on doit donner aux discours envoyés au concours. L'Académie doit desirer qu'un discours qu'elle couronne puisse être lu en entier dans une séance publique, sans fatiguer l'attention des auditeurs : c'est aussi l'intérêt des auteurs couronnés, et une partie de leur triomphe; mais cela ne peut avoir lieu si la lecture de l'ouvrage demande plus d'une heure de temps : c'est la mesure d'attention que l'Académie croit pouvoir attendre d'une assemblée nombreuse.

L'Académie propose donc, pour la troisième fois, pour sujet du prix d'éloquence, *le Tableau littéraire de la France au XVIII^e siècle;* et comme ce prix est assigné sur le fonds de l'an 1805, où il a été proposé, l'Académie se trouve en état d'assigner sur le fonds de cette année un nouveau prix d'éloquence. Le sujet sera *l'Eloge de Pierre Corneille.* L'Académie Française avoit résolu autrefois de proposer cet éloge, lorsqu'elle fut prévenue par l'Académie de Rouen; deux écrivains, qui furent ensuite membres de l'Académie Française, eurent les honneurs de ce concours. Gaillard remporta le prix, et Bailly obtint l'accessit : leurs ouvrages méritent d'être lus par les concurrens qui voudront entrer dans cette noble lice, mais ne doivent pas les décourager. Quoiqu'on ait beaucoup écrit et très-bien écrit sur Corneille, l'éloge des grands hommes et l'analyse des productions du génie offrent un fonds inépuisable de vues, de sentimens et de pensées : on observe que les tragédies du créateur de notre scène paroissent obtenir aujourd'hui plus de faveur à la représentation, qu'elles n'en avoient obtenu depuis long-temps, et même dans les dernières années du siècle de Louis XIV. Il peut être intéressant d'en rechercher la cause, et cette circonstance même peut offrir quelque point de vue nouveau.

Digitized by Google

Le prix de poésie ne devoit être proposé qu'en 1808, pour être décerné en 1809; l'Académie a cru devoir en annoncer d'avance le sujet, afin de donner aux concurrens plus de temps pour le méditer et le traiter. Le sujet sera *les Embellissemens de la Capitale.* Il a paru riche et fécond. Des canaux, des ponts, des quais, des fontaines, des arcs triomphaux, des acquisitions inappréciables en monumens des arts, fruits de la conquête, l'achevement du Louvre pendant si long-temps desiré et toujours en vain projeté; ces objets appellent non-seulement la palette du peintre, mais encore les observations de l'homme de goût et les réflexions du philosophe. Ils intéressent la salubrité de la capitale; ils promettent de nouvelles jouissances à ses habitans; ils ajoutent à la grandeur de l'Empire et à la gloire du souverain qui, ayant conçu un si vaste plan dans des circonstances qui doubloient la difficulté de l'exécution, aura su vaincre tous les obstacles : ce sera acquitter en partie la dette de la capitale envers son bienfaiteur, que de célébrer dignement le bienfait. On peut observer que les productions de l'imagination et du goût caractérisent l'esprit général et le degré de lumières qui existent dans une nation, et que les grands monumens des arts peignent plus particulièrement le génie et le caractère de celui qui gouverne.

— L'Institut a tenu mardi 7 avril une assemblée générale dans laquelle on a fait lecture de la lettre que S. Exc. le ministre de l'intérieur a adressée au président de la classe des sciences physiques et mathématiques, et par laquelle le ministre annonce que S. M. l'Empereur a résolu de faire placer dans la salle des séances de l'Institut la statue de M. d'Alembert. — Dans la même assemblée on a élu, au scrutin, M. Charles, pour remplir la place de bibliothécaire de l'Institut, vacante par la mort de M. Lassus.

— La commission formée dans le sein de la Classe des beaux-arts de l'Institut de France, conformément au décret impérial du 2 décembre dernier, pour l'examen des projets des monumens à ériger aux armées, sur l'emplacement de l'église de la Madeleine, a terminé samedi dernier, 28 mars, l'examen des divers plans envoyés au concours. Quatre-vingt-deux artistes avoient présenté leurs ouvrages; un grand nombre ont montré le talent le plus distingué; le zèle de tous a mérité des éloges. L'histoire de l'art n'avoit point offert encore d'exemple d'un concours aussi remarquable que celui-ci, où l'enthousiasme des artistes s'est trouvé excité tout ensemble par la grandeur du sujet, celle des souvenirs, et l'espoir de répondre à l'appel de S. M. l'Empereur. Vingt-un projets ont été distingués par la commission. Les auteurs n'ont pas

Digitized by Google

encore été nommés, n'étant désignés d'après les conditions du prospectus, que par les devises qu'ils ont prises.

— La reprise du *Comte d'Essex*, tragédie de Thomas Corneille, n'a pas été bien vivement accueillie.

— Mademoiselle Raucourt est partie, le 9 avril, pour Milan, où l'appellent les soins de l'administration du théâtre français, qu'elle a été chargée de monter dans cette ville. Mademoiselle Georges remplira ses rôles, pendant son absence.

— S. M. le roi de Naples a chargé M. Larive d'organiser le théâtre français qui est déjà établi dans sa capitale. M. Larive part de Paris sous peu de jours, pour s'y rendre.

— La Rochelle, acteur du théât. Français, est mort le 9 avril.

— M. Perroud, destiné à remplacer M. Picard, lequel va enfin cesser d'être comédien, a débuté cette semaine sur le Théâtre de l'Impératrice, dans *Médiocre et Rampant* et *l'Auberge de Strasbourg*. Il a été aussi applaudi qu'il avoit coutume de l'être en province, et redemandé après la dernière pièce.

— Une nouvelle édition des *Lettres sur la Danse*, par M. Noverre, est sous presse. L'auteur y ayant fait des changemens et des additions considérables, elle paroîtra sous le titre de *Lettres sur les Arts imitateurs en général, et sur la Danse en particulier*. La première édition étoit devenue fort rare.

— M. de Lalande, doyen des astronomes de l'Europe, professeur d'astronomie au collège de France, membre de l'Institut national et de la légion d'honneur, est mort le 4 avril, à trois heures du matin. Il étoit âgé de soixante dix-neuf ans.

— M. Georges-Louis Mouchelet, architecte et inspecteur-général des bâtimens civils, est mort à Paris, le 2 avril 1807, à l'âge de 64 ans.

— Les propriétaires de jumens poulinières sont prévenus que le haras d'expérience de l'école impériale vétérinaire d'Alfort, possède des étalons du plus beau choix pour le service des jumens de selle et de carrosse. La monte commence le 1^er^ avril prochain, et se continue pendant mai et juin suivans, le prix de la monte est de 24 fr.; le saut sera répété deux et trois fois, si cela est jugé nécessaire. L'étalon destiné aux jumens de selle, est un cheval espagnol très-brillant sorti du haras d'Aranjuez; celui destiné aux jumens de carrosse, issu de la race normande, a toutes les belles formes et les qualités du cheval Cotentin.

— S. M. le roi de Naples persuadé que pour rendre aux grandes choses les hommes qui en firent autrefois, il ne leur manque que des secours et des encouragemens, et que le peuple qui hérita d'une terre féconde en beaux-arts, doit en

Digitized by Google

avoir le génie toutes les fois que les bienfaits de la nature ne seront pas combattus par les vices du gouvernement; assuré d'ailleurs qu'aucun autre pays ne renferme dans son sein des trésors plus précieux, des monumens plus riches que celui de la grande Grèce, ayant résolu de réveiller dans cette terre classique, par tous les moyens posibles, le goût des sciences, des lettres et des beaux-arts; après avoir ouï son conseil d'état, a décrété ce qui suit:

Art. I^er^. Il sera formé une société d'hommes de lettres au nombre de 40, laquelle prendra le nom d'*Académie royale d'histoire et d'antiquités.*

II. Les 20 premiers seront nommés par le Roi. Aussitôt qu'il seront réunis en académie, ils préseuteront à S. M. trois noms pour chacun de ceux qui doivent compléter le nombre ci-dessus désigné.

III. L'académie se réuuira dans le palais dit *des Etudes*. Elle aura un secrétaire perpétuel nommé par le Roi. Elle nommera un président pour trois mois.

IV. Les directeurs du *Musée*, des *fouilles*, de *l'Imprimerie Royale*, seront nécessairement choisis parmi les membres de l'académie.

V. Le ministre de la maison du Roi tiendra tous les ans à la disposition de l'académie une somme de 8 mille ducats qui seront distribués en *jetons de présence*, et 2 autres mille ducats qui seront convertis en prix à donner aux auteurs de quatre ouvrages, qui les mériteront au jugement de l'académie.

VI. L'académie tiendra deux grandes séances tous les ans. On y fera le rapport et l'analyse des ouvrages qui auront mérité les prix, lesquels seront toujours distribués en séance publique.

VII. L'académie pourra nommer un correspondant dans chacune des quatorze provinces du royaume.

VIII. Les académiciens seront admis à la cour.

IX. La première séance de l'académie aura lieu dans une des salles de notre palais, où nous voulons, dit S. M., l'assurer nous-même de notre royale protection, et de l'intention dans laquelle nous sommes de profiter de ses lumières et de coopérer au succès de ses travaux.

V. L'académie s'occupera d'un réglement pour sa discipline intérieure, lequel sera soumis à l'approbation du roi.

— Par un autre décret, sont nommés membres de l'académie royale d'histoire et d'antiquités, savoir : MM. P. Andres; le chevalier Arditi, l'archevêque Capecelatio, l'abbé Gaétano Carcani, D. Cotuguo, Fr. Carelli, l'abbé Nicolas Giampiti, François Daniele, le conseiller d'état Delfico, le professeur Garginio, l'abbé D. Gigli, l'abbé Gaetano Greco,

Digitized by Google

l'évêque Lupoli, l'abbé G. Marano, le général Parisi, l'abbé B. Pezzeti, l'évêque Rosini, le chanoine Fr. Rossi, et le chevalier Villa Rosa.

PARIS, *vendredi* 10 *avril.*

Un de nos journaux publie aujourd'hui la lettre suivante de Constantinople, en date du 9 mars :

» La nouvelle répandue depuis quelques jours, que les » Anglais ont repassé les Dardanelles, est confirmée; ils sont » sortis le 3, après avoir essuyé un feu assez vif des batteries ; » ils ont abandonné une corvette et un navire marchand » qu'ils avoient pris aux Turcs. On travaille à force pour » mettre les batteries des Dardanelles en état d'empêcher » toute nouvelle tentative de la part des Anglais. Chaque » jour on y envoie des troupes et des munitions; mais » le succès de cette expédition de l'amiral anglais a été » tel, qu'il ne sera probablement pas tenté d'en risquer » une seconde. » Le grand-seigneur parle avec enthousiasme » de son admiration pour l'Empereur des Français; il dit pu- » bliquement que c'est sa fidélité à son alliance avec Napoléon » qui lui a attiré la haine des Anglais; qu'il s'en glorifie, et » qu'avec l'aide de son illustre allié, il espère bien les en » faire repentir. » Sa Hautesse a fait saisir tous les biens des » Anglais, et prohiber toutes les marchandises anglaises, dans » l'étendue de l'Empire ottoman. » Nous avons reçu hier un » courrier de Perse, qui nous apprend que les Russes y ont été » battus à plusieurs reprises. » Enfin les Turcs viennent d'avoir, » près d'Ismaïl, un avantage assez décidé sur les Russes qui, » obligés de diviser leurs forces pour faire face à tant d'en- » nemis, se trouvent nécessairement trop foibles par- » tout, etc. »

Samedi, 4 du courant, à deux heures après midi, en exécution des ordres de S. M. l'EMPEREUR et ROI, S. A. S. Mgr. le prince archichancelier de l'Empire, s'est rendu au sénat.

MM. Regnault (de Saint-Jean d'Angely) et Lacuée, orateurs du conseil d'Etat, ont été introduits dans la séance.

S. A. S. a été reçue avec le cérémonial d'usage, et ayant pris séance, a prononcé un Discours, après lequel il a été fait lecture d'un Rapport du Ministre de la guerre à S. M. l'EMPEREUR et ROI, et d'un Message de S. M. I. et R. au Sénat, ainsi conçu :

SÉNATEURS,

« Nous avons ordonné qu'un projet de sénatus-consulte, » ayant pour objet d'appeler dès ce moment la conscription » de 1808, vous soit présenté.

Digitized by Google

» Le rapport que nous a fait notre ministre de la guerre » vous donnera à connoître les avantages de toute espèce qui » résulteront de cette mesure.

» Tout s'arme autour de nous. L'Angleterre vient d'or- » donner une levée extraordinaire de 200,000 hommes; » d'autres puissances ont recours également à des recrutemens » considérables. Quelque formidables, quelque nombreuses » que soient nos armées, les dispositions contenues dans ce » projet de sénatus-consulte nous paroissent, sinon néces- » saires, du moins utiles et convenables. Il faut qu'à la vue » de cette triple barrière de camps qui environnera notre » territoire, comme à l'aspect du triple rang de places fortes » qui garantissent nos plus importantes frontières, nos enne- » mis ne conçoivent l'espérance d'aucun succès, se décou- » ragent, et soient ramenés enfin, par l'impuissance de nous » nuire, à la justice, à la raison.

» L'empressement avec lequel nos peuples ont exécuté les » sénatus-consultes du 24 septembre 1805 et du 4 décembre » 1806, a vivement excité en nous le sentiment de la recon- » noissance. Tout Français se montrera également digne d'un » si beau nom.

» Nous avons appelé à commander et à diriger cette inté- » ressante jeunesse, des sénateurs qui se sont distingués dans » la carrière des armes; et nous desirons que vous recon- » noissiez dans cette détermination la confiance sans bornes » que nous mettons en vous. Ces sénateurs enseigneront aux » jeunes conscrits, que la discipline et la patience à suppor- » ter les fatigues et les travaux de la guerre, sont les premiers » garans de la victoire. Ils leur apprendront à tout sacrifier » pour la gloire du trône et le bonheur de la patrie, eux, » membres d'un corps qui en est le plus ferme appui.

» Nous avons été victorieux de tous nos ennemis. En six » mois, nous avons passé le Mein, la Saale, l'Elbe, l'Oder, la » Vistule; nous avons conquis les places les plus formidables » de l'Europe, Magdebourg, Hameln, Spandau, Stettin, » Custrin, Glogau, Breslau, Schweidnitz, Brieg; nos soldats » ont triomphé dans un grand nombre de combats et dans » plusieurs grandes batailles rangées; ils ont pris plus de » 800 pièces de canon sur le champ de bataille; ils ont dirigé » vers la France 4000 pièces de siége, 400 drapeaux prussiens » ou russes, et plus de 200,000 prisonniers de guerre; les » sables de la Prusse, les solitudes de la Pologne, les pluies de » l'automne, les frimas de l'hiver, rien n'a ralenti leur » ardent desir de parvenir à la paix par la victoire, et de se » voir ramener sur le territoire de la patrie par des triomphes.

» Cependant nos armées d'Italie, de Dalmatie, de Naples,

Digitized by Google

» nos camps de Boulogne, de Bretagne, de Normandie, du » Rhin sont restés intacts.

» Si nous demandons aujourd'hui à nos peuples de nou- » veaux sacrifices pour ranger autour de nous de nouveaux » moyens de puissance, nous n'hésitons pas à le dire, ce n'est » point pour en abuser en prolongeant la guerre. Notre poli- » tique est fixe : nous avons offert la paix à l'Angleterre, avant » qu'elle eût fait éclater la quatrième coalition; cette même » paix, nous la lui offrons encore. Le principal ministre qu'elle » employé dans ses négociations a déclaré authentiquement » dans ses assemblées publiques que cette paix pouvoit être » pour elle honorable et avantageuse; il a ainsi mis en évi- » dence la justice de notre cause. Nous sommes prêts à con- » clure avec la Russie aux mêmes conditions que son négocia- » teur avoit signées, et que les intrigues et l'influence de l'An- » gleterre l'ont contrainte à repousser. Nous sommes prêts à » rendre à ces huit millions d'habitans conquis par nos armes, » la tranquillité, et au roi de Prusse sa capitale. Mais si tant » de preuves de modération si souvent renouvelées ne peuvent » rien contre les illusions que la passion suggère à l'Angle- » terre; si cette puissance ne peut trouver la paix que dans » notre abaissement, il ne nous reste plus qu'à gémir sur les » malheurs de la guerre, et à rejeter l'opprobre et le blâme » sur cette nation qui alimente son monopole avec le sang du » continent. Nous trouverons dans notre énergie, dans le cou- » rage, le dévouement et la puissance de nos peuples, des » moyens assurés pour rendre vaines les coalitions qu'ont » cimentées l'injustice et la haine, et pour les faire tourner » à la confusion de leurs auteurs. Français! nous bravons tous » les périls pour la gloire et pour le repos de nos enfans.

» Donné en notre camp impérial d'Osterode, le 10 mars » 1807. »

Signé NAPOLÉON.

— S. M. a rendu, le 20 mars, le décret suivant :

Art. I^er^. Il sera formé cinq légions de réserve de l'intérieur, destinées à la défense des frontières et des côtes de l'Empire.

II. Chaque légion sera composée de 6 bataillons; chaque bataillon de huit compagnies; chaque compagnie de 160 hommes, dont 140 soldats et 20 officiers et sous-officiers; savoir : un capitaine, un lieutenant, un sous-lieutenant, un sergent-major, un caporal-fourrier, quatre sergens, huit caporaux, deux tambours, un sapeur pour les compagnies pair, un musicien pour les compagnies impair.

III. Chaque légion sera commandée par un sénateur faisant fonctions de chef de corps et d'inspecteur.

IV. La première légion se réunira à Lille; la seconde à

Digitized by Google

Metz; la troisième à Rennes; la quatrième à Versailles; la cinquième à Grenoble.

V. L'état-major de chaque légion sera composé, 1°. du sénateur, général de division, chef de légion; 2°. d'un major, général de brigade ou adjudant-commandant; 3°. de deux majors, qui seront attachés chacun à l'instruction et au commandement de trois bataillons; 4°. d'un commissaire des guerres, chargé de l'administration de la légion, et d'un quartier-maître; 5°. d'un porte-aigle du grade de capitaine, qui sera choisi parmi les capitaines ou lieutenans des demi-brigades de vétérans; 6°. des chefs d'ouvriers, comme dans les régimens ordinaires. Deux généraux de brigade, sans faire partie de la légion, seront désignés pour commander chacun trois bataillons au moment de l'entrée en campagne.

VI. Il n'y aura par légion qu'un drapeau ou aigle, et pour chaque légion qu'un seul conseil d'administration. Ce conseil sera composé du major-général, président; des deux majors; du commissaire des guerres, secrétaire du conseil; du quartier-maître et du 1er capitaine de chaque bataillon. Les délibérations seront soumises au chef de légion, qui présidera le conseil quand il le jugera à propos.

VII. Chaque bataillon sera commandé par un chef de bataillon, et aura un état-major conforme à celui des autres bataillons de l'armée.

VIII. Les majors-généraux sont pris parmi les généraux de brigade, ou adjudans-commandans ayant actuellement ce grade; les majors, parmi les majors de l'armée active, et les chefs de bataillon, parmi les chefs des 3e et 4e bataillons qui sont aux dépôts. Ces majors et chefs de bataillons seront remplacés par des avancemens qui auront lieu dans la ligne.

IX. Les capitaines et lieutenans nécessaires à la formation des cadres des compagnies seront fournis par les corps, conformément au tableau. Les sous-lieutenans seront pris parmi les élèves de l'Ecole Militaire et de l'Ecole Polytechnique, et parmi les vélites de la garde. Les sous-officiers manquans seront choisis par le chef de légion parmi les meilleurs sujets des compagnies et les anciens soldats avant leur congé.

X. Il y aura dans chaque légion une compagnie d'artillerie de ligne, fournie par les 1er, 3e, 5e, 6e et 7e régimens d'artillerie à pied. Cette compagnie sera complétée à 120 hommes, et servira huit pièces de canon.

XI. Les cinq légions de réserve de l'intérieur seront recrutées par la conscription de 1808.

XII. L'uniforme de ces légions sera le même que celui de l'infanterie de ligne.

XIII. Il sera pris des mesures pour que les vestes, les

Digitized by Google

culottes, les schakos, les fusils et les gibernes soient fournis sans délai aux conscrits des cinq légions.

XIV. Notre ministre de l'administration de la guerre fera un règlement qui sera soumis à notre conseil d'État, pour tout ce qui seroit à statuer et ne se trouveroit pas suffisamment détaillé par notre présent décret.

XV. Nos ministres de l'intérieur, de la guerre, de l'administration de la guerre et du trésor public sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret, qui sera inséré au Bulletin des lois.

— Par décret du même jour, le sénateur Colaud est nommé commandant de la première légion de réserve de l'intérieur; le sénateur Sainte-Suzanne, de la 2e; le sénateur Demont, de la 3e; le sénateur Laboissière, de la 4e; le sénateur Valence, de la 5e.

— Par décret du 26 mars, la place de Brest est déclarée en état de siége. Le sénateur d'Aboville est nommé gouverneur de Brest, ayant sous ses ordres toutes les troupes de terre et de mer et les gardes nationales; il est exclusivement chargé de la police de la ville.

Par un autre décret du même jour, la place d'Anvers est mise en état de siége. Le sénateur Férino est nommé gouverneur de la ville d'Anvers, ayant sous ses ordres les troupes de terre et de mer et les gardes nationales. Il est exclusivement chargé de la police de la ville.

— M. le conseiller d'Etat préfet du département de la Seine, vu les ordres donnés par M. le conseiller d'Etat directeur-général des revues et de la conscription militaire, vient de prendre un arrêté, déjà imprimé et affiché, dans les termes suivans :

Art. Ier. Tous les jeunes citoyens du département de la Seine, qui doivent former la classe de la conscription de 1808, c'est-à-dire, ceux qui sont nés *depuis et compris le* 1er *janvier* 1788, *jusqu'au* 31 *décembre de la même année inclusivement*, sont sommés de se présenter, avant le 10 mai prochain, à leurs municipalités, pour s'y faire inscrire au tableau de la conscription.

II. Le présent arrêté sera imprimé et affiché dans toutes les communes du département de la Seine.

Un avis qui suit cet arrêté, rappelle et développe les lois et règlemens relatifs à la conscription.

—Par décrets datés d'Osterode, les 1er et 3 mars, MM. Foucher et Hanicque, généraux de brigade d'artillerie, sont nommés généraux de division dans la même arme; M. le

Digitized by Google

général de brigade Compère est nommé général de division; MM. Huart, colonel du 42e de ligne; Abbé, colonel de la 23e légère; Cardenau, colonel du 101e de ligne; Lebrun, colonel du 3e d'hussards; Pajol, colonel du 6e d'hussards, sont nommés généraux de brigade; M. Vallin est nommé colonel du 6e d'hussards; M. Lacoste, major du 96e d'infanterie, est nommé colonel du 27e d'infanterie légère.

Les mêmes décrets contiennent en outre cent vingt-six promotions à divers autres grades militaires.

— La commission militaire nommée par S. Exc. M. le gouverneur de Paris, en vertu du décret de S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, en date du 21 mars 1807, rendu à Osterode, a condamné le nommé Charles-Samuel Vuitel, se qualifiant de négociant et officier dans un régiment suisse au service de l'Angleterre, à la peine de mort, pour réparation du crime d'espionnage.

— Lundi 6 avril, l'assemblée des députés juifs, choisis dans les départemens de l'Empire Français et du royaume d'Italie, et convoquée par le décret impérial du 30 mai 1806, a tenu sa dernière séance.

— Christophe, qui avoit succédé à Dessalines dans le commandement des révoltés de Saint-Domingue, a été tué le 11 février; un nommé Pichon lui succède jusqu'à nouvel événement.

LXVIIe BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Osterode, le 25 mars 1807.

Le 14 mars, à 3 heures après midi, la garnison de Stralsund, à la faveur d'un temps brumeux, débouche avec deux mille hommes d'infanterie, deux escadrons de cavalerie, et six pièces de canon pour attaquer une redoute construite par la division Dupas. Cette redoute, qui n'étoit ni fermée, ni palissadée, ni armée de canons, étoit occupée par une seule compagnie de voltigeurs du 58e de ligne. L'immense supériorité de l'ennemi n'étonna point ces braves. Cette compagnie ayant été renforcée par une compagnie de voltigeurs du 4e d'infanterie légère, commandée par le cap. Barral, brava les efforts de cette brigade suédoise. Quinze soldats suédois arrivèrent sur les parapets, mais ils y trouvèrent la mort. Toutes les tentatives que fit l'ennemi furent également inutiles. Soixante-deux cadavres suédois ont été enterrés au pied de la redoute. On peut supposer que plus de 120 hommes ont été blessés; 50 ont été faits prisonniers. Il n'y avoit cependant dans cette redoute que 150 hommes. Plusieurs officiers

Digitized by Google

suédois, décorés, ont été trouvés parmi les morts. Cet acte d'intrépidité a fixé les regards de l'EMPEREUR, qui a accordé trois décorations de la Légion-d'Honneur aux compagnies de voltigeurs du 58e et du 4e de légère. Le capitaine Drivet, qui commandoit dans cette mauvaise redoute, s'est particulièrement distingué.

Le maréchal Lefebvre a ordonné, le 20, au général de brigade Schramm, de passer de l'île du Nogat dans le Frisch-Hoff, pour couper la communication de Dantzick avec la mer. Le passage s'est effectué à trois heures du matin; les Prussiens ont été culbutés, et ont laissé entre nos mains 300 prisonniers.

A six heures du soir, la garnison a fait un détachement de 4000 hommes pour reprendre ce poste; il a été repoussé avec perte de quelques centaines de prisonniers et d'une pièce de canon.

Le général Schramm avoit sous ses ordres le 2e bataillon du 2e régiment d'infanterie légère et plusieurs bataillons saxons qui se sont distingués. L'EMPEREUR a accordé trois décorations de la Légion-d'Honneur aux officiers saxons, et trois aux sous-officiers et soldats et au major qui les commandoit.

En Silésie, la garnison de Neiss a fait une sortie. Elle a donné dans une embuscade. Un régiment de cavalerie wurtembergeois a pris les troupes sorties, en flanc, leur a tué une cinquantaine d'hommes et fait 60 prisonniers.

Cet hiver a été en Pologne comme il paroît qu'il a été à Paris, c'est-à-dire, variable. Il gèle et dégèle tour-à-tour. Cependant nous sommes assez heureux pour n'avoir pas de malades. Tous les rapports disent que l'armée russe en a, au contraire, beaucoup. L'armée continue à être tranquille dans ses cantonnemens.

Les places formant tête de pont de Sierock, Modlin, Praga, Marienbourg et Marienwerder, prennent tous les jours un nouvel accroissement de forces. Les manutentions et les magasins sont organisés, et s'approvisionnent sur tous les points de l'armée. On a trouvé à Elbing 300,000 bouteilles de vin de Bordeaux; et quoiqu'il coûtât 4 fr. la bouteille, l'EMPEREUR l'a fait distribuer à l'armée, en en faisant payer le prix aux marchands.

L'EMPEREUR a envoyé le prince Borghèse à Varsovie avec une mission.

LXVIIIe. BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Osterode, le 29 mars 1807.

Le 17 mars à trois heures du matin, le général de brigade Lefèvre, aide-de-camp du prince Jérôme, se trouvant avec trois escadrons de chevau-légers et le régiment d'infanterie

Digitized by Google

légère de Taxis, passa auprès de Glatz pour se rendre à Wunschensbourg. Quinze cents hommes sortirent de la place avec deux pièces de canon. Le lieutenant-colonel Gerard les chargea aussitôt et les rejeta dans Glatz, après leur avoir pris cent soldats, plusieurs officiers et leurs deux pièces de canon.

Le maréchal Masséna s'est porté de Willenberg sur Ortelsbourg; il y a fait entrer la division de dragons Becker, et l'a renforcée d'un détachement de Polonais à cheval. Il y avoit à Ortelsbourg quelques Cosaques; plusieurs charges ont eu lieu, et l'ennemi a perdu vingt hommes.

Le général Becker, en venant reprendre sa position à Willenberg, a été chargé par deux mille Cosaques; on leur avoit tendu une embuscade d'infanterie dans laquelle ils ont donné. Ils ont perdu deux cents hommes.

Le 26, à cinq heures du matin, la garnison de Dantzick a fait une sortie générale, qui lui a été funeste. Elle a été repoussée par-tout. Un colonnel, nommé Cracaw, qui avoit fait le métier de partisan, a été pris avec quatre cents hommes et deux pièces de canon, dans une charge du 19e de chasseurs. La légion polonoise du Nord s'est fort bien comportée; deux bataillons saxons se sont distingués.

Du reste, il n'y a rien de nouveau; les lacs sont encore gelés; on commence cependant à s'apercevoir de l'approche du printemps.

FONDS PUBLICS DU MOIS D'AVRIL.

Du sam. 4. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 72f 30c 25c 72f 00c 00c 00c 00c 00f 00f 10c 00c 00f 00c 00c. 00c. 00c 00c 00f 00c 00c
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 00f. 00c 00c 00c 00c
Act. de la Banque de Fr. 1210f 000 00000f. 00c. 0000. 000

Du lundi 6. — C pour o/o c. J. du 22 mars 1807, 71f 75c 70c 60c 50c 60c 55c 30c. 00c 00c 00c. 00c 00c 00f. 00f 00c 00c 00c 00c.
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 00f o c. 00c. 00c 00c
Act. de la Banque de Fr. 1210f 00000f. 00c 00c. 00 c0f

Du mardi 7. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 71f 40f 00c 60c 70c 75c 70c 75c 65c 75c. 72f 00c 00c. 00c 00c 00c 00c 00f 00f 00c
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 00f. 00c 00c 00c 00c 00c. 00c 000
Act. de la Banque de Fr. 1210f 00c 00000f. 00c00c

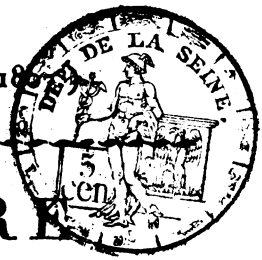
Du mercredi 8. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 72f 25c 30c 35c 25c 15c 25c 00c 00c. 00c 00f 00c 0.c. 00c 00f 00c. 00f.
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 69f 50c. 00c. 00c 00c 00c 00c
Act. de la Banque de Fr. 1212f 50 c 00f 00c0f 00c

Du jeudi 9. — C p. o/0 c. J. du 22 mars 1807, 72f 72f 10c 72f 72f 50 00c 00c 00f 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 69f 10c. 00f 00f 00c 00c 00f 00c
Act. de la Banque de Fr. 1215f. 1217f 50c 1215f. 00000f

Du vendredi 10. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 72f 20c 15c. 20c 25c 00c 00c 00c 00c 00f 00f 00c 00c 00c 00c 00f 00 3 00c 00c 00c 00f 00c 00c
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 69f 25c 00c. 00f 00c 00c
Act. de la Banque de Fr. 1215f 00c 00000f

Digitized by Google

(No. CCXCX.)
(SAMEDI 18 AVRIL 18[illegible])



MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

LE TRIOMPHE DE LA RELIGION,

FRAGMENT DU IIIe CHANT.

Note du Rédacteur. M. de La Harpe avoit commencé, quelques années avant sa mort, un poëme intitulé : *Le Triomphe de la Religion.* La mort ne lui a pas permis de l'achever. On ne connoît encore de ce poëme que les portraits énergiques et brillans de Voltaire et de Rousseau, que l'auteur lui-même fit imprimer dans ce Journal. Les vers qu'on va lire sont d'un autre genre : ils sont tirés du troisième chant. Le poète, usant de tous les priviléges du merveilleux chrétien, se transporte dans le Ciel ; il y voit tous les Saints réunis autour du trône de Dieu, et peint, en retraçant leurs divers caractères, les vertus et les bienfaits qu'on doit au Christianisme :

Dans ce peuple d'Elus, ô Dieu, que de splendeur !
. . . . . .
C'est là que de tes dons brille ta créature :
Tu lui rends tous les droits de sa noble nature ;
Riche de ta puissance, heureuse en ta bonté,
Pure dans ta sagesse et dans ta vérité.
Ton œil n'aperçoit point, au séjour de la gloire,
Tous ces faux demi-Dieux dont la vaine mémoire,
Ici-bas adorée, a péri dans les cieux ;
Leurs jours, pleins devant nous, sont vides à tes yeux.
Ils sont morts devant toi tous ces *grands*, tous ces *sages*,

Digitized by Google

Qui du monde et du temps ont brigué les hommages,
Qui leur ont demandé ces couronnes d'orgueil,
Ces titres du néant écrits sur un cercueil.
Le ciel ne connoît pas ces triomphes frivoles;
A la terre abusée il laisse ses idoles.
Tes martyrs, près de toi, brillent au premier rang.
Ici, l'erreur insulte à leur gloire, à leur sang:
Pour d'ingrats ennemis leur sang demande grace;
Des prodiges sans nombre en ont marqué la trace,
Ont révélé leur cendre à des peuples nouveaux;
Une vertu céleste habite leurs tombeaux.
Vous partagez l'éclat de ces faveurs divines,
De la sainte pudeur touchantes héroïnes,
Compagnes de l'Epoux, délices de l'Agneau,
Vierges que son amour dota d'un nom si beau.
Vous étiez devant lui les Anges de la terre;
Vous êtes dans les cieux sa palme la plus chère.
Il place auprès de vous ces cœurs simples et droits,
Qu'il instruisit lui-même à méditer ses lois,
A chérir les humains en adorant leur père;
Qui vers lui chaque jour montés par la prière,
Par l'aveu des besoins attirant sa bonté,
Sur sa force appuyoient l'humaine infirmité;
Et, cherchant du devoir les routes peu frayées,
Ont caché dans son sein des vertus oubliées.
Combien, dans un haut rang, d'autres plus éprouvés,
Dans le faste des cours nourris et préservés,
Princes, rois, au Très-Haut qui traça leur carrière,
Ont offert en tribut le bonheur de la terre!
Et Dieu daigne à jamais acquitter dans ses Saints
Tout le bien qu'en son nom ils ont fait aux humains;
Tout ce que leur dicta ce sublime héroïsme
Qu'en vain le siècle impie a nommé *fanatisme.*
Des Saints fondèrent seuls, en vingt climats divers,
Ces asiles pieux à l'indigence ouverts,
Que n'av it point connus l'humanité païenne,
Et qu'enrichit des rois l'opulence chrétienne,
Seul refuge où le pauvre, objet de tous les soins,
Ait un droit assuré, celui de ses besoins,
Où ce seul droit prépare un lit à la souffrance,
Le pain à la vieil esse, et le lait à l'enfance.
Ils furent Saints aussi ces hommes sans éclat,
Aux travaux, aux périls dévoués par état;
Qui, portés sur les mers en des pays barbares,

Digitized by Google

Disputant des captifs à leurs maîtres avares,
Pour briser leurs liens, sans cesse alloient offrir
L'or sacré que leur zèle avoit su conquérir.
La Charité guidoit ces courses magnanimes;
Et Dieu seul bien souvent en connut les victimes.
La Charité portoit aux plus lointains climats
Ces envoyés du Ciel, qui bravant le trépas,
Couroient, la croix en main, de rivage en rivage,
Eclairer par la foi l'ignorance sauvage.
La Charité voulut qu'un sexe foible et doux,
De ses sens délicats surmontant les dégoûts,
Souvent même échappé des bras de la mollesse,
Des pompes de la cour, des jeux de la jeunesse,
Vînt s'asseoir près du lit de l'humble pauvreté.
Servi par la grandeur, soigné par la beauté,
Le pauvre a béni Dieu des vertus qu'il inspire,
Et que seul peut payer le ciel qui les admire.
Et vous, de qui la foi veilla dans les déserts,
Lampe toujours brillante aux yeux de l'univers,
Devant qui pâlissoit le mensonge indocile,
Quand vos rayons si purs éclairoient un concile,
Combien de votre voix le pouvoir respecté
De la Religion soutint la pureté!
Saints orateurs, j'entends en Europe, en Asie,
Eclater votre voix qui confond l'hérésie.
Son opprobre est gravé dans vos puissans écrits,
Faits pour rendre au néant ces frivoles esprits,
Qui nous ont paru grands en des jours de délire:
Ils ont fondé l'erreur, et l'erreur les admire.
Son règne est d'un moment: la vérité des Saints,
Celle qui du Très-Haut expliqua les desseins,
Est encore ici-bas d'honneurs environnée,
Et s'éternise au sein du Dieu qui l'a donnée.

REMERCIMENT A MA FEMME.

Non, ma Muse n'est point ingrate;
Et quand ma fièvre et ses accès
Me laissent, dans deux jours de paix,
Revoir ton souris qui me flatte,
Accepte mon remercîment,
O ma compagne douce et bonne,
Des mille soins que constamment,

Digitized by Google

Et sans y penser seulement,
Ton cœur depuis six mois me donne.
Ah, que souvent il a gémi,
Lorsque dans mon sein a frémi
Ce serpent glacé qui frissonne,
Ce volcan fougueux qui bouillonne,
Ce Protée, agile ennemi,
Là, ruisseau dans l'ombre endormi,
Là, torrent qui s'enfle et qui tonne!
Que d'Esculapes généreux
Ont cherché les pas ténébreux
De ce tigre qui les étonne,
Dont aussi parfois je raisonne,
Sans y rien comprendre comme eux!

Oh, qu'il m'est doux, dans ma détresse,
Quand l'ardente fièvre me presse,
De boire, par l'eau tempéré,
D'un joli vin blanc, acéré,
Que tu m'offres avec tendresse,
Que ma main verse avec vitesse
Au fond de mon sein altéré!
Lorsque je te tiens dans mon verre,
O frais nectar! ô jus divin!
Je me dis: « Tout bon médecin
» Prononcera, j'en suis certain,
» Que jamais on ne désespère
» D'un malade dans sa misère,
» Tant qu'il a du goût pour le vin. »
C'est l'avis de notre Esculape,
Du bon et sensible *Voisin*,
Mon ami, l'ami du raisin,
Que d'abord la vérité frappe,
Et voit toujours sur son chemin;
Qui laisse faire sans injure,
Mais en l'observant d'un œil fin,
Sa médecine à la nature;
Qui, placé parmi les grands noms,
Tenta, dans le siècle où nous sommes,
D'ôter, comme la fièvre aux hommes,
La clavelée à nos moutons.
En vain les langueurs accablantes,
En vain les fièvres dévorantes,
Tant d'autres monstres odieux,

Digitized by Google

A l'air hagard, aux fronts livides,
Cachés sous des antres perfides,
Voudroient échapper à ses yeux;
Dans leurs détours mystérieux,
Il les poursuit d'un pas rapide;
Et bientôt leur rage homicide
Cède à ses coups victorieux.
L'Espérance au front radieux,
Quand c'est toi, Voisin, qui la guides,
Nouveau jardin des Hespérides,
Nous promet ses fruits précieux.
Je les vois s'empresser d'éclore.
Déjà pour nous brillent encore
Les pommes d'or de la santé.
Le miroir de la vérité,
Par son éclat que tu diriges,
Chasse et l'audace et les prestiges
Du charlatanisme irrité.
Fais-nous voir long-temps ces prodiges,
Pour le bien de l'humanité.
A toi, Voisin, le pauvre en larmes,
Chaque mal, chaque âge a recours.
Le temps cruel, tu le désarmes :
Lorsqu'à travers leurs sombres jours,
La vie encor, par tes secours,
Fait aux vieillards luire des charmes,
Nos Philémons sont sans alarmes,
Mais leurs Baucis tremblent toujours.
Aussi, ma sensible compagne
Te dit, n'osant croire ses vœux :
« Ses frissons seront-ils nombreux ?
» Ils sont déjà moins rigoureux;
» Quand la fièvre vient après eux,
» Le sommeil du moins l'accompagne;
» Mars s'enfuit déjà loin de nous :
» Dites, hélas, l'espérez-vous,
» Qu'après tant de craintes mortelles,
» Le vol joyeux des hirondelles,
» Un ciel plus clair, un temps plus doux,
» L'extrait pur des herbes nouvelles,
» Aidant ses forces naturelles,
» Pourront me sauver mon époux ? »
O sexe fait pour la tendresse,
La douleur te rend nos enfans;

Digitized by Google

Tu veilles sur nos pas naissans;
De toi l'homme a besoin sans cesse;
Par toi, nous vivons au berceau;
Par toi, nous marchons au tombeau
Sans voir la route, et sans tristesse!
Du Ciel la profonde sagesse
Fit de toi notre enchantement,
Notre trésor le plus charmant,
Notre plus chère et douce ivresse,
Et nos amis les plus constans;
Le transport de notre jeunesse,
Le calme de notre vieillesse,
Notre bonheur dans tous les temps.

Par M. DUCIS, *de l'Académie Française.*

ENIGME.

MÈRE de mille enfans que la terre me donne,
Pour voir ce que je porte, il faut ouvrir mon corps;
La nature en naissant m'a fait une couronne,
Et dessous mon écorce a caché mes trésors.

LOGOGRIPHE.

JE suis un globe frais, et du plus beau vermeil;
Elastique au toucher, et charmant au coup-d'œil.
En divisant les pieds qui forment mon essence,
Je présente un métal précieux aux mortels;
Un animal utile; un grain qu'on ensemence;
Une ville française; un mal des plus cruels;
Un habitant des cieux; la cause des tempêtes;
La mesure des jours des hommes et des bêtes.

CHARADE.

MODESTE et simple en sa parure,
Philis ignore mon premier;
Elle s'assied sur la verdure,
Et se mire dans mon dernier.
Quelques fleurs forment sa couronne;
Celle qu'on porte sur le trône
Pour Philis seroit mon entier.

Par un Abonné.

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

LE mot de l'Enigme du dernier N°. est *Meûnier.*
Celui du Logogriphe est *Lièvre*, où l'on trouve *lèvre.*
Celui de la Charade est *Ver-jus.*

Digitized by Google

OBSERVATIONS *sur l'article* Bélemnite *du Nouveau Dictionnaire d'Histoire Naturelle; suivies de nouvelles Remarques sur le système d'une prétendue* transition graduée *entre les êtres et entre les substances minérales.*

J'AI annoncé, dans mes Observations sur l'article *Lenticulaire* du Nouveau Dictionnaire d'Histoire Naturelle, insérées dans le N°. 289 du Mercure, que l'article *Bélemnite* n'est pas plus exact. Je dois en donner les preuves.

La bélemnite, après la Lenticulaire numismale, est le corps marin fossile le plus intéressant à bien connoître à cause de sa forme remarquable, qui est celle d'une pointe de flèche, dont elle porte le nom, et de la très-grande quantité qu'on en trouve. Sa longueur varie depuis un pouce environ jusqu'à près d'un pied. De sa base, qui a quelquefois un pouce et demi de diamètre, la bélemnite diminue graduellement jusqu'à l'autre extrémité, qui se termine en pointe. Cette forme singulière a fixé l'attention des curieux de tous les temps. Les uns l'ont cru tombée avec le tonnerre, et l'ont appelée *pierre de tonnerre;* d'autres lui ont donné le nom de *pierre de lynx,* s'imaginant qu'elle étoit une concrétion de l'urine de cet animal : on l'a prise depuis pour une *pointe d'oursin,* ensuite pour une dent de poisson ou d'une espèce de crocodile. Pline l'a nommée doigt du mont Ida (*dactylus Idæus*), parce qu'on en trouve beaucoup, sans doute, sur cette haute montagne, et que sa forme a du rapport avec celle d'un *doigt;* enfin, et c'est l'opinion de quelques naturalistes modernes, on la regarde comme une coquille de l'espèce de l'orthocératite.

Le même motif qui m'engagea de chercher à bien connoître l'organisation de la numismale pour remonter, s'il étoit possible, à son origine, m'a conduit à faire les mêmes recherches pour la bélemnite. J'ai donné le résultat de ces recherches dans le Journal de Physique de floréal an IX, sous le titre d'*Observations sur la bélemnite.* Je ne m'arrêtai qu'à la dernière opinion : on a bientôt reconnu qu'elle n'est ni une pointe d'oursin, ni une dent; et j'examinai si elle pouvoit être une coquille, caractère que je ne lui avois jamais reconnu.

La bélemnite, dont la forme est celle d'un cône fort alongé, est solide dès sa pointe jusqu'aux deux tiers de sa longueur;

Digitized by Google

l'autre tiers est creusé en entonnoir, et cette cavité contient un corps qui la remplit exactement, composé d'une pile de petites calottes, dont la réunion forme un cône; et ces petites calottes, semblables à des verres de montre, s'emboîtent les unes dans les autres, se touchent immédiatement, ne sont point percées, et n'ont pas de syphon. Ce corps, connu sous le nom d'*alvéole*, se sépare facilement de la bélemnite; un grand nombre ne le contiennent plus : la cavité est alors remplie par la matière de la couche où la bélemnite est renfermée. L'alvéole qu'on trouve aussi séparée ne participe point à la contexture de la bélemnite, elle reçoit l'impression des matières de la couche: elle est pierreuse, cristalline ou pyriteuse, selon l'espèce des dissolutions qui l'ont pénétrée.

La bélemnite dont la couleur est plus ordinairement brunissante, a quelquefois la demi-transparence de la corne; elle montre dans sa cassure transversale une convergence de rayons de la circonférence au centre; et sa coupe longitudinale, passant par l'axe du cône, une réunion de lignes serrées qui, partant de la pointe et successivement le long de l'axe, l'environnent et vont aboutir, en s'écartant, à la circonférence, formant autour de l'axe ou point central d'où elles partent, un angle de dix à douze degrés. Ces lignes, qui représentent ainsi une suite de cornets alongés qui s'emboîtent les uns dans les autres, et dont la bélemnite reçoit sa forme, montrent dans la cassure transversale des cercles concentriques qui croisent les rayons. Lorsque la bélemnite a subi quelques décompositions, ces cercles paroissent séparés à sa base en lames très-minces, et sur les côtés ils présentent des tranches comme les feuillets d'un livre. Je ne connois qu'un seul cas où cette contexture s'efface en partie, c'est lorsque la bélemnite est devenue siliceuse, et ce cas est rare. Sa surface est ordinairement lisse, quelquefois elle est grainelée comme l'une des surfaces de l'os de la sèche. Je possède quelques bélemnites demi-transparentes, trouvées par mon fils aîné dans une couche d'argile des côtes de Kent, où les cornets qui s'emboîtent les uns dans les autres se distinguent parfaitement à l'extérieur par une légère séparation de la lame mince qui les forme.

La bélemnite dont il y a quelques espèces, l'une desquelles a sur le côté une légère rainure ou gouttière, n'est le noyau d'aucune coquille, on ne l'a jamais trouvée dans une coquille, ni dans aucune autre enveloppe; elle est toujours isolée, dans quelque espèce de couche qu'elle soit renfermée. On la trouve dans des couches calcaires, argileuses, de craie blanche et sableuses : on en voit quelquefois qui sont chargées à leur surface de petites huîtres et de vermiculites; quelquefois encore on en

Digitized by Google

voit percées de pholades. La bélemnite, en un mot, comme la numismale, est un fossile distinct, *seul* de son genre, qui ne doit être classé avec aucun autre fossile.

La bélemnite n'étant pas une coquille, ni le noyau d'aucune coquille, doit être rangée dans la classe des corps qui ont été renfermés dans un animal du genre des mollusques, dont on a un exemple dans l'os de la sèche. L'enveloppe charnue ou gélatineuse de cet animal s'est décomposée et détruite dans les couches où il fut déposé, et le corps dur est resté isolé, séparé de son enveloppe. Les bélemnites chargées à leur surface de petits corps marins, sont celles dont l'animal avoit péri dans la mer même, comme on trouve fréquemment sur le bord de la mer des os de sèche isolés, amenés par les flots.

L'orthocératite ou *corne droite*, avec laquelle on ne cesse de confondre la bélemnite, est une coquille; quelques-unes en ont retenu des traces très-apparentes, et même nacrées. Elle est cloisonnée dès sa pointe jusques à quelque distance de sa base ou bouche, comme la corne d'Ammon l'est depuis le centre de sa spirale jusques à quelque distance de sa bouche; et ses cloisons laissent entr'elles un intervalle, comme celles de la corne d'Ammon et du nautile chambré; et, comme elles, elles sont percées d'un syphon qui communique d'une cloison à l'autre jusqu'à son extrémité. Son test, qui n'est ni lamelleux, ni rayonné, est sans organisation comme celui des coquilles; il change de nature suivant les substances dont il est pénétré dans la couche calcaire ou argileuse qui la renferme. Il y en a de plusieurs espèces comme de la corne d'Ammon, dont les unes ont leurs cloisons unies, et les autres découpées en feuilles de persil. Quelques-unes ont leur pointe recourbée, et se nomment lituites de *lituus*, crosse pastorale (1).

L'orthocératite est, en ligne droite, ce que la corne d'Ammon est en spirale: tellement que si par la pensée, on déroule et on étend une corne d'Ammon, on auroit une orthocératite, comme celle-ci paroîtroit une corne d'Ammon si, de même par la pensée, on la rouloit en spirale. Ces observations, fondées sur les faits, démontrent avec évidence que la bélemnite et l'orthocératite sont deux fossiles distincts, qui n'ont rien de commun l'un avec l'autre.

Cependant, quoique ces Observations aient paru dans le Journal de Physique deux ans avant la publication du Nouveau

(1) La figure 1re de la planche 20 du Nouveau Dictionnaire, donnée sous le nom de *Baculite*, est un fragment de l'orthocératite à cloisons découpées en feuilles de persil. On voit, par cette figure, le grand rapport qu'il y a entre les espèces de l'orthocératite et celles de la corne d'Ammon.

Digitized by Google

Dictionnaire d'Histoire Naturelle, on y lit ce qui suit à l'article bélemnite :

« Genre de coquilles dont les caractères sont d'être multi-» loculaires... d'avoir une seule loge apparente dans la plupart » des espèces, les anciennes ayant été successivement effacées » par la contiguité et l'empilement des cloisons. Les coquilles » de ce genre s'appellent aussi *orthocératites*.... Quelquefois » elles sont partagées intérieurement en un grand nombre de » cavités par des diaphragmes parallèles, et traversées par une » tubulure qui va jusqu'à la pointe.... On a beaucoup disserté » sur les bélemnites; aujourd'hui on convient généralement » qu'elles ont eu la même organisation que les ammonites.... » Comme on ne connoît pas encore de véritables *bélemnites* » *marines*, on ne peut que former des conjectures sur la forme » de l'animal qui les habitoit. Il peut être assimilé cependant » à celui des nautiles.... Leur volume varie infiniment; on en » connoît depuis quelques pouces jusqu'à une demi-toise et » plus de longueur. »

On est vraiment étonné d'une description où rien n'est applicable à l'objet décrit, et où il n'est rien dit de son organisation caractéristique. Celui qui ayant ouï parler de la bélemnite, et ne la connoissant pas, croiroit apprendre à la connoître en lisant son article dans ce Nouveau Dictionnaire, resteroit non-seulement aussi ignorant après l'avoir lu, mais il le seroit plus encore, puisqu'il y recevroit des notions toutes contraires. D'où vient cela? Quelle peut en être la cause?..., Elle tire sa source de plus d'un motif.

« On a beaucoup disserté, dit l'auteur, sur les bélemnites; » aujourd'hui on convient généralement qu'elles ont eu la » même organisation que les ammonites. » Qui convient de cette organisation semblable? Ceux, sans doute, des naturalistes qui, entraînés par une première méprise, ne veulent plus convenir qu'ils se sont trompés. S'il s'agissoit d'un fossile moins répandu, la méprise seroit peu importante; mais elle le devient beaucoup quand l'objet de cette méprise se trouve presque partout. « Aujourd'hui on convient généralement !... » C'est une de ces assertions qu'on hasarde, et qui réussissent souvent. On croit sur parole, sans examiner soi-même, et l'erreur se propage.

« Les bélemnites *ont eu* la même organisation que les » ammonites. » Expression singulière, mais remarquable. Si elles *avoient eu* cette organisation, elles l'auroient encore : elle y existeroit comme elle existe dans les cornes d'Ammon, dans l'orthocératite et dans les nautiles fossiles; mais la vérité est que les bélemnites n'ont *jamais eu* cette organisation. De telles

Digitized by Google

erreurs ont cependant lieu de surprendre : car la contexture de la bélemnite, que j'ai décrite, est plus apparente que la spongiosité des os, et elle est bien plus frappante, la bélemnite montrant la contexture rayonnée dans toute sa longueur, en quelque endroit qu'on la rompe.

Les coraux, les madrépores et les bois fossiles, ont souvent leur contexture effacée par la pénétration des particules spathiques ou siliceuses; mais les coquilles à cloisons les conservent toujours dans l'état de fossiles : cette organisation est trop prononcée pour disparoître. *La contiguité et l'empilement des cloisons qui*, dit-on, *les efface successivement*, est une supposition purement gratuite. La partie solide de la bélemnite, qui fait les deux tiers de sa longueur, n'eut jamais de cloisons. L'alvéole, lorsqu'elle est conservée, présente une pile de disques qui ne doivent être appelés ni cloisons, ni diaphragmes, parce qu'ils se touchent et ne partagent aucun espace vide. Cette alvéole est très-singulière, et particulière à la bélemnite. Elle n'a dû adhérer à la cavité qui la renferme que par des ligamens, puisqu'elle en est si souvent séparée. Les disques qui la composent doivent avoir pu se mouvoir les uns sur les autres : on les trouve souvent isolés, et ils ressemblent à de petites calottes. Quelle pouvoit être la fonction de cette alvéole dans l'animal vivant? On la découvriroit peut-être s'il étoit connu.

J'ajouterai cette réflexion. La bélemnite a été désignée successivement sous le nom de *doigt*, de *fer de flèche*, de *pointe d'oursin*, de *dent de poisson;* tous ces noms pouvoient lui être donnés d'après sa forme. Celui même de *pierre de tonnerre* n'a rien de trop extraordinaire. On trouvoit à la surface du terrain des pierres isolées formées en *pointe de flèche*, comme on représente l'extrémité de la foudre; on en concluoit qu'elles étoient tombées avec le tonnerre, dans un temps où l'on ignoroit ce que c'étoit que les fossiles marins. Le nom même de *pierre de lynx* n'est pas sans aucun motif. La demi-transparence et la couleur de plusieurs de ces fossiles, et leur contexture toujours rayonnée et luisante, a pu la faire nommer ainsi, dans ces temps d'ignorance, où l'on attribuoit au *lynx* des propriétés extraordinaires.

Mais l'orthocératite, qu'on ne trouve que très-rarement à la surface du terrain, et très-vraisemblablement jamais entière, à cause de sa longueur, qui est cloisonnée presque d'un bout à l'autre, et traversée par un canal ou syphon, pouvoit-elle donner lieu à ces diverses assimilations? Certainement à aucune : ce fossile étoit d'ailleurs très-peu connu.

J'ai donné de nouvelles Observations sur la bélemnite et l'orthocératite, qui ont paru dans le Journal de Physique de ventose au XII (mai 1804), accompagnées d'une planche qui

Digitized by Google

représente trois sections différentes d'une orthocératite, dessinées d'après nature, l'une desquelles montre la bouche qui a servi de loge à l'animal. Cette bouche est sans cloisons dans une longueur de cinq pouces; elle représente celle de la corne d'Ammon et du nautile chambré. Cette orthocératite est de l'espèce dont les cloisons sont unies sans découpures; ces cloisons sont percées sur le bord, et le syphon les traverse d'un bout à l'autre. A juger de la longueur qu'auroit cette orthocératite, d'après le peu de divergence des côtés de ce fragment, qui a dix pouces, elle devoit être au moins de trois pieds. Cette longueur ne doit point surprendre, car beaucoup de cornes d'Ammon, dont la spirale seroit redressée, auroient plus encore de longueur. J'invite les personnes qui prennent intérêt à ces questions, qui sont importantes en histoire naturelle, à lire ces Observations.

J'ai à regretter que l'éditeur ou le rédacteur du Journal de Physique, n'ayant point senti l'importance qu'il y avoit à rendre dans la gravure le dessin tel que je l'ai envoyé, pour épargner peut-être quelques frais de plus, ou par quelque autre motif, a réduit dans la figure 1re l'espace vide sans cloisons au tiers de sa longueur réelle, et, par cette réduction, a supprimé en grande partie la portion la plus essentielle de l'objet. L'observateur exact a lieu de se plaindre de telles inexactitudes, en même temps qu'elles nuisent à la science.

En parcourant quelques articles voisins de l'article *bélemnite*, le début de l'article *Baryte*, ou *terre pesante*, a attiré mon attention. L'auteur annonce qu'il regarde cette *terre pesante* comme voisine de la *métalléité*; qu'il doit y avoir une transition graduée des substances terreuses aux substances métalliques: « Car, dit-il, la nature ne fait jamais de saut dans sa marche; c'est un principe qu'on ne doit jamais perdre de vue. »

Cette hypothèse de *transition graduée* dans la nature, donnée avec ce ton affirmatif comme un *principe*, tient au système qui rejette toute révélation d'une création; qui regarde la nature entière comme produite par elle-même *à l'aide d'une vie interne de la matière*, d'une *sorte de gravitation vitale*, et qui fait exister une transition non interrompue par nuances insensibles, depuis la substance la plus brute jusqu'à l'homme. Suivant les partisans de ce système, « la nature produisit d'abord » des *ébauches informes, des êtres imparfaits*, qu'elle perfectionne lentement, en les imprégnant d'une plus grande » quantité de vie. Tous les animaux, ajoutent-ils encore, ne » sont que des modifications d'un animal, d'un végétal ori» ginaires. (1) »

(1) Article *Nature* du Nouveau Dictionnaire d'Histoire Naturelle.

Digitized by Google

A entendre ces écrivains, le livre de la nature leur est ouvert; ils sont initiés dans ces secrets; ils ont pénétré jusque dans la substance intime des êtres. Cependant, tout ce qu'ils annoncent avec ce ton affirmatif, n'est autre chose qu'une suite de mots, de phrases et d'assertions, dont voici le résumé : « La » nature doit être telle qu'ils la conçoivent; donc elle l'est. » Ainsi, tous les animaux, tous les végétaux étant, suivant eux, des modifications d'un animal et d'un végétal originaires, il résulte de cette étrange conception que la *baleine* et le *rat*, le *chêne* et le *roseau*, proviendroient d'un même animal, d'un même végétal. Ces rapprochemens suffisent seuls pour montrer tout l'égarement de tels systèmes.

Mais ces scrutateurs de la nature qui, à leur dire, l'ont suivie dans sa marche dès son origine, ne pourroient pas faire seulement un brin de paille, ni reproduire la moindre des substances que l'homme détruit, dénature ou décompose.

Le chimiste, qui nous donne dans le plus grand détail la liste des ingrédiens qui entrent dans la composition d'une substance qu'il analyse, en nous apprenant qu'il y a tant de *silice*, d'*alumine*, de *magnesie*, etc., fait si bien la balance de ces ingrédiens avec le poids du fragment qu'il a analysé, qu'il n'y manque presque rien. Cependant, s'il mêloit ensemble chacun de ces ingrédiens dans la dose qu'il a déterminée, et qu'il fît subir à ce mélange toutes les ressources de ses fourneaux, de ses dissolvans, de ses triturations, pour reproduire la substance qu'il a décomposée, il auroit, hélas, un résultat très-différent! Les substances impondérables qui font la liaison et peut-être le caractère de la substance analysée, n'y sont plus, elles sont dissipées; le chimiste ne peut pas les rappeler, elles lui sont inconnues.

Cette impuissance absolue où nous sommes de rien reproduire, qui prouve qu'on est bien éloigné de connoître le vrai composé de chaque substance, devroit, ce semble, rendre plus modeste, et conduire à s'humilier, dans le sentiment de son ignorance, devant l'Auteur de la nature, devant le Créateur de tous les êtres.

C'est d'après ce système de *transitions graduées*, résultat d'une imagination qui veut tout soumettre à ses propres conceptions, qu'elles soient ou non conformes à ce que dictent les phénomènes, qu'on a prétendu établir un passage de la *cristallisation* à l'*organisation*, étayé sur plusieurs substances minérales citées, dont on a totalement méconnu la nature.

La *terre pesante*, dont il est question, n'ayant rien de métallique, est distincte des métaux, et ne fait point un passage à la métallisation.

Digitized by Google

Les observateurs attentifs qui sont impartiaux dans leurs recherches pour parvenir à connoître la vérité, ne voient nulle part cette transition prétendue Le *saut* est absolu, par exemple, entre la *cristallisation* et l'*organisation*, entre les substances minérales et les corps organisés. Je l'ai démontré dans mes dernières observations, en faisant l'examen des substances minérales citées, d'après lequel j'ai prouvé, par la nature de ces substances, qu'aucune d'elles ne se rapproche de l'organisation. Toutes les plantes, tous les animaux étant chacun distinct dans son espèce, il ne peut y avoir et il n'y a point en effet de transition de l'un à l'autre.

En un mot, chaque substance, chaque espèce d'être est *soi*. L'observation exacte l'atteste ; et cette observation est conforme à l'histoire révélée de la création, qui nous apprend que DIEU créa les plantes et les animaux chacun dans son espèce, et donna à chaque espèce la faculté de se reproduire.

Le *saut* est absolu entre l'animal qui a le plus d'instinct ou de connoissance, et l'homme doué par son Créateur de raison et d'intelligence. Cette grande vérité, cette distinction éminente est une source bien précieuse de joie et de consolation pour l'homme instruit et religieux, comme elle l'est pour l'homme qui, sans avoir de connoissance en histoire naturelle, est guidé par les mêmes sentimens.

Et si nous portons nos regards sur les globes qui brillent dans les cieux, le *saut* n'est-il pas absolu entre le soleil et les planètes, qui tirent de cet astre la lumière et la vie ? Le *saut* n'est-il pas absolu entre la lumière et les ténèbres ? La terre et toutes les planètes ne seroient-elles pas dans les ténèbres sans la lumière de l'astre qui les éclaire ?

Cet astre, dont les merveilles surpassent notre entendement, comment a-t-il été formé lui-même ? D'où a-t-il reçu sa première existence ? D'où a-t-il cette essence lumineuse, cette splendeur qui fait briller à nos yeux les beautés ravissantes de la nature ? Quelle combinaison sublime présente à la raison ce grand ensemble ! Quelle combinaison sublime dans cette liaison entre l'astre qui éclaire et qui vivifie, et tous les êtres qui reçoivent les bienfaits de ses émanations ! Ces merveilles ne tracent-elles pas en caractères éclatans de lumière et d'évidence, que la même main toute-puissante qui forma le soleil a formé tous les globes qu'il éclaire, donné l'existence à tous les êtres qui les habitent, et pourvu à tous leurs besoins ?

Cependant l'orgueil humain (chose étrange !) ne pouvant détruire cette vérité sublime, dont l'évidence est aussi lumineuse que le soleil lui-même, cherche à exténuer les idées précieuses et consolantes qu'elle inspire, en affectant de repré-

Digitized by Google

senter notre système planétaire comme un *point* presque nul dans l'immensité de l'univers. Mais, aux yeux de la raison, plus ces merveilles sont multipliées, plus elles annoncent la grandeur et la toute-puissance de l'Être éternel qui les forma. Chacun de ces globes étant couvert bien sûrement de ses bienfaits, comme la terre, ils ont tous également part, comme elle, aux soins de sa surveillance divine. Et l'être intelligent qui l'adore, qui s'élève jusqu'à lui, qui desire avec ardeur de contempler de plus près cet Être infini en bonté comme en puissance, ne doit-il pas espérer de voir un jour l'accomplissement de son desir, qui semble lui être inspiré par Dieu lui-même!

G. A. Deluc.

Genève, le 8 avril 1807.

Sermons de Messire Jean-Baptiste-Charles-Marie de Beauvais, évêque de Sénez. Quatre vol. in-12. Prix: 12 fr., et 16 fr. par la poste. A Paris, chez *Adrien Leclère*, imprimeur de Son Eminence Monseigneur le cardinal archevêque de Paris, quai des Augustins; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire.

L'éloquence de la chaire est due au Christianisme, à qui il étoit donné de perfectionner et d'épurer toutes les conceptions humaines.

Si l'on veut consulter les préceptes que les plus grands maîtres de l'antiquité ont tracés sur l'éloquence, qu'y trouvera-t-on? La Rhétorique d'Aristote, si estimable et si solide sous d'autres rapports, enseigne à profiter des passions des hommes pour soutenir le pour et le contre. Les livres de Cicéron sur l'orateur, écrits d'une manière plus noble et plus brillante, contiennent les mêmes principes; et un livre entier de l'ouvrage de Quintilien est consacré à développer la même doctrine. Ainsi l'éloquence, chez les anciens, fut toujours considérée comme une arme à deux tranchans, dont il étoit possible de se servir soit pour le bien, soit pour le mal. La belle définition que l'antiquité a donnée de l'orateur parfait, ne prouve rien contre cette assertion. En exigeant que l'orateur fût un homme vertueux doué du talent de la parole (1), elle n'a guère demandé que des vertus apparentes; et, comme l'ob-

(1) Cette définition est de Caton. Quintilien la rapporte dans le premier chapitre de son douzième livre.

Digitized by Google

serve très-bien un écrivain du dix-huitième siècle (1), « de » quelque austérité de mœurs que l'orateur fît profession, » on voit que dans son art il se détachoit de lui-même, et » se donnoit tout à sa cause : bonne ou mauvaise, juste ou » injuste, la bien défendre et la gagner étoit sa tâche, son » devoir, *son unique religion.* »

En examinant les devoirs et les fonctions de l'orateur chrétien, qui pourra douter que la religion n'ait épuré et perfectionné l'éloquence, et qu'elle n'ait réalisé dans toute son étendue la définition de l'antiquité : *Vir bonus dicendi peritus?* En effet, le ministre des autels parle au nom de Dieu : loin d'entrer dans les intérêts des hommes, il en ordonne le sacrifice; loin de flatter leurs passions, il les combat. Du haut de la chaire évangélique, il foudroie les vices, quelque forme qu'ils prennent : trop grand pour employer les petites ruses de l'éloquence, il ne se sert que de mouvemens élevés; planant sur les événemens, les lieux et les circonstances, il prêche une doctrine fixe; et rattachant tout au dogme et à la morale que Dieu a donnés aux hommes, s'il s'abaisse quelquefois aux détails de nos foiblesses, de nos préjugés, de nos illusions, il conserve toujours le ton majestueux et indépendant que lui attribue son saint ministère.

La littérature est, comme on l'a très-bien observé, *l'expression des mœurs;* et l'on peut juger, sous plusieurs rapports, les mœurs d'un siècle d'après les écrits qu'il a produits et admirés. Les sermons des grands prédicateurs, quoiqu'ils doivent être séparés de la littérature en général, et appréciés d'après d'autres règles, ne sont pas moins propres à mettre sur les voies de cette connoissance précieuse; mais c'est sous un autre rapport que le moraliste doit les étudier.

Dans tout ouvrage littéraire, dont l'agrément fait le principal mérite, il est nécessaire que l'auteur sacrifie plus ou moins aux opinions de son temps : c'est ce qui fournit ensuite à l'observateur attentif les moyens de tirer avec certitude des résultats moraux. Dans les sermons, au contraire, où l'orateur doit être l'organe constant de la parole de Dieu, tout

(1) Cet écrivain est M. Marmontel, qu'on n'accusera certainement pas d'avoir voulu déprimer l'éloquence des anciens en faveur de l'éloquence chrétienne. Il ajoute (Elémens de Littérature, page 132, tome 3 de ses Œuvres) : « Ils avoient *tous* pour règle, en amplifiant, d'*exagérer* ce qui » leur étoit favorable, d'*affoiblir* et d'atténuer ce qui leur étoit opposé. » Pour rendre ridicule l'adversaire ou sa cause, il falloit savoir employer » propos de *petits mensonges*, souvent même *inventer : sive habeas vere* » *quod narrare possis, quod tamen est mendaciunculis aspergendum,* » *sive fingas.* » (Cicer. *de Orat.*)

sacrifice

Digitized by Google

sacrifice aux opinions regnantes est interdit ; et l'on ne peut recueillir des matériaux sur la morale de chaque âge, qu'en saisissant dans ces harangues le sens précis des instructions et des exhortations qui ont pour but de corriger ou d'affoiblir les vices à la mode. Il résulte de cette différence bien établie, que si la littérature, par la condescendance qui lui est imposée, sert à *exprimer* les mœurs, l'éloquence de la chaire est sans cesse employée à les *réprimer* ; et qu'ainsi l'observateur, en prenant à regret dans l'une des notions qui souvent l'affligent, puise avec satisfaction dans l'autre des leçons qui l'éclairent, l'instruisent et élèvent son ame : distinction qui montre toute la dignité de la parole sacrée, trop pure et trop forte pour suivre les variations continuelles des égaremens des hommes.

Mais si, par son but, l'éloquence de la chaire a tant de supériorité sur l'éloquence profane, quelles difficultés n'offre-t-elle pas à ceux qui veulent s'y consacrer? Dépourvu de tous les moyens vulgaires d'émouvoir les hommes, où l'orateur trouvera-t-il des ressorts pour les convaincre et pour les persuader? « L'éloquence sacrée, dit M. Marmontel, n'a pas » les mêmes armes que l'éloquence profane. Elle peut bien » employer une action variée et véhémente, pleine de cha- » leur, d'enthousiasme, de sensibilité, de naturel et de can- » deur ; mais d'opposer le vice au vice, les passions aux » passions ; d'intéresser, de faire agir en sa faveur la vanité, » l'orgueil, l'ambition, l'envie, ou la colère ou la vengeance, » c'est ce qui n'est pas digne d'elle. Tous ses moyens doivent » être innocens, et tous ses motifs vertueux : les uns surna- » turels dans les rapports de l'homme à Dieu ; les autres plus » humains, dans les rapports de l'homme à l'homme, et dans » ses retours sur lui-même ; mais ceux-ci toujours épurés. »

On voit dans quelles étroites bornes l'éloquence de la chaire est resserrée. Mais l'Ecriture et les Pères ouvrent le champ le plus vaste aux travaux de l'orateur. Dans les premiers siècles de l'Eglise, les prédicateurs se bornoient à expliquer les Livres Saints ; ils en développoient le sens, et en appliquoient les principes. C'est pour cela que les sermons de toute espèce ont été appelés *la parole de Dieu*. Dans les siècles plus rapprochés de nous, on a quitté cette coutume méthodique ; et l'on a cru plus utile de traiter séparément les principaux sujets. Mais, pour rappeler toujours l'origine de la prédication, on a adopté les *textes* dont les sermons ne sont que les développemens. Ainsi, l'Ecriture est toujours la base des travaux apostoliques, et l'orateur a soin de joindre à son texte tous les passages qui peuvent se rapporter au sujet : c'est donc en

Digitized by Google

s'identifiant, pour ainsi dire, avec les Livres Saints qu'il peut parvenir à son but.

Il y a plusieurs écueils à éviter dans cette carrière difficile. Quelques prédicateurs se permettent de jouer sur les mots du texte, et de lui donner un sens différent de celui qui est généralement adopté. C'est dénaturer l'éloquence sacrée, et ne courir qu'après les succès d'un bel-esprit. Quelques autres se bornent à citer des passages de l'Ecriture qui n'ont pas un rapport assez direct avec leur sujet. C'est encore un défaut essentiel : les textes sacrés doivent être fondus dans le discours du prédicateur. Dans les Livres Saints, tout se tient, tout se suit; en ne citant que quelques passages, on s'expose à les expliquer mal; et si l'on veut leur donner une interprétation ingénieuse et nouvelle, on s'éloigne absolument du genre.

L'imitation des Pères doit être plus générale que particulière; il faut en connoître l'esprit plutôt que quelques opinions isolées : car, comme l'observe très-judicieusement Fénélon, ils ont donné souvent des sens pieux qui n'ont rien de littéral, ni de fondé sur les mystères et les figures prophétiques. En les étudiant, on doit donc plutôt saisir l'ensemble de leur doctrine que les suivre dans les détails. Alors c'est la source la plus pure que les prédicateurs puissent consulter : les Pères sont les vrais interprètes de l'Ecriture.

On voit par l'exposition rapide de ces principes, que l'éloquence académique doit être bannie de la chaire. Ce n'est pas pour récréer les hommes qu'on les appelle; c'est pour les convaincre, les toucher et les ramener à la bonne voie. « Dans » Saint Paul, dit Saint Augustin, la sagesse n'a point cherché » la beauté des paroles; mais la beauté des paroles est allée » au-devant de la sagesse. » Fénélon cite à ce sujet un exemple qui mérite d'être rappelé. On demande à quelqu'un ce qu'il a retenu d'un sermon dont il paroît très-satisfait : il répond « que » les pensées de l'orateur *dépendent du tour et de la finesse des* » *expressions*, et que si l'on y change quelque chose tout » s'évanouit. » « Vous devez en conclure, dit l'interlocuteur, » que ce sermon n'a ni solidité ni substance, et que l'orateur » a manqué son but, qui devoit être de graver ses leçons dans » la mémoire des auditeurs. »

La parole de Dieu doit être à la portée de tout le monde : les tours affectés, les subtilités de pensées et de langage ne lui conviennent point.

Ce n'est pas qu'on prétende en bannir les véritables beautés oratoires. Saint Augustin distingue deux choses dans l'orateur chrétien : *sapienter dicere;* ce qui veut dire que le prédicateur ne doit jamais s'éloigner de son sujet, et le traiter avec

Digitized by Google

la sagesse que demande son ministère. Il ajoute : *eloquenter dicere*; ce qui signifie que le prédicateur peut orner ses harangues des beautés chastes de l'éloquence. Ce Père, qui a donné les meilleurs préceptes de la prédication, ajoute que l'orateur doit s'emparer des trésors de l'antiquité pour rendre l'effet de ses discours plus prompt et plus sûr : *Quæ tanquam aurum et argentum debet ab eis auferre christianus, ad usum justum prædicandi Evangelii.*

Il faut dans la chaire établir le dogme en principe, et le discuter rarement. Les bornes d'un discours, les distractions inévitables de l'auditoire, doivent éloigner les controverses. Les armes du prédicateur contre les incrédules, se bornent donc aux faits et aux preuves morales. Bossuet et Bourdaloue, les plus grands théologiens de leur temps, ne se sont presque jamais écartés de cette méthode. Nous en citerons deux exemples tirés de l'évêque de Meaux. Il établit la religion par une preuve de fait. Après avoir parlé de la mission des Apôtres, de l'ignorance de ces hommes obscurs : « Voilà, ajoute-t-il, » ce qui fait voir la vocation des Apôtres : elle montre que » l'Eglise est un édifice tiré du néant, une création, l'œuvre » d'une main toute puissante. Voyez la structure, rien de plus » grand; le fondement, c'est le néant même. » Dans un autre discours, Bossuet confond les incrédules par la preuve morale la plus frappante : « Les absurdités, dit-il, où tombent » les incrédules en niant la religion, deviennent plus insoute- » nables que les vérités dont la hauteur les étonne; et pour » ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils » suivent l'une après l'autre d'incompréhensibles erreurs. »

En évitant les discussions scholastiques, l'orateur chrétien doit craindre de tomber dans le défaut opposé, qui consiste à négliger la partie doctrinale, pour ne s'occuper que de la morale de la société. Les grands objets que renferment les mystères, ainsi que l'observe très-bien l'éditeur du livre que nous annonçons, communiquent aux compositions de l'orateur une vigueur et une majesté que la morale simple ne comporte point par elle-même. Ce défaut, auquel les prédicateurs calvinistes ont été entraînés, sur-tout dans ces derniers temps, suffiroit pour les mettre bien au-dessous de nos orateurs sacrés, en supposant même l'égalité de génie.

Nos quatre grands sermonaires se sont conformés aux principes que nous venons d'indiquer, Bourdaloue avec la force irrésistible de sa dialectique, Bossuet avec la hauteur de son génie, Fénélon avec son onction touchante, et Massillon avec son effusion persuasive et entraînante. Il est à remarquer que Bossuet et Fénélon sont ceux qui ont saisi le plus heureu-

Digitized by Google

sement le ton, le style et la couleur des Livres Saints. Ces deux génies si peu semblables ont tiré de la même source, l'un ces grandes images qui frappent, étonnent et atterent, l'autre ces images douces dont le charme entraîne plus qu'il ne subjugue. Quelle mine féconde présente donc l'Ecriture, puisque deux de nos plus grands orateurs, dont les talens étoient si différens, y ont puisé ce qu'il ont de plus sublime!

M. l'évêque de Senez marcha de très-bonne heure sur les traces de ces hommes illustres : il n'avoit pas trente ans, et déjà il prêchoit à la cour. Plusieurs personnes l'ont blâmé d'être entré si jeune dans cette carrière difficile : elles ont cru qu'on ne pouvoit posséder à cet âge l'instruction nécessaire; mais elles n'ont pas considéré que l'éloquence de la chaire demande les qualités extérieures, et qu'on ne peut les acquérir que dans la jeunesse. Si l'on ne commence à prêcher qu'à l'époque où toutes les habitudes sont prises, il sera impossible de se former à la diction et au geste, sans lesquels les plus beaux discours perdent une grande partie de leur effet. Nos grands orateurs n'ont pas attendu si tard pour annoncer la parole de Dieu : on sait que Bossuet sortant de théologie prêcha plusieurs fois devant une assemblée illustre, et que les encouragemens qu'il reçut décidèrent sa vocation : Fénélon s'exerça presque au même âge dans la maison des Nouvelles Converties; et Massillon étoit déjà connu dans sa Congrégation, par ses talens oratoires, quand il fut appellé à la cour.

On a fait un reproche plus grave à M. l'évêque de Senez; c'est de n'avoir pas assez approfondi l'Ecriture, et d'avoir borné la plupart de ses instructions à la morale.

La lecture de ses sermons nous a fait penser que ce jugement étoit trop sévère. Il nous a paru que M. l'évêque de Senez possédoit toute l'instruction nécessaire, mais que souvent il ne faisoit qu'indiquer les sources, sans y puiser tout ce qu'elles pouvoient fournir : ce défaut méritoit d'être relevé. Mais a-t-on bien réfléchi aux circonstances dans lesquelles se trouvoit l'orateur ? L'irréligion triomphoit, les mœurs étoient entièrement dépravées : quel résultat auroit-il pu attendre, s'il eût attaqué de front les erreurs de son siècle? N'auroit-il pas irrité ses auditeurs plus qu'il ne les auroit ramenés? Il falloit donc, sans se plier en aucune manière aux folies du temps, prendre une route détournée : il falloit commencer par rétablir les bases de la morale, pour parvenir ensuite à rappeler à la religion d'où elle découle. Quand on a obtenu d'un homme qu'il pratique les vertus sociales, on n'est pas loin d'obtenir qu'il pratique les vertus chrétiennes.

Digitized by Google

Si M. l'évêque de Senez, à l'exemple de quelques-uns de ses contemporains, n'eût prêché qu'une morale humaine, il auroit mérité des reproches très-graves; mais ses principes étoient bien éloignés de cette erreur: toutes ses instructions n'ont pour fondement que la religion; et s'il s'étend quelquefois sur les peintures touchantes des vertus que le monde admire, sans les attribuer à la foi, il a soin de montrer que leur principe sûr et inébranlable ne peut exister que dans le Christianisme.

Le malheur des circonstances a donc empêché M. l'évêque de Senez de porter l'éloquence de la chaire aussi loin qu'il l'auroit pu, s'il eût vécu dans un siècle meilleur. Il est sûr que ses sermons sont moins substantiels, moins solides que ceux des grands-maîtres. Mais n'ont-ils pas une utilité qui n'a pas été assez remarquée? Dans ce siècle si léger, si frivole et si peu attaché à la religion, les sermons de Bourdaloue, de Bossuet, de Massillon peuvent être regardés comme une nourriture trop forte: ceux de M. de Beauvais ne doivent-ils pas être considérés comme une préparation à une doctrine plus élevée? La religion, dont l'indulgente charité se prête aux nécessités des foibles, dédaigneroit-elle un orateur qui, sans abandonner la dignité de son ministère, cherche à ramener les hommes égarés, en conformant quelquefois son langage à leurs besoins?

Ce caractère qu'a développé M. l'évêque de Senez a quelques rapport avec celui de Fénélon. On y reconnoît la même douceur, la même grace insinuante; mais on desireroit dans les sermons de cet orateur une solidité que l'archevêque de Cambray sait si bien joindre aux charmes et à l'élégance de la diction. On desireroit que ses pensées fussent plus nourries, et que l'orateur sacrifiât moins à l'harmonie du style.

Cette douce indulgence qui caractérise M. l'évêque de Senez, ne l'empêche pas de combattre avec force les nouveaux systèmes. Quand il traite ce sujet, il trouve une énergie qui ne paroissoit pas lui être naturelle. Il a prévu, ainsi que plusieurs hommes éclairés de son temps, les désastres qui menaçoient la France; et lorsque nous parlerons de l'oraison funèbre de Louis XV, un de ses chefs-d'œuvre, nous aurons occasion de citer quelques-unes de ses étonnantes prédictions.

Nous nous bornerons dans ce premier extrait à donner une idée de la manière de cet orateur. Un de ses ouvrages les plus touchans est son sermon sur l'amour paternel. Nous le choisissons de préférence, parce qu'une des parties de ce discours a quelques rapports avec un sermon de Massillon. Nous rapprocherons quelques morceaux des deux orateurs; et ce

Digitized by Google

parallèle pourra servir à confirmer le jugement que nous avons cru devoir porter sur les talens oratoires de M. l'évêque de Senez.

On croit assez généralement que c'est Rousseau qui a ranimé la tendresse des mères, et qui les a portées à nourrir elles-mêmes leurs enfans. Cet unique service que la philosophie se vante d'avoir rendu à l'humanité, peut lui être disputé avec avantage par la religion. M. l'évêque de Senez, dans le sermon dont nous nous occupons, a rappelé aux femmes ce pieux devoir; et nous ne craignons pas d'être démentis en avançant que le prédicateur, soit par la force des raisons, soit par la tendresse des sentimens, l'emporte souvent sur le philosophe. Il puise dans la religion ce que l'autre cherche dans la nature:

« Je sais, dit M. l'évêque de Senez, que dans l'état présent » de nos mœurs, toutes les mères ne sont pas en état de rem- » plir ces premiers devoirs. Non, sans doute, mes frères; » il faudroit que la mollesse n'eût pas énervé parmi les riches, » les corps ainsi que les ames; mais si Dieu leur permet de » suspendre les fonctions de mères, leur permet-il aussi d'en » suspendre les sentimens et les tendres alarmes, d'oublier » leur enfant, et de l'abandonner aveuglement à des mains » étrangères? Et qui pourroit penser, sans en être ému, au » déplorable sort de ces innocentes créatures? Faut-il que » des prêtres soient obligés de donner à des mères des leçons » de tendresse? Hélas, cet âge est si touchant par sa foi- » blesse, et si intéressant par son innocence! Il ne peut réclamer » lui-même ses droits: c'est à nous, protecteurs nés des foi- » bles et des petits, à les réclamer pour lui. Nous parlons » au nom d'un Dieu qui prend le titre de père des orphelins; » et ce triste nom d'orphelin ne convient-il pas à des enfans » ainsi abandonnés! Ces lamentables paroles de Jérémie de- » voient donc convenir si littéralement à nos mœurs: *La fille* » *de mon peuple est cruelle comme l'oiseau qui abandonne* » *ses petits dans le désert! Les enfans ont demandé du pain;* » *il ne s'est trouvé personne pour leur en rompre: la langue* » *desséchée de celui qui est encore à la mamelle, s'est atta-* » *chée à son palais:* adhæsit lingua tactentis ad palatum ejus » in siti. »

Les philosophes accusoient la religion de favoriser les vœux forcés. Vainement leur répondoit-on que c'étoit un abus monstrueux que l'Eglise condamnoit. Ils ne prodiguoient pas moins leurs déclamations, soit dans des romans, soit dans des pièces de théâtre, soit dans des poëmes. Il faut entendre

Digitized by Google

M. l'évêque de Senez parler sur cette matière, pour se convaincre de l'absurdité de leurs plaintes :

« Mais pourrai-je passer ici sous silence l'indignation du » ciel et de la terre, de toute la nature, contre la sacrilége » tyrannie qui, sous prétexte d'assurer à un enfant un asile » dans la maison du Seigneur, forceroit cet enfant malheu- » reux à s'ensévelir malgré lui dans le cloître ? Saint asile, le » plus aimable de tous pour les ames que la grace y appelle, » est-il sur la terre un état si heureux ? Mais est-il aussi un » état plus cruel pour le captif involontaire qu'on y enchaîne ? » En vain la religion, qui ne voulut jamais que des victimes » volontaires, a établi les précautions les plus sages pour » empêcher cette odieuse violence ; en vain, avant d'admettre » le serment sacré, nous interrogeons la victime sur la liberté » de son choix ; en vain nous éprouvons sa sincérité : les » menaces lui ont imposé une dissimulation impénétrable ; » elle prononce dans nos mains avec une sérénité apparente » le vœu fatal qu'elle maudit dans le secret de son ame. Dieu » juste, avec quelle indignation vous puniriez un père bar- » bare ! etc. »

Après avoir donné une idée du style de M. l'évêque de Senez, nous allons le comparer à Massillon : tous deux ont blâmé la préférence trop grande accordée aux aînés dans les familles illustres ; et tous deux ont prédit les malheurs qui pouvoient en résulter.

Voici comment s'exprime M. l'évêque de Senez :

« Je sais, dit-il, les préférences que les lois accordent au pre- » mier né, pour perpétuer les noms illustres dans le même de- » gré d'honneur et d'opulence ; mais faut-il que ses malheureux » frères soient réduits à l'indigence ? Faut-il qu'ils soient con- » damnés à un célibat forcé, réprouvé par la loi de Dieu, » par la loi de la nature, et qui éteint insensiblement les races » les plus illustres ? Faut-il que des pères ajoutent encore à » des lois si partiales, une nouvelle partialité ? Vous qui » voulez élever une tige orgueilleuse aux dépens des tristes » branches que vous laissez dessécher, prenez garde que » votre ambition ne soit trompée, et que votre injustice ne » soit punie par l'extinction de votre race et de votre nom, » et par l'ingratitude même de celui que vous aurez enrichi » des dépouilles de ses malheureux frères. »

Massillon condamne le même abus dans son sermon sur la vocation :

« Dieu, dit-il, regarde avec des yeux favorables ces familles » heureuses, où chacun est à la place que lui-même avoit mar- » quée. Le vieillard Jacob voit en mourant la grandeur fu-

Digitized by Google

» ture de ses enfans, parce qu'en leur prédisant des destinées » différentes, il ne leur prédit que le dessein de Dieu sur » eux. La prospérité des maisons n'est pas toujours dans la » fortune, mais dans le caractère et dans la vertu de ceux qui » les soutiennent. *Si le Seigneur n'édifie lui-même la maison, » en vain travaille celui qui s'efforce de l'élever.* (Ps. 126). » Aussi leur décadence, leurs calamités sont comme une ma- » lédiction que Dieu a toujours attachée au crime des voca- » tions forcées. On sacrifie des cadets infortunés à la gran- » deur d'un aîné; les débauches l'épuisent; il meurt sans » postérité; et son nom s'éteint avec lui, et avec le sacerdoce » forcé de ses frères. Que de maisons illustres tombées dans » l'oubli subsisteroient encore aujourd'hui, si ces sacrifices » de l'ambition et de la cupidité n'en avoient sapé les fon- » demens, et enseveli leur nom et toute leur grandeur sous leur » ruine ! Laissez vos enfans sous la main de Dieu; mes » frères, il n'est pour nous de situation sûre, et pour le » monde et pour l'éternité, que celle où il nous a placés » lui-même. »

M. l'évêque de Senez, comme on a pu le voir, néglige un peu d'appliquer l'Ecriture, tandis que Massillon en tire ses raisonnemens les plus puissans. Il est à remarquer aussi, dans la suite du sermon du prédicateur moderne, qu'il glisse légèrement sur les consolations que la religion peut donner à quelqu'un dont la vocation a été forcée; Massillon, au contraire, s'étend beaucoup sur cet objet important. Il tire de l'Ancien Testament l'exemple le plus heureux; et c'est un des morceaux les plus touchans de ce grand orateur.

« Oui, mes frères, dit-il, et c'est une vérité de foi: quelle » que puisse être la situation de la créature, son sort n'est » jamais désespéré sur la terre: il n'est point d'état où la péni- » tence ne soit possible; le Seigneur n'est pas tellement » assujetti aux lois de sa justice, qu'un excès de miséricorde ne » puisse en tempérer la rigueur; et quoique la loi déclarât » coupable de mort ceux qui entroient dans la chambre » d'Assuérus sans y être appelés, il restoit encore néanmoins » une ressource aux téméraires qui l'avoient violée, et le » grand roi pouvoit encore étendre sur eux le sceptre de sa » douceur et de sa clémence. »

Dans quelques autres passages de son sermon, M. l'évêque de Senez applique très-bien l'Ecriture. Nous en citerons un exemple par lequel nous terminerons ce premier extrait.

Après avoir recommandé aux pères de ne point contraindre « leurs enfans en les mariant, le prédicateur s'arrête sur le sort

Digitized by Google

des rois, qui doivent quelquefois faire à l'intérêt de leurs peuples le sacrifice de leurs inclinations les plus chères :

« Les princes, qui jouissent de tant de prérogatives sur le » reste des hommes, ne peuvent dans cette circonstance con- » sulter leurs cœurs. Comme autrefois le fils d'Abraham, il » faut qu'ils envoient chercher leur compagne dans des régions » étrangères. Triste condition des enfans des rois d'être ainsi » exposés à sacrifier leur inclination aux intérêts des nations et » à la concorde des empires! Heureux ceux que le Seigneur a » traités aussi favorablement que le jeune Isaac, et à qui il a » donné des épouses telles que leur cœur eût pu les choisir, » s'ils avoient joui de la même liberté que les simples » citoyens! »

Dans un autre extrait, nous parlerons des Panégyriques et des Oraisons funèbres de M. l'évêque de Sénez. P.

Sur les Pièces de vers qui ont obtenu les deux prix et l'accessit, au jugement de la Classe de la Langue et de la Littérature françaises de l'Institut national.

(Voyez l'avant-dernier et le dernier numéro du *Mercure*, dans lesquels ont été insérées les trois pièces couronnées.)

Le *Voyageur* est un de ces sujets qui, sous une apparente fécondité, sont en effet très-ingrats, parce que les limites en sont trop vagues et trop incertaines, et parce qu'ils réveillent un grand nombre d'idées indépendantes entre elles, qu'il est très-difficile de réunir et d'enchaîner de manière à en former un tout régulier et complet. Retracer les avantages que la politique, la morale, le commerce, les sciences et les arts ont pu retirer des voyages, soit dans les temps anciens, soit de nos jours, peindre les sentimens qui doivent animer le voyageur, la réunion de talens et de vertus qu'il doit porter dans ses pénibles travaux, payer un tribut d'éloges à ceux qui se sont le plus illustrés dans cette utile carrière, indiquer rapidement leurs découvertes et leurs conquêtes : voilà une partie des objets qui devroient tous figurer plus ou moins dans un Discours en vers sur les Voyages. On voit que les concurrens, obligés, d'après l'intention de l'Académie, de se renfermer dans l'espace étroit de deux cents vers, avoient deux inconvéniens à éviter : ils devoient craindre de rester au-dessous de leur sujet, s'ils ne l'envisageoient point sous toutes ses faces, ou d'être réduits à tout effleurer, et par conséquent de paroître froids et superficiels, s'ils essayoient de le parcourir dans toute son étendue.

M. Millevoye ne paroît pas s'être tenu assez en garde contre le premier écueil. Il n'a guère vu dans les voyages que les

Digitized by Google

avantages physiques qu'ils ont procurés aux hommes sous le rapport du commerce et des arts. Il ne s'est point assez étendu sur les observations morales qui s'offrent en foule au voyageur philosophe ; il n'a point su tirer parti de ce que le sujet pouvoit offrir de pathétique et de touchant; et il ne paroît point avoir soupçonné que son discours pouvoit être animé de cette heureuse sensibilité qui fait le premier charme des productions poétiques. D'ailleurs, la marche qu'il a suivie ne semble pas naturelle. Il commence par célébrer la découverte du Nouveau-Monde, puis il décrit fort au long les voyages de Cook; et ce n'est qu'après avoir employé à ces détails plus de la moitié de son poëme, qu'il s'élève à des idées générales sur le but et l'utilité des voyages: il chante les travaux de Pierre-le-Grand, il remonte aux philosophes de la Grèce, puis il redescend aux savans voyageurs qui se sont illustrés de nos jours. Il est aisé de voir que ce plan est sans unité et sans liaison, et que, par conséquent, les diverses parties dont il se compose ne peuvent être unies entre elles que par des transitions pénibles et forcées.

Le style de M. Millevoye n'est pas non plus à l'abri de la critique ; mais, sous plus d'un rapport, il mérite aussi de justes éloges. Il a en général de la correction, de la précision, de l'élégance; on voudroit qu'il eût plus d'aisance et de simplicité, et que l'auteur parlât la langue poétique, comme on parle sa langue naturelle, sans affectation et sans efforts. M. Millevoye a bien étudié le mécanisme de la versification; mais on remarque sur-tout dans ses vers ce qu'on appelle aujourd'hui *de la facture*, c'est-à-dire, qu'il sait opposer les mots aux mots, et les pensées aux pensées; terminer chaque période par une expression plus saillante, et isoler adroitement tel vers propre à réveiller l'attention et à provoquer l'applaudissement. Cette méthode a son mérite sans doute, puisqu'elle réussit ; mais pour peu qu'on en abuse, on court risque de s'éloigner beaucoup de la manière franche et naturelle des grands maîtres. Au lieu de semer fréquemment dans leurs ouvrages des *vers d'effet*, ces modèles admirables ne songent qu'à présenter leurs pensées dans le plus bel ordre, et à les revêtir d'expressions à la fois simples et poétiques. Si quelqu'image plus brillante et plus hardie vient se placer sous leurs pinceaux, loin de chercher à en augmenter l'éclat en l'isolant, ils s'attachent au contraire à la fondre, pour ainsi dire, dans la couleur générale du style. Aussi ce qu'on admire chez eux, c'est beaucoup moins quelques vers isolés, que la beauté soutenue du style et la perfection inimitable de l'ensemble.

Digitized by Google

Il faut justifier ces critiques par quelques exemples. Voici le début du poëme :

Gloire à l'homme inspiré que la soif de connoître
Exile noblement du toît qui l'a vu naître.

Cette espèce d'exorde *ex abrupto* commenceroit peut-être mieux une ode qu'un discours philosophique. L'épithète d'*inspiré* convient-elle bien au voyageur, dont les découvertes ne sont point le résultat de l'inspiration, mais le fruit pénible de l'observation et de la patience? Cette expression, *exile noblement*, n'est-elle pas un peu recherchée ?

Les tranquilles honneurs, les trésors, l'amitié,
A ses projets hardis tout est sacrifié.
Les travaux, les dangers : son zèle les surmonte.
L'obstacle : il le combat. Le trépas : il l'affronte.

Ces vers ont une apparence de précision; cependant il n'y a point de gradation dans les idées : puisque le voyageur a *surmonté les travaux et les dangers*, à plus forte raison a-t-il *combattu l'obstacle* et *affronté le trépas*. L'idée de *victoire*, exprimée dans le premier vers, ne devroit venir qu'après celle de *combat*, renfermée dans le second.

Faut-il franchir les monts? Faut-il dompter les flots?
Son intrépidité ne craint que le repos.

Même défaut de gradation. Le poète a tout dit dans les vers précédens, et l'on sait bien que celui qui a *défié le trépas* et *surmonté* les *dangers*, saura *franchir les monts* et *dompter les flots*. Le dernier vers est vague, et ne répond pas à l'interrogation contenue dans le premier.

Ces observations paroîtront minutieuses peut-être; mais ce sont pourtant toutes ces nuances qui distinguent les bons poëmes de cette multitude de vers qui, sans être dépourvus d'un certain degré d'élégance, et sans offrir de fautes grossières, font pourtant naître le dégoût et l'ennui.

La tirade qui suit est beaucoup meilleure : elle offre même des vers très-heureux sur les trombes et sur la boussole; mais comment approuver Colomb, *reculant en espoir la limite du monde*, et *courant offrir, de rois en rois, l'univers caché qu'il saura conquérir* ?

Les expressions fausses ou maniérées gâtent encore les vers suivans :

Aimable Otaïti, sauvage Sibaris,
Où la seule candeur sert de voile à Cypris,
Un autre Bougainville achève ta culture;
Aux lois de l'industrie il soumet la nature;
D'un germe libéral il dore tes guérets,
Et *ta voix te révèle* et Pomone et Cérès!

Digitized by Google

On diroit bien que la pudeur tient lieu de voile, mais non pas qu'elle *en sert*. Cette expression est bien plus vicieuse encore, quand elle s'applique à la *candeur;* qui exclut toute idée de dissimulation. Mais d'ailleurs n'est-on pas fort étonné de rencontrer *Cypris* dans les isles sauvages de l'Océan Atlantique? Le cinquième vers présente une image qui manque de justesse, le blé ne pouvant dorer les guérets lorsqu'il est encore en germe.

On multiplieroit facilement les critiques de ce genre ; mais il est plus agréable de rappeler les bons vers, qui demandent grace pour toutes ces fautes. Tel est le morceau suivant, qui me paroît bien pensé, bien écrit et parfaitement dans le sujet ; en un mot, le meilleur de tout l'ouvrage :

Rien pour l'observateur n'est muet sur la terre ;
L'univers étonné devient son tributaire.
S'élancer au hasard, tout voir sans rien juger,
C'est parcourir le monde et non pas voyager.
L'œil du sage lui seul voit, discerne, mesure,
Surprend l'homme échappant aux mains de la nature,
Compare sa rudesse à nos goûts amollis,
Et ses brutes vertus à nos vices polis;
Des diverses humeurs distingue la nuance,
Et des climats divers la secrète influence;
Oppose aux lents progrès des Empires naissans,
Le rapide déclin des Etats vieillissans,
Rapproche ces tableaux si féconds et si vastes,
Et de la terre entière interroge les fastes.

Si, comme nous l'avons observé, M. Millevoie se jette trop brusquement au milieu de son sujet, M. Victorin Fabre, au contraire, prend peut-être le sien d'un peu trop haut ; il remonte aux premiers âges du monde :

Les peuples, en naissant, des peuples séparés,
Long-temps dans les forêts vieillirent ignorés ;
Long-temps ces monts altiers, élancés dans la nue,
Des stériles déserts la profonde étendue,
Des fleuves indomptés et l'abyme des mers,
Cachèrent à leurs yeux le sauvage univers ;
Et l'homme de ce globe aujourd'hui sa conquête,
Ne connut que l'asile où reposoit sa tête.

Le poète auroit dû faire attention que les forêts, les montagnes, les déserts, les fleuves et les mers composoient tout le sauvage univers, et que par conséquent ils ne pouvoient le cacher aux yeux des peuples.

Mais enfin, plus hardi, cherchant de nouveaux cieux,
Il jeta sur ce fleuve un pont audacieux.
Les monts, *par ses travaux, en routes s'abaissèrent.*

Il est probable que l'on commença par traverser les fleuves

Digitized by Google

à la nage ou en bateau, avant de construire des ponts; et aujourd'hui même ce seroit une méthode fort longue pour *aller chercher de nouveaux cieux*, que de jeter des ponts sur chaque rivière, *ou d'abaisser les monts en routes.*

Sur l'abyme étonné ses flottes s'élancèrent;
Sa hache ouvrit les bois à la course des chars,
Et le commerce unit les Empires épars.
Des sciences alors les semences fécondes,
Traversant les déserts et franchissant les ondes,
Du couchant à l'aurore *ont éclairé* ses pas.

Ce changement de prétérit n'est fondé sur aucune autre raison que sur le besoin de faire le vers; et il est d'autant plus répréhensible que, dans les phrases suivantes, le poète revient au prétérit défini :

Et les arts voyageurs de climats en climats,
Pénétrant par degrés aux plus lointains rivages,
Ont appris à fleurir chez des hordes sauvages.
Le jour de la raison vint dessiller leurs yeux;
De la société leur main serra les nœuds:
Des faisceaux de l'Etat l'union tutélaire,
Des droits des nations la loi dépositaire,
Des peuples au berceau les dieux législateurs
Fondèrent le pouvoir et polirent les mœurs.
Des voyages naissans tel fut l'heureux ouvrage.

Il n'est point de lecteur qui ne soit choqué de l'obscurité et de la mauvaise construction de cette pénible période, de cette inversion qui place cinq fois de suite le génitif avant le nominatif, de cet amas d'expressions ambitieuses et d'idées mal liées entr'elles: *l'union tutélaire des faisceaux de l'Etat, la loi dépositaire des droits des nations, les Dieux législateurs des peuples au berceau, etc.* En général, M. Victorin Fabre abuse trop souvent de ce jargon philosophique, qui fait d'ailleurs presque tout le talent de plus d'un poète célèbre. En voici encore un exemple :

Dans sa recherche attentive et prudente,
Il (1) trouve sur sa route en leçons abondante,
Des arts et des vertus qu'il ne connoissoit pas.
Sans doute les vertus sont de tous les climats;
Mais que de préjugés, d'erreurs héréditaires,
Affoiblissent en nous leurs sacrés caractères!
Le climat fait l'usage, et l'usage les mœurs.
Celui qui des humains compare les erreurs,
Apprend à les connoître, et se connoît soi-même:
Son esprit éclairé de la vertu qu'il aime,
Développe en son cœur le germe fructueux,
Et la saine raison fait l'homme vertueux.

(1) Le voyageur.

Digitized by Google

Non-seulement tout cela n'est ni bien lié, ni bien écrit, mais on n'en finiroit pas si l'on vouloit examiner tout ce qui offre matière à discussion dans ces belles sentences Je me borne à ce vers, qui veut avoir l'air profond : *Le climat fait l'usage, et l'usage les mœurs.* L'auteur ne compte-t-il pas trop sur la complaisance de ses lecteurs, lorsqu'il leur donne comme axiome une opinion qui, à la supposer vraie, demanderoit du moins une longue démonstration ?

Il y a dans cette pièce vingt autres passages qui auroient également besoin de commentaires : tantôt ce sont des peuples expirans, dont le sang, à *flots d'or*, coule aux mains des tyrans ; ou bien des îles qui voient leurs flancs se hérisser en longs épis, et nos fruits, *delà les mers*, s'élever dans leurs champs : tantôt l'homme cherche, *voyageur*, la sagesse étrangère ; les arts *apprennent* à fleurir dans de lointains climats ; l'aviron *s'instruit, moins timide*, à quitter le rivage ; la faucille, *sans art, s'essaie* aux moissons ; la tempête éclatant sur les flots, *grave la mort presente* au front des matelots. Mais il seroit trop pénible de relever tous les vers répréhensibles qu'on est étonné de rencontrer dans un discours annoncé par le secrétaire perpétuel de la classe, comme un ouvrage *d'un talent mûr, d'un goût sain, d'une poésie brillante, d'une élégance soutenue.* Hâtons-nous de dire, pour expliquer l'indulgence de l'Académie, que parmi tout ce fatras on trouve plusieurs vers d'une expression heureuse et poétique. Tels sont ceux où le poète promet à Cook la reconnoissance des Indiens :

> . . . . . Quand la nuit descendue
> Viendra dans les sillons surprendre la charrue,
> L'Indien étonné de ses riches guérets,
> A ses fils attendris contera tes bienfaits :
> Ses fils à leurs enfans en rediront l'histoire ;
> Et la reconnoissance éternisant ta gloire,
> Tu vivras en ces lieux dans le cœur des humains,
> Comme un Dieu protecteur, dont les fécondes mains
> Ont versé dans leurs champs, dans leurs humbles chaumières,
> L'abondance et les arts inconnus à leurs pères.

Comme M. Millevoye, M. Victorin Fabre s'est presque borné à célébrer Christophe Colomb et Cook, et à décrire les progrès du commerce ; comme lui il s'est attaché à peindre, et même en vers heureux, les diverses productions que ces européens vont chercher aux Indes ; comme lui aussi il a négligé presque tous les tableaux pathétiques que le sujet offroit de lui-même à une imagination poétique. Il est assez étonnant que le seul des trois concurrens qui ait su s'emparer de cet avantage inappréciable, soit précisément M. Bruguière,

Digitized by Google

qui n'a obtenu que l'*accessit*. Il commence par un exorde élégant et précis sur les voyages des anciens, comparés à ceux des modernes. Il conduit son Voyageur chez les divers peuples répandus sur toute la surface du globe, caractérisant rapidement, et en beaux vers, leurs habitudes et leurs mœurs. Il passe en revue les voyageurs les plus célèbres, sans oublier Las-Casas, ni ces vertueux missionnaires dont le pieux dévouement est si propre à inspirer la poésie. Enfin il termine par une peinture pleine de charmes, que ses deux vainqueurs ont complétement oubliée : c'est le retour du Voyageur dans ses foyers.

Si cette composition est plus complète et mieux ordonnée que celle des pièces couronnées, si toutes les parties en sont mieux enchaînées et mieux unies, le style m'en paroît aussi plus correct et plus naturellement poétique ; et nulle part on n'y sent l'effort ni l'affectation.

J'ai dit qu'on trouvoit dans cette pièce toute la sensibilité dont le sujet étoit susceptible : je ne citerai pour preuve que les vers sur l'infortuné La Peyrouse :

Et toi, dont nul avis n'a révélé le sort,
La Peyrouse, en quels lieux as-tu trouvé la mort ?
Ou peut-être, invoquant sa rigueur salutaire,
Tu vis, et son retard prolonge ta misère.
Dès que les feux du jour percent l'obscurité,
Tu gravis sur le roc où les vents t'ont jeté ;
Et ton œil s'attachant sur la liquide plaine,
Croit voir dans chaque flot une voile lointaine.
Malheureux, tu te plains à l'approche du soir,
Et le soleil suivant réveille ton espoir !
Non, d'un ingrat oubli n'accuse point la France :
Elle a sur l'Océan fait voler l'*Espérance*,
Et des îles de l'Inde au bout de l'univers,
Interrogé sur toi les écueils et les mers.
Deux fois pour te chercher, les plages Antarctiques,
Ont vu se déployer nos drapeaux pacifiques ;
Mais l'infidèle écho des bords où tu gémis,
Hélas, n'a point porté ta voix à tes amis !

Écoutons M. Millevoye sur le même sujet :

Mais un infortuné que nos cris gémissans,
A l'Océan muet ont demandé quinze ans,
M'apparoît à travers un *voile auguste et sombre*...
Est-ce toi La Peyrouse ? Ou n'est-ce que ton ombre ?

Cette dernière idée est touchante ; mais elle devoit être beaucoup plus développée. D'ailleurs, cet hémistiche ampoulé, *un voile auguste et sombre*, dans un endroit où les expressions ne sauroient être trop simples, suffiroit pour

Digitized by Google

gâter des vers encore meilleurs. On voit donc que dans ce rapprochement tout l'avantage est à M. Bruguière. On me saura gré sans doute de rapporter ici des vers d'un autre poète qui soutiendront mieux la comparaison. Ils sont extraits d'un poëme intitulé : *le Voyage du Poète*, que l'Institut n'a point couronné, mais que les gens de goût n'ont pas moins distingué et apprécié :

Brave Cook, tu n'es plus! Toi sur-tout La Peyrouse,
Et vous, ses compagnons si long-temps attendus,
Infortunés Français, qu'êtes-vous devenus?
Vainement vos amis, sur ces côtes lointaines,
Ont suivi pas à pas vos traces incertaines:
Vos noms qu'ils répétoient, d'île en île arrêtés,
Etoient par les échos vainement répétés,
Ou du vaste Océan troublant l'affreux silence,
Se perdoient dans les airs avec leur espérance.
Français infortunés! Qu'êtes-vous devenus?
Au sein de la tempête êtes-vous disparus?
Rejetés par la mer sur de cruels rivages,
Avez-vous au milieu de ces peuples sauvages,
Rencontré le trépas évité dans les flots?
Hélas, sur les débris de vos tristes vaisseaux,
Echappés aux fureurs de la vague irritée,
Peut-être dans une île inculte, inhabitée,
Vous vivez désormais sans espoir de retour!
Sur ces rochers déserts, déplorable séjour,
Qu'environne des eaux la solitude immense,
Assis sur le rivage, et pensant à la France,
A ceux qui vous aimoient, à ce qui vous fut cher,
Malheureux, vous pleurez en regardant la mer!

On reconnoît, dans cette dernière image, une heureuse imitation de Virgile : *Pontum aspectabant flentes.*

J'en ai trop dit, pour ne pas ajouter que, suivant mes foibles lumières, M. Bruguière méritoit incontestablement la couronne. Il est sans doute fâcheux de se trouver en opposition avec les juges éclairés qui ont prononcé; mais enfin je ne puis parler que d'après ma manière de sentir, et non d'après celle de l'Académie. Ce qui m'enhardit un peu, c'est que mon opinion paroît absolument conforme à celle du public, qui, à la séance de l'Institut, accueillit assez froidement les deux pièces couronnées, et couvrit d'applaudissemens ce qu'on lui récita de la troisième. Qu'il me soit permis d'ajouter que je ne dois être soupçonné ici d'aucune prévention, puisque je n'ai l'avantage de connoître aucun des trois antagonistes.

Au reste, quelle que soit la valeur de mon opinion, on conviendra au moins qu'il y a du courage à la manifester si ouvertement, si l'on se rappelle que M. Suard vient de dénoncer comme

Digitized by Google

DEP.T DE LA SEINE

comme conspirateurs (1), tous ceux qui ont le malheur de ne pas penser comme lui : accusation assez grave pour qu'un mot d'apologie ne paroisse pas déplacé. Que M. Suard se plaigne des inconvéniens attachés aux grandes réputations et de l'envie qui poursuit les talens, cela ne doit pas surprendre ; mais est-il juste de vouloir faire de ses griefs particuliers une affaire d'État ? Et quand il seroit vrai que *quelques détracteurs obscurs* conspirassent contre certaines opinions spéculatives, ou même, ce qui seroit bien plus condamnable, contre les Avertissemens, Mélanges et Préfaces, en un mot, contre tous les ouvrages du secrétaire perpétuel de l'Académie, s'ensuivroit-il que la sûreté de l'Empire fût compromise ? Comment M. Suard a-t-il pu se résoudre à donner ce nouvel exemple de l'extrême intolérance de ceux qui prêchent depuis si long-temps contre l'intolérance ? Comment n'a-t-il pas prévu qu'on lui répondroit par ces vers de Boileau, qui lui ont déjà été fort heureusement cités, mais que nous rappellerons encore, parce qu'ils contiennent le secret de toutes les dénonciations des auteurs mécontens :

> Vous aurez beau vanter le roi dans vos ouvrages,
> Et de ce nom sacré sanctifier vos pages ;
> Qui méprise Cotin, n'estime pas son roi,
> Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.

Je suis loin de vouloir faire ici une comparaison injurieuse ; mais plus les titres littéraires de M. Suard sont imposans, plus il est inexcusable d'avoir recours à une guerre aussi peu loyale, qui d'ailleurs n'est point redoutable, et doit affliger ses amis beaucoup plus que ses adversaires.

C.

---

(1) Voyez dans le précédent Mercure, le rapport sur le dernier concours, où l'on trouve ces mots : « Aujourd'hui, cette passion malfaisante (la » jalousie) a puisé dans les circonstances une nouvelle activité, en se » liguant avec l'esprit de parti, à qui tous les alliés sont bons ; en favo- » risant des préjugés chers à l'ignorance, en servant des ressentimens, » légitimes peut-être dans leurs causes, mais égarés dans leurs espérances ; » en se retranchant même derrière des noms respectés et des principes » respectables. *Tels sont les ressorts qui mettent en mouvement cette* » *troupe obscure de détracteurs des sciences, des lettres et des arts,* » *qui, sous l'apparence d'une conspiration purement littéraire, cachent* » *des vues plus profondes.* »

Digitized by Google

RECOLLECTIONS OF THE LIFE OF THE LATE HONORABLE CHARLES-JAMES FOX. Souvenirs sur la vie de feu CHARLES-JACQUES FOX.

Suite. (*Voyez les N^os. des 21 février et 21 mars.*)

M. Fox a été un des plus ardens avocats de l'abolition de la traite des Nègres, depuis le premier moment où cette question fut agitée, en avril 1791. On vit dans cette occasion les considérations de parti céder aux sentimens d'humanité. Les deux chefs opposés, se réunirent pour solliciter l'abolition de la traite. Dans un discours animé, où M. Fox décrivit les souffrances des Africains esclaves, il fit de la religion chrétienne un éloge, qui eut plus de poids encore dans la bouche d'un homme dont la conduite avoit fait douter qu'il eût des principes religieux bien établis. Il somma ceux qui l'écoutoient de se mettre complétement à la place des nègres, et il leur dit : « Supposez ce qui pourroit arriver dans le » cours des choses humaines, quelqu'improbable que cela » paroisse ; supposez, dis-je, que l'Angleterre fût inondée » d'une horde aussi barbare que le sont les Anglais sur la » côte d'Afrique ; et que ces conquérans emmenassent une » partie du peuple en captivité ; croyez-vous que dans nos » plus basses classes, il se trouvât des hommes dont le sen- » timent fût tellement émoussé, qu'ils fussent indifférens aux » misères de l'esclavage ? Quelle arrogance ! quelle présomp- » tion impie n'y a-t-il pas à supposer que la Providence n'a » pas doué les hommes des autres contrées de la même ma- » nière que ceux du pays que nous habitons ? Méditons les » paroles de notre Sauveur, ces paroles qui font ressortir la » beauté, la grandeur de la plus aimable de toutes les reli- » gions, ces paroles devant lesquelles l'esclavage disparut » dans les contrées habitées par les Chrétiens. Les grands et » les petits, les riches et les pauvres, sont égaux aux yeux de » Dieu. Le christianisme a fait ce que les enseignemens de » la philosophie n'avoit pu faire, et cependant plusieurs des » philosophes anciens avoient des idées justes et libérales sur » les droits naturels des hommes. Un Démosthènes, un » Cicéron, un Thucydide, un Tacite, n'ont fait aucune » objection contre l'esclavage. C'est à la lumière pure répan- » due dans le cœur de l'homme, par la doctrine de notre » Sauveur, que l'on en doit attribuer l'abolition. »

. . . . . .

Digitized by Google

Pendant l'année 1792, l'influence des principes de la révolution française se répandit beaucoup en Angleterre, et devint dangereuse pour la tranquillité publique. Les ouvrages de Thomas Payne, et d'autres écrits incendiaires, circulèrent avec activité. Il se forma une association dans laquelle entrèrent plusieurs individus respectables par leur nom, leurs propriétés et leurs talens. Ils prirent le titre d'*amis du peuple*, et s'engagèrent à faire leurs efforts pour obtenir la réforme du Parlement. Personne n'a dû croire que les individus qui composoient cette société, pussent avoir d'autres vues que d'obtenir des réformes modérées; mais l'existence de cette association fut un prétexte pour la formation de beaucoup d'autres, dans les provinces, et avec des projets très-différens. Elles établirent une correspondance avec les révolutionnaires français..... La constitution anglaise fut ouvertement menacée, et ne dut son salut qu'à la vigilance et à la fermeté de l'administration. M. Burke réunit par son éloquence les chefs de l'aristocratie des Whigs aux amis de la couronne, soit dans le ministère, soit dans le Parlement.

M. Fox tourna en ridicule l'idée d'un danger quelconque pour la constitution anglaise : considérant l'invasion de la France comme le résultat de la réunion des despotes contre la liberté, il exprima sa joie de la retraite forcée des armées de Prusse et d'Autriche. Il blâma le ministre pour avoir réformé des officiers qui avoient *fraternisé* avec les ennemis de la puissance royale, et qui étoient membres des sociétés des *amis du peuple*. Il avoit conservé son admiration pour les principes révolutionnaires, lors même que les effets se montroient directement contraires à ce que sa sagesse, son patriotisme, et sa philantropie lui auroient conseillé. Avec un esprit doué d'une manière incomparable, M. Fox ne portoit pas toujours son attention sur l'ensemble des choses, et sur leurs conséquences. L'amour de la liberté, ce sentiment si naturel aux cœurs généreux, lui faisoit une véritable illusion. Il aimoit la liberté, même dans son excès et dans son abus; et, aveuglé par cette prévention, il ne prévoyoit nullement les maux qui menaçoient l'humanité.

Il fit tous ses efforts pour prévenir la guerre entre la Grande-Bretagne et la France république. Il fut, à cette occasion, indignement calomnié dans ses motifs, par les papiers ministériels. Cette injustice produisit une démarche du club des Whigs, le 20 février 1793. Ils prirent un arrêté portant, qu'ils croyoient de leur devoir d'assurer l'honorable Charles-Jacques Fox que toutes les calomnies qu'on avoit fait circuler contre lui, n'avoient eu d'autre effet que de confirmer et de

Digitized by Google

fortifier leur attachement pour lui. Cette résolution produisit un chisme dans le club : quarante-cinq membres crurent voir dans ses expressions une approbation donnée aux principes de M. Fox, qu'ils jugeoient contraires aux intérêts de la Grande-Bretagne; et en conséquence, ils rayèrent leurs noms de la liste du club. Le duc de Portland, le comte Fitz-William, le comte Spencer, M. Burke et son fils, furent du nombre des dissidens; et ce fut pour le parti de M. Fox un échec dont il ne put se relever.

Avant cet événement, tous les membres de ce club s'étoient réunis pour un acte de générosité sans exemple envers M. Fox. Celui-ci, après avoir fait des gains énormes au jeu, reperdit tout-à-coup toute sa fortune. Ses amis, témoins de sa détresse, résolurent de l'aider. Ils se réunirent à l'auberge de la *Couronne et de l'Ancre*. M. Francis indiqua le but de l'assemblée. Il fut convenu que si M. Fox, au lieu d'employer ses prodigieux talens au service de son pays, s'étoit occupé de faire sa fortune, et de satisfaire son ambition, il auroit probablement acquis une opulence et des moyens proportionnés à sa réputation. Il est notoire qu'il n'a pas acquis cette fortune, et tout homme qui a des sentimens libéraux doit désirer de voir placer M. Fox dans une situation indépendante, comme son esprit. On nomma un comité chargé de pourvoir à l'exécution. Six jours après, ce comité convoqua l'assemblée et fit connoître la réponse que M. Fox avoit fait lorsqu'il avoit eu communication officielle du projet. La voici :

St. Ann's Hill, le 6 *juin* 1793.

Mon cher Monsieur,

« Vous croirez aisément qu'il ne s'agit pas d'une simple » forme de politesse quand je vous assure que je ne sais » comment exprimer ce que j'éprouve sur ce qui se passe, » et que vous avez eu la bonté de me communiquer.

» Quand on est embarrassé sur la conduite à tenir, on » s'informe d'ordinaire de ce que les autres ont fait en cas » semblable; mais je n'ai pas cette ressource, car il n'y a pas » d'exemple d'une telle marque de l'estime publique. Recevoir tout à-la-fois un pareil témoignage sur le désintéressement de ma vie, et une récompense si magnifique, c'est » un bonheur qui a été réservé pour moi seul.

» Dans ma position, il y auroit une affectation ridicule à » ne pas reconnoître que ce que l'on fait est pour moi du » plus grand prix. Mais ce que je puis dire avec vérité, c'est » que de quelque manière que la fortune m'eût servi, mon » cœur n'auroit jamais été aussi pleinement satisfait qu'il l'est » de la démarche projetée. J'accepte avec une vive reconnoissance cette marque de la bonté du public; et si j'avois

Digitized by Google

» besoin de motifs nouveaux pour persévérer dans mes prin-
» cipes et dans une conduite indépendante et honnête, je les
» trouverois ici, car c'est à ma conduite et à mes principes
» que je dois cette marque de l'approbation publique, comme
» toutes celles que j'ai reçues, etc. . . . . »

La souscription rendit un capital suffisant pour créer à M. Fox une rente de trois mille livres sterling, et les précautions furent prises pour le mettre dans l'impossibilité de perdre ou de dissiper le principal.

Lorsque la majorité du Parlement vota pour la guerre avec la France, M. Fox persista à demander que l'on envoyât un ambassadeur à Paris. Un cri général de désapprobation s'éleva contre lui. On l'accusa d'être capable de partager tous les crimes de ceux avec lesquels il proposoit de négocier. Il se crut obligé d'écrire une brochure, adressée à ses électeurs de Westminster, pour justifier ses principes et ses opinions. C'est le seul écrit que M. Fox ait jamais publié; et son contenu est remarquable par la sagacité avec laquelle les résultats de la guerre y sont prévus.

« Ne cherchons point, dit-il, à nous bercer d'espérances
» trompeuses. Quelque possibilité qu'il y ait, quelque proba-
» bilité qu'il puisse y avoir d'une contre-révolution opérée
» en France par l'effet des discordes intestines, une force ex-
» térieure ne pouroit opérer une contre-révolution que par
» la conquête de la France. La conquête de la France!!!
» Oh! que les croisades tant calomniées, étoient des entre-
» prises raisonnables, si on les compare à cette conquête! Que
» les projets de ce Louis XIV, accusé d'ambition, étoient
» modérés auprès des vôtres! Le pinceau de Michel Cer-
» vantes n'a rendu que bien foiblement les écarts d'une tête
» exaltée, si on les compare à vos desseins. »

Il combattit avec la même justesse l'opinion que l'Angleterre ne pouvoit pas demeurer en paix avec la France, tant que dureroit le système des Jacobins. Il demandoit si, une fois qu'on auroit obtenu des conditions de paix honorables, il ne convenoit pas mieux de pourvoir, par des précautions, à la sûreté de la constitution que d'avoir à soutenir une guerre accompagnée d'une énorme consommation d'hommes et d'argent, et qui ne donnoit pas plus de sûreté pour le maintien de la constitution, que ne pouvoit faire la guerre elle-même. En supposant que le danger fût le même en paix et en guerre, ne falloit-il pas préférer le parti qui affranchissoit l'Angleterre d'une épouvantable dépense? « C'est faire un bien faux rai-
» sonnement, continuoit M. Fox, que de calculer les res-
» sources des Français d'après leur commerce. Ils n'en ont

Digitized by Google

» point. Ils ne comptent absolument que sur les ressources de
» leur propre territoire. La dépréciation de leurs assignats
» n'a nullement altéré leurs forces. Et lorqu'un peuple est
» décidé à souffrir, l'histoire nous prouve que ses ressources
» sont inépuisables. Il y a long-temps que Xénophon nous a
» dit que le fer commande l'or. Quant les assignats seront
» tombés, les Français auront la ressource de piller leurs voi-
» sins. On dira que le pillage est une ressource passagère;
» mais lorsqu'une nation a abandonné ses habitudes de paix et
» d'industrie, lorsqu'elle est devenue purement guerrière,
» elle est aussi capable de répandre par-tout la désolation. »

Les amis sincères de leur pays ont regretté que M. Fox ne fût pas entré dans l'administration à la fin de 1794, avec le comte Fitz-William et le duc de Portland. Les ministres ne surent pas saisir le moment de faire une paix avantageuse : M. Fox y auroit probablement réussi.

Le 29 octobre 1795, il y eut à Londres une émeute, dans laquelle le carrosse du roi fut brisé par la populace. Il falloit des lois et des mesures vigoureuses pour arrêter les effets de cet esprit séditieux : elles furent proposées dans la chambre basse, et donnèrent lieu à des discussions très-vives. Voici comment M. Fox s'exprima : « Si ces lois passent par la seule
» influence du ministre, en opposition à l'avis de la grande
» majorité de la nation, et que l'on me demande dans le
» public ce qu'il y a à faire, je répondrai, que ce n'est pas
» une question de morale ni de devoir mais de prudence.
» Soumettez-vous à la loi, dirai-je, aussi long-temps que
» vous y êtes forcés. Ces lois détruiront la constitution : elles
» font partie du système d'une administration qui a ce but. »

De violens murmures interrompirent l'orateur. « Je sais,
» dit-il, que l'on donnera à mes opinions des interprétations
» fausses, et je les brave. Jamais les Stuarts n'ont fait de ten-
» tatives qui demandassent une oposition plus vigoureuse ; et
» les temps extraordinaires exigent des déclarations extraor-
» dinaires. »

M. Pitt répondit : « La déclaration de l'honorable membre
» ne sauroit être prise dans un sens douteux. Je le remercie de
» l'avoir faite. Le public le verra élevant son jugement contre
» la majorité du parlement, visant à dissoudre la société, et
» persuadant à la nation qu'elle devroit avoir recours aux
» armes, si elle pouvoit le faire avec succès. Qu'il ne s'ima-
» gine pas cependant que les Anglais manqueront de courage
» pour soutenir les lois! L'honorable membre trouvera les
» lois plus fortes que lui; et s'il en étoit autrement j'espère
» que nous aurions des bras pour les soutenir. »

« Je ne rétracterai pas une syllabe de ce que j'ai dit,

Digitized by Google

» reprit M. Fox, l'honorable membre a fort mal représenté » mon opinion. Je répète que, si des lois qui tendent à dé- » truire la constitution viennent à passer, contre l'avis de la » majorité de la nation, je donnerai le conseil dont j'ai parlé. » Je donnerai mon avis par écrit, si l'on le désire. Mes expres- » sions peuvent être fortes; mais les mesures fortes demandent » des expressions du même genre. » . . . . . .

Après la dissolution du parlement, en 1796, M. Fox fut réélu pour Westminster. Les scéances du parlement recommencèrent en octobre. M. Fox donna hautement son approbation aux mesures du ministre pour le rétablissement de la paix, par l'envoi d'un ambassadeur à Paris. En décembre, il fit une motion de censure contre M. Pitt, pour avoir avancé de l'argent à l'Empereur d'Autriche et aux princes émigrés, sans que le parlement en eût eu connoissance. Les débats furent longs et animés. Quelques amis du ministre se joignirent à M. Fox, ce qui n'empêcha pas que la motion ne fût rejetée par une grande majorité.

En mai 1797, M. Fox fut un des trois individus qui se chargèrent de présenter au roi une pétition de la ville de Bristol, signée par près de quatre mille individus, et qui demandoit le renvoi des ministres.

Quelques jours après, il présenta une seconde pétition pour Antrim, et en sa qualité de conseiller-privé du roi, il demanda une audience dans le cabinet de Sa Majesté, pour lui représenter que la Grande-Bretagne étoit dans la situation la plus alarmante. Le roi convaincu de l'habileté et de l'intégrité de ses ministres, ne se laissa point ébranler.

Peu de jours après, M. Fox fit une motion tendante à faire révoquer les lois nouvelles sur la trahison et la sédition; mais la chambre s'étant divisée, il n'eut que cinquante-deux voix, contre deux cent soixante. Dans une des séances suivantes, son ami M. Grey fit une motion pour la réforme dans le mode de représentation du peuple dans le parlement. M. Fox se surpassa lui-même en cette occassion. Il termina son discours par ces mots : « Je remercie du fond de mon cœur, ceux » qui ont soutenu cette motion, car j'espère qu'elle sauvera » notre pays. Nous en sommes à nos dernières ressources, et » si les hommes qui nous gouvernent aujourd'hui continuent » à mener les affaires, la nation est perdue, Si l'on imagine » que je desire être du nombre de leurs successeurs on se » trompe: je déclare solennellement le contraire. J'entends » des gens qui me disent : « Vous ne faite que du mal ici, et ce- » pendant, nous serions fâchés que vous vous retirassiez. » » Je ne sais comment satisfaire ces gens-là : nous ne pouvons

Digitized by Google

» faire notre devoir, sans faire du mal, et notre inaction leur » déplairoit. Quant à moi, je ne pense pas que je doive » m'absenter complétement de cette chambre, et ce n'est pas » mon intention. Mais après avoir suivi la conduite de cette » assemblée, après l'avoir vu donner sa confiance et son » appui à des ministres convaincus de fautes graves d'inca- » pacité, et de l'intention de tromper la chambre; après avoir » vu celle-ci persister dans son aveuglement sur une conduite » dont les conséquences évidentes jettent l'alarme parmi la » nation; après avoir vu que, ni la raison, ni le devoir, ni l'ex- » périence ne peuvent engager les membres de cette chambre » à s'opposer aux mesures du gouvernement, je pense, certes, » qu'il m'est bien permis de consacrer désormais un peu » plus de temps à des objets particuliers d'intérêt, et à la » retraite que j'aime. Je pense qu'il est fort inutile que je » continue à me donner ici beaucoup de peine. Lorsque je » croirai que mes efforts peuvent contribuer à nous replacer » dans la position que nous ont fait perdre l'incapacité de » l'administration et la confiance que lui accorde le parle- » ment, on me verra reparoître dans cette chambre. J'ai dit: » j'ai indiqué le remède; et malheur à l'Angleterre si » l'orgueil et les préjugés s'opposent encore long-temps à » son application. »

En conséquence de cette déclaration, M. Fox cessa de paroître au parlement. Il recevoit tous les jours des lettres d'injures ou de reproches, signées de ces mots : *Un Electeur de Westminster*. Cela le tourmentoit beaucoup. A mesure qu'il ouvroit ces lettres, et qu'il voyoit le mot *Electeur*, il les jetoit sur le parquet, en disant : « Voilà encore du papier » pour mon cuisinier. » Il rappeloit à cette occasion que lord North avoit coutume de lire tout ce qu'on écrivoit contre lui, et récompensoit même quelquefois les satiriques spirituels; mais que, quant à lui-même, il ne pourroit pas agir ainsi, et qu'il lui étoit toujours pénible de se sentir des ennemis.

Il rentra en parlement, à l'occasion des nouveaux impôts, et s'opposa de toutes ses forces à leur adoption. Il ne manquoit jamais une séance du club des Whigs. A l'anniversaire de son jour de naissance, le 24 janvier 1798, il y eut mille huit cents billets distribués pour la fête; et la foule fut si grande qu'une partie de ceux qui avoient payé d'avance furent obligés d'aller dîner ailleurs, et qu'il y eut beaucoup de gens blessés dans la foule. Le duc de Norfolk présida l'assemblée, et fit le discours suivant : « Nous voici rassemblés dans un moment difficile, » pour célébrer la naissance d'un homme cher aux amis de la » liberté. Je vous rappellerai qu'il n'y a pas encore vingt ans » que l'illustre Washington, secondé de deux mille hommes

Digitized by Google

» seulement, étoit occupé de la défense de son pays. L'Amé-
» rique est libre maintenant. Nous sommes aujourd'hui plus
» de deux mille rassemblés dans ce lieu : je vous laisse faire
» l'application. » Le duc porta ensuite pour toast : « *A la*
» *Majesté du peuple, notre Souverain!* » Cette conduite indécente dans le premier pair du royaume, lui valut un message du roi pour le priver de ses charges de lord lieutenant dans le comté d'York, et de commandant de la milice.

Le 3 de mai, dans un dîner du club des Whigs, M. Fox porta pour toast : « *La souveraineté du peuple de la Grande-*
» *Bretagne.* » Il fit ensuite un discours très-violent contre la conduite des ministres en Irlande. Il les accusa d'avoir le projet d'appliquer à l'Angleterre les mêmes mesures de rigueur; mais il se déclara prêt, quelque fût le gouvernement de la Grande-Bretagne, à combattre pour la défense du pays, contre les ennemis du dehors. Il compara les ministres d'Angleterre au directoire de France. Il dit que son parti étoit pris de vivre dans la retraite, mais qu'il se trouveroit heureux d'en sortir toutes les fois que ses services pourroient être utiles à sa patrie. Il parla ensuite du projet d'invasion en Angleterre. Il dit qu'il n'en redoutoit nullement l'exécution, et que si les Français avoient la témérité de l'essayer, même avec des forces considérables, ils seroient complétement détruits. Dès que le roi fut informé de la manière dont M. Fox s'étoit exprimé en cette occasion, il raya son nom de la liste des conseillers-privés.

Dans la procédure de haute trahison, qui eut lieu à la même époque, M. Fox fut entendu comme témoin en faveur d'Artur O'Connor. Ses ennemis insinuèrent qu'il étoit un des complices secrets de l'accusé dans cette affaire, qui se termina par l'exécution d'un des prévenus.

Nous allons maintenant suivre l'homme d'état dans les scènes tranquilles de sa vie privée. Il y reprit les occupations littéraires que les soins de la politique avoient interrompues. Il régla sa journée d'une manière invariable. Il prit l'habitude de se lever matin. Jusque-là toutes ses heures avoient été tardives. M. Burke, avant leur rupture, avoit coutume de passer chez lui en allant au Parlement; et il le trouvoit à trois heures après-midi, qui commençoit à déjeûner. « Je ne suis pas étonné, disoit-il en plaisantant, que ce
» Charles mette tant de vigueur dans les discours qu'il nous
» fait en Parlement : le voilà tout frais, tandis que je suis
» déjà harrassé de fatigue pour avoir travaillé dès le matin. »

A l'extrémité de la hauteur de Sainte-Anne, du côté de l'ouest, il y a un arbre placé sur un tertre. M. Fox avoit

Digitized by Google

fait mettre un banc autour de cet arbre, d'où l'on a une superbe vue de la Tamise. Il alloit souvent s'établir sur ce banc, au soleil levant, pendant sa retraite.

Lorsque quelque chose dérangeoit son plan de vie journalier, il en éprouvoit une sorte d'impatience. Il destinoit tous les jours, une heure, avant déjeûner, à l'étude d'une langue nouvelle, ou à se rappeler celles qu'il avoit un peu oubliées. Il avoit une singulière méthode pour apprendre une langue. Il destinoit d'abord une semaine à étudier les déclinaisons et la conjugaison des verbes. Il commençoit ensuite à traduire, à l'aide d'un dictionnaire, et il apprenoit la syntaxe à mesure que les exemples se présentoient.

Après son déjeûner, il lisoit ordinairement deux heures. Si c'étoit un historien, il comparoit soigneusement le texte avec les auteurs cités. Il avoit coutume de dire, en parlant de Gibbon et de Hume : « Le premier aime tant les Rois, » et le second hait tant les prêtres qu'il ne faut pas les en » croire lorsqu'il s'agit des uns ou des autres. » Il découvrit que Gibbon avoit cité plusieurs ouvrages dont il n'avoit lu que les préfaces : en effet cet historien cite le troisième volume d'un livre qui n'en a que deux ; c'est la préface qui l'avoit induit en erreur. M. Fox faisoit profession d'admirer le talent de Gibbon pour rassembler les faits sous un même point de vue ; mais il le trouvoit verbeux. « Il pense comme Tacite, » disoit-il, mais il écrit comme Curtius. » Il étoit dans l'usage d'effacer au crayon les mots inutiles, lorsqu'il lisoit un ouvrage : l'exemplaire sur lequel il a lu Gibbon est curieux sous se rapport : il appartient à lord Lauderdale.

M. Fox faisoit beaucoup de cas de l'ouvrage d'Adam Smith ; mais il le trouvoit long et empesé. Il prétendoit que l'auteur raisonnoit et concluoit, lors même que ni l'un ni l'autre n'étoit nécessaire ; et qu'il s'engageoit dans une chaîne d'argumens dont le résultat étoit souvent insignifiant. « Il » y auroit beaucoup à gagner, disoit-il, si l'on supprimoit » la moitié de l'ouvrage. »

Il ne parloit qu'avec mépris des œuvres de Turgot. « Les » Français n'étoient pas assez libres, disoit-il, pour entendre » l'économie politique et les finances. » Il s'exprimoit avec éloge sur l'histoire d'Angleterre par Henry ; mais, en parlant de l'histoire de George III, par Belsham, il s'écrioit : « Comment est-il possible qu'un homme qui n'est pas » aveugle écrive de pareilles choses ! »

Il lisoit tous les papiers publics du matin et du soir. Le Morning-chronicle étoit son papier favori. Nous ne pouvons pas affirmer qu'il y ait jamais rien inséré ; mais ses amis ont

Digitized by Google

prétendu y reconnoître souvent les tournures et les mots qu'il employoit de préférence dans la conversation.

Lorsque le temps étoit beau, il avoit coutume de faire à pied une promenade d'une heure avant le dîner. Le duc de Bedford dînoit quelquefois chez lui; mais le plus souvent, Mr. Fox mangeoit tête à tête avec Mad. Armstead. Il vivoit avec une grande simplicité, et dépensoit peu. Ses vins ne lui coûtoient rien, parce qu'un marchand de vin, son admirateur passionné, fournissoit sa cave gratis. Mr. Fox n'avoit jamais pu lui faire accepter aucune indemnité.

Le repas qu'il aimoit le mieux étoit le thé; et jamais il ne le prenoit sans avoir un roman qu'il lisoit à haute voix, alternativement avec Mad. Armstead, et le duc de Bedford, lorsque celui-ci se trouvoit là. Lorsque *Camilla* de Mad. Darbley (Miss Burney) parut, on en apporta un exemplaire, au moment où Mr. Fox étoit à dîner. Il vouloit se mettre à le lire immédiatement, mais Mad. Armstead, lui ôtant le volume des mains, lui dit en riant: « Il faut être conséquent. Remettons la » lecture à l'heure du thé. » En effet, quand l'heure du thé fut venue, M. Fox se mit à lire le roman avec un extrême intérêt.

Il paroît que M. Fox écrivoit fort rarement; et ses amis les plus intimes affirment qu'il n'a jamais travaillé à la prétendue histoire de la révolution, dont on le croyoit occupé. M. Fox étoit excellent nageur, et tous les jours il se baignoit dans la rivière. En été il se promenoit beaucoup le soir, et ne se couchoit que fort tard. Il paroissoit se trouver extrêmement heureux dans cette retraite; et certainement Mad. Armstead y y contribuoit beaucoup. On s'accorde à dire que sa conduite fut régulière pendant tout le temps de sa liaison avec M. Fox.

Il se rejeta dans les affaires à l'occasion des ouvertures de paix, qui furent faites par la France au commencement de l'an 1800. L'année suivante M. Pitt s'étant retiré du ministère à cause de la querelle sur l'Irlande, tout le monde jeta les yeux sur M. Fox pour le remplacer; mais le roi ne put pas se résoudre à le nommer, et appela M. Addington. Ce fut sous les auspices de celui-ci que la paix d'Amiens fut négociée et conclue. M. Fox considéra cette paix, non comme bonne, mais comme moins désastreuse que la guerre dans laquelle l'Angleterre se trouvoit depuis long-temps engagée...

Après avoir été réélu en 1802 pour Westminster, M. Fox partit au commencement d'août pour aller faire un voyage sur le continent. On prétendit qu'il alloit chercher à Paris des matériaux pour son histoire des Stuarts. Il est douteux qu'il ait jamais eu le projet de cet ouvrage. Avant de quitter l'Angleterre, il prit le parti d'épouser Mad. Armstead. Lorsque

Digitized by Google

M. et Mad. Fox arrivèrent à Calais, ils furent complimentés par la Municipalité. Ils allèrent de là à Amsterdam, puis à Spa. En passant ensuite à Lille, M. Fox, qui gardoit l'incognito, fut reconnu, et ne put pas éviter de recevoir des fêtes.

Il fut reçu à Paris avec distinction, et il vit beaucoup de monde. Sa présence dans cette capitale excita prodigieusement la curiosité. Dans les promenades publiques et dans les rues, on s'attroupoit pour le voir passer. Son portrait étoit dans toutes les boutiques; et cependant il ne voulut jamais consentir à poser ni pour les peintres, ni pour les statuaires.

Il parla toujours avec plaisir du dernier voyage qu'il avoit fait à Paris. « Il avoit plus appris sur le caractère des Français, » disoit-il, dans ce peu de temps, que dans tous les séjours » qu'il y avoit faits. »

VARIÉTÉS.

LITTÉRATURE, SCIENCES, ARTS, SPECTACLES, NOUVELLES LITTÉRAIRES.

— La séance publique de l'Académie française, pour la réception de S. E. M. le cardinal Maury, est fixée définitivement au 6 de mai. C'est M. l'abbé Sicard qui présidera l'Institut dans cette circonstance.

— Le concours proposé aux élèves de l'école spéciale d'architecture, à l'occasion des obséques de l'architecte Ledoux, a été jugé, il y a quelques jours, par une commission de trente architectes. Le programme étoit un édifice consacré à l'enseignement de l'architecture et des arts qui en font partie, et dans lequel seroit placé d'une manière convenable un petit monument en l'honneur de M. Ledoux. Le premier prix, consistant en une médaille d'or de 500 fr., a été décerné à M. Chantillon, élève de M. Percier; le second prix, à M. Alavoine, élève de M. Faivre; le troisième, à M. Lacornée, élève de M. Bonard; et le quatrième, à M. Couder, élève de M. Durand. Dix-sept projets avoient été présentés au concours.

— S. Exc. le ministre de l'intérieur vient d'adresser la lettre suivante au président de la première classe de l'Institut (l'Académie des Sciences) :

« M. le président, S. M. l'EMPEREUR me charge de faire connoître à la classe de l'Institut que vous avez l'honneur de présider, sa résolution de *faire placer dans la salle des séances de l'Institut la statue de d'Alembert, celui de mathématiciens français qui, dans le siècle dernier, a le plus contribué à l'avancement de cette première des sciences.* l'EMPEREUR desire que la première classe voie dans cette détermina-

Digitized by Google

tion *une preuve de son estime pour elle, et de sa volonté constante d'accorder des récompenses et de l'encouragement aux travaux de cette compagnie, qui importent tant à la prospérité et au bien de ses peuples.* En copiant fidellement les expressions de la lettre que S. M. m'a fait l'honneur de m'écrire de son camp d'Osterode, le 17 mars 1807, je crois ne pouvoir annoncer à la première classe, d'une manière plus agréable et plus honorable pour elle, la résolution dont j'ai été chargé de lui donner connoissance. Je me félicite, M. le président, de ce que S. M., en me rendant l'interprète de ses nobles dispositions envers la première classe de l'Institut, m'a fourni une telle occasion de vous renouveler l'assurance de ma considération distinguée. »

Signé CHAMPAGNY.

— On lit dans la *Bibliothèque Britannique* la lettre suivante, écrite par un Anglais, sous la date de Saint-Pétersbourg, 6 janvier 1807 :

..... J'ai eu le plaisir de dîner, il y a quelques jours, chez Mad. de ***, avec cette jeune Sibérienne qui a donné un si grand exemple d'amour filial, et que Mad. Cottin a rendue célèbre dans le touchant et simple roman d'*Elisabeth*. Le père de cette héroïne avoit été condamné aux travaux en Sibérie. Il habitoit avec sa femme et sa fille unique une misérable cabane dans le gouvernement de Tobolsk. Aussitôt que cette jeune personne fut capable de réfléchir, elle se crut destinée à rendre la liberté à son père. Ce projet l'occupa longtemps. A l'âge de seize ans, elle insista avec tant de fermeté et de tendresse auprès de ses parens, que ceux-ci, qui jusqu'alors s'étoient opposés à son dessein, trouvant dans sa persévérance une sorte de vocation surnaturelle, cédèrent à son desir, et lui permirent d'essayer de parvenir jusqu'à Pétersbourg. Elle s'achemina seule avec la valeur de quinze sous dans sa poche. Elle traversa les déserts Tartares, en obtenant l'hospitalité partout; et après dix mois de route, elle arriva à Moscou. Elle se rendit dans un couvent de religieuses. Celles-ci la reçurent avec bonté, et lui donnèrent une lettre pour la princesse de T., à Pétersbourg. La princesse l'accueillit très-bien, la logea, et lui indiqua de quelle manière elle devoit s'y prendre pour obtenir la grace de son père. Malgré ces directions, elle passa quatre mois entiers à solliciter inutilement une audience de la personne à laquelle on l'avoit adressée. Enfin on lui indiqua M. de ***, auquel elle exposa sa situation. Il s'empressa d'en instruire S. M. l'impératrice-mère. Celle-ci en parla à l'empereur. S. M. ordonna qu'il lui fût fait un rapport sur cette affaire ; et au bout de quelques jours, la grace fut accordée. L'impératrice demanda à la voir. M. de *** la lui présenta. L'Impératrice l'embrassa, la pro-

Digitized by Google

posa pour modèle aux jeunes personnes de l'Institut qu'elle protège, et qu'elle avoit rassemblées à cette occasion ; enfin, elle lui fit une pension. L'héroïne avoit fait vœu d'entrer dans un couvent, si elle réussissoit à libérer son père. Ses parens sont rentrés dans ce pays-ci, et vivent auprès d'elle.

Vous pouvez comprendre, d'après ce récit, avec quel empressement j'ai saisi l'occasion de voir cette personne extraordinaire. Elle a tout-à-fait l'air d'une héroïne de roman.

Elle a une figure agréable, une expression de physionomie infiniment douce, une grande modestie, pas l'ombre de timidité, et elle cause très-facilement. Mad. Cottin l'a mariée sans son consentement, car elle va être religieuse dans un couvent de Moscou : elle est sur le point de prononcer ses vœux, et d'abandonner à son père la pension qu'elle reçoit de l'Impératrice-mère. Elle a obtenu de son abbesse une dispense pour quelques affaires qu'elle a à Pétersbourg. Elle est venue chez Mad. de *** en grande robe, ou plutôt en simarre noire, coiffée d'un long bonnet pointu de velours noir, attaché sous le menton, avec une bande de même étoffe de deux pouces de large. La conversation a roulé sur le roman de Mad. Cottin. Elle s'est récriée sur les inexactitudes que l'auteur s'étoit permises. On lui a représenté qu'à tout roman il falloit un dénouement convenable, et qu'elle n'étoit nullement compromise par la fiction qui la marioit. Mad. de*** m'a présenté à elle comme un étranger très-curieux de la voir et de l'entendre, et comme pouvant un jour dire à madame Cottin que j'avois vu l'héroïne de son roman. Elle m'a remercié en russe de tout ce que mon empressement avoit d'obligeant pour elle. « Je ne mérite guères cette curiosité » a-t-elle ajouté ; je ne saurois comprendre ce qu'il » peut y avoir de remarquable dans ma conduite. Dites, » je vous prie, à Mad. Cottin, si jamais vous la voyez, que » je suis très-fâchée qu'elle m'ait mariée. Si elle m'avoit mise » dans un couvent, elle auroit tout aussi bien terminé mon » histoire. »

Elle est revenue plusieurs fois là-dessus. Mad de*** lui a dit ensuite : « Mais vous êtes bien jeune pour vous renfermer » dans un cloître : ne craignez-vous point d'avoir des regrets ? » Vous auriez aisément trouvé un bon mari. »

« Il y a si peu de bons maris dans le monde ! a-t-elle ré- » pondu. Je n'ai point d'envie d'en courir la chance. D'ail- » leurs, si je me mariois, je ne pourrois plus céder ma pen- » sion à mon père. » — En tout, elle m'a paru extrêmement intéressante.....

Digitized by Google

NOUVELLES POLITIQUES.

Constantinople, 27 février.

Des firmans sont partis pour ordonner aux régences Barbaresques de courir sur le pavillon anglais déclaré ennemi des Musulmans. D'autres firmans sont partis pour faire saisir dans toutes nos provinces, les marchandises anglaises et les négocians anglais.

La même mesure a été prise par le schah de Perse.

Tous les négocians, toutes les marchandises et comptoirs anglais, dans toute l'étendue des deux Empires de Constantinople et de Perse, sont confisqués. (*Monitteur.*)

Finckenstein, 3 avril.

Nous recevons des nouvelles officielles de Constantinople. Les affaires vont au mieux. Les Anglais ont complétement échoué, et ont été obligés de repasser le détroit des Dardanelles. La Porte montre une énergie qui a confondu les Anglais et les Russes. *Monitteur.*

PARIS, *vendredi* 18 *avril.*

S. M. a rendu, le 14 mars, le décret suivant :

« Le prince Jérôme, contre-amiral de nos armées navales, » est nommé général de division de nos armées de terre. »

LXIX^e BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Finckenstein, le 4 avril 1807.

Les gendarmes d'ordonnance sont arrivés à Marienwerder. Le maréchal Bessières est parti pour aller en passer la revue. Ils se sont très-bien comportés, et ont montré beaucoup de bravoure dans les différentes affaires qu'ils ont eues.

Le général Teulié, qui jusqu'à présent avoit conduit le blocus de Colberg, a fait preuve de beaucoup d'activité et de talent. Le général de division Loison vient de prendre le commandement du siége de cette place. Le 19 mars, les redoutes de Selnow ont été attaquées et emportées par le 1^er régiment d'infanterie légère italienne. La garnison a fait une sortie. La compagnie de carabiniers du 1^er régiment léger et une compagnie de dragons l'ont repoussée. Les voltigeurs du 19^e régiment de ligne se sont distingués à l'attaque du village d'Allstadt. L'ennemi a perdu dans ces affaires trois pièces de canon et 200 hommes faits prisonniers.

Le maréchal Lefebvre commande le siége de Dantzick. Le général Lariboissière a le commandement de l'artillerie. Le corps de l'artillerie justifie dans toutes les circonstances la réputation de supériorité qu'il a si bien acquise. Les canonniers français méritent, à juste raison, le titre d'hommes

Digitized by Google

d'élite. On est satisfait de la manière de servir, des bataillons du train.

L'Empereur a reçu à Finckenstein une députation de la chambre de Marienwerder, composée de MM. le comte de Groeben, le conseiller baron de Schleinitz et le comte de Dohna, directeur de la chambre. Cette députation a fait à S. M. le tableau des maux que la guerre a attirés sur les habitans. L'Empereur lui a fait connoître qu'il en étoit touché, et qu'il les exemptoit, ainsi que la ville d'Elbing, des contributions extraordinaires. Il a dit qu'il y avoit des malheurs inévitables pour le théâtre de la guerre; qu'il y prenoit part, et qu'il feroit tout ce qui dépendroit de lui pour les alléger.

On croit que S. M. partira aujourd'hui pour faire une tournée à Marienwerder et à Elbing.

La seconde division bavaroise est arrivée à Varsovie.

Le prince royal de Bavière est allé prendre à Pultusk le commandement de la première division.

Le prince héréditaire de Bade est allé se mettre à la tête de son corps de troupes à Dantzick. Le contingent de Saxe-Weymar est arrivé sur la Warta.

Il n'a pas été tiré aux avant-postes de l'armée un coup de fusil depuis quinze jours.

La chaleur du soleil commence à se faire sentir; mais elle ne parvient point à amollir la terre. Tout est encore gelé : le printemps est tardif dans ces climats.

Des courriers de Constantinople et de Perse arrivent fréquemment au quartier-général.

La santé de l'Empereur ne cesse pas d'être excellente. On remarque même qu'elle est meilleure qu'elle n'a jamais été. Il y a des jours où S. M. fait 40 lieues à cheval.

On avoit cru, la semaine dernière, à Varsovie que l'Empereur y étoit arrivé à dix heures du soir; la ville entière fut aussitôt et spontanément illuminée.

Les places de Praga, Sierock, Modlin, Thorn et Marienbourg commencent à être en état de défense; celle de Marienwerder est tracée. Toutes ces places forment des têtes de pont sur la Vistule.

L'Empereur se loue de l'activité du maréchal Kellermann à former des régimens provisoires, dont plusieurs sont arrivés à l'armée dans une très-bonne tenue, et ont été incorporés.

S. M. se loue également du général Clarke, gouverneur de Berlin, qui montre autant d'activité et de zèle que de talent dans le poste important qui lui est confié.

Le prince Jérôme, commandant des troupes en Silésie, fait preuve d'une grande activité, et montre les talens et la prudence qui ne sont d'ordinaire que les fruits d'une longue expérience.

Digitized by Google

(No. GCCI.)
(Samedi 25 Avril 1807.)

MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

MA PROMENADE AU BOIS DE SATORI,

PRÈS DE VERSAILLES.

Un jour, du bois de Satori,
Bois des amans et des poètes,
Bois charmant que j'ai tant chéri,
Dont j'ai su les routes secrètes,
Je descendois seul, m'en allant,
Le soir, ma promenade faite,
Le front paisible, et d'un pas lent,
Regagner mon humble retraite.
C'étoit le temps où les côteaux,
Les forêts, les airs et les eaux,
Les champs, les vergers de Pomone,
Jaunissant leurs vastes tableaux,
Se teignent des mâles pinceaux
De la grave et touchante Automne :
Temps où le cœur plus recueilli,
Dans sa pensée enseveli,
Aux plus doux songes s'abandonne.
Grace à l'enchantement fécond
De mes heureuses rêveries,
Je me croyois, par leurs féeries,
Dans les Etats de Céladon,
Au sein des fleurs et des prairies;
Y portant gentil chapeau rond,
Pannetière et petit jupon,
Musette aussi. Dans le canton
On m'appeloit, c'étoit mon nom,
Pasteur de la belle Egérie.
Je tenois mon Tibulle en main.
Tout près de moi, dans mon chemin,
Sur le penchant de la montagne,
S'offre un troupeau que j'accompagne.

Digitized by Google

Les moutons viennent me chercher.
Un pauvre agneau vient me lécher.
« O, dis-je, famille innocente,
» Sans nul fiel, timide, impuissante;
» Et toi qu'on défend des loups,
» Chien vigilant, brave, et docile;
» Et toi, pasteur sensible et doux,
» Dont l'œil les suit, les compte tous,
» Et leur cherche un vallon fertile;
» De vous que j'aime à m'approcher!
» Bientôt, en vers faits pour toucher,
» De moi vous aurez une idylle. »
Avec eux je rentre à la ville:
Ce pasteur, c'étoit un boucher!

Par M. Ducis, de l'Académie Française.

MA CARRIÈRE POÉTIQUE,

A MES AMIS DU DÉPARTEMENT DE ***.

1er septembre 1806.

Vous les amans de la Victoire,
Célébrent des combats les funestes hasards;
Jamais des fiers enfans de Mars
Ma voix n'aura chanté les fureurs et la gloire:
Des lauriers teints de sang affligent mes regards.
Mais, dès l'aurore de ma vie,
Je consacrai, par un juste retour,
Mes premiers chants à mon premier amour;
De parens adorés fils unique et chéri,
Si de mon jeune luth ils aimoient l'harmonie,
Moi je comptois leur fête au rang des plus beaux jours....
Bonheur perdu trop tôt, et perdu pour toujours!

Au sein du paisible hermitage
Où mon enfance s'élevoit,
Oh, comme mon cœur jouissoit
Des charmes de ce paysage,
Qu'encor l'azur embellissoit!
Les coteaux, les bois, la verdure,
Les fontaines, les prés fleuris,
Les oiseaux, les roses, les lis,
Tout m'enchantoit dans la nature.
Elle anima mes doux concerts:
A l'imiter j'étois fidelle,
Et j'osai bien ôt, avec elle,
Chanter le Dieu de l'univers.

En ce jour qui succède à celui de l'enfance,
Jour qui naît plus brillant, s'écoule moins serein,
On me dit qu'un enfant aimable, un peu malin,
Dont l'ignorois encor le nom et la puissance,
Viendroit bientôt embellir mon destin.
Je rougissois, je craignois sa présence;
Mais il parut sous les traits de l'hymen,
Et de l'Amour je chantai l'innocence.
« Je veux, dit-il, que la romance,
» De tes chansons soit le refrein. »

Digitized by Google

Je répondis sans défiance :
« Un Dieu ne veut jamais en vain. »
Voyez pourtant à quoi l'hymen expose !
Un autre Amour, et lui-même en fut cause,
Vint de mal'yre exciter les accords.
Rappellerai-je ici ses doux transports ?
Ce n'est pas là ce que je me propose :
On sait si bien son empire immortel,
Qu'il me suffit, sans en dire autre chose,
De le nommer, c'est l'amour maternel.

Et toi, ma compagne fidelle,
Tendre amitié, repos du cœur,
Source toujours pure et nouvelle
De confiance et de bonheur.

Pour toi seule je fus poète ;
Tu sais que mes foibles accens
N'ont qu'à ton oreille discrète
Confié de timides chants.

Mais le seul prix qui m'intéresse,
Amitié, j'ai su l'obtenir ;
Mes vers, ignorés de la presse,
S'impriment dans ton souvenir.

Si toujours ma voix sut te plaire,
Quand j'exprimois ta douce loi,
C'est que ma Muse solitaire
Etoit naïve comme toi.

Ah, si le sort inexorable
N'eût interdit au genre humain
Une félicité durable,
On la trouveroit dans ton sein !

Fleur d'amitié touchante et belle,
Heureux qui pourroit te cueillir,
Sans craindre l'épine cruelle
Qui de douleur fait tressaillir !

Mais tous les biens où l'homme aspire
Sont pour lui mêlés de rigueurs ;
On peut même sous ton empire,
Douce amitié, verser des pleurs.

Et cependant la défiance,
Les soupçons jaloux, inquiets,
Des cœurs soumis à ta puissance
N'oseroient altérer la paix.

Souvent ton frère, sans prudence
Au caprice est sacrifié ;
Mais si tu craignois l'inconstance,
Tu ne serois pas l'amitié.

Qui peut donc causer la souffrance
Où mon triste cœur est livré ?
Ah ! je n'ai pas nommé l'*absence*,
C'est le trait qui l'a déchiré.

O mes compagnes, mes amies !
Eh quoi, déjà le doux printemps
Vous vit trois fois, dans nos prairies,
Cueillir sans moi la fleur des champs !

Digitized by Google

Que dis-je ? Non, ces fleurs charmantes,
Sans moi, vous les laissez flétrir;
Trois fois, sur leurs tiges mourantes,
Le printemps les a vu périr.

Frappé d'une langueur funeste,
Comme elles, mon cœur en ce jour
Succombe hélas ! Mais il lui reste
Un doux espoir.... C'est le retour.

Le retour ! Ce mot plein de charmes,
Je le redis avec transport,
Et le souris se mêle aux larmes
Que mes yeux répandent encor.

Près de vous, mes tendres amies,
Mon hermitage est l'univers;
Hélas, sans vous, aux Tuileries,
Je crois errer dans les déserts !

Mais j'aperçois venir l'Automne,
Sur l'aile des Zéphyrs légers,
Et déjà l'aimable Pomone
Embellit nos rians vergers.

Ah ! le ciel, dans ce temps propice,
Veut pour jamais nous réunir;
O, mes compagnes, quel délice !
Ce long exil.... il va finir.

Oui, c'en est fait, je pars, j'arrive,
Déjà je me vois dans vos bras;
Je vous trouverai sur la rive,
Qu'ombragent nos accacias.

Et puisqu'enfin de ma prière
Les Dieux ont eu quelque pitié,
Je n'achèverai ma carrière
Que dans le sein de l'amitié.

Par Madame de ***.

ENIGME.

Dans le monde je fais du bruit;
Mon corps est porté par ma mère :
Cependant, je porte mon père,
Quoiqu'il soit grand, et moi petit.

LOGOGRIPHE.

De mes sept pieds ôtez le premier, ce qui reste
Peut produire mon tout, et devenir funeste.

CHARADE.

Souvent sur certains dos figure mon premier;
On n'eût pu voyager jamais sur mon dernier,
Si l'homme industrieux n'eût construit mon entier.

Le mot de l'Enigme du dernier N°. est *Grenade*.
Celui du Logogriphe est *Orange*, où l'on trouve *or, âne, orge, Agen, rage, Ange, orage, an*.
Celui de la Charade est *Fard-eau*.

Digitized by Google

DU SENS MORAL INTÉRIEUR,

ET DE L'ORIGINE DU BEAU.

Le premier objet en toute chose, est de chercher la vérité, qui peut seule donner de la stabilité aux travaux des hommes; et lors même qu'on se trompe, la bonne foi sert d'excuse. Mais un second objet non moins nécessaire, c'est de savoir plaire; et l'on n'y parvient qu'à l'aide du *beau*, qu'il est si difficile d'atteindre.

Pour cet effet, il faut recourir à la nature de l'esprit, et connoître ce qu'il aime. Quelque peu élevé qu'il puisse être, sa capacité n'est point entièrement remplie par les choses de la vie: il n'est aucune ame qui ne s'en dégoûte par instans, qui ne se sente au-dessus des plaisirs et des biens (1), et même qui ne puisse dédaigner le monde. Quoiqu'on aime la louange, la puissance et tous les autres biens, s'ils ne sont point acquis par le mérite propre, aucun d'eux ne satisfait pleinement le cœur. Qu'un homme soit entouré de tous les avantages du monde, qu'il vive à l'abri de toute crainte et de tout mal, s'il trouve son ame dégradée à ses regards par quelque mauvaise action, si le murmure secret de sa conscience lui reproche sa bassesse et son indignité, le spectacle toujours présent de sa turpitude lui devient un supplice; il se fuit lui-même: il ne peut trouver aucun bonheur qui ne soit empoisonné par ce sentiment d'avilissement. Au contraire, quand l'univers ignoreroit un acte de vertu, l'ame se complairoit dans sa propre satisfaction. Elle s'estime davantage lorsqu'elle agit contre l'intérêt du corps. La mort, qui est pour tous les êtres le passage le plus redoutable, devient quelquefois desirable à l'homme par un sentiment d'honneur. Enfin, en perdant tout, si nous conservons ce parfait contentement d'avoir bien agi ou bien pensé, nous pourrons jouir d'une félicité que la fortune même ne sauroit nous arracher.

Cette fière raison, qui se contente tant d'elle-même, cet orgueil généreux qui méprise la terre, n'annoncent-ils pas dans l'homme une essence plus noble que celle des autres êtres? Ce qui vient de la terre s'attache à la terre, ce qui

(1) Un Epicurien même en est convenu:

. . . . . *Medio de fonte leporum*
Surgit amari aliquid quod in ipsis floribus angit.
LUCRET.

Digitized by Google

la dédaigne montre une origine plus relevée. La brute suit naturellement l'impulsion de son corps ; l'homme trouve de la gloire à le vaincre. Le corps n'est donc pas le but de notre vie, comme pour l'animal, puisque la plus noble jouissance est celle de dominer le principe matériel, et puisqu'on ne peut fortifier l'esprit, qui constitue sur-tout notre être, qu'en affoiblissant le corps.

L'homme étant la première des créatures, a des rapports plus immédiats que les autres animaux avec la puissance créatrice : il hérite d'un rayon de son intelligence ; il aspire à étendre sa durée et son être dans une plus vaste sphère ; il est le nœud qui joint le ciel à la terre ; mais cette autre affection qui l'attache à ce monde, obscurcit en lui ce premier sentiment. Ainsi s'établissent en nous deux voies, l'une qui abaisse en quelque sorte l'ame vers les organes des sens, pour la répandre sur tous les objets de nos désirs ; l'autre qui, la détachant des sens, la rassemble au cerveau, pour la porter ensuite vers son centre et son principe. La première voie, qui est propre aux bêtes, ravale autant l'esprit que la seconde voie, qui est particulière à notre espèce, relève l'intelligence. « Ces hommes, » diroit Platon, perpétuellement enchantés par leurs sens, » comme par des Sirènes, tout plongés dans les voluptés » cruelles de l'Amour, succombant sans cesse sous le poids de » l'intempérance, ou dépensant toute leur pensée à voir, » entendre, sentir les choses journalières, n'ont aucune force » d'ame, parce qu'elle s'évapore toute au-dehors. Ils ressemblent » à ces mausolées magnifiques, qui ne contiennent au-dedans » que des cadavres. Ils ne trouvent plus rien de réel que ce » qui est matériel, et qu'ils peuvent saisir à pleines mains, ou » qui se rapporte aux plaisirs du corps ; ils se sentent vides » au-dedans d'eux-mêmes, et rien ne peut combler l'abyme de » leur cœur. Mais lorsque, dégoûtée des charmes de la terre, » et semblable à un prisonnier échappé de ses fers, l'ame » recherche son auteur, elle se replie et se ramasse sur elle-» même ; elle ferme toutes les issues par lesquelles elle s'écou-» loit et se dissipoit ; et s'étant fortifiée en se concentrant, elle » se met à l'unisson de la grande ame qui fait mouvoir toute » la nature. »

Nos sens extraient de toute la nature les impressions des objets, comme d'une mine féconde ; mais notre ame, semblable à la coupelle, sépare la pensée, comme un or pur, des matières terrestres et hétérogènes qui l'accompagnent. En effet, qui n'observeroit que les couleurs d'un tableau en elles-mêmes, ou les vibrations des sons dans un concert, ou le choix des mots et leurs mesures dans un poëme ou un discours, ne pourroit

Digitized by Google

pas en être ému. Tout ce qui est matériel frappe bien les organes : ils sentent les impressions, mais sont incapables de les juger ; et même s'ils sont sains ou malades, bien ou mal disposés, ils font varier tellement les goûts et les sentimens, qu'on n'en peut pas disputer. Au contraire, l'esprit discerne l'ouvrage de l'esprit, c'est-à-dire, la disposition, les rapports et l'ordre en quoi consistent la beauté, la force et l'expression des couleurs, des sons ou des paroles ; enfin, c'est l'ouvrage de l'intelligence qui pénètre jusqu'à l'intelligence : l'ame ne peut-être touchée que par l'ame. Comme un aimant promené dans un mélange de diverses substances, attire seulement les particules de fer, analogues à sa nature, sans s'attacher aux autres corps, de même l'intelligence sent elle seule la beauté et la vérité des choses : elle en est la mesure et le modèle ; tout ce qui ne se rapporte point à sa forme et s'éloigne de sa nature, ne participe nullement du *beau* et du *vrai*. L'ame, en effet, en est charmée; elle s'y unit par un penchant naturel comme à sa propre substance ; une action, une pensée sublimes l'émeuvent, l'éclat de la vérité la frappe. Les productions de ces heureux génies de l'antiquité, en agissant sur notre esprit, attestent encore à tous les âges la nature céleste du principe qui les a créées, et qui leur a communiqué en quelque sorte son immortalité.

Quelle que soit la diversité des hommes, selon les lieux et les temps, il y a dans tous une règle fondamentale de vérité et de justice. Pourquoi les enfans, les Sauvages ont-ils un sentiment de l'injustice si vif, si présent, qu'elle les révolte encore plus que nous, en qui la vue contiuelle du mal affoiblit cette impression ? Quelle est, dans le cœur du juste, cette force merveilleuse qui le soutient au milieu des périls auxquels il s'expose pour la vérité ? D'où viennent et ce témoignage de la conscience qui rassurent l'innocent, et ces remords qui décèlent d'avance le coupable ? Mais, de plus, l'ame est ainsi formée, que tous les hommes, d'un commun consentement, sans instruction, sans convention, jugeront bien d'une pièce de théâtre, d'un discours ou de tout autre ouvrage, s'ils peuvent clairement le comprendre, le sens commun étant dans tous une sorte de moule général qui n'admet que les formes qui s'y rapportent.

Des philosophes ont prétendu que nous ne recevions aucune idée innée, aucun principe originel. Cependant, on observe qu'indépendamment de l'instinct commun à tous les êtres pour se conserver et se nourrir, nous naissons avec des propensions marquées dans notre tempérament et une direction naturelle d'idées vers un but plutôt que vers tout autre. L'un est belliqueux, l'autre ami des Muses ; d'autres sont doux ou sévères,

Digitized by Google

ambitieux ou craintifs par nature. Ces dispositions émanent, comme l'instinct, d'une intelligence antérieure à toute instruction : cette lueur primitive, en s'allumant dans nous, doit produire la lumière de toutes nos connoissances futures. Pour peu que nous nous écoutions dans le silence des passions, nous entendrons cette voix obscure de la conscience qui, parmi les choses douteuses, nous dirige presque toujours bien. Dieu n'a pas voulu, sans doute, livrer l'homme à la témérité de ses propres conseils. Comme il faut avoir d'abord un poids fixe qui serve de type pour peser tous les corps, pareillement l'ame a reçu le poids primitif de la vérité, le modèle originaire du *beau*, avec lesquels la raison pèse et mesure toutes choses. Qu'étoit le génie familier de Socrate, sinon ce sentiment intérieur, plus développé dans une ame aussi réglée ? Cette étincelle divine de l'intelligence, recherche, par la voie des sens, l'esprit d'ordre qui anime tout l'univers. Ce sont autant de rayons de lumière dont elle se pénètre, dont elle augmente son foyer intérieur, et qui viennent se joindre à notre esprit par une analogie de nature. Au contraire, tout ce qui nous paroît sans vérité ou sans beauté, soit dans les productions naturelles, soit dans les ouvrages des hommes, refroidit et éteint tellement notre esprit, que le dégoût, l'ennui et le sommeil en naissent. Pour agir sur les autres intelligences, il faut, en quelque manière, leur communiquer la sienne ; il faut un esprit plus lumineux, et des sentimens plus expansifs, pour pénétrer, comme une douce chaleur, dans les autres cœurs, et pour en imprégner, si l'on peut ainsi parler, nos propres ouvrages.

Que notre esprit, par un retour sur lui-même, considère sa propre origine, il n'en trouvera point d'autre que ce Grand Esprit dont il réfléchit l'image, et des rayons duquel il s'éclaire. Par l'intelligence, l'homme entre en alliance avec Dieu ; par la voie des sens, il communique avec les animaux et le monde matériel. Notre ame est disposée par rapport à Dieu, comme nos yeux le sont pour le soleil : cet astre nous éclaire à l'extérieur, de même que le soleil intelligible à l'intérieur. Le droit sens, qui guide naturellement la pensée, est une participation de cette loi éternelle et un rayon de cette lumière divine (1) ; nos vérités sont les émanations du principe suprême de la vérité ; nous empruntons notre science et notre raison de cette intelligence infinie qui gouverne l'univers ; et comme nos yeux ne peuvent supporter la splendeur du soleil, de même notre ame ne peut pas fixer sa vue sur cet astre de la pensée, sans

(1) *Signatum est super nos lumen vultûs tui, Domine.*
PSALM.

Digitized by Google

en être ébloui. Sans lui, nous serions plongés dans une sombre ignorance de toutes les vérités, comme sans le soleil, toute la nature tomberoit dans une profonde obscurité. Nous ne comprenons rien que selon la mesure de la lumière qui nous a été départie, ou que l'œil de notre intelligence est capable de recevoir. Il y a des vues plus ou moins étendues, et des yeux qui supportent mieux que d'autres l'éclat du jour: de même, les esprits des hommes reçoivent, selon leur capacité et leur portée, cette lumière surnaturelle. Ce n'est pas sans raison qu'on a regardé les grands génies comme mieux empreints de cet élément intellectuel, et comme les ministres de la suprême puissance parmi leurs semblables. C'est par elle qu'ils obtiennent un si grand ascendant sur les esprits des autres hommes, et qu'ils dominent leur siècle: pareils à ces planètes qui, circulant autour du soleil, en reçoivent la chaleur, le mouvement, la vie, et entraînent leurs satellites dans leurs propres orbites. Ainsi, Dieu est dans nous-mêmes, ou plutôt nous sommes dans lui; et plus nous rapporterons toute chose vers cette fin générale, plus nous approcherons de la perfection, et nous participerons de son être.

Lorsqu'un homme découvre ou invente quelqu'objet par son génie, n'est-ce point à l'aide de ce flambeau intérieur, et par une concentration des rayons de l'intelligence vers un seul point? Si l'ame peut recevoir, soit par l'inspiration, soit par la méditation, le don d'intelligence, il faut que nous entrions en rapport avec l'Être créateur. La verve du poète, *cui mens divinior*, a besoin d'un échauffement, d'un enthousiasme surnaturel, sans lequel il ne produit rien d'excellent. Le génie ne s'acquiert point par l'étude: celle-ci augmente bien l'art, la science, la somme des connoissances, mais non pas le fonds de l'esprit; il émane d'une autre source. L'homme espère-t-il s'élever au-dessus de l'homme, sans le secours d'un Être supérieur? Cette perfection infinie, cette omniscience de Dieu, dilatent les limites de la pensée, et exhaussent l'intelligence qui le contemple. Notre ame aspire à se conformer à son image: elle y trouve sa perfection et sa félicité; elle y gravite comme vers son centre: en s'y rassemblant tout entière, elle prend cette unité et cette simplicité qui lui donnent tant de beauté, d'éclat et de force. Si nous ne recueillions pas nos pensées dans ce foyer de la Divinité, elles demeureroient éparses, écartées çà et là, comme ces bluettes d'esprit qui n'ont aucun éclat durable. En effet, les esprits légers, dissipés et superficiels n'ont d'ordinaire que des aperçus particuliers, des idées détachées, et quelques reflets brillans. Et même lorsque l'esprit erre sur mille sujets, sans qu'aucun puisse l'attacher, les rayons

Digitized by Google

de la pensée divergent en tous sens : l'ame ne peut réfléchir sur rien ; elle sent une sécheresse intérieure, et comme un vide insupportable : *Frigidusque obstat circum præcordia sanguis.* Mais lorsqu'un sujet l'intéresse, elle tourne vers lui toutes ses forces ; tout entière à son objet, rien d'extérieur ne la distrait ; elle le couve, elle l'échauffe, elle se sent enceinte et pressée de produire. Une œuvre ne peut être parfaite sans se mouler en quelque sorte sur l'ame, où se rassemblent les facultés intellectuelles, afin d'en composer un tout unique. Comme, dans la conception, les forces vitales concourent vers le sein maternel pour y disposer les élémens du nouvel être, de même, pour créer une œuvre de génie, les puissances de l'ame doivent toutes converger vers la fin qu'elles se proposent.

Nous voyons une longue et forte contention d'esprit en absorber tellement les facultés, qu'elle rend distrait, rêveur, taciturne, et fait même paroître ignorant et insensible pour toutes les affaires de la vie. (1) Des études et des contemplations très-sérieuses, en repliant les facultés intellectuelles sur elles-mêmes, semblent abêtir, elles appauvrissent l'esprit pour enrichir le génie ; car le premier tend à s'exhaler vers la circonférence, et le second à se recueillir vers le centre de l'ame. L'esprit qui se concentre approche du génie, le génie qui se dilate se dissipe en esprit. Il n'y a point de moyen plus assuré pour fortifier son génie, que de le recueillir dans le grand Être. L'ame devenue extrêmement simple, semble stupide aux regards du monde, et c'est alors qu'elle se trouve capable de produire.

Virgile et Ovide offrent un exemple frappant de cette diversité. Celui-ci est un bel-esprit, vif, libertin, qui étincelle partout, qui s'avance par saillie, presque sans but, sans suite, et qui joue sans cesse, même dans la douleur. Virgile est un homme discret et sage, rempli d'une noble candeur, aussi simple que touchant : il n'a point d'esprit, car il a plus que de l'esprit ; il pense par l'ame, il ne s'évapore point ; il est pieux : aussi il excelle dans l'expression des sentimens. Mais Ovide, qui est sensuel, s'exerce à faire des descriptions et de brillans tableaux ; il se dilate toujours, et le premier se resserre toujours. Le vrai génie, comme le miroir ardent, fait converger en un point les rayons de la pensée ; en rapportant tout à une admirable simplicité, il accroît ainsi l'énergie et la

(1) . . . . . *Insenuitque*
Libris, et curis, statuâ taciturnius exit
Plerumque, et risu populum quatit.
HORAT., *Epist. L.* 2, *ad Jul. Flor.*

Digitized by Google

splendeur de l'intelligence. Il aperçoit plus loin que les autres esprits, par cette lumière vive, qui est quelquefois un don spécial, une grace sur-ajoutée à la nature. Je ne fais aucun doute qu'un homme stupide ne puisse être éclairé en fort peu de temps, comme le furent les Apôtres, par une sorte de conversion morale et intellectuelle. Un seul rayon du soleil brille plus que tous les autres feux; de même, la moindre connoissance du premier Être éclairera davantage notre raison, que toutes les autres sciences. Si nous pouvions entièrement comprendre cette cause primitive, nous saisirions le fil de tous les effets qui en dépendent, comme en nous élevant sur une hauteur, nous embrassons sous nos regards une plus vaste étendue.

L'esprit compose deux sortes d'ouvrages, ceux de simple savoir et ceux de génie. Les premiers sont formés, en quelque sorte, par juxtà-position. L'intelligence dispose, suivant la chaîne du raisonnement, les connoissances qu'elle puise au-dehors; mais l'œuvre du génie étant le développement d'un germe intérieur, comme un corps vivant, elle a un centre unique d'action, ou une idée principale qui imprime au tout le mouvement et l'être, qui en fait, en quelque sorte, un individu organisé, et dont chacune des pièces concourt au tout. Dans un travail de science, les matières se succèdent et suivent une ou plusieurs lignes droites. Le génie, au contraire, en s'appropriant son sujet, le vivifie; il s'y incorpore et s'en nourrit, pour ainsi parler, par intussusception. Par exemple, un poëme épique représente en action un fait historique que le simple annaliste se borne à enregistrer selon l'ordre des temps; dans le poëme, tout conspire au but, tout est animé; une même ame fait mouvoir ce corps, dont les épisodes forment les membres. Mais, dans un recueil d'annales, les faits se suivent presque sans se toucher, rien ne s'unit et ne s'organise; ce n'est qu'un amas de matières inanimées. Il y a une pareille différence entre des Mémoires qui présentent des faits épars, isolés, et un système bien ordonné dans lequel tous coïncident ensemble. De même une série ou un groupe de personnages ne forment pas un tableau, ni une réunion d'airs une symphonie, ni des scènes excellentes une bonne tragédie, si aucun nœud ne lie ces pièces: *Denique sit quodvis simplex duntaxat et unum.* Un sujet, quoique médiocre dans ses parties, attache et frappe davantage, s'il est fortement conçu, qu'une pièce d'une exécution supérieure, mais d'une foible contexture :

. . . . . *Cui lecta potenter erit res,*
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

Rien ne peut donc être parfait que ce qui est un, corres-

Digitized by Google

pondant à son centre, comme un cercle ou une sphère, dans lesquels tout est équilibré et symétrique. Les œuvres de la nature sont belles, parce qu'elles forment un tout complet: *Tantùm series juncturaque pollet.* Pourquoi un esprit médiocre exécutera-t-il avec une perfection singulière un ouvrage inspiré par goût, tandis que les plus excellens génies avortent lorsqu'ils agissent à contre-cœur, ou sans ce sentiment intérieur? C'est qu'ils ne peuvent établir alors l'unité dans leurs facultés. Ce qui vient de l'homme extérieur, et non de cette vive source de l'ame, ou du concours d'une intelligence surnaturelle, ne forme rien que de mortel; on n'enfante plus qu'avec effort, *invitâ Minervâ.* Il faut que l'esprit déborde par la plénitude de l'ame; il doit créer et produire de son propre fonds.

Une œuvre n'est belle qu'autant que ses parties, quoique distinctes, se rapportent bien entr'elles, se prêtent mutuellement de la force, et dépendent tellement du cœur du sujet qui imprime au tout sa vie et sa grace, qu'elles forment un corps parfait, subsistant de lui-même: *Victurus genium debet habere liber.* L'on ne parviendra jamais à cette belle unité, si toutes nos pensées et tous nos sentimens ne se recueillent pas dans un seul foyer, et si notre ame ne prend point cette disposition, en se rattachant à la Divinité, qui est son principe. Les animaux dont les membres sont si bien proportionnés entr'eux, sont pleins de beauté, de force et de grace; une fleur régulière plaît davantage à la vue qu'une fleur irrégulière; plus un objet est désordonné, plus il nous déplaît, et ce qui est monstrueux fait horreur. Les sons harmoniques flattent autant l'oreille que les dissonances la choquent. Tout ce qui s'unit s'aime; tout ce qui se divise ou se dérègle, est ennemi dans la nature. La vertu n'est si belle, que parce qu'elle se rapporte à l'ordre éternel; une action n'est bonne qu'autant qu'elle se coordonne avec le principe de toute bonté. Enfin, le bon goût, dans les arts et les lettres, est le sentiment de ces rapports, sentiment qui se fortifie par la contemplation de l'harmonie universelle, et de l'Être parfait qui en est la source.

J. J. VIREY (du Val-de-Grace.)

Digitized by Google

Sermons de Messire Jean-Baptiste-Charles-Marie de Beauvais, évêque de Senez. Quatre vol. in-12. Prix : 12 fr., et 16 fr. par la poste. A Paris, chez *Adrien Leclère*, imprimeur de Son Eminence Monseigneur le cardinal archevêque de Paris, quai des Augustins; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire.

(II^e. Extrait.)

Nos grands orateurs de la chaire n'ont pas obtenu le même succès dans leurs Panégyriques que dans leurs Sermons et leurs Oraisons funèbres; à l'exception de quelques morceaux qui méritent notre admiration, ce genre offre peu de chefs-d'œuvre : la raison s'en trouve dans l'obligation où est souvent l'orateur de célébrer des Saints dont la vie est peu connue, et dans l'obligation non moins gênante de partager le discours en deux ou trois points. Lorsqu'on n'a point de détails sur la vie du Saint (1), on a recours aux digressions et aux lieux communs; quand on traite un sujet plus fécond, on n'est pas moins embarrassé pour former son plan. La nécessité de la division des points engage ordinairement à mettre tout l'historique dans la première partie, et toutes les réflexions dans la seconde, ou à faire deux ou trois traités des vertus les plus éminentes du personnage. Ces deux manières jettent du froid dans le discours. Fénélon et l'abbé Fleury, qui ont donné d'excellentes leçons sur l'art de la chaire, auroient desiré qu'on ne séparât point ce qui devoit être uni, et qu'en entremêlant les belles actions du Saint, on les fît valoir l'une par l'autre. La division usitée des points peut avoir son utilité dans les matières dogmatiques et morales, parce qu'elle aide la mémoire des auditeurs; mais il ne paroît pas qu'elle doive être employée dans les Panégyriques. Quant à ces discours qui ont pour objet des Saints dont la vie n'est pas connue, on pense, avec l'abbé Fleury, qu'il faudroit les supprimer.

M. l'évêque de Senez est, parmi nos prédicateurs, un de ceux dont les Panégyriques ont eu le plus de réputation. Il

(1) Le modèle de ce genre difficile est un Panégyrique que Fénélon a fait d'un martyr dont il ignoroit même le nom. L'orateur, sans sortir de son sujet, est éloquent et pathétique : en parlant des martyrs en général, il intéresse autant que s'il ne parloit que d'un seul.

Digitized by Google

a eu aussi l'avantage de ne s'exercer que sur des sujets heureux. Nous nous étendrons donc sur cette partie estimable de ses ouvrages.

Un des plus beaux sujets étoit la vie de Saint François de Sales. Quelques traits suffiront pour donner une idée de ses vertus.

François de Sales ne fut pas d'abord destiné à l'Eglise : il étudia les lois, exerça l'état d'avocat à Chambéry, et fut ensuite prévôt à Annecy. Appelé à la prêtrise par une vocation irrésistible, il entra dans les Ordres, et se distingua dès-lors par son zèle à ramener les calvinistes. Il employoit moins les ressources du raisonnement que les moyens propres à toucher le cœur. N'étant que simple prêtre, il parvint, en dix ans, à convertir plus de soixante-dix mille personnes. Ce succès extraordinaire le porta à l'épiscopat en 1602. Le cardinal du Perron, un des plus grands théologiens de son temps, reconnoissoit la supériorité de François de Sales. « Il n'est point » d'hérétique, disoit-il, que je ne sois en état de convaincre; » mais c'est à l'évêque de Genève qu'il est réservé de les » convertir. »

Elevé sur ce siége difficile, François de Sales sentit redoubler son zèle; mais il ne s'écarta point des principes de douceur qu'il avoit adoptés. Aux portes de la capitale du calvinisme, il osoit entreprendre publiquement des conversions. Ses adversaires irrités lui tendirent des piéges, voulurent le faire périr; il ne consentit jamais à se faire escorter par des hommes armés, et refusa la vengeance que lui offroient les lois. Un complot ayant été tramé contre lui, non-seulement il sauva les coupables, mais il parvint ensuite à les ramener à la foi; et, comme l'observe M. l'évêque de Senez, *après les avoir soustraits à la justice humaine, il obtint encore leur grace de la justice divine.*

L'évêché de Genève étoit dépourvu de la plus grande partie de ses revenus; et François de Sales ne regrettoit son ancienne splendeur, que parce qu'elle l'auroit mis en état de secourir un plus grand nombre de malheureux. La preuve de ce désintéressement se trouve dans sa conduite. Il refusa un évêché en France, et la coadjutorerie de Paris, que Henri IV lui offroit. L'évêque de Senez a profité avec beaucoup d'art de ce trait de la vie de Saint François de Sales. Un trait moins connu, c'est la manière dont il répondit aux bontés de Christine de France, princesse de Piémont, qui le nomma son aumônier.

Il ne consentit à recevoir cette faveur qu'à deux conditions : l'une, qu'il ne quitteroit pas son diocèse; l'autre, que, quand

Digitized by Google

la présence de la princesse ne l'obligeroit pas à exercer les fonctions de cette charge, il n'en toucheroit pas les appointemens : « Vos scrupules me paroissent trop forts, lui dit la » princesse : si je desire que vous receviez vos appointemens, » quel mal pourrez-vous faire en suivant mes volontés ? » « Madame, répondit-il, je me trouve bien d'être pauvre; les » richesses m'effraient; elles ont perdu tant d'hommes jus- » qu'alors vertueux : qui m'assure qu'elles ne me perdront » pas ? » Christine consentit à regret à ces conditions. Elle voulut installer sur-le-champ l'évêque de Genève dans ses fonctions, et lui donna un diamant précieux, en lui recommandant de le garder pour se souvenir d'elle. « Je vous le » promets, madame, dit-il, si les pauvres n'en ont pas be- » soin. » « En ce cas, dit la princesse, vous pourrez le mettre » en gage, et j'aurai soin de le faire retirer. » « Je craindrois, » madame, répondit François de Sales, que cela n'arrivât » trop souvent ; alors j'abuserois de vos bontés. »

Une telle vie fournissoit le sujet du Panégyrique le plus religieux et le plus moral. Si l'on peut regretter quelque chose dans ce discours, qui est un des meilleurs de M. l'évêque de Senez, c'est que l'orateur n'ait pas développé assez la partie historique. Le plus grand éloge d'un homme tel que Saint François de Sales, devoit se trouver dans les faits. L'évêque de Senez a suivi la méthode de Massillon, qui consistoit à choisir la plus éminente vertu du Saint, et à la présenter sous les divers aspects qu'elle pouvoit offrir. Cette méthode peut être bonne pour les Panégyriques des Saints dont la vie est peu connue ; mais elle est défectueuse quand il s'agit d'un personnage sur lequel il est possible de se procurer des détails intéressans.

A ce défaut près, le discours dont nous nous occupons ne présente presque aucune tache, et se fait admirer par de grandes beautés. Il est à remarquer, à l'appui de notre observation, que les morceaux les plus brillans et les plus solides sont ceux où l'orateur rentre dans son sujet, et rapporte quelques traits de la vie de Saint François de Sales.

Sa division est heureuse ; elle comprend la douceur de la piété du Saint dans sa vie privée, et la douceur de son zèle dans sa vie apostolique. Cependant il se présentoit une grande difficulté. L'orateur n'avoit-il pas à craindre, en offrant sous cet aspect la morale chrétienne, d'en relâcher les liens? Le monde, si porté à négliger ses devoirs religieux, ne pouvoit-il pas interpréter faussement quelques pensées, et s'en prévaloir pour persister dans sa mollesse? M. l'évêque de Senez a parfaitement surmonté cette difficulté. Dès son exorde, il la prévoit, et la résout.

Digitized by Google

« Peut-être ceux même qui connoissent toute la douceur » de l'Evangile me trouveront indiscret de la manifester » tout entière. Déjà, diront-ils, déjà l'on est trop disposé » à diminuer l'austérité de la morale chrétienne : car tel » est le caractère de la plupart des hommes à l'égard de » la vertu, qu'il faut leur en demander trop pour en obte- » nir assez. Mes frères, ce stratagême dont vous usez dans » vos affaires temporelles est indigne de la franchise d'un » ministre de la vérité; et si quelqu'un étoit dans ce pré- » jugé, qu'il sache que je parle sans la plus légère exagéra- » tion, que je ne surfais point le Ciel : et malheur à celui » qui refusera de l'acheter à ce prix! »

Cette dernière image est très-familière, et n'en est que plus touchante.

Le prédicateur, après cette précaution oratoire, rentre dans son caractère de douceur. Nous avons dit que, sous ce rapport, l'évêque de Senez avoit plus d'un trait de ressemblance avec Fénélon. Voici un morceau qu'on pourroit croire de l'archevêque de Cambrai :

« Grand Dieu, je ne viens donc pas exalter la douceur » de vos lois aux dépens de leur sainteté; mais je ne puis » laisser ignorer à votre peuple quelle est votre clémence! » Puisse-t-elle attendrir ceux que ne peut émouvoir la terreur » de votre justice! Je ne vous demande point aujourd'hui » cette véhémence qui ébranle les cœurs. Donnez à mes » paroles une douceur conforme à celle de mon sujet : qu'elles » se répandent sur mon auditoire, comme une rosée bien- » faisante qui vient rafraîchir une campagne desséchée par » les ardeurs du soleil; qu'elles raniment les esprits, qu'elles » relèvent les cœurs! *Fluat ut ros eloquium meum quasi* » *imber super herbam, et quasi stillæ super gramina!* »

Comme nous l'avons observé, M. l'évêque de Senez n'est jamais plus éloquent que lorsqu'il peint les principaux traits de la vie de Saint François de Sales. Le morceau où il parle de l'amitié que témoignoit Henri IV à l'évêque de Genève, mérite surtout d'être cité :

« *Je l'aime*, disoit ce grand prince, avec cette naïveté » héroïque qui caractérise ses paroles; *je l'aime, parce qu'il* » *ne m'a jamais flatté.* Il veut le fixer sur le siége le plus » brillant de ses Etats, et le décorer de la pourpre romaine. » L'évêque de Genève étoit attaché à son Eglise par des liens » trop chers, par l'indigence et l'affliction où elle languis- » soit, pour que ses plus grandes espérances, et ce qui » touchoit bien plus un cœur aussi noble, pour que l'amitié » d'un héros pût jamais le séparer de cette triste épouse. » Par un désintéressement si généreux, il achève de prouver combien

Digitized by Google

» combien il mérite les honneurs qu'il refuse. Henri voit » donc avec douleur s'échapper à ses faveurs et à son » amitié, l'homme de son siècle qui en est le plus digne. » Et en effet, messieurs, quel ami étoit mieux fait pour le » plus humain des héros, que le plus doux des Apôtres ? »

Ne remarque-t-on pas dans cette tirade des beautés inconnues à l'éloquence des anciens? Quels étoient alors les liens les plus chers qui pouvoient unir les hommes? C'étoient le bonheur qu'ils se procuroient, l'intérêt qu'ils avoient à vivre ensemble. Ici c'est l'*indigence*, c'est l'*affliction*. Jamais Cicéron dans les détails où il déploie cette sensibilité qui anime presque tous ses discours, et qui en fait le charme, jamais Cicéron a-t-il poussé aussi loin cette tendresse délicate et désintéressée, dont la perfection ne peut naître que du christianisme?

M. l'évêque de Senez s'étend à la fin de son discours sur un ouvrage trop peu connu de Saint François de Sales. C'est l'*Introduction à la Vie dévote*. Que les philosophes ne se pressent point de tourner en ridicule le titre de ce livre; qu'ils sachent auparavant que Henri IV, dont ils ont si souvent révoqué en doute la religion, en avoit fourni le plan au saint prélat.

« Fidèles de toutes les conditions et de tous les siècles, » s'écrie l'évêque de Senez, il a voulu vous laisser encore » une règle universelle qui vous apprît à pratiquer au mi- » lieu du tumulte et des dangers du monde, des vertus » qui avoient paru jusqu'alors réservées à la solitude..... » Apprenez, ajoute-t-il, qu'un roi dont la mémoire vous » est également chère et respectable; que Henri, ce héros, » toujours l'ami de la vertu, s'il n'en fut pas toujours le » disciple, en avoit formé lui-même le premier projet, » et qu'il n'avoit point trouvé dans ses Etats d'écrivain plus » digne, non-seulement par ses vertus, mais par ses talens, » d'exposer à l'univers les élémens et les délices de la vertu. »

Le panégyrique de Saint Vincent de Paule présentoit un sujet aussi heureux que celui de Saint François de Sales. Cependant l'héroïsme et l'ardente charité de ce Saint étoient peu connus, jusqu'au moment où M. l'abbé Maury, depuis cardinal, fit retentir ce nom si cher aux pauvres, et lui consacra un des plus célèbres monumens de l'éloquence de la chaire. Nous avons le regret de ne connoître ce morceau que de réputation (1); mais la manière dont M. le cardinal

(1) Ce morceau ne se trouve point dans le volume contenant quelques ouvrages de M. le cardinal Maury, imprimé à Paris en 1804.

Digitized by Google

Maury a parlé de Saint Vincent de Paule, dans *ses Principes de l'Éloquence de la Chaire*, ne peut que nous donner la plus haute idée de ce discours.

Il propose le Panégyrique de ce Saint comme un des plus beaux sujets que l'on puisse traiter. « Vincent de Paule fut, » dit-il, successivement esclave à Tunis, précepteur du car- » dinal de Retz, curé de village, aumônier général des galères, » principal de collége, chef des missions, et adjoint au mi- » nistère de la feuille des bénéfices. Il institua en France les » séminaires, les lazaristes, les filles de la Charité, qui se » dévouent au soulagement des malheureux, et qui ne » changent presque jamais d'état, quoique leurs vœux ne les » lient que pour un an : il fonda des hôpitaux pour les enfans » trouvés, pour les orphelins, pour les fous, pour les forçats » et pour les vieillards. »

Ce passage si court montre que Saint Vincent de Paule put étudier les hommes dans toutes les situations de la vie, et que sa charité fut aussi active qu'éclairée. Quelle différence entre ses travaux et ceux de nos philantropes modernes! Les institutions de Saint Vincent de Paule ont survécu à tous les orages : après la plus vaste destruction, elles attestent, par leur existence, la sublimité et la force d'une religion qui pouvoit seule les former.

Quel philantrope, avec son orgueil et son charlatanisme, peut se vanter d'avoir autant fait pour l'humanité que Saint Vincent de Paule? Qui entra plus profondément dans les détails des misères humaines, détails si rebutans pour tout autre que pour un homme religieux? Appartient-il à l'égoïsme moderne de se comparer au sentiment sublime et chrétien qui porta Vincent à prendre la place d'un père de famille condamné aux galères (1)? Dans notre siècle, on étale de grands sentimens, on fait des aumônes fastueuses; mais s'il falloit perdre un moment de plaisir, on renonceroit aussitôt à la bienfaisance.

Dans son Panégyrique de Saint Vincent de Paule, M. l'évêque de Senez semble plutôt faire l'apologie de ce Saint que son éloge. Quelle étoit donc cette époque où le père des malheureux trouvoit des détracteurs, où l'on révoquoit en doute sa bonne foi, où l'on tournoit en ridicule ses œuvres de charité?

M. l'évêque de Senez prononça, en 1761, le Panégyrique

(1) Cet homme vertueux, dit M. le cardinal Maury, fut enchaîné dans la chiourme des galeriens, et ses pieds restèrent enflés le reste de sa vie, du poids de ces fers honorables qu'il avoit portés.

Digitized by Google

de Saint Louis en présence de l'Académie française. Ce sermon offroit alors les plus grandes difficultés. L'irréligion étoit si répandue, sur-tout dans ce corps célèbre, que l'orateur chrétien trembloit, pour ainsi dire, de développer sa doctrine. Il avoit ordinairement recours à des réticences et à d'autres figures, qui cachoient le vrai sens de ses paroles. M. l'évêque de Senez n'eut point cette déférence indigne d'un orateur de la chaire : se distinguant de l'abbé de Boismont, qui faisoit à l'esprit du siècle des sacrifices dont nous aurons un jour occasion de parler, il ne perdit pas, en présence de l'Académie, l'indépendance que lui donnoit son ministère. « Les progrès que la raison a faits parmi nous depuis un » siècle et demi, observe-t-il, ont réformé ces abus (de » l'ignorance); mais ne pouvoient-ils produire cette révolu- » tion sans ébranler les principes les plus respectables? Ne » pouvoient-ils corriger les défauts des anciens temps sans en » étouffer les vertus? » L'orateur peint ensuite avec la plus grande vérité les mœurs de son siècle. « La superstition, » dit-il, ne déshonore plus la religion, et l'incrédulité en » ébranle les fondemens; nos mœurs ne sont plus aussi fa- » rouches, et la mollesse les a énervées; l'humanité semble » avoir, parmi nous, fait les plus grands progrès, et notre » *sensibilité*, à force de s'étendre, s'est anéantie; nous vou- » lons aimer tout le genre humain, et nous n'aimons plus » notre patrie; nous nous flattons de savoir mieux apprécier » que nos ancêtres la véritable gloire, et un lâche intérêt » personnel nous fait regarder l'héroïsme de nos pères comme » un vain enthousiasme. »

La péroraison de ce Panégyrique est de la plus grande éloquence. L'orateur, après avoir peint les mœurs du dix-huitième siècle, est animé tout-à-coup de l'esprit prophétique. Il ouvre devant l'Académie le précipice où la monarchie est prête à se plonger. Il attribue sans détour à la philosophie moderne les maux qui menacent la France : « ils » seront, s'écrie-t il avec le prophète, le fruit de ses pensées, » *fructum cogitationum ejus.* » La date de ce discours est curieuse à remarquer : il fut prononcé vingt-huit ans avant la révolution.

Le Panégyrique de Saint Augustin est, sous plusieurs rapports, un discours de circonstance. L'orateur parle en général des droits et des devoirs des évêques, et tire ses instructions des principes et de la conduite de Saint Augustin. On trouve dans ce discours une définition lumineuse de la doctrine de l'Eglise sur la Grace. Cette matière très-délicate étoit difficile à traiter en chaire; M. l'évêque de Senez a su réunir la

Digitized by Google

clarté et la précision, sans s'éloigner de la manière oratoire.

Ses Oraisons funèbres sont les ouvrages qui lui ont fait le plus d'honneur. Sans avoir la force et la sensibilité de Bossuet, ni l'élégance étudiée de Fléchier, il plaît après ces deux grands orateurs. On aime en lui une tendre effusion de cœur, qui convient bien au genre : les grands mouvemens ne lui sont pas étrangers. En général, il approfondit plus l'Ecriture que dans ses Sermons. Nous ne nous étendrons pas sur les Oraisons funèbres de don Philippe, infant d'Espagne, et du maréchal du Muy; nous observerons seulement que, dans la première, l'orateur a su rendre intéressant un prince presque étranger à la France, dans le moment où elle pleuroit la mort du dauphin; et que, dans la seconde, il a très-bien peint les vertus d'un ministre qui vécut trop peu pour le bonheur du prince dont il avoit mérité la confiance.

L'Oraison funèbre de l'évêque de Noyon est d'un genre particulier. Ce prélat, d'abord le protecteur de l'abbé de Beauvais, étoit devenu son ami le plus cher. A peine nommé à l'épiscopat, il l'avoit appelé auprès de lui comme vicaire général : leur union s'étoit encore resserrée dans cette position, qui leur donnoit ensemble des rapports continuels. Cet évêque, de l'illustre maison de Broglie, désigné cardinal, mourut à la fleur de l'âge; et l'abbé de Beauvais, qui n'étoit encore que chanoine de la cathédrale de Noyon, fut chargé de prononcer son Oraison funèbre.

Dans ce discours, l'orateur déploie toute la sensibilité de son ame. Que ceux qui pensent que la religion étouffe l'amitié dans le cœur des hommes, lisent ce morceau, ils verront quelle pureté et quelle délicatesse elle sait donner à ce noble sentiment.

L'abbé de Beauvais abandonne les routes tracées par les orateurs modernes : il se reporte aux anciens temps, où l'on avoit vu Saint Ambroise arroser de pleurs la tombe de son frère; Saint Grégoire de Nazianze déplorer la perte de sa sœur, et Saint Jérôme exprimer les plaintes les plus tendres sur la mort de son cher Népotien. Avec la même effusion de cœur, l'abbé de Beauvais parle de son ami qui n'est plus. Ceux qui ne croient pas à l'immortalité de l'ame ne peuvent apaiser leur douleur qu'en oubliant celui qui leur fut cher. Il n'en est pas ainsi du chrétien : il aime à conserver ses souvenirs; il aime à penser que son ami jouit d'un bonheur inaltérable; il chérit l'idée d'être un jour réuni à lui dans le sein de la Divinité. C'est après avoir peint ces sentimens avec toute la douceur de son éloquence, que l'orateur s'écrie : « Doux » souvenir d'un ami qui a expiré au sein de la foi et de la

Digitized by Google

» vertu ! larmes délicieuses, aimable tristesse, plus chère aux » ames vertueuses et sensibles que toutes les joies du siècle! »

Il paraphrase ensuite de la manière la plus touchante un passage du livre des Rois : « *Doleo super te, frater mi,* » *Jonatha ;* ainsi David exprimoit sa douleur à la mort d'un » jeune prince qu'il chérissoit comme son frère : *Doleo super* » *te, frater mi Jonatha, decore nimis et amabilis.* O mon » respectable ami, ô mon aimable frère, qu'il me soit permis » de vous donner aussi ce tendre nom : l'amitié avoit rempli » l'intervalle qui nous séparoit!..... O vous dans qui j'existois » plus que dans moi-même; vous dont la gloire et la vertu » devoient faire le bonheur de ma vie! O vous qui m'avez » donné jusqu'à la fin des témoignages si touchans de votre » affection; vous que j'aimois comme David aimoit Jonathas, » comme une mère aime son fils unique : *Sicut mater amat* » *unicum filium, ita ego te diligebam !* Un éloge funèbre! » Etoit-ce là le monument que je devois vous dédier de ma » reconnoissance et de ma tendresse? Et comment ma voix » pourra-t-elle prononcer ce déplorable discours? Mon Dieu, » vous ne condamnez point mon trouble et ma désolation sur » le tombeau d'un ami si cher. Jésus lui-même a frémi, » il s'est troublé, il a pleuré sur le tombeau de celui qu'il » avoit aimé. »

La mort d'un prélat si jeune, destiné aux premières dignités de l'Eglise rappeloit naturellement la touchante peinture que fait Virgile de Marcellus enlevé à la fleur de l'âge à l'amour des Romains. L'abbé de Beauvais avoit trop de goût pour ne pas se servir de cette belle image : mais il s'en sert en orateur chrétien. Il ne cite point Virgile quoiqu'il le traduise, et il appuie cette peinture de l'instabilité des grandeurs sur un passage de Job. Nous transcrirons ce morceau pour montrer l'emploi que les prédicateurs peuvent faire des poètes quand leur sujet les porte à les imiter. « O malheureux pontife ! si » vous pouvez rompre la rigueur de votre destinée, quelle » sera donc votre gloire? Vous serez le salut de votre Eglise, » vous serez l'honneur de l'Eglise de France. Vains projets ! » vaines idées des hommes ! quelle élévation, et quelle ruine! » Grand Dieu, vous n'avez donc placé si haut nos espérances, » que pour les briser par une chute terrible : *Elevasti me,* » *Domine, et elisisti me valide* ! »

L'Eloge funèbre du curé de Saint-André-des-Arcs est un des ouvrages les plus intéressans de l'orateur. Il étoit presque sans exemple dans l'Eglise de France qu'un évêque rendît ce devoir à un curé; mais ce curé avoit été le maître de l'abbé de Beauvais, il l'avoit formé aux vertus de son état; et son

Digitized by Google

élève n'avoit pas oublié des obligations si sacrées. Le curé de Saint-André-des-Arcs passoit pour le modèle des pasteurs; il savoit se multiplier pour instruire son troupeau, pour le maintenir dans la bonne voie, et pour soulager les pauvres. Ces vertus, renfermées dans un cercle étroit, ne prêtoient pas aux mouvemens oratoires; aussi M. l'évêque de Senez prend-il un ton conforme au sujet. Son éloquence douce entre dans les détails les plus touchans; et les beautés que l'on aime dans ce discours tiennent plus à l'enchaînement des faits qu'à des morceaux propres à être cités. Nous ne pouvons donc que recommander la lecture de cet éloge, qui ne peut être bien apprécié que dans son ensemble.

L'Oraison funèbre de Louis XV est, comme nous l'avons dit, le chef-d'œuvre de M. l'évêque de Senez. Ce sujet étoit de la plus grande difficulté. Comment peindre la corruption de la cour dans les dernières années de ce règne? Comment hasarder des vérités aussi terribles devant un auditoire qui devoit se les appliquer? C'est là sur-tout que M. l'évêque de Senez a soutenu la dignité de l'éloquence de la chaire, et s'est montré le digne successeur des Bourdaloue et des Bossuet.

Une circonstance singulière devoit donner encore plus d'effet à ce discours. Quarante jours avant la mort du roi, l'orateur avoit prêché devant lui le sermon de *la Cène*. Il avoit pris pour texte ces paroles de Jonas: *Encore quarante jours, et Ninive ne sera plus*. Ce texte, qui lui avoit fourni des développemens trop vrais sur la dépravation des mœurs, devint une prédiction qui frappa tout le monde. Elle s'accomplit littéralement, et au bout de ce terme, Louis XV fut porté dans le tombeau de ses pères.

L'orateur rappelle cette circonstance dans son exorde, que l'on peut considérer comme le morceau d'éloquence qui se rapproche le plus du genre de Bossuet:

« Quand j'annonçois, il y a peu de temps la divine parole » devant votre illustre aïeul, quand je lui parlois de son » peuple, et que son cœur paroissoit si touché de la misère » publique, hélas! qui eût prévu le coup terrible dont il étoit » menacé? Déjà le glaive invisible de la mort étoit donc sus» pendu sur cette tête auguste. Hélas! qui eût pensé que nous » aurions pu lui dire alors dans un sens littéral: Encore qua» rante jours, *adhuc quadraginta dies;* encore quarante jours, » et vous serez porté dans le sépulcre de vos pères; et cette » même voix que vous entendez en ce moment, sera l'inter» prète du deuil de votre peuple à vos funérailles. Foibles » mortels, humilions-nous devant le Dieu terrible qui enlève » la vie aux princes, devant le Dieu terrible pour les rois de » la terre! »

Digitized by Google

L'orateur peint ensuite la situation de la cour au moment de la mort de Louis XV :

« Vous frémissez encore, messieurs, au souvenir de ces » affreux momens. Le roi expirant au milieu des horreurs de » cette maladie cruelle; son corps frappé de la corruption » anticipée du tombeau, privé, dans les premiers instans, » comme celui du malheureux Osias, des honneurs funèbres, » et emporté précipitamment, sans pompe, sans appareil, à » travers les ombres de la nuit; les tendres et courageuses » princesses qui ont recueilli ses derniers soupirs, atteintes de » la même contagion; l'effroi qui se joint encore à la douleur; » la famille royale obligée de fuir la mort de palais en palais.... »

Ces passages semblent suffire pour donner une idée du genre d'éloquence qui distingue l'oraison funèbre de Louis XV. Il y auroit un parallèle très-curieux à faire entre ce discours et celui que l'abbé de Boismont prononça sur le même sujet en présence de l'Académie Française. Les bornes de ce Journal nous forcent à renvoyer ce parallèle à un autre article purement littéraire, où nous chercherons à comparer les talens des deux orateurs qui ont eu le plus de réputation à la fin du dix-huitième siècle.

Si M. l'évêque de Senez a été très-inférieur à nos grands orateurs dans ses sermons, il n'a pas eu le même désavantage dans ses panégyriques et dans ses oraisons funèbres. A l'exception de Bossuet, pour les oraisons funèbres, et de Fénélon, pour les panégyriques, nous croyons qu'il peut lutter avec les autres dans ces deux genres. Ce succès, mérité par l'orateur moderne, rend la collection de ses discours aussi précieuse pour les personnes pieuses, que pour celles qui ne cherchent que les beautés de l'éloquence. P.

De l'Impossibilité du Système astronomique de Copernic et de Newton; par *L. S. Mercier*, membre de l'Institut national de France. Un vol. in-8°. Prix : 4 fr. 50 cent, et 6 fr. par la poste. A Paris, chez *Dentu*, imprimeur-libraire, quai des Augustins; et chez *le Normant*.

Suntque oculis tenebræ per tantum lumen obortæ.

Lorsque don Quichotte se met en campagne, ce n'est pas pour se promener; il lui faut des aventures. Tout ce qu'il rencontre lui est suspect; sa disposition guerrière ne lui permet pas de voir les objets tels qu'ils sont : les moulins lui paroissent des géans, et les troupeaux sont, à ses yeux, des

Digitized by Google

ennemis enchantés. Il se battroit contre son ombre, s'il ne trouvoit aucune autre occasion de signaler sa valeur. Ses intentions sont droites, et ses motifs sont légitimes. Il veut soulager les opprimés, secourir les veuves et les orphelins, délivrer les belles et les chevaliers; mais il a le malheur de ne faire que des sottises. Toutes ses pensées sont généreuses, et toutes ses actions sont folles. Qu'on lui donne un peu de jugement, ce sera le plus sage et le plus vaillant des capitaines. Que manque-t-il de plus à l'auteur du nouveau livre qui vient de paroître, contre le système de Copernic et de Newton, pour être un penseur raisonnable et même un agréable écrivain? Il combat des fantômes de la meilleure foi du monde, et, pour s'exprimer, il ressuscite des mots enterrés depuis longtemps : ce sont les armes rouillées dont il croit devoir se servir. Le voyage de la terre autour du soleil lui cause de continuels étourdissemens, et l'attraction de toutes les sphères le tient dans un tremblement perpétuel; il craint toujours que le mouvement rapide du globe ne le fasse échapper par la tangente, et qu'ensuite, attiré par quelque comète ambulante, il n'aille voyager dans l'infini, pour y devenir le noyau d'un nouveau monde, ou le satellite de quelque planète : on pourroit s'effrayer à moins. Il s'est mis dans la tête que les algébristes et les astronomes sont des charlatans qui voudroient réduire en articles de foi tout ce que Newton et Copernic ont imaginé pour expliquer le mécanisme de l'univers : il se croit obligé de ramasser toutes les objections qu'il est possible de faire contre le système de l'attraction et contre celui du mouvement de la terre autour du soleil, comme s'il y avoit réellement quelque danger à les admettre, en attendant que de nouvelles observations viennent les fortifier ou les détruire.

Pour réjouir son imagination aux dépens du premier système, il perce le globe, et jette le mont Athos dans l'ouverture. Par les lois newtoniennes, dit-il, sa course doit s'arrêter au centre. Il perce ensuite le mont Athos, pour introduire une boule qui s'arrête encore, *de par les mêmes lois;* puis il suppose, au milieu de cette boule percée, un petit pois qui devient, selon lui, le régulateur et le dépositaire de toute la force attractive de la terre. Un seul mot pourroit détruire tout ce badinage : il suffiroit d'observer que la force attractive n'est pas seulement au centre du globe, mais qu'elle est répandue dans toute la matière qui le compose.

Pour prouver que la terre ne tourne pas sur elle-même, il laisse tomber une balle qui fait un trou perpendiculaire dans la boue. Si la terre tournoit, dit-il, ce trou devroit

Digitized by Google

être oblique, puisque les points perpendiculaires que la balle rencontre se déroberoient sans cesse à son action. C'est comme s'il disoit qu'en faisant un entrechat au milieu du théâtre, Vestris doit être rencontré par la toile du fond, qui le rejetteroit dans le parterre, parce que le globe tournant d'occident en orient, feroit un arc de cent vingt-cinq toises au moins pendant qu'il seroit en l'air. Il imagine que le mouvement du monde auroit lieu dans une atmosphère immobile, ce qui ne peut être admis. Il faut nécessairement que cette atmosphère tourne avec le globe, et que tous les objets qu'elle renferme soient frappés de la même impulsion. Un objet qui tombe est emporté par ce même mouvement circulaire, tandis qu'il décrit un rayon qui va droit au centre de la terre.

Ce petit échantillon de physique, qui est toute de l'*estoc* de M. Mercier, et sa manière de raisonner, qui ressemble fort à celle des aveugles sur les couleurs, seroient bien suffisans dès l'abord pour arrêter le lecteur le plus courageux qui ne chercheroit qu'à s'instruire; mais le nom et la réputation de l'écrivain peuvent encore exciter à voir comment, avec toutes ses folies, ce nouvel astronome remplit son volume, de plus de trois cents pages; et, la curiosité remplaçant bientôt l'amour de la science, on continue à l'écouter sans en attendre rien autre chose que l'amusement d'une parade sur laquelle on daigne quelquefois jeter un coup d'œil en passant. Nous recueillerons ici quelques-uns des principaux traits de son ouvrage, pour montrer combien la vanité peut égarer un homme qui ne manque ni d'un certain talent, ni d'une certaine *bonacité*.

Quand on attaque un système, il faut, en bonne philosophie, en présenter un autre qui se rapproche davantage de la vérité. Copernic a expliqué le mouvement des astres, Newton a indiqué la loi fondamentale de ce mouvement; ni l'un ni l'autre n'a prétendu, dans son système, exclure l'action de la Divinité; tous les deux ont seulement cherché les moyens dont elle se sert pour produire ce qui se manifeste à nos yeux; et puisque le soleil, qu'elle a placé dans le ciel, est lui-même un moyen pour nous faire voir la magnificence de ses œuvres, il sera toujours permis à l'homme d'examiner la nature de ce moyen, et comment il agit sur nous, sans que cet examen puisse faire soupçonner qu'on veut se passer de la puissance du Créateur, ou seulement qu'on a l'intention de borner les actes de sa volonté. Depuis Copernic et Newton, leur système a prévalu dans les écoles, non comme une réunion de vérités incontestables, mais comme suffisant à la raison

Digitized by Google

humaine, pour lui servir de guide dans les recherches de la vérité. Que cette vérité, qui touche aux objets les plus élevés de la métaphysique, puisse être trouvée par des moyens physiques, c'est ce qui ne paroît pas probable ; mais les efforts de l'homme pour la découvrir attesteront toujours la dignité de son origine, la capacité de son esprit et la grandeur de ses espérances.

Un système formé par les hommes sur des objets inconnus, n'étant donc qu'une pure hypothèse, il est toujours facile de lui trouver quelque défaut notable, et de l'attaquer sous quelque rapport : la véritable difficulté consiste à découvrir que qu'aperçu plus satisfaisant, quelque lumière qu'on puisse substituer avec avantage aux soupçons anciens, plus de simplicité dans les moyens, moins de complication dans les effets ; en un mot, le mérite en ceci, comme en toute autre chose, n'est pas de détruire, mais de créer. La pioche et le marteau suffisent pour renverser les plus beaux édifices ; le génie seul peut les élever.

M. Mercier paroît avoir senti qu'il ne lui suffisoit pas, en effet, de chercher à renverser le système de Copernic et de Newton. La préface de son livre annonce d'autres vues. Il arrête la course de la terre ; il ne lui permet qu'un léger balancement du nord au midi, pour produire le flux et le reflux ; il ne veut pas, dit-il, qu'elle ressemble à une grosse toupie impitoyablement fouettée par le soleil. Il consent que la lune capricieuse danse autour de nous, *pourvu qu'elle ne nous tette plus.* Il retire au *soleil innocent* toute sa chaleur et toute sa lumière ; il l'aplatit comme une feuille de fer blanc, et il le lance dans l'espace comme le disque du jeu de Siam. Quant aux étoiles, il nous dira ce qu'il en pourra faire lorsqu'il aura pu causer un moment avec Mercure, ou valser avec Vénus, et qu'il se sera reposé sur l'anneau de Saturne. Tel est le nouveau système qu'il avoit d'abord conçu, mais que des réflexions ultérieures lui ont fait abandonner, ainsi qu'il le donne à penser au commencement de son premier chapitre, où il dit positivement qu'il ne vient point présenter un nouveau système astronomique, et qu'il borne sa tâche à opposer des doutes à de prétendues vérités, et à combattre des erreurs consacrées par de très-savans calculs. En effet, dans tout le cours de son ouvrage, il ne parle plus qu'avec une sorte de circonspection de ses propres idées sur l'ordre qui régit l'univers, et toute sa physique lui suffit à peine pour arriver au but qu'il se propose.

Nous voyons déjà, par le début de ce premier chapitre, que ce n'est pas précisément l'*impossibilité du système de*

Digitized by Google

Copernic et de Newton qu'il va démontrer, quoique le titre l'annonce formellement : il ne s'agit déjà plus que d'établir des doutes, et de combattre des erreurs; ce qui diminue beaucoup la besogne, et met M. Mercier bien à l'aise pour ne nous donner que ce qu'il lui plaît. Etablir des doutes sur un sujet douteux par sa nature, et reconnu douteux par tout le monde, c'est soutenir ce que personne ne conteste ; soupçonner quelques erreurs dans ce même sujet, c'est tirer la conséquence naturelle du doute; combattre ces erreurs que l'on ne connoît pas, c'est chercher querelle au premier venu pour le seul plaisir de s'escrimer. Mais il faut laisser parler M. Mercier lui-même, le lecteur verra bien mieux à qui ce nouveau chevalier se propose de ressembler :

« Fatigué du sabbat de l'attraction, dit-il, je résolus de » feuilleter les livres des savans qui traitent de cette sublime » hypothèse, pour m'assurer si elle étoit fondée sur la vérité. »

L'illustre héros de la Manche avoit aussi sa bibliothèque qui lui tournoit la cervelle : il cherchoit la véritable Dulcinée sous les traits grossiers d'une paysanne, sans pouvoir la reconnoître, et cependant il s'obstinoit toujours à vouloir que ce fût elle.

M. Mercier continue : « Je ne trouvai rien qui m'en ex- » pliquât la nature et l'essence (de l'attraction) ; au con- » traire, je m'assurai que, si elle avoit lieu, elle porteroit » le désordre et la confusion sur la terre, sur la mer, et » depuis les premières jusqu'aux plus hautes régions du » ciel. »

Expliquer la nature et l'essence de l'attraction, qui n'est peut-être que la volonté du souverain moteur de toutes choses, ce seroit entrer dans la connoissance parfaite de la vérité. Ce n'est pas au milieu des systèmes qu'il faut chercher cette explication : M. Mercier s'assure que l'attraction porteroit le désordre dans l'univers ; mais c'est ce qu'il falloit démontrer.

Il poursuit : « Pour moi, qui ne suis pas calculateur, » j'avouerai que je me sentis d'abord révolté. Mon amour » propre s'alarma. Quoi, me disois-je, le moindre grimaud, » sans autre science que celle de l'arithmétique, pourra » devenir, en peu de temps, meilleur astronome que moi, » qui ai, durant plusieurs années, étudié sous un professeur » péripatéticien, les cathégories d'Aristote, les universaux, » les accidens absolus et les formes substantielles! Non, certes, » je n'endurerai point cette humiliation !

» Emu par un noble sentiment d'orgueil, encore plus » vivement sollicité par l'amour de la vérité, j'étudiai de

Digitized by Google

» nouveau le redoutable système dans les Institutions de la » philosophie de Newton; mais la plus grande connoissance » que j'acquis de ce système, ne fit que me confirmer dans » ma première idée touchant sa fausseté. Les réflexions me » vinrent en foule; je les écrivis, et peu à peu je me suis » trouvé avoir fait un livre : c'est celui que je présente au » public. *J'ai cherché la vérité, et je crois l'avoir trouvée.* ».

Quelle est cette vérité que M. Mercier a trouvée? Je l'ai cherchée moi-même, dans tout son ouvrage, bien inutilement: c'est la seule chose qu'il ait oublié de nous donner.

« J'entends, ajoute-t-il encore, un sévère censeur qui me » dit déjà : *Vous parlez de la philosophie de Newton, et* » *vous ne savez pas seulement lire ses principes mathéma-* » *tiques.* Qu'importe, répondrai-je, que je sois savant ou » non, que j'aie lu ou non les principes mathématiques de » Newton, pourvu que je fasse sentir, par la force de mes » raisonnemens, que le système dont il s'agit est absolument » faux? »

Voyons donc maintenant la force des raisonnemens de M. Mercier pour prouver qu'il entend mieux que Newton la physique et les mathématiques, quoiqu'il ne soit ni physicien ni mathématicien. Il faut choisir parmi ses preuves celles qui sont établies sur quelques faits positifs, et laisser toutes celles qui ne sont que des conjectures hasardées, des suppositions, des notions vagues, des affirmations ou des négations sans aucune autorité : celles-ci remplissent le volume, sans rien éclaircir; les autres n'occupent qu'un chapitre, et ne sont pas plus satisfaisantes. Il faut encore entendre l'auteur lui-même au chapitre XXV, qui porte en titre : *Expériences qui démentent le pouvoir de l'attraction.*

« Un rayon (de lumière) tombe obliquement sur une » surface d'eau, et suit la ligne droite jusqu'à la superficie. » Là, il se réfracte et s'en va au fond, en suivant une autre » ligne droite qui approche plus de la perpendiculaire. Cette » réfraction ne peut être causée, dit-on, que par la réfrac- » tion de l'eau plus solide que l'air.

» Une balle de plomb est jetée, avec la même obliquité, » sur cette surface d'eau : elle suit, pendant quelque temps, » dans l'eau, sa première direction; ensuite, ayant perdu ce » mouvement oblique qu'on lui avoit imprimé, elle tombe » au fond de l'eau en suivant la perpendiculaire.

» Il faut avouer, dit-il, que l'attraction agit, dans ces » deux occasions, d'une manière bien peu uniforme. Le » rayon de lumière se plie et se réfracte en entrant dans l'eau, » prend une direction un peu moins oblique qu'il continue

Digitized by Google

» jusqu'au fond. Deux effets si différens ne sauroient procéder » du même principe. »

Cette expérience n'est qu'un enfantillage qui ne signifie rien. Le même principe, agissant sur des objets aussi différens que sont une balle de plomb et un rayon de lumière, doit nécessairement produire deux effets très-différens. M. Mercier en explique lui-même la raison :

« Pourquoi, dit-il, la balle de plomb ne suit-elle pas la » direction qu'elle avoit d'abord dans l'eau ? Pourquoi le » rayon de lumière conserve-t-il jusqu'au fond cette direc- » tion ? Parce que l'eau résiste à la balle qui est volumineuse, » et ne résiste pas au rayon, qui est mince et passe par les » pores. »

Je lui demanderai, à mon tour, pourquoi il prend la peine de faire un chapitre qui promet des expériences contre le pouvoir de l'attraction, lorsqu'il n'en donne qu'une, dont il montre lui-même la parfaite nullité.

Les autres expériences qu'il propose dans un autre chapitre pour prouver que la terre ne tourne pas, et que Copernic ne sait ce qu'il dit, sont de la même force :

« J'attache un plomb à un fil tout au haut d'une arcade : le » plomb tombe à un pied de la terre ; il ne se déplace pas » d'un cheveu ; il est toujours perpendiculairement dans le » milieu de l'arcade. D'où vient cette parfaite immobilité, si » la terre tourne sur elle-même ? »

Avant de répondre, je prierai M. Mercier de nous expliquer comment il accorde lui-même cette parfaite immobilité avec le mouvement d'oscillation du nord au midi, qu'il suppose à la terre ?

« Comment définir, dit-il encore, la ligne d'aplomb ? Car, » quand je bâtis sur la colline d'une montagne (il veut dire » le penchant de la montagne), je ne considère pas le degré » de pente pour élever mon bâtiment, la ligne d'aplomb me » sert de guide.

» Enfin, termine-t-il, en admettant la rotation de la » terre, il faut, comme je l'ai dit, rejeter un des instrumens » que nous regardons d'une justesse indubitable, je veux dire » *le niveau d'eau.* »

Il me paroît démontré, par toutes ces questions, plus que naïves, que M. Mercier ne sait pas trop bien si la terre est plate ou ronde, et que, s'il la croit ronde, il imagine que tout ce qui n'est pas fortement attaché de l'autre côté de la boule doit tomber dans le ciel. Je lui en fais bien mon compliment.

Tout cela ne seroit que ridicule, et digne de figurer à côté

Digitized by Google

des hauts faits du fameux chevalier des Lions, si, comme ce héros, M. Mercier avoit eu le bon esprit de respecter toujours, dans ses plus grandes extravagances, les dogmes de la religion, et le caractère de ses ministres; mais, malheureusement, c'est ce qu'il n'a pas fait. Il reconnoit, il est vrai, le premier principe de toute bonne physique; mais sa vue ne va pas au-delà : lorsqu'il a bien répété qu'il croit en Dieu, premier moteur de toutes choses, sa philosophie se met à son aise; il cherche à s'égayer sur le culte qu'on doit lui rendre, et sur-tout sur les ministres de ce culte. Après avoir offert pour preuve du mouvement du soleil l'almanach, qui dit qu'il se lève et qu'il se couche à telle heure, il compare les algébristes aux prêtres, et, dans la page suivante : « O princes de l'algèbre, s'écrie-t-il, que votre science m'inspire de doutes! » vous vous efforcez de persuader aux autres ce que vous ne » croyez pas vous-mêmes; vous ressemblez à l'arlequin, qui » donne à son chapeau toutes les formes possible, etc. Le » règne des *prestigiateurs* est passé.... Ils haussent et abaissent » l'étendard céleste, selon que cette manœuvre favorise leur » *fallace*, et en impose à la crédulité des stupides.... Mais » ils ne sont pas plus *fatidiques* que les chaudrons de » Dodone. » Je ne saurois dire ce que les algébristes ont fait à M. Mercier, pour le mettre de si bonne humeur, et je ne chercherai pas à expliquer la raison pour laquelle il fait retomber sur les ministres de la religion toutes ses *jolivetés*. Je crois devoir seulement observer que messieurs les astronomes ne me paroissent pas mériter un pareil traitement; qu'il n'est pas croyable qu'ils aient le dessein de faire croire à l'attraction sous peine de la mort éternelle; que M. Mercier se représente le danger beaucoup plus grand qu'il n'est en effet; que notre prince de l'algèbre n'est pas homme à vouloir contraindre qui que ce soit dans sa croyance astronomique; qu'il a même déjà déclaré qu'il n'existe aucun moyen de vérifier si la terre tourne, ou si c'est le soleil; et qu'ainsi lui, M. Mercier, peut se tranquiliser l'esprit, se rafraîchir le sang, ne plus chercher la vérité partout où elle n'est pas, déposer sa plume et sa néologie; ne plus combattre, en un mot, des gens qui ne pensent point à lui, et nous laisser en repos. Il seroit trop fâcheux qu'avec les meilleures intentions, il pût se faire soupçonner de vouloir aplatir tout l'univers, et qu'il ne rapportât de son excursion dans les cieux que le titre, brillant à la vérité, mais peu profitable, de *chevalier du soleil*.

G.

Digitized by Google

Lettre à M. de Châteaubriand sur deux chapitres du Génie du Christianisme ; avec cette épigraphe, tirée du Deuteronome : *Non addetis ad verbum quod vobis loquor, et non auferetis in eo*, etc. : c'est-à-dire, *Vous n'ajouterez rien à ce je vous dis, et vous n'en retrancherez rien.* A Genève, chez *Paschoud.*

La première règle à observer pour tout homme qui entreprend de réfuter un ouvrage, c'est celle qui est exprimée dans cette épigraphe : il ne doit rien ajouter à ce qu'il réfute, ni en rien retrancher. En effet, il n'y a point de sot qui ne fût en état de combattre un ouvrage de génie, si on lui permettoit seulement deux choses : la première, d'en retrancher tout ce qu'il y a de bon et d'important ; la seconde, de lui prêter ses propres sottises. Or, cette loi est précisément la plus difficile à garder, sur-tout pour les sots. Car, ce qu'il y a de bon et d'important dans un livre, ils ne le voient pas, ils ne le sentent pas ; tout cela n'est pour eux que du superflu qu'ils négligent. Mais ce qui n'est que de remplissage, ce qui ne sert qu'à lier ou à éclaircir les idées principales, voilà l'essentiel auquel ils s'arrêtent. C'est ainsi que le Génie du Christianisme a été plusieurs fois réfuté. Mais avant d'examiner si l'auteur de cette nouvelle critique a lui-même observé la règle qu'il nous rappelle avec tant de bonhomie, il est juste de dire ce qu'il est ou ce qu'il veut paroître.

La haine de la religion, et cette aversion naturelle qu'ont les petits esprits et les froids écrivains pour tout ce qui porte une empreinte remarquable de grandeur et d'originalité, ont suscité de toutes parts des censeurs au Génie du Christianisme. Cet ouvrage si original dans son style et dans son objet, parut, au moment même de sa naissance, comme une espèce de phénomène qui étonna tous les esprits. On ne l'attendoit pas, on n'avoit nulle raison de l'attendre, et l'éclat qu'il jeta fut tel, que les gens de goût, c'est-à-dire ceux qui furent ensuite ses plus sincères admirateurs, durent commencer par s'en méfier. Dans tous les temps, un livre aussi brillant d'imagination et de talent, et qui porta tout-à-coup le nom de son auteur à côté des noms les plus distingués dans la littérature, auroit excité toute l'attention de la critique : il étoit hardi dans ses pensées, hardi dans son plan, encore plus hardi dans ses expressions, et on pouvoit trouver dans toutes ces hardiesses de quoi justifier toutes sortes de censures. Mais dans

Digitized by Google

notre siècle, et à l'époque sur-tout où cet ouvrage fut publié, il s'agissoit de bien autre chose que de se mettre en garde contre une certaine nouveauté de style et de tournures, il falloit avant tout songer à détruire l'effet que le Génie du Christianisme pouvoit produire. Relever ses défauts, les faire sentir, ce n'étoit pas une affaire de goût, mais une affaire de parti. De quoi s'avisoit un homme de génie ? Est-ce la religion qu'il devoit défendre, quand les philosophes avoient depuis cinquante ans déclaré qu'elle ne pouvoit plus être défendue que par des sots? Et de quel front osoit-il, en la défendant, montrer plus de talent et d'esprit qu'eux-mêmes? Car, il faut tout dire : cet ouvrage n'avoit pas seulement le tort de déconcerter les philosophes dans leur plan favori de montrer toujours la religion sous un aspect ridicule, il avoit encore celui de paroître, lorsqu'eux-mêmes ne comptoient plus dans leurs rangs que de pesans dissertateurs et des écrivains glacés. Il y avoit donc une double raison de le combattre : les vérités qu'il renfermoit, et les couleurs nouvelles et brillantes dont elles y paroissoient revêtues. Son éclat, qui eût pu affecter des yeux délicats, devoit, à plus forte raison, blesser douloureusement des yeux malades. Aussi ne l'a-t-on pas épargné, et on peut dire que dans l'espace de quelques années, cet ouvrage a, non pas lassé, mais épuisé la critique.

L'auteur de la lettre que j'annonce ne doit point être confondu avec ces pygmées qui se sont élevés contre le Génie du Christianisme, en haine du Christianisme. C'est un honnête homme et un bon chrétien : *il professe la même doctrine que* M. de Châteaubriand, et *il s'honore de pratiquer la religion ;* c'est lui qui le dit, et je veux le croire. Je ne serois même pas étonné qu'à Genève (il paroît être de Genève), on le crût homme d'esprit. Mais on peut être honnête homme, et platement raisonner; comme on peut être un parfait chrétien, sans être pour cela meilleur écrivain : et d'ailleurs l'esprit et le français de Paris diffèrent quelquefois beaucoup de l'esprit et du français de Genève; en un mot, les titres qu'il se donne ne semblent pas faits pour inspirer cette espèce de confiance dont un auteur doit être jaloux. Et, comme il ne paroît pas en avoir d'autres, je crois qu'il auroit tout aussi bien fait de ne pas se produire au grand jour. On va en juger; voici son début :

« Monsieur, dit-il, vous vous êtes proposé, *comme vous* » *le dites vous-même, d'appeler tous les enchantemens* de » l'imagination, tous les intérêts du cœur au secours d'une » religion contre laquelle on les avoit armés. Tous les autres

» genres

Digitized by Google



» genres d'apologie se trouvant épuisés, *vous avez saisi le* » seul que *l'esprit du siècle* sembloit *vous laisser* ! » Quelle heureuse *conception*, a dit l'un de vos critiques » ou plutôt de vos admirateurs. Faire aimer ce qui frappe, » remplacer la crainte par l'amour...; peut-il exister d'un » *genre* plus utile et plus agréable ? » M. de Châteaubriand pourroit répondre aux premiers mots de cette lettre : monsieur, je n'ai parlé nulle part de *convoquer les enchantemens* de l'imagination, et les intérêts du cœur. Si on emploie de pareilles expressions à Genève, ce n'est pas une raison pour me les prêter ; mais M. de Châteaubriand ne saura rien de tout ce qu'on lui écrit de Genève, et par conséquent il n'y répondra rien. On sait que de telles lettres ne parviennent jamais à leur adresse.

Pour moi, je commencerai par faire observer à l'auteur de celle-ci que le mot d'*apologie*, quand il s'agit de christianisme, est fort déplacé dans la bouche d'un chrétien. On permet aux philosophes d'*examiner les apologistes* de la religion chrétienne, et même de les réfuter : cela ne fait de mal à personne, car personne ne les lit. Mais un bon chrétien ne voit dans ces prétendus *apologistes* que des *défenseurs* éloquens dont il admire les écrits avec enthousiasme. La vérité, Monsieur, n'a pas besoin d'*apologie* ; ce sont les travers et les foiblesses qu'on parvient quelquefois à faire excuser par des apologies plus ou moins adroites ; on défend la religion dans les temples, on fait l'apologie de la philosophie dans plus d'une société littéraire ; on venge un bon ouvrage des sarcasmes d'un faux savant, et c'est le savant qui alors auroit grand besoin d'une apologie : le bon ouvrage peut s'en passer.

Je remarque ensuite *une conception* qui est *un ouvrage*, et *un ouvrage* qui est de *faire aimer ce qui frappe*. Et quoique l'auteur ait l'air d'attribuer ces expressions à un critique, je ne puis m'empêcher de l'attribuer à celui qui a dit plus haut, que *l'esprit du siècle avoit laissé un genre*, et qu'il *l'avoit laissé à* M. de Châteaubriand. Toutes ces tournures ont un air de famille ; elles doivent être du même pays. Ce qu'il y a de bien plus singulier dans ce passage, c'est qu'on y fait de M. de Châteaubriand l'éloge qu'on pourroit faire de l'auteur lui-même de l'Evangile. *Il fait aimer ce qui frappe, il remplace la crainte par l'amour* ; et afin que personne ne puisse s'y tromper, on termine ce passage en disant qu'il *falloit avoir.... une inspiration divine, pour former un projet aussi vaste et aussi beau.* Veut-on quelque chose de plus singulier

Digitized by Google

encore? Après avoir cité toutes ces exagérations, l'auteur ajoute gravement : *je partage bien sincérement le sentiment de cet estimable critique.* Nous verrons bientôt comment il le partage. Continuons :

« Quoique je me présente ici, dit-il, *sous les couleurs* » *de la critique*, ne me confondez pas, Monsieur, avec les » censeurs de votre ouvrage. Ce n'est pas le livre que je viens » attaquer, c'est *une exception, un hors-d'œuvre.... Blâmer* » *une exception, c'est rendre hommage à l'ensemble.* Je n'en » appelle au surplus qu'à vous-même ; je ne saurois me » donner un meilleur juge. Le juste intérêt que vous portez » à la belle cause que vous avez plaidée avec tant d'éclat, est, » je pense, *un argument assez puissant ;* or, il est tout en » ma faveur. »

Cette dernière phrase est si difficile à comprendre qu'elle pourroit tenir lieu d'énigme dans le Mercure. L'auteur veut probablement dire que M. de Châteaubriand ayant mis plus d'intérêt qu'un autre à défendre la religion, doit en mettre beaucoup aussi à connoître tous les défauts de son ouvrage. Cela doit être, et ce n'est pas un motif pour qu'il lise avec attention cette lettre. Mais il me reste encore à deviner comment *l'intérêt* que M. de Châteaubriand *porte* à la cause de la religion, est *un argument*; je voudrois ensuite savoir de quoi il est argument; et enfin comment cet argument se trouve être *tout en faveur* de ceux qui le combattent. *Fiat lux.* Je n'entends pas mieux ce principe que *blâmer une exception, c'est rendre hommage à l'ensemble.* Pour moi, je pense que l'auteur de cette lettre auroit dû en *excepter* son exorde tout entier, et je désire *bien sincérement* qu'il regarde l'observation que je lui en fais, *comme un hommage* que *je rends à l'ensemble* de son ouvrage.

De quoi s'agit-il enfin, et qu'est-ce que cette exception? M. de Châteaubriand a, comme on sait, prouvé avec beaucoup d'éloquence que la religion chrétienne, loin de flétrir les cœurs et d'éteindre l'imagination, ennoblissoit et animoit tout, les arts, les sciences, les lettres. Mais cette influence si puissante et si heureuse que le Christianisme a eu sur les lettres et presque sur tous les arts, ne s'est pas également fait sentir sur l'astronomie ou les mathématiques; et la raison en est évidente, c'est que ces sciences n'exercent en aucune manière, ni l'imagination, ni le cœur. Tel est à-peu-près le résultat de deux chapitres que l'auteur du Génie du Christianisme a fait à propos de ces sciences. L'auteur de la Lettre a cru y voir une *exception* contre l'astronomie et les mathématiques. Il prétend que M. de Châteaubriand en regarde l'étude

Digitized by Google

comme inutile et dangereuse, et même qu'il calomnie les sciences. « Assez de gens, dit-il, s'égarent *en quelque sorte*, » par un zèle indiscret et peu éclairé. Laissez-leur le triste » privilége de fronder ce qu'ils ne connoissent pas, de » calomnier des sciences plus utiles à la société que leurs » apologies ne peuvent l'être à la religion..... Vos lumières » ne peuvent vous laisser ignorer le tort réel que peuvent faire » à la religion ces défenseurs inconsidérés qui combattent ce » qu'elle n'a point attaqué, qui repoussent ce qu'elle n'a » point rejeté, qui s'arment d'une rigueur farouche qu'elle » désavoue, et outrepassent toutes les bornes d'une mission » que vous avez rendue, quant à vous, si aimable et si puis- » sante. » Ainsi, c'est M. de Châteaubriand qui a, selon lui, calomnié les sciences, et il s'en prend à ces *défenseurs inconsidérés* de la religion qui s'égarent *en quelque sorte* tout *en faisant beaucoup de mal*: il *a sur le cœur deux chapitres du Génie du Christianisme* (c'est son expression), et il s'en décharge sur ceux qui ne les ont pas faits. Mais quels sont donc ces défenseurs inconsidérés de la religion, ces hommes auxquels il faut laisser *le triste privilége de fronder ce qu'ils ne connoissent pas?* Je l'ignore, et il m'importe peu de le savoir. Ce que je sais, c'est qu'ils s'arrogent là un privilége qu'il ne faut laisser à personne, et pas plus quand il s'agit d'un bon livre, que lorsqu'il s'agit de la religion. Voyons si l'auteur de cette lettre connoît véritablement les deux chapitres qu'il *a sur le cœur*, et s'il a pu s'arroger à lui-même le droit de les fronder. Je vais en citer les principaux passages; mais comme il est bon de prendre ses précautions, je les citerai tels que M. de Châteaubriand les a écrits, et non tels que les a lus l'auteur de la lettre.

« On verra, dit M. de Châteaubriand, qu'en défendant la » religion, nous n'attaquons pas la sagesse. Nous sommes bien » loin de confondre la morgue sophistique avec les saines » connoissances de l'esprit et du cœur. *La vraie philosophie* » est l'innocence de la vieillesse des peuples, lorsqu'ils ont » cessé d'avoir des vertus par instinct, et qu'ils n'en ont plus » que par raison. Cette seconde innocence est moins sûre que » la première; mais lorsqu'on y peut atteindre, elle est plus » sublime.

» De quelque côté qu'on envisage le culte évangélique, on » voit qu'il agrandit la pensée, et qu'il est propre à l'expres- » sion des sentimens. *Dans les sciences ses dogmes ne s'op-* » *posent à aucune vérité naturelle, sa doctrine ne défend* » *aucune étude*. Chez les anciens, un philosophe rencontroit

Digitized by Google

» toujours quelque divinité sur sa route. Il étoit, sous peine » de mort ou d'exil, condamné par les prêtres d'Apollon ou » de Jupiter à être absurde toute sa vie. Mais comme le Dieu » des chrétiens ne s'est pas logé à l'étroit dans un soleil, il » a laissé tous les astres en proie aux recherches des savans : » il a jeté le monde devant eux, comme une pâture, pour leurs » vaines disputes, etc. »

J'ai souligné une phrase dans ce passage, et on croira peut-être que c'est parce qu'elle pourroit toute seule servir de réponse aux reproches que l'on fait dans cette lettre à M. de Châteaubriand. Mais point du tout; c'est que cette phrase est précisément celle qui a déplu à l'auteur de cette lettre. « Qu'est-ce à dire, s'écrie-t-il? Quel est l'homme qui croiroit » avoir le droit de proscrire, au nom de la religion, ce que la » religion n'a point condamné? » Et ailleurs il lui dit, en parlant de cette même phrase, que c'est *un anathème lancé contre les sciences*. Mais comment faut-il donc s'exprimer pour se faire entendre à Genève? M. de Châteaubriand dit, en termes exprès, que *les dogmes du Christianisme ne s'opposent à aucune vérité naturelle*, et on l'accuse de proscrire ces vérités au nom du Christianisme : ce n'est pas assez; on l'accuse de l'avoir fait par cette phrase même. Il me semble que de tout cela on ne peut tirer que l'une de ces deux conclusions : ou que l'accusateur n'a pas lu le chapitre qu'il réfute, ou qu'il ne sait pas lire.

Mais continuons : « Vous êtes aussi trop judicieux, dit » l'honnête critique, pour songer à reproduire sérieusement » les célèbres sophismes de Jean-Jacques (M. de Château-» briand dit expressément qu'il ne citera pas Jean Jacques), » contre les arts et les sciences. Vous n'ignorez pas qu'il est » fort inutile de poser la question de savoir, si, en remontant » au berceau des sociétés, il n'eût pas mieux valu que les » sciences et les arts n'eussent jamais pris naissance parmi les » hommes. Comme nous ne sommes plus à l'enfance des » sociétés, qu'il faut prendre aujourd'hui les peuples tels » qu'ils sont; que les sciences ont fait à-peu-près chez le » plus grand nombre les mêmes progrès, vous êtes trop » éloigné sans doute d'inviter votre propre pays à renoncer » à des avantages dont ses voisins et ses rivaux ne jugeroient » probablement pas à-propos de se débarrasser..... *Malgré* » *votre mépris pour les arts et les sciences*..... je ne saurai » me persuader que vous voulussiez vous ranger parmi les » apologistes insensés de la vie sauvage, etc..... »

Je prévois le reproche qu'on va me faire : pourquoi rap-

Digitized by Google

porter, dira-t-on, de pareils passages? Une semblable accusation ne devoit être repoussée que par le mépris. Car enfin, qui pourra croire que M. de Châteaubriand, ayant entrepris de prouver que le Génie du Christianisme est favorable aux arts, témoigne en même temps du *mépris pour les arts*? D'ailleurs, il est évident que l'auteur de la lettre ne fait ici autre chose que répéter dans un style plat, sec et froid ce que M. de Châteaubriand avoit déjà dit avec beaucoup d'éloquence.

Ce reproche ne sera pas dénué de tout fondement; mais ceux qui me le feront ne savent pas sans doute qu'on renouvelle tous les jours la même accusation, non pas seulement contre l'auteur du Génie du Christianisme, mais contre tous ceux qui défendent les mêmes principes que lui. Ils estiment aussi les sciences, et on les accuse aussi de mépriser les sciences; ils honorent les savans, ils ne perdent pas occasion de les louer, et on les accuse de calomnier les savans. Quel est donc le motif de toutes ces accusations également absurdes? Il est facile à trouver: c'est qu'aux yeux de ceux qui crient et qui accusent, il n'y a de vrais savans que parmi les philosophes. Or, les philosophes ne trouveront jamais leur éloge dans les écrits des défenseurs de la religion; *inde iræ*. Cependant, puisqu'on répète tous les jours les mêmes absurdités, nous ne pouvons pas nous dispenser de les relever, et de répéter aussi que ce sont des absurdités. Que m'importe, par exemple, que l'auteur de cette lettre se dise un bon chrétien? J'observe la règle de l'Evangile; je le juge par ses fruits. Il se plaint du *mépris qu'on a* pour les sciences; il dit qu'on les attaque et qu'on les calomnie! *Fœnum habet in cornu*: méfions-nous de lui. S'il étoit de bonne foi, s'il ne vouloit défendre que la vérité, ce n'est point par là qu'il commenceroit.

Veut-on savoir enfin en quoi consistent toutes ces calomnies qu'on nous accuse de répandre contre les sciences? Le voici: c'est M. de Châteaubriand qui va le dire: nous ne saurions choisir de plus éloquent interprète que lui. « Il n'est » pas difficile, dit-il, de mettre d'accord ceux qui déclament » contre les mathématiques, et ceux qui les préfèrent à tout. » Cette différence d'opinion vient d'une erreur fort com- » mune, qui est de confondre un *grand* avec un *habile* ma- » thématicien. Il y a une géométrie matérielle qui aveugle » les yeux de l'ame. Elle se compose de lignes, de points, » d'A + B; avec du temps et de la persévérance, l'esprit » le plus médiocre peut y faire des prodiges. Ce n'est plus » qu'une sorte de machine géométrique, qui exécute d'elle-

Digitized by Google

» même des opérations, comme la machine de Pascal. Cepen-
» dant, il faut avouer que les hommes entêtés de ces calculs,
» ont quelquefois un mépris ridicule pour les autres sciences :
» ils sourient de pitié, quand on leur parle de religion. A les
» entendre, tous les préjugés de la terre tournent entre les
» deux pointes de leur compas. Ils connoissent, disent-ils,
» toute la nature. On aime peut-être autant l'*ignorance* de
» Platon, qui appeloit cette même nature, *une poésie mys-*
» *térieuse.*

» Heureusement, il existe une autre géométrie, une géo-
» métrie intellectuelle. C'est celle-là qui est la première de
» toutes les sciences; c'est celle-là qu'il falloit savoir, pour
» entrer dans l'école du disciple de Socrate. Elle voit Dieu,
» derrière le cercle et le triangle, et elle fait les Pascal, les
» Leibnitz, les Descartes et les Newton. On ne peut se dis-
» simuler que cette géométrie des grands hommes n'est pas
» commune. Pour un seul homme qui marche par les voies
» sublimes de la science, que d'autres se perdent dans ses
» inextricables sentiers ! »

Et ailleurs : « Les vérités mathématiques n'ont point pris
» naissance; elles sont éternelles comme Dieu; elles appar-
» tiennent plus à l'essence divine qu'à l'espèce humaine; les
» vérités des beaux arts, au contraire, sont créées; elles ne
» sont qu'immortelles, comme l'ame de l'homme, et par
» conséquent ce sont les vérités qui conviennent le mieux à
» notre nature; et voilà la source du danger des premières,
» et l'utilité des secondes. Il est naturel que des hommes mé-
» diocres, ou des jeunes gens peu réfléchis, en retrouvant les
» vérités mathématiques dans tout l'univers, en les voyant
» dans le ciel avec Newton, dans la chimie avec Lavoi-
» sier, dans les minéraux avec l'abbé Haüy; il est naturel,
» disons-nous, qu'ils les prennent pour le principe même des
» choses, et qu'ils ne voient rien au-delà. Cette belle simpli-
» cité de la nature, qui devroit leur faire supposer, comme
» Aristote, un premier mobile, ou, comme Platon, un
» éternel géomètre, ne sert qu'à les égarer : Dieu n'est bientôt
» plus pour eux que les propriétés des corps; et la chaîne
» même des nombres leur dérobe la grande unité. »

Après avoir cité ce passage je pourrois m'écrier : voilà de l'éloquence et de grandes pensées; mais j'aime mieux dire : voilà de la raison et des vérités. C'est même parce que cela est aussi bien pensé que bien écrit, que cela est beau. Que dire ensuite d'un écrivain qui sans mission, sans titre, sans autorité, entreprend de réfuter de pareilles pages, et qui

Digitized by Google

oppose niaisement son style sec et froid à toute la magnificence, on diroit presque, à toute la poésie de M. de Châteaubriand. Il est vrai que dans tout ce passage qui contient un si bel éloge des sciences, il n'y a pas un mot qui soit à l'avantage des faux docteurs et des demi-savans; il est vrai encore que des Pascal, des Newton, des Leibnitz, c'est-à-dire ceux qui sont dignes d'associer leurs noms à ceux de ces grands hommes, sont à-peu-près les seuls qui y sont loués sans restriction; mais si les faux savans ont fait dans ce siècle presque autant de mal que les vrais savans ont jamais fait de bien, doit-on se dispenser de le dire, parce qu'en le disant on pourra offenser la médiocrité de quelque docteur ou de quelque académicien de Genève?

Et quel est donc cet homme qui s'érige en défenseur des sciences qu'on n'attaque point, et même des vérités qu'on a mieux soutenues que lui. Est-ce un savant? Je l'ignore; mais c'est un homme qui met *le psalmiste et le sage* (je ne sais qui est le sage) au nombre des astronomes, qui y met encore Aristote, et qui part de-là pour conclure qu'on peut être astronome et bon chrétien. Est-ce un homme d'esprit? Je l'ignore aussi; mais c'est un homme qui croit avoir du génie; car il n'auroit pas défendu les sciences, si elles étoient pour lui sans attraits, et il assure gravement que *les sciences sont sans attraits pour l'homme sans génie.* Enfin sait-il au moins sa langue, et l'écrit-il d'une manière qui soit supportable? On va en juger:

« Vous *craignez*, dit-il, *que si* on endoctrine un enfant » dans les mathématiques..... *on court les risques* de tarir » la source des idées de cet enfant, etc. » Ailleurs il parle *d'un phénomène qui fait l'étonnement de bien du monde*, et il se trouve à la fin que *ce phénomène* est *l'opinion* de M. de Châteaubriand *sur les paysages des montagnes.* Il discute cette opinion, et il relève avec son élégance ordinaire *les contradictions qui se trouvent là-dedans.* « Et vous aussi, » s'écrie-t-il à ce propos, vous avez donc visité les Alpes; » vous avez donc vu de près *ces sublimes monumens de la* » *création du monde*; et seul, au milieu de tous les voya- » geurs *qui leur ont payé le tribut de toutes les grandes sen-* » *sations*, vous seul n'avez rien éprouvé. » Je laisse aux lecteurs le soin de tirer de toutes ces phrases les conséquences qu'ils voudront; pour moi je conclus de la dernière que sans les Alpes ou les Pyrénées l'auteur de cette lettre ne croiroit pas *à la création du monde*, et je conclus de sa lettre entière qu'il est tout-à-la-fois un pauvre savant, un pauvre raisonneur, et un pauvre écrivain. GUAIRARD.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

LITTÉRATURE, SCIENCES, ARTS, SPECTACLES, NOUVELLES LITTÉRAIRES.

M. de Châteaubriand est arrivé de Tunis à Algésiras le 30 mars. Ses amis espèrent qu'il sera de retour à Paris, avant la fin du mois de mai.

— La tragédie d'*Hamlet*, de M. Ducis, dont on annonce la prochaine représentation, a subi quelques corrections, notamment dans le cinquième acte.

— La nouvelle de théâtre la plus importante de la semaine, est la retraite définitive de M. Picard, qui a joué jeudi pour la dernière fois — Un nouvel opéra comique en trois actes, donné le même jour sur le Théâtre Feydeau, a été fort mal reçu. Il est intitulé *l'Auberge de Bagnières*. L'auteur des paroles a gardé l'anonyme, celui de la musique est M. Catel. — Mademoiselle Crespi-Bianchi quitte le Théâtre de l'Impératrice. Mademoiselle Laurenzetti, destinée à la remplacer, a débuté mercredi dernier, dans le rôle de la *Locandiera*. Un premier début ne suffit pas pour porter un jugement sur cette cantatrice. Elle a une voix très-étendue, qui suffit aux plus grandes difficultés, et qui l'abandonne quelquefois dans les morceaux les plus faciles. En général, elle ne paroît pas bien dirigée; on lui a appris le superflu avant le nécessaire. Elle soigne trop le récitatif ordinaire, ce qui le rend plus lent et par conséquent plus fatiguant. Française, elle prononce mal l'italien, pas plus désagréablement cependant que les Vénitiens et les Bergamasques de la troupe. Il est juste de dire qu'elle étoit fort intimidée, et que malgré son extrême jeunesse elle n'a pas été accueillie avec bienveillance.

— S. M. l'Impératrice, accompagnée de S. Exc. le ministre de l'intérieur, a visité dimanche dernier le dépôt de sa manufacture de cristaux du Mont-Cenis, rue de Bondy. S. M. a daigné témoigner à M. Ladouëpe-Dufougerais, qui a obtenu la médaille d'or à la dernière exposition, la satisfaction que lui faisoient éprouver les progrès de cet utile établissement. S. M. a vu avec intérêt les formes multipliées auxquelles s'applique la pâte du cristal; elle a bien voulu faire l'éloge de la pureté et du bon goût qui distinguent les productions de cette manufacture. M. Dufougerais a présenté à S. Exc. le ministre

Digitized by Google

de l'intérieur, deux objets en cristal, de fabrication nouvelle : *le surveillant*, destiné à indiquer la déperdition des liquides dans les tonneaux, et *la soupape à tige*, employée récemment à la manufacture de Jouy, pour laisser échapper à volonté l'acide muriatique oxigéné, lors de l'opération du blanchiment.

— Le ministre de l'intérieur, persuadé que l'amélioration des troupeaux dépend de ceux qui les dirigent, et sur-tout des bergers, et désirant favoriser dans les établissemens confiés à sa surveillance, l'instruction de cette classe d'hommes utiles, a pris l'arrêté suivant :

Art. Ier. Tous les régisseurs des bergeries nationales sont autorisés à y recevoir, autant que le local le permettra, les élèves-bergers que les propriétaires voudront y envoyer, et aux conditions suivantes :

II. La personne qui placera un élève dans un établissement, paiera 35 fr. par mois, sur laquelle somme le régisseur prélèvera 10 fr., qui serviront à l'entretien de l'élève, et pour lui tenir lieu de gages.

III. L'élève sera pourvu de ses habits et de son linge de corps.

IV Il devra rester à l'établissement au moins un an.

V. En se présentant, il remettra au régisseur, un certificat de moralité, signé du maire de sa commune, et du propriétaire qui fait les frais de son instruction ; sans quoi il ne pourra être reçu.

VI. Il suivra les avis du principal berger, tant qu'il demeurera à l'établissement, pour la conduite des animaux aux champs, pour les soins qu'ils exigent à la bergerie ou au parc. Il aidera à l'affourragement, au pansement des bêtes malades, à l'alaitement et au nettoiement des bergeries. Dans tous les temps de l'année, il obéira au régisseur, mais plus particulièrement lors des récoltes de grains, de foins, de racines.

VIII. Au sortir de l'établissement, l'élève berger demandera un certificat de bonne conduite et de capacité, au régisseur, qui pourra le lui refuser, s'il a des motifs réels de mécontentement.

— Depuis quelques jours des ouvriers sont occupés à descendre les chevaux de Venise qui décoroient la grille des Tuileries. Ils seront attelés à un quadrige qui doit être élevé sur l'arc de triomphe qu'on bâtit sur la place du Carrousel. Ce quadrige, le premier monument de ce genre qu'on ait encore vu en France, sera exécuté par M. Lemot, l'un de nos meilleurs statuaires.

Digitized by Google

—Trois bateaux chargés de statues et autres objets d'art, venant de la Prusse et des pays conquis, sont arrivés par la Moselle à Metz, les 11 et 12 de ce mois. Ces monumens ont été placés sur des chars, et conduits par terre jusque près de Saint-Dizier, où on les a embarqués sur la Marne pour les transporter à Paris. On attendoit aussi à Metz la statue du grand Frédéric, qui doit également être transportée à Paris.

—L'académie de Marseille a décerné le prix double qu'elle avoit proposé pour l'éloge de Pierre Puget, à M. T. Baptiste Emeric-David, l'un des auteurs du texte du Musée français de MM. Robillard-Péronville et Laurent, déjà connu à l'Institut à l'occasion de son Traité de l'Art statuaire, considéré chez les anciens et chez les modernes. Elle décernera, dans sa séance du 23 août 1807, un prix de 300 fr. destiné à la meilleure Instruction populaire sur l'art de faire et de conserver les vins de Provence; et, dans la même séance, le prix qu'elle a proposé pour la fabrication du savon. L'académie couronnera, dans sa séance du mois d'avril 1808, le meilleur éloge qui lui sera envoyé de M. de Montclar, ancien procureur-général du parlement d'Aix. Dans la même séance, elle décernera un prix à la meilleure pièce de vers qu'elle recevra sur la célèbre bataille d'Jena. Les ouvrages envoyés au concours devront être composés au moins de 150 vers. Les mémoires sur lesquels le jugement de l'académie doit être prononcé, dans la séance publique du mois d'août 1807, ne seront reçus que jusqu'au 5 juillet: ce terme est de rigueur. Les éloges de M de Montclar et les pièces sur la bataille de Jena ne seront plus admissibles passé le 6 mars 1808. Chaque prix est de la valeur de 300 fr. Tous les mémoires, éloges, poésies, etc. etc, doivent être envoyés, francs de port, à M. Achard, secrétaire perpétuel de l'académie et bibliothécaire de Marseille.

—Dimanche dernier, l'école vétérinaire impériale d'Alfort a fait à ses élèves la distribution annuelle des prix dans l'ordre suivant: *Troisième année d'étude, cours complet*, premier prix: M. Landouzy jeune, dragon du 5e. régiment. *Seconde année d'étude*, premier prix: M. J. F. Bouley, de Paris. *Première année d'étude*, premier prix: M. Evrard. Prix de mœurs: M. Angeard.

Le jury a nommé ensuite parmi les élèves, cinq répétiteurs en chef: ce sont MM. Michot, Durand, Métayer, Angeard et Devic. S. Exc. le ministre de l'intérieur leur a accordé à chacun une gratification de 200 fr. pour les encourager à seconder avec zèle les professeurs dans les travaux de l'instruc-

Digitized by Google

tion. Vingt-quatre élèves qui ont achevé leurs cours de trois années, ont été déclarés par le jury, capables d'exercer l'art vétérinaire.

— La Société des Sciences et des Arts du département de la Haute-Marne, distribuera, dans ses séances publiques de l'an 1808, un prix de 300 fr. à l'auteur du meilleur Eloge d'Edme Bouchardon, sculpteur célèbre, né à Chaumont. Les discours doivent être adressés au secrétaire de la Société, francs de port, avant le 1^er^ mai de l'an 1808.

— M. Opie, l'un des moins mauvais peintres de l'Angleterre, est mort à Londres, dans les premiers jours d'avril.

— Les courses annuelles de chevaux, établies par décret impérial dans le département de la Corrèze, auront lieu cette année près de la ville de Tulle; savoir: pour les trois prix de 1200 fr. chacun, le 29 mai prochain, et pour le prix de de 2000 fr., le lendemain 30. Le 1^er^ juin suivant, jour de la foire de Saint-Clair, il sera aussi distribué à Tulle une somme de 4000 fr., en primes d'encouragement, aux propriétaires des plus beaux chevaux entiers, jumens, poulains et pouliches amenés à cette foire. La distribution s'en fera au nom du gouvernement, sur l'avis d'un jury chargé d'examiner les animaux présentés au concours.

— M. Pully, chimiste connu par plusieurs services rendus aux arts, vient dans ses excursions aux environs de Naples, destinées à fixer l'analyse rigoureuse des différentes eaux thermales déjà connues, de faire la découverte d'une nouvelle grotte; elle est située sur les bords du lac d'Agnano, non loin du lac d'Averne, illustré par les chants de Virgile; par conséquent voisine de celle du *Chien*, dont elle partage plusieurs propriétés. Ce qui distingue la *Grotta Pully* de la *Grotta del Cane*, c'est qu'on doit user, pour y entrer, de précautions inverses de celles qu'il faut prendre pour pénétrer sans danger dans la grotte du Chien, dont les mofètes sont mortelles à une petite élévation, et qu'il faut au contraire s'y baisser le plus possible, pour rapprocher du sol les organes respiratoires. Comme dans les étuves de Néron, qui sont aussi dans ce voisinage, et dans lesquelles le calorique, qui tend toujours à s'élever, exerce une action bien plus active à la région supérieure, on trouve, après plusieurs détours, à l'extrémité de la Grotta-Pully, une source d'eau tellement bouillante, que des œufs y cuisent en 57 secondes. Le thermomètre de Réaumur qui, à l'extérieur de la grotte, étoit à deux degrés au-dessus de zéro, monta jusqu'à 61 degrés dans l'intérieur, en le tenant élevé. En le rapprochant

Digitized by Google

à un pied du sol, il descendit de cinq degrés; mais en l'enfonçant dedans, il s'éleva jusqu'à 75 degrés: le baromètre y descendit de quelques degrés. Il faut être déshabillé pour y pénétrer, et le corps s'y couvre d'eau provenant, soit de la transpiration accrue, soit de la quantité prodigieuse d'eau en évaporation dans cette grotte, et qui se condense sur la peau, relativement bien plus froide. Cette grotte étoit tout-à-fait inconnue des anciens, qui n'en ont point laissé de description; et peut-être même s'est-elle formés depuis, par les éruptions volcaniques si ordinaires dans un pays qui voit à chaque siècle plusieurs de ses sites changer de face. Ses parois sont incrustées de muriate de soude et de sulfate d'alumine dessinans leurs anfractuosités ou pendans en stalactites à la voûte généralement haute de dix pieds. Cette caverne a 40 pieds de largeur à son ouverture, quelquefois 50 dans son intérieur, et 250 pieds de profondeur.

— La Société d'Agriculture du département de la Seine a tenu, le 5 de ce mois, sa séance publique annuelle.

Divers membres ont lu des rapports tant sur les travaux de la Société, que sur les concours ouverts par elle sur la suppression des jachères, sur la pratique de l'irrigation, et sur le perfectionnement de la charrue.

Deux Mémoires sur la suppression des jachères ont été couronnés; et leurs auteurs, MM. Fera-Rouville, propriétaire-cultivateur à Rouville, département du Loiret, et Rosnaye de Villers, propriétaire-cultivateur à Monterolier, Seine-Inférieure, ont reçu chacun une somme de 1,000 francs, et une médaille d'or. Deux autres médailles d'or ont été accordées, l'une à M. Bonneau, de Saint-Lactenein (département de l'Indre); et l'autre à M. Gaujac de Dagny (Seine et Marne). La Société n'a décerné de prix à aucun de ceux qui ont envoyé des Mémoires sur la pratique de l'irrigation; elle a seulement accordé des médailles d'or à M. de Combes des Morelles, de Saint-Didier (Allier), et à M. de Thiville, de Pré-le-Fort (Loiret). Le rapport sur le concours ouvert pour le perfectionnement de la charrue, a été fait par M. François (de Neufchâteau), qui a rendu compte des expériences auxquelles ont été soumises les charrues envoyées au concours. Il résulte de ces expériences, que sur les charrues entre lesquelles la Société a été appelée à prononcer, indépendamment de celles dont elle n'a pu apprécier le mérite sur de simples dessins, deux ont mérité de fixer son suffrage, par les améliorations importantes qu'elles présentent. La première,

Digitized by Google

sur-tout, qui étoit exposée sous les yeux du public, et dont l'auteur est M. Guillaume, sous-officier au corps impérial du génie, résidant à Chaillot, rue de Longchamp, n° 9, a été reconnue d'une construction beaucoup plus avantageuse que les autres, en ce qu'elle établit la meilleure ligne de tirage, et qu'elle exige moitié moins de force que la charrue de Brie, pour être mise en mouvement. La Société a décerné une somme de 3,000 francs et une médaille d'or à M. Guillaume; elle a de plus arrêté, 1°. que M. Guillaume seroit invité à faire faire plusieurs charrues sur le modèle de la sienne;

2°. Que ces charrues seront distribuées, au nom de la Société, à ceux de MM. les préfets des départemens qui en ont fait la demande;

3°. Que le prix de celles de ces charrues qui seront remboursées, servira à en fabriquer d'autres, dont la Société se propose de faire don à des agriculteurs qu'elle voudra distinguer.

La seconde charrue que la Société a distinguée, sans avoir le mérite de celle de M. Guillaume, a été reconnue supérieure à la charrue de Brie ordinaire. La Société a décerné à son auteur, M. Salm, professeur à l'école secondaire de Vassy (département de la Haute-Marne), une médaille d'or à titre d'encouragement; elle lui a, en outre, accordé une somme de 500 fr., pour indemnité de frais et avances que ses essais pour améliorer la charrue lui ont occasionnés. MM. Guillaume et Salm sont venus recevoir, au milieu des applaudissemens, les médailles qui leur étoient destinées. Après la lecture de ces différens rapports et la distribution des prix, on a distribué les médailles d'encouragement que la Société décerne tous les ans à des cultivateurs dont les travaux ont fixé son attention. Neuf médailles ont été données dans cette séance.

Au Rédacteur du Mercure de France.

Monsieur, permettez que je me serve de la voie de votre journal pour annoncer que je propose de livrer à l'impression, dans trois mois, un supplément à mes *Siècles Littéraires de la France*, qui est devenu indispensable par les pertes que la république des lettres a éprouvées depuis cinq à six ans. En m'occupant de ce travail, j'ai cédé au vœu d'un grand nombre de littérateurs qui desirent qu'on élève des monumens à la mémoire de leurs anciens collègues. J'invite, en conséquence, les gens de lettres, qui ont des renseignemens sur la vie des écrivains morts depuis le dix-neuvième

Digitized by Google

siècle, à me les adresser; je m'empresserai d'en faire usage. J'invite également les savans et les gens de lettres à me faire passer la notice des ouvrages qu'ils ont publiés depuis cette époque, afin que je complette leurs articles. Je déclare que, fidèle au plan que j'ai suivi, je continuerai à louer toutes les actions louables, et que je plains les gens de parti qui ne louent qu'eux et leurs amis. Je préviens que je ne reçois que les lettres qui sont franches de port.

J'ai l'honneur de vous saluer.

DES ESSARTS, *avocat, membre de plusieurs sociétés savantes et littéraires, rue du Théâtre-Français.*

NOUVELLES POLITIQUES.

La Haye, 18 avril.

Il est arrivé ici hier soir un courrier venant de Harlem; on ignore le contenu des dépêches dont il étoit porteur; mais comme on a dirigé une partie de la garde de S. M. vers Harlem, on croit que les Anglais ont paru en vue des côtes. Les promenades des Anglais n'inspirent aucune appréhension; on a la certitude qu'ils n'ont aucune troupe à bord, et la présence de leurs vaisseaux est plus fatigante que capable d'inspirer de l'effroi. Le roi est parti ce matin pour Helvoetsluys; S. M. reviendra ce soir, et partira ensuite pour faire une tournée sur les côtes.

Les lettres de Londres parlent de l'embarras dans lequel se trouvent les nouveaux ministres, et de l'inquiétude où ils sont sur les dispositions des puissances alliées. Il est certain que le dernier ministère a donné des sujets de mécontentement à la Russie, et l'on croit que l'empereur Alexandre, las d'unir ses destinées à une nation qui change de principes politiques à chaque changement de ministres, paroît décidé à entrer en négociations sérieuses avec la France.

PARIS, *vendredi 24 avril.*

— Un décret impérial du 10 mars porte, que l'association des dames charitables, connue sous le nom de *Sœurs de l'Instruction chrétienne*, et qui a pour but de former les jeunes personnes du sexe aux bonnes mœurs, aux vertus chrétiennes et aux devoirs de leur état, est provisoirement autorisée. Elle pourra admettre de nouvelles associées, en se

Digitized by Google

conformant aux lois de l'Empire qui prohibent les vœux perpétuels.

— Par décret du même jour, la maison des Cordeliers de Brives, sera cédée à l'association des dames Ursulines de cette ville, à la charge par elles de s'y réunir et de s'y consacrer à l'éducation des pauvres filles.

— Un décret impérial du 10 mars, permet de conférer les ordres sacrés à cent six aspirans à l'état ecclésiastique, conformément à la demande qui en a été faite par leurs évêques respectifs.

— M. d'Osmond, évêque de Nancy, vient d'être nommé par S. M. le roi de Hollande, commandeur du grand Ordre royal de ce royaume.

— Les lettres de New-Yorck, du 15 mars, annoncent que le sénat américain a refusé sa sanction au traité de paix conclu entre le gouvernement britannique et celui des Etats-Unis.

— On écrit de Venise que le prince vice-roi d'Italie est arrivé dans cette ville le 11 de ce mois, accompagné du ministre de la guerre du royaume d'Italie, de M. le général comte de Wartenberg, premier aide-de-camp du roi de Bavière, et de plusieurs officiers de sa maison. Après un court séjour à Venise, S. A. I. doit se rendre au camp d'Udine pour y faire la revue des troupes.

— Le maire de la ville d'Anvers vient d'adresser aux habitans la proclamation suivante :

« Habitans d'Anvers, S. M. I. et R., dont les vues ne tendent qu'au bien-être de ses peuples, a jugé à propos, dans sa haute sagesse, de mettre notre ville en état de siége, et de lui nommer pour gouverneur S. Exc. Mgr. le général de division Férino, membre du sénat et grand-officier de la Légion-d'Honneur. Dans le choix d'un chef dont le caractère répond à l'élévation du rang, nous devons rendre des actions de graces à S. M. pour sa constante et paternelle sollicitude.

» Mais, habitans d'Anvers, je dois vous prévenir que si S. Exc. Mgr. le gouverneur se propose d'adoucir, par sa bonté, ce que l'état de siége pourroit avoir de rigoureux, il nous a aussi manifesté la plus ferme résolution de déployer une juste sévérité envers ceux qui, par leurs actions ou leurs discours contreviendroient aux lois concernant la sûreté de l'Etat et de la cité. Je vous invite donc au calme le plus parfait, vous soumettant avec confiance aux profonds décrets de S. M. I. et R., et à la bienveillante prudence de son digne représentant. »

En l'hôtel de la mairie de la ville d'Anvers, le 14 avril 1807.

J. E. Werbrouck.

Digitized by Google

LXX^e BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Finck nstein, le 9 avril 1807.

Un parti de 400 Prussiens, qui s'étoient embarqués à Kœnigsberg, a débarqué dans la presqu'île, vis-à-vis de Pilau, et s'est avancé vers le village de Carlsberg. M. Mainguenaud, aide-de-camp du maréchal Lefebvre, s'est porté sur ce point avec quelques hommes. Il a si habilement manœuvré qu'il a enlevé les 400 Prussiens, parmi lesquels il y avoit 120 hommes de cavalerie.

Plusieurs régimens russes sont entrés par mer dans la ville de Dantzick. La garnison a fait différentes sorties. La légion polonaise du Nord et le prince Michel Radziwill qui la commande se sont distingués. Ils ont fait une quarantaine de prisonniers russes. Le siége se continue avec activité. L'artillerie de siége commence à arriver.

Il n'y a rien de nouveau sur les différens points de l'armée.

L'EMPEREUR est de retour d'une course qu'il a faite à Marienwerder et à la tête de pont sur la Vistule. Il a passé en revue le 12^e régiment d'infanterie légère et les gendarmes d'ordonnance.

La terre, les lacs, dont le pays est rempli, et les petites rivières commencent à dégeler. Cependant il n'y a encore aucune apparence de végétation.

FONDS PUBLICS DU MOIS D'AVRIL.

DU SAM. 18. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 73f 1/2c 73f 73f 50c 100c 15c 100c 00f 00f 100c 00c 00f 00c 00c. 00c 0/c 00f 00c 00c
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 70f. 70f 100c 00c 00c
Act. de la Banque de Fr. 0000f 00c 0000f. 00c. 000c 00c

DU LUNDI 20. — C pour o/o c. J. du 22 mars 1807, 73f 73f 100c 15c 20c 15c 10c. 73f 73f 10c 5c. 00c 00c 00f 00f. 00c 00c 00c 00c.
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 00f 50c. 0/c. 00c 00c
Act. de la Banque de Fr. 1215f 0000f. 00c 00c. 00 00f

DU MARDI 21. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 72f 85c 80c 75c 00c 00c 00c 00c. 00c 00c 00c 00c. 00f 00c 00c 00c 00c 00f 00f 00c
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 00f. 0/c 00c 00c 00c 00c. 00c 00c
Act. de la Banque de Fr. 1215f 00c 0000f. 00c. 00c

DU MERCREDI 22. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 72f 90c 73f 72f 95c 90c 00c 00c 00c. 00c 00f 00c 0/c. 00c 00f 00c. 00f.
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 70f 00c. 00c. 00c 00c 00c 00c
Act. de la Banque de Fr. 1215f 00c 0000f 00f 00c

DU JEUDI 23. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 72f 90c 80c 75c 80c 85c 80c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 0/c 00c 00c 00c 00c 00c
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 70f 00c 00f 00f 00c 00c 00f 00c
Act. de la Banque de Fr. 1215f. 00c 0000f 000/f. 0000f

DU VENDREDI 24. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 72f 85c 90c. 85c 95c 90c 00c 00c 00c 0/f 00f 00c 00c 00c 00f 00c 00c 00c 00c 00f 00c 00c
Idem Jouiss. du 22 sept. 1807, 70f 00c 00c. 00f 00c 00c
Act. de la Banque de Fr. 0000f 0000f 00c 0000f

Digitized by Google

(N°. CCCII.)
(SAMEDI 2 MAI 1807.)



MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

LES FLEURS.

Nous n'omettons rien pour que la partie de ce Journal, consacrée à la poésie, soit digne des autres, et satisfasse les lecteurs les plus sévères : nous obtenons souvent de nos premiers poètes actuels qu'ils veuillent bien contribuer à l'embellir; et, au défaut de productions nouvelles qui répondent à la loi que nous nous sommes imposée, nous avons quelquefois recours à des pièces déjà publiées, qui suppléent, par tous les autres genres de mérite, à celui de la nouveauté. Nous espérons qu'on retrouvera ici avec plaisir plusieurs morceaux composés anciennement, sur un même sujet, par des auteurs différens; et nous nous proposons de présenter, de temps en temps, de semblables objets de comparaison. Rien n'a plus d'attrait pour la curiosité, rien plus d'utilité pour le goût, que ces sortes de rapprochemens, et, pour ainsi dire, de concours, où le lecteur trouve les jouissances de l'imagination réunies à l'exercice du jugement, et qui lui procurent le plaisir piquant de la préférence, ou même la peine agréable de l'incertitude, joints au charme des beaux vers. C'est ainsi que les Églogues, où Théocrite et Virgile introduisent deux bergers qui se disputent le prix de l'harmonie et du chant devant un juge auquel le poète et le lecteur s'associent, ne sont pas celles qui captivent le moins agréablement notre esprit, soit que ces charmans auteurs proclament le triomphe de l'un des rivaux et la défaite de l'autre, soit qu'ils laissent la victoire incertaine. Les Muses aiment ces innocens combats, *amant alterna Camœnæ;* et les maîtres de l'art ont, de tout temps, recommandé ces utiles comparaisons. Le sujet sur lequel ont été composés les morceaux qu'on va lire, est en lui-même plein d'attrait et de grace. Il semble acquérir un nouveau degré d'intérêt, au moment où la nature qui se renouvelle, étale tous les trésors dont il offre la peinture. Nous ne déciderons pas entre les auteurs qui l'ont traité; et nous ne suivrons d'autre ordre, dans l'impression de leurs pièces, que celui des temps où les ouvrages dont elles font partie ont été publiés. Nous dirons seulement que M. de Fontanes a bien voulu nous communiquer les corrections qu'il a faites à la sienne avec cette sévérité de goût, attribut inséparable d'un grand talent.

Nous devons croire que des lecteurs français ne verront pas sans orgueil un des premiers poètes de l'Angleterre vaincu plus d'une fois dans cette paisible arène, où il a cependant l'avantage d'être descendu le premier. Quoique la connoissance de la langue anglaise soit assez généralement répan-

Digitized by Google

due, nous avons cru devoir placer le français en regard des vers anglais : nous l'empruntons à un traducteur élégant et fidèle. Cette citation contribuera encore à justifier les éloges que nous avons donnés à son excellente traduction, au moment de sa publication. (*Note du Rédacteur.*)

THE FLOWERS.

At length the finish'd garden to the view
Its vistas opens, and its alleys green.
Snatch'd thro' the verdant maze, the hurried eye
Distracted wanders; now the bowery walk
Of covert close, where scarce a speck of day
Falls on the lengthen'd gloom, protracted sweeps:
Now meets the bending sky; the river now
Dimpling along, the breezy ruffled lake,
The forest darkening round, the glittering spire,
Th' ethereal mountain, and the distant main.
But why so far excursive? when at hand,
Along these blushing borders, bright with dew,
And in yon mingled wilderness of flowers,
Fair-handed Spring unbosoms every grace;
Throws out the snow-drop, and the crocus first;
The daisy, primrose, violet darkly blue,
And polyanthus of unnumber' dyes;
The yellow wall-flower, stain'd with iron brown;
And lavish stock that scents the garden round:
From the soft wing of vernal breezes shed,
Anemonies; auricu'as, enrich'd
With shining meal o'er all their velvet leaves;
And full ranunculas, of glowing red.
Then comes the tulip-race, where Beauty plays
Her idle freaks; from family diffus'd
To family, as flies the father-dust,
The varied colours run; and, while they break
On the charm'd eye, th' exulting florist marks,
With secret pride, the wonders of his hand.
No gradual bloom is wanting; from the bud,
First-Born of Spring, to Summer's musky tribes:
Nor hyacinths, of purest virgin white,
Low-bent, and blushing inward; nor jonquils,
Of potent fragrance; nor Narcissus fair,
As o'er the fabled fountain hanging still;
Nor broad carnations, nor gay-spotted pinks;
Nor, shower'd from every bush, the damask rose.
Infinite numbers, delicacies, smells,
With hues on hues expression cannot paint,
The breath of Nature, and her endless bloom.

THOMPSON.

Digitized by Google

LES FLEURS.

Mais enfin le jardin, dans toute la pompe de sa décoration, offre à notre vue ses allées, ses berceaux, ses agréables perspectives. Rapie, pressée de jouir, elle erre au hasard dans ce beau labyrinthe. Tantôt elle se perd sous une longue voûte de verdure qui permet à peine à un rayon du jour de tomber sur la noirceur de son ombre; tantôt elle aperçoit comme au bout d'un tube une portion de la voûte azurée; tantôt elle découvre la rivière déroulant ses ondes paisibles le lac ridé par les Zéphyrs, la forêt sombre et majestueuse, l'orgueilleuse pyramide, la montagne élevée jusqu'aux nues, et, à l'horizon, le vaste océan.

Mais pourquoi porter si loin nos regards, quand près de nous, sur ces bordures étincelantes de rosée, sur ce magnifique mélange de toutes les fleurs, la main délicate du Printemps a réuni la fraîcheur, la grace et la beauté? La perce-neige et le safran se montrent les premiers. Paroissent ensuite le disque étoilé de la marguerite, la tige superbe de la mauve-rose, l'azur foncé de la violette, les nuances multipliées des iris, l'or et le bronze du violier*. Au peuple nombreux des giroflées qui chargent l'air de leurs parfums se mêlent les anémones, aimables filles des vents printaniers, les auricules ** qui enrichissent leur velours d'une poudre brillante, et les pleines renoncules à la corolle ardente; près d'elles fleurissent les tulipes, beautés éclatantes que leurs caprices rendent encore plus belles. La poussière fécondante vole de famille en famille, mêle, varie et rompt leurs couleurs; le connoisseur s'extasie, et le fleuriste admire avec une joie mêlée d'orgueil les miracles de sa main. Ici l'art a nuancé la parure de ces lieux enchantés, depuis le premier bouton du Printemps jusqu'aux tribus odorantes de l'Eté; là les humbles jacinthes montrent leur blancheur virginale sur un fond incarnat, et la jonquille répand au loin l'esprit de ses fleurs. On voit ailleurs le narcisse penché, comme dans la Fable, sur le miroir de l'onde; le large œillet carné, les autres œillets variant gaiement leurs taches colorées, et mille buissons touffus couverts d'une pluie de roses, assemblage immense de tout ce qui peut flatter les sens : formes élégantes, odeurs délicieuses, variété infinie de couleurs que l'expression ne peut peindre; ouvrage charmant de la nature, et son plus bel ornement. *(Traduction de M. Frémin de Beaumont.)* (1)

---

* Giroflée jaune.

** Oreilles-d'Ours.

(1) On trouve cette nouvelle traduction chez le Normant. Un vol. in-8°. Prix : 4 fr., et 5 fr. par la poste.

Digitized by Google

LES FLEURS.

Mais les momens sont chers, les beautés du Printemps
Se succèdent en foule, et brillent peu d'instans;
Jouissons, le Temps vole, et Flore nous appelle.
Le soleil, entouré d'une splendeur nouvelle,
Poursuit sa route oblique au signe des Gémeaux.
Conduit par la Pleïade, il sort du sein des eaux,
Sur nos champs embellis prodigue la lumière,
Et semble avec plaisir prolonger sa carrière :
Des tapis de verdure il fait sortir les fleurs;
Sa chaleur tempérée exalte leurs odeurs.
Déjà, sur le rempart qui défend la prairie,
La rose est en bouton, l'aubépine est fleurie;
La simple marguerite étale ses beautés,
Son cercle émaillé d'or, ses rayons argentés;
L'odorant primevère élève sur la plaine
Ses grappes d'un or pâle, et sa tige incertaine.
Heureux, cent fois heureux l'habitant des hameaux,
Qui dort, s'éveille et chante à l'ombre des berceaux;
Et, ravi des beautés qu'il voit dans la campagne,
Du plaisir qu'il éprouve avertit sa compagne!
Eglé va consulter, dans le ruisseau voisin,
Quelle fleur doit orner ou sa tête ou son sein;
Ces trésors du Printemps semés sur la verdure,
Sont pour elle un tribut qu'il doit à sa parure.
Naissez, brillantes fleurs, sur ces vastes guérêts;
Couronnez ces vergers, égayez ces forêts;
Réjouissez les sens et parez la jeunesse;
En donnant les plaisirs, promettez la richesse.
Tempère, astre du jour, le feu de tes rayons,
Ne brûle pas ces bords que tu rendis féconds;
Sans dissiper leurs eaux échauffe les nuages,
Et que la douce ondée arrose nos rivages.
. . . . . .
. . . . . .
L'espérance, Doris, descend sur ces campagnes,
Entre dans les vergers, vole sur ces montagnes;
L'espérance revient au retour du Printemps
Intéresser notre ame au spectacle des champs;
De raisins et d'épis sa tête est couronnée;
Elle montre de loin les bienfaits de l'année,

Digitized by Google

Promet à tout mortel le prix de ses travaux,
Le plaisir au jeune homme, au vieillard le repos.
Je vien' la retrouver dans ce vallon champêtre :
Elle m'y fait jouir des biens encor à naître.
En vain je la cherchois dans ces tristes jardins
Où des vases brillans surchargent cent gradins,
Où languit, enchaîné dans sa prison de verre,
Le stérile habitant d'une rive étrangère.
Qu'attendre, qu'espérer d'un théâtre de fleurs?
La tulipe orgueilleuse étalant ses couleurs,
Le narcisse courbé sur sa tige flottante,
Et qui semble chercher son image inconstante,
L'hyacinthe azuré qui ne vit qu'un moment,
Des regrets d'Apollon fragile monument,
Ne valent pas pour moi les fleurs d'un champ fertile :
Le beau ne plaît qu'un jour, si le beau n'est utile.

SAINT-LAMBERT.

LES FLEURS.

O des sens enchantés délices innocentes!
O suaves beautés sans cesse renaissantes!
Ainsi que sur les fleurs Zéphyr se balançant,
De leur brillant duvet teint son aile en passant,
Ainsi de ces objets mon esprit se colore;
La lyre sous mes doigts en devient plus sonore;
La douce mélodie embellit mes concerts,
Et le charme du lieu se répand sur mes vers.

Recevez donc mon hymne, ô vous, fleurs du bocage,
Des belles à la fois la parure et l'image!
Au milieu des cités, et jusque dans les cours,
Vous brillez même auprès des plus riches atours.
Que du feu le plus vif le diamant scintille,
Plus de charme se mêle à votre éclat tranquille;
L'aiguille et le pinceau viennent vous consulter :
Le chef-d'œuvre de l'art est de vous imiter.

. . . . . .

Vous êtes des plaisirs l'emblème et l'attribut;
L'amitié tous les jours vous apporte en tribut.
D'une fenêtre à l'autre on nous dit, fleurs discrètes,
Qu'aux amours musulmans vous servez d'interprètes.
Point de fêtes sans vous, sans vos brillans festons;
Vous changez en bosquets le sein de nos maisons,
Votre émail aux autels embellit les offrandes,

Digitized by Google

Et l'horreur des tombeaux se perd sous vos guirlandes.
Le plus sombre reclus commerce avec les fleurs.
Tous les aimables goûts sont au fond de nos cœurs:
Tant la nature en nous, puissante, impérieuse,
Des tristes préjugés toujours victorieuse,
Au milieu des langueurs d'un volontaire ennui,
Rappelle l'homme encore au plaisir qu'il a fui!
Ah, que sur ton instinct ta vertu se repose,
Homme, un Dieu t'apparoît dans ces buissons de rose;
Ce Dieu qui de ses mains a paré ton séjour,
Par cet attrait lui-même a cherché ton amour.
La terre étoit en vain de moissons revêtue;
Sans les tapis de fleurs, la terre eût été nue:
Elle devoit encor, riche de toutes parts,
En servant nos besoins, enchanter nos regards.

LEMIERRE.

LES FLEURS.

Tout naît comme au hasard en ce fertile enclos.
Une source en fuyant l'abreuve de ses flots,
Creuse un riant vivier, s'échappe; et plus rapide,
Embrasse un tertre vert de sa zone limpide.
Du milieu de cette île, un berceau toujours frais
Monte, se courbe en voûte, et s'embellit sans frais
De touffes d'aubépine et de lilas sauvage,
Qui, courant en festons, pendent sur le rivage.
Plus loin ce même enclos se transforme en verger,
Où l'art négligemment a pris soin de ranger
Les arbustes nombreux que Pomone rassemble:
Autour d'eux, je vois naître et s'élever ensemble
Et des plantes sans gloire et de brillantes fleurs;
Un amoureux zéphyr en nourrit les couleurs.
L'iris de la Tamise échappe au sein de l'herbe,
Et brille sans orgueil au pied du lis superbe;
Mais par l'impériale à son tour dominé,
Devant elle, en sujet, le lis tremble incliné.
L'œillet au large front, la pleine renoncule;
Le bluet qui, bravant l'ardente canicule,
Emaillera les champs de la blonde Cérès;
Le chèvrefeuille, ami de l'ombre des forêts;
Le sureau, le lilas, l'épaisse giroflée,
L'églantier orgueilleux de sa fleur étoilée,

Digitized by Google

De ce beau labyrinthe émaillent les détours.
Ici le frais muguet se marie aux pastours;
Là, du jasmin doré la précoce famille
Brille avec le rosier à travers la charmille.

Ne dois-je toutefois célébrer que l'essaim
Des fleurs dont cet enclos a diapré son sein ?
Prés, bocages, forêts, vallons, roches sauvages,
Fontaines et ruisseaux sur leurs moites rivages,
Tous les lieux visités des Zéphyrs inconstans,
Nourrissent aujourd'hui les filles du Printemps.

ROUCHER.

LES FLEURS.

. . . . . .

HÂTEZ-VOUS: vos jardins vous demandent des fleurs.
Fleurs charmantes, par vous la Nature est plus belle;
Dans ses brillans travaux l'Art vous prend pour modèle!
Simples tributs du cœur, vos dons sont chaque jour
Offerts par l'Amitié, hasardés par l'Amour.
D'embellir la Beauté vous obtenez la gloire;
Le Laurier vous permet de parer la Victoire;
Plus d'un hameau vous donne en prix à la pudeur :
L'autel même où de Dieu repose la grandeur,
Se parfume au printemps de vos douces offrandes,
Et la Religion sourit à vos guirlandes.
Mais c'est dans nos jardins qu'est votre heureux séjour.
Filles de la rosée et de l'astre du jour,
Venez donc de nos champs décorer le théâtre.

N'attendez pas pourtant qu'amateur idolâtre,
Au lieu de vous jeter par touffes, par bouquets,
J'aille de lits en lits, de parquets en parquets,
De chaque fleur nouvelle attendre la naissance,
Observer ses couleurs, épier leur nuance.
Je sais que dans Harlem plus d'un triste amateur
Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur,
Pour voir sa renoncule avant l'aube s'éveille,
D'une anémone unique adore la merveille,
Ou d'un rival heureux enviant le secret,
Achète au poids de l'or les taches d'un œillet.
Laissez-lui sa manie et son amour bizarre :
Qu'il possède en jaloux et jouisse en avare.

Digitized by Google

Sans obéir aux lois d'un art capricieux,
Fleurs, parure des champs et délices des yeux,
De vos riches couleurs venez peindre la terre.
Venez; mais n'allez pas dans les buis d'un parterre
Renfermer vos appas tristement relégués :
Que vos heureux trésors soient partout prodigués.
Tantôt de ces tapis émaillez la verdure,
Tantôt de ces sentiers égayez la bordure;
Serpentez en guirlande; entourez ces berceaux;
En Méandres brillans courez au bord des eaux;
Ou tapissez ces murs; ou dans cette corbeille
Du choix de vos parfums embarrassez l'abeille.
Que Rapin, vous suivant dans toutes les saisons,
Décrive tous vos traits, rappelle tous vos noms :
A de si longs détails le dieu du goût s'oppose.
Mais qui peut refuser un hommage à la rose;
La rose, dont Vénus compose ses bosquets,
Le Printemps sa guirlande, et l'Amour ses bouquets;
Qu'Anacréon chanta; qui formoit avec grace
Dans les jours de festins la couronne d'Horace ?

M. DELILLE, *de l'Académie Française.*

LES FLEURS.

PRINTEMPS chéri, doux matin de l'année,
Console-nous de l'ennui des hivers;
Reviens, enfin, et Flore emprisonnée
Va de nouveau s'élever dans les airs.
Qu'avec plaisir je compte tes richesses !
Que ta présence a de charmes pour moi !
Puissent mes vers, aimables comme toi,
En les chantant te payer tes largesses !
Déjà Zéphyr annonce ton retour.
De ce retour modeste avant-courrière,
Sur le gazon la tendre primevère
S'ouvre et jaunit dès le premier beau jour.
A ses côtés la blanche paquerette
Fleurit sous l'herbe et craint de s'élever.
Vous vous cachez, timide violette,
Mais c'est en vain; le doigt sait vous trouver :
Il vous arrache à l'obscure retraite
Qui recéloit vos appas inconnus;
Et destinée aux boudoirs de Cythère,

Digitized by Google

Vous renaissez sur un trône de verre,
Ou vous mourez sur le sein de Vénus.

L'Inde autrefois nous donna l'anémone,
De nos jardins ornement printanier.
Que tous les ans, au retour de l'automne,
Un sol nouveau remplace le premier :
Et tous les ans la fleur reconnoissante
Reparoîtra plus belle et plus brillante.
Elle naquit des larmes que jadis
Sur un amant Vénus a répandues.
Larmes d'amour, vous n'êtes point perdues :
Dans cette fleur je revois Adonis.

Dans la jacinthe un bel enfant respire :
J'y reconnois le fils de Piérus.
Il cherche encor les regards de Phébus ;
Il craint encor le souffle de Zéphyre.

Des feux du jour évitant la chaleur,
Ici fleurit l'infortuné Narcisse ;
Il a toujours conservé la pâleur
Que sur ses traits répandit la douleur.
Il aime l'ombre, à ses ennuis propice ;
Mais il craint l'eau, qui causa son malheur.

N'oublions pas la charmante cortule ;
Nommons aussi l'aimable renoncule,
Et la tulipe, honneur de nos jardins.
Si leurs parfums répondoient à leurs charmes,
La rose alors, prévoyant nos dédains,
Pour son empire auroit quelques alarmes.
. . . . . .

Voyez ici la jalouse Clytie,
Durant la nuit se pencher tristement,
Puis relever sa tête appesantie,
Pour regarder son infidèle amant.
Le lis, plus noble et plus brillant encore
Lève sans crainte un front majestueux ;
Paisible roi de l'empire de Flore,
D'un autre empire il est l'emblême heureux.
Mais quelques fleurs chérissent l'esclavage.
L'humble genêt, le jasmin plus aimé,
Le chèvrefeuille et le pois parfumé
Cherchent toujours à couvrir un treillage.

Digitized by Google

Le jonc pliant sur ses appuis nouveaux,
Doit enchaîner leurs flexibles rameaux.
L'iris demande un abri solitaire;
L'ombre entretient sa fraîcheur passagère.
Le tendre œillet est foible et délicat:
Veillez sur lui; que sa fleur élargie
Sur le carton soit en voûte arrondie;
Coupez les jets autour de lui pressés;
N'en laissez qu'un, la tige en est plus belle;
Ces autres brins, dans la terre enfoncés,
Vous donneront une tige nouvelle,
Et quelque jour ces rejetons naissans
Remplaceront leurs pères vieillissans.
Aimables fruits des larmes de l'Aurore,
De votre nom j'embellirois mes vers.
Mais quels parfums s'exhalent dans les airs?
Disparoissez, les roses vont éclore.

Lorsque Vénus, sortant du sein des mers,
Sourit aux Dieux charmés de sa présence,
Un nouveau jour éclaira l'univers;
Dans ce moment la rose prit naissance.
D'un jeune lis elle avoit la blancheur;
Mais aussitôt le père de la treille,
De ce nectar dont il fut l'inventeur,
Laissa tomber une goutte vermeille,
Et pour toujours il changea sa couleur.
De Cythérée elle est la fleur chérie,
Et de Paphos elle orne les bosquets.
Sa douce odeur, aux célestes banquets
Fait oublier celle de l'ambroisie;
Son vermillon doit parer la Beauté;
C'est le seul fard que met la Volupté;
A cette bouche où le sourire joue,
Son coloris prête un charme divin:
De la Pudeur elle couvre la joue,
Et de l'Aurore elle rougit la main.

M. de Parny, *de l'Académie française.*

LES FLEURS.

Multipliez les fleurs, ornement du parterre.
Oh, si la fable encor venoit charmer la terre,
Ces fleurs reproduiroient, en s'animant pour nous,
Et la jeune beauté qui mourut sans époux,

Digitized by Google

Et le guerrier qui tombe à la fleur de son âge,
Et l'imprudent jeune homme épris de son image!
Renais dans l'hyacinthe, enfant aimé d'un Dieu;
Narcisse, à ta beauté dis un dernier adieu;
Penche-toi sur les eaux pour l'admirer encore.
D'un éclat varié que l'œillet se décore!
Et toi qui te cachas, plus humble que tes sœurs,
Violette, à mes pieds verse au moins tes odeurs!
Que sous l'herbe, en tous lieux, ta pourpre se noircisse,
Et que la giroflée en montant s'épaississe!
Mariez le jasmin, le lilas, l'églantier,
Et sur-tout que la rose, embaumant ce sentier,
Brille comme le teint de la vierge ingénue,
Que fait rougir l'amour d'une flamme inconnue.
Ces trésors pour vous seuls ne doivent pas fleurir;
A la jeune bergère on aime à les offrir:
Elle rend un sourire. Hélas, belle Rosière,
D'autres amis des mœurs doteront ta chaumière;
Mes présens ne sont point une ferme, un troupeau,
Mais je puis d'une rose embellir ton chapeau!

O fleurs, en tous les temps égayez ma retraite;
Et plus heureux que moi, puisse un autre poète
Peindre sous des crayons frais comme vos couleurs,
Vos traits, vos doux instincts, vos sexes et vos mœurs!
L'Amour, dont vos parfums enflamment le délire,
Souvent par vos bosquets étendit son empire.
O fleurs, qui tant de fois avez servi l'Amour,
Votre sein virginal le ressent à son tour!
Oui, vous n'ignorez pas les humaines délices.
Vainement la Pudeur, au fond de vos calices,
Cacha de vos plaisirs le charme clandestin:
Les Zéphyrs, précurseurs du soir et du matin,
Les Zéphyrs les ont vus; et leur voix fortunée
Raconte aux verts bosquets votre aimable hyménée.

Cependant si mon œil veut un jour de plus près
De vos lits amoureux surprendre les secrets,
J'irai dans ce jardin, où calme et solitaire,
La science à toute heure ouvre son sanctuaire.
Que de fois, introduit dans ce séjour sacré,
J'ai cru revoir ce dieu par l'Egypte adoré,
Ce Pan, qui du grand tout fut autrefois l'image!
Des sables de Memphis sur ce docte rivage,
Il semble avoir porté son culte et ses autels,

Digitized by Google

Et ses prêtres savans, bienfaiteurs des mortels.
Là, je vois rassemblés, sous sa garde féconde,
Tous les germes ravis aux quatre parts du monde.
Quels riches entretiens ! Tour-à-tour entraîné
De Linné vers Buffon, de Buffon vers Linné,
J'entendrai les savans qu'a formés leur génie :
Ils partagent entr'eux la nature infinie,
Et dans son vaste empire ils règnent tous en paix ;
Chacun soulève un coin de ses voiles épais.
Sans ombre, ô Vérité, tu veux qu'on te contemple :
Le Sphinx n'est plus assis sur le seuil de ton temple.
Ici tous les secrets s'ouvrent à tous les yeux :
Le divin Esculape, égaré dans ces lieux,
D'un art trop insulté m'expliquant les mystères,
Demande à l'humble fleur quelques sucs salutaires.
La fille du Printemps ne les refuse pas :
Car souvent ses bienfaits égalent ses appas.

Ainsi donc, que les fleurs, charme de votre asile,
Ne frappent point les yeux d'un éclat inutile !
A l'entour, un essaim bourdonne sourdement.
C'est là que pénétré d'un double enchantement,
Vous lirez, au doux bruit de la ruche agitée,
Ces vers plus doux encore où gémit Aristée ;
C'est là qu'on rit parfois, Réaumur à la main,
Des aimables erreurs du poète romain.

M. DE FONTANES, *de l'Académie française.*

LES FLEURS.

OH, comme chaque fleur, en ce riant dédale,
Prodigue aux sens charmés sa grace végétale !
Noble fils du Soleil, le lis majestueux
Vers l'astre paternel dont il brave les feux
Elève avec orgueil sa tête souveraine :
Il est le roi des fleurs dont la rose est la reine.
L'obscure violette, amante des gazons,
Aux pleurs de leur rosée entremêlant ses dons,
Semble vouloir cacher sous leurs voiles propices,
D'un pudique parfum les discrètes délices :
Pur emblème d'un cœur qui répand en secret
Sur le malheur timide, un modeste bienfait !
Le narcisse, plus loin, isolé sur la rive,
S'incline, réfléchit dans l'onde fugitive ;
Cette onde, cette fleur s'embellit à mes yeux,
Par le doux souvenir du ruisseau fabuleux :

Digitized by Google

Tant les illusions des poétiques songes
Nous font encore aimer leurs antiques mensonges!
Vois l'hyacinthe ouvrir sa corolle d'azur,
Le riche œillet, ami d'un air tranquille et pur,
Varier ses couleurs d'une teinte inégale,
Le muguet arrondir l'argent de son pétale,
Et l'épais chèvrefeuille errer en longs festons.
La rose te sourit à travers ses boutons:
Heureux, en la voyant, du baiser qu'il espère,
Le berger la promit au sein de sa bergère.
Fleur chère à tous les cœurs, elle par à la fois
Et le chaume du pauvre, et le marbre des rois;
Elle orne tous les ans la beauté la plus sage:
Le prix de l'innocence en est aussi l'image!

M. Boisjolin.

LES FLEURS.

. . . . . .

Ce sol, sans luxe vain, mais non pas sans parure,
Au doux trésor des fruits mêle l'éclat des fleurs.
Là croît l'œillet, si fier de ses mille couleurs;
Là naissent au hasard le muguet, la jonquille,
Et des roses de mai la brillante famille;
Le riche bouton d'or, et l'odorant jasmin;
Le lis, tout éclatant des feux purs du matin;
Le tournesol, géant de l'empire de Flore,
Et le tendre souci qu'un or pâle colore:
Souci simple et modeste, à la cour de Cypris
En vain sur toi la rose obtient toujours le prix;
Ta fleur, moins célébrée, a pour moi plus de charmes.
L'Aurore te forma de ses plus douces larmes;
Dédaignant des cités les jardins fastueux,
Tu te plais dans les champs; ami des malheureux,
Tu portes dans les cœurs la douce rêverie;
Ton éclat plaît toujours à la mélancolie;
Et le sage Indien, pleurant sur un cercueil,
De tes fraîches couleurs peint ses habits de deuil.

M. Michaud.

Digitized by Google

ENIGME.

Tout le monde travaille à troubler mon repos :
Sans être criminel on me met à la chaîne,
Et mes nerfs endurcissent la gêne ;
Mais je n'en suis pas moins dispos.
Ainsi que les vents j'ai des ailes,
Et mes courses sont éternelles.
Je rampe sur le ventre ainsi qu'un long serpent ;
Par cent bouches de feu je vomis cent tempêtes,
Et par mes fameuses conquêtes
Du Nord jusqu'au Midi ma gloire se répand.

LOGOGRIPHE.

Avec raison, lecteurs, vous condamnez
Et mes détours, et mon peu de franchise :
Déplacez mes six pieds, j'agis d'une autre guise ;
Vous ne devez alors être étonnés
Si l'on fuit loin de moi : je suis si mal apprise,
Que je saisis tout venant par le nez.

CHARADE.

De l'opulence à la détresse,
Et du plaisir à la tristesse,
Il n'est souvent que mon premier.
La fortune change et varie :
S'attendre à sa bizarrerie,
C'est être vraiment mon dernier.
Le bien après le mal arrive ;
De l'une à l'autre alternative
Toute la vie est mon entier.

Par un Abonné.

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier N°. est *Sabot*.
Celui du Logogriphe est *Terreur*, où l'on trouve *erreur*.
Celui de la Charade est *Bât-eau*.

Digitized by Google

Eloges académiques, par M. *Bertrand Barère*, de l'Académie des Jeux Floraux, de celles de Montauban, de Toulouse, etc. Un volume in-8°. Prix : 4 fr., et 5 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *Renouard*, lib., rue Saint-André-des-Arcs.

Oh ciel, que de vertus vous me faites haïr !

CORNEILLE.

L'ÉTUDE propre de l'homme est l'homme, dit Pope ; et, par un instinct heureux, c'est aussi celle à laquelle nous sommes le plus généralement portés, et dont nous retirons le plus de fruit quand elle est bien faite. C'est par cette raison que, de toutes les lectures, celles des historiens et des moralistes sont en même temps les plus utiles et les plus attrayantes pour un bon esprit. Mais, pour remplir ces deux conditions, il faut que l'historien s'impose la loi d'une inviolable fidélité dans le récit des faits, et ne se permette d'autre art que celui qui est nécessaire pour rendre les résultats plus sensibles, par la manière même dont les faits sont enchaînés et présentés : c'est un voyageur chargé de parcourir les siècles passés, et dont les relations n'inspirent de confiance qu'autant qu'elles portent le caractère de la vraisemblance et de la sincérité. Il en est de même du moraliste : ses réflexions, pour être utiles, doivent être fondées sur l'observation. La sagacité, la profondeur, peuvent leur donner un nouveau prix, si la justesse les accompagne ; mais, loin de servir, il égare, s'il met ses imaginations à la place des choses ; et si, au lieu de présenter l'analyse du cœur humain, il s'avise d'en vouloir créer le système.

De ces deux genres de composition on a formé un genre mixte, qui participe également aux avantages et aux inconvéniens de l'un et de l'autre : c'est celui des Panégyriques, Oraisons funèbres ou Eloges. L'orateur raconte, comme l'historien, les actions et les opinions de son héros ; et il les

Digitized by Google

interprète et en tire, comme moraliste, des réflexions d'autant plus utiles, si elles sont fondées sur la vérité, que ce qu'il conseille, un autre l'a fait : *afieri adposse valet consequentia.* On sent, par-là même, combien ce genre d'éloquence a besoin d'être soutenu par le caractère de l'orateur, et que c'est ici sur-tout qu'est nécessaire cette probité intacte, la première qualité que les anciens exigeoient de celui qui prétendoit au ministère de la parole. Aussi n'a-t-il jamais été cultivé avec plus de succès, et n'a-t-il jamais jeté un plus grand éclat parmi nous que dans ce siècle qui semble avoir été destiné à poser dans presque tous les genres les bornes du talent et de la gloire. Quel grand et beau spectacle que celui de Bossuet montant en chaire pour célébrer, devant la Cour de Louis XIV, les talens et les vertus du grand Condé, ou pour développer aux yeux du monarque les révolutions de la fortune d'Henriette ; que celui de Fléchier, non moins respectable par son caractère, s'élevant au-dessus de lui-même pour égaler ses paroles aux exploits de Turenne ! Trajan, dans sa gloire, ne fut pas assez heureux pour rencontrer d'aussi éloquens panégyristes.

Mais plus ce genre d'éloquence est brillant, plus il est voisin des écueils que n'ont pas toujours évités ceux même qui l'ont cultivé avec le plus de succès. On a reproché aux moralistes et aux historiens, d'assigner souvent aux actions les plus innocentes des causes qui tendent à les noircir ; d'empoisonner les intentions pour faire montre de sagacité ; en un mot, de faire l'homme encore plus méchant qu'il n'est. On fait, avec plus de justice peut-être, un reproche contraire aux panégyristes ; il semble en effet que ceux-ci s'imposent la loi de ne rien trouver de blâmable dans celui qu'ils ont entrepris de louer. Il est bien vrai que les règles même de cette composition paroissent autoriser, jusqu'à un certain point, cette manière d'envisager le sujet, mais il ne l'est pas moins qu'en s'y abandonnant entièrement ils manquent le but, en inspirant par leurs réticences et leur dissimulation, des défiances sur les qualités réelles du héros, et que le résultat le plus important qu'on puisse se promettre de leur

Digitized by Google

leur lecture, la connoissance de l'homme, ne s'y trouve plus. Si les poètes même ont senti la nécessité de donner aux héros qu'ils nous représentent, quelques foiblesses, apanage inévitable de l'humanité, pour intéresser par la vraisemblance de la fiction et éviter le reproche de peindre une nature purement idéale, à plus forte raison a-t-on le droit d'exiger la même sincérité de ceux qui nous peignent des hommes dont les actions souvent se sont pour ainsi dire passées sous nos yeux, et qui appartiennent tout entiers à l'histoire : *optimus ille est qui minimis urgetur vitiis.* Souvent même la manière dont une faute est réparée n'est qu'un nouveau lustre pour celui qui a eu la force de vaincre sa propre foiblesse : Turenne et Condé n'en sont pas moins dignes de notre admiration pour avoir payé le tribut à l'humanité. La perfection absolue n'est point dans notre nature ; et cependant à en croire la plupart des panégyristes, il n'est aucun des personnages célébrés par eux, qui ne soit dans sa sphère un modèle accompli. Il en est peu dont on ne puisse dire ce que Montesquieu disoit des membres de l'Académie Française : *Dès qu'ils sont entrés dans ce Corps, la fureur du panégyrique vient les saisir et ne les quitte plus.* Exagération des vertus, dissimulation des défauts et des vices, fureur de rapporter les actions les plus différentes à un plan de conduite dont le héros ne se départ jamais, enfin l'homme, *ce sujet ondoyant et divers*, comme dit Montaigne, toujours constant, toujours uniforme, le perpétuel mensonge de la flatterie, et la monotonie de la perfection, tous ces défauts se rencontrent plus ou moins choquans dans la plupart de ces compositions. *Tous les gens, au dire de chacun, étoient de petits Saints ;* ce mensonge du temps même de Louis XIV étoit passé en proverbe, témoin l'épigramme du chevalier de Cailly :

Je vous assure qu'il ment
Plus serré qu'un compliment,
Et qu'une oraison funèbre.

Cette propension à voir tout en beau est commune aux amans et aux panégyristes, qui, semblables au chevalier de

Digitized by Google

la Manche, ne conçoivent pas même l'idée d'une imperfection dans l'objet de leur culte ; et ce qu'a dit Molière, en peignant d'après Lucrèce cette source d'illusions, pourroit s'appliquer en partie à nos orateurs *in genere demonstrativo* :

Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et savent y donner de favorables noms :
La pâle, est aux jasmins en blancheur comparable ;
La noire à faire peur, une brune adorable;
La maigre a de la taille et de la liberté;
La grasse est dans son port pleine de majesté;
L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne;
La fourbe a de l'esprit, la sotte est toute bonne, etc.

Que résulte-t-il souvent de toute cette rhétorique si libéralement prodiguée? C'est qu'après avoir admiré l'art de l'orateur, et ses réticences qui en font deviner plus que la vérité même n'en auroit appris, et ses prétermissions où il entasse si ingénument ce qu'il annonce vouloir passer sous silence, et ses allégories sous lesquelles il espère cacher une partie des traits qu'il ne veut présenter que de profil, on recourt aux notes pour savoir la vérité : *c'étoit bien la peine d'écrire!* C'est le défaut inhérent à cette manière, qui a sans doute déterminé plusieurs des écrivains qui ont eu à traiter depuis de semblables sujets, à baisser leur lyre de plusieurs tons, et à se borner à un exposé élégant et correct des principaux faits et des opinions du personnage. Fontenelle avoit déjà laissé des modèles de ce dernier genre dans ses Eloges des Académiciens; et depuis lui plusieurs écrivains ont adopté cette manière, avec des succès différens, tels que d'Alembert, Condorcet, Vic-d'Azir, et le savant et spirituel sécretaire de la Classe des Sciences physiques de l'Institut, leur digne successeur. On pourroit rapporter encore à ce genre l'excellent morceau sur Wasingthon, si telle page de cet élégant Eloge n'avertissoit pas qu'il a des droits à une classe plus élevée.

Parmi ceux qui ont conservé à l'Eloge les formes et le ton oratoires, Thomas, malgré ses défauts, *son éloquente emphase, et les grands mots qui terminoient sa phrase*, est

Digitized by Google

encore le plus distingué. Il a même contribué plus que personne, par ses succès, à mettre ce genre à la mode : car c'est le seul mot par lequel on puisse désigner cette espèce d'épidémie oratoire qui, de la capitale, se répandit bientôt dans les académies de province, et nous a donné, parmi un certain nombre d'ouvrages estimables, une foule de productions médiocres, où le goût de la phrase domine trop souvent aux dépens du bon sens. C'est enfin cette contagion qui nous a attiré les Eloges de M. Barère, dont je dois rendre compte. Mais, avant d'en donner une idée, j'ai cru devoir remonter aux modèles, pour montrer de quelle hauteur nous sommes tombés, et comment, de dégradation en dépravation, on en est venu jusqu'à lui.

Ces Eloges, que l'auteur a pris la peine de rassembler lui-même *pour l'instruction des générations futures*, comme il l'annonce modestement dans son épigraphe, ne sont pas maladroitement adressés à la postérité : car il est douteux que la génération présente s'avise d'aller chercher là des leçons de morale. Elle y en trouveroit cependant plutôt encore que des leçons de goût : car, quoiqu'ils aient évidemment été retouchés en quelques endroits, ils portent pourtant l'empreinte de la première façon ; et, comme ils étoient adressés à différentes académies, on voit que l'auteur a ménagé, en concurrent réservé, les opinions et les institutions qu'elles devoient respecter. La religion catholique y est même préconisée, en plus d'un lieu, avec un air de conviction tout-à-fait édifiant; et, ce qui surprendra peut-être encore davantage, ces Eloges, qui sont au nombre de sept, commencent par celui d'un roi ! Et qu'on ne croie pas que l'auteur, pour donner plus de poids à ses Sermons, ait eu besoin de recourir à l'expédient usité à Lacédémone, et qu'il les mette dans la bouche des personnages respectables qu'il célèbre, tels que d'Amboise, Furgolle ou Séguier; c'est en son nom propre qu'il énonce ces pieuses réflexions; c'est dans des sentences détachées à dessein qu'il les renferme, pour mettre plus en évidence l'orthodoxie de ses anciens ou de ses nouveaux principes. Le lecteur est d'autant plus embarrassé pour fixer son

Digitized by Google

opinion sur celle de l'auteur, que celui-ci offre souvent, comme le Janus de la Fable, plus d'un visage, et qu'on rencontre d'un discours à l'autre des disparates si choquantes, qu'on ne sait jamais quel est son dernier mot. Protée ne subissoit pas des métamorphoses plus rapides ni plus variées, et ne se transformoit pas plus souvent, tantôt en tigre, tantôt en rocher, tantôt en serpent; je soupçonnerois même, à la mobilité d'opinion qui règne dans les productions de M. Barère, qu'il seroit peut-être embarrassé lui-même de dire au juste à quelle secte il appartient : tant il lui arrive fréquemment *de n'être pas de son avis*, comme dit Marivaux!

Deux de ces Eloges seulement, celui de Le Franc de Pompignan et celui du chancelier Séguier, ont été couronnés par l'académie de Montauban; et, en effet, ce sont ceux où l'auteur s'est le moins abandonné aux défauts habituels de sa manière, qui consiste en général à cacher le vide des idées sous un néologisme fastueux qui annonce les plus grandes prétentions à l'originalité, et qui n'est, au fond, que bizarre et amphigourique. Sa marche est partout la même : il suit pas à pas son héros, depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui de sa mort, et se contente d'interpréter successivement chacune de ses actions par un commentaire où le faux des idées est constamment noyé dans un déluge de paroles oiseuses, et dans un verbiage insignifiant qui se rapproche beaucoup du galimatias. Rien ne marque mieux le degré de dépravation du goût à cette époque, si ce n'est le Discours prononcé par M. de Chastellux, dans l'Académie Française même, le jour de sa réception, et qui peut passer à bon droit pour le chef-d'œuvre du Phébus. Si M. Barère a écrit pour être entendu, il n'auroit pas mal fait de joindre à ses Discours un Dictionnaire des locutions qui lui sont particulières, à l'usage de ceux qui n'entendent que le français, et de donner le mot d'une multitude d'énigmes qu'il est impossible de deviner sans ce secours. Nous saurions alors comment il se peut faire *qu'un règne despotique et cruel soit cependant favorable au gouvernement et au bonheur du peuple;* ce que c'est que *venger une couronne effoiblie;* comment il faut s'y prendre

Digitized by Google

pour *arracher de la vie d'un homme un trait qui la déshonore ;* dans quelle ville de Gascogne est usitée cette façon de parler, *s'éclairer de plus fort ;* laquelle des deux académies, de celle des Jeux floraux ou de celle de Montauban, approuve ces locutions : *le commerce ne savoit fleurir qu'en Italie, et la navigation préparoit des crimes et des richesses à l'Espagne ;* comment la population peut être *étouffée sous l'impôt,* et la philosophie *si naturalisée* en France ; de quelle manière on peut *cacher des impôts sous toutes les denrées, et les glisser sous tous les besoins ;* ce que c'est enfin *qu'un sceptre qu'on ne soupçonne pas sur la mer,* qu'une *métropole égoïste,* et *égoïste dans ses colonies,* et cent autres idiotismes plus bizarres, qui prouvent que M. Barère a un dialecte à part, ou, puisqu'il est question de mots propres, un jargon à lui.

Cette manie du néologisme est devenue si commune aujourd'hui, qu'il ne sera pas inutile de rappeler à ce propos ce que pensoit de tous ces forgeurs de mots un écrivain qu'on n'accusera pas assurément de timidité, ni de manquer d'imagination et d'idées, et de voir la mesure que prescrivoit dans la manière de détourner les expressions de leur signification primitive un aussi excellent esprit que Montaigne :

« Le maniement et emploite des beaux esprits, dit-il, » donnent prix à la langue, non pas l'innovant tant, comme » la remplissant de plus vigoureux et divers services, l'estirant » et ployant. Ils n'y apportent point de mots, mais ils enri- » chissent les leurs, appesantissent et enfoncent leur signifi- » cation et leur usage : luy apprennent des mouvemens inac- » coustumez, mais prudemment et ingénieusement. Et com- » bien peu cela soit donné à tous, il se void par tant d'escri- » vains françois de ce siècle. Il sont assez hardis et desdaigneux » pour ne suivre pas la route commune, mais faute d'inven- » tion et de discrétion les perd. Il ne s'y voit qu'une misé- » rable affectation d'estrangeté, des déguisements froids et » absurdes qui, au lieu d'eslever, abattent la matière. Pourveu » qu'ils se gorgiasent en la nouvelleté, il ne leur importe de

Digitized by Google

» l'efficace. Pour saisir un nouveau mot, ils quittent l'ordi-
» naire, souvent plus fort et plus nerveux. »

Les jugemens de M. Barère ne sont pas moins curieux que son style, et la mesure n'est pas ce qui les caractérise. La propension du genre à l'exagération dont j'ai déjà parlé n'est nulle part plus sensible que dans l'Eloge de le Franc de Pompignan, par M. Barère, ainsi que lui de l'Académie de Montauban. On voit qu'il le traite en compatriote avec une complaisance qui ne lui laisse apercevoir rien de foible dans l'auteur qu'il célèbre. La louange est tellement outrée, qu'un étranger qui ne le connoîtroit que par cet Eloge seroit autorisé à le croire un des plus beaux génies que la France ait produits; et, quels que soient ses droits incontestables à l'estime, il faut avouer qu'il est loin cependant de mériter une pareille distinction. Voltaire, qui a violé toutes lois des convenances en le ridiculisant avec un acharnement que n'autorisoit pas même le droit de la défensive, l'a mis beaucoup trop bas dans l'opinion de ceux qui adoptent aveuglément ses décisions passionnées; le marquis de Mirabeau l'a comparé aux prophètes, et M. Barère, qui semble partager l'enthousiasme du dernier, l'exalte aussi au delà de toute mesure.

Il n'a mérité
Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

C'étoit un littérateur d'une érudition très-étendue, d'un goût très-sain, qu'il avoit puisé dans les bonnes sources, et son style en vers et en prose annonce, par son élégance, sa correction et son naturel, qu'il s'étoit réglé sur les bons modèles, et qu'il étoit très-digne de soutenir les principes qu'il a défendus avec un zèle si louable. Mais son talent n'étoit pas au niveau de son instruction; et la froideur répandue sur la plupart de ses compositions, ne permet pas de le placer au-dessus du second rang. De ses nombreuses productions, deux seules, sa *Didon* et sa traduction d'Eschyle ont résisté à l'épreuve du temps; tout le reste, à l'exception de son Ode sur la Mort de Rousseau, et de quelques belles strophes de ses Poésies sacrées, est à-peu-près oublié aujourd'hui. On n'a retenu qu'un fragment

Digitized by Google

de la traduction complète qu'il a faite en vers français des *Géorgiques* de Virgile; et la supériorité incomparable de celle de M. Delille n'est pas la seule cause de l'oubli dans lequel le reste est enseveli, puisqu'elle n'a pas empêché d'apprécier l'heureuse imitation de l'épisode d'Aristée, par M. Le Brun. Quant à la tragédie de *Didon*, quoiqu'elle soit restée au théâtre, et qu'elle le mérité par l'intérêt du sujet, la sagesse du plan, et par un style assez généralement élégant et correct, j'avoue cependant qu'elle m'a toujours paru froide à la représentation, et que le style me semble se rapprocher davantage de celui de Campistron que de celui de Racine. On a su gré à l'auteur d'avoir essayé de transporter sur la scène les beautés du quatrième livre de l'*Enéide*, et véritablement l'entreprise ne vouloit pas de vulgaires efforts; mais combien cette copie, malgré son mérite, est encore loin du tableau original! Métastase lui-même n'en approche pas, quoiqu'il y ait de très-heureuses conceptions dramatiques et de brillans détails dans sa *Didone abbandonata*. Il a d'ailleurs le mérite d'être le premier qui ait mis avec succès ce sujet sur la scène. M. Barère se trompe, lorsqu'il donne à entendre que Métastase traduisit la pièce française : elle a été effectivement traduite en italien par un abbé *Venuti*, de l'Académie de Montauban; mais cet abbé Venuti, à peine connu, n'a jamais été mis au rang des génies qui ont illustré l'Italie, et on ne peut contester à Métastase le mérite de la priorité. M. Barère va encore beaucoup trop loin, lorsqu'il met les poésies sacrées de Pompignan en parallèle avec celles de Rousseau, et qu'il trouve même dans le premier plus de grandeur, d'expression, de pensées, de profondeur et de vérité, avec autant d'harmonie: Racine est le seul poète qu'on puisse mettre dans ce genre à côté et même au-dessus du lyrique français. Mais, plût à Dieu que M. Barère ne se fût jamais trompé qu'en matières de goût! Il pourroit dire avec certain personnage d'une épigramme de Rousseau : *Par charité, rendez-moi ridicule.* Il suffira, pour lui rendre ce service, d'extraire de son livre quelques-unes de ses phrases. L'orateur a de la flexibilité dans l'esprit : s'il termine l'Eloge de Louis XII par cette sorte d'axiome sentimental : *les bons rois inspirent une espèce*

Digitized by Google

d'idolâtrie, il commence celui de J. J. Rousseau par une sentence d'un sens diamétralement opposé : *le premier avantage de Rousseau fut de naître dans une république.*

Bientôt l'enthousiasme s'empare de lui au point qu'il ne parle que de feu, d'embrasement, de secousses, de flammes, de foudres et d'éclairs. « Quel est donc cet homme, s'écrie-t-il, » dont la première production *met le feu dans la littérature?* » Quel est ce génie qui, en paroissant sur l'horizon littéraire, » *donne une secousse à l'esprit de son siècle* ? Le génie de » Rousseau *s'est allumé dans l'Académie de Dijon, comme* » *l'éclair s'embrase dans la nue.* Le papier *s'embrase* sous sa » plume. Il invente des situations capables de *donner des se-* » *cousses à l'ame;* et son crayon de feu, etc. De la vive effer- » vescence de son ame, sortent *des flammes de génie.* » Voilà déjà bien du tintamarre, comme dit M. Jourdain.

Mais ce n'est rien encore auprès de ce qui reste.

L'auteur s'échauffe au point de s'élever jusqu'à un délire complet. « L'honneur *chimérique* de contribuer au bonheur du » genre humain dicte à Rousseau, dit-il, un langage *digne d'une* » *aussi haute entreprise.* Ce n'est point à des esclaves à en- » tendre un pareil discours, etc. » J'avoue que je me trouve au nombre des esclaves, car je n'entends rien à tout cela; seulement je soupçonne que l'auteur veut dire à peu près le contraire de ce qu'il dit. S'il veut mettre des restrictions aux louanges de son héros, il le fait d'une manière toute particulière. « Rousseau n'a pas songé, dit-il, *qu'il méloit sans* » *cesse l'abus du raisonnement avec le sublime des pensées.* » Reste à savoir comment le sublime des pensées peut se trouver avec l'abus du raisonnement, c'est-à-dire, avec les mauvais raisonnemens, et comment aussi Rousseau a pu *illustrer sa patrie en déclamant contre la société.* Les images de M. Barère sont aussi naturelles que ses réflexions sont justes. « Qui mieux » que ce génie original et fécond *a suivi l'humanité dans la* » *marche tortueuse qu'elle décrit?* » Enfin il nous représente Rousseau dans sa retraite de Montmorency, *assouplissant son langage aux idées des laboureurs.*

Digitized by Google

Je termine ces fastidieuses citations en conseillant à M. Barère, s'il veut décidément continuer à écrire, *d'assouplir son langage* aux idées des hommes qui pensent et qui s'expriment avec justesse et netteté, et *de parler chrétien*, au lieu de parler religion; ce qui n'a pas dans sa bouche tout l'efficace qu'il peut s'en promettre. Je lui conseille aussi de commencer par fixer ses idées, et de n'être pas tour-à-tour dévot avec Pompignan, philosophe avec Montesquieu, révolutionnaire avec Rousseau, et d'être assez conséquent pour ne pas changer de principes en changeant de sujet. Ce qui résulte de cette espèce de scepticisme, c'est que chez lui rien n'est approfondi, discuté, apprécié, et que tout, au contraire, porte l'empreinte de la légèreté, de la frivolité et de la prétention à la pensée, quoiqu'il n'y ait peut-être pas une seule pensée juste à extraire de son volume entier. *Rem verba sequuntur* : son style se ressent du défaut de ses conceptions; il est presque toujours maniéré, faux, entortillé, amphigourique et obscur, quand il n'est pas vague et insignifiant.

M. de La Harpe disoit d'un orateur de tribune, qui eut aussi de grands succès quand l'éloquence de M. Barère étoit à la mode, que, s'il avoit été son père, il l'auroit fait enfermer après sa première phrase : je doute qu'il eût fait un meilleur parti à celui-ci; car il n'étoit pas, comme on sait, *de la faction des indulgens*. L***.

Coup d'œil sur quelques Ouvrages nouveaux.

La récolte des ouvrages nouveaux est toujours abondante; mais il y a tant de causes qui font de l'abondance une véritable stérilité, qu'il faut attendre, pour fixer son jugement, le premier examen de la critique. La multitude des épis qu'on voit ondoyer sur la plaine semble promettre une riche moisson; mais leur maigreur et leur légèreté convainquent d'erreur le premier coup d'œil de l'espérance. Ce n'est pas que je partage l'opinion de ceux qui annoncent ouvertement la décadence des lettres. Je sais rendre justice au mérite contempo-

Digitized by Google

rain : si la médiocrité règne dans quelques places usurpées, et jette une ombre défavorable sur la littérature française, notre siècle a de quoi se consoler dans les talens solides qui apparoissent, formés à l'école de l'expérience et du malheur.

Parmi ces derniers, madame Pétigny-Lévesque se fait distinguer, en nous offrant la troisième édition de ses *Idylles*, ou *Contes champêtres* (1), augmentés de quelques morceaux traduits de l'italien de *Labendo* et de *Pindemonte*. Le vif intérêt que l'on éprouve à la lecture de ces Idylles et de ces Contes, les avoit fait remarquer, il y a long-temps, par deux hommes qui devoient s'y connoître. Gessner disoit de leur auteur, qui n'avoit alors que seize ans, *c'est ma petite-fille ;* et Florian, qui vouloit bien oublier tout ce qu'il avoit fait lui-même dans ce genre, afin de pouvoir mettre à côté des productions de cette nouvelle Muse un plus digne objet de comparaison, lui écrivoit que *le talent de Gessner en seroit jaloux, et que son cœur les aimeroit autant que les siennes.* Il seroit difficile d'ajouter quelque chose de flatteur à ce double témoignage; mais il faut le compléter, et dire que madame Pétigny-Lévesque n'est pas seulement douée d'une imagination agréable, et d'un talent tout particulier pour colorier ses tableaux, mais qu'il y a dans son esprit une piété tendre, qui donne à ses ouvrages un caractère de douceur dont les jeunes gens pourront toujours profiter. Ces deux petits volumes ne sont pas les seuls que nous ayons de madame Pétigny-Lévesque, mais ils auroient suffi pour lui faire une réputation.

Celui que M. L. M. D. L**** vient d'apporter au magasin général ne lui fera pas un nom bien relevé : c'est un prétendu *Nécrologe des Auteurs vivans* (2) : titre qui promettoit quelque chose de piquant, mais que l'auteur n'a pas entendu lui-même, ou qu'il n'a pu justifier. Il y con-

(1) Deux vol. in-18. Prix : 3 fr., et 4 fr. par la poste.
A Paris, chez Allais, lib., rue du Battoir ; et chez le Normant.

(2) Un vol. in-8°. Prix : 1 fr. 80 c., et 2 fr. 25 c. par la poste.
A Paris, chez Frechet, lib., rue du Petit-Bourbon Saint-Sulpice ; et chez le Normant.

Digitized by Google

fond les écrivains vivans avec les morts; il blâme et loue leurs ouvrages sans discernement; il promet de la discrétion aux auteurs qui ne se nomment pas, mais il publie que M. Chaussard a fait les *Nouveaux Anténors;* et, pour qu'on ne s'y méprenne pas, il l'appelle *Publicola-Chaussard*, nom de guerre qu'il avoit lui-même abandonné. Il le trouve rempli de nerf et de poésie, mais quelquefois *totalement inintelligible à force d'être brillant.* Dans un autre article, il s'élève avec un ton comique contre le succès douteux de la tragédie de M. Raynouard : « *Si, quittant* les rives du Cocyte, s'écrie-t-il, » et le séjour des ombres, *qu'auroit dit* Corneille, *qu'auroit dit* » Racine, en voyant le triomphe de ce nouveau rival de leur » gloire? » Je n'imagine pas trop ce qu'ils auroient dit en voyant ce triomphe, mais je cherche à deviner ce qu'ils penseroient d'un écrivain qui se mêle de juger tous ses contemporains avant d'avoir appris à penser, et qui ne sait pas même écrire le français.

Madame Guénard présente avec plus de modestie son petit roman d'*Eléonore*, ou *la Belle Blanchisseuse* (1). Il est vrai que cette Eléonore n'est qu'une bonne paysanne avec laquelle les grands airs ne conviendroient pas; mais enfin, il faut toujours savoir estimer le bon esprit d'un auteur qui n'attache à ses productions que le degré d'importance qu'elles comportent. Les aventures d'Eléonore sont fort communes, sans doute, mais elles sont écrites dans un style qui leur convient, et les mœurs s'y trouvent respectées. Il y a des lecteurs de tous les âges et de tous les états: pourquoi ne feroit-on pas des romans pour occuper les enfans, pour amuser la classe laborieuse, et lui faire rêver le bonheur? Tout ouvrage dont le fonds a quelque chose de moral, qui n'est pas mal écrit, et qui peut délasser un moment, n'est pas un ouvrage méprisable : Eléonore réunit ces qualités. Elle est blanchisseuse, et son amant est le fils d'un pauvre pêcheur, me direz-vous! Qu'importe?

(1) Deux vol. in-12. Prix : 3 fr., et 4 fr. par la poste.

A Paris, chez madame Delobelle, lib., Palais-Royal, galerie de bois; et chez le Normant.

Digitized by Google

D'une blanchisseuse à une bourgeoise de la rue Saint-Honoré, la distance est encore assez grande pour qu'il se trouve dans l'intervalle bien des lecteurs qui seront charmés de connoître son histoire; l'important est qu'ils puissent la lire sans danger pour les mœurs: or, cette belle fille est un modèle de constance et de vertu; ses aventures ne sont pas invraisemblables; elle épouse son amant après bien des contrariétés, et la fourberie de ses persécuteurs se trouve punie. Que faut-il de plus pour faire tolérer le plus simple et le plus innocent des romans?

L'auteur de *Monbars l'Exterminateur*, ou *le Dernier chef des Flibustiers* (1), a bien plus de prétentions sans réunir les mêmes agrémens. M. Picquenard a pris une peine infinie pour rajeunir les aventures incroyables qu'il a plu au Père *Labat* d'imaginer sur les flibustiers, espèce de forbans qui s'étoient élevés dans les Antilles au commencement de la fondation de nos colonies. Ils se disoient de fort braves gens, parce qu'ils tuoient leurs prisonniers en leur lâchant un coup de pistolet dans chaque oreille, ou bien en les perçant d'un certain poignard avec lequel ils pouvoient en expédier quarante ou cinquante en une minute. Il est certain que si c'est là de l'humanité, ils la poussoient fort loin; mais, s'il faut prendre pour juges de ce qui est honnête et juste les brigands et les voleurs de grands chemins, il se trouvera qu'eux seuls ont de la probité, et qu'il n'y a rien de mieux à faire dans ce monde que de voler tous ceux qui prétendent à l'honneur exclusif. C'est dans cet esprit que les Monbars et autres assassins qui figurent dans cette histoire, traitent tous les Européens *de tigres dont les mœurs et les lois sont intolérables*, parce qu'elles gênent leur liberté, ou qu'elles récompensent leurs prouesses par la corde et le gibet. C'étoit un commencement de la doctrine philosophique, et comme l'aurore des révolutions. M. Picquenard a cousu au roman de cette troupe de sauvages, dont il fait autant de héros, deux ou trois autres romans bien fades, qui se rapportent aux mœurs du temps et du pays où il place ses personnages,

(1) Trois vol. in-12. Prix: 6 fr., et 8 fr. par la poste.
A Paris, chez Galland, rue S. Thomas-du-Louvre; et chez le Normant.

Digitized by Google

à-peu-près comme nos usages actuels se rapportent à ceux des Patagons; et le tout est si bien disposé dans son ouvrage, qu'on ne sait où prendre le commencement, le milieu et la fin : il est écrit d'ailleurs d'un style si convenable à ce bel ordre, qu'on se croit réellement dans le Nouveau-Monde, d'où l'auteur prétend qu'il a rapporté ce chef-d'œuvre.

Il faut cependant convenir que cet ouvrage est une production remplie de sagesse, en comparaison d'un nouveau roman soi-disant traduit de l'anglais, qui vient de paroître sous le titre *du Bâtard de Lovelace et de la Fille naturelle de la marquise de Merteuil*, ou *les Mœurs vengées* (1): titre double, qui fait connoître adroitement que c'est un livre abominable qu'aucun honnête homme ne peut lire, et qui ménage à l'auteur une excuse, s'il peut en exister pour celui qui s'est mis dans la nécessité de prendre une telle précaution. *Les mœurs vengées* supposent *des mœurs outragées*, et les noms de *bâtard de Lovelace et de la fille naturelle de la marquise de Merteuil*, annoncent assez jusqu'à quel point elles doivent l'être; mais si ces personnages ne sont que des êtres imaginaires conçus par l'auteur, le crime qui résulte du scandale ne doit-il pas retomber entièrement sur sa tête? et n'a-t-il pas prononcé sa condamnation en livrant à la vengeance des lois les criminels qu'il a lui-même créés ?

Les pages de l'histoire sont souillées du récit des crimes des hommes; les tribunaux retentissent d'accusations capitales; les arrêts des cours supérieures attestent la perversité du cœur humain; mais partout on ne raconte le crime qu'avec les expressions du mépris le plus flétrissant, partout on ne nomme les coupables qu'avec horreur, partout la honte les suit, et le supplice les attend : la postérité même ne conserve leur affreux souvenir que pour les dévouer à l'opprobre. Qui pourroit croire que dans ce nombre déjà trop grand de criminels odieux, l'auteur n'a pu trouver à son gré un héros digne de figurer dans son roman, et qu'il s'est cru obligé d'enfanter un monstre

(1) Quatre vol. in-12. Prix : 10 fr., et 12 fr. 50 c par la poste. A Paris, chez Martinet, lib., rue du Coq; et chez le Normant.

Digitized by Google

nouveau, dont il publie avec faste, et même avec éloge, les épouvantables forfaits, tirés uniquement de son imagination en délire?

Un M. P. Cuisin s'annonce, dans le titre, pour le traducteur de cet ouvrage; mais, dans l'épître, il appelle ses héros *ses enfans illégitimes;* ce qu'il écrit en grosses lettres: il y avoue qu'un M. Del... l'a beaucoup aidé dans le travail de la composition et de la rédaction; d'où il est permis de penser qu'il se donne lui-même pour le principal auteur, quoique, dans l'introduction, il cherche à écarter cette idée, en parlant d'un *traducteur* et d'un *éditeur* qu'il ne nomme pas. Dans cette pièce, il fait l'éloge du scélérat qu'il va mettre en scène; il demande grace *pour quelques traits d'une philosophie un peu hardie.* Il feint de comprendre dans la même classe d'écrivains et de moralistes Richardson et Laclos, deux hommes qui se ressemblent comme le jour et la nuit, et qui vont en sens contraire, l'un droit à l'immortalité qui l'attend, l'autre vers le gouffre de l'oubli, où tout ce qui est déshonoré va s'engloutir. Il s'excuse ensuite d'avoir donné *à ses personnages* des noms connus qui pourront causer de fâcheuses méprises: d'où nous conclurons encore qu'il se confond lui-même, et qu'il s'avoue le véritable auteur de cette méprisable production. Enfin, dans une correspondance préliminaire, il cherche à établir les circonstances de la découverte du prétendu manuscrit anglais par un M. *de Saint-Méliand,* émigré, qui s'amuse lui-même à le traduire, et qui l'envoie en France à un M. *de Bérulles,* pour le corriger et pour le publier; ce qui prouveroit que M. Cuisin et M. Del... *son collaborateur,* ne sont que des imposteurs, lorsqu'ils s'annoncent pour les auteurs ou pour les traducteurs de l'ouvrage. A travers tous ces mensonges mal tissus et toutes ces contradictions, il est bien facile d'apercevoir la vérité. L'ouvrage n'est point une traduction; celui qui se donne pour le traducteur, *M. Cuisin ou tout autre,* en est le véritable auteur. La prudence lui a conseillé de prendre ce voile, pour répandre son poison avec plus de sûreté; mais la raison la moins clairvoyante lève son masque et le fait voir dans toute sa turpitude.

Digitized by Google

Cette précaution ne suffisoit pas sans doute pour éviter tout reproche : car il n'est pas plus permis de traduire un mauvais livre que de le composer. Après avoir rempli quatre volumes d'obscénités dégoûtantes, d'assassinats, de rapts, d'infanticides, d'empoisonnemens, et de tous les crimes que l'immoralité la plus perverse a pu concevoir, il falloit terminer par une dernière scène dans laquelle le principal personnage expiât ses crimes sur un échafaud; ce qui se fait si rapidement, et avec des expressions si ménagées, qu'il semble que l'auteur répugne lui-même à immoler à sa propre sûreté son *cher illégitime;* mais, au moyen de ce pénible sacrifice, il se croit non-seulement à l'abri de toute inquiétude, il a encore l'audace de s'intituler le *vengeur des mœurs;* et il se présente comme un moraliste profond et respectable qui peut être utile à l'humanité. Tel seroit à-peu-près un misérable abandonné qui auroit mis un atôme de contre-poison dans une coupe mortelle préparée par ses mains perfides, et qui ne se contenteroit pas d'affirmer effrontément qu'on peut le boire sans danger, mais qui le présenteroit encore comme un préservatif assuré contre toute espèce de poison.

Il ne faudroit pas parler du style dans lequel toutes ces horreurs sont débitées, puisqu'il n'y en a point qui puisse les faire lire, si l'inintelligible barbarie qui les distingue ne servoit à faire reconnoître que *le bâtard de Lovelace* est un malheureux enfant conçu dans la fange de la révolution, et que son père, qui le produit aujourd'hui dans le monde, n'offre en même-temps à la saine morale un grain d'encens qu'après l'avoir bien corrompu, et pour céder uniquement, et par calcul, à l'empire des temps et des circonstances.

G.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

LITTÉRATURE, SCIENCES, ARTS, SPECTACLES, NOUVELLES LITTÉRAIRES.

On a eu communication de la lettre par laquelle l'Empereur a fait connoître à S. Ex. le ministre de l'intérieur, que son intention étoit que la statue de d'Alembert fût placée dans la salle des séances de la première classe de l'Institut, qui a succédé à l'Académie des Sciences. Cette lettre est ainsi conçue :

« Monsieur de Champagny, vous ferez placer dans la salle » des séances de l'Institut, la statue de d'Alembert, celui » des mathématiciens français qui, dans le siècle dernier, a » le plus contribué à l'avancement de cette première des scien» ces. Nous desirons que vous fassiez connoître cette résolu» tion à la première classe de l'Institut, qui y verra une preuve » de notre estime, et de la volonté constante où nous sommes » d'accorder des récompenses et de l'encouragement à des » travaux qui importent tant à la prospérité et au bien de » nos peuples. Cette lettre n'étant à d'autre fin, nous prions » Dien qu'il vous ait en sa sainte garde.

» Donné en notre camp impérial d'Osterode, le 18 mars 1807. »

Signé Napoléon.

— S. M. l'Impératrice a honoré de sa présence le neuvième exercice du Conservatoire impérial de musique, qui a eu lieu dimanche 26 avril. Elle étoit accompagnée de S. Exc. le ministre de l'intérieur et de M. le conseiller d'Etat Fourcroy, directeur-général de l'instruction publique. En arrivant dans sa loge, S. M. a été accueillie par les acclamations unanimes des professeurs et des nombreux auditeurs qui remplissoient la salle, profondément touchés du témoignage d'intérêt que S. M. daignoit accorder à cette école. S. M. a bien voulu témoigner à M. Sarrette, directeur du Conservatoire, sa satisfaction sur la brillante exécution du concert, et sur les succès dus à ses efforts, à son zèle, et à l'enseignement des professeurs distingués qui président à cet établissement. Pour en donner au Conservatoire un témoignage particulier, S. M. a daigné donner à M. Sarrette l'espérance d'attacher à son service M. Habeneck aîné, élève, qui venoit d'exécuter d'une manière remarquable un concerto de violon, et qui lui avoit paru

Digitized by Google

paru fixer spécialement la bienveillance du public, et l'affection de ses camarades. (*)

M. Sarrette, directeur, a eu l'honneur d'offrir à S. M. l'hommage des ouvrages élémentaires servant à l'enseignement du Conservatoire. S. M. a daigné l'accepter. Les acclamations réitérées de tout ce que la capitale réunit d'artistes et d'amateurs distingués, ont témoigné, au départ de S. M. l'Impératrice, l'émotion de la reconnoissance qu'excitoient dans tous les cœurs la joie de sa présence, et la bonté touchante avec laquelle elle a daigné encourager les progrès de cette intéressante école. (*Moniteur.*)

— La Société d'Agriculture du département de la Seine, laisse ouvert le concours pour le perfectionnement de la charrue, et se propose, en conséquence, de décerner, à la séance publique qu'elle tiendra après Pâques 1809, un premier prix, qui pourra être de 6,000 fr., à l'auteur qui aura présenté avec la meilleure charrue le meilleur Mémoire théorique et pratique, contenant les vues les plus saines et les expériences les mieux raisonnées sur la composition et l'usage de cet instrument. Elle lui tiendra compte, en outre, de la valeur de sa charrue.

La Société demande les charrues elles-mêmes, et non pas de simples dessins, parce qu'elle a reconnu l'insuffisance de ces dessins, et la nécessité absolue de soumettre les charrues du concours à des épreuves effectives, parallèles et authentiques, sur des sols de diverses natures. Si l'auteur d'un projet de charrue non encore en usage obtient le prix, et desire néanmoins que son travail lui serve à obtenir un brevet d'invention, il est prévenu que la Société ne peut tenir secrète une chose si utile à l'humanité; mais elle se réserve, en ce cas, de solliciter du Gouvernement un dédommagement pour l'auteur, et de lui faciliter d'ailleurs, autant qu'il sera possible, les moyens d'établir une fabrique de ses charrues, de manière qu'il soit pleinement récompensé du fruit de sa découverte. Les auteurs des deux charrues et des deux Mémoires qui, après la pièce couronnée, présenteront, au jugement de la Société, des vues neuves, ou des expériences importantes, obtiendront des accessit dont la valeur pourra être de 1,500 fr. chacun. Il leur sera tenu compte aussi de la valeur de leurs charrues. Les charrues et les Mémoires des-

(*) M. Habeneck remplit avec distinction les fonctions de répétiteur au Conservatoire. Il est actuellement chargé, comme premier violon, de la conduite des exercices. Deux de ses frères se sont fait remarquer cette année, ayant remporté, l'un le premier, l'autre le second prix de violon.

Digitized by Google

tinés à ce concours, peuvent porter ostensiblement le nom de leur auteur, et doivent être remis, francs de port, entre les mains du secrétaire de la Société, avant le premier septembre 1808. Les Mémoires pourront être écrits en français, allemand, anglais, italien, espagnol ou latin.

— Le sénat conservateur ayant voté, dans sa séance du 21 février 1806, une statue à S. M. l'Empereur et Roi, MM. les préteurs ont demandé à quatre sculpteurs dont les ouvrages ornent déjà les salles du sénat, un modèle de cette statue. Celui qui a été présenté par M. Ramey, auteur des statues de Kléber et de Scipion l'Africain, et chargé d'ailleurs par le gouvernement de travaux importans, a obtenu la préférences.

— Les piédestaux qui supportoient les chevaux de Venise doivent, dit-on, recevoir des trophées militaires.

— Madame Catalani continue de faire les beaux jours de Londres. Ses concerts sont suivis avec enthousiasme, et attirent la plus brillante société.

— On a mis en vente, cette semaine, un nouveau roman de madame de Staël ; il est intitulé *Corinne, ou l'Italie* (1). Nous en rendrons compte dans un prochain numéro.

— Un bâtiment portugais, parti de la côte de Guinée avec une cargaison de sept cents esclaves, est arrivé en détresse, à la Barbade, dans les premiers jours de mars. Il avoit été obligé de jeter à la mer trois cents nègres vivans, pour sauver les autres, et les empêcher de mourir de faim.

— Plusieurs journaux ont annoncé, cette semaine, que *le pendant de la galerie du Louvre* est ordonné, et que les fouilles pour les fondations seront faites incessamment.

— M. Seyffer, astronome de Munich, a eu occasion d'observer, le 13 avril, la nouvelle planète découverte par le docteur Olbers. Il la regarde comme un quatrième débris de la catastrophe céleste qui a produit celles qui circulent entre Mars et Jupiter. Cette planète, vue dans les lunettes achromatiques, présente un éclat blanchâtre pareil à celui de Jupiter.

Modes *du 1er mai.*

On passe encore des rubans pistache dans les entailles faites aux chapeaux de paille blanche, et l'on met, au lieu de fleurs, sur le devant de ces mêmes chapeaux, plus de verdure que jamais. Outre le

(1) Deux vol. in-8. Prix : 12 fr., et 15 fr. par la poste.
A Paris, à la Librairie Stéréotype, rue des Petits-Augustins, n. 15; et chez le Normant.

Digitized by Google

bled en épis verts, on voit des pommes de pin, et sur-tout des châtaignes vertes. Par ses cannelures à demi circulaires, un chapeau de paille blanche de la nouvelle forme, a du rapport avec une coquille de pélerin.

Sur le devant des capotes à petit fond de taffetas et à passe bien évasée de paille blanche, presque toutes les modistes plissent à très-gros plis un tulle de moyenne largeur.

Les rubans écossais, qui jusqu'ici n'avoient paru que comme par échantillons, sont aujourd'hui d'un usage très-fréquent sur toute espèce de paille; on les porte à grands carreaux, alternativement unis et rayés, ponceau et gros-vert, feuille-morte et barbeau, lilas et serin, etc. etc.

Outre les capotes plissées, en perkale bien fine, les lingères étalent et vendent des broderies blanc sur blanc. A l'habitude de broder entre des pointes, tient sans doute un choix de fleurs dont la configuration présente des pointes.

Ouvrages qui se trouvent chez le Normant.

Dictionnaire des Sciences et des Arts, contenant l'étymologie, la définition et les diverses acceptions des termes techniques usités dans toutes les sciences et dans tous les arts. On y a joint le Tableau historique de l'origine et des progrès de chaque branche des connoissances humaines, et une description abrégée des machines, des instrumens et des procédés anciens et modernes employés dans les Arts; par M. Lunier. Trois vol. *in*-8°. Prix : 24 fr., et 28 fr. 50 cent. par la poste.

Dictionnaire de la Fable, ou Mythologie Grecque, Latine, Egyptienne, Celtique, Persane, Syriaque, Indienne, Chinoise, Mahométane, Rabbinique, Slavonne, Scandinave, Africaine, Américaine, Iconologique etc. Deuxième édition, revue, corrigée et considérablement augmentée, par Fr. Noël, inspecteur-général de l'Instruction publique, ancien professeur de belles lettres dans l'Université de Paris. Deux vol. in-8°. de 800 pag. chacun, imprimés en petit-texte, sur deux colonnes, et ornés d'une figure allégorique gravée d'après le dessin de Girodet. L'exécution typographique de cet ouvrage est magnifique. Prix : 21 fr., et 26 fr. par la poste.

Dictionnaire historique des personnages célèbres de l'antiquité, princes, généraux, philosophes, poètes, artistes, etc.; des dieux, héros de la fable; des villes, fleuves, etc.; avec l'étymologie et la valeur de leurs noms et surnoms; précédé d'un Essai sur les Noms propres chez les peuples anciens et modernes, et d'une Notice analytique des auteurs qui ont écrit sur cette matière. Par M. Fr. Noël, inspecteur-général de l'Instruction publique, membre de la Légion-d Honneur. — Un vol. *in*-8°. en petit-texte à deux colonnes. Prix : 8 fr., et 9 fr. 50 cent. par la poste.

Œuvres de Virgile, traduction nouvelle; par M. René Binet, proviseur du Lycée Bonaparte, ancien recteur de l'Université de Paris, ancien professeur de littérature et de rhétorique à l'Ecole militaire, au Collége du Plessis-Sorbonne, à l'Ecole centrale du Panthéon; de la Société libre des sciences, lettres et arts de Paris; auteur de plusieurs autres traductions. Quatre vol. in-12. Prix : 10 fr., pap. ordin.; et pap. fin, 14 fr. 50 c. Il en coûte 3 fr. de plus par la poste.

Œuvres d'Homère, avec des remarques; par P. J. Bitaubé, membre de l'Institut national. Quatrième édition de l'Iliade et troisième de l'O-

Digitized by Google

dyssée. Six vol. in-8°. imprimés avec le plus grand soin et sur très-beau papier. Prix : 30 f., et 36 f. par la poste.

L'Iliade est précédée de Réflexions sur Homère et sur la Traduction des Poètes, ornée d'un beau portrait d'Homère, et du bouclier d'Achille, gravés par Saint-Aubin. L'Odyssée est précédée d'Observations sur ce Poëme, et de Réflexions sur la Traduction des Poètes.

Vocabulaire pour l'intelligence de l'Histoire Romaine.
Un vol. in-8°. Prix : 5 fr., et 7 fr. par la poste.

Cet ouvrage contient l'explication historique et étymologique des mots et noms qui, dans l'histoire des différens peuples modernes, désignent des titres d'honneur, des dignités, des charges, des offices, des loix, des cérémonies, des coutumes. L'auteur ne s'est pas borné à une simple définition, il donne l'origine de l'établissement des dignités, des charges, etc.; il entre dans les détails qu'il croit avec raison nécessaires sur leurs fonctions et leurs attributions; il expose, en peu de mots, les causes de leur suppression et des changemens dans les loix, dans les cérémonies et les coutumes.

L'Histoire moderne n'a peut-être pas moins besoin d'interprétation que l'Histoire ancienne, pour celui qui veut la lire avec fruit. Combien de mots ou de termes dont les lecteurs même les plus instruits ignorent la véritable signification? Combien de dignités, de charges, d'offices dont on ignore communément les fonctions? Combien de noms relatifs aux loix, aux cérémonies, aux mœurs et aux coutumes des nations modernes ne rencontre-t-on pas dans leur histoire, sans se faire une idée juste des choses qu'ils expriment? C'est donc un véritable service que l'auteur de ce Vocabulaire a rendu. On trouvera dans cet ouvrage, sur chaque objet, des notions précises et des faits intéressans. L'auteur nous a paru n'avoir épargné ni peines, ni soins, ni recherches pour donner à son travail tout le mérite et toute l'utilité dont il étoit susceptible.

Ephémérides politiques, littéraires et religieuses, présentant pour chacun des jours de l'année, un tableau des événemens remarquables qui datent de ce même jour dans l'histoire de tous les siècles et de tous les pays, jusqu'au premier janvier 1805. Deuxième édition revue, corrigée et augmentée; par Fr. Noël, et M. Planche, instituteur à Paris. Douze vol. in-8°. Prix : 36 fr., et 48 fr. par la poste.

Cet ouvrage a été publié par souscription. Le douzième et dernier volume est terminé par une Table alphabétique générale des Matières contenues dans les 12 volumes.

Abrégé de la Mythologie universelle, ou Dictionnaire de la Fable, adopté par la commission des ouvrages classiques, pour les Lycées et les Ecoles secondaires; par Fr. Noël. Avec cette épigraphe :

Nisi utile est, quod facimus, stulta est gloria.
PHÆDR. Lib., I. Fab.

Un vol. *in*-12 de 650 pag., petit-texte à deux colonnes. Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 cent. par la poste

Atala-René, par *F. A. de Châteaubriand*. Douzième et dernière édition. « J'ai passé quatre ans à revoir cet épisode; mais aussi il est tel » qu'il doit rester. C'est la seule *Atala* que je reconnoîtrai à l'avenir. » (Préface de cette nouvelle édition, très-bien imprimée sur papier fin d'Angoulême, ornée de six gravures, dessinées par *E. B. Garnier*, et gravées par *A. Saint-Aubin* et *P. P. Choffard*.) Un volume. in-12. Prix : 6 fr. 50 c., et 7 fr. 50 c. par la poste. Cartonné à la *Bradel*, prix : 7 fr. pour Paris. — Chez *le Normant*.

Digitized by Google

NOUVELLES POLITIQUES.

Varsovie, 11 *avril.*

L'ambassadeur turc a reçu des dépêches extrêmement importantes de Constantinople, qui ont été communiquées immédiatement à M. le prince de Bénévent, et envoyées au quartier-général de S. M. I. Comme plusieurs courriers sont partis peu après pour le Frioul, la Dalmatie et Milan, on croit que ces dépêches étoient relatives à la marche de l'armée française qui se rend en Turquie.

Nous apprenons, par des rapports officiels, que le capitan-pacha a fait voile avec dix vaisseaux de guerre vers la Mer-Noire, où les Russes n'ont que trois vaisseaux de ligne. Tous les comptoirs anglais en Arabie, sur l'Euphrate et en Asie, ont été pris. Les Barbaresques ont déclaré la guerre aux Anglais, et croisent contre leurs bâtimens.

Bude, 16 *avril.*

S. M. l'empereur et roi est de retour ici depuis hier.

Voici le discours que S. A. I. l'archiduc Palatin, a adressé aux Etats (en langue latine), dans la séance du 10, où les propositions royales furent remises à la diète:

« Nous avons senti toute l'étendue de la sollicitude paternelle que S. M. l'empereur, notre très-gracieux souverain et seigneur, nous a témoignée dans ses propositions royales; elles ont pour objet le rétablissement des forces de l'Etat, affoiblies par de longues guerres, la solidité et la durée à donner au corps politique (*rebus patriis*), et l'accroissement du bien-être général..... Les événemens récens qui se sont passés, nous ont appris plus que les annales les plus longues, combien les victoires dépendent souvent du hasard, et le sort des rois et des peuples de la volonté arbitraire du vainqueur. Il n'y a point de paix, il n'y a point de salut, s'ils ne sont assurés par des forces capables de résister à une attaque hostile. C'est en cela que consiste la base fondamentale de chaque Etat; c'est de là qu'émane tant la sûreté extérieure que la prospérité intérieure; mais ces forces seules ne sont pas à beaucoup près suffisantes, et elles ne peuvent subsister sans forces morales, c'est-à-dire, sans caractère national. Nous en avons par nous-mêmes (*demi nostra*) un exemple des plus éclatans, confirmé par une série de plusieurs siècles.

» Le courage et les vertus de nos ancêtres fondèrent notre liberté; cette liberté nous dicta notre constitution; cette constitution nous rendit heureux; avec le secours de l'une et de

Digitized by Google

l'autre, notre caractère national, c'est-à-dire la bravoure, la générosité et la fermeté, ont triomphé constamment des contrariétés et des obstacles, des pièges et de l'envie, et ont maintenu la félicité de la nation. L'attachement à cette félicité nationale a toujours rempli l'ame élevée de nos ancêtres; il les a confiamment excités à de grandes actions, à tout souffrir pour le bonheur commun. L'intérêt général étoit tout à leurs yeux, et leur intérêt particulier peu de chose. Leur grandeur d'ame et leur générosité les portoient à sacrifier leurs fortunes pour subvenir aux besoins publics. Leur valeur les faisoit courir à l'envi sous les drapeaux, marcher à l'ennemi et le repousser, et dans la mêlée présenter la poitrine au fer meurtrier et recevoir des blessures honorables. Leur fermeté leur apprenoit à souffrir la douleur, les privations et toutes les incommodités de la vie.

» Tels furent les moyens, telles furent les vertus par lesquelles notre heureuse patrie s'est conservée, et qui ont maintenu l'esprit d'une nation libre, la force d'une législation qui réprimoit aussitôt toute atteinte et violation, ainsi que la gloire de faire tout par soi-même pour le bien-être général, et conséquemment de pouvoir adapter sa félicité à l'esprit national.—Ce fut de cette manière qu'Athènes, Lacédémone et Rome se maintinrent dans l'état le plus florissant. Mais du moment où l'amour du bien public vint à s'affoiblir dans les esprits amollis; que la cupidité, la molesse et la lâcheté s'emparèrent des ames; alors l'esclavage, la stupidité et la misère succédèrent à la liberté, à la gloire et la prospérité.—Graces soient rendues au Tout-Puissant! les vertus des plus grands peuples ne sont point encore éteintes en nous. Nous aimons plus que la vie notre liberté, notre gloire et la félicité publique. Nous faisons, nous allons au-devant de tout ce qu'exige le bien de l'Etat. Nous obéissons à notre bon roi; nous l'admirons, nous l'aimons, lui dont tous les efforts tendent à faire fleurir notre patrie, à affermir et consolider son bien-être, etc. »

Hambourg, 22 avril.

Nous avons reçu des détails plus étendus sur la défaite des Suédois par le maréchal Mortier. Voici comment s'exprime une lettre d'Anclam, du 18:

« Le 15 avril au soir, le maréchal Mortier concentra une partie de ses forces à Pasewalck. Les Suédois occupoient une ligne fort étendue, ayant des têtes de colonne à Falckenwald, Stolzenbourg, Stadtforst, Belling et Dargiz; c'est-à-dire, depuis l'Oder jusque dans le Mecklenbourg-Strelitz. Le maréchal résolut d'attaquer leur centre, sans s'occuper des

Digitized by Google

autres corps, convaincu que, s'il arrivoit le premier sur la Peene, il causeroit la plus grande perte et jetteroit beaucoup de confusion parmi les troupes ennemies.

» Le 16, au point du jour, M. le maréchal Mortier fit attaquer et enlever Belling. Les Français furent obligés de traverser un terrain couvert de marrais. L'ennemi tenta en vain de défendre le défilé de Lange-Damen. Après un combat très-opiniâtre, il fut chassé de position en position jusqu'à Altcosenow, où les Français le trouvèrent réuni à des troupes venues d'Anclam. Il essaya alors de nouveau d'arrêter leurs progrès; mais, malgré le feu de son artillerie, la position fut enlevée de vive force, et dès-lors il se retira en désordre sur Anclam, sans chercher à défendre les belles positions en avant de notre ville. Il fut poursuivi dans toutes les rues l'épée dans les reins, et forcé de passer la Peene sans avoir le temps d'en rompre le pont. Les Suédois ont considérablement souffert dans cette journée, et, outre les morts et les blessés, ils ont perdu sur ce seul point 2 pièces de canon et 600 prisonniers.

» Après l'avantage remporté sur le centre de l'ennemi, le maréchal Mortier se porta sur ses flancs. Une brigade détachée sur Unkermunde y enleva 2 pièces de canon et 500 hommes. Une autre colonne, envoyée à Deusuein, prit également 2 pièces de canon, et fit quelques centaines de prisonniers. A chaque instant on amène au quartier-général français des Suédois égarés qui, ignorant la langue du pays, ne savent où se retirer.

» Quoiqu'il ait fait un temps affreux pendant la journée du 16, et malgré une forte pluie, accompagnée de grêle, les Français ont fait dix-huit lieues ce jour-là, toujours se battant. Ils ont trouvé dans notre ville une jolie flotille, de beaux magasins de grain et de farine, et des fours en bon état. On croit qu'une autre flottille de huit chaloupes canonnières et différens bâtimens de transport suédois, qui se trouvent dans les Haffz, seront en outre forcés de se rendre faute de vivres. »

P. S. (*du 22, à 10 heures du soir*). — Une lettre de Schwerin, datée d'hier, à onze heures du soir, porte ce qui suit :

« Le maréchal Mortier, après avoir complétement battu les Suédois, a conclu, avec le général Essen, gouverneur de la Poméranie, un armistice portant que les îles d'Usedom et de Wollin seront cédées aux Français, et que les Suédois n'inquiéteront, en aucune manière, les siéges de Colberg et de Dantzick. »

Digitized by Google

Le bruit se répand dans notre ville que les Suédois se sont, en outre, engagés à ne pas recevoir les Anglois à Stralsund ; mais cette nouvelle mérite confirmation. Il paroît que, tandis que le maréchal Mortier battoit les Suédois vers Anclam, M. le maréchal Brune s'est porté, de son côté, sur Stralsund avec toutes les troupes qui formoient notre garnison.

On assure qu'il s'est tenu à Memel un grand conseil de guerre, auquel l'empereur de Russie, le roi de Prusse, et les principaux généraux de ces deux souverains ont assisté. On croit qu'il s'agissoit d'arrêter le plan des opérations militaires dans la campagne qui va s'ouvir.

Les lettres de la Poméranie prussienne annoncent que le bombardement de Dantzick a dû commencer, et que l'artillerie de siége qu'on avoit attendue pendant quelques semaines, étoit enfin établie devant la place. Le bombardement de Graudentz a aussi commencé.

Vienne, 18 *avril*.

Le 14 de ce mois, à 8 heures du matin, le corps de feue S. M. l'impératrice-reine fut ouvert, et l'on en retira le cœur et les entrailles. Le 15, à 7 heures du matin, il fut transporté à l'église paroissiale de la cour, et exposé publiquement sur un lit de parade. Le 16, à 2 heures après-midi, le cœur fut porté solennellement à l'église des Augustins, où on le déposa. Les entrailles furent portées de la même manière à l'église cathédrale, et déposées dans le caveau. Le même jour, à cinq heures du soir, les funérailles eurent lieu. La première division du cortége se mit en marche de l'église des Augustins, et se rendit aux Capucins dans l'ordre suivant : 1°. Un détachement de cavalerie ; 2°. les pauvres des hôpitaux ; 3°. les ordres religieux de la ville et des faubourgs ; 4°. les curés ; 5°. le magistrat de la ville ; 6°. les Etats de la Basse-Autriche ; 7°. les conseillers des départemens aulique et provinciaux, en habits de deuil ; 8°. les individus attachés à la cour. Les ministres, les conseillers intimes, chambellans et autres personnes de la cour, le recteur et les quatre doyens de l'université s'étoient déjà réunis dans l'église des Capucins, ainsi que les chevaliers de l'Ordre de la Toison-d'Or, et les grand'croix de l'Ordre de Saint-Etienne. S. A. I. l'archiduc Jean, remplaçant ici S. M. l'Empereur, et les autres archiducs, s'y rendirent aussi avant l'arrivée du convoi.

A quatre heures et demie, le corps fut descendu du lit de parade, le cercueil fermé et placé sur un char funèbre, attelé de six chevaux, et drapé de noir. Le convoi se mit en marche dans l'ordre suivant : 1°. Un détachement de cavalerie ; 2°. deux

Digitized by Google

écuyers à cheval, en deuil; 3°. trois carrosses de la cour, à deux chevaux, pour dix valets de chambre et un fourrier de la cour; 4°. un carrosse à six chevaux, où étoit le grand-maître de la cour de feue S. M. l'impératrice et deux chambellans; 5°. un carrosse à six chevaux, pour la grande-maîtresse de la cour et deux dames du palais; 6°. la livrée de la cour, en deuil, à pied, la tête découverte; 7°. un détachement des trabans de la garde; 8°. le char funèbre, où reposoit le cercueil sur des coussins; de chaque côté, deux laquais, et près d'eux, douze archers de la garde à pied, et cinq pages portant des flambeaux. Derrière le char, étoit un second détachement de trabans; puis une compagnie de grenadiers avec tambour drapé. Un détachement de cavalerie fermoit la marche.

Le convoi étant arrivé à la porte de l'église, le cercueil fut descendu, et placé par les valets de chambre de feue S. M. I. sur une estrade couverte d'une étoffe d'or, qui avoit été élevée dans l'église : après avoir été béni par le prince-archevêque, assisté de plusieurs évêques et prélats, il fut déposé dans le caveau avec les formalités d'usage.

Francfort, 24 avril.

On écrit de Vienne que l'archiduc Charles a fait adopter à S. M. l'empereur le projet d'une conscription milltaire dans toute la monarchie autrichienne. Toute la jeunesse, sans exception, y sera soumise comme en France, et des lois particulières détermineront le nombre des conscrits qui doivent être levés annuellement. — Il est aussi décidé que l'archiduc Reinier, frère de l'empereur, remplira les fonctions de ministre des finances, et sera secondé par M. de Schettlusburg, conseiller d'Etat, qui a déjà rendu des services importans dans cette branche d'administration.

Londres, 22 avril.

Le bruit d'une prochaine dissolution du parlement, acquiert, de jour en jour, plus de crédit. On disoit, hier, que l'époque de cette dissolution est fixé au 1^er^ mai.

Il n'est bruit, depuis quelque jours, dans les cercles politiques, que d'une brouillerie qu'on dit exister entre les premiers ministres (le duc de Portland) et M. Canning, ministre des affaires étrangères. On prétend que le noble duc, piqué de ce qu'on le regarde comme incapable de soutenir le poids de ses fonctions, cherche à donner un démenti à ses détracteurs, en ajoutant à ces mêmes fonctions une partie de celles des autres ministres. Ainsi, par exemple, il prétend diriger seul les relations politiques de l'Angleterre avec la Russie, sans permettre à M. Canning de s'en mêler, ni même d'en prendre connoissance. On dit que le ministre

Digitized by Google

des affaires étrangères, furieux de cette prétention de la part du duc de Portland, menace de rendre son porte-feuille; et on ajoute que, dans ce cas, il seroit remplacé par lord Sidmouth. On assigne encore une autre cause au mécontentement de M. Canning. On sait qu'il est fortement question de rappeler lord Melville dans le cabinet. M. Canning seul s'oppose fortement à ce projet, que lord Sidmouth favorise. Le duc de Portland, qui n'aime pas le ministre des affaires étrangères, n'en seconde que plus chaudement la *réhabilitation* de lord Melville; et de tout cela, il pourroit bien résulter que M. Canning se retireroit du ministère, soit de force, soit de gré.

Naples, 15 *avril*.

Il vient de s'opérer de grands changemens dans l'administration générale de ce royaume. Un décret réunit le ministère de la guerre à celui de la police qui n'est que temporaire; M. Salicetti remplira l'un et l'autre. L'administration des postes qui étoit réunie à la police, est confiée à M. Ferri-Pisani. L'administration de la ville de Naples, qui étoit aussi attachée à la police, est réunie au ministère de l'intérieur. Le ministère de la maison royale est supprimé, et ses attributions partagées entre l'intendant général des maisons royales, et le ministre de l'intérieur. Le ministère du culte est confié au commandeur Pignatelli, qui est en même temps ministre de la marine. Le duc de Campochiaro, qui étoit ministre de la maison royale, est nommé ambassadeur en Hollande. Le duc de Cassano qui étoit ministre du culte, est nommé grand-veneur. M. Dumas, qui étoit ministre de la guerre, est nommé grand-maréchal du palais.

PARIS, *vendredi* 1^er^ *mai*.

Un décret impérial daté de Finkenstein, contient les dispositions suivantes :

Art. I^er^. Quatre-vingt mille conscrits de la conscription de 1808 sont mis à la disposition du gouvernement.

II. Ils seront pris parmi les jeunes gens qui sont nés du 1^er^ janvier 1788 au 1^er^ janvier 1789.

III. Ils seront levés aux époques qui seront fixées par le gouvernement.

IV. Ils seront employés à compléter les cadres des corps affectés à la défense des côtes et des frontières, et à former les nouvelles légions qui seront créées pour cet objet.

V. Les conscrits de la conscription de 1808 ne pourront

Digitized by Google

être classés dans les cadres destinés aux armées employées hors des frontières, qu'à dater du 1er janvier prochain.

— Un autre décret, daté du même jour, porte ce qui suit :

Art. Ier. Soixante mille conscrits pris sur les quatre-vingt mille dont la mise en activité est autorisée par le sénatus-consulte du 7 avril, sont appelés et seront répartis entre les départemens, conformément au tableau annexé au présent décret.

II. Vingt mille conscrits formeront la réserve.

III. Toutes les opérations relatives à la levée ci-dessus prescrite, seront exécutées conformément aux dispositions de notre décret du 8 fructidor an 13.

IV. Il sera prélevé sur le contingent de chaque département, pour les carabiniers, les cuirassiers et l'artillerie à pied et à cheval, un nombre d'hommes d'élite, déterminé par les tableaux de répartition joints au présent décret.

V. Toutes les opérations qui doivent précéder la convocation du conseil de recrutement, seront terminées le 15 mai.

Les conseils de recrutement s'assembleront le 20 mai.

Le premier détachement de chaque département sera mis en route le 5 juin.

VI. Les 60,000 conscrits de 1808, appelés par notre présent décret, seront répartis entre les légions et les différens corps de l'armée, conformément aux tableaux qui seront annexés au présent décret.

VII. Les 20,000 hommes restant des 80,000, dont la mise en activité est autorisée par le sénatus-consulte du 7 avril, formeront la réserve de 1808. On continuera à observer, à l'égard des conscrits de la réserve, les arrêtés des 18 thermidor an 10 et 29 fructidor an 11, et notre décret du 8 nivose an 13. On se conformera, pour les conscrits en dépôt, à notre décret du 8 fructidor an 13.

VIII. Si, parmi les conscrits appelés, il s'en trouve qui appartiennent à la garde nationale mise en activité, ils seront remplacés dans cette garde, suivant le mode prescrit par notre décret du 8 vendémiaire an 14.

— L'Empereur a admis parmi les corps de sa garde, le beau régiment de gardes du grand-duc de Hesse. On dit que plusieurs autres régimens des princes confédérés vont jouir de cette honorable distinction.

— Dimanche dernier ont été présentés à S. M. l'Impératrice-Reine, par M. de Cetto, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. le roi de Bavière, M. le comte d'Arco, grand-maître de la cour de S. A. E. Mad. l'électrice

Digitized by Google

douairière de Bavière ; M. de Pfeffel, conseiller intime de légation de S. M. le roi de Bavière.

— On croit que S. M. l'Impératrice ira fixer sous peu de jours sa résidence au château de Saint-Cloud, qu'elle occupera pendant toute la belle saison.

— Le prince vice-roi d'Italie est revenu à Milan le 21 avril, de la tournée que S. A. I. et R. a faite dans le pays vénitien.

— Quatorze détenus se sont évadés des prisons de la ville d'Angers, dans la nuit du 23 au 24 de ce mois. L'un d'eux avoit été condamné, par contumace, à la peine de mort, au commencement de janvier dernier ; huit autres venoient d'être condamnés à 10, 12 et 24 ans de fers ; cinq étoient accusés de délits graves et non encore jugés. Deux de ces individus ont été repris le lendemain. Le signalement des douze qui sont en fuite a été envoyé sur tous les lieux qu'ils peuvent traverser.

— Le 30 mars, à 11 heures 13 minutes du matin, un tremblement de terre, précédé d'un mugissement sourd, s'est fait sentir dans la partie septentrionale du Puy-de-Dôme, sur une surface d'environ 4 myriamètres de longueur. La secousse a été si forte en certains endroits, que dans l'espace de deux secondes qu'elle a duré, des vases de terre et de verre ont été cassés et des pendules arrêtées ; il en est résulté même l'écroulement de quelques vieilles masures.

— On a reçu d'Egypte la nouvelle que les Mamelucks ont perdu depuis peu leur chef, ce même Elphi-Bey, connu par son attachement à l'Angleterre, et qui, après que les Anglais eurent évacué cette province, se rendit à Londres.

— La Cour de cassation a délibéré jeudi dernier, jusqu'à cinq heures du soir, sur la fameuse affaire Douhault. Une multitude prodigieuse remplissoit la salle des requêtes ; chaque parti étoit en présence, et discutoit assez chaudement ses intérêts, lorsqu'enfin les magistrats sont revenus fixer toutes les conjectnres et toutes les opinions, en prononçant le rejet du pourvoi par l'organe de M. le premier président Muraire. Tous les *considérans* de l'arrêt étoient la réfutation des sept moyens de cassation proposés par la réclamante.

— La fête de l'Invention de la Sainte-Croix et l'octave solennelle de cette fête seront célébrées à Montmartre, le dimanche 3 mai et jours suivans. Il y aura pendant toute l'octave, grand'messe à dix heures, sermon après l'Evangile ; vêpres à trois heures après midi, ensuite les stations, l'adoration de la croix et le salut, avec exposition et bénédiction

Digitized by Google

du Saint-Sacrement. Montmartre est un lieu qui mérite particulièrement le respect et la visite des fidèles, comme le théâtre du martyre des apôtres de Paris, le berceau de la foi, le premier endroit où la croix fut plantée en ce diocèse : là aussi reposent les cendres de plusieurs chrétiens de la capitale, distingués par leur foi et leur piété.

— Depuis plusieurs jours, l'élévation du thermomètre de M. Chevallier a été de 19 à 20 degrés. Hier, 30 avril, il s'est élevé dans son *maximum*, à 20 d. 7/10es. Ainsi, nous éprouvons, au commencement de ce printemps, les chaleurs du solstice d'été; et les bords de la rivière ont été couverts ces jours derniers de baigneurs, ce qui est d'autant plus extraordinaire que, dix jours avant, il avoit beaucoup neigé. Ce changement brusque de température froide à une chaleur si vive, produit dans la végétation des effets singuliers, et qui ne peuvent échapper aux amateurs des jardins paysagistes. Les arbres les plus hâtifs ayant été retardés par le froid, et les arbres les plus tardifs se trouvant avancés par la grande force du soleil, il résulte qu'on jouit à la fois d'une végétation qui d'ordinaire ne vient que successivement; ainsi l'orme, le chêne, le tremble, l'accacia, montrent leurs feuilles au moment même où les arbres à fruit entrent en fleurs : ce qui donne à la campagne un aspect enchanteur et vraiment nouveau pour nous.

— A l'âge de onze ans, Gabriel-Auguste Estivallet fut conduit à la Force, comme prévenu de vol; à douze, il fut condamné à un an de prison; à treize, envoyé à la Force par ordre du préfet, comme prévenu de vol; à quatorze, condamné à quatre ans de prison par le tribunal de police correctionnelle; à dix-huit ans, condamné à dix années de fers. Parvenu à s'évader, la même année, du port d'Anvers, il a été arrêté à Paris pour vol avec effraction. Jeudi, la cour de justice criminelle, après avoir condamné cet incorrigible fripon, âgé de dix-huit ans, à dix années de fers, lui a de plus infligé la peine de la flétrissure à cause de la récidive.

Le même jour, Pierre Nothon, arrêté plusieurs fois pour vol, soupçonné d'avoir été flétri avant la révolution et de s'être échappé des galères, a été condamné à douze années de fers et à six heures d'exposition, pour vol avec escalade.

LXXIe BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Finckenstein, le 19 avril 1807.

La victoire d'Eylan ayant fait échouer tous les projets que l'ennemi avoit formés contre la Basse-Vistule, nous a mis en mesure d'investir Dantzick et de commencer le siége de cette place. Mais il a fallu tirer les équipages de siége des forteresses de la Silésie et de l'Oder, en traversant une étendue de plus de cent lieues, dans un pays où il n'y a pas de

Digitized by Google

calibre, venues de Stettin, de Custrin, de Glogau et de Breslau, auront sous peu de jours leur approvisionnement complet.

Le général prussien Kalkreuth commande la ville de Dantzick. Sa garnison est composée de 14,000 Prussiens et 6000 Russes. Des inondations et des marais, plusieurs rangs de fortifications et le fort de Wechselmund ont rendu difficile l'investissement de la place.

Le journal ci-joint du siége de Dantzick fera connoître ses progrès à la date du 17 de ce mois. Nos ouvrages sont parvenus à 80 toises de la place; nous avons même plusieurs fois insulté et dépalissadé les chemins couverts.

Le maréchal Lefebvre montre l'activité d'un jeune homme. Il étoit parfaitement secondé par le général Savary; mais ce général est tombé malade d'une fièvre bilieuse, à l'abbaye d'Oliva, qui est à peu de distance de la place. Sa maladie a été assez grave pour donner pendant quelque temps des craintes sur ses jours. Le général de brigade Schramm, le général d'artillerie Lariboissière et le général du génie Kirgener ont aussi très-bien secondé le maréchal Lefebvre. Le général de division du génie Chasseloup vient de se rendre devant Dantzick.

Les Saxons, les Polonais, ainsi que les Badois, depuis que le prince héréditaire de Bade est à leur tête, rivalisent entr'eux d'ardeur et de courage.

L'ennemi n'a tenté d'autre moyen de secourir Dantzick, que d'y faire passer par mer quelques bataillons et quelques provisions.

En Silésie, le prince Jérôme fait suivre très-vivement le siége de Neiss.

Depuis que le prince de Pletz a abandonné la partie, l'aide-de-camp du roi de Prusse, baron de Klest, est arrivé à Glatz par Vienne, avec le titre de gouverneur-général de la Silésie. Un commissaire anglais l'a accompagné, pour surveiller l'emploi des 80,000 liv. sterl. données au roi de Prusse par l'Angleterre.

Le 13 de ce mois, cet officier est sorti de Glatz avec un corps de 4000 hommes, et est venu attaquer, dans la position de Frankenstein, le général de brigade Lefevre, commandant le corps d'observation qui protége le siége de Neiss. Cette entreprise n'a eu aucun succès: M. de Kleist a été vivement repoussé.

Le prince Jérôme a porté, le 14, son quartier-général à Munsterberg.

Le général Loison a pris le commandement du siége de Colberg. Les moyens nécessaires pour ses opérations commen-

Digitized by Google

cent à se réunir. Ils ont éprouvé quelques retards, parce qu'ils ne devoient pas contrarier la formation des équipages de siége de Dantzick.

Le maréchal Mortier, sous la direction duquel se trouve le siége de Colberg, s'est porté sur cette place en laissant en Poméranie le général Grandjean avec un corps d'observation, et l'ordre de prendre position sur la Peene.

La garnison de Stralsund ayant sur ces entrefaites reçu par mer un renfort de quelques régimens, et ayant été informée du mouvement fait par le maréchal Mortier avec une partie de son corps d'armée, a débouché en forces. Le général Grandjean, conformément à ses instructions, a passé la Peene et a pris position à Anclam. La nombreuse flottille des Suédois leur a donné la facilité de faire des débarquemens sur différens points et de surprendre un poste hollandais de 30 hommes, et un poste italien de 37 hommes. Le maréchal Mortier, instruit de ces mouvemens, s'est porté, le 13, sur Stettin, et ayant réuni ses forces, a manœuvré pour attirer les Suédois, dont le corps ne s'élève pas à 12 mille hommes.

La Grande-Armée est, depuis deux mois, stationnaire dans ses positions. Ce temps a été employé à renouveler et remonter la cavalerie, à réparer l'armement, à former de grands magasins de biscuit et d'eau-de-vie, à approvisionner le soldat de souliers. Chaque homme, indépendamment de la paire qu'il porte, en a deux dans le sac.

La Silésie et l'île de Nogat ont fourni aux cuirassiers, aux dragons, à la cavalerie légère, de bonnes et nombreuses remontes.

Dans les premiers jours de mai, un corps d'observation de 50,000 hommes, français et espagnols, sera réuni sur l'Elbe. Tandis que la Russie a presque toutes ses troupes concentrées en Pologne, l'Empire français n'y a qu'une partie de ses forces; mais telle est la différence de puissance réelle des deux Etats. Les 500,000 Russes que les gazetiers font marcher tantôt à droite, tantôt à gauche, n'existent que dans leurs feuilles et dans l'imagination de quelques lecteurs qu'on abuse d'autant plus facilement, qu'on leur montre l'immensité du territoire russe, sans parler de l'étendue de ses pays incultes et de ses vastes déserts.

La garde de l'empereur de Russie est, à ce qu'on dit, arrivée à l'armée; elle reconnoîtra, lors des premiers événemens, s'il est vrai, comme l'ont assuré les généraux ennemis, que la garde impériale ait été détruite. Cette garde est aujourd'hui plus nombreuse qu'elle ne l'a jamais été, et presque double de ce qu'elle étoit à Austerlitz.

Digitized by Google

Indépendamment du pont qui a été établi sur la Narew, on en construit un sur pilotis entre Varsovie et Praga; il est déjà fort avancé. L'EMPEREUR se propose d'en faire faire trois autres sur différens points. Ces ponts sur pilotis sont plus solides et d'un meilleur service que les ponts de bateaux. Quelque grands travaux qu'exigent ces entreprises sur une rivière de 400 toises de large, l'intelligence et l'activité des officiers qui les dirigent et l'abondance des bois, en facilitent le succès.

M. le prince de Bénévent est toujours à Varsovie, occupé à traiter avec les ambassadeurs de la Porte et de l'empereur de Perse. Indépendamment des services qu'il rend à S. M. dans son ministère, il est fréquemment chargé de commissions importantes relativement aux différens besoins de l'armée.

Finckenstein, où S. M. s'est établie pour rapprocher son quartier-général de ses positions, est un très-beau château, qui a été construit par M. de Finkenstein, gouverneur de Frédéric II, et qui appartient maintenant à M. de Dohna, grand-maréchal de la cour de Prusse.

Le froid a repris depuis deux jours. Le printemps n'est encore annoncé que par le dégel. Les arbustes les plus précoces ne donnent aucun signe de végétation.

FONDS PUBLICS DU MOIS D'AVRIL.

DU SAM. 25. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 73f 10c 73f 72f 90c 73f 00c 00c 00f 00f 10c 00c 00f 00c 00c. 00c. 00c 00c 00f 00c 00c
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 70f. 00f 10c 00c 00c
Act. de la Banque de Fr. 1215f 00c 0000f. 00c. 0000 00c

DU LUNDI 27. — C pour o/o c. J. du 22 mars 1807, 73f 72f 9 c 90c 85c 80c 72. 85 90c 00c 0c. 00c 00c 00f 00f. 00c 00c 00c 00c.
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 00f 50c. 00c. 00c 00c
Act. de la Banque de Fr. 1213f 75c 1215f. 00c. 00 0f

DU MARDI 28. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 72f 75c 80c 75c 70c 65c 75c 00c. 00c 00c 00c 00c. 00f 00c 00c 00c 00c 00f 00f 00c
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 00f. 0 c 00c 00c 00c 00c. 00c 00 0
Act. de la Banque de Fr. 121 f 00c 0000f. 00c00c

DU MERCREDI 29. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 72f 80c 85c 9 c 85c 80c 8 c 00c 00c. 00c 00f 00c 0 c. 00c 00f 00c. 00f.
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 69f 80c. 00c. 00c 00c 00c 00c
Act. de la Banque de Fr. 0000f 00c 0000f 00f 00c

DU JEUDI 30. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 72f 75c 80c 85c 00c 00c 00c 00c 00c 0/0 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 70f 70f 15c 00f 00c 00c 00f 00c
Act. de la Banque de Fr. 0000f. 00c 0000f 0000f. 0000f

DU VENDREDI 1er mai. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 73f 73f 20c. 30c 25c 20c 25c 30c 25c 00f 00c 00c 00c 00f 00c 00c 00c 00c 00f 00c 00c
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 70f 70f 50c. 00c 00c 00c
Act. de la Banque de Fr. 1217f 50c 0000f0000f

Digitized by Google

(No. CCCIII.)
(Samedi 9 Mai 1807.)



MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

LE GÉNIE DE L'HOMME, (1)

FRAGMENT DU DEUXIÈME CHANT.

La Mort de Pline.

Mais quand ce noir Typhon (2), des coups de son tonnerre,
Pour la première fois effraya-t-il la terre ?
Ce fut (l'antique histoire ainsi l'a raconté),
Quand, sous Vespasien, au monde épouvanté,
Des vieux remparts d'Hercule il offrit la ruine.
D'assez fameux débris marquent son origine.
Muse ! viens me prêter tes plus tristes couleurs :
Une grande victime a demandé tes pleurs.
Quand Pline commandoit la flotte de Mysène,
Le bruit se répandit qu'un nouveau phénomène,
Un rival de l'Etna menaçoit l'univers,
Et qu'enfin le Vésuve avoit brisé ses fers.
C'étoit l'heure où le peuple est aux fêtes publiques ;
Mais du cirque, à ces bruits, désertant les portiques,
La foule des Romains, dans les temples sacrés,
Court porter sa terreur et ses pas égarés.
Pline, se confiant à son grand caractère,
Seul, veut sonder de près cet effrayant mystère ;

(1) Ce poëme a été publié cette semaine. Nous en rendrons compte dans un prochain Numéro. Un vol. in-8°. Prix : 5 fr., et 5 fr. 75 c. par la poste. A Paris, à la Librairie stéréotype, rue des Petits-Augustins, n°. 15 ; et chez le Normant.

(2) Le Vésuve.

Digitized by Google

Et brûlant d'épier, dans ce grand mouvement,
Du volcan en travail l'horrible enfantement,
Il s'apprête à partir. Mais sa sœur en alarmes,
Se jette à ses genoux, qu'elle arrose de larmes :
« O mon frère ! en courant à des dangers certains,
» Ne crains-tu pas, dis-moi, de tenter les destins ?
» J'ai perdu mon époux, mon frère le remplace,
» Et ta mort, ô mon frère ! aujourd'hui nous menace,
» Et tu veux nous quitter ? Ne m'as-tu pas promis
» De veiller, en tous temps, sur les jours de mon fils
» Si tu meurs, de ce fils que devient la jeunesse ?
» Et quel bras désormais soutiendra sa foiblesse ?
» O qu'en toi de son père il retrouve l'appui ;
» Et si ce n'est pour moi, conserve-toi pour lui ! »
Elle dit. Aux accens de cette sœur chérie
Pline hésite un moment, son ame est attendrie ;
Mais bientôt, dans son sein renfermant ses douleurs,
Il s'arrache, pensif, à sa famille en pleurs.
Il se rend dans le port : il monte une galère ;
Et déjà ses rameurs sillonnent l'onde amère.
Mais la nuit approchait, et les ombres du soir,
Sur les vieux Apennins commençoient à s'asseoir :
De Rhétine d'abord on cherche les rivages.
Partout s'offroient aux yeux les plus tristes présages :
Les airs sont endormis dans un morne repos,
Et l'Océan plombé sent frissonner ses flots ;
L'Orfraie, avant-coureur des désastres célèbres,
Trois fois, rasant la nef, poussa des cris funèbres.
Les nochers ont pâli. Pline, sans s'émouvoir,
Tranquille, observe tout, et s'apprête à tout voir.
On avance ; et déjà se découvre à la vue,
Au-dessus du Vésuve, une effroyable nue,
Qui, telle qu'un grand pin, allonge dans les cieux
Et son tronc gigantesque, et ses bras spacieux.
Cette horrible vapeur, ce nuage de cendre,
Sur l'Océan noirci commence à se répandre :
L'Italie, agitée en ses vieux fondemens,
Prolonge, sous les mers, de sourds frémissemens ;
De ce bruit qui s'accroît la rive est ébranlée,
Et l'onde d'Amphitrite est au loin refoulée.
Déjà roulent en l'air des rochers allumés,
Qui tombent, en sifflant, sous les flots enflammés ;
Et la vague en fureur, qui s'élève en colonne,
Autour de la galère, et mugit et bouillonne.
Pline veut aborder. Tout-à-coup à ses yeux
Le nuage s'approche, et du plus haut des cieux,
S'abat, et couvre au loin et la plaine azurée,
Et le cap de Mysène et l'île de Caprée :
Le monde a disparu dans une immense nuit.
Un vent affreux, s'élève ; et la nef, à grand bruit,
Dans cette obscurité, sur les flots balancée,
Du rivage à la mer est vingt fois repoussée.
Enfin, dans l'orient, le jour ressuscité
Ramène aux yeux de Pline une morne clarté.
Epouvantable jour plus affreux que les ombres !

Digitized by Google

Combien il offrira de morts et de décombres,
Que déroboit la nuit sous son voile incertain,
Et que vont révéler les clartés du matin!
Cependant Pline aborde, et fort de son courage,
Seul, avec un esclave, il s'élance au rivage.
Tu dois revivre aussi pour la postérité,
O toi! mortel obscur, dont la fidélité
Partagea ses périls, pour toi plus grands peut-être,
Puisque la gloire au moins dédommageoit ton maître.
Ils marchoient en silence à travers les débris.
Mais qui pourroit redire et les pleurs et les cris,
Et cet effroi croissant de la foule agitée,
Qui dans les temples saints couroit épouvantée?
Les uns, s'humiliant aux pieds des immortels,
De leurs tremblantes mains embrassoient leurs autels;
Et d'autres, des Dieux même oubliant la mémoire,
Blasphémoient leur saint nom, ou refusoient d'y croire.
Partout le désespoir, l'épouvante et la mort.
O Pline, quels dangers t'attendoient sur ce bord!
Mais lui: « Marchons, ami, vers les murs de Pompée;
» Là, si notre espérance, hélas! n'est pas trompée,
» (Et le veuillent les Dieux!) nous pourrons de plus près,
» De ce grand phénomène épier les secrets. »
— Il a parlé. Soudain, redoublant de courage,
Vers Pompéia tous deux ils cherchent un passage.
La chaumière embrasée, et les palais brûlans
A travers les débris guident leurs pas tremblans.
Sous leurs pieds incertains le sol gronde et chancelle:
Ils marchent, en foulant une terre infidelle,
D'où l'on voit des éclairs sans relâche sortir,
Qui s'ouvre, se referme, et veut les engloutir.
Cependant le Volcan rugit dans ses abymes.
De nouveaux tourbillons, rassemblés sur ses cimes,
S'arrondissent en globe, et noircissant les airs,
Font partir de leur sein d'effroyables éclairs.
Dans cette fausse nuit, la Nature alarmée
Sous ses propres fureurs semble s'être abymée.
L'Océan se déborde, et ses flots courroucés,
Par la lave en furie, au loin sont repoussés.
C'est peu: du vieil Etna la foudre se rallume;
Neptune, que Vulcain et tourmente et consume,
Répond, du fond des mers, au bruit des deux Volcans:
Tels, du cri des combats, retentissent deux camps.
De Mysène à Sorente on ne voit que ruine:
La flamme inonde au loin et Sabie et Rhétine.
Sous le double courroux de Vulcain, de Thétis,
Les murs de Pompéia déjà sont engloutis;
L'antique Herculanum n'est qu'un monceau de cendre,
Et dans la même tombe un jour les vit descendre.
Quels spectacles pour Pline! A de si grands malheurs
La pitié du grand homme a donné quelques pleurs.
Toutefois au milieu de ces terribles scènes,
Il poursuit les secrets de leurs grands phénomènes:
Nature! il t'admiroit au sein de ton horreur,
Et tu lui paroissois belle de ta fureur.

Digitized by Google

Peut-être ce génie, avide de connoître,
Eût surpris, en ce jour, les desseins du Grand Être.
Mais celui dont le bras, sur ce monde arrêté,
Se cache dans la nuit de son éternité,
Ne permit pas que Pline, à la race mortelle,
Révélât des secrets toujours voilés pour elle.
Tandis qu'à son esclave il s'apprête à dicter
Ses grands penseurs, qu'à Rome il voudroit remporter,
O décrets! ô douleur! une nue enflammée
Le couvre tout entier d'une ardente fumée.
Il tombe, il se relève, et d'un regard mourant
Cherche encore une fois son esclave expirant.
C'en est fait, il n'est plus; et, du monde effacées,
Dans sa tombe, avec lui, s'enferment ses pensées.
Tels on voit, aux déserts de l'antique Oasis,
Ces monumens, chargés d'emblèmes obscurcis,
Qui gardent les dépôts de la sagesse antique:
Mais ces penseurs, que voile une ombre énigmatique,
En vain vivent encore au fond de ces déserts;
La voix de ces vieux Temps n'instruit plus l'univers.

M. DE CHÊNEDOLLÉ.

ENIGME.

Je suis en vogue en France, et n'y suis pas fort rare;
Mais quand je suis commun on ne m'estime pas:
Je suis inhabile, et par un sort bizarre
Je fais souvent mon plus grand embarras.
Je suis de tout métier dans la paix, dans la guerre;
Sans moi l'on ne fait rien de bon;
Je puis facilement courir toute la terre,
Et je suis toujours en prison.

LOGOGRIPHE.

Si vous trouvez un élément;
Notre première mère, et le nom d'une ville,
Dans un légume fort utile,
Vous m'avez deviné, lecteur, assurément.

CHARADE.

Mon premier se distingue à la chasse, à la guerre;
Plus mon second est riche, et plus il sait nous plaire;
Et mon tout, en Turquie, annonce un sort sévère;

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier N°. est *Vaisseau.*
Celui du Logogriphe est *Feinte*, où l'on trouve *fiente.*
Celui de la Charade est *Pas-sage.*

Digitized by Google

DES SCIENCES,

DES LETTRES ET DES ARTS.

Il semble que la distinction entre les *sciences* et les *lettres* soit plus marquée de nos jours qu'elle ne l'étoit autrefois. Aujourd'hui, l'on fait des discours sur *l'accord qui doit régner entre les sciences et les lettres*, et sur *les motifs qui concourent à unir ceux qui les cultivent* (1). Au siècle de Louis XIV, je crois qu'on auroit dit à-peu-près indifféremment : *les* sciences *furent cultivées dans la Grèce*, ou *les* lettres *furent cultivées dans la Grèce ;* et l'Académie Française, loin d'accréditer cette distinction, ou plutôt cette opposition entre les sciences et les lettres, dit dans son *Dictionnaire*, à l'article *Lettres* : « Lettres se dit au pluriel *de toute sorte de science* et de » doctrine. » Et au mot *Science*, elle renvoie au mot *Littérature.*

Il peut être utile de rechercher la cause du changement survenu à cet égard dans l'expression, et par conséquent dans les idées.

A parler philosophiquement, tout, dans les connoissances humaines qui sont du ressort de l'esprit seul, est *science*, et tout est *lettres.* La théologie et la morale, la politique et la jurisprudence, l'histoire et la critique qui appartiennent également à la théologie et à la politique, sont des *sciences ;* les mathématiques et leurs nombreuses parties, l'histoire naturelle et ses différentes branches, la médecine et tout ce qui en dépend, sont aussi des *sciences* : c'est-à-dire, des systèmes de connoissances qui ont leurs principes, leurs développemens et leur but.

Mais toutes ces sciences, les unes comme les autres, ne peuvent

(1) Discours sous ce titre par M. Genisset, professeur au Lycée de Besançon. 1807.

Digitized by Google

nous être connues et mises à la portée de nos esprits que par les *lettres :* je veux dire par la parole verbale ou écrite, et, sous cette dernière forme, elle prend le nom de *style ;* et comme la parole écrite ou verbale n'est qu'un assemblage et une combinaison de sons ou de signes qu'on appelle des *lettres*, on a, par une figure assez commune, donné au tout le nom de la partie, et appelé quelquefois *lettres* en général, tout ce qui, dans les connoissances humaines, est présenté à l'esprit, et rendu sensible par le ministère de la parole.

Ainsi la *science* est le *fonds*, et les *lettres* sont la *forme*. L'une est la pensée, les autres sont l'expression, sans laquelle cette pensée n'existeroit pas pour nous, pas même pour celui qui le premier la conçoit et la développe ; et, jusque là, il ne paroît pas trop philosophique d'établir une opposition quelconque entre le fond et la forme, entre la pensée et son expression nécessaire.

Mais, dans les premiers temps du renouvellement des études, les hommes qui cultivoient leur esprit, uniquement occupés du fond, négligeoient beaucoup trop la forme. La partie littéraire de leurs productions étoit sacrifiée à la partie scientifique, et les langues modernes n'étoient pas même assez formées pour qu'ils pussent écrire dans l'idiome usuel. On ne vit donc dans leurs ouvrages que la science qui étoit utile, et non le style, qui ne pouvoit servir de modèle. On les appela *savans*, et même on jeta du ridicule sur leur science, parce qu'hérissés de grec et de latin, ils la rendoient inabordable par l'obscurité, les longueurs, les inutilités, le défaut de méthode de leur style ; et il faut remarquer qu'alors le titre de savans n'étoit donné qu'à des théologiens, des jurisconsultes, des publicistes, des critiques, ou même des commentateurs d'ouvrages purement littéraires.

Cependant, quelques hommes d'un esprit exercé, aiguisé même par les passions, trouvant le champ de la science cultivé par leurs prédécesseurs, et voulant à tout prix faire entendre leur science à ceux mêmes qui n'étoient pas savans, s'attachèrent à semer de fleurs les routes arides de l'érudition. Les langues modernes se formoient ; et, soit que les premiers ils

Digitized by Google

écrivissent dans une langue usuelle, soit qu'ils employassent encore les langues exclusivement appelées savantes, ils ornèrent ou ils armèrent leur science de tous les agrémens ou de toute la force d'un style facile ou véhément, abondant ou concis, vif ou élégant, toujours clair et méthodique. C'est à ce style dont la science moderne n'avoit pas jusqu'alors offert de modèles, à ce style qui fait parler aux savans la langue du peuple, et quelquefois aux sciences, même les plus graves, le langage des passions, qui même, au besoin, appelle à son secours l'invective et le sarcasme, qu'il faut principalement rapporter les succès des premiers réformateurs, et la vogue des sophistes du 18e siècle. Alors, on dut commencer à se servir indifféremment du mot *lettres* pour désigner les sciences, ou du mot *sciences* pour désigner les lettres, parce que la science étoit devenue plus *littéraire* et plus ornée, ou la littérature plus savante; et que la science offroit des modèles de l'art d'écrire, et le style, des modèles de l'art de présenter la pensée. Le siècle de Louis XIV rapprocha encore davantage la science des lettres. L'art d'écrire s'y perfectionna en même-temps que l'art de penser (j'emploie cette expression, quoique je la croie fausse, uniquement pour faire mieux entendre ma pensée), ou plutôt l'art de bien penser se confondit avec l'art de bien écrire, et la distinction entre les sciences et les lettres dut être moins sensible.

Plus tard, on s'est jeté dans un excès opposé à celui des premiers temps. Des hommes de beaucoup d'esprit ont négligé le fond pour s'attacher uniquement à la forme, ou même, plus coupables, ils ont embelli un fond vicieux des formes les plus séduisantes; et la partie littéraire de leurs écrits a été beaucoup plus remarquable que la partie scientifique. Alors on a dû considérer les nouvelles productions par leur côté le plus brillant, et l'on a dit de leurs auteurs qu'ils cultivoient les *lettres*. On les a appelés hommes de lettres, *littérateurs*, dénominations inconnues au siècle précédent; et comme il y avoit eu, dans les premiers temps, des savans sans littérature, dans le sens que nous attachons à cette expression, il y a eu, dans le dernier, des littérateurs sans véritable science.

Digitized by Google

Cependant cette classe d'hommes ou de gens de lettres s'est multipliée. La science vient lentement; elle est difficile à acquérir; les fruits en sont tardifs; et la dette que la société contracte envers le véritable savant, n'est presque jamais acquittée qu'à sa mémoire. Au contraire, à mesure qu'une nation avance, et que sa langue se forme et se polit, le talent d'écrire, et même de bien écrire, s'acquiert plus facilement, et s'exerce avec moins d'efforts et de travail. La science est le fruit de la méditation. Le style est beaucoup plus un art d'imitation, et les originaux multipliés présentent plus de modèles. L'homme de lettres qui n'est que cela, jouit en personne de sa réputation, et la gloire est pour lui un fonds, à la vérité quelquefois perdu pour sa mémoire, mais dont il retire, de son vivant, un profit assuré.

Au siècle de Louis XIV, il y avoit eu des orateurs, des philosophes, des poètes même, qui en même temps qu'ils étoient littérateurs, possédoient la science des objets qu'ils traitoient. Dans le nôtre, il y a eu des hommes de lettres qui n'ont été ni orateurs, ni poètes, ni moralistes, ni historiens, pas même écrivains, à qui l'on a tenu compte, non de ce qu'ils ont fait, mais de ce qu'on a supposé qu'ils pouvoient faire; et le titre d'hommes de lettres a été, comme celui d'*avocat en parlement*, un titre sans fonctions, une qualification honorable qui s'acquiert sans frais, n'impose aucun devoir, et classe un homme sans le placer.

Il y a donc eu des hommes de lettres sans exercice, et à *la suite* de la littérature, comme il y avoit des abbés sans bénéfice, et à la suite de l'Eglise; des officiers sans *activité*, et à *la suite* de l'armée; et peut-être ces surnuméraires ont-ils produit partout les mêmes désordres.

Voilà une première cause du divorce qui s'est fait de nos jours entre les sciences et les lettres : celle-là tient aux hommes, mais il y en a une seconde qui vient des choses.

La philosophie qui étoit en vogue dans le dernier siècle, haïssoit la religion, et n'entendoit rien à la politique et à la morale; mais comme il faut un aliment à l'inépuisable activité de l'esprit humain, nos philosophes s'attachèrent exclusi-

Digitized by Google

vement aux connoissances physiques, dans lesquelles de grandes et fécondes découvertes faites par des savans du siècle précédent, leur en promettoient beaucoup de petites, et dont plusieurs branches avoient été, jusqu'à eux, négligées ou dédaignées. Ils refusèrent donc le nom de sciences à ce qu'ils n'entendoient pas, ou ne vouloient pas entendre, pour en décorer les connoissances qui étoient l'objet de leur prédilection et de leurs études. Les sciences physiques furent donc les seules sciences, et les hommes qui les cultivoient les savans par excellence. Le *naturalisme*, ou plutôt le matérialisme, qui faisoit le fonds de toutes les nouvelles doctrines, gagnoit quelque chose à ces dénominations; et les gens de lettres, satisfaits de leur partage, ne cherchoient point à troubler les savans dans la possession exclusive de la science. Les mathématiques et tout ce qui en dépend, prirent les rênes de la science, sous le nom de *hautes sciences*, de *sciences exactes*, quoiqu'elles ne soient pas, dans leur genre, plus *exactes* que d'autres sciences dans le leur, et qu'elles soient sur-tout bien moins *hautes* dans leur objet. L'histoire naturelle se glissa aussi dans les études même de l'enfance. Cette science, assurément, n'est ni *haute* ni *exacte*; mais elle s'occupe de la nature physique, et c'étoit là son titre de recommandation. Les sciences s'emparèrent donc de l'enseignement, et même, à une certaine époque, en bannirent les lettres; et l'on a pu voir, dans deux articles insérés récemment au *Mercure*, des réflexions aussi bien pensées que bien écrites, sur la révolution qui se fit alors dans le système d'éducation publique et particulière.

Mais toutes ces sciences, dont la matière considérée dans sa *quantité* ou ses *qualités*, est le sujet, parlent une langue *technique* étrangère à la littérature proprement dite, et emploient des formes de style qui lui sont inconnues. Les unes procèdent par *axiomes*, par *théorèmes*, par *corollaires*; les autres, par nomenclatures et classifications d'espèces et de genres. Là, le fond est tout; la forme est à-peu-près indifférente; et si ces compositions ont tout l'utile de la science, elles n'ont rien de l'agrément des lettres.

Il y a, au contraire, d'autres sciences dans lesquelles la

Digitized by Google

forme est identifiée avec le fond; la *lettre* avec *l'esprit*, l'expression avec la pensée. La raison en est évidente : les sciences physiques peuvent absolument être enseignées avec des moyens purement physiques; on pourroit, à toute force, démontrer à un sourd l'astronomie avec des sphères, la géométrie avec des *figures* mobiles, la physique avec des expériences; lui apprendre l'histoire naturelle avec des *collections* de végétaux, de minéraux, d'animaux; et Pascal et Leibnitz ont inventé des machines avec lesquelles on exécute mécaniquement toutes les opérations de l'arithmétique; mais la théologie, la morale, la politique, la jurisprudence, l'histoire, ne peuvent être enseignées que par la parole, de quelque manière qu'elle soit introduite dans l'esprit. Aussi ces sciences s'expriment dans la langue de la conversation ordinaire, et peuvent employer toutes les formes du style simple ou élevé, tempéré ou énergique, gracieux ou véhément. Si quelquefois, dans l'exposition des principes, on est forcé de dépouiller le style de ses agrémens, pour mieux le faire entendre à la raison, les applications et les développemens, débarrassés de la sécheresse des propositions fondamentales, admettent toutes les richesses de l'élocution, tous les mouvemens de l'éloquence et de la poésie. Ainsi, les Sermons de Bourdaloue et de Massillon, le poëme de *la Religion*, sont une théologie littéraire, ou, si l'on veut, de la littérature théologique; l'*Esprit des Lois* est de la littérature politique; les *Discours sur l'Histoire Universelle*, de M. Bossuet, ou *sur l'Histoire Ecclésiastique*, de Fleury, les *Causes de la Grandeur et de la Décadence des Romains*, sont de la littérature historique; les Oraisons funèbres de nos premiers orateurs, les *Caractères* de La Bruyère, etc. de la littérature morale; et les chefs-d'œuvre de notre scène appartiennent aussi à ce dernier genre.

Dans ces divers ouvrages, on a donc considéré l'expression en même temps que la pensée, ou plutôt on n'a pu considérer la pensée que dans son expression, et le fond que dans la forme dont il est revêtu : tandis que, dans les sciences physiques, on considère la science, abstraction faite des expres-

Digitized by Google

sions sous lesquelles elle est présentée ; et de là s'est introduite l'habitude de considérer, dans les unes, les lettres sans la science, et dans les autres, la science sans les lettres.

Il est vrai que, même pour les connoissances physiques, la science et les lettres peuvent être réunies, comme dans l'Histoire Naturelle de M. de Buffon; mais il faut prendre garde que ce grand écrivain n'est éloquent que lorsque, décrivant les *mœurs* et les *passions* des animaux, il fait, pour ainsi parler, d'une histoire toute physique une histoire morale, et c'est ce qui donne à ses tableaux tant de noblesse et d'intérêt.

Le nom de science est donc resté à-peu-près exclusivement aux sciences *naturelles*, ou plutôt matérielles : car ici revient l'éternelle équivoque des mots *nature* et *naturel*, appliqués uniquement aux rapports physiques des êtres; comme si les rapports moraux n'étoient pas aussi *naturels* à l'être intelligent, autant dans sa *nature*, que les rapports physiques le sont dans la *nature* des êtres matériels. Le nom de *lettres* a plutôt signifié des connoissances morales; mais, comme le nom de *sciences* présente à l'esprit quelque chose de plus profond et de plus grave, et celui de *lettres* quelque chose de plus agréable et de plus frivole, on s'est accoutumé à ne voir de vérité, d'exactitude, de solidité, de science, en un mot, que dans les sciences physiques : et cette opinion a eu sur l'enseignement des connoissances morales une secrète et fâcheuse influence.

Lorsque nous revenons à des idées plus justes, il faut se servir d'un langage plus exact; et si l'on continue à employer les mots de *sciences* et de *lettres* en les opposant l'un à l'autre, il faut du moins, dans une discussion philosophique, avertir que cette opposition n'existe pas réellement, et qu'on ne pourroit la prendre à la rigueur sans risquer de perpétuer de fausses idées sur les *sciences* et sur les *lettres*. Disons donc que toutes les connoissances qui sont uniquement du ressort de l'esprit, réduites en système d'enseignement, sont des sciences; et qu'elles se divisent en sciences morales et en sciences physiques, parce que les êtres et leurs rapports, qui sont l'objet des unes et des autres, sont tous moraux ou physiques; parce que l'homme, qui perçoit toutes ces connoissances, et à qui

Digitized by Google

elles se rapportent, est lui-même esprit et corps; et que les unes lui enseignent les relations ou rapports qu'ont entr'eux les êtres *semblables* en intelligence, et les autres, les relations qu'ont entr'eux les êtres *semblables* en *matérialité*.

Nous trouvons une nouvelle preuve de ce que nous avons dit des *lettres*, comme compagnes inséparables de toutes les sciences, quelles qu'elles soient, dans le nom de *belles lettres*, appliqué exclusivement aux *lettres*, lorsqu'elles sont l'expression des sciences morales. En effet, les sciences dont l'être intelligent est le sujet, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus noble dans l'être, sont seules susceptibles des formes les plus nobles du style libre ou mesuré, je veux dire, oratoire ou poétique. On dispute encore pour savoir si ces formes élevées de style s'appliquent avec le même succès au genre de littérature purement descriptif de la nature physique, et, quelque parti que l'on prenne sur cette question, il est certain que tout ouvrage d'éloquence ou de poésie, où l'être intelligent, ses pensées, ses affections, ses actions, son pouvoir, ses devoirs n'entreroient pour rien, au moins incidemment, quelque mérite de style qu'il eût d'ailleurs, seroit dépourvu de mouvement et de vie. De là vient que les anciens appeloient les belles-lettres *humaniores litteræ*, parce que les belles-lettres parlent principalement à l'homme de lui-même et de ses rapports avec les êtres moraux; et encore, parce que, dans les lettres qui ont l'être moral pour objet, il entre, si j'ose le dire, plus de l'homme que dans les autres, puisque les lettres ou sciences purement physiques ne s'adressent qu'à l'esprit de l'homme, ou plutôt à son imagination; au lieu que les lettres morales, ou les *belles-lettres*, parlent à la fois à sa raison et à son cœur.

Mais en même temps on retrouve dans cette expression de *belles-lettres*, consacrée par l'usage, une preuve de la supériorité reconnue des lettres morales sur les *lettres* physiques, puisqu'on n'a pu nommer les premières que par le titre même qui marque leur prééminence. Ainsi, l'on avoue que les sciences morales sont les premières et les plus belles de toutes les sciences, puisqu'elles ne peuvent se produire que par le genre de lettres le plus beau et le plus élevé. Les arts dont

Digitized by Google

nous n'avons encore rien dit, sont des *moyens* des sciences, comme les sciences elles-mêmes sont des moyens de la première de toutes les sciences, de la science par excellence, la science de la société. Mais les arts sont des moyens moins nobles que les sciences, parce qu'ils sont moins purement intellectuels, et qu'ils opèrent sur la matière. C'est précisément pour cette raison qu'un siècle qui penchoit vers le matérialisme, a voulu les élever à l'égal des sciences, ou les confondre même avec elles, et qu'on a lu sur le frontispice de cette tour de Babel, élevée par l'orgueil et l'impiété : *Dictionnaire des Sciences, Arts et Métiers*, où la science de *policer* les hommes se trouve à côté de l'art de *polir* les métaux, et la *religion* tout auprès du métier du *relieur*. Mais les arts eux-mêmes se classent entr'eux comme les sciences, et il y a des *beaux-arts* par la même raison qu'il y a des *belles-lettres*.

Dans les arts appelés *mécaniques*, l'industrie est sans doute la fille de la pensée; mais, si j'ose le dire, la pensée de l'art appartient à des sciences que l'artisan ignore, et dont il ne fait que suivre les règles par imitation et par routine. Ainsi, le menuisier qui fait des *ronds* et des *chevrons*, ne connoît pas et n'a pas besoin de connoître par démonstration les propriétés du cercle et des angles. Nous ne considérons donc, dans ces arts, que la main de l'artisan, et l'utilité immédiate que nous retirons de son ouvrage; à moins qu'un genre d'industrie nouveau et extraordinaire ne suppose dans l'ouvrier un véritable génie d'invention, et n'ajoute quelque chose même à la science sur laquelle son art est fondé.

Mais dans les productions des beaux-arts, tels que la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, les hommes faits pour en apprécier les beautés considèrent, avant tout, la partie morale, et s'arrêtent principalement sur l'expression que l'artiste donne à l'homme, et l'action où il le représente. Dans l'architecture, qui ne prête pas aux mêmes observations, on admire la régularité des proportions et l'harmonie des diverses parties d'un édifice : véritable beauté morale, ou du moins intellectuelle, dont le sentiment a son principe

Digitized by Google

dans l'amour de l'ordre naturel à l'homme intelligent. La musique plaît aux ames sensibles, par l'expression fidèle des affections et des passions; et jamais, je crois, la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, n'auroient été appelées *les beaux-arts*, si les premières n'eussent imité que des animaux ou des fleurs; si l'architecture n'eût élevé ni palais ni temples, et que la musique n'eût cherché qu'à flatter les oreilles par des sons harmonieux, sans porter au cœur aucun sentiment : et l'on peut dire aussi que les productions de l'éloquence et de la poésie n'auroient pas été regardées comme appartenant aux *belles-lettres*, si l'éloquence n'eût été employée qu'à décrire la nature physique, ou que la poésie n'eût chanté que les jouissances des sens.

Aussi le siècle des belles-lettres, en France, fut aussi le siècle des beaux-arts. On peut même remarquer que les peintres célèbres de ce grand siècle s'attachoient beaucoup plus à l'*expression*, et que ceux du dernier âge s'attachent davantage aux *attitudes* (1), et un peu plus occupés du physique de leurs compositions que du moral, rendent avec une vérité minutieuse, et assez souvent négligée par les habiles maîtres des siècles précédens, les accessoires purement matériels du tableau, comme les vêtemens, les meubles, le ciel, le paysage, l'architecture, etc. Le fini en tout est un mérite sans doute; et si je fais cette observation, c'est uniquement pour prouver la tendance générale qui, dans le dernier siècle, entraînoit les *beaux-arts* comme les *belles-lettres* elles-mêmes, vers l'imitation et l'étude de la nature physique. Ainsi, l'architecture s'entendoit à enjoliver de petites maisons, et à distribuer de petits appartemens, beaucoup mieux qu'à élever de grands monumens; et la musique elle-même, entraînée dans cette défection générale, cherchoit bien moins des *expressions* vraies que des bruits savans.

On a pu remarquer jusqu'ici que nous avons compris les

(1) Les idées sur la beauté ont changé de la même manière. Au siècle de Louis XIV, on louoit dans un homme ou dans une femme la beauté des yeux ou de la figure, *siége de l'expression spirituelle;* aujourd'hui, on remarque beaucoup plus *la beauté des formes.*

Digitized by Google

productions de l'éloquence et de la poésie sous le nom de *belles-lettres;* et sous le nom de *beaux-arts*, celles de la peinture, de la sculpture, de l'architecture, de la musique. Cependant on appelle indifféremment l'éloquence et la poésie les *belles-lettres* ou les *beaux-arts ;* et le *Dictionnaire* de l'Académie accrédite cette synonymie, ou plutôt cette confusion d'expressions, puisqu'il dit à l'article *Beaux-Arts :* « Qu'on appelle ainsi la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, la danse, en y joignant l'éloquence et la » poésie. » Et à l'article *Belles-Lettres :* « On entend par » belles-lettres, la grammaire, l'éloquence et la poésie. » Il semble qu'une langue aussi exacte que la langue française, doit mettre plus de précision dans des expressions d'un usage habituel. L'éloquence et la poésie peuvent-elles être rangées dans la même classe que la peinture, la sculpture et l'architecture? Si l'éloquence et la poésie sont les *belles-lettres*, comment sont-elles encore les *beaux-arts* ? Et l'orateur et le poète ne sont-ils que des artistes, comme le peintre et le musicien ? L'élocution ou la parole est un art, il est vrai, et la versification est encore un art. Une science peut se découvrir, mais un art ne se devine pas, parce qu'il est plus aisé de découvrir les lois immuables de la nature, que de deviner les conventions variables des hommes. Pascal auroit tout seul découvert la géométrie; mais personne encore n'a parlé et n'a fait de vers, sans avoir appris les règles du langage et celles de la versification. L'éloquence et la poésie peuvent se deviner et ne s'apprennent pas. L'axiome ancien, *on naît poète, on devient orateur*, est vrai pour la poésie et faux pour l'éloquence. On naît éloquent comme on naît poète, et la connoissance de l'art de la versification ne fait pas plus un poète, que la connoissance de l'art de parler ne fait un homme éloquent. Combien ne voit-on pas de personnes, même dans les conditions les plus obscures et les plus illettrées, animées par une forte passion, s'exprimer avec éloquence, même avec poésie, tout en blessant les règles du langage, ou en ignorant celles de la versification? Si même le style poétique est autre chose que plus d'élévation dans la pensée, plus d'énergie et de vivacité dans

Digitized by Google

le sentiment, une expression plus hardie et plus figurée, et qu'on le fasse consister dans les règles générales de la versification, ou dans les règles particulières de chaque espèce de poëme, il faut renverser l'axiome que je citois tout-à-l'heure, et dire : *on naît orateur, on devient poète;* parce qu'il y a plus d'art ou plus de règles de convention dans la poésie ainsi considérée, que dans l'éloquence. Les anciens, qui nous ont laissé de si beaux modèles de l'élocution oratoire, n'avoient pas de l'éloquence une idée parfaitement juste. Dans leurs constitutions populaires, où rien n'étoit naturel, où tout étoit art et convention, l'éloquence aussi étoit un art, et presque un métier. Leurs rhéteurs, véritables artistes ou artisans d'éloquence, enseignoient à penser par les *topiques* et les *lieux communs*. Ils voulurent même traiter la partie des passions par des analyses, et composèrent des traités minutieux et frivoles sur l'arrangement des mots et la forme des périodes. « Il semble, dit Hugh Blair, qu'ils se fussent flattés de former » *mécaniquement* des orateurs comme on forme des char» pentiers..... tandis que l'éloquence doit être considérée » comme un don de la nature toujours fondé sur une grande » sensibilité de l'esprit. » En un mot, si l'art peut faire un homme disert, la nature, même sans art, peut faire un homme éloquent; et la poésie n'est que de l'éloquence qui parle en mesure. La poésie qui, autrefois, étoit accompagnée du chant et même de la danse, est à l'éloquence ce que la musique est à la voix, et la danse au mouvement. Il est donc plus naturel de considérer dans l'éloquence et la poésie ce qu'elles doivent à la nature, que ce qu'elles peuvent devoir à l'art, et de les désigner par l'*essence* plutôt que par l'*accident*. Il convient donc, ce semble, à la perfection, et même à la commodité du langage, de distinguer avec plus de précision les belles-lettres des beaux-arts, et de ne plus confondre sous une même dénomination l'éloquence et l'architecture, la poésie et la danse : car la danse est aussi au nombre des beaux-arts, et effectivement la danse est une peinture animée, et elle peut, comme la peinture, exprimer les sentimens, et sur-tout les passions.

Je reviens aux sciences et aux lettres. Sans doute si l'on s'arrête

Digitized by Google

s'arrête au sens simple de ces deux expressions mises en opposition l'une avec l'autre, on peut être tenté de donner aux sciences le pas sur les lettres. Mais si l'on rend aux mots leur véritable signification, et que l'on distingue toutes nos connoissances en sciences morales et en sciences physiques, toute incertitude cesse, et un homme sensé ne peut pas hésiter sur la préférence qui est due aux sciences morales. D'Alembert disoit que celui à qui l'on donneroit à opter entre la gloire d'un grand poète et celle d'un grand géomètre, et qui se décideroit sur-le-champ, se montreroit par cela même peu digne d'avoir à faire un pareil choix. J'oserois dire, au contraire, que celui qui pourroit balancer entre le mérite d'un grand orateur ou d'un grand poète (dans le genre moral) et celui d'un grand géomètre, montreroit peu d'élévation et de rectitude de jugement, parce que la géométrie, même dans ses découvertes les plus heureuses, uniquement occupée de matière et de rapports physiques, étend l'esprit sans influer en rien sur les mœurs; au lieu que l'éloquence et la poésie dirigent les affections de l'homme vers un but utile, en même temps qu'elles éclairent sa raison sur ses devoirs. Il est vrai que d'Alembert considère uniquement la gloire que les hommes dispensent assez souvent au gré de leurs caprices, tandis que je considère l'utilité, seul objet que des hommes raisonnables doivent se proposer dans leurs travaux.

Je ne dirai pas que cette supériorité des sciences morales sur les connoissances physiques, étoit la base et la règle de la distinction reçue autrefois dans nos universités entre les différens grades, et qui plaçoit la médecine, par exemple, après la jurisprudence, parce qu'on est accoutumé à regarder comme des préjugés toutes ces idées de nos anciennes écoles. Mais je ferai observer que le peuple, plein de sens et de raison dans les choses morales, pourvu toutefois qu'on ne l'enivre pas de l'idée absurde de sa supériorité politique; le peuple, dans ses notions simples, et non altérées par de faux raisonnemens ou par les illusions de la vanité, attache un grand prix aux études purement intellectuelles; et tout homme à qui il suppose quelques connoissances de ce genre, est, à ses yeux, un être

Digitized by Google

recommandable. Cette opinion, vraie au fond, l'a même égaré dans les premiers temps de nos troubles, parce qu'il en a fait dans la pratique une application ridicule, et qu'il s'est persuadé que les professions les plus studieuses devoient être les plus instruites, et que les avocats, les gens d'affaires et les curés, étoient beaucoup plus savans en science législative que les classes supérieures de la société. Il accorderoit difficilement le titre d'homme savant à celui qu'il verroit occupé à courir après des papillons, à coller des herbes, à ramasser des pierres; et tandis que, dans les professions savantes et lettrées, chacun est naturellemement porté à regarder l'objet qu'il cultive comme le premier et le plus important de tous, le peuple regarde les sciences physiques, les travaux champêtres, les arts manuels, qui ont fait éclore tant de livres, de systèmes et de *sociétés*, comme les plus vils ou du moins les derniers, par comparaison avec les études de l'homme de lettres; et il ne connoît pas plus le mérite de ses propres occupations, qu'il n'en connoissoit la douceur au temps que Virgile s'écrioit :

O fortunatos, nimium sua si bona norint
Agricolas !

On peut observer que les savans eux-mêmes, les savans en science physique, rendent hommage à la supériorité des rapports moraux qui distinguent l'ordre où les hommes se trouvent placés, puisqu'ils aiment à présenter, sous les dénominations qui expriment des relations humaines, les rapports même des êtres dépourvus d'intelligence. M. de Buffon croyoit les bêtes des machines; et cependant les descriptions animées, et peut-être un peu trop éloquentes qu'il a faites de leurs habitudes et de leurs instincts, ou, pour parler avec les naturalistes modernes, de leurs *mœurs* et de leurs *passions*, tirent tout leur mérite des *intentions* qu'il semble leur supposer, et dont il fait partager à ses lecteurs l'illusion ou la vérité. On fait des poëmes sur les *sexes* des plantes et sur les *affections* des végétaux; les plantes et les coquillages sont classés par *familles*, et c'est peut-être ce qui fait que nos savans traitent l'homme comme une *espèce*. Je lisois, dans l'extrait de l'Eloge de

Digitized by Google

M. *Adanson* qui a établi dans le monde savant cinquante-huit *familles* nouvelles de végétaux, que les botanistes, dans leurs classifications, cherchent à découvrir la *subordination des caractères*; et je n'ai pu m'empêcher de desirer qu'ils fissent part de leurs découvertes dans ce genre aux moralistes qui cherchent depuis long-temps quelque chose de semblable entre les hommes; et même sans pouvoir le trouver.

Il semble qu'on *humanise* (si l'on me permet cette expression dans ce sens) les êtres matériels à proportion qu'on matérialise l'homme. Il n'est question que des sensations de l'homme et de l'intelligence des animaux. Le peuple de la création conspire pour en détrôner le roi; et à la tête de cette faction de sujets rebelles, on compte des hommes dont l'esprit et les talens promettoient à la cause de l'intelligence de puissans défenseurs. La conjuration gagne; et bientôt l'univers, sans chef, ne sera plus qu'une vaste république fondée aussi sur *la liberté* des appétits et *l'égalité* des instincts.

Nous n'avons considéré jusqu'à présent les sciences et les lettres que relativement à l'homme qui les cultive. Il faut sur-tout les considérer relativement à la société, qui en fait des moyens de conservation et de perfectionnement; et sous ce dernier rapport, la prééminence des connoissances morales nous paroîtra encore plus assurée.

DE BONALD.

(La suite au prochain numéro.)

Digitized by Google

Les Ricochets, comédie en un acte et en prose, par M. *Picard,* représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre de S. M. l'Impératrice, le 15 janvier 1807. Prix : 1 fr. 15 c., et 1 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez *Martinet,* lib., rue du Coq, n°. 15; et chez *le Normant.*

L'Avocat, comédie en trois actes et en vers, par M. *Roger,* représentée pour la première fois sur le Théâtre Français, le 12 mars 1806. A Paris, chez *Migneret,* imprimeur, rue du Sépulcre, n°. 20; et chez *le Normant*

Les inférieurs souffrent presque toujours de l'humeur de leurs supérieurs; et bien souvent les événemens qui décident de notre sort tiennent aux causes les plus légères. Telles sont les deux idées sur lesquelles est fondée la comédie des *Ricochets.* Peut-être ces idées peu approfondies ne suffiroient-elles pas pour faire la matière d'une pièce de théâtre : placées adroitement dans un grand ouvrage, comme un épisode lié à l'action, elles auroient produit plus d'effet; le titre seul de la pièce fait prévoir toutes les situations. En effet, quand on voit une femme tourmenter un amant dont le crédit est nécessaire à son oncle, on présume tout de suite que l'amant maltraitera son protégé, que ce dernier grondera son valet de chambre, et que le valet ne manquera pas de se venger sur un malheureux jokey qui lui est soumis. Cette conception se rapproche du genre des *Proverbes,* destiné à distraire des sociétés particulières. Le canevas de ces sortes d'ouvrages est toujours très-léger; souvent même il n'est pas écrit : il ne sert qu'à faire briller l'esprit des acteurs, qui y joignent tous les traits plaisans qui leur passent par la tête. Cet amusement doit nécessairement perdre beaucoup à être placé dans un cadre trop grand : il a fallu tout l'esprit de M. Picard pour rendre un tel sujet propre au théâtre; et l'on doit convenir que ce petit ouvrage est un de ceux où il en a le plus montré.

Sa fable est ingénieuse : il a eu l'art de remplir le vide du sujet par les caractères qui sont pleins de vérité et de comique. Le style est vif et piquant, l'action marche avec une grande rapidité, et les scènes qu'on prévoit le plus, sont amenées avec un art, et tracées avec une gaieté qui les rend très-agréables.

M. Dorsay, homme riche et ambitieux, a dans sa maison

Digitized by Google

une nièce, jeune veuve, nommée Mad. de Mircour. Cette femme, gâtée par ses parens et son premier mari, est très-capricieuse : elle affecte sur-tout beaucoup de *sensibilité*. En moins de dix mois, elle a été joueuse, dévote et botaniste : à présent elle est folle des animaux, et un petit carlin est auprès d'elle dans la plus haute faveur. Sa femme de chambre, nommée Marie, plus jeune qu'elle, mais moins *sensible*, profite des engouemens capricieux de sa maîtresse, pour la gouverner. Le colonel Sainville, fils d'un ministre, est amoureux de madame de Mircour : on conçoit que M. Dorsay ne néglige pas cette occasion de s'avancer, et que le jeune officier ne demande pas mieux que d'obliger l'oncle de celle qu'il aime.

Les choses sont en cet état quand la pièce commence. Gabriel, jeune jokey, est amoureux de Marie; mais il n'ose espérer d'obtenir la main d'une femme de chambre, nièce de M. de La Fleur, valet de chambre de M. Dorsay : les états sont trop différens, et l'alliance paroîtroit disproportionnée. Cependant le jokey est secrètement aimé de Marie ; ils se font même des présens : Marie lui a brodé une cravate de mousseline, et Gabriel a donné à sa maîtresse un joli serin. Ils conviennent tous deux que le meilleur moyen de réussir est de faire la cour à M. La Fleur : ce domestique est donc servi avec le plus grand soin par Gabriel, à qui il ne manque pas de faire sentir tout le poids de son autorité. Cependant, quand il apprend son amour, comme il se trouve dans un moment de bonne humeur, il lui laisse concevoir quelques espérances.

Ce calme des deux amans ne dure pas long-temps. Sainville a promis de servir Dorsay, et lui a offert de se charger de ses papiers ; il est dans les meilleures dispositions pour un homme qu'il regarde déjà comme son oncle. Mais il est arrivé un grand malheur à Mad. de Mircour : elle a perdu son carlin ; et quand le jeune officier veut lui parler de son amour, elle lui reproche de ne pas avoir de *sensibilité ;* elle se plaint de ce qu'il ne prend pas assez de part à sa douleur, et le congédie. Sainville, très-irrité de ce caprice, reçoit fort mal Dorsay qui lui apporte ses papiers, et lui enlève toute espérance. Dorsay furieux exerce son humeur sur La Fleur, qui ne sait d'où vient cet orage ; et La Fleur se trouvant immédiatement après avec Gabriel, pousse beaucoup plus loin que son maître la dureté envers son inférieur : il traite le jokey de libertin, de mauvais sujet, et le chasse de la maison.

Gabriel, étourdi de ce coup imprévu, confie ses peines à Marie, qui, plus expérimentée que lui, ne perd pas l'espé-

Digitized by Google

rance. Un carlin a tout troublé, un oiseau peut tout apaiser. Suivant cette idée lumineuse, Marie trouve le moyen de faire naître à sa maîtresse le désir d'avoir le serin : Mad. de Mircour oublie bientôt son petit chien. Rendue à sa bonne humeur, elle reçoit très-bien Sainville qui revient, malgré le congé qui lui a été donné ; le colonel renoue avec Dorsay dont il prend les papiers, et promet de servir les projets; Dorsay tient la même conduite avec La Fleur, qui un moment après pardonne au jokey. Ce jeune homme, d'après la recommandation de Mad. de Mircour, vient d'être élevé au rang de valet de chambre de Sainville. Un avancement aussi rapide lève toute les difficultés : Gabriel et Marie sont unis; le bonheur renaît dans la maison. Et voilà les grands événemens amenés par de petites causes, ainsi que les *Ricochets*, par lesquels, comme l'observe un personnage de la pièce, *tout s'enchaîne et tout marche dans la vie.*

Cette petite pièce est sur-tout remarquable par la vivacité du dialogue, et par les traits piquans et naturels dont elle est semée. M. Picard est tellement exercé dans le comique, que ces qualités ne paroissent presque rien lui coûter : elles remplissent d'autant mieux leur objet. Rien n'est plus agréable dans la comédie que cette facilité naïve qui entraîne le spectateur, sans même qu'il s'en doute. Heureux celui qui la possède, si, se préservant de ce penchant souvent invincible, qui fait tomber nos meilleures qualités dans les défauts qui les avoisinent, il ne laisse pas dégénérer en négligence cette précieuse facilité!

Nous citerons une scène de cette comédie qui nous paroît peindre avec beaucoup de vérité un travers dont plusieurs femmes ne sont pas exemptes.

Mad. de Mircour a fait la veille un accueil très-agréable à Sainville, et l'a prié de lui procurer une chanson nouvelle. Le jeune homme s'est acquitté de cette commission, et revient en rendre compte à la dame dans l'espoir d'être bien reçu ; mais le carlin de Mad. de Mircour est perdu ; elle est *au désespoir*; et son amant, qui ne peut concevoir cette grande douleur, est traité d'*homme insensible* : il représente qu'on retrouvera ce carlin, et pense qu'elle est trop raisonnable.....

Mad. DE MIRCOUR.

Raisonnable! Non, monsieur, je ne suis point raisonnable, et je n'aime point les gens raisonnables ; ils sont froids, insensibles. Au fait, que me voulez-vous? Je suis fort étonnée qu'on ne vous ait pas dit que je ne voulois voir personne.

Digitized by Google

SAINVILLE.

Eh, mon Dieu, comme vous me traitez, madame! Ces couplets que vous m'avez demandés hier.....

Mad. DE MIRCOUR.

Ces couplets? Je n'en veux plus; ils ne valent rien. En effet, je suis bien en disposition à chanter!

SAINVILLE.

Vous êtes méchante, au moins.

Mad. DE MIRCOUR.

Moi, méchante! C'est vous plutôt qui n'avez pas la moindre sensibilité. Je pleure, je souffre; monsieur plaisante, rit.

SAINVILLE.

J'étois loin de m'attendre à un pareil accueil. Se peut-il que ce soit la femme qui, hier au bal, étoit si douce si bonne!

Mad. DE MIRCOUR.

Hier, monsieur, vous étiez aimable; tâchez donc de l'être aujourd'hui.

SAINVILLE.

Ma foi, madame, je désespère de vous paroître tel, tant que vous conserverez cette humeur.

Mad. DE MIRCOUR.

Fort bien, vous vous piquez, vous vous fâchez. Oh, que voilà bien votre vivacité, votre pétulance!

SAINVILLE.

Voilà bien le caprice le mieux conditionné.....

Mad. DE MIRCOUR.

Le caprice!... On a le malheur de sentir vivement, et l'on a des caprices! Ainsi, vous seriez malheureux avec moi; n'est-ce pas là ce que vous voulez me faire entendre?

SAINVILLE.

Allons, je ne peux pas dire un mot que vous ne l'interprétiez de la manière la plus odieuse. Adieu, madame.

Mad DE MIRCOUR.

Adieu, monsieur.

Digitized by Google

SAINVILLE.

Ainsi, c'est la perte de M. Azor qui nous brouille.

Mad. DE MIRCOUR.

Ce que vous dites là est affreux; vous savez bien que je ne serois pas assez injuste..... Non, c'est le manque d'égards, de procédés, d'indulgence.....

SAINVILLE.

Et c'est donc là le prix de l'amour le plus tendre? etc.

Que l'on compare cette scène de dépit à celles que Molière a faites sur le même sujet, dans quelques-unes de ses pièces, et l'on pourra remarquer la différence des mœurs des deux époques. Autrefois, les femmes n'affectoient point cette fausse *sensibilité* que M. Picard sait si bien peindre; elles étoient moins sujettes à l'*engouement*, et l'on ne trouvoit pas dans leur ton et dans leurs manières autant d'uniformité. Aussi les amoureuses de Molière offrent plusieurs caractères différens, tous aussi agréables les uns que les autres. M. Picard est obligé de se restreindre beaucoup plus : il ne présente ordinairement dans ces sortes de rôles qu'une simplicité presque niaise, une malice prématurée, ou une sensibilité affectée. Ce n'est point stérilité de sa part : il se conforme aux règles de l'art, qui lui prescrivent de peindre en général les mœurs de son siècle.

La comédie de l'*Avocat* diffère beaucoup des *Ricochets* pour le genre : si l'on y trouve une intrigue mieux conçue et plus développée, on y trouve aussi moins de cette gaieté vive et piquante, qui fait le mérite principal des pièces de M. Picard. Nous n'avons pas encore parlé de cette comédie, parce qu'elle fut jouée avant que nous nous occupassions de l'art dramatique dans ce Journal. Nous y revenons avec plaisir, et d'autant plus volontiers, que cet ouvrage est estimable surtout par le style, mérite si rare aujourd'hui. Nous n'en ferons point une analyse détaillée : il suffira de dire que le but de l'auteur a été de peindre la situation vraiment singulière d'un jeune avocat obligé de plaider contre celle qu'il aime, et placé sans cesse entre son devoir et sa passion.

M. Roger a réussi à tracer ce tableau : il a donné à son principal personnage l'enthousiasme d'un jeune orateur empressé de se produire, et l'amour auquel cet âge a coutume de tout sacrifier. L'avocat, après la lutte la plus pénible, finit par donner la préférence à son devoir; mais il est bientôt récompensé de cette action noble et vertueuse, par un inci-

Digitized by Google

dent qui rend à sa maîtresse, son état, sa fortune, et qui lui fournit les moyens de l'épouser.

Il étoit difficile d'introduire du comique dans ce sujet. Les combats du jeune homme ne pouvoient faire rire que rarement. Le seul moyen de les faire valoir, étoit de les rendre propres à inspirer de l'intérêt. Ainsi, l'auteur a été obligé de rejeter le comique sur les rôles secondaires : manière très-usitée dans le dernier siècle, mais dont jamais Molière ne s'est servi. Elle est souvent défectueuse, en ce que, d'un côté, le principal caractère sur lequel toute l'attention doit se fixer, ne remplit pas le but de la comédie, et que, d'un autre, les rôles secondaires ne peuvent guère avoir qu'une gaieté forcée. C'est donc moins à l'auteur qu'au sujet que l'on doit s'en prendre si la pièce est un peu sérieuse. Dans cette pièce, il a montré tout le parti qu'il pouvoit tirer de la délicatesse et de l'élévation des sentimens; dans une autre, il montrera, ainsi que nous croyons avoir lieu de l'espérer, que son talent n'est pas étranger au ton de la véritable comédie.

Le style est, comme nous l'avons dit, la partie la plus estimable de son ouvrage. Nous citerons quelques morceaux qui justifieront ce jugement.

Le jeune avocat, après avoir peint son amour pour Cécile, et annoncé que le devoir l'emportera sur cette passion, ajoute :

Malheur à l'avocat, de qui l'ame vulgaire
Ne sent pas tout le prix d'un si beau ministère!
Qu'en ce jour mon devoir soit ou non rigoureux,
Est-il quelque vertu qui rende malheureux?
Non, quoi qu'à ma raison ma passion oppose,
N'écoutons que l'honneur, soyons tout à ma cause.

Il étoit difficile de finir cette tirade par une pensée comique; cependant l'auteur en a trouvé le moyen. Il suppose qu'en même temps que l'avocat rédige le plaidoyer contre sa maîtresse, il fait en secret des vers pour elle. Cette idée est heureuse, et très-conforme au caractère du jeune avocat. Il retourne à son travail, et continue ainsi :

Chère Cécile, au moins si tu pouvois savoir
Ce qu'il va m'en coûter pour remplir mon devoir!...
Tu ne le sauras pas, tu ne liras pas même
Ces vers.... Eh oui, ces vers.... (Car à mon trouble extrême
Le sort bizarre ajoute encore ce travers,
Je la combats en prose, et je la chante en vers.)

Ces derniers vers ont une tournure vraiment comique.

La jeune personne dont l'avocat est amoureux a un caractère plein de douceur et de délicatesse. Elle ne peut s'em-

Digitized by Google

pêcher d'estimer son amant, même quand il est prêt à plaider contre elle. Cependant elle le craint d'autant plus, qu'elle connoît mieux ses talens et sa probité sévère. Ces sentimens sont très-bien exprimés dans les vers suivans :

Ce que je crains encor bien plus que son talent,
C'est cette probité, garant sûr et constant
Du bon droit de tous ceux dont il prend la défense,
Et qui, pour mon procès, me fait trembler d'avance.
Suis-je assez malheureuse ! Un seul homme, à mes yeux,
Réunit goût, esprit et talens précieux;
Sa réputation, sa vertu sont sans tache;
Sa personne séduit, son caractère attache;
Il n'est ni délicat, ni sincère à demi;
Je l'aime, et le hasard en fait mon ennemi !
Ce qu'en lui j'admirois est ce qu'il me faut craindre !
Plus il est honnête homme, et plus je suis à plaindre.

La meilleure scène de cette pièce est celle où le caractère de l'avocat se déploie. Elle est puisée dans le sujet, et se trouve par conséquent très-bien amenée. Le client de l'avocat a découvert que le jeune homme est amoureux de Cécile. Ce personnage, d'un caractère très-ombrageux, veut retirer sa confiance à l'avocat. Nous regrettons que les bornes de ce Journal ne nous permettent pas de transcrire toute cette scène, dont le dialogue est plein de vivacité et de naturel. Nous n'en citerons qu'un fragment qui pourra donner une idée du reste :

ARMAND.

.... Voilà donc le prix de mes soins, de mon zèle,
D'un dévouement constant, d'une amitié fidelle !
De votre défenseur vous accusez la foi !
Je viens plaider pour vous, il faut plaider pour moi.
Le concours fortuit de quelques circonstances,
Contre moi, je le sais, a mis les apparences;
Mais de ces jeux du sort quels mortels sont exempts ?
Sur la foi du hasard et des événemens,
Doit-on juger celui dont l'honorable vie
Des hommes et du sort dément la calomnie?

DUCLOS.

Mais votre amour enfin, vos aveux en font foi.

ARMAND.

Sans doute, après l'honneur, Cécile est tout pour moi.

DUCLOS.

Eh bien, peut-on parler contre celle qu'on aime ?

ARMAND.

On doit, pour l'équité, parler contre soi-même.

Digitized by Google

DUCLOS.

Je ne vous mettrai point à cette épreuve-là:
Je vous excuse, mais un autre plaidera.

ARMAND.

Un autre! En ce moment le pouvez-vous encore,
Sans que ce nouveau choix, monsieur, me déshonore?

DUCLOS.

Si je vous satisfais, et vous crois innocent,
N'est-ce donc pas assez? N'êtes-vous pas content?

ARMAND.

Non, je ne le suis pas, non, je ne saurois l'être.
Qu'importe un vil salaire avec le nom de traître?
Qu'importe que je sois innocent à vos yeux,
Si ma honte est publique et me suit en tous lieux?
Pensez-vous sur ce fait, aussi brusque qu'étrange,
A la malignité pouvoir donner le change?
Vous m'avez, pour plaider, fait venir tout exprès,
Et sans avoir plaidé je m'en retournerois!
Depuis long-temps partout on parle de l'affaire;
Mes Mémoires pour vous courent la France entière;
Et vous m'exposeriez à l'affront inouï
D'avoir été chassé pour vous avoir trahi!
Ah, s'il me faut subir une telle infamie,
Que plutôt mille fois on m'arrache la vie!

On aime cette noble indignation dans un jeune homme. Du reste, la scène, quoique d'un ton élevé, ne sort point tout-à-fait du genre comique. La défiance de Duclos fait un contraste plaisant avec l'enthousiasme d'Armand.

On trouve aussi dans cette pièce quelques vers destinés à devenir proverbes, soit par la précision des expressions, soit par la justesse des idées. Tel est ce vers sur les mœurs actuelles :

Les vices d'autrefois sont les mœurs d'aujourd'hui.

Cette pensée est imitée de Sénèque. C'est ainsi que, même pour la comédie, on peut puiser chez les anciens des traits heureux. Tout nous porte à croire que M. Roger en a fait une étude particulière, et qu'à l'exemple de nos bons poètes, il puise dans cette source féconde, trop négligée aujourd'hui. Il vient d'ailleurs de prouver son goût pour les anciens, et les connoissances précieuses qu'il a acquises dans leur commerce, par le *Théâtre Classique* qu'il a publié depuis peu. Nous n'avons encore eu le temps que de parcourir ce commentaire; mais le peu que nous en avons lu nous a fait présumer que l'ouvrage n'étoit pas seulement utile aux élèves de Lycées, mais qu'il pouvoit encore offrir une instruction solide aux littérateurs et aux amateurs exercés. Nous en rendrons compte incessamment.

P.

Digitized by Google

Les Mille et Une Nouvelles. Cet ouvrage paroît tous les mois, à raison de 1 fr. 50 cent. le N°. A Paris, chez *Frechet*, lib., rue du Petit-Lion Saint-Sulpice; et chez *le Normant.*

Lettres d'Octavie, ou *Essai sur l'Education des Demoiselles.* Un vol. in-12. Prix : 3 fr., et 4 fr. par la poste. A Paris, chez *Leprieur*, lib., rue des Noyers; et chez *le Normant.*

Lettres écrites de Lausanne. Deux vol. in-8°. Prix : 2 fr. 50 c., et 3 fr. 25 c. par la poste. A Paris, chez *l'Huillier*, lib., rue Saint-Jacques, près celle des Noyers; et chez *le Normant.*

Traduction nouvelle et complète des Odes d'Horace. Un vol. in-18. Prix : 1 fr. 50 c., et 2 fr. par la poste. A Paris, chez *Debeaussaux*, lib., quai Voltaire; et chez *le Normant.*

Les *Mille et Une Nuits* viennent encore de faire naître l'idée d'un ouvrage périodique, que les auteurs appellent *les Mille et Une Nouvelles, pouvant faire suite à toutes les Bibliothèques de Romans.* C'est une spéculation mercantile qui ne se trouve soutenue par aucun esprit d'invention, par aucun jugement dans le choix des sujets, par aucun talent exercé dans l'art d'écrire, et qui ne peut manquer d'avoir le sort des mille et une sottises que le besoin et l'ignorance enfantent chaque jour. Le peuple imitateur est considérable dans la république des lettres. Un écrivain sans goût et sans imagination, témoin du succès constant et mérité des contes merveilleux recueillis dans l'Orient, mais sans aucun sentiment de ce qui en fait le charme, se flatte qu'avec un titre calqué sur le leur, il lui sera possible de procurer à son travail une pareille fortune, et que des événemens communs, racontés dans un style plat, suffiront pour engager le public à l'écouter pendant les quinze ou vingt ans qu'il doit employer à la composition de ses Mille et Une Nouvelles : comme s'il n'y avoit rien de mieux à faire dans ce monde que d'entendre cet éternel bavardage, renfermé dans plus de cent volumes inutiles! C'est une folie qu'il faudroit sans doute regarder en pitié, si quelque modestie pouvoit la faire excuser; mais, au lieu de réclamer l'indulgence du lecteur pour les premiers essais qui viennent de paroître, on nous les offre, au contraire, comme des modèles à proposer à la jeunesse : et cela se fait dans une note qu'il nous suffiroit de transcrire pour faire

Digitized by Google

connoître tout à-la-fois l'indécence, l'ineptie et le mauvais style de tout l'ouvrage. Une confiance si ferme dans ses forces, accompagnée d'une telle foiblesse, ne mérite assurément ni pitié, ni ménagement; et ce n'est pas avec la sottise orgueilleuse qu'il convient de savoir transiger.

C'est avec le même esprit d'imitation, mais dans un dessein plus légitime, que Mad. de Renneville a publié depuis peu son *Essai sur l'Education des Demoiselles*. On trouvera toujours sur ce sujet plus d'instruction dans une page de Fénélon que dans les gros volumes dont on nous accable tous les ans. Les préceptes sont connus depuis long-temps; les pères, les mères et les institutrices trouveront facilement leurs devoirs écrits dans les plus petits livres qui circulent entre les mains des enfans; il ne s'agit que de les suivre. Mad. de Renneville ne s'en écarte pas; mais elle les noye dans un amas d'inutilités, d'extraits d'histoire, de géographie, etc. etc., qui ne servent qu'à grossir son volume, puisque ce n'est point dans cet ouvrage qu'on ira chercher l'instruction sur chacune de ces sciences, et que ce n'est pas un Cours complet d'Education que cette dame a voulu nous donner. La forme même de son Essai, qui n'est qu'un roman, a pu déjà lui attirer quelques justes reproches, malgré toutes les précautions qu'elle a prises pour les éviter. L'exemple d'une demoiselle bien née, qui se laisse séduire, n'est point du tout un préservatif contre les piéges d'un séducteur. Toutes celles qui ont le même malheur, croient faire classe à part: elles se flattent qu'elles pourront cacher leurs fautes, et qu'elles vivront heureuses avec celui qui les trompe; mais elles s'abusent elles-mêmes: et Mad. de Renneville n'a pas terminé l'événement qu'elle a imaginé, comme elle le devoit, pour en tirer le peu de fruit qu'il pouvoit produire: quand on voit le bonheur succéder au désordre, toute la morale du sujet est nulle. Qui ne sait que les peines passées ne font qu'ajouter au sentiment du bonheur présent? Et, s'il est vrai qu'il puisse encore se faire goûter après que la source en a été empoisonnée, est-ce donc dans ces rares exceptions qu'un moraliste doit prendre ses exemples pour leur donner toute l'efficacité desirable? N'est-ce point assez que les romans du jour soient remplis de toutes ces fausses clartés? Faut-il encore qu'elles aillent obscurcir les livres destinés à former le cœur et l'esprit de nos enfans? Mad. de Renneville a peint parfaitement deux ou trois autres modèles de jeunes personnes bien élevées, auxquelles il seroit à souhaiter que toutes voulussent ressembler; mais pour sentir tout leur mérite, il faut avoir passé l'âge des premières illusions; et jamais un enfant n'en aura la connoissance

Digitized by Google

intime et parfaite, puisque son état est un état de sacrifices et de combat perpétuel, et que ce n'est qu'en soumettant sa petite raison et en faisant violence à sa volonté qu'il peut être tel qu'on le souhaite. Toutefois, s'il ne les prend pas pour exemple, par l'effet d'une raison éclairée, il pourroit encore les choisir par suite de cet esprit d'obéissance qui lui aura été inspiré par ses maîtres, et qui est l'unique sauve-garde de son innocence; quoique, tout bien considéré, on ne puisse conseiller de mettre ce livre entre les mains d'aucun enfant, parce qu'outre qu'il est toujours dangereux de lui offrir des scènes licencieuses au milieu d'une maison d'éducation, le goût de Mad. de Renneville n'est pas un guide assuré pour leur faire adopter une opinion saine sur bien des objets : avec de l'esprit et de la grace dans le discours, on peut facilement faire un conte, une nouvelle, ou même un long roman; mais pour parler convenablement sur un sujet aussi sérieux que celui de l'éducation, il faut avoir approfondi les premières vérités de la morale, il faut en avoir fait la base de sa raison pour juger ce qui est vraiment beau, ce qu'il faut rechercher et ce qu'on doit fuir; il faut s'être nourri des meilleurs et des plus sages écrivains, afin de pouvoir les distinguer des faux philosophes, ou même des beaux-esprits. Je ne sais si Mad. de Renneville a fait tout cela : on le croiroit en lisant tout ce qu'elle a rapporté de bon dans son ouvrage; mais on en doute lorsqu'il lui arrive de prendre quelques réflexions dans son propre fonds; et cela est d'autant plus fâcheux, qu'on ne peut lui reprocher aucune mauvaise intention, et qu'elle est de très-bonne foi lorsqu'elle cite Voltaire comme un oracle, et qu'elle décide, sans aucun examen, que les guerres faites aux Barbares, sous les premiers rois de la troisième race, n'avoient absolument aucun objet d'utilité pour l'Europe; c'est-à-dire que tous ceux qui s'en sont mêlés étoient des ambitieux ou des extravagans.

L'auteur des *Lettres écrites de Lausanne*, roman familier dont nous n'avons encore que les deux premières parties, n'a pas encore fait connoître l'objet de son ouvrage; mais il a su se rendre intéressant par la peinture naïve et vraie de l'intérieur d'un petit ménage suisse, composé d'une mère attentive, d'une jeune fille fort douce, et de quelques soupirans qui cherchent à plaire à la mère et à la fille. Le premier volume est rempli par les lettres de l'aimable veuve à son amie, mère d'une jeune personne qui vient de se marier : elle lui rend compte de tout ce qui se passe chez elle, et lui communique toutes les réflexions qui lui viennent à l'esprit. C'est une excellente femme, douée d'un esprit sage, et qui

Digitized by Google

pense tout haut. Il faut avoir quelque patience pour lire ses premières lettres, et sur-tout celles où elle expose ses idées sur la noblesse héréditaire, *transmissible seulement par les femmes aux hommes qu'elles épouseroient ;* mais lorsqu'on a pu les lire et lui passer ce caprice bien excusable dans une mère qui, pour toute fortune, n'a que quinze cents livres de rentes et la noblesse de sa fille, on peut trouver quelque plaisir à la connoître mieux, et à suivre sa petite histoire, qui n'est cependant pas animée par la variété des événemens. Parmi les adorateurs de sa fille, nommée *Cécile*, un jeune lord, et son parent, qui lui sert de gouverneur, se font remarquer, l'un par la préférence secrète qu'il obtient sur ses rivaux, l'autre par un air pensif qui fait soupçonner qu'il regrette quelque chose, et qu'il espère en même temps trouver auprès de la mère de Cécile une douce consolation. Ses soupirs mal étouffés, et ses regards mal dissimulés, donnent lieu à une explication qui amène son histoire, laquelle occupe tout le second volume. Il paroîtroit, par cette histoire, que l'auteur a cherché à diminuer la mauvaise opinion qu'on a communément des mœurs des comédiennes et des filles entretenues, quoique celle qu'il met en scène fasse encore exception à la règle générale, puisqu'elle a été livrée par ses parens avant que sa raison ait pu l'éclairer sur les suites de cet odieux marché, et qu'elle s'est tirée de l'abyme aussitôt qu'elle a pu faire usage de sa liberté. Cette fille, appelée *Caliste*, du nom du seul personnage qu'elle avoit représenté sur le théâtre de Londres, rendue à elle-même par la mort de son premier amant, et placée dans une sorte d'indépendance par les bienfaits d'un oncle du jeune homme, trouve le secret de s'attacher un honnête anglais qu'elle aime et qui lui propose de l'épouser. Il y a bien des honnêtes femmes qui ne manqueroient pas une pareille occasion; mais Caliste, devenue sage, veut obtenir le consentement du père de l'Anglais; et celui-ci se garde bien de le donner. Les motifs de son refus, parfaitement exposés, laissent les deux amans sans réplique, mais en leur enlevant l'espérance, ils ne leur ôtent pas leur amour. Il ne leur reste qu'un moyen de s'en délivrer; mais il faudroit perdre en même temps cette estime précieuse qui l'embellit de tant de charmes; et ni l'un ni l'autre ne peut se résoudre à ce douloureux sacrifice. Dans ces momens de combat, qui rappellent beaucoup la situation d'Atala, Caliste devient fort intéressante, et ce qu'elle éprouve est bien puisé dans la nature, mais dans une nature relevée, digne d'attirer les regards des hommes. Effrayée de sa foiblesse, elle considère avec terreur le péril qui l'environne, et

Digitized by Google

elle ne se trouve plus soutenue que par les foibles éclairs de raison qui brillent encore dans son ame. Comme un malheureux naufragé, qui, dans l'obscurité de la nuit se débat contre les flots, tandis que les feux du ciel viennent par intervalle lui dévoiler le rivage vers lequel il doit diriger ses derniers efforts: toute sa fortune est ensevelie dans le noir abyme; mais pourvu qu'il puisse sauver sa vie, il s'estimera fort heureux. Caliste perd aussi sa dépouille fragile dans ce violent combat; mais son ame arrive pure au séjour de la paix. On ne sauroit dire pourquoi l'auteur la fait mourir philosophiquement, c'est-à-dire au milieu d'un concert d'instrumens et de voix, sans aucun secours religieux: il avoit cependant observé fort sagement, dans le premier volume, qu'il n'y a pas de morale sans religion. Cette espèce de contradiction entre le discours et les faits, ne laisse pas que d'être choquante dans un écrivain qui paroît avoir un fonds de raison assez bien cultivé, et qui ne manque pas d'une certaine expérience du monde; mais il faut attendre la suite de son roman pour s'en former une opinion définitive. Le style de l'ouvrage a quelque chose de précis et de naïf qui fait plaisir; il convient assez au genre, quoiqu'il s'y rencontre des mots tels que *rembellie* et *incompensable*, qui peuvent être français à Lausanne, mais qui ne le sont certainement pas à Paris.

La nouvelle traduction des Odes d'Horace, par un littérateur anonyme, est encore l'ouvrage d'un homme qui s'est donné beaucoup de mal pour produire peu de chose. Il l'intitule *Essai*, quoiqu'il ait fait tous les efforts dont il est capable pour la rendre parfaite: c'est un petit trait de modestie assez suspect dans un écrivain qui se produit après tant de savans qui se sont exercés sur le même sujet. Toutefois, nous n'en ferions pas la remarque, si le talent de ce nouveau traducteur répondoit à l'idée qu'il a de sa supériorité; mais malheureusement sa foiblesse est encore plus grande que sa vanité, et les premiers mots de son livre pourront nous en donner la preuve. Voici comment il traduit les six premiers vers de l'ode à Mécène:

« Mécène, rejeton du sang des rois, ô mon soutien, mon » bonheur et ma gloire! On voit des hommes fiers d'avoir sous » leur char fait soulever la poussière olympique, égaux aux » Dieux, maîtres de l'univers, du moment que la borne, » adroitement rasée par un brûlant essieu, leur a valu les » honneurs de la palme. »

Horace ne dit pas: *On voit des hommes fiers d'avoir fait telle chose. Sunt* ne doit pas se traduire ici par *on voit;* ce qui sembleroit indiquer une rencontre possible et fortuite, chose

Digitized by Google



chose bien éloignée du dessein du poète. Le mot *fier* n'est pas même sous-entendu dans l'original; car c'est une action, et non pas un caractère qu'il veut peindre. Mais la plus grande faute, celle qui marque le mieux l'insuffisance du talent et le défaut de goût, c'est d'avoir méconnu l'harmonie propre à ce passage. Comment n'être pas frappé de cette suite de dactyles qui peint si naturellement la rapidité du char dans les courses olympiques, *curriculo pulverem olympicum?* Il semble que le traducteur ait choisi à dessein les syllabes les plus lourdes et les plus traînantes de la langue française: *fiers d'avoir sous leur char fait soulever la poussière.* Par quelle étrange méprise va-t-il chercher au loin le mot *soulever*, qui exprime un effort pénible, lorsque le mot *voler* s'offroit lui-même, comme seul propre au sujet? *Egaux aux Dieux* offre une mauvaise consonnance, et n'est point à sa place: cette seule transposition suffiroit pour gâter tout le passage. *Du moment que la borne. Du moment* n'est point dans l'esprit du poète, ni dans le texte. *Adroitement rasée* appartient entièrement au traducteur: *evitata* marque qu'il faut *l'éviter*; ce qui est le contraire de *raser. Leur a valu les honneurs de la palme.* Comment une borne pourroit-elle faire obtenir de pareils honneurs? Le traducteur n'a pas senti que le tour latin ne convenoit point au génie de notre langue; et, d'ailleurs, Horace en a sauvé le défaut en arrêtant l'esprit sur l'idée de la palme, qui est le dernier trait:

. . . . . *Palmaque nobilis*
Terrarum dominos evehit ad Deos.

Lorsqu'en un si petit espace il se rencontre un pareil nombre de fautes, et des fautes assez graves pour changer le sens de l'auteur, et le travestir, au lieu de le traduire, il faudroit avoir bien du temps à perdre pour pousser cet examen plus avant, et ne pas se tenir pour assuré que tout le reste est frappé de cette insupportable médiocrité.

Le regret de la perte de ce long travail ne sera pas bien vif, lorsqu'on saura que le traducteur, ne pouvant satisfaire le public par la qualité, n'a pas trouvé la moindre inconvenance à l'en dédommager par la quantité; c'est-à-dire, qu'il a traduit, dans un style qui fait bondir le cœur, toutes les ordures qu'Horace lui-même auroit désavouées, et qu'on écarte avec soin des esprits qui pourroient en recevoir une fâcheuse impression. Outre le motif assez louable qu'on lui suppose, il a voulu, dit-il encore, ne point lui dérober la moitié de sa gloire; et c'est par respect pour Horace qu'il a

Digitized by Google

publié les obscénités qui lui sont échappées : ce qui prouve qu'il se connoît en délicatesse de sentimens aussi bien qu'en délicatesse littéraires. Il est vrai qu'il déclare qu'il n'y a que des pédans ou des sots qui pourroient le blâmer : mais ceci ne regarde pas seulement toutes les nations modernes qui ont des mœurs à conserver ; les Romains eux-mêmes y trouvent aussi leur compte; et la réputation de Quintilien en sera bien compromise, car il déclare assez positivement qu'il n'est point d'honnête homme qui voulût expliquer Horace en de certains endroits : *Horatium in quibusdam nolim interpretari.* Il est toujours fâcheux d'avoir à choisir un sot ; mais puisqu'il en faut un absolument, nous laissons au lecteur le soin de se décider entre Quintilien et M. le traducteur. G.

VARIÉTÉS.

LITTÉRATURE, SCIENCES, ARTS, SPECTACLES, NOUVELLES LITTÉRAIRES.

L'Académie Française a tenu, le 6 mai, une séance publique, pour la réception de S. Em. Mgr. le cardinal Maury, à la place vacante par le décès de M. Target. Le discours de S. Em. et la réponse de M. Sicard, qui présidoit l'Académie, ont rempli toute cette séance, qui avoit excité le plus vif intérêt, et attiré un concours extraordinaire d'auditeurs. Ces deux Discours sont imprimés. Nous en rendrons compte dans le prochain Numéro du *Mercure;* mais, pour satisfaire l'impatience des lecteurs, nous citerons aujourd'hui deux fragmens de celui de Mgr. le cardinal Maury, l'exorde, et un des morceaux les plus applaudis à la séance, celui où l'orateur, avec un art qui n'est connu que des grands maîtres, présente le plus extrême des contrastes, et fait succéder à l'éloge académique de M. Target une apostrophe touchante à M. de Malesherbes :

« Au moment où je terminois ma mission politique dans » l'Assemblée Nationale, je ne pus me dissimuler qu'il étoit » impossible alors de servir la chose publique. Je compris » avec douleur que je m'exposerois sans fruit, comme sans » gloire, à des dangers inutiles, si je luttois plus long-temps » contre une opposition malheureusement insurmontable. Je » plaignis donc amèrement les Français qui, entourés de

Digitized by Google

» décombres, et placés sur un terrain miné de toute part, se » flattoient d'avoir encore une religion, une monarchie, et » même une constitution; car on croyoit avoir tout fait, » parce qu'on avoit tout détruit. Un déluge de maux étoit » prêt à fondre sur la France, et c'eût été bien vainement que » la sagesse et la prévoyance humaine auroient tenté d'élever » des digues pour l'en garantir désormais. Je n'avois plus de » poste à remplir. Rome, sous la domination de laquelle » j'étois né, m'offroit une seconde patrie. Déja l'orage gron- » doit sur la tête de son souverain, qui m'appeloit, me récla- » moit, et dont il étoit de mon devoir d'aller partager les » périls. L'immortel Pie VI m'y prodigua aussitôt toutes les » dignités de mon état: objets d'ambition, d'autant moins » desirables, qu'elles n'attiroient sur nous que la prévention » et la haine; qu'au lieu de promettre un refuge, elles dé- » vouoient à la proscription: mais qu'il eût été lâche de » refuser à une époque où elles ne pouvoient tenter que la » fidélité, le zèle et le courage.

» On dut pourtant me croire heureux, Messieurs, quand » cette nouvelle carrière s'ouvrit devant moi en Italie, et en » effet si quelque chose eût pu me consoler d'une élévation » occasionnée par les désastres de ma patrie, ç'auroit été sans » doute ce témoignage de l'estime et de la bienveillance d'un » tel bienfaiteur, dont l'éminente piété, les rares talens, la » haute sagesse, la vieillesse auguste, et ce beau caractère de » religion imprimé sur toute sa personne avec une majesté si » imposante et si sainte, recevoient encore un nouvel éclat » de la consécration du malheur.

» Mais hélas! de quel bonheur m'étoit-il donné de jouir, » en voyant ce vieillard vénérable, l'un des plus grands pon- » tifes de nos siècles modernes, auquel je devois moi-même » tant de dévouement et de reconnoissance, toujours immo- » bile dans ses principes sous le poids de l'adversité, offrir » vainement à l'Europe étonnée, qui ne découvroit encore » dans nos dissensions que le danger de la France, le spec- » tacle touchant et sublime d'une vertu dont rien ne pouvoit » ni ébranler la constance, ni altérer la douceur? Quelle » amertume, quelle douleur n'ai-je pas dû éprouver, Mes- » sieurs, quand les restes d'une vie si pure et si tourmentée » ont été livrés sous mes yeux à toutes les vicissitudes d'une » destinée si déplorable, sans autre consolation que les hom- » mages et les regrets du peuple Français, qui accouroit de » loin pour se prosterner sur le passage d'un captif, en implo- » rant ses bénédictions? Proscrit moi-même avec lui, je ne

Digitized by Google

» pus l'accompagner durant sa captivité, dans ce temps de » deuil et de larmes, où chaque jour m'apportoit des nou- » velles plus déchirantes, et où j'étois déjà si malheureux des » calamités de mon pays, que je désespérois de revoir jamais.

» Ce souvenir des tempêtes, qui n'est pas aujourd'hui » pour moi sans douceur au milieu du port, vous dit assez, » Messieurs, de quelle surprise, de quelle joie, de quel » ravissement j'ai été saisi, lorsqu'après de si longues et san- » glantes agitations, j'ai vu cette même nation française » revenir à ses anciennes maximes, reprendre les sentimens » religieux, l'habitude de la subordination, les doctrines » éprouvées, le culte des lois, les mœurs douces de ses » pères, reconnoître les principes que nous avions professés » dans l'assemblée nationale, et consacrer solennellement » cette belle et salutaire unité du pouvoir dont nous avions » été si constamment les défenseurs.

» Alors, Messieurs, je me suis retrouvé fier d'être Fran- » çais : j'en ai ambitionné le titre. Désenchanté de toute illu- » sion, ennemi de tout déguisement, je n'ai pu me défendre, » après quinze ans d'épreuves, de me réunir à mes concitoyens » las du désordre, et fatigués d'une tyrannique liberté. J'ai » pu, et aussitôt j'ai cru devoir me rallier loyalement, avec » l'intégrité de mes principes, à un gouvernement répara- » teur, solidement affermi, nécessaire à la France, reconnu » des puissances de l'Europe, et qui, selon l'observation pro- « fonde et lumineuse de M. Fontanes, *n'a détrôné parmi nous* » *que l'anarchie.* J'ai senti le besoin de revoir quelques an- » ciens amis échappés, par une providence spéciale, au plus » destructeur de tous les fléaux. J'ai voulu, après tant d'an- » goises, applaudir aussi avec eux au triomphe si tardif et si » désirable des saines opinions politiques, participer aux ma- » gnifiques destinées de l'Empire François, assister au réta- » blissement des antiques institutions qui avoient fait son » bonheur et sa gloire, bénir aux pieds de son trône l'in- » comparable auteur de tant de merveilles, célébrer son » autorité comme un immense bienfait public, m'associer » aux vœux que forment autour de lui pour sa conservation » si essentielle au salut de tous, la nation entière ; mais plus » ardemment sans doute les proscrits qui, ayant conservé » comme moi dans l'exil un cœur toujours français, ne peu- » vent méconnoître que, sans lui, il n'y avoit plus pour nous » de patrie ; enfin, j'ai desiré de pouvoir embellir mes der- » nières années, devenues plus tranquilles, de toute la félicité » que garantissent à la France les avantages du présent, et les » espérances de l'avenir. »

Digitized by Google

. . . . . .

« M. Target réunissoit heureusement des titres estimables » que vous sûtes apprécier. On le comptoit parmi nos » avocats du premier ordre; et l'opinion des jurisconsultes » lui attribuoit une étude peu commune de nos lois, de nos » coutumes et de notre jurisprudence. On vantoit encore » en lui une logique exacte, une élocution abondante, une » mémoire heureuse, une discussion facile qu'il manifestoit » dans ses conférences avec ses collègues, dans ses plaidoyers » toujours écrits d'avance, et qu'on eut occasion de remar- » quer sur-tout dans une réplique très-courte qu'il eut le » bonheur d'improviser avec succès à la Tournelle. Il » saisissoit aussi avec assez de sûreté et de promptitude le » point de la difficulté et de la décission dans les affaires; et » cette sagacité, qui est le tact du jurisconsulte, l'a placé » dans un rang distingué parmi les juges de la cour de » cassation. Je me plais, Messieurs, à environner ainsi devan » vous sa mémoire, de tous les souvenirs qui la rendent plus » recommandable. Je dois ajouter qu'au moment où il vint » s'asseoir dans cette Académie, il jouissoit d'une telle répu- » tation de désintéressement et d'intégrité, que M. de » Nivernois put lui rendre publiquement le témoignage, » *d'avoir fait de son nom seul au palais, un préjugé de la* » *justice des causes qu'on lui voyoit défendre.* Enfin, il » s'étoit attiré au plus haut degré, à l'époque de l'exil du » parlement, la faveur de son tribunal et de son ordre, » par ce même silence qui depuis . . . . . » . . . . . Mais alors il ne lui mérita que des éloges, dans » une nation qui juge sur-tout les hommes publics, par le » double courage de leur caractère et de leurs principes.

» Tels furent les motifs qui réunirent vos suffrages en faveur » de M. Target. Vous crûtes, Messieurs, en l'honorant de » votre élection, adopter et reconquérir l'ordre entier des » avocats; et en effet, lorsqu'il parut pour la première fois » dans vos rangs, il s'y présenta entouré d'une multitude de » ses confrères, dont le nombreux cortége embellit son ins- » tallation. Je m'arrête avec sa renommée à ce jour de gloire, » qui fut le plus beau de sa vie : sa carrière littéraire finit » pour nous, au moment où sa carrière politique commence.

» Cette perte récente qui me rouvre les portes de l'Aca- » démie avoit été précédée par la disparition presque entière » de mes premiers collègues. Hélas! tous les genres de mort, » que je n'ose nommer, se sont réunis pour causer parmi

Digitized by Google

» vous ce vide immense. Il sont descendus dans la tombe,
» sans savoir si cette compagnie leur survivroit à eux-mêmes,
» et s'ils recueilleroient jamais les regrets de leurs successeurs.
» Mais à peine a-t-elle recouvré son existence, que vous
» avez recherché avec une pieuse sollicitude les titres de
» gloire de tous ses anciens membres, dont les ombres
» erroient sans tombeau autour de ce sanctuaire. Vous avez
» voulu les y faire revivre en quelque sorte avec vous, pour
» recevoir le tribut d'éloges que vos réglemens avoient légué
» à leur mémoire. L'éloquence et l'amitié ont déjà rendu
» ces derniers honneurs à la renommée de Marmontel, de
» Séguier, du maréchal de Beauvau, de l'abbé Barthelmy;
» et le même hommage va bientôt consacrer le nom chéri de
» Malesherbes.

» Malesherbes! toi que ta vie et ta mort recommandent
» également à l'éloquence! ô toi, qu'il m'eût été si doux de
» célébrer au milieu de cette assemblée où tu n'as que des
» amis, si les intérêts de ta gloire n'avoient été confiés d'a-
» vance à un autre panégyriste qui saura bien mieux la pro-
» clamer! Le jour où l'Académie va offrir à ta mémoire ce
» tribut solennel d'admiration et de regret, sera d'autant plus
» remarquable, qu'elle donnera pour la première fois à la
» nation française, le consolant exemple de décerner un éloge
» public à l'un des martyrs, et des plus illustres martyrs de
» notre révolution. Eh! qui mérite plus que toi d'ouvrir cette
» noble carrière? Quel sujet fut jamais plus abondant en
» mouvemens pathétiques, plus fécond en pensées profon-
» des, plus riche en immortels souvenirs, et promit plus de
» larmes et de sanglots à son orateur! Sur quelle tête enfin
» plus chère et plus vénérable la France pourroit-elle placer
» aujourd'hui ce dépôt sacré de respect, d'amour, de douleur,
» et de tous les hommages pieux dus à tant de victimes, que
» lui ont coûté en grandeurs, en talens et en vertus, nos fatales
» discordes! »

— Tous ceux qui s'intéressent aux progrès de l'agriculture ne liront pas sans plaisir et sans un vif sentiment de reconnoissance pour le gouvernement, l'extrait suivant du discours prononcé dans la Société d'Agriculture le 5 avril dernier, par M. Sylvestre, sécrétaire de la Société et membre de l'Institut:

« L'année qui vient de s'écouler fera époque dans
» l'histoire de l'agriculture française. Elle a été signalée par
» plusieurs établissemens remarquables et par plusieurs belles
» expériences. Rendons hommage au gouvernement qui a
» créé les premiers, et qui a tenté les secondes.

Digitized by Google

» La plus belle de ces opérations est la réorganisation des » haras. Il avoit fallu la destruction presque complète de ces » belles races de chevaux qui faisoient une partie de la richesse » de la France, comme il avoit fallu la destruction de nos » forêts, pour prouver qu'ils étoient en démence ceux qui » crioient : Voulez-vous des chevaux, détruisez vos haras. » Voulez-vous des forêts? détruisez vos pépinières. Leur » voix, dans le temps, avoit été trop bien écoutée; nous » voyons avec joie qu'un système contraire régénère nos » forêts, et qu'il va aussi régénérer nos belles races de che- » vaux. Dans une seule année, les trois haras qui conservoient » encore quelques moyens de reproduction, et qui avoient » déjà reçu de l'accroissement les années précédentes, en ont » obtenu de considérables; et réunis à douze établissemens » de ce genre, nouvellement formés, ils fournissent aux » jumens des propriétaires, sur différens points de l'em- » pire, plus de quatre cents étalons du plus beau choix, qui » ont été achetés, soit dans l'intérieur de la France, soit » dans les pays étrangers les plus renommés pour les belles » races de chevaux.

» Nous avons terminé, cette année, l'extraction de mou- » tons d'Espagne que le traité de Bâle nous avoit assurée. » Mais six établissemens entretenus aux frais du gouverne- » ment, offriront sans cesse aux cultivateurs des mérinos par- » faits, jusqu'à ce que cette amélioration de nos laines soit » devenue générale.

» Elle le deviendra, malgré la vente des béliers métis, dont » un trop grand nombre de propriétaires peu délicats abu- » sent de la crédulité des acquéreurs, et malgré les importa- » tions frauduleuses de moutons d'Espagne, qui ne fournissent » guère à la France que des bêtes à laine d'une race inférieure. » Notre collègue, M. Tessier, a établi d'une manière positive » les inconvéniens et les conséquences de ces importations » dans le Mémoire qu'il vient de publier à ce sujet.

» Nous avons déjà rendu compte des premiers travaux » exécutés dans la pépinière du Luxembourg; mais c'est » cette année seulement que l'école d'arbres fruitiers, qui » doit rendre cet établissement si utile, a été formée; c'est » cette année qu'un voyage a été entrepris dans l'intérieur de » la France pour l'examiner sous les rapports de l'histoire na- » turelle et de l'agriculture; c'est cette année que le gouver- » nement, voulant procurer des matières premières à nos » manufactures de coton, a offert pour la culture de cette » plante exotique des récompenses propres à déterminer les

Digitized by Google

» propriétaires à se livrer à sa culture, c'est aussi cette année » que M. Yvart a été chargé de professer l'agriculture théo- » rique et pratique dans l'école impériale vétérinaire d'Alfort.

» M. François (de Neufchâteau) a coopéré avec MM. » Yvart, Mallet et de Perthuis, au grand travail de la com- » mission chargée d'examiner et d'essayer les diverses char- » rues, et il a rédigé pour la société un mémoire détaillé sur » la culture et les usages économiques du genêt à balai.

» Vous avez à vous applaudir, Messieurs, de ce que l'exé- » cution d'une partie des vues du gouvernement ait été encore » cette année confiée à des membres de votre société. C'est M. De- » candolle, l'un de vos membres, qui a été chargé de visiter en » cinq années l'intérieur de la France, sous le rapport de la » botanique et de l'agriculture. Il a visité cette année la partie » de l'Ouest qui étoit une des moins connues des botanistes. » La partie rurale de son voyage a eu pour objet les usages » économiques d'un assez grand nombre de plantes sauvages, » et la connoissance de plusieurs variétés des plantes alimen- » taires, de fourages, de légumes et d'arbres à fruits, qui sont » cultivés dans ces contrées avec un succès qui peut servir à » propager leur culture.

» M. Yvart, l'un de vos membres, qui a été chargé par le » gouvernement de professer à l'école vétérinaire d'Alfort, le » premier cours d'agriculture théorique et pratique qui ait » été fait en France, vous a présenté un ouvrage d'un grand » intérêt, et qui a servi d'introduction à ce cours. C'est un » coup-d'œil sur le sol, le climat et l'agriculture de la France, » comparée avec les contrées qui l'avoisinent, et particulière- » ment avec l'Angleterre.

» M. Fremin vous a donné un Mémoire sur la culture com- » parée d'une ferme avec ou sans jachères.

» M. Cotte a donné, pour cette année, des observations » météorologiques faites sur le même plan que celles dont » nous avons eu occasion de faire l'éloge les années dernières, » et ces tableaux, ainsi continués, fourniront un recueil » précieux et nouveau pour la physique et pour l'agriculture.

» M. Cadet-de-Vaux a lu plusieurs Mémoires, résultats » de ses expériences, notamment sur les inconvéniens de la » taille pour les arbres à fruits, sur une nouvelle méthode de » les conduire pour assurer leur fructification, sur une ma- » nière économique de cultiver la vigne sans le secours des » échalas, et sur le procédé à employer pour obtenir du café

Digitized by Google

» la boisson la plus salubre, la plus agréable et la plus économique.

» La société avoit encouragé, par une médaille, les importans travaux de M. Brémontier, devenu depuis l'un de ses membres, et qui avoit entrepris la plantation des dunes immenses du sud-ouest de la France. Ce travail a été continué avec succès, et cette année M. Chassiron, au nom d'une commission, vous a fait sur ces travaux un rapport détaillé, duquel il résulte que la manière de les diriger est réellement nouvelle, que la découverte en appartient à M. Brémontier, et que le succès, couronnant de plus en plus les vues de l'inventeur, est un préjugé bien favorable pour les projets bien plus étendus qu'il forme encore pour l'assainissement et la fertilisation de ces vastes landes.

» M. Michaux avoit tracé, l'année dernière, le tableau des richesses végétales que l'Amérique septentrionale pouvoit offrir à la restauration de nos bois. Cette année il est parti sous les auspices de l'administration des forêts. Aucun obstacle n'a pu rallentir son zèle. Prisonnier des Anglais, il a dû sa liberté à l'estime que son caractère et ses talens ont inspirés; et, à peine arrivé à New-Yorck, il est parti pour rassembler les collections qu'il avoit promises. Son premier envoi, qu'on peut regarder comme le plus beau qui soit encore parvenu d'Amérique, est remarquable par le choix et par le nombre des espèces. Toutes ses graines sont arrivées dans le meilleur état, et elles ont été employées sur-le-champ par l'ordre de M. le directeur-général des forêts.

» Le second volume de la nouvelle édition d'Olivier de Serres, qui a paru cette année, a complété sa publication, et la société, en remplissant l'engagement qu'elle avoit contracté de rendre aux agriculteurs, dans toute sa pureté, un ouvrage essentiellement classique, et qui, après deux cents ans d'existence, est encore le plus complet et le meilleur qui existe sur l'économie rurale, a sans doute bien mérité de l'agriculture.

» La société avoit ouvert un concours l'année dernière, relativement à la charrue, à l'abolition des jachères et à la pratique de l'irrigation : ces concours sur des objets si importans pour l'agriculture restent ouverts. La société, n'ayant pas été complétement satisfaite des Mémoires envoyés relativement à la plantation des mûriers et des oliviers, laisse toujours ce concours ouvert; mais elle décerne, à titre d'encouragement, une médaille d'or à M. Duvaure, propriétaire dans le département de la Drôme, et

Digitized by Google

» une autre médaille d'or à M. Rattier, dans le département
» de Loir et Cher. Elle laisse aussi le concours ouvert sur la
» meilleure méthode d'élever les chèvres, sur la rédaction
» d'un almanach pour les cultivateurs. Elle rappelle qu'elle
» a promis un prix de 1,500 fr. à l'auteur du meilleur Mé-
» moire sur les arbres cultivés dans les environs de Paris;
» qu'elle en a promis un de 600 fr. à l'auteur du meilleur
» registre à l'usage des agriculteurs, et l'un deux de 1,500 fr.,
» l'autre de 1,000 fr., aux cultivateurs qui auront planté à
» demeure le plus de pommiers. Elle offre en ce moment
» des récompenses aux auteurs des meilleures observations
» vétérinaires, et aux cultivateurs qui auront employé avec
» le plus de succès des engrais inusités dans leur culture.
» Enfin la Société propose deux sujets nouveaux, pour cha-
» cun desquels elle décernera deux prix, l'un de 1,200 fr.,
» l'autre de 1,000 fr., pour les deux meilleurs ouvrages, ré-
» sultat d'expériences faites en France sur la culture du co-
» ton; les deux autres prix, l'un de 2,000 fr., l'autre de
» 1,000 fr., aux deux propriétaires qui auront fabriqué en
» France la plus grande quantité de fromage étranger. »

— Depuis quelques jours, la belle fontaine des Innocens, ouvrage du célèbre Goujon, située au milieu de la Halle, n'est plus un vain simulacre, l'eau y coule abondamment.

— Le nouveau déplacement que viennent de subir les chevaux de Venise, a donné lieu à de nouvelles recherches sur leur origine, et voici ce qu'on trouve à ce sujet dans un mémoire publié par M. Seitz de Mayence.

Ces chevaux sont originaires de l'île de Chio, aujourd'hui Scio, une des plus belles îles de l'Archipel de la Grèce, célèbre par l'industrie de ses habitans et aussi par la bonté de ses vins. Il ne faut pas s'imaginer trouver dans ces chevaux un chef-d'œuvre de sculpture antique, ni le modèle de ce qu'étoit l'art chez les anciens; les têtes cependant méritent notre admiration. Leurs narines entr'ouvertes, leurs bouches écumantes respirent la vie et l'impétuosité que devoient avoir les chevaux du soleil, On a cru reconnoître dans leur attitude et leur forme la manière de Polyclète ou de Myrion, deux sculpteurs qui vivoient à une époque où les habitans de Chio, jouissant d'une paix profonde, pouvoient aisément s'enrichir par le commerce, et se livrer à leur goût pour les beaux-arts. Cette époque dura depuis la 75.e jusqu'à la 92.e olympiade; ce qui fait une période de 70 ans. En admettant cette hypothèse, ces chevaux auroient été jetés en fonte du temps de Socrate et de Périclès; ils auroient actuellement plus de 2300

Digitized by Google

ans, et seroient le plus ancien monument de bronze qui nous fût resté de l'antiquité.

Ils paroissent avoir été destinés à la dorure dès leur origine, quoique les beaux bronzes ne fussent pas dorés chez les Grecs; et qu'on ait fortement blâmé l'Empereur Néron d'avoir fait dorer la statue d'Alexandre de Lysippe : mais on doroit le char du soleil et les chevaux qui le traînoient. Le culte du soleil s'étoit répandu de l'île de Rhodes dans la plupart des îles voisines; il est donc très-vraisemblable que ces chevaux traînoient un char du soleil, et par conséquent furent dorés dès le principe.

Quant aux raisons qui prouvent que ces chevaux ne peuvent nous offrir un modèle de ce qu'étoit l'art chez les anciens, en voici quelques-unes :

Dès le temps de Cicéron, tout ce que l'île de Rhodes et celle de Chio renfermoient de précieux avoit déjà été transporté à Rome pour décorer les palais des triomphateurs. Les émissaires que Néron, long-temps après, envoya dans la Grèce pour enlever ce qui pouvoit y rester de beaux monumens, parcoururent les îles de Rhodes, de Samos et de Chio, et négligèrent encore ces chevaux. Ils ne furent pas non plus compris dans un troisième enlèvement que fit faire Constantin de tous les objets d'art qui pouvoient servir à décorer sa nouvelle capitale. Ce ne fut que sous l'Empereur Théodose II, lorsque le monde étoit déjà dépouillé de tous ses chefs-d'œuvre, qu'on les jugea dignes enfin d'être transportés dans l'Hyppodrome de Constantinople.

Auroient-ils resté si long-temps en place, auroient-ils échappé à la rapacité des gouverneurs et des proconsuls romains, aux déprédations de Néron, aux perquisitions de Constantin, si le travail en eût paru assez précieux pour soutenir la comparaison avec le Jupiter olympien de Phidias, la Vénus de Gnide de Praxitelle, l'Alexandre de Lysippe, et tant d'autres chefs-d'œuvre qui enrichissoient alors les deux capitales de l'univers?

Tous ces ouvrages ont péri en partie par la main des barbares, et en partie par le feu. Les quatre chevaux de Chio faillirent à subir le même sort en 1203, lors d'un des plus furieux incendies qu'ait éprouvés Constantinople ; voici à quelle occasion.

Lorsqu'en 1202, les Français, sous la conduite de Beaudouin, comte de Flandres, s'unirent avec les Vénitiens pour entreprendre la troisième croisade, et soutenir le fils de l'empereur Isaac contre les prétentions de son frère Alexis, ils mirent le siége devant Constantinople, et s'en emparèrent.

Digitized by Google

Peu après, une querelle s'étant élevée entre les Grecs et les Croisés, les Grecs s'unirent aux Sarrasins, et les Croisés se voyant prêts à succomber, se vengèrent de la lâcheté de leurs ennemis, en mettant le feu à la ville. L'incendie dura huit jours, et consuma le tiers des maisons, des églises et des couvens de cette grande ville. Le feu pénétra jusque dans l'Hyppodrome, mais n'arriva pas jusqu'aux chevaux du soleil, qui échappèrent par conséquent à ce désastre.

Dans le partage qui fut fait des dépouilles échappées aux flammes, ces mêmes chevaux échurent aux Vénitiens, et furent envoyés à Venise avec beaucoup d'autres objets précieux par Martin Zeno, leur général. Depuis, le Done, Pierre Ziani, en fit orner le portail de l'église de Saint-Marc, où ils restèrent jusqu'en 1798.

Ils furent alors transportés à Paris, et placés d'abord isolément aux Invalides, puis sur les quatre massifs de la grille des Tuileries. Mais ils n'étoient là que par provision, et seulement pour essayer l'effet qu'ils devoient y produire. Ils vont être rendus à leur première destination, et seront attelés au quadrige qui sera placé sur la porte triomphale du Carrouzel.

NOUVELLES POLITIQUES.

Londres, 27 avril.

Cours des effets publics. (A la bourse de ce jour) Trois pour 0/0 cons. 62 1/4. (Pour mai) 63 1/8. *Omnium* 1 1/2, 3/4.

Ce n'étoit pas sans raison que l'on regardoit la dissolution du parlement comme une conséquence probable du changement de ministère. Cet événement est maintenant certain. Le chancelier de l'échiquier a adressé, hier, à un certain nombre de membres de la chambre des communes, une circulaire par laquelle il leur annonçoit qu'aujourd'hui, 27 avril, le parlement seroit prorogé, et dissous immédiatement après. Il disoit, dans cette espèce de note, qu'il étoit bien fâché que des circonstances particulières l'eussent empêché de faire connoître plutôt cette mesure à ceux qu'elle intéresse.

En conséquence de cet avis, un nombre très-considérable de membres de la chambre des communes, sont partis, hier, précipitamment de Londres, pour aller au plus vîte dans leurs comtés respectifs, à l'effet de se faire réélire. On ne se fait pas d'idée du mouvement et de l'agitation qui régnoient hier dans les familles parlementaires : cela offroit

Digitized by Google

une image du déluge universel, lorsqu'il surprit tout-à-coup les habitans de la terre; personne n'étoit sur ses gardes, quoique cet événement fût prévu.

Lord Melville est parti hier matin en toute hâte, pour l'Ecosse. Les ministres comptent sur un grand nombre de partisans de ce côté-là.

On croit que le nouveau parlement se rassemblera dans les derniers jours de juin : la dissolution du parlement actuel aura lieu demain 28.

Les fonds publics ont éprouvé cette après-midi, une hausse d'un pour cent, sur le bruit qui s'est répandu qu'un parlementaire vient d'arriver de France à Douvres.

Le résultat de la séance que la corporation des catholiques a tenue le 18 de ce mois, à Dublin, est tel qu'on l'avoit prévu. Ils sont convenus de ne pas reproduire leur pétition, et de ne pas entretenir le parlement de leurs réclamations, dans les circonstances présentes. Ils ont ajourné toute délibération à ce sujet pour un temps indéfini.

PARIS, *vendredi 8 mai.*

— Une compagnie des gendarmes d'ordonnance à pied vient de partir de Mayence pour se rendre à la Grande-Armée.

LXXII^e BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Finckenstein, le 23 avril 1807.

Les opérations du maréchal Mortier ont réussi comme on pouvoit le desirer. Les Suédois ont eu l'imprudence de passer la Peene, de déboucher sur Anclam et Demmin, et de se porter sur Passewalk. Le 16, avant le jour, le maréchal Mortier réunit ses troupes, déboucha de Passewalk sur la route d'Anclam, culbuta les positions de Belling et de Ferdinandshoff, fit 400 prisonniers, prit deux pièces de canon, entra pêle-mêle avec l'ennemi dans Anclam, et s'empara de son pont sur la Peene.

La colonne du général suédois Cardell a été coupée. Elle étoit à Uckermünde lorsque nous étions déjà à Anclam. Le général en chef suédois d'Armfeld a été blessé d'un coup de mitraille; tous les magasins de l'ennemi ont été pris.

La colonne coupée du général Cardell a été attaqué le 17 à Uckermünde par le général de brigade Veau. Ellee a perdu 3 pièces de canon et 500 prisonniers. Le reste s'est embarqué sur des chaloupes canonnières sur le Haff. Deux autres pièces de canon et hommes ont été pris du côté de Demmin.

Digitized by Google

Le baron d'Essen, qui se trouve commander l'armée suédoise en l'absence du général Armfeld, a proposé une trève au général Mortier, en lui faisant connoître qu'il avoit l'autorisation spéciale du roi pour sa conclusion. La paix et même une trève accordée à la Suède rempliroit les plus chers desirs de l'EMPEREUR, qui a toujours éprouvé une véritable douleur de faire la guerre à une nation généreuse, brave, géographiquement et historiquement amie de la France. Et dans le fait, le sang suédois doit-il être versé pour la défense de l'Empire ottoman, ou pour sa ruine? Doit-il être versé pour maintenir l'équilibre des mers ou pour leur asservissement? Qu'a à craindre la Suède de la France? Rien. Qu'a-t-elle à craindre de la Russie? Tout.

Ces raisons sont trop solides pour que, dans un cabinet aussi éclairé et chez une nation qui a des lumières et de l'opinion, la guerre actuelle n'ait promptement un terme. Immédiatement après la bataille d'Jena, l'EMPEREUR fit connoître le desir qu'il avoit de rétablir les anciennes relations de la Suède avec la France. Ces premières ouvertures furent faites au ministre de Suède à Hambourg; mais elles furent repoussées. L'instruction de l'EMPEREUR à ses généraux a toujours été de traiter les Suédois comme des amis avec lesquels nous sommes brouillés, et avec lesquels la nature des choses ne tardera pas à nous remettre en paix. Ce sont là les plus chers intérêts des deux peuples. « S'ils nous faisoient du mal, ils le pleureroient » un jour; et nous, nous voudrions réparer le mal que nous » leur aurions fait. L'intérêt de l'Etat l'emporte tôt ou » tard sur les brouilleries et sur les petites passions. » Ce sont les propres termes des ordres de l'EMPEREUR. C'est dans ce sentiment que l'EMPEREUR a contre-mandé les opérations du siége de Stralsund, et en a fait revenir les mortiers et les pièces qu'on y avoit envoyés de Stettin. Il écrivoit dans ces termes au général Mortier : « Je regrette déjà ce qui s'est fait. » Je suis fâché que le beau faubourg de Stralsund ait été » brûlé. Est-ce à nous à faire du mal à la Suède? Ceci n'est » qu'un rêve. C'est à nous à la défendre, et non à lui faire » du mal. Faites-lui-en le moins que vous pourrez. Proposez » au gouverneur de Stralsund un armistice, une suspension » d'armes, afin d'alléger et de rendre moins funeste une » guerre que je regarde comme criminelle, parce qu'elle est » impolitique. »

La suspension d'armes a été signée le 18, entre le maréchal Mortier et le baron d'Essen. Ci-joint la copie de cette suspension d'armes.

Le siége de Dantzick se continue.

Digitized by Google

Le 16 avril, à huit heures du soir, un détachement de 2000 hommes, et 6 pièces de canon de la garnison de Glatz marcha sur la droite de la position de Frankenstein ; le lendemain 17, à la pointe du jour, une nouvelle colonne de 800 hommes sortit de Silberberg. Ces troupes réunies marchèrent sur Frankenstein, et commencèrent l'attaque à cinq heures du matin, pour en déloger le général Lefèvre, qui étoit là avec son corps d'observation. Le prince Jérôme partit de Munsterberg au premier coup de canon, et arriva à dix heures du matin à Frankenstein. L'ennemi a été complétement battu et poursuivi jusque sur les chemins couverts de Glatz. On lui a fait 600 prisonniers et pris 3 pièces de canon. Parmi les prisonniers se trouvent 1 major et 8 officiers; 300 morts sont restés sur le champ de bataille ; 400 hommes s'étant perdus dans les bois, furent attaqués à onze heures du matin et pris.

Le colonel Beckers, commandant le 6e régiment de ligne bavarois, et le colonel Scharfenstein, des troupes de Wurtemberg, ont fait des prodiges de valeur. Le premier, quoique blessé à l'épaule, ne voulut point quitter le champ de bataille; il se portoit partout avec son bataillon, et partout faisoit des prodiges. L'Empereur a accordé à chacun de ces officiers l'aigle de la Légion-d'Honneur. Le capitaine Brockfeld, commandant provisoirement les chasseurs à cheval de Wurtemberg, s'est fait remarquer. C'est lui qui a pris les pièces de canon.

Le siége de Neiss avance. La ville est déjà à demi-brûlée, et les tranchées approchent de la place.

Les soussignés S. Exc. M. le maréchal Mortier, colonel-général de la garde de S. M. l'Empereur des Français et Roi d'Italie, et commandant en chef le 8e corps de la Grande-Armée, d'une part;

Et S. Exc. M. le baron d'Essen, général de cavalerie, commandeur des Ordres du roi, commandant en chef les troupes suédoises, de l'autre part, sont convenus de ce qui suit :

Art. Ier. Il y aura une suspension d'armes entre les troupes de S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, et celles de S. M. le roi de Suède.

II. Les troupes suédoises remettront les îles d'Usedom et de Wollin aux garnisons françaises, qui y seront envoyées après-demain 20 avril.

III. La ligne de la Peene et de la Trebel servira de démar-

Digitized by Google

cation entre les deux armées. Les Français auront un poste au-delà de la Peene et derrière la barrière d'Anclam.

IV. Pendant la durée de l'armistice, S. Exc. M. le baron d'Essen, commandant en chef les troupes suédoises, s'engage à ne fournir directement ni indirectement aucun secours, de quelque nature que ce puisse être, aux villes de Colberg et de Dantzick, non plus qu'aux troupes d'aucune des puissances en guerre avec la France ou avec ses alliés.

V. Aucun débarquement de troupes dont les puissances seroient en guerre avec la France, ne pourra s'effectuer à Stralsund, dans la Poméranie suédoise et dans l'île de Rugen, pendant la durée du présent armistice. Si toutefois des troupes débarquoient à Stralsund, d'après des ordres supérieurs que S. Exc. M. le baron d'Essen ignore, M. d'Essen s'engage à empêcher, de la part de ces troupes, tout acte hostile contre les Français pendant la durée du présent armistice.

VI. Les hostilités entre les deux armées ne pourront recommencer qu'après qu'on se sera prévenu dix jours d'avance.

VII. Les militaires appartenant à l'une et l'autre armée, qui seroient faits prisonniers après la signature du présent armistice, seront réciproquement rendus.

Fait double à Scatlow, le 18 avril 1807, à huit heures du soir.

Signé ED. MORTIER, et le baron D'ESSEN.

FONDS PUBLICS DU MOIS DE MAI.

DU SAM. 2. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 73f 40c 35c 45c 50c 45c 35c 40c 35c 45c 30c o0c oof ooc ooc. ooc. oec ooc oof ooc ooc
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, o.f. oof 10c ooc ooc
Act. de la Banque de Fr. 1220f 1217f. 50c. 1218f 75c ooc

DU LUNDI 4. — C pour o/o c. J. du 22 mars 1807, 73f 30c 25c 20c 25c ooc oo. ooc ooc ooc oc. ooc ooc oof o.f. ooc ooc ooc ooc.
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, oof ooc. ooc. o0c ooc
Act. de la Banque de Fr. 1216f 25c oooof. ooc. oo of

DU MARDI 5. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 73f 60c 50c 60c 50c 60c ooc ooc. ooc ooc ooc ooc. oof ooc ooc ooc ooc oof oof ooc
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 70f. 5 c ooc ooc ooc ooc. ooc ooc
Act. de la Banque de Fr. 1218f 75c 1220f. ooc ooc

DU MERCREDI 6. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 73f 60c 50c 60c 70c 60c 70c ooc ooc. ooc oof ooc o c. ooc of ooc. oof.
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 70f ooc. ooc. ooc ooc ooc ooc
Act. de la Banque de Fr. 1218f 7 c 1220f oof ooc

DU VENDREDI 8. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 73f 70c 80c. 90c 74f 90c 74f 73f 95c 90c 95f 7 4f ooc ooc oof ooc ooc ooc ooc oof ooc ooc
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 71f oof ooc. ooc ooc ooc
Act. de la Banque de Fr. 1222f 50c oooof oooof

Digitized by Google

(No. CCCIV.)
(SAMEDI 16 MAI 1807.)



MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

A MADAME BALK,

Qui m'avoit demandé que j'écrivisse, sur son souvenir, un vers de l'un de nos plus grands poètes, qu'elle pût emporter avec elle en retournant en Suède.

Sur votre souvenir, quand vous quittez Paris,
Vous voulez que ma main laisse un vers mémorable?
Or, voici le vers que j'écris :
« Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable. »
Que ce vers est charmant, et beau de vérité!
Au sévère Boileau votre aspect l'eût dicté.
Dans ce vers fait pour vous je vous ai reconnue.
Jean La Fontaine aussi vous avoit déjà vue
Quand il peignit si bien la candeur, la bonté,
L'art de plaire sans art, la douceur ingénue,
« Et la grace plus belle encor que la beauté. »
Pour plaire comme lui votre recette est sûre :
Vous allez droit au cœur; et pour les gagner tous,
Votre secret est d'être vous.
Vous n'imitez jamais, vous suivez la nature.
Quel destin enchanteur que d'être votre époux!
Tous deux faut-il sitôt vous éloigner de nous?
Mais son bonheur le veut, il vous est nécessaire.
Mes cheveux sont blanchis par les frimas du temps,

T

Digitized by Google

Et vous brillez des fleurs de votre heureux printemps.
Que de jours devant vous pour l'aimer et lui plaire!
Vous vous rappellerez peut-être en ces frimas
Que je traçai ces vers, hélas!
D'une main septuagénaire.
Ah! songez quelquefois, et c'est là ma prière,
Songez qu'en vous voyant mon cœur ne l'étoit pas.

Par M. Ducis, *de l'Académie Française.*

LE CÈDRE.

Un cèdre, vainqueur des temps,
Placé par la nature aux sommet des montagnes,
De là, régnant au loin sur de riches campagnes,
Combattoit les autans;
Et ses bras alongés, son immense feuillage
Défendoit de leurs coups
Les tribus d'arbrisseaux vivant sous son ombrage;
Sa puissance déplut à ses voisins jaloux,
Qui, dans leur aveugle délire,
Demandèrent aux Dieux la fin de son empire.
« Jupiter, disoient-ils, quoi! cet audacieux
» Nous dérobe ta lumière;
» Son front envahit les cieux,
» Ses pieds dévorent la terre!
» Si les moindres arbrisseaux,
» Aux arbres les plus grands en droits naissent égaux,
» Si toi seul dois régner au séjour du tonnerre,
» Renverse son pouvoir, hâte-toi de frapper
» Ce monarque insolent qui nous force à ramper. »
O race coupable, insensée,
Votre demande, hélas, n'est que trop exaucée!
Voyez-vous accourir ces hardis bûcherons
Vers ce tronc où le temps a gravé ses sillons?
Leur bras nerveux se lève, et la hache indomptable
Tombe, frappe et bondit toujours plus redoutable.
Le bruit de leurs assauts retentit sur les monts,
Et l'écho le répète aux plus profonds vallons.
Peuple ailé, vous fuyez ce toit héréditaire;
Adieu vos amours et vos nids;
Vous fuyez; regrettant la branche hospitalière;
La seule Philomèle (hélas, elle étoit mère!)
Demeure, et veut mourir auprès de ses petits.

Digitized by Google

Tandis que les forêts célèbrent leur victoire,
Fidèle à son antique gloire,
L'arbre ne cède pas :
Son flanc noueux combat la hache étincelante,
Et sa tête ébranlée est long-temps menaçante.
Après d'affreux combats,
Le cèdre enfin, vaincu par sa vaste blessure,
Tombe sous l'effort de leurs bras,
Expire, en prolongeant un douloureux murmure.
Mais ces arbres ingrats,
Qui, las de sa puissance,
Sur son front vénérable appeloient le trépas,
Mutilés, écrasés dans cette chute immense,
Malgré leurs vains efforts,
S'en vont, avec leur roi, peupler les sombres bords.

C. L. MOLLEVAUT.

IMITATION LIBRE D'ESCHYLE,

Chœur de jeunes filles Thébaines, au second acte des *Sept Chefs devant Thèbes.* (1)

D'UN peuple d'ennemis l'inflexible vengeance
A menacé nos tours,
Et de nos tristes cœurs a banni l'espérance.
Ainsi le vol bruyant des avides vautours
Fait tressaillir d'effroi la colombe timide,
Pour les doux fruits de ses amours.
En ordre de combat, dans leur marche rapide,

(1) « Le chœur est composé de filles Thébaines, et retiré dans l'endroit » le plus élevé de la ville, proche d'un temple (lieu de la scène.) »
ACTE II^e. — « L'hymne du chœur, divisée en strophes et antistrophes, » peut passer pour une ode admirable sur les malheurs que la guerre en- » traîne après soi. Elle est pleine de sentimens et de traits qui peignent » au naturel le sac d'une ville en proie aux ennemis. Ce ne sont qu'images » de soldats furieux, de filles enlevées, d'enfans expirans dans le sein de » leurs mères; et tout cela est tellement grossi par l'épouvante et le jeu du » chœur, qu'on croit voir l'ennemi non plus aux portes, mais dans la ville » même. »

Théâtre des Grecs, par le P. Brumoy, II^e partie.

Digitized by Google

Déjà les Argiens s'entendent de plus près;
Déjà vole sur nous un nuage de traits.
O Dieux! rendez le calme à notre ame alarmée,
Et sauvez de Cadmus et la ville et l'armée.

Quel séjour pourrez-vous habiter désormais,
Quand le deuil régnera dans nos tristes asiles?
Trouverez-vous ailleurs nos fertiles coteaux,
Ces ondes de Dircé, si pures, si tranquilles,
Et dont s'enorgueillit le souverain des eaux?
Dieux! qu'un effroi soudain fasse expirer leur rage.
Envoyez dans leur camp et la fuite et la mort;
Et de nos combattans rallumant le courage,
Vengez les injures du sort.
Que nos cris, au milieu du tumulte des armes,
De nos murs désolés s'élèvent jusqu'à vous :
Grands Dieux! voyez couler nos larmes;
Protégez votre peuple, et restez parmi nous.

Thèbes, ville célèbre autant qu'infortunée!
Par le tyran d'Argos en triomphe enchaînée,
Quoi! tu verras tes antiques remparts,
Les temples de tes Dieux abandonnés aux flammes;
Et des Thébains les filles et les femmes,
Les bras chargés de fers, et les cheveux épars,
En proie à l'infamie, et de lambeaux couvertes,
T'adresser leurs derniers regards?
Thèbes, tu pleureras, dans tes funestes pertes,
Tes citoyens captifs comme de vils troupeaux;
Et de tes campagnes désertes
Tes cris fatigueront les lugubres échos.

Et nous, de tant de maux victimes désolées,
Nous qu'attendoit l'hymen et ses chastes plaisirs,
Pourrons-nous partager, tristement exilées,
D'un vainqueur frémissant les insolens desirs?
Heureux ceux dont la mort a déjà fait sa proie!
Quand des peuples rivaux la fureur se déploie,
Quand la guerre a donné le signal du trépas,
Au sein d'une ville enflammée,
Où gronde le torrent des barbares soldats,
Règnent le sang, le meurtre et les noirs attentats.
Là, redoublant les horreurs des combats,
S'élance en tourbillon une épaisse fumée.
Au fracas effrayant des chaînes et des fers,

Digitized by Google

Et des rugissemens que prolongent les airs,
Là, les rangs sur les rangs s'acharnent en furie;
Là, l'enfant, arraché du sein qui l'a nourri,
Meurt en poussant un foible cri.
Et les Grecs de leur main déchirent leur patrie!
De leur division consommant les effets,
L'espoir d'un vil butin les anime au carnage;
Tous brûlent d'obtenir, dans leur aveugle rage,
La palme du pillage,
Et le prix des forfaits.
Là, règne des humains la haine meurtrière;
Les grains et les fruits entassés
Sont aux pieds des chevaux foulés et dispersés,
Comme les flots mouvans d'une vile poussière.

O filles des Thébains! quel sera votre sort?
Le bonheur souriroit à vos jeunes années;
Et désormais, au fer abandonnées,
Tout dégouttant de sang, plein d'un affreux transport,
Un barbare vainqueur dans ses bras vous appelle;
Et sa faveur cruelle
Destine aux voluptés la couche de la mort.

Henri Terrasson (de Marseille.)

LE CONSEIL D'AMI.

« Eh bien! mon cher, à votre comédie
» Avois-je tort de faire le procès?
» J'aurois gagé pour son peu de succès;
» Sujet mesquin, intrigue mal ourdie. »

« Sa longueur seule apprête à murmurer,
» S'il faut en croire aux bruits que je recueille.
» Conseillez-moi: dois-je la resserer? »

« Oui, mon ami, ... dans votre porte-feuille. »

M. Pons (de Verdun.)

ENIGME.

Je suis le blanc époux d'une brune maîtresse,
Pour me l'ôter du sein il me faut déchirer;
Quoique je l'aime fort, lorsqu'elle me caresse,
Tout muet que je suis on m'entend murmurer.

Digitized by Google

Sans qu'on m'ait offensé je chante des injures,
Sans changer de couleur j'ose tout assurer;
Je provoque au combat et cause des blessures,
Et tout mort que je suis je fais rire et pleurer.
Je cache les secrets, quoique je les découvre;
Je souffre également et le bien et le mal;
J'ai partout de l'emploi, dans les champs, dans le Louvre;
Je sers à la maîtresse, à l'amant, au rival.
J'apprends les bonnes mœurs, et j'enseigne le vice;
Tout le monde est ravi de mon doux entretien:
Je sauve du trépas, j'annonce le supplice;
J'enrichis tout d'un coup, et je n'eus jamais rien.
Je suis le confident et l'héritier des sages,
Je conserve moi seul tous leurs trésors divers:
On lit dessus mon front tous les temps, tous les âges;
Et l'on y voit dépeint tout ce grand univers.

LOGOGRIPHE.

Je suis, ami lecteur, chéri de tout le monde,
Plus ou moins, c'est selon, sur la machine ronde.
Aucun m'a rarement autant qu'il le voudroit:
Me reconnoissez-vous, lecteur, à ce portrait?
Si ce n'est point assez pour me faire connoître,
Divise tous les pieds qui composent mon être:
En moi tu trouveras un mal des plus affreux,
Ce qui, presque toujours, rend les hommes hargneux;
Un animal rongeur; de douze mois l'espace;
Le cri d'un postillon, pour qu'on lui fasse place;
Une note en musique: à présent tu me sais;
Car j'en ai dit par trop, c'est pourquoi je me tais.

Par un Abonné.

CHARADE.

Mon premier, souvent simple, est quelquefois pompeux;
Mon second rend les fruits plus beaux, plus savoureux;
Mon entier se répand d'un air majestueux.

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier N°. est *Esprit.*
Celui du Logogriphe est *Fève*, où l'on trouve *feu*, *Eve*, *Eu*.
Celui de la Charade est *Cor-don*.

Digitized by Google

DES SCIENCES,

DES LETTRES ET DES ARTS.

Suite. *Voyez le dernier Numéro du Mercure.*

Nous n'avons considéré jusqu'à présent les sciences et les lettres que relativement à l'homme qui les cultive. Il faut sur-tout les considérer relativement à la société, qui en fait des moyens de conservation et de perfectionnement; et, sous ce dernier rapport, la prééminence des connoissances morales nous paroîtra encore plus assurée.

L'homme, en effet, appartient à la société par la nécessité de sa nature; et la grande erreur des philosophes du dix-huitième siècle, est de l'avoir considéré comme un être isolé qui n'appartient qu'accidentellement à la société, ou dont l'état naturel de société est un état prétendu primitif: état chimérique, et qui n'est pas même l'état sauvage tel que nous le connoissons.

L'homme doit donc être considéré dans la famille, société domestique, société de production; et, sous ce rapport, société physique; et dans le gouvernement ou l'Etat, société publique, société de conservation, c'est-à-dire de perfectionnement; et, sous ce rapport, société morale.

On voit déjà que les sciences et les arts physiques servent aux besoins physiques de la famille ou de l'homme domestique, et que les sciences morales qui sont proprement la science du *pouvoir* et des *devoirs*, servent à la direction et au gouvernement de la société publique, et doivent être l'objet des études de l'homme public.

En effet, de toutes les sciences physiques, géométrie, astronomie, métallurgie, zoologie, botanique, médecine, etc. les unes mesurent et divisent nos héritages, ou règlent sur le cours des saisons le temps de nos travaux; les autres nous

Digitized by Google

font connoître les plantes que nous devons cultiver, et leurs propriétés, les animaux qui nous aident dans nos labeurs, et les soins qu'ils demandent; et nous enseignent à façonner les métaux pour nos divers usages.

La médecine guérit nos corps, les arts mécaniques nous logent et nous vêtissent, l'agriculture nous nourrit; et toutes ces connoissances, absolument toutes, se rapportent plus ou moins prochainement, à quelque besoin de l'homme physique ou domestique.

La science de la religion, qui embrasse celle de la politique, éclaire l'homme sur le *pouvoir* de la Divinité, source première de tout *pouvoir* humain; et dans les rapports de l'homme avec la Divinité, c'est-à-dire, dans ses *devoirs*, elle lui montre le motif et la règle de ses *devoirs* envers lui-même et envers ses semblables, ou de ses rapports avec eux: car l'homme ne *peut* rien sur l'homme que par Dieu, et ne *doit* rien à l'homme que pour Dieu. Toute autre doctrine ne donne ni base au pouvoir, ni motif aux devoirs: elle détruit la société, en ne faisant du pouvoir qu'un contrat révocable à volonté; elle dégrade l'homme, en ne faisant de ses devoirs qu'un marché entre des intérêts personnels. La religion et la politique sont donc la science des hommes publics; et l'histoire, qui n'est que le récit des faits de la société religieuse ou de la société politique, ajoutant l'exemple aux leçons, nous fait voir dans l'indépendance du pouvoir et dans l'observation des devoirs, la cause de la prospérité de la société; et dans les atteintes portées au pouvoir, dans l'infraction des devoirs, le principe de sa décadence.

Sans doute le gouvernement doit favoriser la culture des sciences physiques et la pratique des arts mécaniques, parce qu'institué pour protéger l'homme et la famille, il doit seconder de toutes ses forces les moyens de leur conservation. Il fait même servir ces sciences à la défense extérieure de l'Etat, au commerce, à la navigation; il confie aux beaux-arts la mémoire des grands hommes et le souvenir des grandes actions; et la religion les emploie aussi à embellir ses temples, et à donner à son culte plus de pompe et de majesté. Mais ces

Digitized by Google

sciences et ces arts n'entrent que comme moyen accessoire et secondaire dans le but que se proposent les sciences morales; et s'il est utile à l'homme public d'employer ceux qui les cultivent, loin d'en faire lui-même l'objet de ses études, il doit en redouter le goût, comme une distraction dangereuse à des occupations plus importantes; et l'on a pu remarquer en France, avant la révolution, un peu trop de penchant dans les hommes publics à cultiver les sciences physiques, et que l'on peut appeler domestiques.

On ne peut s'empêcher d'observer, pour répondre à ceux qui exaltent outre-mesure les progrès que les sciences et les arts physiques ont faits dans le dernier siècle, que les plus grands travaux des arts qui existent en Europe, monumens du génie et de la puissance des Romains que le temps et la barbarie n'ont pu détruire, datent d'une époque où les sciences de calcul et la mécanique étoient encore dans leur enfance, et que, même bien avant l'invention de la boussole et les progrès de l'art nautique, et dès la plus haute antiquité, il y avoit dans le monde un commerce fort étendu, et il s'étoit fait des voyages maritimes de très-long cours. Sans doute l'industrie humaine est puissamment aidée aujourd'hui par les méthodes nouvelles de calcul et leur application aux arts, ainsi que par les machines qui ont été inventées; mais ce qui doit rabaisser notre orgueil, est, si l'on y prend garde, qu'à mesure que le génie devient la propriété de tous ou de la société, il est moins une qualité de l'individu; et sans doute aussi que plus on découvre, moins il reste à découvrir. Dans les arts, là où il y a beaucoup de machines pour remplacer l'homme, il y a beaucoup d'hommes qui ne sont que des machines, et dont toute l'industrie se borne à tourner toute la vie une manivelle, ou à faire mouvoir un balancier. Dans les sciences, à mesure qu'il y aura plus de *génie écrit*, on trouvera moins de ces *illuminations soudaines* qui distinguent les esprits originaux et créateurs, les premiers de tous dans la hiérarchie des intelligences humaines. Mais cette juste confiance que l'on doit aux inventeurs dans les sciences physiques, on l'accorde malheureusement aux innovateurs en sciences morales: et l'on voit

Digitized by Google

des hommes qui, faute de temps, de connoissance ou de réflexion, ne peuvent approfondir ces grandes questions, au lieu de déférer à l'autorité suprême de la société religieuse où se trouve la plénitude de la lumière et de l'intelligence, machines dans un autre genre, chercher leur religion toute faite dans Voltaire, leur morale dans Helvétius, comme ceux qui ne savent ou ne veulent pas calculer, cherchent des *comptes tout faits* dans leur *Baréme*.

C'est ici le lieu d'observer une différence essentielle qui distingue les sciences morales des sciences physiques.

Il a existé de tout temps, et aussitôt que l'homme et la famille, une géométrie, une botanique, une zoologie, une médecine, une astronomie, qu'on peut appeler naturelles ou domestiques. Les fables païennes, qui ne sont que des vérités défigurées, font les Dieux auteurs de tous les arts nécessaires aux hommes; et la raison toute seule est forcée de reconnoître que celui qui a créé le genre humain a dû lui donner, au premier instant de son existence, les moyens de se conserver. Effectivement, ces connoissances primitives, élémentaires, si nous les comparons aux nôtres, mais suffisantes à l'âge de chaque société, on les retrouve et chez les peuplades en état sauvage, et dans les familles champêtres qui, quoiqu'au sein des sociétés civilisées, vivent dans un état purement domestique.

C'est d'après ces connoissances pratiques et traditionnelles de sciences physiques et d'arts mécaniques, que le sauvage construit son canot et sa cabane, dirige sa course à travers les forêts, navigue sur les fleuves, connoît les plantes qui lui servent de nourriture ou de remède, et les animaux qui peuvent fournir à ses besoins; fabrique ses armes, ses vêtemens et ses ustensiles, et donne à tout ce qu'il fait, sinon la forme la plus parfaite, du moins une forme régulière, je veux dire suffisante et appropriée aux fins qu'il se propose. C'est d'après ces mêmes connoissances, qui ont, et de bien long-temps, précédé nos théories et nos explications, que le paysan, loin des savans et des cités, pratique avec confiance ce qui souvent est, pour nous, matière à discussion et à problème; qu'il bâtit

Digitized by Google

sa chaumière, fabrique ses outils, élève ses bestiaux, cultive ses terres, et en manufacture les produits pour ses divers usages; et quoique les philosophes soient portés à regarder toute cette pratique immémoriale comme une routine, ainsi qu'ils regardent tous les vieux principes comme des préjugés, il est aisé de remarquer que leurs prétendues découvertes n'ont, heureusement sans doute, rien changé à la pratique générale et constante des premiers et des plus nécessaires des arts, dont les progrès sont dus plutôt à l'industrie successive de ceux qui les exercent, qu'aux lumières de ceux qui dissertent sur leurs procédés. Ces nouvelles méthodes d'agriculture et de bien d'autres arts, prônées à grand bruit, éprouvées à grands frais, ne sont nulle part usuelles, même chez leurs inventeurs. Les inventions les plus heureuses ne sont presque jamais que l'introduction dans un pays de ce qui étoit depuis long-temps connu et usité dans un autre; et souvent même les savans n'ont fait que chercher la raison des pratiques populaires. Ainsi, l'on saignoit bien avant de connoître la circulation du sang; on faisoit des pompes avant d'avoir découvert la pesanteur de l'air, et l'on dérivoit les eaux avant de se douter seulement des lois de l'hydraulique.

Concluons donc qu'il y a eu de tout temps chez les hommes, et dans toutes les sociétés, même les moins avancées, toutes les connoissances physiques nécessaires à leur conservation; que jamais société n'a péri faute de cette connoissance; et que cette connoissance plus ou moins étendue, suivant l'âge des diverses sociétés, s'est toujours développée à mesure de leurs besoins, et plutôt par des progrès insensibles que par de grandes et subites découvertes.

Mais il n'en est pas de même de la morale. Sans doute il y a eu chez tous les peuples une religion et une morale *naturelles*, venues aussi, comme les connoissances primitives des arts accessoires, par une tradition immémoriale qui remonte à l'origine du genre humain, et par conséquent à Dieu, père des hommes, et qui en a été *nécessairement* le premier instituteur; mais bien loin que cette religion et cette morale naturelles aient suffi à la conservation morale des sociétés, je veux

Digitized by Google

dire à leur perfection, comme les arts ont suffi à leur conservation physique, les passions humaines ont partout plus ou moins obscurci, effacé même ces principes de religion et de morale naturelles par toutes sortes d'erreurs et d'extravagances, même là où les besoins des hommes ont le mieux développé et le plus perfectionné les connoissances naturelles des sciences et des arts; et l'on peut dire que les hommes ont souvent détérioré la morale, à mesure qu'ils ont perfectionné la physique. Ce n'est que la religion révélée, et la morale qu'elle a enseignée à l'homme, et le droit politique qu'elle a introduit dans les gouvernemens, qui ont fait disparoître de l'état public et légal des sociétés les grands désordres, les désordres publics, et qu'on pourroit appeler *les péchés du monde*, parce qu'ils étoient universellement pratiqués dans les mœurs, et permis ou publiquement avoués par les lois: la polygamie, le divorce, l'usure excessive, le meurtre de l'enfant, l'esclavage de l'homme, la prostitution religieuse, les spectacles barbares ou licencieux, le droit atroce de guerre qui mettoit le vaincu tout entier à la disposition du vainqueur, le culte des fausses divinités, et le plus criminel de tous les désordres, l'immolation des victimes humaines.

Les sciences morales, qui sont toutes renfermées dans la science du Christianisme, appliqué à la direction morale de l'homme, et au gouvernement politique de la société, sont donc nécessaires à la conservation de la société, comme la connoissance des arts physiques est nécessaire à la subsistance de l'homme; mais avec cette différence, que l'enseignement de la morale chrétienne ne pourroit cesser ou faire place à l'enseignement d'une autre morale, sans que la société ne retombât dans un chaos moral et politique, dont notre révolution nous a donné l'idée et fourni l'exemple; au lieu que les sciences physiques, au moins dans beaucoup de parties, pourroient n'être plus cultivées, sans qu'il en résultât un désordre sensible dans la société même domestique. A la vérité, on ne sauroit peut-être plus résoudre les difficultés d'une géométrie transcendante, mais on bâtiroit des maisons, on fileroit la laine, on ourdiroit des étoffes. On oublieroit peut-être

Digitized by Google

les prodiges ou les prestiges de l'électricité et du galvanisme, mais les bienfaisantes merveilles de l'agriculture n'en seroient pas moins à notre usage journalier. On ne connoîtroit peut-être plus aussi bien les plantes de l'Amérique et les animaux de l'Afrique, mais la culture des plantes usuelles, et l'éducation des animaux domestiques n'en seroient pas moins pratiquées; si l'on observoit avec moins d'attention la structure du corps humain, on n'en seroit pas moins habile à sonder l'abyme de son cœur; et en un mot, n'y eût-il plus de botanistes de profession, de chimistes, de zoologistes, de naturalistes, il y auroit des rois, des magistrats, des guerriers, des prêtres, des laboureurs, des artisans, des orateurs, des poètes, des moralistes, des jurisconsultes, la religion, la morale, la politique, les lois, les mœurs, l'ordre enfin, et par conséquent toute la société : car là où est l'ordre, dit le grand livre, « tout le reste vient comme surcroît. »

Il semble même aujourd'hui que les grandes créations du génie de la physique soient épuisées. Le petit esprit succède; et l'on cherche moins à découvrir qu'à perfectionner, ou plutôt à raffiner sur la perfection (1). C'est ce dont on peut se convaincre, en lisant dans les journaux les comptes rendus à la *Société d'Encouragement*, et dans le *Journal de Physique*, des progrès annuels des arts et des sciences. Assurément, ceux qui jouissent des productions des arts sans être initiés dans leurs petits secrets, doivent être étonnés d'apprendre qu'on propose encore des prix pour la construction d'un métier à faire des étoffes façonnées et brochées; pour la fabrication des peignes des tisserands; pour la fabrication du fer-blanc, etc. etc. après avoir admiré depuis si long-temps ces belles étoffes à grands ou à petits dessins, sorties de nos fabriques, et qui servoient aux ornemens d'Eglise, aux tentures des appartemens, aux ajustemens même des femmes; ces belles toiles de Flandres ou de Hollande, qui réunissent la solidité

(1) Voyez des réflexions sur ce sujet dans le Numéro du *Mercure* du 28 mars dernier, par M. *Guairard*, dont les articles offrent un rare mérite de principes, d'érudition, de raisonnement et de style.

Digitized by Google

des tissus de fil à la finesse des mousselines des Indes; ces ouvrages de fer-blanc battu, qui ont le poli et les formes élégantes des pièces d'orfévrerie. Nous avons le bien, nous voulons le mieux; nous avons le mieux, nous voulons le mieux du mieux; nous cherchons *le fin du fin*, comme disent les bonnes gens; et nous ressemblons à cet homme *aux petites commodités*, dont parle La Bruyère : « Hermippe faisoit dix » pas pour aller de son lit dans sa garde-robe, il n'en fait plus » que neuf par la manière dont il a su tourner sa chambre : » combien de pas épargnés dans le cours d'une vie ! Ailleurs, » l'on tourne la clé, l'on pousse contre où l'on tire à soi, et » une porte s'ouvre : quelle fatigue ! Voilà un mouvement de » trop qu'il sait s'épargner; et comment ? C'est un mystère » qu'il ne révèle point. Il est à la vérité un grand maître » pour le ressort et la mécanique, pour celle du moins dont » tout le monde se passe. Hermippe tire le jour de son appar- » tement d'ailleurs que de la fenêtre; il a trouvé le secret de » monter et de descendre autrement que par l'escalier; et il » cherche celui d'entrer ou de sortir plus commodément que » par la porte. »

Je ne dirai pas que cette recherche hâtée, forcée, d'une perfection quelquefois chimérique dans les arts, a des inconvéniens domestiques et politiques; qu'elle favorise beaucoup trop les progrès du luxe et l'instabilité de la mode; et qu'au lieu que le progrès lent, mais infaillible, des arts laissés à eux-mêmes, donne le temps aux anciens ouvrages et aux anciens ouvriers de s'user et de finir sans déplacement et sans révolution, ces progrès trop pressés tendent à élever sans cesse de nouveaux ouvriers sur la ruine et la misère des anciens. Je ne dirai pas cela, parce que peut-être je ne serois pas entendu; mais je ferai remarquer que, tandis que nous ne sommes jamais contens de la perfection des arts, nous le sommes toujours assez de la perfection de la morale. Les artistes disent : « Ce qui est bon, ce qui est parfait, il faut le » perfectionner encore. » Et les législateurs disent, écrivent : « Lorsque les mœurs sont corrompues, il faut affoiblir les lois. » C'est-à-dire, ce qui est mauvais, il faut le dété-

Digitized by Google

riorer; et en même-temps que, pour la facilité du luxe et des besoins factices, nous ajoutons sans cesse à la théorie des arts, nous entourons la vertu de difficultés et de dangers, en corrompant par d'imprudentes tolérances les lois qui sont la théorie des mœurs.

La physique a fait, de son côté, ses petites découvertes. On a aperçu enfin de l'irritabilité dans la *laitue*, et les conduits par où respirent le *sureau*, l'*hyèble* et l'*hortensia*. La minéralogie, plus riche de trois nouveaux métaux, le *rhodium*, l'*irridium* et l'*osmium*, possède en tout vingt-neuf métaux. Hélas, la société n'en possède que deux, et la cupidité qu'ils allument y produit d'étranges désordres! La chimie a fait aussi ses petites décompositions, et soumis à de nouvelles analyses les substances une fois analysées. L'astronomie a découvert à la vérité, dans la lune, un *point lumineux*, qui est infailliblement un volcan, et ne peut être que cela; car ce n'est pas, cette fois, *une souris logée entre les verres*: mais après tant d'observatoires, d'observateurs et d'observations, elle nous apprend que les étoiles sont cinq fois plus près de nous qu'on ne l'avoit cru jusqu'ici. Certes, si l'astronomie est une *haute* science, ce n'est pas, en tout du moins, une science *exacte*; et s'il n'y avoit pas plus de certitude dans ses autres théories, de tous les *Essais* sur l'astronomie, le plus satisfaisant seroient les vers sublimes de M. de Fontanes.

Je rentre dans le sujet général de cette discussion, et je dis que si les connoissances morales sont nécessaires à la direction de la société, si les connoissances physiques sont utiles à la subsistance de l'homme, les premières sont au-dessus des autres, comme la société est au-dessus de l'homme, le général au-dessus du particulier, l'intelligence au-dessus de la matière, et les devoirs au-dessus des besoins.

Ceux qui classent les connoissances humaines dans un ordre inverse, et donnent ainsi le pas aux sciences physiques, suivent en cela beaucoup moins leur propre esprit que l'esprit de leur siècle: donc les philosophes les plus vantés, rétrogradant vers les idées matérielles de l'enfance, ne voient dans l'homme que des organes et des sensations; dans les relations,

Digitized by Google

que des besoins et des jouissances ; dans la société, que le *nombre ;* dans l'univers enfin, que la matière (1). De là, le vice justement reproché à l'éducation moderne, de faire des sciences de mesure et de calcul, utiles au petit nombre, le fonds de l'instruction pour tous : étude stérile et solitaire, dans laquelle l'esprit, agissant sur lui-même, se dessèche, se consume sur des abstractions muettes pour la raison comme pour le cœur, et devient quelquefois inhabile à concevoir les hautes vérités et les grands sentimens de la morale.

On occupoit aussi naguère beaucoup trop les enfans de zoologie, de botanique, d'histoire naturelle ; et soit que les études géométriques, qui supposent plus de patience que de génie, absorbent la faculté de penser, ou même la faussent, en lui faisant contracter l'habitude de soumettre au compas et au calcul ce qui doit n'être que jugé et senti ; soit que les recherches d'histoire naturelle qui exigent plus de mémoire que d'esprit, rétrécissent l'intelligence en l'arrêtant sur une foule de détails minutieux, il est certain que les siècles où ces sciences seront exclusivement cultivées, ne seront point des siècles d'éloquence, de poésie, de religion, de morale. Les esprits bornés en prennent occasion de contester l'utilité des belles-lettres ou la vérité de la religion ; mais les hommes éclairés n'y voient que l'influence dangereuse de ces cultures ingrates, où, hors quelques-uns qui en font aux arts des applications utiles, le grand nombre laboure sans semer, et voit la première fleur de l'imagination, et même du sentiment, se flétrir sur des contemplations arides, et de stériles nomenclatures.

Il peut néanmoins être utile pour le progrès des sciences

(1) Ce matérialisme passe dans l'expression littéraire. On a beaucoup applaudi ce vers d'une tragédie nouvelle :

..... J'avois lentement amassé la vengeance.

Les bons auteurs du siècle de Louis XIV auroient dit *médité* la vengeance, parce que la vengeance se *médite* et ne s'*amasse* pas ; mais la figure est toute physique, et elle plaît par de secrets rapports aux dispositions générales du siècle.

physiques

Digitized by Google

physiques et des arts mécaniques, que ceux qui les cultivent et qui y ont consacré tous leurs talens et leurs veilles, attachent à leurs travaux une grande importance; dussent-ils même mettre leurs connoissances au-dessus de toutes les autres, et se croire eux-mêmes les personnages les plus utiles à l'Etat. Cette opinion n'a rien de dangereux tant qu'elle ne sort pas du cabinet du savant, ou de l'atelier de l'artiste : et, s'il faut des comédies, cette vanité des diverses professions peut fournir aux poètes une mine inépuisable de ridicules : Molière y a puisé des sujets de scènes aussi plaisantes qu'elles sont philosophiques. Mais ce ridicule devient un véritable désordre, si les gouvernemens, qui doivent tout voir de très-haut pour tout mettre à sa place, épousant les prétentions particulières des savans ou des artistes, perdent la juste mesure des choses, et donnent aux études physiques l'importance qui n'est due qu'aux sciences morales, à ces sciences qui sont proprement les sciences de la société, et où se trouve la règle du pouvoir et des devoirs. Les études physiques peuvent faire la réputation d'un savant, mais elles ne sauroient faire la gloire d'une nation. C'est à ses orateurs, à ses poètes, à ses moralistes, à ses politiques, que la France doit la prééminence morale qu'elle avoit obtenue en Europe, et non à ses physiciens ou à ses géomètres. Dans ce genre de connoissances, les autres peuples nous ont égalés, ou même surpassés; et je crois même que la haute estime accordée de nos jours aux mathématiques, a été cause que nos philosophes, plus jaloux de la gloire de la géométrie que de celle de leur pays, ont professé une admiration exagérée pour tout ce qui nous venoit de la patrie de Newton.

Il faut observer encore que les chefs-d'œuvre des grands maîtres en sciences morales peuvent tout au plus être égalés, et ne sauroient être surpassés. La gloire de ces beaux génies est si bien affermie et si universellement reconnue, que ceux même qui aspirent à devenir leurs rivaux, commencent par rendre hommage à la supériorité de leurs talens. Mais il n'en est pas tout-à-fait ainsi dans les sciences physiques : le progrès continuel et indéfini des connoissances physiques; des

Digitized by Google

expériences mieux faites; des faits en plus grand nombre et mieux observés; des méthodes de calcul plus simples et plus rigoureuses, sont cause que les derniers venus, quelquefois avec moins de génie, font oublier ceux qui les ont précédés dans la même carrière, et souvent les redressent, tout en se servant, pour aller en avant, de leurs découvertes, et même de leurs erreurs. Aujourd'hui, un élève de l'école polytechnique peut savoir plus de géométrie que Newton lui-même, puisqu'il peut savoir son *Newton* et ce qu'on a ajouté à la science depuis ce grand géomètre. Qui de nous n'a pas été accoutumé, dès son enfance, au plus profond respect pour les noms de Buffon et de Linnée? Et cependant on apprend aujourd'hui que Buffon passe, aux yeux des savans, plutôt pour un grand écrivain que pour un profond naturaliste; et que Linnée, ou *Linnæus* (car on lui rend son nom en *us* depuis qu'on le dépouille de sa science), a beaucoup plus travaillé ses succès que ses ouvrages, et qu'il y a plus d'adresse et de *savoir faire* dans sa réputation, que de solidité dans ses systèmes: nouvelle preuve de la supériorité des sciences morales, complètes dès leur origine, parce qu'elles sont nécessaires au premier âge de la société comme au dernier, et dans lesquelles, pour cette raison, on peut présenter la vérité sous de nouvelles formes, mais non découvrir de nouvelles vérités, *non nova, sed nove*; au lieu que la science physique, donnée à l'homme comme un amusement dans le lieu de son exil, doit, pour remplir jusqu'à sa fin cette destination, offrir à son goût inépuisable pour la nouveauté un continuel aliment. Et de là vient que les erreurs en physique laissent le monde matériel tel qu'il est; et que le soleil n'éclaire pas moins l'univers, soit qu'on le croie fixé au centre du système planétaire, ou qu'on le croie en mouvement autour de la terre; au lieu que les erreurs en morale jettent le trouble dans le monde social, et qu'il n'est pas indifférent, par exemple, de placer le pouvoir dans le peuple, ou de le confier à un chef unique.

On ne peut s'empêcher d'être frappé du contraste que présente aujourd'hui l'étude de l'histoire naturelle: d'un côté, ce sont des détails d'une extrême ténuité, une recherche d'in-

Digitized by Google

finiment petits qu'on n'aperçoit qu'au microscope, une décomposition sans fin des parties les plus imperceptibles de la matière; il me semble même avoir vu dans les éditions complètes de M. de Buffon, des tables anatomiques contenant la mesure en pouces et en lignes, des plus petits organes des plus petits animaux; et lorsqu'on rapproche cette extrême exactitude dans les petites choses, des erreurs du même auteur sur la *Théorie de la Terre*, on ne peut s'empêcher de s'écrier: *Vanité des vanités!* et de voir le petit esprit, c'est-à-dire, l'esprit des petites choses, qui a été le trait caractéristique du dernier siècle. C'est cependant avec toutes ces petites choses que se font de grandes réputations, et l'on peut dire: *In tenui labor, at tenuis non gloria.* Ces recherches minutieuses étendent la science plutôt qu'elles n'agrandissent les esprits. Il faudroit peut-être considérer la nature plutôt en poète qu'en chimiste, et la peindre au lieu de la décomposer. Néanmoins, cette extrême petitesse de détails seroit d'un grand prix, même aux yeux d'un homme instruit et d'un esprit élevé, si l'on n'y cherchoit que des motifs d'admiration pour la puissance et la sagesse du Créateur, plus merveilleuse peut-être dans les organes du ciron que dans ceux de l'éléphant. Mais bien loin de s'élever à ces considérations qui ennoblissent tout, et donnent aux plus petites choses une importance réelle, trop souvent les hommes les plus occupés de l'étude et de la contemplation de la nature, font servir leur science à nier l'existence de la Divinité ou à calomnier sa sagesse; et nous ressemblons à des enfans mal élevés, qui, introduits dans un cabinet de curiosités, après avoir tout regardé, touché à tout, quelquefois tout dérangé, au lieu de remercier le maître de sa complaisance, sortiroient sans l'avoir salué, et finiroient même par lui dire des injures.

Mais en même temps, des esprits plus étendus ou plus systématiques, qui sentent ce côté foible des sciences naturelles, essaient de leur donner plus d'importance, en généralisant ces connoissances, toutes de particularités et de détails, et, si j'osois me servir de cette expression, toutes *de pièces et de morceaux*: ils classent, bon gré, mal gré, tous ces faits dans

Digitized by Google

des systèmes généraux, où de grands mots semblent présenter de grandes idées, et ne déguisent quelquefois que d'insignes extravagances. Avant d'avoir examiné la grande question de savoir si l'on peut généraliser la science des corps, et s'il y a une autre science générale que la métaphysique, qui n'est à proprement parler que la science morale considérée dans sa généralité la plus absolue; avant d'avoir fait la différence de la *collection* ou de la totalité à la *généralité*, et s'être demandé à eux-mêmes si les corps étendus, divisibles, successifs, bornés à un *temps* et à un *lieu*, peuvent être considérés *généralement* ou bien *collectivement;* et s'il y a un autre être *général* que l'intelligence, et d'autres rapports *généraux* que ceux qui existent dans les esprits, les savans ne nous parlent que de la *nature*, de la *chaîne* des êtres, de *végétal originaire*, d'*animal unique*, prototype de tous les végétaux et de tous les animaux, et dont toutes les plantes et tous les animaux (l'homme compris) ne sont que des modifications. Dans ce système, récemment combattu par M. Deluc, le savant de l'Europe le plus versé dans la connoissance de la nature, et qui a le mieux vu la fin et le véritable objet de toutes les sciences physiques, « tous les animaux, toutes les » plantes, ne sont que des modifications d'un animal, d'un » végétal originaire..... Le règne animal n'est en quelque » sorte qu'un animal unique, mais varié et composé d'une » multitude d'individus, tous dépendans de la même ori» gine..... Les êtres les plus imparfaits aspirent à une » nature plus parfaite. C'est pourquoi les espèces remontent » sans cesse à la chaîne des corps organisés par une sorte de » *gravitation vitale*..... Les animaux tendent tous à » l'homme; les végétaux aspirent tous à l'animalité; les mi» néraux cherchent à se rapprocher du végétal..... » Si l'on considère que la terre couverte d'eau a été exposée » aux rayons du soleil pendant une multitude de siècles, les » substances les plus échauffées par ses rayons, et favorisées » par l'humidité, se sont peu-à-peu figurées à l'aide de cette » vie interne de la matière, et elles ont donné naissance à *une* » *sorte* d'écume ou de limon gélatineux, qui a reçu graduel-

Digitized by Google

» lement une plus grande activité par la chaleur du soleil. » *Sans doute*, on vit paroître des ébauches *informes*, des » êtres imparfaits, que la main de la nature perfectionna » lentement, en les imprégnant d'une plus grande quantité » de vie. D'ailleurs, la terre, dans sa jeunesse, devoit avoir » plus de sève et de vigueur végétative que dans nos temps » actuels, que nous la voyons épuisée de productions.... » Notre monde est *une sorte* de grand polypier, dont les » êtres vivans sont les animalcules. Nous sommes des *espèces* » de parasites, de cirons; de même que nous voyons une » foule de pucerons, de lichens, de mousses, et d'autres races » qui vivent aux dépens des arbres. Nous sommes formés de » l'écume et de la crasse de la terre. » Je n'ai pas besoin de faire remarquer combien ces expressions, *atténuantes, une sorte, une espèce, en quelque sorte, sans doute*, etc., sont peu philosophiques, et annoncent dans les auteurs de méfiance de leurs systèmes.

Ainsi nous sommes tous primitivement formés *de la crasse de la terre, fécondée par la chaleur du soleil.* Ainsi un bloc de grès tend ou aspire à devenir un chêne; une rose à devenir un limaçon; un poisson à devenir un homme; et l'homme.... « L'homme est précipité à jamais dans l'abyme » du passé et de l'avenir. » Et si nous ne sommes pas d'abord convaincus de ces nobles vérités, qui assignent au roi de l'univers une si haute origine, lui donnent de si dignes rivaux, proposent à ses espérances une fin si consolante, à ses devoirs un motif si encourageant, à ses passions un frein si efficace, c'est que « la foiblesse de nos organes et l'imper- » fection de nos instrumens nous empêchent d'apercevoir ces » lointains univers, de cet atome de boue sur lequel nous » rampons un instant, pour nous perdre à jamais dans l'océan » de la mort. »

On s'est beaucoup occupé en France de la *liberté de la presse*, et jamais on n'a pris en considération *l'honneur de la presse;* mais si les gouvernemens doivent maintenir la liberté de la presse en faveur des auteurs, les auteurs, par égard pour leur nation, ne devroient-ils pas prendre un peu

Digitized by Google

plus de soin de l'honneur de la presse? Et si l'autorité des lois ne permet pas de diffamer un citoyen dans des écrits clandestins, ne pourroit-il pas y avoir, dans les compagnies littéraires, une autorité, au moins de discipline, pour empêcher qu'on ne déshonorât une nation par des écrits publics? Il n'y a pas un Français instruit qui ne dût être couvert de confusion, si un Anglais sensé lui soutenoit qu'on croit en France de pareilles absurdités, puisqu'elles sont enseignées, *avec approbation et privilége*, par des auteurs connus. Dans le dernier siècle, nous pouvions, dans ce genre, tout hasarder impunément. Le gouvernement n'étoit pas plus fort que la philosophie. Notre politique inspiroit le mépris, et notre morale l'horreur ou la pitié; et comme nous ne pouvions exciter l'envie, les étrangers nous faisoient grace de la censure, ou même, plus rusés que nous, ils donnoient à notre philosophie des éloges intéressés, que nos philosophes rendoient avec usure à leur politique. Mais aujourd'hui nous ne sommes plus une nation sans conséquence. Nous sommes trop forts pour n'être pas raisonnables; et les Français seront à l'avenir obligés d'être des modèles, sous peine de ne passer que pour des conquérans. Les nations étrangères, qui n'ont pu résister à nos armes, chercheront à se dédommager sur nos doctrines. Encore quelques systèmes insensés d'histoire naturelle, de physiologie; encore de l'obstination à défendre les doctrines politiques et religieuses qui ont bouleversé l'Europe, et nous ferons de nos propres mains, à la raison publique en France, à cette considération qui a fait la puissance morale de notre patrie, plus de mal que nos ennemis n'en ont voulu faire à sa puissance territoriale. La folie de nos systèmes vengera les peuples vaincus de l'impuissance de leurs armes; et ce que le poète disoit du déréglement des mœurs chez les Romains, on l'appliquera un jour au déréglement de nos esprits :

. . . . . *Sævior armis*
Stultitia incubuit, victumque ulciscitur orbem.

DE BONALD.

Digitized by Google

Discours prononcé dans la séance publique tenue par la Classe de la Langue et de la Littérature françaises de l'Institut de France, le 6 mai 1807, pour la réception de S. Em. Mgr. le cardinal Maury, archevêque-évêque de Montefiascone et de Corneto, premier aumônier de S. A. I. Mgr. le prince *Jérôme-Napoléon*. Broch. in-4°. Prix : 3 fr., et 3 fr. 75 cent. par la poste. A Paris, à l'Imprimerie des Sourds-Muets, faubourg Saint-Jacques; et chez *le Normant*.

Deux époques seront également célèbres dans les fastes de notre histoire et dans les annales de l'Académie Française : la rentrée de S. Em. Mgr. le cardinal Maury dans sa patrie, marquera le terme d'une révolution dévastatrice, et le changement heureux arrivé dans la politique et dans la morale ; sa réception dans la Classe de la Langue et de la Littérature françaises de l'Institut, sera le moment de la renaissance des bonnes études et du bon goût. La première de ces deux époques nous rappelle un temps bien fécond en souvenirs douloureux pour son cœur, mais honorables pour sa gloire : elle nous console du passé, par l'espoir qu'elle nous offre d'un avenir dans lequel ses talens seront employés avec plus de fruit au perfectionnement de la raison humaine et au bonheur de son pays. La seconde époque est déjà l'accomplissement des promesses de la première, puisqu'elle nous représente ce courageux défenseur de l'autel et du trône, cet éloquent soutien des principes littéraires consacrés dans la nation française, par une longue expérience et par de glorieux succès, siégeant au milieu des savans de cette même nation, et donnant au feu divin de la saine littérature, conservé dans cette illustre compagnie, par un petit nombre de membres, toute l'activité, toute la force et tout l'éclat de ses plus beaux jours.

Il y a long-temps, sans doute, que le nom de cet homme étonnant par sa destinée autant que par son caractère, appartient à l'histoire, et qu'il est placé dans le souvenir des hommes, à côté du nom des premiers orateurs de la Grèce et de l'ancienne Rome. Avant de quitter la France, il avoit fait tout ce que le devoir le plus rigoureux pouvoit exiger pour la sauver du malheur qui la menaçoit ; et lorsqu'il l'eut quittée, ses généreux, mais inutiles efforts avoient laissé, jusque dans la classe la moins capable de les apprécier, une impression d'estime qu'aucun événement n'a pu changer ; et cela

Digitized by Google

dans un temps où les réputations les plus brillantes et les plus populaires varioient et s'évanouissoient comme les circonstances qui les avoient fait naître. Il sembloit néanmoins exilé pour toujours de sa patrie, bien moins à la vérité par la fureur des partis, qui se détruisoient successivement, que par la nouvelle dignité qu'il venoit de recevoir des mains vénérables du chef de l'Eglise chrétienne, et qui paroissoit devoir le retenir loin de nous, dans la paix qu'il avoit si bien méritée, mais dont il n'étoit pas encore certain qu'il pût jouir. Assis sur la pourpre romaine, ses vœux pour la prospérité du peuple français n'étoient pas douteux; mais sa carrière politique étoit terminée : ce qu'il avoit fait suffisoit à sa réputation, et ce qu'il avoit voulu faire venoit de lui gagner tous les cœurs.

Ils ne se trompoient pas dans l'hommage secret qu'ils rendoient à ses intentions passées et à ses desirs présens, tous ces cœurs fidellement informés par la raison, par la justice, ou seulement par cet unique sentiment de l'honnête et du beau, qui frappe tous les esprits. Tandis qu'il ne leur restoit que la mémoire de ses longs travaux et le regret de sa perte, le nouveau prélat nourrissoit encore l'espérance de revoir les lieux auxquels il avoit laissé de si profonds souvenirs, d'embrasser quelques amis échappés au ravage de nos fatales discordes, et peut-être d'ajouter, par de nouveaux services, une nouvelle palme à sa gloire, et de nouvelles obligations à notre reconnoissance.

Ce qui n'étoit qu'une espérance, formée dans l'intérieur de son ame par l'amour inné de son pays, plutôt que par l'austère raison, s'est changé tout-à-coup en réalité. Un miracle s'est opéré dans l'horizon politique; les tempêtes se sont dissipées; le calme et la sérénité sont revenus sur cette France, qui n'a besoin que d'un moment de repos pour paroître plus belle que jamais. Les portes de l'Etat s'ouvrent à tous ses enfans; ils rentrent en foule sur cette terre promise; et le prince de l'Eglise, qui, dans leur retraite, avoit été plus d'une fois pour eux comme un autre Moïse, plus heureux que ce législateur des enfans de Jacob, revoit enfin, après quinze ans d'épreuve, cette capitale du monde civilisé, plus brillante qu'il ne l'avoit laissée, et cette nation belliqueuse, plus grande encore et plus forte depuis ses infortunes.

Ce retour imprévu dut sans doute étonner quelques esprits, qui n'ont pas encore eu le bonheur d'éprouver leur propre vertu. Tout effort sublime les trouve froids, parce qu'ils n'ont pas rencontré l'occasion d'en faire de semblable; il ne leur manque, pour juger sainement les vrais motifs des grandes

Digitized by Google

actions, que d'avoir été mis à portée d'en être les auteurs : ils sauroient alors ce que peut produire l'attachement à la patrie, l'amitié, la gloire acquise parmi ses compatriotes, et ce tourment d'une ame ardente, qui sent toute sa force, et qui veut, comme malgré nous, produire au-dehors toutes ses facultés, pour un avantage public. Ils comprendroient que partout où l'homme de bien se sent appelé par quelque grand intérêt, l'honneur lui commande impérieusement de s'y rendre, et qu'il ne peut jamais étouffer sa voix.

Et quel intérêt plus légitime que celui qui se rencontre dans cette circonstance mémorable, peut jamais exciter un cœur généreux à se dévouer encore pour la gloire d'une nation qu'il aime, et chez laquelle il reste de si grandes choses à faire, pour la replacer au rang qu'elle doit occuper dans l'ordre moral et littéraire ? Toutes les vertus, tous les talens ne devroient-ils pas s'empresser, à son exemple, de se réunir au centre commun, d'où la lumière doit se répandre jusque dans les dernières classes de la société ? Ne devroient-ils pas former entr'eux une sainte ligue contre les corrupteurs des mœurs et du goût, et ne laisser qu'aux esprits obscurs le triste avantage de se faire connoître en se déshonorant ?

Quel que soit à cet égard le succès des vœux que nous formons, le retour de *Son Eminence* au milieu d'un peuple dont il a si bien défendu les véritables intérêts, ne peut être qu'un triomphe pour le prélat, en même temps qu'un jour de bonheur pour la nation qui l'a reçu dans son sein. Toute sa vie politique pourroit nous servir de garant, s'il en étoit besoin ; mais les témoignages d'estime et de bienveillance dont il a été comblé par le plus vénérable des hommes, *par l'immortel Pie VI*, comme il l'appelle lui-même, imprime à toute sa personne un caractère sacré qui l'en dispense.

Ce que nous ne faisons qu'indiquer ici des motifs et des intentions de *Son Eminence*, n'est pas une simple conjecture tirée de la candeur de ses procédés et de sa franchise reconnue ; c'est un fait réel qui se trouve développé dans tout le discours qui va nous occuper dans ce moment, sans cependant qu'il s'y rencontre un seul mot qui fasse pressentir le besoin d'aucune déclaration, ou même d'aucune explication. Les faits parlent assez. Lorsque dans un éloge obligé, l'orateur a le courage d'opposer à la foiblesse déplorable de son prédécesseur, l'héroïque dévouement d'un homme de bien, il montre suffisamment qu'il y a dans son ame un plus noble dessein que celui de remplir un devoir d'étiquette, et qu'il ne parle pas uniquement pour obtenir un laurier littéraire. C'est une observation que le lecteur a déjà pu faire, en lisant dans le dernier numéro

Digitized by Google

du Mercure, le rapide éloge de M. Target, dans lequel se trouve une réticence, plus terrible qu'aucune expression que l'orateur eût pu faire entrer dans son discours. Silence auguste, qui retentit au fond des cœurs, et dont il est trop facile de donner l'explication!

Mais ce qui la rend encore plus cruelle pour la mémoire de celui qui l'a méritée, c'est l'éloquente effusion de cœur qui la suit immédiatement, et qui nous retrace une des scènes les plus touchantes de notre malheureuse histoire : c'est l'éloge du respectable et malheureux Malesherbes, qui n'a pas même, en mourant, emporté la consolation d'avoir pu rendre sa défense et sa mort utiles à son illustre client.

Le contraste est frappant, sans doute; mais il faut savoir plaindre celui qui a refusé l'insigne honneur d'un pareil éloge, et qui s'est exposé à souffrir une comparaison de cette nature. (1)

On doit reconnoître qu'il suffiroit toujours de citer notre illustre orateur pour le louer dignement, et qu'il faudroit offrir ici tout son discours, pour le louer autant qu'il le mérite. La sage ordonnance de toutes les parties qui le composent, la raison lumineuse qui en fait la base, la justesse de toutes les idées dont il est rempli, et l'éminente clarté du style qui les exprime, satisfont tout à-la-fois la raison, le cœur et l'esprit. L'exorde, dans lequel le prélat nous a donné l'abrégé de son histoire et de ses sentimens, fixe d'abord l'attention, par l'attrait du sujet et par la noble simplicité de l'élocution; nous l'avons cité tout entier dans cet ouvrage périodique, et ce modèle de goût et de franchise a dû faire naître le désir de connoître ce qui le suit.

Une circonstance particulière, qui se rencontre dans la situation de l'orateur, méritoit d'être remarquée: « En me » réunissant au corps littéraire le plus illustre de l'Europe, » a dit Son Eminence, j'y parois maintenant à la suite de » mon dernier prédécesseur, dont j'étois autrefois l'ancien » sur votre liste. Je suis le premier dans ce moment, je serai » le seul qu'on ait jamais vu ici à côté de son successeur, » qui est l'un de vous, Messieurs, sans que je puisse le con-

(1) Peu d'instans avant l'ouverture de la séance dans laquelle le discours de S. Em. a été prononcé, les amis de M. Target avoient fait distribuer à la foule des curieux un petit écrit dans lequel on cherchoit à former l'opinion contre tout ce qui pourroit se rencontrer dans le discours de S. Em., sur le refus trop fameux que le jurisconsulte a fait de se charger de la cause de Louis XVI. C'est une grande maladresse, puisqu'ils lui ôtoient jusqu'à la pitié si naturelle que l'on accorde toujours à celui qui est assez malheureux pour n'avoir pas même un défenseur.

Digitized by Google

» noître jamais; et le jour où je recouvre mon rang dans » l'Académie, que Louis XIV comptoit si justement parmi » les plus beaux titres de gloire de la France, formera dans » vos annales une époque unique, où le même orateur aura » prononcé, dans la même société différemment organisée, » deux discours de réception solennelle, à vingt-trois années » de distance l'un de l'autre. »

Il étoit bien naturel qu'après avoir fait cette remarque, l'orateur exprimât le sentiment que sa réinstallation lui faisoit éprouver.

« Mais, dit-il, si les circonstances de ma réélection me » placent à vos yeux dans un point de vue absolument nou- » veau pour vous, cet Institut que je n'avois pas encore vu » rassemblé, m'offre aussi à moi-même un spectacle qui ne » l'est pas moins; et mes regards en sont d'autant plus vive- » ment frappés, que cet appareil augmente en même temps » et mon admiration et votre gloire. Au moment où je me » joins à cette fédération littéraire, qui, en rapprochant tous » ses membres, a tiré tant d'éclat de leur réunion, j'éprouve » la surprise et la joie d'un soldat éloigné long-temps de sa » patrie, après l'avoir fidèlement défendue, et qui, en la » revoyant à la suite d'un bouleversement général, y retrouve » avec transport les monumens les plus chers à ses affections, » recomposés de leurs propres débris et environnés d'une » splendeur nouvelle. »

Après ce beau mouvement, la profession qu'exerçoit M. Target fournit à Son Eminence l'occasion d'éclaircir un point de l'histoire de l'Académie, sur lequel il a su répandre l'intérêt qu'il attache à tous les sujets dont il s'occupe.

Le corps entier des avocats, auquel M. Target appartenoit, s'étoit fermé les portes du temple des Muses françaises, en refusant de se soumettre aux visites d'usage, rendues exigibles depuis que le président de Lamoignon, choisi par l'Académie, avoit lui-même refusé d'entrer dans cette compagnie, parce que la préférence qu'elle lui avoit donnée sur l'abbé de Chaulieu, lui avoit paru l'effet d'une surprise à laquelle il étoit étranger; l'origine des visites obligées, qui sont une demande publique d'adoption, et les causes de l'éloignement volontaire du corps des avocats, n'étoient pas bien connues, même de plusieurs savans; Son Eminence en a mis au jour tous les détails que la curiosité pouvoit souhaiter.

C'est avec le même esprit d'ordre, qu'en parlant de ce corps distingué dans l'utile carrière qu'il parcourt, il a présenté, avec un art qui lui est propre, une esquisse parfaite des progrès de l'éloquence du barreau dans notre nation;

Digitized by Google

des causes puissantes qui s'opposent à son entier développement, et qu'en même temps il a rendu un digne hommage aux talens supérieurs qu'un travail ingrat et souvent excessif n'ont jamais étouffés.

La route se trouvoit toute tracée pour arriver à l'éloge de son prédécesseur, reçu dans l'Académie française comme un simple gage de la réconciliation de cette même compagnie avec les orateurs du palais, puisqu'il existoit alors dans son enceinte un autre avocat (1), que l'opinion publique, et en particulier celle de *Son Eminence*, comme elle en fait l'aveu, plaçoient fort au-dessus de M. Target. C'étoit à ce point de son discours que le public, retenu captif, attendoit en silence que le prélat fût arrivé, pour jouir de la sagacité du jugement qu'il alloit prononcer, et pour admirer le détour adroit par lequel il éviteroit la vérité, pour ne pas flétrir celui qu'il falloit louer. Mais que ceux qui ne voient dans l'éloquence qu'un vain jeu de mots, arrangés avec art, pour surprendre des auditeurs inattentifs aux dépens de la vérité, sont loin de concevoir ce qui constitue la puissance de la parole! C'étoit à *Son Eminence* qu'il convenoit de le leur apprendre; c'étoit à son esprit lumineux qu'il appartenoit de découvrir le moyen heureux de faire entendre la vérité sans la dire, et de communiquer sa pensée sans le secours des sons qui pouvoient offenser les oreilles.

L'orateur n'accuse point celui dont il doit faire l'éloge, mais il s'arrête subitement devant un profond souvenir; et ce silence, dont la cause se fait sentir à tous les esprits, les met à l'instant en harmonie de pensée et de sentiment avec la pensée et le sentiment qu'il éprouve. Il ne dit pas davantage ce que son prédécesseur auroit dû faire; mais il le fait connoître dans cette apostrophe qu'il ne faut pas craindre de reproduire, et qui porte si bien la teinte douce de sensibilité qu'inspire le sujet :

« Malesherbes ! toi que ta vie et ta mort recommandent » également à l'éloquence! ô toi qu'il m'eût été si doux de » célébrer au milieu de cette assemblée où tu n'as que des » amis, si les intérêts de ta gloire n'avoient été confiés » d'avance à un autre panégyriste (2) qui saura bien mieux la » proclamer! Le jour où l'Académie va offrir à ta mémoire » ce tribut solennel d'admiration et de regret sera d'autant » plus remarquable, qu'elle donnera pour la première fois » à la nation française le consolant exemple de décerner

(1) Gerbier.

(2) M. de Ségur.

Digitized by Google

» un éloge public à l'un des martyrs, et des plus illustres » martyrs de notre révolution. Eh! qui mérité plus que toi » d'ouvrir cette noble carrière ? Quel sujet fut jamais plus » abondant en mouvemens pathétiques, plus fécond en » pensées profondes, plus riche en immortels souvenirs ; » et promit plus de larmes et de sanglots à son orateur! Sur » quelle tête enfin plus chère et plus vénérable la France » pourroit-elle placer aujourd'hui ce dépôt sacré de respect, » d'amour, de douleur, et de tous les hommages pieux dus » à tant de victimes, que lui ont coûté en grandeur, en » talens et en vertus nos fatales discordes! »

Il étoit bien difficile, pour ne pas dire impossible, après ce dernier trait, de soutenir l'intérêt et l'attention de l'auditoire au point où ils se trouvoient élevés. Le public d'aujourd'hui n'est pas le public de 1789, il lui faut de fortes secousses pour l'émouvoir; et, s'il est encore susceptible de goûter les plus douces émotions, il faut l'y préparer. Peut-être que *Son Eminence* auroit gagné beaucoup en séparant de son discours l'éloge complet de l'abbé de Radonvilliers, pour en faire le sujet particulier d'une nouvelle séance à l'Institut; ce même public, prévenu, n'auroit pas manqué d'apporter à ce panégyrique toute l'attention que réclame toujours la vérité, tout l'intérêt que le talent modeste et la vertu cachée savent si bien inspirer lorsqu'une bouche éloquente les révèle, et tout le recueillement nécessaire pour saisir et apprécier toutes les beautés morales et littéraires qui s'y trouvent répandues à pleines mains.

C'est sur-tout dans cette seconde partie de son discours, beaucoup plus étendue que la première, que l'orateur s'est montré l'ami fidèle et zélé de nos progrès dans l'étude des belles-lettres, et qu'il a déployé toutes les richesses d'une imagination féconde, et toute la perspicacité d'un esprit supérieur. Nous ne le suivrons pas dans ces détails peu susceptibles d'une analyse; mais nous ne pouvons nous refuser au plaisir de publier encore une circonstance de la vie de ce bon abbé de Radonvilliers, dont *Son Eminence* vient d'établir la réputation: c'est un fait qui n'a pas besoin de commentaire, et que le prélat raconte avec une naïveté charmante. L'auditoire attentif à ce récit, il faut le dire à sa louange, a paru charmé d'apprendre qu'un académicien dont le nom frappoit pour la première fois ses oreilles, étoit un savant recommandable dont les ouvrages vont être publiés, et que cet homme, jusque-là fort obscur, distribuoit tous les ans jusqu'à quarante et cinquante mille livres de charités aux pauvres de la paroisse S. Roch,

Digitized by Google

à Paris, outre le quart de son revenu, qu'il abandonnoit partout où ses propriétés se trouvoient situées.

Un esprit aussi judicieux que celui de M. l'abbé de Radonvilliers, une charité chrétienne aussi pure que celle qui l'animoit, méritoient sans doute d'être tirés de l'obscurité dans laquelle il s'étoit lui-même enseveli : cependant ce ne sont point ces précieuses qualités qui d'abord ont déterminé le choix de l'orateur, pour en faire le sujet de son éloge : la Providence seule l'a dirigé, en lui inspirant la pensée de rappeler à notre mémoire le premier académicien mort dans nos troubles civils, sans avoir été remplacé, et, par conséquent, sans avoir reçu d'un successeur le tribut accoutumé d'hommage public qui lui étoit dû.

L'abbé de Radonvilliers étoit celui que cette Providence destinoit à recevoir cet honneur par la voix d'un prélat digne à la fois de célébrer la vertu, et capable d'élever son éloge à la hauteur de celle qui s'offroit à sa méditation.

Cet académicien recommandable étoit mort dans un âge fort avancé, dès les premiers jours de notre révolution, avec la prévoyance des malheurs qu'elle devoit attirer sur la France, et en bénissant le ciel d'avoir marqué le terme de sa longue carrière au moment où tous les liens sociaux alloient être rompus.

C'est ici que M. le cardinal Maury, profitant habilement de cette particularité attachée à l'histoire de l'abbé de Radonvilliers, et, par la plus heureuse des transitions, passant tout-à-coup de cette image funeste d'un avenir rempli de calamités, au moment présent, qui nous offre une toute autre perspective, l'orateur a fait entendre le magnifique éloge du puissant auteur de ce grand changement, et qu'il a de nouveau enlevé les suffrages de tous ses auditeurs. Un morceau de cette importance, quelle qu'en soit l'étendue, mérite une place dans nos annales, et nous nous empressons de le recueillir :

« Mais, a dit *Son Eminence*, si l'abbé de Radonvilliers » a dû se féliciter de ne pas voir le bouleversement de sa » patrie, il faut le plaindre aujourd'hui, Messieurs, de n'a- » voir pu jouir avec nous du spectacle que présente à l'Uni- » vers la France, fière de sentir comme de déployer pour » la première fois toute sa force, et d'exercer la prédo- » mination que lui donne, au milieu de l'Europe, un gou- » vernement qui a su et voulu mettre à son rang politique » une si grande nation.

» Français ! toujours dignes désormais de cette prééminence qui nous présage tant de félicité, rapprochons sans » cesse, dans nos esprits, le souvenir à jamais instructif des » dix années qui ont précédé, parmi nous, le rétablisse-

Digitized by Google

» ment de la monarchie, pour les comparer à l'ordre, à la
» sécurité, à la splendeur de notre état présent. Contemplons
» la profondeur de l'abyme d'où nous sommes sortis, et dans
» lequel nous retomberions encore sans l'appui du bras tuté-
» laire qui nous en a retirés; et nul n'osera se montrer folle-
» ment ingrat envers l'auguste libérateur qui, par une
» théorie profonde de l'esprit public, a su en devancer et
» diriger l'influence; qui a reporté de l'armée à la masse
» des citoyens le feu sacré de l'honneur, seul levain assez
» actif pour régénérer nos ames; qui, pressentant de loin
» les intérêts, les besoins, les vœux, les affections du peu-
» ple français, et l'infaillible retour de ses habitudes, l'a
» défendu d'abord contre ses ennemis, pour nous protéger
» plus puissamment ensuite contre nous-mêmes; qui s'est
» allié à notre révolution pour en détruire tous les principes
» désorganisateurs, après avoir sagement transigé avec ses
» inévitables conséquences; et qui, en arrachant aux pas-
» sions les plus féroces un ascendant usurpé sur la raison,
» a fondé son empire sur la confiance et la réunion de tous
» les partis.

» En effet, Messieurs, c'étoit uniquement du sein d'une
» armée victorieuse, que devoit s'élever au pouvoir su-
» prême un général dont le grand nom n'eût à craindre ni
» envie ni rivalité; et il nous falloit la plus imposante de
» toutes les renommées militaires pour dompter à force de
» gloire, l'opinion la plus effrénée. Cet homme extraordi-
» naire a paru, et d'avance a signalé ses destins en faisant
» de la guerre un art tout nouveau dans le monde. Il ne
» mesure point l'espace, il le franchit. Ses marches sont des
» manœuvres si variées et si savantes, qu'en arrivant au
» centre de ses armées, dont le seul point de réunion dé-
» voile aussitôt les combinaisons les plus sublimes, il ter-
» mine ses campagnes au moment même où il semble les
» ouvrir. Ce grand capitaine ôte ainsi les prestiges à la
» Fable, pour transporter dans son Histoire tout le mer-
» veilleux de la Mythologie. Je me trompe, Messieurs, je
» dois monter plus haut. Comment ne pas voir en effet,
» dans une vie si remplie de journées historiques, tous les
» événemens empreints du sceau de cette Providence qui,
» par tant de prodiges, montre à la terre le héros appelé
» du fond des conseils éternels à devenir l'instrument de ses
» desseins et l'exécuteur de ses décrets? C'est le cri soudain
» et unanime de l'admiration universelle, qu'il y a dans
» l'ensemble de cette étonnante destinée, je ne sais quoi de
» plus grand que nature, quelque chose enfin qui ne peut

Digitized by Google

» appartenir au temps, et qui n'est ni incertain, ni inconstant, ni divers comme lui.

» Eh! quel moment plus opportun pour l'observer et pour » le dire, que celui où ce monarque prédestiné à tant de » grandeur, visiblement couvert du bouclier de la protection divine, balance dans ses mains triomphantes le sort » des Empires, mesure leurs forces, divise leurs intérêts, » leur prépare d'autres limites, et compose pour le monde » politique, à la tête de ses légions, un nouvel et durable » équilibre; tandis que des extrémités de l'Europe où, de » victoires en victoires, et de conquêtes en conquêtes, l'essor de ses aigles a si rapidement concentré les horreurs » de la guerre, il tient hautes et sans relâche toutes les rênes » de son immense gouvernement; comme s'il étoit en » pleine paix au milieu de sa capitale! Non, Messieurs, » il ne reste plus dans l'univers qu'une seule réputation » dominante; et l'admiration réduite au respect et au silence, ne trouve dans les annales des siècles passés aucun » nom qu'on puisse comparer au sien, devenu à jamais son » plus grand éloge.

» Mais que dis-je? les merveilles dont nous sommes » témoins ne forment encore que la moitié des droits que » notre Empereur veut s'assurer aux hommages de l'équitable avenir. La gloire militaire est épuisée pour lui » désormais par ses propres exploits. Il le sent, il le dit lui-même : c'est assez de victoires, assez de triomphes, assez » de prodiges. Son cœur et nos vœux l'appellent à cris redoublés dans les diverses carrières qui nous le montreront » tout entier.

» Déjà il a relevé les autels, le trône, les tribunaux, les » ateliers des arts, les asyles de l'humanité souffrante, les » sanctuaires des lettres et de l'éducation publique. Oh! » qu'il juge lui-même par les immenses bienfaits de, sa » jeunesse, de l'attente que fondent en nous tant de nouveaux moyens d'autorité réunis à la vigueur de l'âge! Je » ne prétends pas pénétrer ici dans le sanctuaire inaccessible de son génie. A Dieu ne plaise que je veuille prévenir, par des vœux anticipés, l'époque ou les résultats » de ses révolutions souveraines! Mais s'il nous est permis » d'arrêter un instant nos regards surtout ce qu'il a commencé, préparé ou promis d'heureux et de grand pour » la prospérité publique, pourquoi ne jouiroit-il pas, » pourquoi ne jouirions-nous pas nous-mêmes, dès aujourd'hui, d'une perspective qui lui découvre tant de reconnoissance et d'amour? La suprématie de son talent aspire

» à

Digitized by Google

« à toutes les conquêtes pacifiques ; et il faut que [illegible] se-
« conde partie de son histoire, dont la France [illegible]
« présenter d'avance le tableau tracé par lui-même, soit
« digne de la première qui la rend si difficile.

« C'est le héros de la paix que nous voulons revoir en lui,
» le noble rival du héros de la guerre. C'est le monarque
» appelé à réaliser en France le beau idéal du gouvernement
» que nous sommes impatiens de contempler dans une labo-
» rieuse tranquillité d'esprit, donnant au genre humain par
» l'action continue de sa toute-puissance, la mesure peut-
» être encore inconnue du génie sur le trône ; dotant l'avenir
» du grand héritage de la morale publique, en assurant à la
» morale religieuse, par toutes les institutions indispen-
» sables pour la perpétuité de ses ministres, cette influence
» tutélaire sur la conscience des peuples, dont si vainement
» et avec une si désastreuse imprudence, on s'est efforcé
» de méconnoître la nécessité ; animant d'une émulation
» générale tous les genres d'agriculture, d'industrie et de
» commerce, qu'étendront et protégeront ses victoires ;
» s'occupant avec une patience réfléchie de tous les codes
» successifs et divers qu'attendent de lui le système complet
» de sa législation ; consacrant son infatigable activité aux
» superbes établissemens prêts à éclore de ses méditations
» fécondes, aux routes, aux ports, aux canaux qui vont pro-
» portionner la facilité des communications, à l'agrandis-
» sement du territoire ; appliquant l'ardeur de sa pensée et
» l'énergie de son caractère, à la réforme de tous les abus
» qui ont tant à redouter ses loisirs ; érigeant la direction
» et la culture de l'esprit public en domaine de la souve-
» raineté, et en appanage de ses sollicitudes ; environnant son
» empire, non-seulement d'une nouvelle chaîne de forte-
» resses et de grands Etats confédérés, qui serviront de
» garans à la paix, comme de frontières et d'avant-garde à la
» France, mais sur-tout de sa propre réputation qui en
» sera la plus forte barrière ; rendant sa capitale la plus
» magnifique cité du monde, en ne cessant de l'embellir par
» de grands monumens ; et en y sacrifiant noblement ses
» propres créations au triomphe des arts, dont il termine et
» perfectionne les plus beaux ouvrages ; vivant en paix avec
» tout l'univers sur la garantie de son épée ; ne se montrant
» jamais à son peuple, que pour recueillir des cris universels
» d'amour et de joie, seuls éloges dignes de lui, et qui témoi-
» gneront partout sur son passage notre empressement à
» voir, à bénir le père de la patrie, et à ne parler à son
» cœur, qu'en poussant devant lui jusqu'au ciel les accla-

Digitized by Google

» mations unanimes de notre piété filiale ; enfin, continuant » d'année en année, durant le cours de la plus longue vie, » de s'élancer par de-là les bornes connues de la vraie gloire, » par de-là nos espérances, s'il est possible, par de-là même » les fictions de l'opinion publique, toujours tentée de se » croire parvenue au plus haut degré de l'enthousiasme, et » sans cesse étonnée des merveilles imprévues qui viennent » encore l'exalter !

» Et vous orateurs, et vous poètes, et vous écrivains cé- » lèbres, quelle tâche ce phénomène de grandeur impose » à vos travaux ! Quel plus digne objet de vos veilles que » de retracer à la postérité cette vie classique destinée à » devenir la leçon éternelle des rois ! Oh ! qu'il sera doux, » qu'il sera beau pour vous d'étudier et de peindre cet » homme prodigieux, ajoutant de jour en jour à sa gloire » toutes les espèces de gloire, faisant de son règne pour » les lettres et pour les arts, une cinquième époque séculaire » de l'esprit humain, élevant sa nation dans tous les genres, » au même rang où il a placé son armée ; et, pour renfermer » tous nos vœux dans un seul, mettant la moralité et le » bonheur du Peuple Français de niveau avec la puissance » et la renommée du souverain qui le gouverne ! »

Nous ne tenterons pas de rien ajouter à ce beau mouvement d'inspiration, qui termine avec tant d'éclat un discours si noblement commencé. Le souverain qui rappelle dans ses États un pareil orateur, mériteroit par cela seul un pareil éloge ; et l'académie qui s'empresse de le recevoir au nombre de ses membres, par cela seul encore, se montre digne de le posséder, et d'augmenter les lumières dont elle est environnée des rayons de sa propre gloire.

M. l'abbé Sicard, qui présidoit l'assemblée pour la classe de la langue et de la littérature françaises, a fait, en son nom, une réponse dignement appropriée à la circonstance, et que le public auroit écoutée avec plus d'intérêt, si son attention n'avoit pas été comme épuisée par tout ce qu'il venoit d'entendre. On pourra la lire encore avec plaisir à la suite du discours de *son Eminence ;* et nous pensons, par ce seul mot, en faire le plus bel éloge.

G.

Digitized by Google

Corinne, ou l'Italie; par madame *de Staël Holstein.* Avec cette épigraphe : *Udrello il bel paese ch'Apennin parte e'l mar circonda et l'Alpe.* PÉTRARQUE. Deux vol. in-8°. Prix : 12 fr., et 13 fr. par la poste. A Paris, à la Librairie Stéréotype, chez *H. Nicolle,* rue des Petits-Augustins, n°. 15; et chez *le Normant.*

Il n'y a point de pays qui ait donné lieu à tant d'amplifications que l'Italie. L'intérêt attaché par l'histoire à presque tous les points de cette contrée célèbre, l'aspect de tant de beaux monumens, de tant de ruines plus imposantes encore, le spectacle d'une nature variée et féconde, en exaltant l'imagination de presque tous les voyageurs, leur font illusion sur leurs talens; ils se persuadent facilement qu'ils communiqueront au public l'enthousiasme qu'ils ont éprouvé, et ils croiroient lui faire un larcin, s'ils ne le mettoient dans la confidence de leurs observations et de leurs petites aventures. Cependant, pour écrire d'une manière curieuse et instructive sur un pays si fécond en souvenirs, si riche en chefs-d'œuvre de toute espèce, il faudroit les lumières d'un savant antiquaire et d'un habile artiste. La plupart des voyageurs ne sont ni l'un ni l'autre, et ils prennent la plume moins pour faire connoître l'Italie, que pour montrer leur esprit et leur imagination : de là tant de faux jugemens, de détails rebattus, et cependant pleins de prétentions, de lieux-communs, d'amplifications et de phrases; et de là aussi la prévention élevée désormais contre tous les ouvrages qui s'appelleront *Lettres sur l'Italie, Description de l'Italie,* etc.

Madame de Staël arrivant, après tant d'autres, au pied du Capitole, a donc pu craindre de piquer médiocrement la curiosité publique, si elle se bornoit à lui annoncer encore un Voyage. Pour rajeunir un fonds si usé, elle a eu recours à son imagination, et elle a lié ses observations à un roman. Cette idée, qui paroît heureuse au premier coup d'œil, présente cependant de grandes difficultés dans l'exécution. Le goût peut bien rarement approuver ces ouvrages d'un genre équivoque, où l'on mêle la vérité aux fictions, et où l'on se propose à la fois deux buts différens; et peut-être suffiroit-il de lire le double titre de celui-ci pour avancer que les descriptions et le récit doivent se nuire mutuellement, et que Corinne ne peut guère intéresser qu'aux dépens de l'Italie. Pour mettre

Digitized by Google

le lecteur en état de juger jusqu'à quel point madame de Staël a su éviter cet écueil, attacher, émouvoir et instruire tout ensemble: je lui ferai d'abord connoître Corinne et ses infortunes; je hasarderai ensuite quelques réflexions relativement à ses opinions sur la littérature et les arts de l'Italie.

Il paroît que Mad. de Staël a eu pour but principal, dans la composition de sa fable, de montrer aux femmes qu'elles s'exposent à de grands dangers, quand, dominées par un vain desir de gloire, elles veulent s'élever au-dessus des succès doux et modestes auxquels elles doivent naturellement se borner; que les plus rares talens ne leur donnent point le droit de braver l'opinion, et qu'elles ont trop à craindre de n'obtenir la célébrité qu'aux dépens de leur considération et de leur bonheur. Cette idée est juste et morale; voici comment elle l'a développée :

Oswald (lord Nelvil), atteint d'une maladie de langueur, voyage en Italie pour rétablir sa santé. Livré à une tristesse profonde, dégoûté de la vie, et n'attendant qu'une mort prochaine, il voit sans intérêt les divers spectacles qui s'offrent chaque jour à ses regards. Dans cette triste disposition d'esprit, il arrive à Rome au moment où la belle Corinne va monter au Capitole pour y recevoir la couronne de laurier que l'Italie décerne aux poètes célèbres.

On sait que cette couronne, gage éclatant du vif enthousiasme inspiré par les premiers accens de la poésie moderne, fut décernée la première fois à Pétrarque, et que le Tasse alloit lui donner encore plus de lustre, quand la mort vint le frapper quelques momens avant son triomphe. De nos jours, à défaut de Pétrarque ou du Tasse, on a couronné des improvisateurs, et dès-lors cette cérémonie, ainsi dégradée, a dû devenir plus grotesque qu'imposante. Madame de Staël n'en juge point ainsi; c'est très-sérieusement qu'elle représente Corinne déguisée en sibylle, et traînée au Capitole sur un char de triomphe *construit à l'antique*. Là, elle essaie patiemment tous les vers que les poètes italiens ont composés à sa louange; elle prête une oreille attentive à l'éloge en prose et *sans prétention*, dans lequel le prince Castel-Forte, son ami, lui assure qu'elle a *quelque chose de ce charme oriental que les anciens attribuoient à Cléopâtre, qu'elle est l'image de la belle Italie, une admirable production de son climat, un rejeton du passé, une prophétie de l'avenir.* Elle se fait ensuite apporter sa lyre, *qui ressembloit beaucoup à une harpe, mais qui étoit cependant d'une forme plus antique*, et elle improvise des vers *pleins de charmes* sur la gloire et le bonheur de l'Italie : après quoi elle se met à ge-

Digitized by Google

noux devant le sénateur, et reçoit de sa main la couronne de myrte et de laurier.

Je ne sais si tous ces détails seront du goût de bien des lecteurs; si la manie de se donner en spectacle à toute une populace, et la patience de s'entendre louer si long-temps en face, les préviendront favorablement pour Corinne; si même sa longue improvisation leur donnera une haute idée de son talent. Mais lord Nelvil prend tout cela au sérieux; il regarde, il écoute, il admire, et déjà il a passé de l'envie de mourir à l'envie de plaire et d'aimer. De son côté, Corinne a remarqué aussi ce bel anglais; et comme elle n'est point d'un abord difficile, dès le lendemain elle consent à le recevoir chez elle. Quelques jours après, elle lui écrit pour lui proposer de visiter avec elle tous les monumens de Rome. Elle devient son *Cicérone;* et, pour parler comme elle, *lui sert de guide dans cette course à travers les siècles.* Dès-lors de longs entretiens se succèdent chaque jour, et chaque jour deviennent plus familiers et plus tendres; mais Corinne a encore en réserve de nouveaux moyens de séduction. A sa voix, la plus belle société de Rome se rassemble pour la voir briller à la fois comme actrice et comme poète dans la tragédie de Roméo et Juliette, qu'elle a traduite de Shakespeare. Mad. de Staël insiste avec complaisance sur tous les détails de cette représentation; elle exalte le bonheur dont jouissoit Corinne, en faisant hommage de ses succès à son amant; elle assure qu'elle ne pensoit qu'à lui en déclamant son rôle; que c'étoit pour lui seul que sa voix s'attendrissoit en prononçant les vers les plus passionnés. J'avoue que je n'en crois rien: je suis persuadé que son amour propre l'occupoit alors beaucoup plus que son amour, et qu'elle eût recueilli moins d'applaudissemens si elle n'eût point oublié Oswald, pour ne penser qu'à Roméo.

C'est ainsi que cette enchanteresse conduit son amant de prestiges en prestiges. Après lui avoir fait connoître toutes les merveilles de Rome, elle le conduit à Naples, où de nouvelles surprises l'attendent. Mais tous ces plaisirs ne sauroient distraire Oswald d'une inquiétude qui le suit partout. Il voudroit s'unir pour jamais à Corinne; mais il ignore sa destinée, et toutes les fois qu'il l'interroge à cet égard, elle s'obstine à garder un silence qui l'effraie.

Enfin, après bien des délais, il faut pourtant en venir à une explication. Oswald apprend que Corinne, née en Italie, appartient à une famille anglaise, qu'elle est le fruit d'un premier mariage de lord Edgermond avec une romaine: en un mot qu'elle est sœur de Lucile Edgermond, de celle que les derniers vœux du père d'Oswald lui ont destinée pour épouse,

Digitized by Google

élevée en Italie ; mais appelée à l'âge de quinze ans en Angleterre, dans une petite ville où son père s'étoit retiré, elle s'est vue condamnée dans cette espèce d'exil à une existence bien différente de celle qu'elle avoit connue en Italie, entourée des monumens des arts, et jouissant chaque jour des plaisirs et des applaudissemens d'une société choisie. Privée bientôt d'un père qui la chérissoit, soumise à l'empire d'une belle-mère opposée en tout à son goût pour les plaisirs de l'esprit, elle n'a pu s'habituer à un genre de vie trop obscure pour elle. A peine l'époque de sa majorité lui a-t-elle donné ses biens et la liberté de disposer d'elle-même, que, fuyant l'Angleterre et et brisant tous les liens qui l'unissoient à sa famille, elle est venue se fixer en Italie. Là, elle jouit depuis cinq ans sous le nom de Corinne d'une célébrité qui s'accroît chaque jour; et pour se conformer aux vœux de lady Edgermond, elle enveloppe sa destinée d'un profond secret, et même elle a consenti à passer pour morte sous son nom véritable.

Cette révélation jette Oswald dans une grande perplexité. Malgré tout son amour, il ne peut se dissimuler qu'il y a quelque danger à devenir l'époux d'une femme, qui, dans les grandes occasions, sait se montrer si supérieure aux préjugés ordinaires. Il sent que tant de génie et de talens, qui jettent un si grand éclat dans le monde, sont trop souvent peu compatibles avec le bonheur domestique, et il se demande plus d'une fois, *que fait-on de cela à la maison?* Mais d'ailleurs comment se déterminera-t-il à former des liens que son père a condamnés d'avance en lui destinant Lucile?

Malgré cette incertitude si cruelle pour tous deux, nos voyageurs continuent leur course; car il faut bien que le tour d'Italie s'achève : ils arrivent à Venise. Tout le monde s'empresse à les fêter ; et Corinne, qui, dans sa douleur, ne perd pas encore le soin de sa gloire, se détermine à jouer l'opéra comique pour la satisfaction des Vénitiens. Pendant qu'elle jouit de ce nouveau triomphe, arrive le moment redouté depuis si long-temps. Oswald apprend que son régiment est sur le point de s'embarquer. L'honneur ne lui permet pas de différer. Il part à l'instant même, et il ne laisse à Corinne, pour toute consolation, que les adieux les plus tendres, et un anneau rendu bien précieux par la promesse dont il est le gage : tant que Corinne ne lui rendra pas cet anneau, il se regardera comme lié à son sort, et n'engagera sa foi à aucune femme.

De retour dans sa patrie, il apprend que le départ de son régiment est encore différé; et il profite de ce délai pour se rendre chez lady Edgermont, dans l'intention de la déterminer

Digitized by Google

à reconnoître Corinne, et à lui restituer, avec son nom, ses droits à la considération publique. Malheureusement, il ne peut voir la mère sans voir aussi la fille; et malgré les souvenirs dont son cœur est encore plein, la beauté de Lucile fait sur lui une vive impression. Il compare sa candeur, sa timide réserve, son heureuse ignorance des passions, avec l'imagination ardente et l'expérience de Corinne. Bientôt il écrit moins souvent à Venise; ses lettres sont froides et embarrassées. Corinne, effrayée, se détermine à partir pour l'Angleterre.

Arrivée à Londres, une suite de circonstances fâcheuses lui font croire Oswald beaucoup plus coupable qu'il ne l'est encore, et l'empêchent de se découvrir à lui. Elle le voit sortir de la comédie avec lady Edgermond sa fille, elle le suit de loin, à une revue de son régiment; lady Edgermond et sa fille y paroissent bientôt, et il leur rend les soins les plus empressés. Elle apprend qu'il a subitement quitté Londres; elle va le chercher en Ecosse. Près d'arriver à Edimbourg, elle cède au desir de s'arrêter un moment dans une terre de son père, qui n'en étoit pas éloignée, et où elle savoit que son tombeau étoit placé. Elle trouve le château illuminé; lady Edgermond y donne un bal, que lord Nelvil vient d'ouvrir avec Lucile: ce dernier coup porte la mort dans l'ame de Corinne; elle renvoie l'anneau fatal, et elle repart sur-le-champ pour l'Italie.

Oswald ne tarde pas à profiter de la liberté qui lui est rendue; il épouse Lucile: ce n'est que quelques jours après son mariage qu'il lui vient dans l'idée de s'informer par quelle voie l'anneau est revenu entre ses mains; et c'est alors seulement qu'il acquiert quelque soupçon, et bientôt après, la certitude du voyage de Corinne. Cette découverte le livre à de tardifs et inutiles remords. Mais il reçoit enfin l'ordre de partir, et il court avec joie s'exposer à tous les périls de la guerre.

Au bout de quatre ans, il revient dans sa patrie, couvert de gloire, mais non moins malheureux. Sa santé affoiblie par les fatigues, et plus encore le desir de revoir sa malheureuse amie, le déterminent à un nouveau voyage en Italie. Il part avec sa femme et sa fille; il demande partout des nouvelles de Corinne, et il la retrouve enfin à Florence, où elle meurt consumée par le chagrin, sans avoir pu se décider à haïr l'auteur de tous ses maux.

Cette courte analyse suffira peut-être pour donner une idée de l'intérêt qui règne dans l'histoire de Corinne, du moment que le récit, débarrassé des dissertations et des des-

Digitized by Google

criptions entassées dans le premier volume, marche à l'événement avec plus de rapidité; mais un mérite qui disparoît nécessairement dans un extrait, c'est l'effet qui résulte du contraste des mœurs anglaises avec celle de l'Italie, et de la manière dont ce contraste modifie l'expression des sentimens et des passions. Il est vrai que la prétention de marquer constamment cette opposition, a jeté plus d'une fois Mad. de Staël dans l'exagération et la caricature; mais en général on lui doit souvent des éloges dans ce qui a rapport à la connoissance des mœurs et à la conception des caractères, lesquels rappellent bien la patrie des principaux personnages. Ainsi, elle a su montrer dans Corinne ce mélange de dévotion et d'amour si ordinaire aux Italiennes, aussi bien que la crédulité et le penchant à la superstition, qui s'allie souvent chez elles à un esprit très-éclairé. Je ne dissimulerai pas que cette héroïne est souvent fatigante par ses prétentions exagérées, sur-tout par la longueur de ses dissertations et de ses improvisations poétiques: mais si on consent une fois à lui pardonner sa manie, elle finit par inspirer un vif intérêt. Aussi fière et aussi délicate que tendre et passionnée, elle craint toujours que son ascendant sur Oswald ne l'entraîne plus loin qu'il ne voudroit, et que les sermens qu'il lui prodigue ne soient dus à l'entraînement plutôt qu'à l'amour. Cette délicatesse rend presque vraisemblable le parti qu'elle prend d'abandonner subitement l'Angleterre, sans se montrer à son amant, qu'un seul mot eût ramené à ses pieds.

Oswald est un véritable anglais: dans les situations les plus passionnées, il ne perd point de vue son pays, et à peine est-il de retour dans son île, qu'il oublie tout ce qu'il a laissé sur le continent. Il est fâcheux qu'un pareil caractère ne soit pas aussi intéressant qu'il est vrai. On retrouve avec plus de plaisir dans Lucile, la modestie, la douceur et la réserve un peu froide, attribuée généralement aux anglaises.

Il faut aussi dire un mot d'un personnage dont je n'ai point encore parlé, parce qu'il ne joue qu'un rôle secondaire. C'est un comte d'Erfeuil, émigré français, qui, après avoir fait la guerre avec beaucoup de bravoure, privé de tout espoir de fortune, parcourt gaiement l'Europe, vantant toujours Paris, dépréciant tout ce qu'il voit, et ne trouvant dans les objets les plus curieux que des sujets de plaisanteries et de bons mots. Mad. de Staël, qui en général ne nous flatte pas, a, comme de raison, voulu sacrifier le comte d'Erfeuil à son anglais. Dans cette intention, elle ne croit pas pouvoir trop exagérer sa frivolité; mais elle a beau faire, il est encore plus aimable, et même raisonne beaucoup mieux que lord Nelvil.

Digitized by Google

Maintenant je dois au lecteur quelques détails sur les opinions littéraires de Corinne. On devine bien qu'elles doivent être souvent paradoxales, et qu'une personne, si extraordinaire dans sa conduite, doit l'être au moins autant dans ses spéculations philosophiques ou morales. Mais Corinne est femme d'esprit, et il est rare que lors même que ses idées paroissent le plus bizarres, elle n'y mêle pas quelques aperçus pleins de vérité et de finesse. Il y en a plusieurs de cette espèce dans ce qu'elle dit sur la littérature italienne, principalement lorsqu'elle la considère dans ses rapports avec les mœurs et le caractère de la nation; ainsi tous ceux qui ont fréquenté les italiens applaudiront à la justesse de son observation, quand elle dit que *la gaieté de ce peuple ne se montre pas dans la moquerie et dans la peinture piquante des mœurs, mais dans l'imagination et les exagérations poétiques: que c'est l'Arioste et non pas Molière qui peut amuser l'Italie.*

Dans cette discussion, Corinne est sur son terrain. Il faut convenir qu'elle ne paroît pas aussi forte sur la littérature des autres nations, et particulièrement sur la nôtre. Par exemple, peut-on lui entendre dire que nous ne voulons voir sur la scène tragique autre chose que des Français, sans être tenté de conclure qu'elle n'a apparemment lu ni les *Horaces*, ni *Britannicus*, ni *Athalie*, ni tant d'autres chefs-d'œuvre qui ne se recommandent pas moins par la vérité historique des caractères, que par l'intérêt de la fable et la beauté des situations? Etoit-ce Shakespeare qu'il falloit opposer sous ce rapport à nos grands tragiques? Ce poète dont il faut admirer le génie, en regrettant qu'il n'ait pas vécu dans un siècle plus éclairé, a connu profondément le cœur humain et en a tracé les peintures les plus énergiques? Mais pourquoi auroit-il donné aux divers peuples qu'il mettoit sur la scène les costumes qui leur furent propres, puisqu'il écrivoit pour des spectateurs à demi-barbares qui ne lui en auroit su aucun gré? Il leur plaisoit bien plus sûrement, et à moins de frais, en copiant ce qu'il avoit sous les yeux, et en leur montrant, pour ainsi dire, César et Coriolan sous les haillons de la populace anglaise.

C'est bien pis quand Corinne quitte la littérature pour raisonner sur les arts. En vain Mad. de Staël assure-t-elle que son héroïne excelle aussi dans la peinture : si l'on en juge d'après les théories bizarres qu'elle développe, il est bien difficile de croire qu'elle ait quelque sentiment des beaux arts. Il semble qu'elle n'admire les monumens les plus parfaits de l'architecture et de la sculpture, qu'autant qu'ils prêtent à de belles phrases sur la mélancolie, les rêveries, etc.

Digitized by Google

Ou si elle veut montrer combien elle est sensible à la perfection du dessin, à la noblesse de l'expression, c'est par des exagérations très-propres à faire douter que son admiration soit bien sentie, et pour vouloir trop prouver, elle ne prouve rien. Ainsi a-t-elle sous les yeux l'Apollon du Belvédère? Elle n'admirera pas comme tout le monde la fierté de son attitude, l'élévation de son regard, le fier dédain qu'expriment ses lèvres, et le gonflement de ses narines; enfin tout cet air de divinité qui fait reconnoître le Dieu du jour, et le montre aux yeux tel que les poètes l'ont offert à l'imagination : *peut-on concevoir*, s'écriera-t-elle, *qu'en regardant cette noble figure, Néron n'ait pas senti quelques mouvemens généreux?* On voit que Corinne a supposé une grande puissance morale à la beauté des formes, et cette exclamation ressemble assez à celle d'une belle dame qui, en voyant un jeune danseur développer les prodiges de son art, s'écrioit qu'elle se sentoit devenir meilleure.

Mais que dire du passage suivant, où l'auteur a apparemment voulu résoudre le problème souvent proposé des causes de la supériorité de la sculpture antique? « La douleur, dans » notre état social, si froid et si oppressif, est ce qu'il y a de » plus noble dans l'homme; et de nos jours, qui n'auroit pas » souffert, n'auroit jamais senti ni pensé. Mais il y avoit, dans » l'antiquité, quelque chose de plus noble que la douleur; » c'étoit le calme héroïque, c'étoit le sentiment de sa force » qui pouvoit se développer au milieu d'institutions franches » et libres. Les plus belles statues des Grecs n'ont presque » jamais indiqué que le repos. Le Laocoon et la Niobé sont » les seules qui peignent les douleurs violentes; mais c'est la » vengeance du ciel qu'elles rappellent toutes les deux, et » non les passions nées dans le cœur humain. L'être moral » avoit une organisation si saine chez les anciens, l'air circu- » loit si librement dans leurs larges poitrines, et l'ordre » politique étoit si bien en harmonie avec les facultés, qu'il » n'existoit presque jamais, comme de notre temps, des » ames mal à l'aise : cet état fait découvrir beaucoup d'idées » fines, mais ne fournit point aux arts, et particulièrement » à la sculpture, les simples affections, les élémens primitifs » des sentimens qui peuvent seuls s'exprimer par le marbre » éternel. »

Ce seroit, sans doute, une tâche très-pénible que de traduire tout ce qu'il y a d'obscur dans ces phrases. Si j'y comprends quelque chose, ce que je n'oserois affirmer, c'est cette proposition singulière que les anciens, grâces à leurs institutions politiques, avoient rarement sous les yeux, le

Digitized by Google

spectacle de la douleur, qui paroît très-noble à Mad. de Staël. Cependant leurs histoires et leurs poëmes sont plus remplis d'événemens tragiques et de tableaux effrayans que ceux d'aucun peuple moderne; et l'on peut croire qu'Œdipe, aveugle et banni par ses fils, Oreste, tourmenté par les Furies, Hercule, dévoré par la tunique du Centaure, n'avoient pas *l'ame fort à l'aise.* Il paroît aussi que la douleur n'étoit autrefois ni plus ni moins noble qu'aujourd'hui, puisque les peintres et les poëtes ne se lassoient pas plus qu'aujourd'hui de retracer ces terribles scènes. Il est vrai que dans la sculpture seulement, les anciens choisissoient assez ordinairement des attitudes de repos. Mais falloit-il établir un système inintelligible pour rendre raison d'un fait si simple? Et ne sait-on pas que de nos jours encore, les statuaires qui connoissent bien la nature de leur art, se hasardent rarement à exprimer les douleurs violentes, parce qu'il est presqu'impossible qu'elles n'altèrent pas cette beauté de formes où triomphe un ciseau habile.

Graces au soin que j'ai pris de fondre, dans cet extrait, autant qu'il m'a été possible, les propres termes de Mad. de Staël, il me semble qu'il me reste bien peu de choses à dire sur son style, qui est d'ailleurs assez connu. On sait que, dans tous ses ouvrages, on distingue un certain nombre de mots pour lesquels elle s'est prise d'affection, et qui reparoissent à chaque page, tout étonnés des alliances nouvelles qu'elle leur force de contracter. Dans un autre roman, publié il y a quelques années, l'héroïne s'écrioit douloureusement qu'elle avoit *manqué la vie.* Dans celui-ci, lord Nelvil est d'abord *découragé de la vie.* Mais quand il a des momens moins sombres, *il porte légérement la vie;* et bientôt il est si heureux, que *toutes les vies lui paroîtroient ternes*, en comparaison d'un instant passé auprès de Corinne. Mais il l'a trahit bientôt, et un *seul sentiment a dépouillé toute la vie* de cette infortunée. Deux pages entières ne contiendroient pas toutes les phrases de ce genre: jamais on n'a tant fait usage de *la vie.*

Cette affectation est blâmée ici avec d'autant plus de raison, que Mad. de Staël écrit quand elle veut dans un style tout différent. On trouve dans son livre beaucoup de détails qui décèlent une plume exercée, un esprit observateur, un discernement fin et délicat, quelquefois même une sensibilité naturelle et vraie. Elle composeroit sans doute un bon ouvrage, si elle pouvoit consentir à se borner à ce genre de mérite qui devroit suffire à son ambition: mais il lui faut à toute force de la mélancolie, de l'enthousiasme, du pathé-

Digitized by Google

tique, du sublime. Elle tourmente son style pour l'élever à des beautés qu'il ne peut atteindre, et elle perd celles qu'elle a, pour ainsi dire, sous la main. Nouvel exemple qui prouve que, même avec une imagination brillante et ornée, on ne produira rien de bon, si l'on ne commence par *consulter long-temps son esprit et ses forces.* C.

VARIÉTÉS.

LITTÉRATURE, SCIENCES, ARTS, SPECTACLES, NOUVELLES LITTÉRAIRES.

S. M. I. et R. ayant fait don aux Invalides de l'épée et des décorations du Grand-Frédéric, et ayant prescrit postérieurement, que les drapeaux conquis dans la dernière campagne seroient transportés dans l'église des Invalides, en attendant que le monument qui doit être élevé à la gloire des armées, soit achevé; S. A. S. Mgr. le prince archichancelier de l'Empire a fixé au dimanche, 17 mai, la translation de l'épée et des drapeaux.

La cérémonie commencera par un chant à la gloire des armées. M. de Fontanes, président du corps législatif, prononcera un discours.

— On a donné cette semaine la première représentation des *Rendez-vous Bourgeois*, opéra en un acte. Cette bouffonnerie, trop forte même pour le théâtre de l'Opéra-Comique, n'a dû qu'à Mad. Saint-Aubin le foible succès qu'elle a obtenu. Les paroles sont de M. Hoffmann, et la musique de M. Nicolo. On avoit droit d'attendre mieux de la réunion de ces deux auteurs.

— On assure que les répertoires des différens théâtres, vont être circonscrits dans des limites déterminées, et que les genres dans lesquels ils devront s'exercer seront fixés de manière à ce que l'un ne puisse jamais être confondu avec l'autre.

— La scène française va se trouver privée pendant quelque temps de son premier acteur. Talma part d'ici à quelques jours pour les eaux.

— La publication des Œuvres de M. l'abbé de Radonvilliers, dont le discours de S. Em. Mgr. le cardinal Maury a donné une si haute idée, et pour lequel il a fait naître une juste impatience, va bientôt avoir lieu; elles seront mises en vente dans le courant de la semaine prochaine.

Digitized by Google

— M. Lethiers, peintre, est nommé directeur de l'Académie de France à Rome, en remplacement de M. Suvée, décédé.

— M. Percy, chirurgien en chef de la Grande-Armée, vient d'être reçu membre de l'Institut (1re classe), à la place de feu M. Lassus. Il avoit pour concurrent M. Corvisart, premier médecin de S. M. l'Empereur.

— Casa-Nova est nommé professeur de la chaire de dessin qui vient d'être ajoutée au Lycée Bonaparte. Il ouvrira son cours le 20 mai prochain.

— La société libre de pharmacie de Paris, distribuera les prix qu'elle a proposés au concours l'année dernière dans une séance publique qui aura lieu le 15 mai prochain, à midi, rue de l'Arbalête, fauxbourg Saint-Marceau, à l'école de Pharmacie.

— L'Académie des Jeux floraux de Toulouse a célébré sa fête du 3 mai, avec la pompe et la solennité ordinaires. La séance commença à 4 heures et demi par l'éloge de Clémence Isaure que prononça M. Picot la Peyrouse, l'un des 40 mainteneurs. L'assemblée étoit brillante. Les deux galeries au-dessus du fer à cheval et tout l'intérieur du parquet étoient presqu'entièrement occupés par les dames; la salle étoit pleine, et une foule immense se pressoit dans les avenues. Lorsque les cinq commissaires nommés pour aller chercher les cinq prix déposés, suivant l'usage, dans l'église de la Daurade, furent de retour dans l'assemblée, et les eurent exposés aux regards du public sur le registre vert à fermoirs d'argent, monument précieux qui renferme la poétique des anciens Troubadours, rédigée en 1356, M. Poitevin, secrétaire perpétuel, fit un rapport sur le concours. Quarante odes, dit-il, ont été présentées pour le premier prix (l'Amarante d'or); mais aucune n'a rempli les conditions requises. Le second prix de poésie (la Violette d'argent) est également remis, parce que, parmi 50 épîtres qui ont concouru, la seule qui méritoit de l'obtenir a été rejetée comme renfermant plusieurs traits de satyre personnelle. Le troisième prix (l'Eglantine d'or) destiné à un discours sur cette question: « Quels ont été les effets de la » décadence des mœurs sur la littérature française? » n'a pas été plus heureux que les deux premiers. M. le secrétaire a remarqué que cette question avoit été bien saisie par la plus grande partie des *concourans*, qui presque tous avoient fixé la décadence des mœurs à l'époque de la Régence; mais que les uns n'ont pas su se renfermer dans leur sujet; que d'autres ne l'ont pas traité dans toute son étendue .....

Enfin, des cinq prix proposés au concours et exposés aux regards du public, les deux derniers seuls ont été gagnés. Savoir, le quatrième qui est un Souci d'argent, par M. Mil-

Digitized by Google

levoye, le même qui vient d'obtenir le prix à l'Académie française. Le sujet étoit une élégie intitulée : *l'Anniversaire aux mânes de mon père.* Cette élégie fut lue dans l'assemblée et entendue avec beaucoup de plaisir. Le cinquième prix qui est un Lys d'argent, a été remporté par M. Charmant, professeur de belles-lettres au Lycée de Liége. Le sujet étoit un sonnet à la Sainte Vierge, qui a paru bien écrit. La séance a été terminée par la lecture du programme pour l'année prochaine. Au lieu de cinq prix, il y en aura huit; savoir : cinq d'usage, et les trois qui ont été remis cette année.

NOUVELLES POLITIQUES.

Londres, 5 *mai.*

Sir F. Burdett et M. Paull se sont battus hier, au pistolet, par suite d'une querelle politique. Ils ont tiré en même temps. Le premier a été blessé au haut de la cuisse; l'autre a eu la jambe cassée au-dessous du genou.

CHAMBRE DES PAIRS.

Séance du 27 avril.

Une députation de la chambre des communes s'étant, d'après l'avis d'usage qu'elle en avoit reçu, rendue à la barre de la chambre des pairs, le lord chancelier, parlant au nom du roi, s'est adressé aux deux chambres, en ces termes :

« *Mylords et Messieurs*, S. M. a jugé convenable de profiter du premier moment où il seroit sans inconvénient pour la chose publique que le parlement cessât de siéger, pour clore la session actuelle; et en conséquence, il a plu à S. M. de faire expédier une commission, revêtue du grand-sceau, à l'effet de proroger le parlement. Nous sommes chargés, en outre, de vous faire connoître que S. M. s'est empressée de consulter le sentiment de son peuple, sur les changemens qui viennent d'avoir lieu, tandis qu'ils sont encore récens dans la mémoire de tout le monde. En recourant à cette mesure, dans les circonstances présentes, S. M. se flatte qu'elle donne une preuve de la persuasion intime où elle est qu'elle n'a été mue que par des motifs pleins de droiture; et elle offre à son peuple la meilleure occasion de lui manifester la résolution où il doit être de la soutenir dans l'exercice des prérogatives de la couronne, toutes les fois qu'il juge cet exercice conforme aux obligations sacrées que ces mêmes prérogatives imposent, et qu'il en voit dépendre le bien de l'Etat et le salut de la constitution. S. M. nous a aussi chargés d'exprimer la conviction intime, où elle est, qu'après un si long règne, marqué par une série continuelle d'indulgences envers ses sujets ca-

Digitized by Google

tholiques, ils doivent être persuadés, comme toutes les autres classes de son peuple, de son attachement aux principes d'une tolérance juste et éclairée, et de l'extrême desir qu'elle a de protéger également tous ses sujets, et de travailler impartialement à leur bonheur.

» *Messieurs de la chambre des communes*, S. M. nous a ordonné de vous remercier en son nom, de lui avoir procuré des subsides pour le service public. Elle a vu, avec une grande satisfaction, que vous ayez trouvé les moyens de faire face aux dépenses si extraordinaires, mais pourtant si indispensables de cette année, sans avoir fait porter immédiatement sur son peuple le fardeau des taxes additionnelles. S. M. n'a pas observé, avec moins de plaisir, les recherches que vous avez faites sur des objets d'économie publique. Elle se flatte qu'un des premiers soins du nouveau parlement qu'elle se propose de convoquer, sera de poursuivre les mêmes recherches.

» *Mylords et Messieurs*, S. M. nous a spécialement enjoint de vous recommander d'employer tous les moyens qui dépendent de vous pour maintenir parmi toutes les classes de ses sujets l'esprit d'union et d'harmonie, et pour cultiver les bonnes dispositions de son peuple. S. M. a la confiance qu'on verra bientôt s'appaiser et se calmer les divisions, naturellement et inévitablement excitées par la discussion malheureuse et intempestive d'une question qui intéresse si vivement les sentimens et l'opinion de son peuple. Elle espère également que le bon esprit de ses sujets et la résolution où ils sont d'unir leurs efforts pour défendre la cause de la patrie, mettront S. M. en état de terminer, d'une manière sûre et honorable, la grande querelle où elle se trouve engagée. »

Après ce discours, le lord-chancelier a déclaré le parlement prorogé au 13 mai. Mais on sait que ce n'étoit qu'une affaire de forme, puisque par une proclamation royale du 29 avril, le parlement a été dissous, et qu'il en a été convoqué un autre pour le 22 juin.

PARIS, *vendredi* 15 *mai*.

Article additionnel à l'armistice conclu le 18 *avril, entre M. le maréchal Mortier, commandant en chef le* 8ᵉ *corps de la Grande-Armée, et S. Exc. le baron d'Essen, gouverneur-général de la Poméranie suédoise, général de cavalerie, commandeur des ordres du roi, et commandant en chef les troupes en Allemagne.*

Art. VIII. Les hostilités entre les troupes françaises et les troupes suédoises ne pourront recommencer qu'après s'être

Digitized by Google

prévenu un mois d'avance, au lieu de dix jours d'avance, comme il avoit été stipulé par l'article VI.

Fait double à Stralsund, le 29 avril 1807.

Signé le baron d'Essen, Ed. Mortier.

— L'ambassadeur persan est arrivé le 20 avril au château de Finckenstein. Il y a occupé le logement marqué pour le prince héréditaire de Bade, qui est au siége de Dantzick. Le lendemain, il a eu son audience de l'Empereur. Le surlendemain, l'Empereur lui a fait voir 20 bataillons d'infanterie de sa garde à pied, et a fait faire différentes manœuvres dont cet ambassadeur ne pouvoit avoir d'idée.

Le 29, l'Empereur l'a fait appeler dans le jardin, et a causé long-temps avec lui sur la littérature de la Perse, et sur les antiquités de ce pays. C'est un homme fort instruit : il a assuré qu'il y avoit en Perse des Mémoires sur la guerre des Parthes avec les Romains, qui ne sont pas connus, et même une Histoire d'Alexandre, qui n'est pas conforme aux nôtres. L'interprète ayant dit à l'Empereur que cette histoire étoit à la bibliothèque, S. M. a ordonné qu'on la fît traduire.

Le 1er mai, l'ambassadeur persan a eu l'honneur d'accompagner l'Empereur, qui a fait manœuvrer devant lui 30 escadrons de sa garde à cheval avec une trentaine de pièces d'artillerie légère. Ces manœuvres ont paru fortement l'intéresser. (*Moniteur.*)

— On a reçu, le 8 mai, la fâcheuse nouvelle de la mort du prince Napoléon-Charles, prince-royal de Hollande, qui a succombé le 5 du courant, à onze heures du soir, des suites d'une maladie aiguë.

Ce prince étoit dans sa 5me. année, étant né le 18 octobre 1801.

— Les dernières lettres de la Haye annoncent que S. M. la reine de Hollande est dans un état sinon inquiétant, du moins très-douloureux depuis le mort du prince-royal. On a beaucoup de peine à lui faire prendre quelque nourriture, et elle éprouve fréquemment des crises violentes. Le roi, doublement affecté, laisse voir sur son visage une grande altération. On croyoit, le 9, à la Haye, que la reine alloit se rendre au château de Lacken, près de Bruxelles, où elle rencontreroit S. M. l'Impératrice, son auguste mère, partie de Paris le 11 mai pour s'y rendre; ou bien que si l'état de cette princesse ne lui permettoit pas de supporter ce voyage, l'Impératrice se rendroit elle-même au château de Voorburg.

FONDS PUBLICS.

Du vendredi 15. — C p. 0/0 c. J. du 22 mars 1807, 74f 80c 90c. 80c oof occ oof oof occ coc oof oof occ occ oof occ occ occ occ occ occ occ *Idem*. Jouiss. du 22 sept. 1807, 71f 75c 72f. occ occ occ Act. de la Banque de Fr. 1240f occ occcfoccof

Digitized by Google

(No. CCCV.)
(SAMEDI 23 MAI 1807.)



MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

CHANT TRIOMPHAL

Exécuté dans l'église des Invalides, le dimanche 17 mai, à la cérémonie de la translation de l'Epée de *Frédéric-le-Grand* et des Drapeaux prussiens.

CHŒUR DU PEUPLE.

O jour de triomphe et de fête!
Gloire au Héros toujours vainqueur!
La voici la noble conquête
Du génie et de la valeur!
Gloire au Héros toujours vainqueur!

UN VIEUX GUERRIER.

Un peuple immense inonde ces portiques;
Ses chants annoncent-ils quelques exploits nouveaux!
Ah, pourquoi placez-vous sous ces voûtes antiques,
Une épée au milieu d'un amas de drapeaux!....

UN SOLDAT DE LA GRANDE-ARMÉE.

Vieux guerriers, inclinez vos têtes vénérables
Devant ce fer qu'illustrent tant d'exploits.
Le prince qu'il armoit sut punir les coupables,
Vaincre et régner et maintenir ses droits.

UN AUTRE SOLDAT.

Un homme, ô Frédéric, a paru dans notre âge,
Plus grand dans les conseils, plus grand dans les combats;

Digitized by Google

Lui seul il méritoit ton glaive et tes Etats ;
Le ciel lui réservoit ton brillant héritage.
Quel prodige se montre à vos regards surpris !
Vous voyez ces drapeaux conquis par le courage,
D'un siècle de succès ils paroissent le prix ;
De trois mois de combats leur conquête est l'ouvrage.
Ce dépôt sacré vous est dû.
Guerriers cicatrisés, vétérans de la gloire,
Dans ce temple qu'il reste à jamais suspendu
Le plus glorieux don que nous fit la Victoire.
Ce fer, ces ornemens, en pompe rassemblés,
Parleront à votre mémoire ;
Et ces drapeaux, comme vous mutilés,
De vos exploits vous rediront l'histoire.

UNE FEMME.

Ah, laissez approcher les épouses, les mères !
Dans les fêtes de Mars sont-elles étrangères !....

CHŒUR DE FEMMES.

Nous mêlons des fleurs aux lauriers,
De douces voix aux chants guerriers :
Dans les fêtes de Mars sommes-nous étrangères !....

UNE FEMME SEULE.

Que ce trophée exposé sous nos yeux,
Instruise nos enfans des hauts faits de leurs pères :
Ils combattront aussi pour triompher comme eux.

CHŒUR DE JEUNES CONSCRITS.

Pour tout Français que la gloire a de charmes !
Nos jeunes cœurs s'indignent du repos :
Courons sur les pas du Héros,
Remplir tout l'univers du seul bruit de nos armes.
Courons sur les pas du Héros.

(Ces vers sont de M. Millevoye.)

LA ROSE ET L'ÉTOURNEAU,

FABLE.

L'aimable fille du printemps,
La rose, à qui tout rend hommage,
Vit au nombre de ses amans
Un étourneau du voisinage ;
Sans regret il avoit quitté
De ses frères la troupe errante,
Pour ranger son ame inconstante

Sous l'empire de la beauté.
Perché sur un buisson d'épine
Où la rose tenoit sa cour,
Il ne cessoit à sa voisine
De jurer un fidèle amour.
« Mille autres amans, lui dit-elle,
» Chaque jour m'en jurent autant;
» Mais si je cessois d'être belle,
» Aucun d'eux ne seroit constant. »
« Ah! dit l'oiseau, vous verriez naître
» En moi des feux toujours nouveaux;
» J'ose en prendre à témoin le maître
» Des roses et des étourneaux. »
Le petit Dieu, dans sa volée,
Entendit faire ce serment;
Il retint son souffle un moment,
Et la nature fut glacée.
La rose en perdit ses appas;
Son éclat, sa fraîcheur passèrent;
Zéphyrs, papillons délogèrent;
L'étourneau ne délogea pas.
« Calmez, lui dit-il, vos alarmes;
» Si mon cœur suffit à vos vœux,
» Il vous reste bien plus de charmes
» Qu'il n'en faut pour me rendre heureux. »
Sans faire une épreuve nouvelle,
L'Amour, étonné du succès,
A la fleur rendit ses attraits,
Et l'oiseau seul fut aimé d'elle.

De la rose facilement
On devine la ressemblance;
C'est moi qui suis l'oiseau constant,
Mais je n'ai pas sa récompense.

M. Delille.

FRAGMENT

Du poëme inédit de l'Art d'Aimer, par M. *Barthe*.

La Fontaine de Vaucluse.

. . . . . .

Ainsi, sous le soleil de l'heureuse Provence,
Lieux que je ne vois plus, lieux chers à mon enfance,

Digitized by Google

Pétrarque sut aimer. Laure en ce beau séjour,
Dans l'âge où le bonheur n'est jamais que l'amour,
Triomphe des desirs qu'en son cœur il fit naître,
Et de ceux d'un amant plus dangereux peut-être.
Ses vers l'ont dit au moins : croyons à sa rigueur,
L'amour qu'elle inspira fut sa seule faveur.
Oui, d'heureux souvenir son image parée
Suivoit, charmoit Pétrarque; et cette ombre adorée
D'un magique univers entouroit son amant.
Dans le parfum des fleurs qu'avec lui mollement
Fouloit sous l'oranger le pied léger de Laure,
C'étoit son souffle pur qu'il respiroit encore.
Près des eaux de Vaucluse elle aimoit à s'asseoir,
Dans les eaux de Vaucluse il croyoit la revoir.
Il croyoit quitter Laure en quittant la fontaine.
Quelquefois, appuyé sur le tronc d'un vieux chêne,
Ou d'un bois ténébreux parcourant les détours,
Il rêvoit, triste, seul : mais plus belle toujours
Laure absente peuploit le solitaire ombrage,
Laure en un lieu riant changeoit un lieu sauvage;
Et la nuit; que de fois l'œil fixé sur les cieux,
Tranquille, contemplant tous ces points radieux,
Ces mondes étoilés dont leur voûte se dore,
Il voulut les chanter, il ne chantoit que Laure,
Et les vers accouroient plus prompts à la nommer!
Vingt ans il fut heureux du seul plaisir d'aimer.
O fontaine sacrée! immortelle retraite!
Que vient chercher de loin l'amant et le poète,
Vaucluse! que sans peine ils ne peuvent quitter,
Toi, toi qu'avec transport j'ai couru visiter,
Jeune encore à côté d'une première amante.
Quatre siècles ont fui; mais ta source écumante,
Mais ces nombreux canaux, dont les jets vagabonds
Roulent de roche en roche et retombent par bonds;
Mais ces beaux cieux, ces prés dont une eau calme et pure
Va réfléchir plus loin l'éternelle verdure,
Et tous ces monts jetés et courbés sur tes bords,
Des antres toujours pleins d'harmonieux accords,
Offrent au souvenir ces deux ombres fidelles,
Et l'amoureux penser vient errer autour d'elles;
Aux Nymphes du vallon, aux bergers d'alentour,
Tes flots en murmurant parlent encor d'amour:
C'est là qu'on aime encor par un charme invincible,
Là qu'on gémit au moins de n'être plus sensible.

Digitized by Google

LES DEUX SŒURS.

Dieu d'amour, quel double prodige
Offrent ces deux charmantes sœurs!
Je crois voir, entre mille fleurs,
Deux roses sur la même tige.

Que l'ensemble les rend aimables!
Rien ne sauroit les désunir.
C'est ainsi que pour s'embellir,
Les Graces sont inséparables.

Mais quel embarras est le nôtre!
Faut-il les aimer à la fois?
Aussitôt qu'il s'agit du choix,
On suit l'une en regardant l'autre.

Ah! s'il faut que le cœur s'engage
A l'objet qui charme le mieux,
Belles, ce n'est qu'entre vous deux
Qu'il est permis d'être volage.

A M. DE LA MALLE,

Après avoir entendu un de ses Plaidoyers.

La Malle, en défendant les droits de la naissance,
Et les faisant valoir en sublime orateur,
Vous nous faites connoître à quel point l'éloquence
Eclaire la justice, et confond l'imposteur.

M. D.....

ENIGME.

Nous sommes deux jumeaux de pareille grandeur,
Employés pour servir une noire maîtresse;
Nous sommes faits tous deux pour la servir sans cesse;
Et pour elle Vulcain se consomme d'ardeur,

Digitized by Google

On ternit de nos fronts la plus vive splendeur,
Quand l'époux d'Orithye est cause qu'on nous presse;
Plus ardent est l'été, plus ils ont de froideur.
Ainsi que le soleil nous portons à toute heure
La couleur du métal que l'avarice pleure,
Quand avec ses trésors on enlève son cœur.
Dès que l'hiver s'enfuit, notre tâche est finie;
Mais si le ciel toujours exerçoit sa rigueur,
On nous verroit toujours en bonne compagnie.

LOGOGRIPHE.

Sans sortir de chez soi chacun va me connoître;
N'importe, je poursuis: pour me procurer l'être,
Pour m'embellir, lecteur, et pour plaire à tes yeux,
On vole impunément et la terre et les cieux;
Je réunis alors l'agréable et l'utile.
Je cache quelquefois, suivant mon institut,
Du genre humain les maux, l'exemple ou le rebut.
On juge par le mien du lustre d'une ville:
Sous un aspect, hélas! bien différent,
Je reçois, dans mon sein, aisé, riche, indigent.
Nécessaire, autant que commune,
J'ai maître, et puis servir d'enseigne à sa fortune.
Là, dans un triste et malheureux écart,
Je n'offre trop souvent qu'un amas de poussière;
Ici, majestueuse et fière,
Du passant curieux je fixe le regard.
Souvent on me partage: hé bien, fais-en de même;
Pourfends mon corps en deux, tu verras d'un côté
Certain bouquet planté
Près du logis de l'objet que l'on aime,
Et de l'autre, lecteur,
Ce que le vent moteur
D'une utile machine,
Avec économie, extrait de la farine.

CHARADE.

Mon premier est de cuivre, et ne vaut pas deux sous;
Mon second est ce qu'il faut faire aux fous;
Et mon tout ne vaut rien, s'il est percé dessous.

Le mot de l'Enigme du dernier N°. est *Papier*.

Celui du Logogriphe est *Argent*, où l'on trouve *rage*, *âge*, *rat*, *an*, *gare*, *re*.

Celui de la Charade est *Char-ente* (rivière.)

Digitized by Google

EXAMEN *abrégé d'un ouvrage de physique terrestre et de géologie, publié par le chevalier* Hall.

IL a paru dans les cahiers de la Bibliothèque Britannique des mois de septembre, octobre et novembre derniers, trois extraits d'une suite d'expériences faites par le chevalier Hall, d'Edimbourg, *qui montrent*, suivant le titre, *comment la compression modifie les effets de la chaleur.* (1)

Ces expériences présentent quelque intérêt comme effets curieux produits dans de petits fourneaux par une chaleur élevée à un très-haut degré, au moyen d'une pression artificielle qui la concentre et l'empêche de se dissiper. Mais est-ce là ce qui se passe dans la nature? Conclure de ces petits effets artificiels une théorie de la terre; en tirer des conséquences géologiques pour expliquer les volcans, les couches minérales, les matières qui les composent, leur stratification, c'est circonscrire les conceptions de la nature dans des limites aussi étroites que les petits tubes de fer, de platine et de terre de porcelaine, dans lesquels on a comprimé les substances calcaires soumises à ces expériences. Aussi n'est-ce pas la nature qui parle dans les conclusions géologiques qu'en tire l'auteur, mais sa seule imagination.

Il considère les volcans actuels « comme des restes d'anciennes conflagrations beaucoup plus vastes, en activité sous » une pression plus ou moins considérable. »

Les volcans actuels ne sont point des restes d'anciennes conflagrations plus vastes, mais les effets de foyers qui leur sont particuliers, et qui n'ont jamais été plus étendus. Chaque volcan a son foyer propre, produit par une réunion de substances inflammables appartenantes au sol sur lequel le volcan s'est élevé lorsqu'il s'y est joint la circonstance du voisinage de la mer et de son influence, absolument nécessaire pour la manifestation de tout volcan.

Les volcans ne sont point l'effet d'une pression qui ait concentré l'action de leurs feux. Les matières inflammables sont renfermées dans des cavités et des galeries où elles s'enflamment comme toute autre matière inflammable, sans qu'il soit nécessaire pour cela d'une pression. Les murs et les voûtes de ces

(1) La traduction entière de cet ouvrage se trouve chez Paschoud, imprimeur-libraire, à Genève. 1807.

Digitized by Google

galeries et de ces cavités soutiennent les couches latérales et supérieures. Et l'évent qui s'ouvre bientôt à la bouche du volcan donne l'essor aux vapeurs ignées et aqueuses, et aux autres fluides expansibles, qui ne cessent pas de s'exhaler avec plus ou moins d'abondance tant que dure l'éruption. La lave sort toujours au pied du cratère élevé par l'accumulation des matières lancées, et les vapeurs ignées ont leur issue dans le cratère même. Cet état de choses est quelquefois de fort longue durée. L'éruption que j'ai vue (en 1757) dura plus de six mois. Comment cette longue succession de lave coulante et d'exhalaisons enflammées pourroit-elle être l'effet d'une pression, qui, d'après l'hypothèse, devroit être continuelle?

Une preuve évidente que la chaleur des volcans n'a pas même l'intensité de nos fourneaux de fonte, bien loin d'avoir celle qu'a obtenu le chevalier Hall par la pression dans ses petits tubes de fer et de platine, ce sont les diverses substances minérales peu ou point altérées que les laves renferment dans leur sein.

Je sais très-bien qu'il existe une hypothèse d'après laquelle on prétend que ces corps cristallisés, renfermés dans les laves, ont été formés dans la lave même et de sa substance, et c'est celle en particulier du chevalier Hall. Mais les faits et l'observation exacte attestent le contraire. J'en ai donné les preuves très-détaillées dans divers Mémoires publiés dans la Bibliothèque Britannique, le Journal de Physique, le Journal des Mines, et dernièrement dans le n°. 279 du Mercure de France. Y a-t-il en effet la moindre vraisemblance que des substances si différentes entr'elles et si différentes de la lave qui les contient, telles que les micas, les quartz, les feldspaths, les schorls-pyroxènes, les leucites, les chrysolites, les amphiboles ou hornblend, tirent leur origine de la lave même? L'impossibilité n'est-elle pas frappante? Se refuser à cette évidence, c'est se refuser à la lumière.

J'ajouterai que le cratère, dans les momens les plus forts de l'éruption, rejette des fragmens de roches diverses dont quelques-uns sont fort peu altérés et montrent leur contexture naturelle. Est-ce là des effets d'une chaleur comprimée?

Lorsque M. Dolomieu a considéré les schorls-pyroxènes qui sont ternes, rudes et montrant à leur surface de petites boursoufflures, comme un effet de l'action du feu volcanique qui les a ainsi altérés, il s'est absolument trompé. La rudesse et les petites boursoufflures de ces schorls, appartiennent à l'enduit de lave qui leur est resté adhérent et non pas au schorl. On n'a ces cristaux avec le poli de leurs faces et le vif de leurs angles (je ne cesserai de le dire, parce que c'est un fait

Digitized by Google

essentiel et vrai), que lorsque les vapeurs acides sulfureuses du volcan ont corrodé cet enduit, laissant intact le schorl. La lave lui adhère si fortement, qu'elle ne peut être séparée que par cette opération chimique. Les altérations que subissent les schorls, ne sont point dues à l'action du feu du volcan, mais à celle des vapeurs qui, lorsque ces cristaux y restent long-temps exposés, les pénètrent enfin, leur donnent quelquefois l'apparence de cristaux de soufre, et parviennent à les réduire en brises : action à laquelle même les schorls résistent très-souvent.

Mais ces effets n'existent que dans les scories qui ont été altérées au point de venir d'un jaune blanc et en décomposition. Jamais cette altération n'a lieu dans les laves ou scories qui n'ont éprouvé que l'action des feux du volcan : c'est pourquoi tous les schorls contenus dans les laves depuis leur sortie du volcan et dans tout leur cours, n'ont point d'altération, qui n'a lieu que dans le cratère même et dans les places où sortent les vapeurs. J'ai observé fréquemment tous ces effets, et j'en possède un grand nombre de preuves que j'ai recueillies sur les lieux. Ce n'est pas au Vésuve que j'ai trouvé les schorls parvenus à l'apparence de cristaux de soufre ; c'est dans le cratère du Monte-Rosso de l'Etna : ces schorls sont renfermés dans une grande scorie, qui elle-même est très-altérée.

Quand il se forme des cristaux par la voie du feu, provenant de la substance même du minéral qui leur donne naissance, ils en conservent l'apparence et les caractères ; on voit évidemment qu'ils ne lui sont pas étrangers : tels sont ces petits cristaux octaèdres qui se forment quelquefois dans le grillage des mines de fer.

Pour fonder son opinion que les corps cristallisés renfermés dans les laves proviennent de la lave même, l'auteur de l'article *augite* (schorl-pyroxène) du nouveau Dictionnaire d'Histoire Naturelle, dit : « que la formation de ces cristaux » commence toujours par les angles et la carcasse du cristal. » Rien n'est plus commode que ces *faits* créés par l'imagination pour soutenir une opinion qui a la même source. Je laisse apprécier cette marche aux observateurs qui aiment la vérité, et qui cherchent à la connoître.

« La combinaison de chaleur et de pression qui résultent » de ces circonstances, ajoute le chevalier Hall à la suite du » passage que j'ai transcrit, nous conduit à la théorie hutto- » nienne dans toute son étendue, et nous permet d'expliquer » d'après ses principes la formation ignée de toutes les roches » avec des matériaux tirés des dépôts marins incohérens. »

Digitized by Google

L'un des résultats que le chevalier Hall a obtenu dans ses petits tubes de compression de la chaleur, a été de réduire en fusion une petite coquille turbinée, dont la très-petite masse refroidie a montré dans la cassure de son sommet une *structure saline*. Et c'est d'après ce résultat et celui d'une autre épreuve sur des brises d'huîtres pilées, que l'auteur tire la conséquence qu'on vient de lire, savoir : « la formation » ignée de toutes les roches avec des matériaux tirés des » dépôts marins incohérens. »

Une conclusion si générale appliquée à d'aussi vastes étendues, déduite de petites expériences rétrécies, faites dans des tubes, a vraiment lieu d'étonner. Eh! comment, dans l'imagination de l'auteur, a-t-il rassemblé tout ce qu'il faudroit en corps marins brisés ou non brisés pour produire toutes les roches? Où vivoient-ils auparavant? Quelle mer leur avoit donné naissance? Malheureusement pour l'hypothèse, un grand nombre de roches calcaires contiennent en grande quantité des corps marins entiers et brisés; et dans le nombre de ces couches superposées les unes sur les autres, les unes en renferment en abondance, d'autres fort peu, et quelques-unes point du tout: telles sont les couches du mont Salève. Quelques-uns des volcans anciens qu'on observe au milieu des terres, montrent des alternatives de couches calcaires, quelquefois coquillères, et de couches de matières volcaniques.

« Le sable se convertit ainsi en grès, continue l'auteur, » des masses de coquilles en pierre calcaire compacte. »

On croiroit, d'après cet exposé, que l'auteur ne connoît pas les *grès*. Il est si connu que cette pierre est formée par une agrégation de sable, dont les grains, qui se distinguent parfaitement, sont réunis les uns aux autres par un *gluten* plus ordinairement calcaire, et non point par la fusion du sable.

Il y a sans doute des montagnes entières et très-élevées de roche calcaire compacte; on en rencontre fréquemment dans les Alpes. Ces montagnes prouvent seulement, comme bien d'autres phénomènes, qu'il y a du calcaire primordial, comme des matières vitrescibles et réfractaires. Et ces hautes montagnes calcaires sont à découvert, n'ont rien au-dessus d'elles qui ait pu les *comprimer*, et ont souvent pour voisines des montagnes coquillères, comme elles ont aussi des montagnes schisteuses et granitiques.

Cependant l'auteur, poursuivant les conséquences gigantesques de son imagination, « calcule par approximation la » pression qu'exerceroit sur sa base une montagne calcaire » située près de Genève, et appelée Salève: il trouve qu'elle » équivaudroit à 8612 pieds d'eau de mer, et qu'elle seroit

Digitized by Google

» par conséquent bien plus que suffisante pour procurer la » fusion du carbonate dans le cas où quelque circonstance » produiroit, sous la base de cette montagne, la température » requise. »

Si quelque circonstance produisoit, sous le mont Salève, la température qu'il faudroit pour réduire en fusion ce qu'on appelle aujourd'hui *carbonate*, Salève n'exerceroit aucune pression qui augmentât la chaleur. La cause se manifesteroit, non dans des couches compactes, mais dans des cavités et des galeries. Le feu qu'on suppose arriveroit de quelque part; car c'est le feu que l'auteur a employé comme agent unique dans toutes ses expériences. Il resteroit alors assez de massifs en diverses places pour soutenir les couches supérieures. Les nombreuses, vastes et profondes cavernes que l'on rencontre dans les montagnes, restent bien tranquillement dans cet état de cavité, quoique surmontées très-souvent par plusieurs centaines de toises d'épaisseur de rochers; leurs murs et leurs plafonds suffisent pour les soutenir, et l'on n'y fait pas attention. La cause des grandes catastrophes qui ont produit les affaissemens arrivés à la surface du globe, a cessé depuis bien des siècles, et très-vraisemblablement ne se renouvellera plus.

Si quelque feu souterrain se manifestoit sous Salève, accompagné des circonstances nécessaires pour le dilater et le mettre en action, et qu'il ne trouvât point d'issue pour se dissiper, il bouleverseroit la montagne comme le feroit une mine. Mais à cette distance de la mer, on est à l'abri de ces effets redoutables.

Poursuivant toujours son étrange système, l'auteur gradue les pressions dans ses petits tubes, de manière à déterminer, suivant lui, le *minimum* dans lequel le *carbonate* peut conserver son acide dans les températures capables de le fondre; et l'ensemble de ses expériences lui a fourni, dit-il, les résultats suivans : « Une pression de 52 atmosphères ou une profondeur » de 1700 pieds en mer peut former une pierre à chaux dans » une température convenable; sous 86 atmosphères, qui » équivalent à 3000 pieds, on obtiendra un marbre complet; » enfin, avec une pression de 175 atmosphères ou 5700 pieds » de profondeur en mer, le carbonate de chaux peut être » mis en fusion parfaite et agir très-énergiquement sur les » autres terres avec lesquelles il se trouve en contact. »

Eh! si cela pouvoit être et fût jamais arrivé, que deviendroient ou seroient devenus tous les êtres vivans qui habitent la mer, et ceux sur-tout qui vivent sur son fond? Depuis que les poissons reçurent l'existence, tous ces pauvres habi-

Digitized by Google

tans de la mer seroient-ils parvenus jusqu'à nous ? N'auroient-ils pas été mille fois *cuits* ?

Ceci rappelle les calculs de Buffon qui, partant de son hypothèse bien connue, formée dans l'égarement de son imagination, fixoit le nombre d'années qu'il faudroit encore à la terre (fragment suivant lui du soleil), pour arriver de son incandescence primitive au froid absolu.

Les couches coquillères qui se sont formées dans la mer, ayant eu bien sûrement au-dessus d'elles de grandes profondeurs d'eau, et un grand nombre de ces coquilles étant minces et fragiles, telles que quelques espèces d'échinites et de cornes d'Ammon, qui se trouvent cependant dans ces couches dans leur entier, et souvent dans leur état de coquilles; ces bancs immenses de coquilles brisées, et d'autres composés de très-petites coquilles turbinées entières, ayant encore leur vernis naturel, comment auroient-elles pu se conserver, si la profondeur de la mer produisoit par sa pression les effets qu'on suppose ?

Tous les animaux qui vivent dans la mer et dans ses profondeurs, ont en eux des fluides qui contrebalancent sa pression extérieure, comme nous avons dans notre corps une masse d'air qui contrebalance, par son élasticité, la pression de l'air extérieur; et les poissons, organisés pour l'élément qu'ils habitent, s'y meuvent sans obstacle, comme les oiseaux dans l'air, et comme nous-mêmes qui marchons librement sur la surface de la terre, quoique dans la couche la plus basse de l'atmosphère. La mer comme l'air n'exerce aucune pression qui ne soit balancée.

Qu'arriveroit-il s'il se manifestoit une grande chaleur au fond de la mer? Loin d'y être retenue par la pression de l'eau, elle la pénétreroit et s'y éleveroit comme fluide plus léger, et feroit bouillir l'eau; arrivée à la surface, elle s'évaporeroit, et, je le répète, tous les poissons seroient *cuits*. Partout où la mer est tranquille (et c'est sans aucune comparaison dans sa plus grande étendue), tout est tranquille sur son fond. Dans les endroits où il s'est manifesté des feux souterrains, loin d'y avoir été retenus par la pression de l'eau, ils ont élevé des volcans, dont la bouche est parvenue fort au-dessus de son niveau, et le plus grand nombre sont éteints et ne brûlent plus depuis un temps immémorial; ce qui indique que ces feux n'ont pas été d'une fort longue durée. Telle a été l'action des feux souterrains, telle elle l'est encore où ils se manifestent; et les tremblemens de terre en sont un autre effet, nous n'en connoissons point d'autres. Tous ceux qu'on leur attribue d'ailleurs sont des suppositions purement gratuites.

Digitized by Google

A cette occasion on rappelle des calculs, qui, partant du phénomène des marées, assignent comme profondeur moyenne à l'Océan *quatre lieues;* et quels effets, ajoute-t-on, ne doit pas produire par sa pression une telle profondeur?

L'existence des îles volcaniques éteintes et brûlantes, répandues à toutes latitudes et longitudes, au milieu des plus vastes mers, font de ce calcul la réfutation la plus complète: car il faudroit alors que la plupart de ces îles eussent plus de quatre lieues de hauteur pour s'être élevées au-dessus de l'eau. Le Chimboraço, la plus haute montagne du globe, n'a pas une lieue et demie, et il doit même sa grande hauteur à ce qu'il a été un volcan.

Tels sont les résultats de ces calculs, qui n'ont de fondement que dans l'idée qu'on se fait d'un phénomène sans faire attention aux circonstances qui en dépendent, sans même les connoître. Tel a été de même le calcul d'après lequel on avoit conclu que les volcans supposés de la lune, pouvoient lancer leurs matières avec assez d'énergie pour les faire sortir de la sphère d'activité de cet astre, et les transporter dans celle de la terre, sans réfléchir que la gravitation établie par le créateur de l'univers pour conserver à chaque globe tout ce qui lui appartient, s'oppose invinciblement à ce qu'aucune partie s'en sépare. Mais cette réflexion, qui naît de l'harmonie qu'on voit régner dans toutes les parties de l'Univers, vient rarement à l'esprit lorsqu'on n'est pas pénétré soi-même de cette grande vérité.

Quand on porte son attention sur les effets des marées, on comprend très-bien qu'elles ne se font éprouver qu'à la surface de la mer, et non point dans ses profondeurs. Les grands effets n'ont lieu que dans des détroits, ou sur des plages enfoncées, où les eaux qui arrivent de la haute mer se refoulent et s'accumulent. En pleine mer, les marées ne sont que de trois à quatre pieds; à l'île de Sainte-Hélène, elles n'excèdent pas trois pieds et demi. Si le mouvement des marées se faisoit éprouver dans les profondeurs de la mer, l'agitation seroit générale; les courans y existeroient comme à la surface; et il est bien reconnu par tous les navigateurs, que les courans n'y atteignent point, pas même à la profondeur de vingt brasses. Ce qui, pour le dire en passant, est la meilleure réfutation des systèmes qui forment par les courans, au fond de la mer, de nouveaux continens et de nouvelles montagnes.

L'auteur se propose cette question: « La mer a-t-elle abandonné les montagnes, ou les montagnes ont-elles été soulevées hors de la mer? » Il adopte la dernière hypothèse, et cite à l'appui l'opinion de M. Playfair, qui a traité cette ques-

Digitized by Google

tion (1): « L'élévation du sol est d'ailleurs, dit-il, un fait » notoirement arrivé dans quelques contrées volcaniques. »

Je ne connois aucun soulèvement du sol, proprement dit, dans les contrées volcaniques; car il ne faut pas confondre de tels soulèvemens avec la manifestation d'un volcan élevé par une accumulation de matières lancées par sa bouche. Un seul exemple que j'ai cité moi-même, à l'occasion d'un phénomène très-singulier que présentent trois colonnes de marbre blanc, restées debout sur leur piedestal au temple de Sérapis à Pouzzole, près de Naples, qui, toutes trois à la même élévation, sur une zone de 4 à 5 pieds de largeur, sont percées de pholades, indiquent un premier enfoncement dans la mer, puis un soulèvement qui a remis le sol à sa place. J'ai donné une explication de ce phénomène, qui m'a paru la plus vraisemblable, dans le Journal de Physique de *frimaire an 7*; et ici même l'effet réuni de l'affaissement et du soulèvement excède à peine cinq toises.

Je dois rappeler l'observation que j'ai souvent répétée: que les montagnes volcaniques n'ont pas été *soulevées*, mais élevées successivement par l'accumulation des matières lancées par une ou plusieurs bouches, dès la première origine de leurs éruptions. Le Monte-Nuovo, près de Naples, et l'île nouvelle dans l'Archipel, cités si fréquemment comme des exemples de *soulèvement* par des auteurs qui ne les connoissent pas, ont été *élevés* par la même cause et de la même manière que tous les volcans.

Depuis long-temps, mon frère a donné une réfutation de l'hypothèse du soulèvement des montagnes, dans la 52e de ses *Lettres sur l'histoire de la terre et de l'homme*. Je transcrirai ici quelques passages de cette réfutation, qui démontre avec une entière évidence l'impossibilité de ce soulèvement:

« Figurons-nous un moment, dit-il, l'opération qui auroit » soulevé les Alpes; je ne parle point de leur poids: j'ac- » corde la force nécessaire pour le surmonter. Mais cette » force leur restera-t-elle appliquée pour les tenir suspendues? » Ou plutôt, les soulèvera-t-elle jamais à ce point? Des » fluides élastiques se forment, s'accumulent, les ressorts se » bandent, une pièce de la terre commence à s'ébranler; les » fluides abondent pour remplir l'espace que le premier

(1) Mon frère a fait, l'été dernier, une tournée de deux mois dans les provinces d'Angleterre visitées par M. Playfair, d'où ce voyageur a tiré des conclusions à l'appui de l'hypothèse du docteur Hutton. Mon frère m'écrit qu'il a vu partout le contraire, et qu'il alloit s'occuper d'une réfutation de cette théorie, d'après l'observation des mêmes lieux qu'il a faite, non superficiellement, mais avec beaucoup d'attention.

Digitized by Google

» soulèvement a produit, et maintenir sa force; la pièce » se détache, mais ne glissant pas dans une coulisse faite » exprès, les bords se brisent; l'inégalité de la résistance » la fait fendre en plusieurs endroits; le fluide élastique » s'échappe par toutes ces ouvertures, la force soulevante se » détruit, la pesanteur demeure seule, et la pièce retombe. » Je ne saurois voir que cela.....

» Examinons ensuite la forme de la pièce qui se seroit » détachée. Si nous partons de l'effet des mines, nous verrons » toujours, et par la théorie et par le fait, que la pièce en- » levée est plus étroite dans le fond qu'à la surface; le frag- » ment soulevé retombe donc immédiatement. Si, au con- » traire, il étoit plus large dans le bas que dans le haut, » il ne pourroit pas sortir; et c'est pourtant ainsi que » sont toutes nos montagnes. Si l'on suppose le fragment » cylindrique, sa première fracture sera pourtant irrégulière; » il ne sera pas formé aussi cylindriquement qu'un piston qui » se meut dans une pompe. Afin donc qu'il puisse être sou- » levé, et que sa partie supérieure s'élève à la hauteur de nos » montagnes, il faudra que les engrénemens soient détruits; » il ne pourra donc pas s'y soutenir quand la force soule- » vante se sera dissipée. Ainsi, il n'est aucune figure de frag- » ment de la terre, destiné à représenter nos montagnes, qui » puisse favoriser un instant l'idée d'une pareille formation. »

Si l'on faisoit quelque attention à des ouvrages de géologie bien connus, faits par des auteurs qui approfondissent le sujet qu'ils traitent, on ne reviendroit pas à une opinion dont l'impossibilité a été rigoureusement démontrée.

L'auteur adoptant, avec raison, l'opinion que les changemens considérables arrivés à la surface du globe ne sont pas dus à une cause qui ait agi lentement, croit à une *débâcle*, et adopte l'observation citée par de Saussure, qui a cru voir dans les excavations des couches de la face escarpée du *Petit-Salève*, les érosions de courans d'eau : « J'ai reconnu, ajoute » l'auteur, aux environs d'Edimbourg, des traces d'érosions » semblables, et le lord Selkirk les a retrouvées en Amé- » rique. »

Mais ces excavations des couches de Salève ne sont pas dues à des courans d'eau; elles sont tout simplement l'effet d'une décomposition en brises et en blocs de couches moins compactes que les couches voisines : décomposition qui les a excavées. Cet effet s'observe sur presque toutes les faces abruptes des rochers calcaires; ainsi, il n'est pas étonnant qu'on ait cru voir ailleurs de ces prétendues érosions, en méprenant la vraie cause de l'excavation des couches.

Digitized by Google

Celles de Salève ne présentent pas même la moindre trace d'érosion; tous les angles en sont vifs, toutes les surfaces ont leurs rugosités; quelques-unes même montrent des noyaux de coquilles turbinées sans aucune trace de frottement : ces excavations ont leur toit parfaitement plat, tel que l'a toute couche séparée de celle qui la touchoit immédiatement. La décomposition par fractures en brises et en blocs arrive encore; mais ce qui est bien plus remarquable, et qui détruit absolument l'hypothèse, c'est que l'inclinaison des couches de cette face escarpée, et par conséquent des excavations, est précisément dans le sens contraire à l'écoulement du courant supposé. M. de Saussure a complétement méconnu la cause de ces excavations, et sa méprise entraîne celle d'autres géologues.

J'ai donné des observations détaillées sur ce même sujet, publiées dans le Journal de Physique de *brumaire an* 8, auxquelles je renvoie. Cette facilité avec laquelle on revient à des opinions dont l'erreur a été démontrée, auroit lieu de surprendre, si les exemples étoient moins fréquens.

M. de Saussure a fait une erreur plus grande encore, en attribuant de même à l'érosion d'un courant d'eau le vallon de Moneti, qui sépare le grand et le petit Salève, depuis le quart environ de la hauteur de ces montagnes, en faisant descendre ce courant par la vallée de l'Arve, *qui venoit*, dit-il, *se jeter dans notre grand courant.*

Ce vallon ne doit pas son existence à l'érosion d'un courant d'eau, qui est impossible, mais à une fracture de la montagne, arrivée quand la partie qui constitue le petit Salève s'affaissa en bascule vers son extrémité septentrionale, lors des grands affaissemens arrivés à la surface de notre globe. Il y a même à cette extrémité un autre petit vallon formé par une fracture bien plus brusque; les couches y sont culbutées jusqu'à la position presque verticale, et les couches inférieures sont enfoncées dans le sol. On traverse ce petit vallon pour descendre au château d'Etrembières.

J'ai donné l'explication de l'origine de ces vallons, d'après l'inspection des lieux et la position des couches, dans un Mémoire que je lus à la séance de la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève, du 23 octobre 1800, qui a paru dans le Journal de Physique de *germinal an* 9.

Je terminerai cet examen abrégé, par la citation des conclusions de l'auteur, comme faisant suite à sa théorie, et qui en sont le résumé. L'imagination seule les a dictées, sans même avoir réfléchi si elles étoient possibles :

« Dans le cas où la chaleur seroit plus intense, dit-il, les

» lits

Digitized by Google

» lits de sable s'approchant de plus près de l'état de fusion, » acquerroient assez de ténuité et de consistance pour se » laisser fléchir et contourner sans déchirement ni fracture, » par l'influence des causes locales de mouvement, et pour- » roient prendre la forme et le caractère de schiste primitif. » La pierre calcaire seroit entièrement cristallisée, et deviens » droit marbre, ou bien entrant en fusion plus liquide, elle » pénétreroit jusque dans les plus petites fissures, sous la » forme de spath calcaire. Enfin, dans les cas où la tem- » pérature seroit encore plus élevée, le sable lui-même » se fondroit en entier, et pourroit être converti par le » refroidissement subséquent plus ou moins en granit, sié- » nite, etc., en conservant dans quelques cas des traces de » la stratification primitive, et en constituant le gneiss et le » granit stratifié; d'autres fois, en s'insinuant dans les cre- » vasses, il formeroit des veines de granit parfait. » (Pag. 229 et 230 du 5e extrait.)

Si de telles idées n'avoient pas été mises au jour, extraites, traduites, et présentées avec prédilection, on auroit peine à croire qu'elles eussent jamais été formées et publiées sérieuse- ment; il n'y en a pas une qui ne soit une fiction.

Les schistes d'une composition très-variée, superposés par stratifications souvent très-minces, dont les uns sont en partie composés de mica; d'autres ayant dans leurs cavités ou fissures des druses de cristal de roche, dont les prismes con- tiennent fréquemment des substances diverses, telles que des schorls verts, violets et capillaires; des pyrites cristallisées, de la chlorite, de l'amiante; ces prismes d'une belle trans- parence qui montrent visiblement qu'ils ont été formés par couches successives, ouvrage de l'eau, transportant comme véhicule les molécules cristallines, ces prismes même conte- nant quelquefois des gouttes d'eau; ces cristaux de roche sou- vent associés à de grands et beaux cristaux de spath calcaire de différentes formes; toutes ces substances si diverses réunies seroient l'ouvrage du feu!.....

L'amiante mélangée souvent avec du spath calcaire dans différentes roches, deux substances dont l'une est incombus- tible, et l'autre calcinable; l'une inattaquable aux acides, et l'autre dissoute par eux, seroient dans cette réunion l'ouvrage du feu!.....

Les marbres et les roches calcaires qui contiennent dans des couches immenses des accumulations de corps marins d'une parfaite conservation; plusieurs de ces corps, tels que les madrépores, montrant leur tubulure capillaire et leur con- texture étoilée, jusque dans les plus petits détails, avec la plus

Digitized by Google

grande netteté; les uns pétrifiés en silex, les autres imprégnés de spath calcaire, renfermant quelquefois dans leur intérieur de beaux cristaux de cette substance, et ces corps marins souvent associés à du bois et d'autres végétaux terrestres; toutes ces substances réunies seroient l'ouvrage du feu!.....

Diverses roches fissiles, dont les unes sont minérales, d'autres calcaires ou argileuses, qui contiennent les empreintes d'une grande variété de poissons marins, ayant leurs arrêtes, leurs écailles, leurs dents, leurs nageoires, seroient l'ouvrage du feu!.....

Le spath qui remplit les fissures des roches calcaires, qui tapisse de ses cristallisations l'intérieur de plusieurs corps marins, substance que le feu convertit en chaux, transportée évidemment dans ces fissures par l'eau ambiante, auroit coulé en fusion ignée!.....

L'argile que le feu rougit et durcit, qui existe cependant en couches dans son état naturel de mollesse dissoluble par l'eau, renfermant souvent des coquilles marines d'une belle conservation, montrant encore l'orient de leur nacre, quoique ces couches soient surmontées par une épaisseur de 5 à 600 pieds de couches calcaires, de craie blanche, telles qu'on en voit aux côtes escarpées d'Angleterre, seroient l'ouvrage du feu!.....

Les filons métalliques qui traversent en tout sens ces diverses couches, composés de minéraux très-variés, et diversement combinés, dont les uns se volatilisent par la chaleur, et qu'on trouve en formes concrètes, d'autres qui entrent en fusion par un léger degré de chaleur, et qui sont dans leur état de minéralisation. Tous ces filons, tous ces minéraux, toutes ces substances si différentes les unes des autres, calcaires, vitrescibles, métalliques, fusibles, réfractaires, combustibles, incombustibles, seroient l'ouvrage du feu!.....

Certainement, il n'est pas besoin d'étendre au-delà la liste des faits qui détruisent cette hypothèse. Sa réfutation naît de son propre sein, elle en sort de toutes parts. Tel est ce traité de géologie et de physique terrestre, annoncé dans la Bibliothèque Britannique à la fin des trois extraits, comme un *ouvrage important.*

Il a, il est vrai, cette espèce d'*importance:* c'est de montrer à quel point on peut s'égarer, quand on n'écoute que son imagination, que l'on s'en tient à de petites expériences rétrécies, sans consulter la nature elle-même là où elle se montre à découvert, et quand on veut à tout prix trouver une solution des phénomènes terrestres, hors du récit de l'historien sacré de la Genèse.

Heureusement qu'il existe des physiciens et des géologues,

Digitized by Google

qui, étudiant plus attentivement la nature dans ses domaines, y trouvent des solutions conformes aux phénomènes qu'elle présente à ses véritables observateurs.

Ils voient que la terre montre partout l'ouvrage de l'eau, dans ses couches, dans les substances qui les composent, dans leurs cristallisations; qu'en aucun lieu (les volcans exceptés) on ne reconnoît l'ouvrage du feu. Ils voient partout la vérité du récit que fait sur la formation de la terre, l'historien sacré de la création, qui ne parle que des *eaux qui furent rassemblées en un lieu et séparées du sec*; et que DIEU créa en abondance, chacun dans son espèce, *tous les animaux se mouvant dans les eaux*, qui, à l'exception de quelques espèces de coquillages, ont été conservés jusqu'à nous. Rien donc n'est plus contraire à ce que nous montre partout la nature et à l'histoire qui nous est transmise de la formation de la terre, que le système qui fait le sujet de cet examen. Comment donc a-t-il pu être annoncé avec tant de marques d'approbation?....

Genève, le 1^er^ mai 1807.

G. A. DELUC.

Pyrrhus, ou *les Æacides*, tragédie en cinq actes, par M. *le Hoc*. Représentée, pour la première fois sur le Théâtre Français, par les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, le vendredi 27 février 1807; suivie de Réflexions critiques et littéraires sur cette pièce et sur l'art dramatique. Prix: 2 fr., et 2 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez Mad. le Couvreur, libraire, éditeur de pièces de théâtre, galerie et porte du Théâtre Français, n°. 1, rue de Richelieu.

LE trait d'histoire sur lequel est fondé cette tragédie, présente des situations intéressantes. Les dangers que courut Pyrrhus, devenu depuis si célèbre par ses entreprises contre les Romains, ont fixé l'attention des historiens; et Plutarque nous a laissé un récit très-curieux de ses premières années.

Æacide, roi des Molosses, fut chassé du trône par Néoptolème son parent. Ses amis et ses partisans furent massacrés. Son fils Pyrrhus encore à la mamelle, fut sauvé par Angelus et par Androclides. Ces serviteurs fidèles eurent beaucoup de peine à le dérober à la fureur de ses ennemis; ils furent exposés aux plus grands dangers jusqu'au moment où ils arrivèrent chez Glaucias, roi des Sclavons. Cette situation est une des

Digitized by Google

plus belles des Vies de Plutarque; elle donne une idée de la manière dont les anciens exerçoient l'hospitalité.

Glaucias étoit assis auprès de sa femme. Ceux qui avoient sauvé Pyrrhus mirent cet enfant devant lui; Glaucias médita quelque temps sur le parti qu'il devoit prendre. Il craignoit Cassander, mortel ennemi d'Æacide. Pendant ces réflexions, l'enfant se traîna comme il put près du roi; prenant un pan de la robe du prince, il se leva sur ses pieds, et se mit de lui-même entre les genoux de Glaucias. Le roi rit d'abord de l'ingénuité de l'enfant, pensant ensuite quelle seroit sa lâcheté s'il livroit une foible créature qui se jetoit entre ses bras; et considérant cette circonstance comme un avis des Dieux qui lui ordonnoit de prendre soin de Pyrrhus, il le confia à sa femme. Le jeune prince fut élevé à la cour de Glaucias, qui refusa toutes les offres que lui fit Cassander, et qui parvint dans la suite à rétablir son pupille sur le trône d'Epire. (1)

Ces dangers de Pyrrhus, la manière dont il recouvra son empire pouvoient fournir des situations dramatiques. Crébillon y trouva une tragédie qui eut dans le temps beaucoup de succès. Frappé de la généreuse hospitalité de Glaucias, si bien peinte par Plutarque, il fit de ce personnage un des héros de sa pièce. On lui reprochoit que ses caractères étoient trop noirs; il voulut prouver qu'il étoit en état de fixer l'attention du public par des combats de générosité et par des sentimens nobles et héroïques, il s'essaya donc dans le genre de Corneille; et voulant imiter ce grand poète jusque dans la complication des incidens qui distinguent Rodogune et Héraclius, il conçut une des plus fortes intrigues que l'on voie au théâtre.

Glaucias a caché Pyrrhus et l'a fait passer pour un de ses fils. Connu sous le nom d'Hélénus, le jeune prince s'est distingué par ses exploits: Illyrus, fils véritable de Glaucias, s'est aussi distingué; mais il a plutôt montré les qualités d'un soldat que celles d'un capitaine. Dans un combat contre Néoptolème, qui a fait périr Æacide, et s'est emparé de ses Etats, Hélénus a été blessé dangereusement, Illyrus fait prisonnier, et la victoire s'est déclarée pour Néoptolème.

Glaucias a été obligé de demander la paix; et les conférences

(1) Cette situation auroit sans doute fourni à Racine des vers charmans, s'il eût traité le sujet de Pyrrhus: d'après le système poétique de Boileau, il auroit cherché à rendre tous ces petits détails. Crébillon n'a fait qu'effleurer ce récit. C'est Glaucias qui parle:

Quand je reçus ce prince échappé de vos armes,
Son berceau fut long-temps arrosé de mes larmes;
Je regardai Pyrrhus comme un présent divin
Que le ciel m'ordonnoit de cacher dans mon sein.

Digitized by Google

ont lieu à Byzance chez Lysimachus, prince neutre. Néoptolème, qui sait que Pyrrhus a été sauvé, veut qu'on le lui livre, et menace, si l'on s'y refuse, de faire périr Illyrus. Glaucias se trouve dans la situation la plus terrible : laissera-t-il périr son fils? Livrera-t-il Pyrrhus et violera-t-il toutes les lois de l'hospitalité? Les deux princes, quoique rivaux en amour, sont unis par les liens de l'estime, et sont prêts à se sacrifier l'un pour l'autre.

Hélénus arrache à Glaucias son secret; et voyant que ce prince laissera plutôt périr son fils que de manquer à l'hospitalité, il prend la noble résolution de se livrer lui-même à Néoptolème. Il fait prévenir ce dernier qu'il se charge de tout; et que la paix ne pouvant se conclure sans la mort de Pyrrhus, il lui remettra ce malheureux prince.

Cette combinaison est belle et tragique : on attend avec impatience et crainte cette scène de dévouement; mais ce qu'on n'attend pas, c'est que Néoptolème, frappé de la générosité de Pyrrhus, l'admire; et non-seulement lui accorde la vie, mais lui rend ses États. Pyrrhus consent à oublier que Néoptolème a fait périr Æacide, et s'unit même à la fille de son ennemi.

Ce dénouement que Crébillon n'a adopté que par une espèce de gageure, et pour prouver qu'il pouvoit faire une tragédie sans ensanglanter la scène, est répréhensible sous plusieurs rapports. D'abord on ne peut concevoir que Pyrrhus pardonne si facilement au meurtrier de son père. Ensuite, et c'est le défaut le plus grand, Néoptolème, qui jusqu'alors a été considéré comme un homme inflexible, dément tout-à-coup son caractère; et sa clémence inattendue est contraire au précepte d'Horace :

Servetur ad imum
Qualis ab incepto processerit, et sibi constet.

M. le Hoc, dans ses Réflexions sur Pyrrhus, a donné lui-même le plan général de sa pièce. « Lorsque j'ai voulu, » dit-il, faire une tragédie, je me suis arrêté à une con- » ception qui, sans être entièrement nouvelle, m'a paru » très-dramatique. J'ai voulu qu'un jeune homme ardent, » impétueux, organisé pour les passions nobles, fût placé » entre les devoirs de la piété filiale d'un côté, et de l'autre » ceux de la reconnoissance et de l'amour. J'ai voulu que sa » naissance fût inconnue, qu'il eût été élevé sous un nom » supposé, à la cour d'une reine qui lui eût sauvé la vie; » que le roi, époux de cette reine, eût profité d'une révo- » lution qu'il auroit provoquée, pour s'asseoir sur le trône à » la place du père de mon héros dont il étoit parent; que

Digitized by Google

» ce père cru mort depuis long-temps reparût sous un autre » nom ; que, secouru par un roi voisin, il rentrât dans » ses États en conquérant ; qu'il mît le siége sous les murs » de la capitale, séjour des rois ; que le jeune prince déjà » distingué par des victoires, fût absent à cette époque ; » que les dangers pressans, le désespoir du peuple, sa con- » fiance dans le guerrier qu'il chérit, déterminassent le roi » à le rappeler, à déclarer sa naissance, à le nommer l'hé- » ritier du trône en lui donnant sa fille unique. J'ai voulu » que son père fût présent à cette proclamation ; que dans » une scène amenée naturellement ce roi détrôné et conqué- » rant se fît connoître à son fils, et qu'il en résultât une oppo- » sition de sentimens et un combat de devoirs. »

M. le Hoc ajoute qu'il a ensuite cherché dans l'histoire un trait qui pût lui fournir ces situations.

Ce système (1) d'imaginer un sujet avant d'en avoir trouvé les principales idées dans l'histoire ou dans la tradition, n'a pas été celui de nos grands-maîtres. Corneille et Racine paroissent toujours avoir été inspirés par la lecture des historiens ou des poëtes qui leur ont fourni des sujets ; et leurs tragédies semblent le fruit de cette inspiration. M. de Voltaire n'a pas suivi la même route dans quelques-unes de ses pièces ; mais l'on ne sauroit s'élever contre un système auquel nous devons Zaïre et Alzire. Il y a une manière de donner beaucoup d'éclat à ces tragédies d'invention ; et M. de Voltaire l'a parfaitement connue. Elle consiste à placer l'action à une époque fameuse. Alors les développemens historiques peuvent être pleins d'intérêt et de poésie ; et ces développemens donnent à la tragédie une pompe et une dignité qu'une pièce d'invention ne pourroit avoir par elle-même. Zaïre est placée à l'époque des croisades, et ces expéditions célèbres y sont rappelées et peintes avec beaucoup de vérité ; Alzire nous reporte au temps de la découverte et de la conquête de l'Amérique ; et si les tableaux du poëte manquent quelquefois de fidélité, ils ont du moins un coloris neuf et brillant. L'orphelin de la Chine n'est pas moins heureusement placé. Une grande révolution vient de changer la face d'un empire, et les combats de la civilisation contre la barbarie, la victoire que la première remporte sur l'autre, quoique dépourvue de toute espèce de force, répandent beaucoup d'intérêt sur cette production. C'est ainsi qu'un homme de talent sait tirer

(1) Le Père le Bossu se flattoit d'avoir donné le premier les règles de ce système, quoiqu'il paroisse, d'après Aristote et Horace, qu'il étoit connu des anciens. Le génovéfain vouloit qu'on n'inventât la fable qu'après avoir choisi une moralité, et qu'on ne choisît les personnages qu'après avoir inventé la fable.

Digitized by Google

parti des accessoires pour faire valoir le sujet principal, et qu'il trouve le moyen de donner à un roman l'importance d'un trait historique.

M. le Hoc n'a pas été moins heureux dans le choix de l'époque où il a placé sa tragédie; il a peint le moment qui suivit la mort d'Alexandre, époque fameuse qui ne se trouve rappelée que dans une des plus médiocres tragédies de M. de Voltaire, (1) et dans une tragédie de Decaux (2), entièrement oubliée. Cette peinture peut donc avoir tout le mérite de la nouveauté. Il a ensuite profité d'un ressort qui avoit été absolument négligé par Crébillon. C'est l'ambition de Pyrrhus, et le desir d'abaisser les Romains qui le tourmentoit dès sa jeunesse. On sent que cette combinaison donne à Pyrrhus une attitude héroïque, fixe sur lui l'attention, et fournit à l'auteur des détails poétiques très-bien amenés.

On a fait plusieurs critiques de cette tragédie; et M. le Hoc, dans ses *réflexions*, a répondu avec beaucoup d'esprit au plus grand nombre de ces observations; en examinant sa pièce, nous rappellerons les principales critiques ainsi que les réponses de l'auteur; et nous chercherons à donner une idée juste des beautés et des défauts de l'ouvrage.

Nous observerons d'abord que le style mérite beaucoup d'éloges: point d'emphase, point de déclamations, point de faux brillans, défauts si communs aujourd'hui. Après avoir lu cette tragédie, on se représente l'auteur comme un homme nourri de l'étude des anciens et de nos grands-maîtres; on ne voit pas qu'il ait fait le moindre sacrifice au mauvais goût du siècle, et l'on se plaît à reconnoître en lui un élève distingué de l'ancienne école. Cet avantage est d'un grand prix à nos yeux: il nous inspire d'autant plus d'estime que nous avons plus rarement la satisfaction de le trouver dans les tragédies dont nous avons à rendre compte.

Dans la pièce de M. le Hoc, ce n'est point Néoptolème qui a détrôné Æacide, c'est un autre prince de sa famille, nommé Alcétas. Au moment du tumulte, Amestris, femme d'Alcétas, a sauvé Pyrrhus encore enfant, et l'a fait élever. Comme dans la tragédie de Crébillon, le jeune prince a, dès l'âge le plus tendre, donné des preuves de valeur; et la fille de son ennemi lui a inspiré une passion qu'elle partage. C'est le seul rapport qui se trouve entre les deux pièces.

Amestris, dans le danger extrême qui menace son époux, l'a décidé à donner sa fille à Pyrrhus, qui n'est encore connu que sous le nom d'Agenor. D'après son consentement, elle

(1) Olympie.
(2) Lysimachus.

Digitized by Google

nonce à Iphise cette heureuse nouvelle, et lui dit le nom du héros auquel elle va être unie.

Les critiques ont fait quelques réflexions sur l'avant-scène : l'auteur y répond fort bien. On n'exige pas d'ailleurs au théâtre une grande vraisemblance pour les événemens qui précèdent la pièce. Pourvu qu'ensuite le poète n'offre rien qui choque trop ouvertement l'ordre naturel des choses, on lui passe volontiers des préparations dont on n'a même besoin de prendre qu'une légère idée. Une critique plus fondée peut-être, et que M. le Hoc n'a pas prévue, attaqueroit les bases fondamentales de son ouvrage. Pourquoi Alcétas et Amestris prennent-ils la résolution de révéler à Pyrrhus le secret de sa naissance? Ne risquent-ils pas de faire naître chez lui le desir de venger son père? Ne s'exposent-ils pas aux plus grands dangers? Ils ont, il est vrai, besoin d'un héros qui sauve l'Etat; mais Agenor a déjà remporté des victoires, il est adoré des soldats. Son véritable nom ne le rendra pas plus redoutable aux ennemis, il n'augmentera pas la confiance de l'armée. Ils ont des remords et veulent réparer un crime. Ne le peuvent-ils pas sans éclairer Pyrrhus? Qu'ont-ils besoin de lui révéler un secret qui ne peut que le tourmenter, et les rendre les objets de sa haine? Cette confidence n'est nullement nécessaire, puisqu'Amestris, qui a seule sauvé Pyrrhus, n'a confié ce mystère qu'à son époux. On voit trop que M. le Hoc n'a fait cette supposition que parce qu'il en avoit besoin pour son troisième acte.

Le second est prévu : Pyrrhus s'y montre; et Amestris, exécutant le projet qu'elle a formé, instruit le jeune prince de sa naissance.

L'auteur paroît craindre qu'on ne lui reproche que l'action n'avance point assez, et que l'intrigue n'est pas assez fortement nouée. « Il en résulte, dit-il, pour le spectateur qui » connoissoit, dès la première scène, tous ces secrets, une » lenteur d'exposition qui le fatigue. Sans doute c'est une » condition rigoureuse de l'auditeur de se mettre précisé- » ment à la place du personnage qu'il écoute; mais c'est un » devoir de l'auteur de ne placer son juge lui-même que dans » une situation qui l'occupe et l'intéresse. »

M. le Hoc paroît ici bien sévère envers lui-même. Il est vrai que le public actuel, trop accoutumé à des tragédies qui ressemblent à des pantomimes, ne demande que du mouvement dès les premières scènes. Mais les véritables connoisseurs ont une autre manière de juger les ouvrages dramatiques. Quand l'exposition n'est pas achevée, ce n'est pas tomber dans un défaut que de faire prévoir les développemens que l'on veut donner. Ils n'en sont pas moins intéressans. Quelques

Digitized by Google

réflexions sur le second acte de la tragédie dont nous nous occupons, suffiront pour le prouver.

On a beaucoup parlé de Pyrrhus dans le premier acte. Le spectateur desire naturellement de connoître ce héros ; il ne desire pas moins de savoir quel effet produira sur Pyrrhus le secret important qu'on va lui révéler. Ces scènes étant bien faites, l'intérêt va toujours en croissant ; et, quoiqu'il n'y ait pas d'action proprement dite, la pièce marche. Après avoir reçu la confidence d'Amestris, Pyrrhus développe son caractère fier, profond et mélancolique. Son ami lui rappelle les circonstances de la révolution qui a précipité du trône Æacide. Peut-être ce prince n'est-il pas mort. Ce soupçon est un trait de lumière pour le spectateur ; il devine tout de suite qu'Æacide va reparoître, et que son retour mettra Pyrrhus dans la situation la plus terrible. Il balancera entre l'amour filial, la reconnoissance qu'il doit à Amestris, et l'amour qu'il a pour sa fille. L'attention s'éveille, sur-tout quand on annonce que Phanès, guerrier qui assiége la ville, va y entrer pour négocier. Ce guerrier est un personnage mystérieux : nouvelle raison pour augmenter la curiosité. Il paroît donc que jusque-là, le plan de la tragédie de M. le Hoc est irréprehensible.

Si l'on s'est plaint que les deux premiers actes manquoient d'action, on ne peut faire le même reproche au troisième : il est non-seulement rempli de mouvement, mais il présente de très-beaux détails.

Phanès, qu'on attendoit, est introduit devant Alcétas à qui il déclare qu'il doit descendre du trône, et laisser à Glaucias le choix de son successeur. Le roi répond, en rendant Phanès témoin de la cérémonie par laquelle le peuple apprend que le fils d'Æacide respire, qu'Agenor est Pyrrhus, et qu'il va épouser Iphise. Il se retire en laissant Pyrrhus avec Phanès, et en disant à ce dernier qu'il chargé le prince de la négociation. Phanès ouvre alors son cœur au héros, il déclare qu'il est Æacide, raconte la manière dont il s'est dérobé à la mort, parle de ses voyages, de ses souffrances, annonce qu'un long malheur l'a rendu implacable, et qu'il ne respire que la vengeance. Ce récit est un morceau de poésie très-éclatant. Le trait le plus terrible et le plus dramatique, est celui par lequel Pyrrhus apprend qu'en défendant Alcétas, il a blessé son père.

La critique n'a pas épargné cet acte qui nous paroît mériter des éloges. Il y a sans doute de la hardiesse dans cette combinaison. Mais la critique ne doit point s'élever contre la hardiesse, quand elle ne dégénère pas en témérité. Au contraire elle doit encourager les poètes à *oser*, pourvu qu'ils

Digitized by Google

ne s'écartent pas des règles du bon sens et de l'art. C'est dans cette lutte continuelle qui a lieu entre les idées hardies, et le frein qui est imposé à ceux qui les conçoivent, que les beautés les plus dignes d'être admirées prennent souvent leur source.

M. le Hoc rappelle les observations qu'on lui a faites. Il paroît qu'on lui a reproché de l'invraisemblance, et que l'on s'est fondé sur ce qu'Æacide devoit être reconnu à la cour où il avoit régné. L'auteur répond qu'une longue absence, une cicatrice sur le visage, la certitude où l'on est de la mort d'Æacide, doivent suffire dans la vraisemblance dramatique, pour que ce prince prenne la résolution hardie de reparoître dans son palais. Mais, ajoutent les critiques, il commet une inconséquence. Non, répond M. le Hoc, il doit tout faire pour n'être pas obligé de prendre sa capitale d'assaut, et de la livrer au pillage et à la destruction. Ces raisons paroissent sans réplique. Il n'y a plus qu'à examiner si, dans les deux actes suivans, l'auteur s'est trouvé au niveau de son sujet, et a bien peint *l'opposition de sentimens et le combat de devoirs* qui lui ont fait entreprendre sa pièce.

L'auteur jusqu'alors s'est soutenu par des combinaisons sages; son style s'en est ressenti: maintenant, obligé de peindre les grandes passions, il ne pourra s'empêcher d'être un peu au-dessous de son sujet. Quelle conduite tiendra Pyrrhus? Obéira-t-il aux fureurs de son père? Portera-t-il le désespoir dans le cœur d'Iphise en punissant Alcétas? Détrônera-t-il Amestris à qui il doit tout? Ces combats terribles d'un héros aussi généreux que sensible, ont lieu dans le quatrième acte. Deux scènes principales y sont consacrées, l'une où Æacide fait tous ses efforts pour inspirer à son fils ses desirs de vengeance, et où celui-ci lui représente que la reconnoissance et l'amour retiennent son bras; l'autre où Iphise, effrayée des transports de Pyrrhus, ranime sa passion par de tendres plaintes. Ces deux scènes sont sagement tracées; mais elles n'ont pas cette éloquence de sentiment qui constitue la véritable tragédie. Le style de l'auteur a été fort dans toutes les préparations, dans tous les développemens qui ont précédé; il s'est affoibli quand il a fallu peindre les grands mouvemens qui agitent le cœur, et les combats qui le déchirent. M. le Hoc reconnoît avec franchise une partie de ces défauts.

Ceux que présentent le cinquième acte sont malheureusement plus essentiels. Alcétas a ordonné que l'on s'assurât de Pyrrhus, il s'est ménagé des intelligences dans le camp d'Æacide, et ce prince est sorti furieux pour attaquer la ville.

Alcétas, ayant appris qu'une partie de l'armée d'Æacide s'est révolté contre lui, met Pyrrhus en liberté, lui fait rendre ses armes, et lui permet d'aller secourir son père. Il espère

Digitized by Google

que ces deux ennemis périront dans le tumulte. Pyrrhus vole au secours d'Æacide ; Alcétas sort aussi, après avoir laissé Amestris et Iphise plongées dans les plus vives inquiétudes. Les deux princesses s'entretiennent longuement de leurs maux ; enfin on vient leur annoncer qu'Æacide et Alcétas sont morts : Æacide a été tué, et Alcétas a trouvé la mort dans les rangs ennemis. Pyrrhus reparoît : innocent de la mort d'Alcétas, il se présente à son épouse et à sa fille qui, malheureusement, ne témoignent presqu'aucun regret ; et la pièce finit froidement.

Nous avons donné des éloges au style de cet ouvrage ; et nous devons les justifier par une citation. Nous choisirons le récit de Phanès dont nous avons parlé :

Je ne dois qu'à moi seul ma déplorable vie,
A l'espoir que toujours conserva ma furie,
L'espoir de me venger, aliment des grands cœurs,
A la haine aussi cher que la gloire aux vainqueurs.
. . . . . .
Monarque fugitif, père plus malheureux,
Dépouillant des grandeurs l'appareil dangereux,
A ton berceau, mon fils, je cherchois à me rendre,
Pour mourir avec toi, n'ayant pu te défendre ;
Lorsque des conjurés les féroces clameurs,
Qu'une vaine pitié confirmoit par ses pleurs,
M'apprennent qu'à l'instant une main meurtrière
A Pyrrhus, à mon fils a ravi la lumière.
De tout l'Enfer alors évoquant le secours,
Je jurai de haïr et de haïr toujours ;
J'étois mort au bonheur, je vivois pour la haine.
Vers ce palais brûlant mon transport me ramène :
Certain de tous mes maux, j'en veux punir l'auteur ;
Mon œil et mon poignard cherchent partout son cœur.
Mais ce peuple déjà qu'un autre zèle anime,
Qui ne voit qu'un spectacle où le ciel voit un crime,
Qui blasphème ou bénit, perd ou venge en un jour,
Lassoit son nouveau roi de son nouvel amour ;
Il fallut exiler ma fureur inutile.
A mes derniers sujets mendiant un asile,
Etranger au soleil, voyageur dans la nuit,
J'abandonne mes pas au sort qui les conduit.
Je pouvois, m'unissant aux rivaux de Cassandre,
Montrer un fils d'Achille aux soldats d'Alexandre ;
Mais ces mêmes soldats, en cent climats divers,
Pour se le partager déchiroient l'univers.
Le courage, dès lors, me tint lieu d'espérance.
De Dodone à l'Hœmus je parcours la distance ;
Sorti de la Mésie, et traversant l'Ister,
Je sentois le besoin d'habiter un désert.
Du Gète belliqueux la solitude aride,
Les bords du noir Euxin, la sanglante Tauride,
M'offrirent la nature en sa muette horreur,
Telle que la vouloient mon destin et mon cœur.
Là, sur le roc assis, comme eux fier et sauvage,

Digitized by Google

Des animaux guerriers j'admirois le courage;
Le mien s'en accroissoit. Au bruit sourd des torrens,
A ce choc éternel de tous les élémens,
J'osois mêler ma voix; seul, dans l'espace immense,
Je forçois les échos à répéter : Vengeance!
Fatigué de mes maux, de mes cris impuissans,
Ce désespoir stérile avoit flétri mes sens.
Quand, plein d'un feu nouveau, je respirai la guerre :
J'unissois mes malheurs aux malheurs de la terre;
Et soldat inconnu, de climats en climats,
Pour nourrir mes fureurs, je cherchai les combats.
. . . . . .
Bientôt, au premier rang porté par la victoire,
Ma solitaire audace a conçu ces projets
Que le sort favorisé, et qu'accomplit Phanès.

La tragédie de M. le Hoc est un ouvrage estimable. On n'y voit aucune trace de fausse sensibilité; les idées romanesques en sont bannies; et l'auteur ne s'est permis aucun de ces coups de théâtre plus dignes des Boulevards que de la scène française. Il nous semble donc que cette pièce peut être placée au rang des productions dramatiques que le public aime à revoir, quoiqu'il y remarque des imperfections qui tiennent plutôt à un défaut de force qu'à des erreurs de goût. Au reste nous avons eu d'autant moins de scrupule d'énoncer notre opinion sur Pyrrhus, qu'elle est presque en tout conforme à celle de l'auteur : dans les réflexions placées à la suite de sa pièce, il a donné l'exemple d'une sévérité rare envers soi-même. Il seroit à desirer que tous les poètes se jugeassent avec autant de franchise : la critique seroit débarrassée des épines dont sa route est semée; elle ne craindroit point de blesser ceux dont elle releveroit les défauts : n'ayant plus qu'à discuter avec l'auteur les causes des imperfections dont il n'a pu se garantir, elle prendroit le ton d'une conversation paisible et instructive. Mais on n'a pas lieu d'espérer que l'exemple donné par M. le Hoc se renouvelle souvent. La paix entre les auteurs et les critiques est une chimère qui ressemble beaucoup à la *paix perpétuelle* de l'abbé de Saint-Pierre. P.

La Critique des Critiques du Salon de 1806, *Etrennes aux Connoisseurs.* Prix : 1 fr., et 1 fr. 25 cent. par la poste. A Paris, chez *Firmin Didot*, libraire, rue Dauphine; et chez *le Normant*.

Ce petit ouvrage a deux titres. Le premier fait assez voir que c'est une *satire*, puisqu'on est convenu d'appeler ainsi toute *critique* en vers; le second a besoin d'être expliqué. *Etrennes aux Connoisseurs*; cela ne dit rien : qui est-ce qui

Digitized by Google

n'est pas connoisseur ? Et de quoi ne l'est-on pas? On juge un poëme, un tableau, un discours, une loi, un plan de bataille : tout le monde juge de tout, et également bien de tout. Je suis donc obligé de dire que cet ouvrage paroît spécialement dirigé contre un article du *Publiciste*, dans lequel il est parlé du Salon de 1806. Je n'ai point lu cet article, et, quand je l'aurois lu, il ne m'appartiendroit pas d'en juger; mais j'ai lu ce petit poëme, et, sans chercher si le journaliste a eu tort, je soutiens que le poète a raison : car il répond en bons vers. Cette preuve me paroît sans réplique. Voici de quoi il s'agit :

Tout le monde a pu voir au Salon le beau tableau dans lequel M. Girodet a représenté *une Scène de Déluge*. Cet ouvrage, dont le projet seul annonce une imagination brillante et le desir de surmonter de grandes difficultés, auroit peut-être mérité quelqu'indulgence, quand même il auroit été entrepris par un jeune homme qui n'auroit pas déjà donné de grandes preuves de son talent. A tout âge il est beau de concevoir de grandes entreprises et de s'essayer dans de grands sujets : ce n'est qu'ainsi qu'on parvient à y réussir. Les petites idées ne sont bonnes à rien, si ce n'est à donner l'habitude des petites choses; mais lorsqu'un auteur, déjà connu par de grands et beaux ouvrages, en entreprend de plus grands encore, alors ce n'est pas de l'indulgence, c'est de la justice qu'on lui doit; et la justice ne consiste pas seulement à montrer ses défauts, s'il en a, mais à faire aussi sentir ses beautés. Tel étoit le cas de M. Girodet. Dans le tableau qu'il a exposé au Salon de 1806, il ne s'agissoit de rien moins que de peindre une des plus grandes et des plus terribles scènes de la nature. Toutes les passions, toutes les craintes, toutes les douleurs devoient y être représentées, avec les diverses nuances que la différence des âges et des sexes peuvent leur donner. Ainsi ce tableau devoit joindre à toutes les beautés poétiques de la peinture, toutes les finesses du dessin et du coloris; il devoit, pour être bon, réunir tous les mérites d'un bon tableau. Les connoisseurs (j'entends les véritables) ont trouvé que M. Girodet avoit parfaitement réussi, et que, loin d'être resté au-dessous de ses autres ouvrages, il les avoit en quelque sorte surpassés. Le *Publiciste* en a jugé autrement. Nous allons laisser le poète exposer lui-même le sujet du tableau, et la critique qui en a été faite :

. . . . . Sur ce rocher sauvage,
Où se brisent les flots, sur qui gronde l'orage,
Que, de nuit, aux lueurs des livides éclairs,
Haletant, et penché sur l'abyme des mers,
Un mortel, jeune encor, courbé sous son vieux père,
Retarde le trépas de ses fils, de leur mère,
A son bras suspendus; et qu'embrassant l'un d'eux,

Digitized by Google

La mère offre à l'aîné l'appui de ses cheveux.
Que le vieillard, qui craint la misère importune,
D'une main prévoyante ait sauvé sa fortune;
Et que l'époux, tremblant sous un pénible effort,
Rompe l'arbre fragile où s'attachoit leur sort :
Je ne vois qu'égoïsme en ce tableau barbare :
L'époux grince des dents; l'aïeul est un avare;
L'enfant est un vaurien qui battroit sa maman.
Et bien que, tourmenté par la vague et le vent,
Cet homme vigoureux, au bord du précipice,
Est un vrai saltimbanque à qui la jambe glisse.
Ah! j'oubliois de dire, et je viens d'y songer,
Que le plus jeune enfant, *ignorant le danger,*
Ne doit *ni s'agiter, ni répandre une larme.*
Et voilà ce tableau qui fait tant de vacarme!
Que l'auteur, si l'on veut, *ne soit pas sans talens;*
Soit... je le crois... peut-être... un jour... avec le temps...
. . . . . .
Je voudrois le louer, mais qu'un autre le flatte
Depuis l'Endymion et depuis l'Hippocrate,
Et l'esprit d'Ossian perdu dans son brouillard.
Qu'ont produit ses pinceaux d'intéressant pour l'art?
Peu de chose. Il nous donne enfin *ce noir mélange*
D'objets tous effrayans calqués sur Michel-Ange.
Mais qu'il fasse un tableau qu'on puisse célébrer:
Ce n'est point son talent que je veux admirer.

On assure que tout ce qui est imprimé en caractères italiques, est tiré mot-à-mot du Feuilleton du *Publiciste*. Ce qui me le fait croire, c'est qu'on y trouve en effet cette phrase : « *Tout cela prouve, me dira-t-on, que M. Girodet* » *est en état de faire de très-beaux ouvrages; qu'il les fasse* » *donc: Ce sont ses ouvrages et non ses talens que je veux* » *admirer.* » (Feuilleton du *Publiciste*, du 4 octobre 1806.) « Voici, ajoute l'auteur de la satire dans ses notes, une distinction » très-subtile entre le talent et les ouvrages d'un artiste. Nous » avions cru jusqu'à présent que les productions d'un maître, » quoiqu'inégales entr'elles, pouvoient cependant donner la » mesure de son mérite; et que lorsqu'on *vouloit admirer ses* » *ouvrages*, on vouloit aussi, et par conséquent, *admirer son* » *talent.* »

Le tableau dans lequel M. Gros a si bien peint la bataille d'Aboukir, n'a pas été traité par le journaliste avec plus d'indulgence que *la Scène de Déluge*; et le poète a cru devoir relever aussi quelques-uns des traits de sa censure. Voici comment il le fait parler :

Messieurs, que pensez-vous de ce vaste tableau;
Que le public paroît, *malgré moi*, trouver beau?
Je ne mesure point les peintures à l'aune;
Dans celle-ci, je vois *un grand fracas de jaune,*
Et de rouge, de bleu, de violet, de vert;
Mais ne trouvez-vous pas qu'il y manque de l'air?
Tout ici vient à l'œil d'une manière dure;

Digitized by Google

Je veux voir un brouillard autour de la peinture.

. . . . . .

Jeunes maîtres, à vous s'adressent mes leçons.
Apprenez donc de moi comme on forme les tons.
Peignez-vous *un ton rouge*, il faut qu'*il soit verdâtre;*
Formez-vous *un ton vert?* Mêlez-y *du rougeâtre.*
L'air est un grand miroir. Chaque objet, tour-à-tour,
Renvoie au corps voisin sa couleur et son jour.
La nature jamais à notre œil, qu'elle éclaire,
N'offre le vif éclat d'un arc en-ciel en terre.

. . . . . .

Mais voyons ce tableau de l'un à l'autre bout.
Formés en bataillons sur la mouvante arène,
Des Français valeureux, que leur ardeur entraîne,
Sous les yeux du héros qui les guide aux combats,
Font rouler dans la poudre et coursiers et soldats.
On croit ouïr les cris que la pâle Bellone
Arrache aux combattans que le glaive moissonne.
On se croit transporté sur ce sol brûlant
Où nos drapeaux vainqueurs ont vu fuir le croissant.
Ici, Duvivier tombe; heureux et magnanime,
Là, Beaumont à Guibert immole une victime.
Des milliers de turbans soudain couvrent les flots;
Plus loin, l'Anglais frémit, et bénit ses vaisseaux.
J'admire, si l'on veut, cette scène imposante:
Que son dessin soit ferme et sa couleur brûlante,
La touche aisée et large, et l'effet vigoureux;
Eh! que m'importe à moi? *L'effet blesse mes yeux.*
Quoique l'astre du jour de toutes parts l'éclaire,
Je ne voudrois y voir qu'un seul point de lumière,
Comme *on dit* que toujours a pratiqué *Rembrant.*
Je le répète encor, *le ton est trop brillant;*
Et, dût-on m'appeler Ostrogoth ou Vandale,
Son éclat me séduit moins qu'une couleur salé, etc. etc.

Je ne sais comment il se fait que, dans ces divers passages, je ne comprenne que ce qui est imprimé en lettres ordinaires; tout ce qui est en lettres italiques est entièrement au-dessus de mon intelligence. Il est possible qu'en effet *l'air soit un grand miroir*, et qu'il soit de rigueur de mettre *un brouillard autour de la peinture*, et qu'un beau gazon ne soit pas bien peint, si on n'y mêle *un peu de rougeâtre;* mais tout cela, c'est le secret des artistes: c'est sans doute leur langue que vous parlez, quand vous vous exprimez ainsi; seroit-il indiscret de vous prier d'employer la nôtre, puisqu'enfin c'est à nous que vous parlez?

Je suis persuadé que le peintre ou le poète qui parviendroit à guérir quelques gens de lettres de la manie de juger publiquement les tableaux, rendroit un véritable service non-seulement aux arts et à ceux qui les cultivent, mais à notre langue, que cette manie a fait surcharger d'une foule d'expressions nouvelles qui n'expriment point de nouvelles idées. Je n'en citerai qu'un petit nombre d'exemples, et je choisis à dessein

Digitized by Google

les mots les plus sonores ou les moins choquans que nous avons empruntés à la peinture. Ainsi, je ne parlerai ni des *masses*, ni des *clairs-obscurs*, etc. etc. D'où sont venus à la langue française ces mots de *coloris*, de *teintes*, de *nuances*, dont on nous étourdit tous les jours à propos de prose et de vers? Ces mots étoient français, j'en conviens; mais ils étoient du français des peintres et des teinturiers, et on auroit pu les leur laisser. La langue de Boileau n'étoit-elle pas suffisante pour exprimer tous les genres de beautés qu'on trouve dans Racine? Il me semble que le législateur du Parnasse n'a jamais loué son ami, ni sur la *vigueur de son pinceau*, ni sur *l'éclat de son coloris*, ni sur son art de *nuancer les passions*, ni sur la ressemblance de *sa manière* avec celle des anciens; et pourtant, jamais personne n'a mieux loué Racine que lui. Mais depuis que les poètes n'ont plus songé qu'à composer des tableaux et des descriptions, il n'est peut-être pas étonnant qu'on ait créé, pour mieux parler d'eux, une langue nouvelle, et qu'on ne les ait plus loués que comme des peintres.

On sent bien que je n'entends point parler ici des réflexions et des jugemens qu'on lit quelquefois dans le *Journal de l'Empire*, sur les ouvrages des peintres et des sculpteurs. Ce qui distingue les articles de M. Boutard de ceux de Diderot et de l'ancien *Mercure*, même de ceux qu'on lit en quelques autres ouvrages périodiques, c'est qu'ils sont écrits par un homme qui joint à de rares connoissances dans cette partie, un sentiment vrai des beautés de l'art; c'est que le style en est toujours clair, élégant et précis; c'est que les mots savans ne viennent s'y placer qu'autant qu'ils sont absolument nécessaires. De plus, ces articles sont indulgens. On n'a peut-être pas assez remarqué que dans ce Journal, où la critique littéraire est exercée dans toute sa sévérité, celle qui concerne les arts est ordinairement pleine de douceur, et ne sauroit jamais affliger les artistes. La raison de cette différence est évidente. Les poëmes, les discours, tous les ouvrages littéraires influent sur le ton général de la société, et le ton influe à son tour sur les mœurs. Mais quel mal peuvent faire de mauvais tableaux, et qu'importe à la société qu'un sculpteur ait mal groupé ses figures? D'ailleurs on n'imprime, on ne multiplie pas les mauvais tableaux comme les mauvais livres: on n'en couvre pas les quais, on n'en remplit pas les places publiques. Quand le Salon sera rempli de *croûtes*, chacune sera cependant unique en son genre; et il n'y a pas apparence qu'il prenne jamais envie à quelque peintre de les copier pour les faire mieux connoître. Il n'en est pas ainsi de certains livres: plus ils sont mauvais, et plus il se trouve de

gens

Digitized by Google

gens qui sont empressés de les répandre et de les louer. Qu'on se souvienne de ce mot d'un philosophe qui vouloit qu'on fît des brochures *pour les cuisinières*, et on comprendra que les mauvais tableaux ne seront jamais aussi dangereux que les mauvais livres.

Il n'y a pas non plus beaucoup d'inconvéniens à ce que les gens de lettres continuent, si cela les amuse, à juger, et même à mal juger des tableaux. *Toutefois*, pourroit-on leur dire, avec l'auteur de cette satire :

Toutefois, sans fouler les rives du Permesse,
Sans être Juvénal, ou Perse, ou Despréaux,
On pourroit bafouer des méchans et des sots,
Et faire à maint rieur parfois verser des larmes.
L'artiste provoqué peut, usant de ses armes,
Invoquant le génie et les pinceaux d'Hogarth,
Riposter trait pour trait, et brocard pour brocard.

Si cette crainte ne suffit pas pour les arrêter, qu'ils se souviennent au moins de l'histoire d'Apelle et de son cordonnier. Je vais la laisser raconter à notre poète, et c'est par là que je terminerai cet extrait :

L'histoire dit qu'un jour le peintre d'Alexandre
En public exposa un chef-d'œuvre nouveau.
En silence caché, tout près de son tableau,
Apelle écoutoit tout, désireux de s'instruire.
Les éloges pleuvoient non sans quelque satire.
Ici, le peintre a fait une grossière erreur,
Dit lors un cordonnier, tranchant du connoisseur;
Comment a-t-il manqué la chose principale?
Est-ce ainsi qu'il falloit me peindre une sandale?
Apelle alors paroît, approuve ses raisons;
De sa faute assuré, ressaisit ses crayons;
Docile, en un clin-d'œil, reforme son ouvrage.
Le cordonnier tout fier, poursuit son avantage,
Veut critiquer la jambe ainsi que le soulier.
« Alte-là, dit Apelle, à chacun son métier;
» Borne-toi, cordonnier, à parler de chaussure. »
Censeurs, Apelle ainsi censuroit la censure.

GUAIRARD.

RECOLLECTIONS OF THE LIFE OF THE LATE HONORABLE CHARLES-JAMES FOX. Souvenirs sur la vie de feu CHARLES-JACQUES FOX.

Dernier Extrait. (*V. les N°s des 21 février, 21 mars et 18 avril.*)

Le 7 mars 1804, nous voyons M. Fox justifier au parlement la conduite de son frère, le général Fox, en sa qualité de commandant militaire en Irlande, et insister sur la conve-

Digitized by Google

nance d'examiner les actes du gouvernement, dans ce pays, pendant la dernière insurrection. Le 23 avril, il fit une motion pour que la situation des affaires publiques fût soumise à l'examen de la chambre. Il accusa les ministres d'incapacité ; il demanda qu'il fût nommé un comité pour réviser les lois et les mesures relatives à la défense du pays, et pour s'occuper de rendre ces lois et ces mesures d'une efficacité permanente. M. Pitt se joignit à lui ; et cette motion, mise aux voix, fut rejetée par une majorité si foible, que le ministre, M. Addington, sentit qu'il ne pouvoit pas tenir en place plus longtemps : il résigna son ministère entre les mains de M. Pitt. Beaucoup de gens crurent que l'état critique des affaires alloit produire une coalition entre M. Pitt et M. Fox, et d'autant mieux que celui-ci s'étoit réuni au parti de lord Grenville. Ce dernier déclara qu'il n'accepteroit aucune place si M. Fox n'entroit pas dans l'administration. M. Pitt dit qu'il étoit prêt à tout ce qui paroissoit convenable pour le bien de l'Etat ; et il parut que l'aversion personnelle du roi pour M. Fox fut le seul obstacle à son admission dans le ministère. M. Fox s'exprima, dit-on, à cette occasion, sur le compte de M. Pitt, avec une vivacité d'indignation qui ne lui étoit point ordinaire. En rendant justice aux moyens de M. Pitt, il dit que c'étoit le seul homme qui eût jamais complétement soumis de si grands talens aux formalités de son office.

A la rentrée de M. Pitt dans le ministère, la guerre commença avec l'Espagne. M. Fox attaqua vigoureusement cette mesure, dans la séance du 12 février 1805 ; et en examinant toute la négociation qui avoit eu lieu avec la cour de Madrid, il affirma qu'elle portoit le caractère de la duplicité. Il insista sur la justice et la convenance de l'ancien usage, qui étoit de déclarer la guerre avant de la faire.

Dans la discussion de l'affaire de lord Melville, M. Fox montra une véhémence et un acharnement qui rappelèrent à beaucoup de gens que, par des actes de péculat infiniment plus graves que ceux dont lord Melville étoit accusé, lord Holland avoit amassé une fortune énorme. On observoit que tous les argumens de M. Fox, en cette occasion, condamnoient son père, et qu'une censure si rigoureuse auroit été mieux placée dans la bouche d'un homme dont le père auroit eu les mains pures.....

A la mort de M. Pitt, M. Fox rendit hommage, dans le Parlement, aux vertus de ce ministre, à son patriotisme, à son intégrité sans taches. Il l'admiroit, dit-il, comme financier, mais il le condamnoit pour les guerres qu'il avoit entreprises et conduites. Il vota enfin contre l'érection d'un monument à sa mémoire, mais pour le paiement de ses dettes sur le trésor public.

Digitized by Google

Les collègues de M. Pitt ne jugèrent point possible de se maintenir en place avec l'approbation publique, après la mort de leur chef. Ils conseillèrent au roi de remettre l'administration à lord Grenville et à ses amis. Lord Grenville persista à demander M. Fox; et le roi consentit que ce dernier et ses amis fussent compris dans le tableau de la nouvelle administration. M. Fox se désigna lui-même pour les affaires étrangères. Après une opposition de vingt-deux ans, il reprit ainsi la place qu'il avoit quittée en 1783. Il ne fut pas plutôt en possession des sceaux qu'il s'occupa du grand objet de sa carrière politique : il avoit toujours répété que la guerre étoit funeste, et il résolut, s'il étoit possible, de la finir honorablement. Il lia une négociation, qu'il n'a point assez vécu pour voir terminer. . . . . .

. . . . . .

Ceux qui suivent d'un œil impartial la conduite de M. Fox dans toute sa carrière politique, ne peuvent le trouver conséquent avec ses principes. Il est vrai que dans un gouvernement dont le chef est obligé d'abandonner l'administration au parti qui a la prépondérance dans le parlement, où, par conséquent, les efforts d'un parti tendent continuellement à déplacer l'autre pour s'emparer de l'autorité et des émolumens, il seroit difficile, peut-être, de nommer un seul homme qui aît agi dans le ministère et dans l'opposition, sur des principes parfaitement uniformes. Il ne faut donc pas être surpris si nous voyons M. Fox, ministre d'Etat, agir sur des principes tout-à-fait opposés à ceux de M. Fox démagogue. Il avoit été l'ardent avocat des catholiques d'Irlande en 1805 : l'année suivante, il trouva des prétextes pour remettre l'exécution des engagemens qu'il avoit pris envers eux. En 1805, il avoit poursuivi avec acharnement le châtiment de lord Melville, pour le péculat dont on l'accusoit : en 1806, il s'opposa à ce que le marquis de Wellesley fût mis en jugement pour avoir détourné plusieurs millions des deniers publics. Il avoit employé tous ses moyens pour s'opposer à l'impôt sur les revenus, lorsque M. Pitt l'avoit fait adopter. Il regardoit cet impôt comme fondé sur l'injustice et l'oppression : il déclara que si cette taxe étoit convertie en loi, l'Angleterre ne pouvoit plus être le séjour des honnêtes gens. Cependant il proposa lui-même d'élever à dix pour cent cette taxe, qui n'étoit qu'à six; et il dit qu'il ne falloit arrêter l'effet de cette taxe que lorsqu'elle ameneroit le déficit des choses nécessaires à la vie.

Il n'avoit cessé de répéter qu'une rigoureuse économie étoit indispensable dans toutes les parties de l'administration, et il s'étoit montré extrêmement rigide sur l'emploi des deniers publics, tant qu'il avoit siégé dans l'opposition; mais lorsqu'il

Digitized by Google

fut dans le ministère, il montra des vues, et prit des mesures directement opposées.

Quant au commerce des Nègres, M. Fox ne démentit jamais ses principes. Dans le ministère, comme dans l'opposition, il fit toujours les plus grands efforts pour faire réussir l'abolition de ce trafic. Le 10 juin 1806, il porta sur ce sujet l'attention du parlement. Il rappela que cette question avoit été présentée quinze ans auparavant par M. Willeberforce, et qu'il auroit volontiers laissé cet objet entre des mains si habiles, s'il eût eu lieu de croire que M. Willeberforce projetât une motion nouvelle sur ce sujet. Il termina son discours en disant, que si l'abolition du commerce des Noirs étoit sanctionnée, il jugeroit les trente-cinq années qu'il avoit passées dans le parlement, très-utilement employées.

Ce fut la dernière fois qu'on entendit la voix de M. Fox au parlement. De ce moment, sa santé déclina de jour en jour. Il avoit lui-même le sentiment de sa fin prochaine, quoiqu'il ne parût pas sérieusement malade. Ses amis s'étant adressés à lui pour obtenir son appui dans une affaire importante, il leur avoua qu'il ne se sentoit plus la force de s'en occuper. « Ma vie, leur dit-il, a été active au-delà de mes forces, et » j'ai presque dit de mon devoir. Si je n'ai pas agi beaucoup, » j'ai du moins beaucoup parlé, et j'ai senti encore davantage. » Ma constitution est épuisée : il faut charger de cette com- » mission des hommes plus jeunes que moi. »

Sa foiblesse alla croissant, il ne tarda pas à être alité, et ses jambes s'enflèrent beaucoup. Il se croyoit attaqué du scorbut, et prenoit une grande quantité de quinquina en décoction. Il s'étoit fait un système en médecine; et il attribuoit toutes les maladies à des âcretés dans le sang et à la foiblesse de l'estomac. Il ne consultoit point les médecins, et prenoit des médicamens dont il déterminoit lui-même les doses. Ses remèdes favoris étoient la rhubarbe, et les décoctions végétales. Sa dépense annuelle chez l'apothicaire étoit très-considérable. Les remèdes qu'il fit contre le scorbut aggravèrent probablement son mal, qui étoit une hydropisie. Il se sentoit plus malade que ses amis ne le jugeoient. « Pitt » est mort en janvier, dit-il un jour, et moi je pourrois bien » partir avant le mois de juin. » Un de ses amis présent chercha à détourner cette idée.

« Je vous assure, dit-il, que je trouve des rapports entre » ma maladie et celle de Pitt. Mon estomac est perdu, et je » sens que ma constitution se décompose. »

Son appétit diminua sensiblement; ses jambes enfloient et désenfloient tour-à-tour. Tant qu'il étoit en action, il paroissoit bien portant; mais dès qu'il étoit en repos, il éprouvoit un mal de cœur continuel, que rien ne pouvoit dissiper. Il ne

Digitized by Google

voulut point consulter les médecins, et répétoit toujours que son état étoit la suite des inquiétudes qu'il avoit éprouvées, et que sa santé s'amélioreroit, dès que la cause du mal cesseroit.

Pendant tout le mois de mars, son état empira, et les alarmes de ses amis devinrent extrêmes. Il soutenoit toujours que c'étoit un mal accidentel et passager. Il reprit un peu de forces au mois de mai, ce qui lui rendit l'espérance; mais les symptômes reparurent avec plus de gravité qu'auparavant. Un médecin fut appelé; et dès la fin de juin, il fut jugé fort malade. La nature de son mal ne fut cependant bien connue qu'en juillet. La léthargie et l'enflure augmentoient journellement. Enfin le 29 juillet, il se fit une consultation de médecins, et il fut convenu qu'après avoir essayé l'effet d'un diurétique puissant, il faudroit avoir recours à la ponction, si le remède ne réussissoit pas. Il manqua effectivement, et l'enflure ayant encore beaucoup augmenté, M. Fox demanda lui-même la ponction. Cette opération fit évacuer environ cinq pintes d'eau. La foiblesse qui succéda fit craindre immédiatement pour sa vie. Il fut long-temps incapable d'articuler une parole, tandis que les papiers publics le représentoient plein de courage et de gaîté. Son état fut alarmant jusqu'au 10 août. Il parut alors reprendre des forces. Il déjeûna le lendemain matin, et les jours suivans, avec deux de ses intimes amis, qui causoient auprès de son lit aussi long-temps que les médecins le permettoient.

Dans une de ces conversations familières du matin, il fit connoître sa conviction de sa mort prochaine. Un lord étoit auprès de son lit, et lui racontoit que sans lui en avoir demandé la permission, il l'avoit compris dans une partie de campagne arrangée pour Noël.

« A Noël prochain, la scène sera bien changée pour moi, » dit M. Fox : qu'est-ce que vous pensez, milord, conti- » nua-t-il, de l'état de l'ame après la mort? » Son ami confondu de cette question soudaine, ne répondit pas. « Qu'elle » soit immortelle, continua M. Fox, je n'en doute nulle- » ment. L'existence de la Divinité prouve qu'il peut exister » des esprits; et pourquoi l'ame humaine n'existeroit-elle pas? » mais s'il y a une essence telle que l'ame humaine, elle peut, » par sa nature, exister éternellement. Quand il n'y auroit » point eu de christianisme, j'aurois également cru à l'im- » mortalité de l'ame. Mais comment celle-ci agit-elle sépa- » rément du corps? Voilà qui passe ma capacité. Quoi qu'il » en soit, je le saurai avant Noël. » Mad. Fox, qui se trouvoit là, lui prit la main, et se mit à pleurer. Il en parut fort ému, et lui dit : « Je suis heureux, et plein de confiance : » je puis dire que j'ai la certitude de mon sort. »

Digitized by Google

Le 15 août, les médecins informèrent lord Holland qu'il ne seroit pas raisonnable de croire à la possibilité du rétablissement de M. Fox. Cependant, ses parens s'obstinoient à espérer, en se fondant sur les circonstances les plus équivoques. Le 20 août, la léthargie revint, et l'enflure recommença. De ce moment là, M. Fox ne voulut reprendre aucune espérance. Il se prépara au contraire, et se résigna à son sort. Le 25, les médecins lui annoncèrent qu'il seroit indispensable d'avoir de nouveau recours à la ponction. « Je ne vous demande pas si » je guérirai, leur répondit-il. Je sens bien que ma constitu- » tion est dissoute; mais dites-moi combien de temps vous » croyez que j'aie encore à vivre. » On lui cita quelques exemples de guérison complète, dans des cas semblables. « Jamais, répondit M. Fox, avec une constitution comme la » mienne, et à mon âge. Je vous demande encore de vouloir » bien me dire combien de temps vous croyez que j'aie à » vivre. » Les médecins consultèrent ensemble, mais ne lui répondirent pas. « Je consentirai à ce qu'on renouvelle » la ponction, pourvu qu'auparavant on me transporte à » *St. Ann's hill;* car je desire beaucoup de mourir là. » Sa foiblesse étoit si grande que les médecins ne jugèrent point possible de le transporter. Dans une seconde consultation, ils résolurent de le faire porter à Cheswick, sur la route de *St. Ann.* Ils espéroient qu'après le renouvellement de la ponction, il retrouveroit assez de force pour être transporté où il le desiroit. Le 27 août, il fut établi à Cheswick, chez le duc de Devonshire; mais le mouvement l'avoit tellement affoibli, que les médecins jugèrent indispensable de retarder de quatre jours l'opération. Celle-ci fut faite en deux fois, à trois jours de distance. On essaya de nouveaux remèdes; et pendant quelques jours, il parut retrouver un peu de forces.

Ses amis avoient repris quelqu'espérance; mais le 7 septembre au soir, les médecins jugèrent, par les symptômes, qu'il approchoit de sa fin. Ils en prévinrent lord Holland; mais mad. Fox n'en fut informée que le lendemain. Les symptômes s'aggravèrent tellement qu'il fut convenu d'avertir M. Fox que probablement il n'avoit pas plus de vingt quatre heures à vivre, et qu'il étoit impossible que son état se prolongeât quinze jours encore. « Que la volonté de Dieu soit faite! dit » M. Fox, j'ai assez vécu, et je mourrai content. » Lord Holland entra dans ce moment. M. Fox lui présenta la main, que son neveu saisit en versant des larmes. « Mon cher neveu, » s'écria M. Fox avec attendrissement! » Mad. Fox, soutenue par lady Holland; et lady Foster, s'approcha alors du lit du malade, et il y eut une scène de douleur, difficile à décrire.

Personne ne croyoit que M. Fox passât la nuit. Il resta néanmoins dans cet état jusqu'au matin du 10. On lui annonça de

Digitized by Google

nouveau qu'il ne pouvoit pas passer la journée; mais il s'opéra le 11 un changement surprenant, et qui rendit de l'espérance à tous ceux qui l'entouroient. Les médecins seuls n'en conçurent aucune. Le matin du 12, les symptômes alarmans reparurent, et on annonça à M. Fox pour la troisième fois qu'il n'avoit que quelques heures à vivre. Ses amis prirent de nouveau congé de lui; mais lorsqu'ils voulurent s'éloigner, M. Fox leur fit signe de la main de ne pas le quitter. Il manifestoit un peu d'impatience de voir que les médecins renvoyoient tout le monde. Il reprenoit par intervalles l'usage de la parole. Qand lord Henry Petty s'approcha de son lit, il lui dit: « Voilà l'ordre de la nature..... Vous avez une grande » tâche à remplir, mais ne perdez pas courage. » Il vouloit continuer, mais lord Henry, incapable de maîtriser son émotion, s'éloigna du malade, à la prière des médecins. Mad. Fox étoit immobile de douleur; mais, tout-à-coup elle se mit à sanglotter. M. Fox qui tenoit sa main, lui dit: « Courage! courage! » et épuisé par cet effort; il tomba dans l'assoupissement. Vers le soir, ses amis furent admis de nouveau auprès de son lit. Lord Holland et Mad. Fox paroissoient l'occuper presqu'uniquement. Il leur adressa la parole à plusieurs reprises; puis se sentant fatigué, il réunit la main de son neveu à celle de sa femme, et parut les bénir en silence, par un mouvement lent qu'il faisoit en abaissant sa main sur les leurs.

Le 13 au matin, il fut encore plus mal. Ses amis entouroient son lit à midi, et il fit signe à son neveu et à Mad. Fox de lui donner la main. Il les réunit comme la veille, et répéta trois fois le signe de bénédiction qu'il avoit déjà fait. Comme il se trouvoit placé dans son lit d'une manière incommode, il fit un effort inutile pour se retourner. Lord Holland et Mad. Fox passèrent alors de l'autre côté du lit, et il leur adressa les dernières paroles qu'il ait articulées: « Dieu vous bénisse! » Dieu vous bénisse tous! Je meurs content..... Je vous » plains..... » Un assoupissement succéda. A trois heures, il ouvrit les yeux, et regarda tous ceux qui étoient autour de lui; mais il arrêta sur-tout ses regards sur lord Holland et Mad. Fox. Il ferma ensuite les yeux pour ne les plus rouvrir, et il expira à cinq heures quarante minutes du soir.

Ainsi mourut M. Fox, moins de huit mois après son illustre rival. Les derniers mots de ces deux hommes extraordinaires les caractérisent également. L'ame de M. Pitt étoit absorbée par l'amour de sa patrie, et à son dernier soupir il lui échappa une exclamation qui montroit sa sollicitude pour le sort de l'Angleterre: « O ma patrie, s'écria-t-il en mourant! » M. Fox, plus susceptible de cette tendre sympathie qui nous

Digitized by Google

rend dignes des jouissances sociales et domestiques, s'occupe en mourant des amis qu'il laisse. « Je meurs content, mais je » vous plains, dit-il. » . . . . . .

M. Fox étoit d'une taille moyenne. Dans les dernières années de sa vie, il avoit pris beaucoup d'embonpoint. Ses traits étoient extrêmement prononcés; il y avoit dans sa physionomie un caractère de finesse et d'habileté; et son regard, dans une conversation qui lui plaisoit, ou dans un débat intéressant, étoit singulièrement animé. On se souviendra longtemps de sa figure. On dit que Nollekin a fait plus de trente fois son buste en marbre, et personne n'a été peint plus souvent que lui.

NOUVELLES POLITIQUES.

Londres, 11 *mai.*

La ville d'Alexandrie, en Egypte, s'est rendue, le 20 mars, par capitulation, aux troupes commandées par le général Fraser. La gazette de la cour a publié, hier, les pièces officielles relatives à cet événement. La prise de cette place ne nous a coûté que sept hommes tués et dix blessés. Elle s'est rendue presque sans résistance. L'escadre de l'amiral Duckworth est arrivée devant Alexandrie, deux jours après la capitulation.

PARIS, *vendredi* 22 *mai.*

—Le ci-devant duc de Luynes, sénateur, et l'un des commandans de la Légion-d'Honneur, est mort le 20 mai, à l'âge de 59 ans; il ne laisse qu'un fils, âgé de 21 ans.

LXXIII^e BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Elbing, 8 mai 1807.

L'ambassadeur persan a reçu son audience de congé. Il a apporté de très-beaux présens à l'EMPEREUR de la part de son maître, et a reçu en échange le portrait de l'EMPEREUR, enrichi de très-belles pierreries. Il retourne en Perse directement: c'est un personnage très-considérable dans son pays, et un homme d'esprit et de beaucoup de sagacité: son retour dans sa patrie étoit nécessaire. Il a été réglé qu'il y auroit désormais une légation nombreuse de Persans à Paris, et de Français à Téhéran.

L'EMPEREUR s'est rendu à Elbing, et a passé la revue de 18 à 20,000 hommes de cavalerie, cantonnés dans les environs de cette ville et dans l'île du Nogat, pays qui ressemble beaucoup à la Hollande. Le grand-duc de Berg a commandé la manœuvre. A aucune époque l'EMPEREUR n'avoit vu sa cavalerie en meilleur état et mieux disposée.

Digitized by Google

Le journal du siége de Dantzick fera connoître qu'on s'est logé dans le chemin couvert, que les feux de la place sont éteints, et donnera les détails de la belle opération qu'a dirigée le général Drouet, et qui a été exécutée par le colonel Aimé, le chef de bataillon Arnaud du 2e léger, et le capitaine Avy. Cette opération a mis en notre pouvoir une île que défendoient 1000 Russes, et cinq redoutes garnies d'artillerie, et qui est très-importante pour le siége, puisqu'elle prend de revers la position que l'on attaque. Les Russes ont été surpris dans leurs corps-de-garde: 400 ont été égorgés à la baïonnette sans avoir le temps de se défendre, et 600 ont été faits prisonniers. Cette expédition, qui a eu lieu dans la nuit du 6 au 7, a été faite en grande partie par les troupes de Paris qui se sont couvertes de gloire.

Le temps devient plus doux, les chemins sont excellens, les bourgeons paroissent sur les arbres, l'herbe commence à couvrir les campagnes; mais il faut encore un mois pour que la cavalerie puisse trouver à vivre.

L'Empereur a établi à Magdebourg, sous les ordres du maréchal Brune, un corps d'observation qui sera composé de près de 80,000 hommes, moitié Français, et l'autre moitié Hollandais et confédérés du Rhin; les troupes hollandaises sont au nombre de 20,000 hommes.

Les divisions françaises Molitor et Boudet, qui font aussi partie de ce corps d'observation, arrivent le 15 mai à Magdebourg. Ainsi on est en mesure de recevoir l'expédition anglaise sur quelque point qu'elle se présente. Il est certain qu'elle débarquera; il ne l'est pas qu'elle puisse se rembarquer.

Lettre de S. M. l'Empereur et Roi *à son ministre des cultes, sur la mort de M. Meyneau-Pancemont, évêque de Vannes.*

Monsieur Portalis, nous avons appris avec une profonde douleur la mort de notre bien-aimé évêque de Vannes, Meyneau-Pancemont. A la lecture de votre lettre, les vertus qui distinguent ce digne prélat, les services qu'il a rendus à notre sainte religion, à notre couronne, à nos peuples, la situation des églises et des consciences dans le Morbihan, au moment où il arriva à l'épiscopat; tout ce que nous devons à son zèle, à ses lumières, à cette charité évangélique qui dirigeoit toutes ses actions; tous ces souvenirs se sont présentés à la fois à notre esprit. Nous voulons que vous fassiez placer sa statue en marbre dans la cathédrale de Vannes: elle excitera ses successeurs à suivre l'exemple qu'il leur a tracé; elle fera connoître tout le cas que nous faisons des vertus évangéliques d'un véritable évêque, et couvrira de confusion ces faux

Digitized by Google

pasteurs, qui ont vendu leur foi aux ennemis éternels de la France et de la religion catholique, apostolique et romaine, dont toutes les paroles appellent l'anarchie, la guerre, le désordre et la rebellion. Enfin, elle sera pour nos peuples du Morbihan une nouvelle preuve de l'intérêt que nous prenons à leur bonheur. De toutes les parties de notre Empire, c'est une de celles qui sont le plus souvent présentes à notre pensée, parce que c'est une de celles qui ont le plus souffert des malheurs des temps passés. Nous regrettons de n'avoir pu encore la visiter; mais un de nos premiers voyages que nous ferons à notre retour dans nos Etats, ce sera de voir par nos propres yeux cette partie si intéressante de nos peuples. Cette lettre n'étant pas à autre fin, nous prions Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

De notre camp impérial de Finkenstein, le 5 mai 1807.

Signé NAPOLÉON.

— *Note du Rédacteur.* La nature de ce Journal essentiellement littéraire, nous oblige à restreindre beaucoup la partie politique, qui ne peut jamais avoir un grand intérêt, venant après les journaux quotidiens; nous croyons cependant faire plaisir à tous les lecteurs du *Mercure* de leur remettre sous les yeux le discours de M. de Fontanes, parce que nous le regardons, avec tous ceux qui sont faits pour apprécier dignement des idées aussi nobles, et un style aussi enchanteur, comme la production littéraire la plus distinguée qui ait paru depuis long-temps. Dans ce genre, et à aucune époque de notre littérature, on n'a fait aussi bien.

Discours prononcé par M. de Fontanes, à l'hôtel des Invalides, le 17 mai, jour de la translation des décorations du grand Frédéric, et des drapeaux conquis sur les armées prussiennes.

MONSEIGNEUR,

« Jamais une plus noble fête ne fut donnée par la victoire, et jamais la fortune n'offrit en même temps un plus mémorable exemple de ses catastrophes et de ses jeux. O vanité des jugemens humains! ô courtes et fausses prospérités! Toutes les voix de la renommée célébrèrent 50 ans la gloire de la monarchie prussienne. On donnoit pour modèle à tous les Etats, et les tactiques de son armée, et les épargnes de son trésor, et les lumières de son gouvernement. Le dix-huitième siècle étoit fier de compter le plus illustre des rois parmi les élèves de sa philosophie! Vingt ans se sont écoulés à peine, et dès le premier choc, ce gouvernement, où l'on trouvoit plutôt une armée qu'un peuple, a laissé voir sa foiblesse véritable. Une seule bataille a fait succomber ces phalanges tant de fois victorieuses, qui, dans la guerre de

Digitized by Google

sept ans, avoient surmonté les efforts de l'Autriche, de la Russie et de la France conjurées. Est-ce donc là ce qu'avoient promis ces talens éprouvés, cette longue expérience des plus vieux généraux de l'Europe, ces camps annuels où toutes les théories militaires étoient développées, ces revues si fameuses, ces manœuvres si savantes, que d'un bout de l'Europe à l'autre les capitaines les plus instruits venoient étudier sur les rives de la Sprée? Ce nouvel art de la guerre dont on alloit chercher à grand bruit tous les secrets à Postdam, vient de céder aux combinaisons d'un art encore plus vaste et plus hardi. Jouissons d'un si grand triomphe, mais honorons, après les avoir conquis, ces restes de la grandeur prussienne, où sont encore empreints tant de souvenirs héroïques, et sur lesquels semble gémir l'ombre de Frédéric-le-Grand.

» Lorsqu'autrefois dans cette ville maîtresse du Monde, un illustre Romain (1) venoit suspendre aux murs du Capitole les dépouilles du royaume de Macédoine, il ne put se défendre d'une profonde émotion, en songeant aux exploits d'Alexandre, et en contemplant les calamités répandues sur sa maison. Le héros de la France n'a pas été moins attendri quand il est entré dans ces palais tristes et déserts que remplissoit autrefois de tant d'éclat le héros de la Prusse. On l'a vu saisir avec un religieux enthousiasme cette épée dont il fait un si noble don à ses vétérans; mais il a défendu que les armes et les aigles prussiennes, que tout cet amas de trophées conquis sur les descendans d'un grand roi, traversât les lieux où sa cendre repose, de peur d'affliger ses mânes et d'insulter son tombeau. (2)

» Je crois donc entrer dans la pensée du vainqueur, en rendant hommage aux vaincus devant ces drapeaux mêmes qu'ils n'ont pu défendre, mais qu'ils ont teints d'un sang glorieux. Si des régions élevées qu'ils habitent, les grands hommes que la terre a perdus s'intéressent encore aux choses humaines, Frédéric a pu reconnoître, jusque dans leurs derniers soupirs, les vieux compagnons formés à son école, et morts dignement sur les ruines de sa monarchie. Il n'a point vu tomber sans gloire ces jeunes princes de sa maison qui ont mordu la poussière aux champs d'Jena, ou qui, après d'illustres faits d'armes, ont signé des capitulations et reçu des fers honorables. Oh, comme il est juste de plaindre la valeur malheureuse! Oh, comme il est doux de pouvoir estimer les ennemis qu'on a défaits! Oui, et j'aime à le dire au milieu de tous ces juges de la vraie gloire dont je suis environné;

(1) Paul Emile (*Voyez* Plutarque.)

(2) L'Empereur a défendu qu'on fît passer dans la ville de Potsdam, lieu où est mort Frédéric, les drapeaux conquis sur les Prussiens.

Digitized by Google

oui, le monarque prussien lui-même, aujourd'hui sans capitale et presque sans armée, a pourtant soutenu sa dignité dans la bataille qui lui fut si funeste, et n'a manqué ni aux devoirs d'un chef, ni à ceux d'un soldat.

» Mais ces dernières étincelles du génie de Frédéric n'avoient point assez de force et d'activité pour ranimer une monarchie dont la puissance artificielle manquoit peut-être de ces institutions politiques, et de ces principes conservateurs qui maintiennent les sociétés. Des sages, je ne peux le dissimuler, ont fait quelques reproches à Frédéric. Ils le blâment de n'avoir cherché les appuis de son gouvernement que dans le pouvoir militaire. S'ils admirent en lui l'activité du grand administrateur, les talens du grand capitaine, ils n'ont pas la même estime pour les opinions du philosophe-roi. Ils auroient voulu qu'il connût mieux les droits des peuples et la dignité de l'homme. Aux écrits du *philosophe de Sans-Souci*, ils opposent avec avantage ce livre où Marc-Aurèle, qui fut aussi guerrier et philosophe, commence par rendre graces au ciel, de lui avoir donné une mère pieuse et de bons maîtres qui lui ont inspiré la crainte et l'amour de la Divinité. Au lieu de cette philosophie dédaigneuse et funeste, qui livre au ridicule les traditions les plus respectées, les sages dont je parle aiment à voir régner cette philosophie grave et bienfaisante, qui s'appuie sur la doctrine des âges, qui enfante les beaux sentimens, qui donne un prix aux belles actions, et qui fit plus d'une fois, en montant sur le trône, les délices et l'honneur du genre humain. Ils pensent, en un mot, qu'un roi ne peut impunément professer le mépris de ces maximes salutaires qui garantissent l'autorité des rois.

» Je m'arrête : il me siéroit mal en ce moment d'accuser avec trop d'amertume la mémoire d'un grand monarque dont la postérité vient de subir tant d'infortune. Son image n'est déjà que trop attristée du spectacle de notre gloire et de ces pompes triomphales que nous formons des débris de son diadème. Mais s'il ne faut pas se montrer trop sévère envers lui, il faut être juste envers un autre grand homme qui le surpasse; et quand Frédéric eut l'imprudence de proclamer dans sa cour ces flétrissantes doctrines qui détruisent tôt ou tard l'ordre social, dois-je oublier que Napoléon a remis en honneurs ces nobles doctrines qui réparent tous les maux de l'athéisme et de l'anarchie?

» Ainsi, dans cette partie de son histoire comme dans toutes les autres, notre monarque n'a plus de rivaux; et pour ne point sortir de l'art de la guerre dont cette cérémonie auguste rappelle tous les prodiges, combien tout ce qui fut grand disparoît à côté des entreprises extraordinaires dont nous sommes témoins! On combattoit, on négocioit jadis

Digitized by Google

pendant des années pour la prise de quelques villes, et maintenant quelques jours décident le sort des royaumes. Quel nom militaire, quel talent politique, quelle gloire ancienne ou moderne ne s'abaisse désormais devant celui qui, des mers de Naples jusqu'aux bords de la Vistule, tient en repos tant de peuples soumis; qui, campé dans un village sarmate, y reçoit, comme à sa cour, les ambassadeurs d'Ispahan et de Constantinople, étonnés de se trouver ensemble; qui réunit dans le même intérêt les sectateurs d'Omar et d'Ali; qui joint d'un lien commun et l'Espagnol et le Batave, et le Bavarois et le Saxon; qui, pour de plus vastes desseins encore, fait concourir les mouvemens de l'Asie avec ceux de l'Europe, et qui montre une seconde fois, comme sous l'Empire romain, le génie guerrier s'armant de toutes les forces de la civilisation, s'avançant contre les Barbares, et les forçant de reculer vers les bornes du Monde.

» Ce n'est point à moi de lever le voile qui couvre le but de ces expéditions lointaines. Il me suffit de savoir que le grand homme par qui elles sont dirigées, n'est pas moins admirable dans ce qu'il cache que dans ce qu'il laisse voir, et dans ce qu'il médite que dans ce qu'il exécute. Veut-il relever ces antiques barrières qui retenoient aux confins de l'Univers policé toutes ces hordes barbares dont le Nord menaça toujours le Midi? Sa politique n'a point encore parlé, attendons qu'il s'explique, et remarquons sur-tout que ce silence est le plus sûr garant de ses intentions pacifiques.

» Il a voulu, il veut encore la paix : il la demanda au moment de vaincre, il la redemande après avoir vaincu. Quoique tous les champs de bataille qu'il a parcourus dans trois parties du Monde, aient été les théâtres constans de sa gloire, il a toujours gémi des désastres de la guerre. C'est parce qu'il en connoît tous les fléaux qu'il a soin de les porter loin de nous. Cette grande vue de son génie militaire est un grand bienfait. Il faut payer la guerre avec les subsides étraugers, pour ne pas trop aggraver les charges nationales. Il faut vivre chez l'ennemi pour ne point affamer le peuple qu'on gouverne. La sécurité intérieure est alors le prix de ces fatigues inouies, de ces privations sans nombre, de ces dangers de tout genre auxquels se dévoue l'héroïsme. Comparez à notre situation présente celle des sujets de Frédéric, quand chassé deux fois de sa capitale, malgré ses exploits, il ne pouvoit, même après la victoire, défendre l'industrie de ses villes et les moissons de ses campagnes contre la férocité du Russe et le pillage de l'Autrichien. Telle n'est point notre destinée. Paris, l'Empire entier, reposent dans un calme profond, sous l'autorité de cette même main qui répand la terreur à trois cents lieues de nos frontières. Les lois du chef de l'Etat

Digitized by Google

nous sont transmises avec sagesse par un représentant digne de les interpréter, habile dans toutes les carrières administratives, orné de toutes les vertus civiles, et qui possède pour nous la première de toutes les qualités, celle de bien connoître l'esprit français qu'il faut suivre quelquefois pour le mieux conduire. La confiance du souverain ne pouvoit être mieux placée que dans un homme d'Etat dont la parole fut toujours fidèle, et dont l'accueil satisfait tous les cœurs. A ces traits, qui sont faciles à reconnoître, les yeux de cette assemblée se tournent vers vous, Monseigneur (1), et ses éloges confirment le mien.

» Mais en jouissant de l'intégrité de notre territoire, et des bienfaits d'une administration paisible et régulière, songeons par quels travaux ces avantages sont achetés. Combien de reconnoissance et d'admiration doit accompagner cette brave armée qui, dans les solitudes de la Pologne, combattit tous les besoins et tous les périls, et qui triompha des saisons comme des hommes! Quel orateur pourra louer dignement cette garde impériale, dont chaque compagnie vaut un grand corps d'armée, et tous ces soldats enfin dont chacun mérite d'entrer dans cette garde invincible! Quels honneurs décernerons-nous à ces lieutenans du chef suprême, à ces guerriers qui dans toute autre armée auroient le premier rang, et qui dans celle-ci sont plus contens et plus fiers d'occuper à une longue distance la seconde place? Ce n'est point assez de vaincre pour ces invincibles légions, elles veulent encore avec une magnanimité vraiment française effacer jusqu'au souvenir des défaites de leurs ancêtres. Après avoir repris dans les arsenaux de l'Autriche l'armure de François Ier, captif à Pavie, elles ramènent à Paris cette colonne injurieuse qui s'élevoit dans les champs de Rosback, et font ainsi du monument de nos revers, un nouveau monument de nos triomphes.

» Quelques-uns des braves vétérans qui m'écoutent ont peut-être vu cette fatale journée où le talent des généraux n'a pas secondé la valeur des soldats. Ils se consoleront de leur défaite, en attachant l'épée de leur vainqueur aux voûtes de ce temple. Cette épée reposera sous leur garde à côté du tombeau de Turenne; et quelquefois, la contemplant avec une joie mêlée de respect, ils se diront : « Si elle a vaincu les » pères, elle fut conquise par les enfans! » L'aspect de ce trophée fera naître encore de plus graves réflexions sur les causes qui élèvent les trônes ou qui précipitent leur chute. Il redira sans cesse combien la mort ou la vie d'un seul homme peut ôter ou mettre de poids dans la balance des destinées.

» En effet, rappelons-nous cette époque où le Monde étonné vit paroître à côté des grandes puissances ces princes de la maison de Brandebourg, qui n'étoient pas même inscrits

(1) S. A. S. Mgr. le prince Cambacérès, archichancelier de l'Empire.

Digitized by Google

au premier rang des électeurs! Reportons-nous à leur berceau, suivons les progrès de leur fortune, voyons leur monarchie s'accroître et s'affermir sans relâche, et par les armes, et par les négociations, et par la violence et par la ruse, et par ce génie audacieux et circonspect, suivant les conjonctures, qui menace ou qui cède à propos, et qui, toujours soumis au calcul de l'intérêt, change avec le temps d'alliés, d'ennemis et de desseins. Quel événement a suspendu le cours de tant de prospérités? La Prusse avoit-elle affoibli le nombre de ses armées? Non, ses armées étoient complètes, et nous entendions citer encore leur bravoure et leur discipline. Avoit-elle dissipé son trésor? Non, le désordre introduit dans ses finances par des prodigalités passagères étoit réparé par une sage économie. Elle ne manquoit ni de bras, ni de richesses; elle possédoit encore tout ce qui fait en apparence la force et la sûreté des Empires, de l'or, du fer et du courage. Comment ces jours d'abaissement et de deuil furent-ils donc amenés si vîte? L'homme qui créa, qui fit mouvoir, qui soutint long-temps ce grand corps, a fini sa carrière, et tout a succombé peu à peu avec la colonne qui portoit tout; et dans le mausolée de Frédéric s'est enfermé, pour ne plus reparoître, cet esprit à la fois belliqueux et politique dont il animoit ses soldats, ses généraux, ses ministres, son peuple, et le système entier d'une immense administration. Voilà comme la mort d'un seul homme est la perte de tous.

» Au contraire, quel autre spectacle s'offre à nos yeux! Une grande monarchie avoit vu tous les fléaux fondre sur elle, et, n'ayant plus de roi et plus d'autels, plus de guide et plus de sauve-garde, elle tomboit de précipices en précipices entre ses anciennes et ses nouvelles constitutions également violées. L'espoir étoit même perdu; car malgré dix ans de calamités et de crimes, la patrie étoit encore livrée aux cruelles expériences de cet orgueil novateur qui, toujours trompé, se croit toujours infaillible, et qui, au risque de perdre toute une nation et lui-même, accumule les fautes et les excès de tout genre, plutôt que de faire l'aveu d'une seule erreur.

» Cependant du fond de l'Egypte, un homme revient seul avec sa fortune et son génie. Il débarque, et tout est changé. Dès que son nom est à la tête des conseils et des armées, cette monarchie couverte de ses ruines en sort plus glorieuse et plus redoutable que jamais; et voilà comme la vie d'un seul homme est le salut de tous.

» Ah! que ce double tableau et des destins de la Prusse, et de ceux de la France nous donne encore plus d'attachement, s'il est posssible, pour celui qui fait notre repos et notre gloire! Que ce grand-homme qui nous est si nécessaire vive long-temps pour affermir son ouvrage! Que ses frères, également chéris dans son sénat ou dans ses camps, au milieu de la France,

Digitized by Google

ou sur les trônes étrangers qu'il leur partage, que des enfans, que des neveux dignes de lui transmettent aux nôtres le fruit de ses institutions et le souvenir de ses exemples! Mais, hélas, quand je forme, bien moins pour lui que pour nous, ces vœux accueillis par tous les cœurs français, un enfant royal vient d'entrer dans la tombe; et les regrets de son auguste famille se mêlent à nos chants de victoire.

» Peut-être en ce moment le héros qui nous sauva, pleure dans sa tente, à la tête de trois cent mille Français victorieux, et de tant de princes et de rois confédérés qui marchent sous ses enseignes. Il pleure, et ni les trophées accumulés autour de lui, ni l'éclat de vingt sceptres qu'il tient d'un bras si ferme, et que n'a point réunis Charlemagne lui-même, ne peuvent détourner ses pensées du cercueil de cet enfant dont ses mains triomphantes ont aidé les premiers pas, et devoit cultiver un jour l'intelligence prématurée. Ah, qu'il n'ignore pas au moins que ses malheurs domestiques ont été sentis comme un malheur public, et qu'un si doux témoignage de l'intérêt national lui porte quelques consolations! Toutes nos alarmes pour l'avenir sont des hommages de plus que nous lui rendons. Puisse sur-tout la fortune se contenter de cette jeune victime qu'elle a frappée, et qu'en secondant toujours les projets du plus grand des souverains, elle ne lui fasse plus payer sa gloire par de semblables malheurs! »

FONDS PUBLICS, DU MOIS DE MAI.

DU VENDREDI 15. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 74f 40c 30c. 45c 40c 45c 40c 45c ooc ooc oof oof ooc ooc oof ooc ooc ooc ooc oof ooc ooc
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 71f 80c ooc ooc ooc
Act. de la Banque de Fr. 1235f ooc ooof ooooof

DU SAM. 9. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 74f 40c 25c 30c ooc ooc ooc ooc ooc ooc ooc ooc oof ooc ooc ooc
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, o f. oof 10c ooc ooc
Act. de la Banque de Fr. 1225f 75c. 1225f. ooooof ooc ooc

DU LUNDI 11. — C pour o/o c. J. du 22 mars 1807, 74f 74f 20c 25c 20c 25c oo. oo ooc ooc oc. ooc oooooof o.f. ooc ooc ooc ooc.
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 71f 50c. ooc oc ooc
Act. de la Banque de Fr. 1227f oc oooof. oooo oo of

DU MARDI 12. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 74f 30c 45c 50c 60c 50c 60c 70c. ooc ooc ooc ooc. oof 60c ooc ooc ooc oof oof ooc
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 71f. 50c 90c ooc ooc ooc. ooc ooc
Act. de la Banque de Fr. 1227f 75c 1250f. 1232f 50c

DU MERCREDI 13. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 74f 60c 65c 60c 50c 60c 55c 60c 55c. 65c oof ooc o c. ooc of ooc. oof.
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 71f 50c. ooc. ooc ooc ooo ooc
Act. de la Banque de Fr. 1230f 1231c 25c oooof oof

DU JEUDI 14. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 74f 60c 50c 40c 50c 55c 50c 40c 50c coc ooc ooc ooc ooc ooc ooc ooc ooc ooc ooc ooc ooc
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 71f 60c 50c oof ooc ooc oof ooc
Act. de la Banque de Fr. 1235f. ooc oooof ooooof. oooof

Digitized by Google

(N°. CCCVI.)
(SAMEDI 30 MAI 1807.)



MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

ON a déjà vu, dans le N° CCC du *Mercure*, quelques vers d'un poëme sur LA RELIGION, que M. de La Harpe, en mourant, a laissé imparfait. Ce nouveau fragment est tiré du cinquième chant. L'auteur, dans une fiction poétique, suppose que *l'Esprit-Saint se fait entendre par la bouche d'Isaïe, et annonce la colère de Dieu, provoquée par l'impiété de la France. L'Ange exterminateur paroît devant le trône éternel, et ordonne au prophète de lire à haute voix dans le livre des vengeances, et de prophétiser contre la France.*

. . . . . .

MALHEUR à toi, malheur, ô France! ô race impie!
Le Tout-Puissant a dit : « L'orgueil monte toujours;
» De Babel, autrefois, il m'opposa les tours :
» Ils pensoient, exhaussant des monceaux de poussière,
» Se placer au-dessus des flots de ma colère.
» Du moins ces insensés, dans leur frivole espoir,
» En voulant m'échapper, croyoient à mon pouvoir;
» Mais l'orgueil n'y croit plus, l'orgueil est dans l'ivresse :
» Son délire nouveau, qu'il a nommé *sagesse*,
» S'élevant de la terre, attente jusqu'à moi,
» Jure de détrôner l'Eternel et sa loi,

Digitized by Google

» D'en effacer le nom de toute langue humaine,
» Et l'homme a pris son Dieu pour l'objet de sa haine.
» Croit-il m'anéantir en osant m'outrager ?
» Prophète, dis au ciel que Dieu va se venger.
» De ses plus noirs venins le séducteur antique
» Abreuva dès long-temps la secte frénétique,
» Qui, parmi les mortels, prétend exécuter
» Ce qu'en vain, parmi nous, Satan voulut tenter.
» Pour le trône du ciel Satan me fit la guerre ;
» Les *sages*, aujourd'hui, me disputent la terre.
» Leur superbe démence enfin devient fureur :
» Mon règne, à les en croire, est celui de l'erreur.
» Architectes nouveaux de monstrueux systèmes,
» Ils ont à l'ignorance enseigné les blasphèmes ;
» Et, condamnant mes lois, ces hardis factieux,
» Pour asservir le monde, ont attaqué les cieux.
» Ai-je assez supporté leur coupable insolence ?
» Ne dois-je pas enfin sortir de mon silence ?
» (Dit le Seigneur.) Prophète, il t'en souvient : c'est toi,
» Toi que je pris pour juge entre Israël et moi.
» De plus grands attentats provoquent ma vengeance :
» Juge ma cause encor et celle de la France.
» Juge entre l'homme et moi.... Le premier des humains
» Qui sortit du limon animé par mes mains,
» Prétendit égaler ma science infinie :
» Il me désobéit, sa faute fut punie.
» J'ai réparé sa faute, et ses enfans pervers,
» Ont d'un Dieu rédempteur affranchi l'univers !
» La nature est cachée à leurs foibles lumières,
» Et pour eux Dieu n'est plus, s'il cache ses mystères !
» Ce qu'ils ont dû savoir, ma voix l'a révélé ;
» Mais à l'homme indocile en vain elle a parlé :
» Il veut tout expliquer ; et peut-il tout comprendre ?
» Si je lui donne tout, lui dois-je tout apprendre ?
» Entouré de mes dons en un monde mortel,
» L'homme veut m'arracher ceux du monde éternel !
» Hier il n'étoit pas ; et sa débile vue
» Veut d'un dessein immense embrasser l'étendue.
» Malheureux, devant toi s'il étoit dévoilé,
» Ton frêle entendement en seroit accablé !

Digitized by Google

» Viens donc chercher la source où la flamme éthérée
» Jaillit de ces soleils qui peuplent l'Empyrée.
» Approche au moins celui que j'ai fait pour tes yeux;
» Toi qui, placé si loin, n'en soutiens pas les feux.
» Mortels, si curieux de mon être et du vôtre,
» Le vôtre vous échappe, et vous jugez de l'autre!
» Demandez au néant, dont je vous ai tirés,
» Comment vous êtes faits, comment vous respirez,
» Comment l'air vous nourrit quand il peut vous dissoudre?
» Ingrats, à chaque instant vous tomberiez en poudre,
» Chacun des élémens vous donneroit la mort,
» Si la main qui les fit n'en régloit pas l'effort.
» Je les gouverne seul, seul je puis les connoître:
» J'ai réservé pour moi les mystères de l'être.
» Est-ce à l'homme à monter jusques à ma hauteur?
» Cieux, annoncez ma haine à l'orgueil imposteur;
» Cieux, entendez l'impie, entendez sa démence:
» *Le hasard a tout fait, même l'intelligence;*
» *Le monde est expliqué dès qu'il n'a plus d'auteur;*
» *On va régénérer l'œuvre du Créateur:*
» *Ce qu'il a fait est mal; ce qu'il enseigne un songe;*
» *La conscience un mot, la morale un mensonge,*
» *La nature habitude; et la loi préjugé,*
» *Et de ses vieux liens le monde est dégagé.*
» Cieux, à l'impiété reprochez sa bassesse.
» L'homme s'est dégradé de sa propre noblesse;
» Il abjure ses droits à l'immortalité,
» Son ame, un des rayons de ma divinité.
» Je l'appelois à moi, je l'approchois de l'Ange;
» Il descend à la brute, il s'attache à la fange,
» Il la veut pour asile, et, lui tendant les bras,
» Invoque le néant qui ne l'entendra pas.
» Il s'indigne à mon nom, il a dit dans sa rage:
» *Montrons; en détruisant, que rien n'est son ouvrage;*
» *Que son culte aboli prouve que vainement*
» *On l'a cru des Etats le premier fondement.*
» *Plus d'avenir vengeur: que tout mortel qui pense*
» *Sache que la raison est seule une puissance;*
» *Le monde, instruit par nous, n'a plus besoin d'un Dieu:*
» Prophète, tu l'entends éclater en tout lieu

Digitized by Google

» Ce délire impuni qui blesse mon oreille,
» (Dit le Seigneur.) Croit-on qu'à jamais je sommeille?
» N'ai-je donc pas détruit Achab et Pharaon?
» N'ai-je donc pas perdu Babylone et son nom?
» N'égalerois-je point le supplice à l'offense?
» La terre attend de moi l'exemple et la vengeance.
» Mon courroux va sur eux se répandre en torrent;
» Il bouillonne d'un feu sept fois plus dévorant.
» Tout ce peuple, enivré du vin de ma colère,
» Va parler une langue aux humains étrangère,
» Un langage inoui, créé pour ses forfaits,
» Et le monde verra ce qu'il ne vit jamais.
» Pourrois-je mieux punir leurs absurdes blasphèmes,
» Qu'en les livrant aux *lois* qu'ils vont se faire eux-mêmes?
» Ouvre les yeux, prophète, et juge entre eux et moi. »
Isaïe, à ces mots, saisi d'un saint effroi,
Tomba devant le trône; et des voûtes suprêmes
Descendit à l'instant l'Ange des anathèmes,
L'Ange exterminateur, son glaive dans la main,
Glaive qu'ont vu briller le Nil et le Jourdain,
Lorsqu'au deuil de Tanis une nuit consacrée
Moissonna les enfans de l'Egypte éplorée,
Et lorsque, d'Israël impuissant ennemi,
Assur s'enfuit d'un camp dans la mort endormi.
Cet Ange, exécuteur des justices divines,
Vole au milieu des feux, plane sur des ruines;
Et la terre et les mers, et les airs à la fois,
S'ébranlent à son ordre, et connoissent sa voix.
Sa voix se fit entendre à ces débris célèbres,
Où Solyme, endormie en ses longues ténèbres,
S'éveilla pour briser, par d'affreux tremblemens,
Du temple condamné les derniers fondemens,
Quand, sortis de son sein, des feux inévitables,
Dévorant l'idolâtre et ses travaux coupables,
Confondoient l'Apostat, indigné d'accomplir
Un oracle fameux qu'il croyoit démentir.
Ainsi l'Ange commande aux plus profonds abymes:
Des volcans entr'ouverts il enflamme les cimes,
Fait partir l'ouragan des bouts de l'univers,
Soulève en tourbillons les sables des déserts.

Digitized by Google

Il appelle : et du Nord les frimas homicides
Viennent glacer l'épi sur les sillons arides ;
Le Midi dévorant brûle un sol desséché ;
La peste, monstre impur dans les marais couché,
Dont l'Afrique embrasa l'haleine meurtrière,
Secoue, en se levant, sa fange nourricière,
Et dans l'air infecté fait respirer la mort.
Partout des nations l'Ange réglant le sort,
Dispense dans le temps ces rigueurs passagères,
Ces leçons à la fois tristes et nécessaires.
Dieu qui pour les Français veut d'autres châtimens,
N'a point pour leur ruine armé les élémens.
Non, tout doit être ici leur crime et leur ouvrage ;
L'Ange ne doit contre eux déchaîner que leur rage, etc. etc.

ENIGME.

Souvent, par un défaut de l'art,
De mon emploi je suis frustrée,
Et dans la poussière ignorée,
J'en sors par l'effet du hasard.
Vous, à qui je suis attachée,
Vous, que je sers, sexe charmant,
Quand je tiens la beauté cachée,
Sous le pli de quelque ornement,
Ah, que mon sort est différent !
Nécessaire à votre parure,
Quelquefois je règne à mon tour
Sur ce trône que la nature
Elève au gré du tendre Amour ;
Où la pudeur et le mystère
M'imposent de sévères lois
Contre tout amant téméraire
Qui prétend usurper mes droits.
Je ne suis pas toujours ingrate ;
Mais, malgré ses pressans desirs,
Je suis pour l'ame délicate
Le sceau sacré de ses plaisirs.

Par un abonné.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

D'une admirable république,
Je suis l'ouvrage merveilleux;
A former ma douce fabrique,
Chaque membre est industrieux;
On diroit que Flore elle-même
A, dans sa bienfaisance extrême,
Choisi ces zélés artisans,
Pour mieux nous rendre ses présens.
Lecteur, je suis tout autre chose,
Par un très-léger changement:
Mon horrible métamorphose
Me rend cruelle très-souvent;
Je mords, j'arrache, je déchire,
Tant que je puisse assez détruire,
Hélas! qui? mes propres égaux;
Ceux avec lesquels je suis née;
Telle est ma triste destinée!
Mes dents sont autant de bourreaux
Qui retranchent de leur espèce,
A force de les mettre en pièce:
Qui peut ne me pas concevoir?
Je suis si facile à savoir;
Que je n'ai pas besoin de dire
Que quatre doivent me suffire:
Oui, quatre lettres font mon nom;
En Languedoc j'ai du renom;
Dans le sens anagrammatique,
J'habite en plus d'une boutique.

CHARADE.

L'Italie offre mon premier;
En Espagne on voit mon dernier;
Et l'on aime assez mon entier.

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier N°. est *Chenets.*
Celui du Logogriphe est *Maison*, où l'on trouve *mai*, *on.*
Celui de la Charade est *Sou-lier.*

Digitized by Google

Du TABLEAU LITTÉRAIRE DE LA FRANCE AU XVIII^e SIÈCLE, *proposé pour sujet de prix d'éloquence par la seconde Classe de l'Institut.*

JAMAIS l'Académie n'avoit proposé de sujet qui offrît plus de difficultés aux concurrens, et plus d'écueils aux juges du concours; aux uns, des questions littéraires plus délicates à traiter; aux autres, une question, on peut dire politique, plus fâcheuse à résoudre.

On en a eu la preuve à la dernière distribution des prix. Tandis que, pour le prix de poésie, le concours ouvert sur un sujet purement d'imagination, et où il étoit si facile de tomber dans la déclamation et dans le vague, a présenté trois pièces d'un mérite presqu'égal, et tel, au rapport de M. le secrétaire perpétuel, *que, depuis cent cinquante ans, aucun concours n'avoit produit à la fois trois ouvrages d'une composition aussi sage, d'un goût aussi pur, d'une correction aussi parfaite, et d'une poésie aussi élevée* (1), le *Tableau littéraire de la France au XVIII^e siècle*, composition en prose qui n'exige aucun frais d'invention, et ne demande qu'un esprit de discussion et de critique, proposé deux ans de suite, n'a présenté aucun ouvrage digne d'être couronné, et remis au concours pour la troisième fois, finira peut-être par être abandonné.

Ce sujet, difficile par lui-même, n'est pas devenu plus aisé par les conditions que le rapporteur, au nom de l'Académie, a imposées aux concurrens, ou par les avis qu'il leur a donnés. Ils doivent renfermer dans les bornes précises d'une heure de lecture un sujet vaste, et qui fourniroit la matière d'un vo-

(1) On ne peut s'empêcher de remarquer qu'aucun des deux ouvrages qui ont remporté le prix, n'a parlé des Missionnaires, dont les voyages honorent le plus les nations chrétiennes, et qui nous ont donné les notions les plus certaines sur les peuples éloignés. On s'extasie sur les voyageurs qui ont porté à des peuples sauvages des arts qui ne sont un besoin que pour les peuples qui les ont connus, et que, presque partout, on a introduits les armes à la main; et Cook lui-même, le plus humain des voyageurs, a été plus d'une fois forcé de répandre le sang; et l'on ne dit rien de ces voyageurs qui ont porté aux peuples barbares, avec la connoissance des arts, des lois et des mœurs, et les ont enseignées au péril de leur vie et au prix de leur propre sang. M. Bruguières (de Marseille) leur a consacré deux vers.

Digitized by Google

lume. Ils doivent éviter, s'ils ne veulent pas passer pour de beaux esprits plutôt que pour de bons esprits, toute comparaison entre le XVIII^e siècle et le siècle qui a précédé. Mais il est à craindre que cette dernière condition soit mal observée, et même que la précaution qu'a prise l'Académie de jeter d'avance sur cette comparaison le blâme du bel esprit, n'éveille l'amour-propre des concurrens. Le démon de la vanité leur dira comme au premier homme : « Faites du bel esprit, et » *vous serez semblables* aux *Dieux* de la littérature du der- » nier siècle, » et ils succomberont peut-être à la tentation de toucher au fruit défendu.

Il est assez vraisemblable que, quelques années plutôt, l'Institut auroit non-seulement permis, mais même indiqué une comparaison très-naturelle au sujet, tout-à-fait dans le ton académique, et qui eût été le morceau le plus brillant de composition. Il est plus vraisemblable encore qu'en remontant à une époque un peu plus ancienne, l'Institut eût vu, sans trop de peine, adjuger la préférence à la littérature du XVIII^e siècle; mais les temps sont changés : l'opinion publique est nantie de cette grande cause; et l'Institut a senti qu'il n'avoit pas le droit de *prévention* sur ce tribunal respectable, juge suprême et sans appel de toutes les décisions littéraires.

J'observerai, avant tout, qu'il n'étoit peut-être pas encore temps de faire le *tableau littéraire* de la France au XVIII^e siècle.

Si l'on avoit à faire aujourd'hui le *tableau littéraire* de la France au siècle de Louis XIV, les regards de l'écrivain ne se fixeroient que sur le petit nombre de génies immortels qui ont illustré cette époque mémorable de nos annales littéraires. Le jugement du public, mûri par le temps, éclairé par la réflexion, libre de toutes les considérations personnelles qui agissent si puissamment sur les contemporains, n'attache aujourd'hui qu'à ces grands noms la gloire de ce beau siècle de notre littérature; et il laisse dans l'oubli, ou du moins dans l'ombre, la foule des écrivains médiocres qui ont reçu leur récompense dans ce monde, et joui de leur vivant de la vogue que le bel esprit, quand il se montre, est toujours sûr d'obtenir; mais qui ont manqué de ces qualités qui assurent auprès de la postérité le succès des productions littéraires, de génie dans les ouvrages d'imagination, ou de cette raison forte et profonde qui est le génie des ouvrages de raisonnement et de discussion.

Ce tableau littéraire ainsi composé, ressembleroit à un tableau matériel dans lequel l'artiste fixe l'attention du spectateur sur le petit nombre de personnages nécessaires à l'action, et évite avec soin de la partager sur des personnages subalternes et des détails sans intérêt.

Digitized by Google

Mais vouloir juger la littérature d'un siècle lorsque ce siècle est à peine fini, et que le temps n'a pu faire la séparation du bon et du médiocre; lorsque les cendres des écrivains qui l'ont illustré ne sont pas encore refroidies, et que plusieurs de ceux qui appartiennent à cette époque par leur âge, leurs souvenirs, ou la meilleure partie de leurs écrits, tous parens, amis, disciples, rivaux, confrères de ceux qu'il faut juger, sont au milieu de nous, et quelques-uns même assis au nombre des juges; lorsque les affections ou les haines que les doctrines professées dans ce siècle ont excitées, sont encore dans toute leur force; vouloir juger ce siècle, pour ainsi dire, en sa présence, c'est s'exposer à porter un jugement tout au moins suspect de précipitation, et donner à la postérité des motifs de le revoir, et peut-être des raisons de le réformer.

L'Institut a dû montrer aux concurrens le but, après leur avoir indiqué l'écueil; et il leur a annoncé, par l'organe de son rapporteur, qu'il desiroit « qu'on lui présentât une » appréciation *fidelle* et *positive* des richesses que le dernier » siècle a ajoutées au trésor littéraire de la France. » Il a desiré « qu'on observât les progrès qu'a faits la langue dans le » même siècle, et ce qu'on doit à beaucoup de bons esprits » qui, sans atteindre aux premiers rangs de la renommée, ont » concouru à la propagation des lumières, aux progrès de la » raison et du goût. »

Chacun fut de l'avis de monsieur le doyen.

Rien de plus aisé à dire, mais rien de plus difficile à apprécier *fidèlement* et *positivement*.

Il n'en est pas d'un trésor littéraire comme d'un trésor matériel, où beaucoup de cuivre peut égaler la valeur d'une petite quantité d'or. Dans l'appréciation des richesses littéraires, la quantité ne compense pas la qualité. Une Encyclopédie d'esprit médiocre, ou même de bel esprit, ne sauroit égaler la valeur de quelques pages de génie; et cette observation convient d'autant mieux au sujet que nous traitons, que vingt-cinq ans du dernier siècle, pris à volonté dans tout son cours, ont fourni plus d'écrivains et d'écrits que le siècle entier de Louis XIV. Il faut s'élever ici à des considérations générales.

Lorsqu'une société est parvenue à un haut degré de civilisation à l'aide de sa religion et de sa constitution politique, les deux causes les plus puissantes de tous ses développemens, il y a dans la nation en général, plutôt que dans tel ou tel individu, une connoissance, un sentiment, un goût du beau moral objet des belles-lettres; et de même que nous ne recon-

Digitized by Google

noîtrions jamais un portrait que nous verrions pour la première fois, si nous n'avions en nous-mêmes l'image intérieure ou intellectuelle de la personne qu'il représente; ainsi nous ne serions jamais sensibles aux beautés des productions littéraires du genre moral, d'une tragédie, par exemple, ou d'un poëme épique, si nous n'avions en nous-mêmes, et dans notre ame, le modèle intérieur, le type intellectuel du beau que l'écrivain met en action ou en récit. Cette faculté de posséder en nous-mêmes les notions du beau moral, et de les reconnoître dans tous les objets extérieurs qui en offrent l'empreinte, dérive de la dignité de notre origine, de l'excellence de notre être; elle se lie aux plus hautes vérités rationnelles, comme j'ai essayé de le faire voir en traitant du beau moral (1); et en l'approfondissant, on y trouveroit la réfutation de ces systèmes abjects qui placent toutes nos idées dans nos sensations, et notre ame dans ses organes.

Les productions littéraires qui, pour la première fois, présentent aux hommes de la conformité à ce type intérieur de beau moral qu'ils aperçoivent en eux-mêmes, doivent donc exciter leur admiration; et cette admiration est à son comble lorsqu'ils retrouvent dans quelqu'ouvrage cette conformité entière et aussi complète qu'il est donné à l'homme de l'atteindre. Alors le type du beau, d'intérieur qu'il étoit, devient extérieur; c'est-à-dire, pour parler avec la dernière précision, que le *type* devient *modèle*, parce qu'il est *réalisé*, ou produit au dehors. Les productions de l'esprit ou même des arts, qui *réalisent* ainsi le type intérieur de beau moral ou physique, sont appelées des *modèles*, non pas uniquement dans le sens oratoire et académique que cette expression reçoit ordinairement, mais dans un sens rigoureux et métaphysique.

Lorsqu'une nation possède de tels ouvrages, des ouvrages modèles, ils lui servent comme d'une mesure commune à laquelle elle compare involontairement tous les ouvrages qui paroissent dans le même genre. Alors le goût d'une nation est formé et fixé, parce qu'il a une mesure certaine, une règle invariable, ou qui ne pourroit varier que par une longue succession de désordres religieux, politiques, et par conséquent littéraires.

Si l'on objectoit que les idées du beau moral ne sont pas les mêmes chez tous les peuples, je ferois observer qu'elles ne sont pas différentes, mais seulement inégalement développées; et pour donner une règle fixe dans un sujet que l'on croit assez communément arbitraire, on peut assurer que les idées du beau moral seront plus développées chez un peuple à

(1) Voyez le Mercure du 3 janvier de cette année.

Digitized by Google

mesure que sa constitution religieuse et sa constitution politique seront plus parfaites ou plus naturelles, et, réciproquement, que la religion et le gouvernement seront plus parfaits, là où les idées du beau moral seront plus développées: et c'est ce qui explique la perfection de notre littérature dans un temps, et sa dégénération dans un autre.

Faisons l'application de cette théorie, dont les racines sont très-profondes et les conséquences très-étendues, et dont il ne seroit pas impossible peut-être de trouver le germe dans la philosophie du Père Malebranche, qui voyant tous les objets dans l'ordre essentiel, qui est Dieu même, n'avoit qu'un pas à faire pour voir l'ordre dans tous les objets.

Les auteurs des premiers et informes essais de notre poésie dramatique, cherchèrent le beau moral dans des sujets religieux, où il est comme dans sa source; mais faute de génie, et sur-tout d'un instrument qui pût en rendre les conceptions, ils manquèrent à la fois d'idées et d'expressions, et quelques traits épars et confus de beau moral se trouvèrent comme effacés par les idées les plus bizarres et l'expression la plus grossière. Corneille, le premier, montra le beau moral dans l'homme politique, et retraça, dans ses productions immortelles, les traits principaux et les plus remarquables de ce type dont la nation, déjà formée, attendoit le modèle. Son génie trouva la pensée et créa l'expression. De là l'admiration, ou plutôt l'enthousiasme universel qu'excitèrent les premières représentations du *Cid*, et qui fut porté si loin, qu'on fit de cette pièce le modèle de tous les genres de beau, et que, pendant long-temps, on dit en forme de proverbe: *Cela est beau comme le Cid.* Le même auteur, dans des pièces plus parfaites; Racine, dans des tragédies d'une perfection encore plus régulière et plus achevée, développèrent davantage cette représentation extérieure, cette réalisation du beau moral et poétique, et lui donnèrent les derniers traits. Ces deux poètes durent donc devenir des *modèles*, et la règle vivante et présente à laquelle on compareroit désormais, malgré toutes les défenses de comparer, toutes les productions du genre dramatique. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce que je dis de l'art tragique peut s'appliquer à tous les genres de poésie et d'éloquence.

Il n'est pas douteux que si Campistron eût paru avant Corneille et Racine, Destouches avant Molière, Aubert avant La Fontaine, la Henriade avant le Tasse, Sethos avant Télémaque, Neuville avant Bourdaloue et Massillon, les contemporains, qui auroient retrouvé dans leurs productions une beauté morale inconnue jusqu'alors, ne les eussent accueillies

Digitized by Google

avec une grande faveur ; mais venues plus tard, et après des ouvrages d'un beau moral et littéraire bien plus parfait, elles n'ont paru que des copies foibles et décolorées des grands modèles.

Mais lorsqu'une nation possède des *modèles* dans le sens rigoureux de cette expression, comme il n'est plus possible même à la perfection d'être aussi remarquée, il n'est pas non plus possible à la médiocrité d'être aussi mauvaise qu'elle pouvoit l'être avant que les modèles eussent paru, parce qu'il y a une connoissance générale, un goût universel de beau moral que les esprits les plus ordinaires ne sauroient entièrement méconnoître, et auquel, malgré leur médiocrité, ils ne peuvent échapper. Ainsi, si je ne respectois la défense faite par l'Académie de comparer les deux siècles, je croirois les caractériser l'un et l'autre, avec assez de justesse, en disant que ce qui n'est que médiocre dans les productions littéraires, est meilleur dans le dix-huitième siècle que dans le dix-septième ; mais que ce qui est bon est moins parfait : ce qui signifie, en d'autres termes, qu'il y a eu plus de bel esprit dans un temps, et plus de génie dans un autre.

Or, et c'est à cette conclusion que nous sommes ramenés, jusqu'à quel point, sur-tout dans le système d'une perfectibilité indéfinie, ce qui n'est que bon peut-il grossir le trésor littéraire d'une nation qui a le meilleur ? Que peuvent ajouter les copies aux richesses littéraires d'une nation qui possède les modèles ? C'est ce que les concurrens auront à décider avant de former le *tableau littéraire* du dix-huitième siècle, riche plus qu'un autre en médiocrité bonne ou en bonté médiocre, si toutefois ces deux expressions signifient des choses différentes.

Soit attrait pour la nouveauté et prévention pour son temps, soit indulgence excessive et secret retour sur eux-mêmes, soit enfin foiblesse des jugemens humains, les contemporains sont portés à accueillir avec une extrême faveur les productions médiocres, et souvent avec plus de faveur que les productions même du génie ; et si une critique éclairée veut les rappeler à la considération des modèles, ils disent qu'on veut étouffer le talent, et crient aux conjurations littéraires. Ils ne voient pas que la seule conjuration que la médiocrité ait à craindre, est la conjuration du temps et de la raison, ces invisibles, mais redoutables conspirateurs, dont il est aussi difficile d'éventer les complots que de parer les coups. C'est cette conjuration qui a tué Bélisaire, les Eloges de Thomas, le genre de Marivaux, les poésies de Dorat, les *Mois* de Roucher, et tant d'autres ouvrages, malgré la faveur

Digitized by Google

dont ils ont joui à leur apparition. C'est cette conjuration qui a mis à sa place *Athalie* comme *la Veuve du Malabar*, et qui rend à Corneille, un moment méconnu, ce qu'elle ôte insensiblement à Voltaire, si long-temps adoré. Les hommes n'y sont pour rien, et tous leurs efforts ne peuvent pas soutenir la médiocrité qu'étouffe le génie : car, il faut le dire, la postérité ne se sert même du bon que dans les genres où elle n'a pas encore le meilleur. Une fois que les modèles ont paru, tout ce qui, dans le moins parfait ou le médiocre, avoit été goûté jusque-là, tombe insensiblement dans l'oubli, et n'est, à la longue, guère plus connu que le mauvais.

Qu'on y prenne garde : je ne veux pas dire que le siècle dernier n'ait des titres réels à la gloire littéraire, et qu'il n'ait rien ajouté aux richesses acquises sous le siècle précédent; je dis seulement qu'il n'y a pas ajouté autant qu'on pourroit le croire; je dis qu'il sera difficile aux concurrens de distinguer ce qui a grossi le trésor de ce qui n'a fait que l'encombrer, et qu'il faudra beaucoup écarter avant de pouvoir choisir. Sans doute, si le dix-huitième siècle a fourni beaucoup de bonnes copies des grands modèles, il a présenté aussi des modèles, ou des ouvrages originaux qui en approchent. Les odes de J. B. Rousseau, le poëme de la Religion, la Henriade, Vert-Vert; d'autres poëmes dont il sera impossible aux concurrens de parler sans manquer au respect qu'ils doivent aux juges et au public; un choix de poésies dramatiques de divers auteurs; un grand nombre de poésies légères; les écrits de Montesquieu, de J. J. Rousseau, de Buffon, de Voltaire, comme historien et comme philosophe; le Cours de Littérature de M. de La Harpe, inventaire précieux de toutes nos richesses, *catalogue raisonné* d'une immense bibliothèque, et qui n'en est pas le livre le moins utile : tous ces ouvrages, et bien d'autres que je ne nomme pas, parce que je ne fais pas *le tableau littéraire*, entreront sans doute, en tout ou en partie, dans l'appréciation *fidèle* et *positive* de la littérature du dix-huitième siècle; et à ne considérer, dans la plupart de ces productions, que la partie en quelque sorte mécanique de la littérature, je veux dire l'art et le style, elles occuperont une place distinguée dans le *tableau*; je ne sais même si une heure de lecture pourra suffire à une énumération aussi étendue, et si les concurrens, accablés par l'immensité de la matière, et gênés par la brièveté du temps qui leur est fixé, ne seront pas forcés de réduire leur *tableau* à la sécheresse d'un catalogue de librairie.

Mais en considérant la littérature du dix-huitième siècle sous un rapport plus vaste, et tel qu'il convient de la pré-

Digitized by Google

senter aux juges et au public ; il faudra décider si la partie morale de cette littérature, l'esprit général qui l'anime, le fonds qu'elle embellit ou qu'elle déguise, les doctrines enfin qui y sont professées, ajoutent quelque chose à nos richesses littéraires : car la vérité seule est richesse ; et des erreurs, même revêtues du plus brillant coloris, et relevées par tous les agrémens de l'esprit, ne sont qu'une fastueuse indigence.

On ne dira pas sans doute que c'est s'écarter de la question proposée, que de la considérer ainsi ; que les concurrens doivent apprécier la littérature du dix-huitième siècle, et non en examiner la morale ; et les juges se borner à comparer le mérite des *tableaux* qui leur seront soumis, sans entrer dans la discussion des opinions qui y seront exposées : car si la littérature du dix-huitième siècle a été plus philosophique que la littérature d'aucun autre siècle ; si elle a été éminemment et uniquement philosophique ; philosophique dans tous les genres, et sur toutes sortes de sujets ; dans l'épopée et dans le drame ; dans l'histoire et dans le roman ; dans les ouvrages de raisonnement et dans ceux d'imagination ; et jusque dans la chanson et dans l'épigramme, il est impossible aux concurrens, comme aux juges du concours, de séparer la littérature de la philosophie ; de parler de l'une sans rien dire de l'autre, et de la forme sans juger le fond ; et comme les concurrens annonceroient peu de profondeur de vues s'ils réduisoient tout le mérite littéraire du dernier siècle à un mérite de mots et de phrases, il y auroit peu d'esprit véritablement philosophique dans les juges, si, laissant à part les opinions des concurrens, ils ne s'attachoient qu'aux formes extérieures de l'art d'écrire, et ne couronnoient que des périodes mieux arrondies, des expressions plus choisies, un style plus fleuri et plus élégant.

J'irai même plus loin, et je ferai observer que si l'académie eût proposé le *tableau littéraire* du siècle de Louis XIV, les concurrens auroient pu ne considérer que la partie purement oratoire ou littéraire des productions de cet âge, le style et l'art de leurs auteurs, parce qu'il n'y a rien de particulier dans leur doctrine, qui est la doctrine ancienne et usuelle de toutes les nations chrétiennes, conforme à toutes les idées et à toutes les habitudes de l'Europe, la morale de dix-sept siècles, et non la morale du dix-septième siècle. Mais le dix-huitième siècle a eu une doctrine à lui, une doctrine qui lui est propre et particulière, et qu'on n'a pu même désigner qu'en l'appelant *la Philosophie du dix-huitième siècle*. C'est précisément et uniquement à cette philosophie que la littérature de cette époque a dû le caractère qui, dans

Digitized by Google

tous les genres, la distingue de la littérature de l'âge précédent, et même de celle de tous les autres temps. On peut même soutenir que dans le dix-huitième siècle, la littérature a moins été philosophique que la philosophie n'a été littéraire, je veux dire, présentée à l'aide des formes du style oratoire et poétique; et l'union de cette philosophie et de cette littérature est si intime, que le *tableau littéraire* du dernier âge doit en être le *tableau philosophique*; et qu'on ne peut s'empêcher de considérer dans sa littérature, ce qu'elle a reçu de la philosophie; et dans sa philosophie, ce qu'elle doit à la littérature.

On ne niera pas, sans doute, que la littérature du dix-huitième siècle n'ait été toute philosophique, puisqu'aux yeux de ses partisans, cette philosophie est son plus beau titre, le trait le plus marqué de sa physionomie, si on peut ainsi parler, et ce qui lui assure une supériorité incontestable sur la littérature de tous les autres siècles.

La question de savoir si cette littérature philosophique, ou cette philosophie littéraire, considérée dans la généralité de ses productions, a ajouté quelque chose au trésor littéraire que le siècle précédent nous avoit laissé, et ce qu'elle y a ajouté, est une question plus aisée à décider qu'on ne pense. On peut toujours réduire une question de ce genre à un fait précis; et pour faire le tableau littéraire d'une société à une époque déterminée, il suffit de jeter les yeux sur le tableau politique de cette même société, pendant cette même époque.

En effet, revenons au principe, vrai puisqu'il est fécond, fécond parce qu'il est vrai, que *la littérature est l'expression de la société*: principe dont on peut abuser, comme de tous les principes généraux, lorsqu'on veut en faire l'application à des particularités qui ne sont assez souvent que des exceptions; mais principe qui reçoit une application certaine, entière, et parfaitement juste dans la manière générale dont nous en considérons les deux termes, la littérature d'un côté, et la société de l'autre.

L'homme a deux expressions de ses pensées: sa parole et ses actions; et même l'expression des pensées par les actions est bien moins sujette à tromper que leur expression par la parole. Ainsi la société a deux expressions de ses pensées ou de ses principes intérieurs: sa littérature, qui est sa parole; et son état extérieur, qui est le résultat et la réunion des actions publiques. Mais si la parole et l'action ne sont l'une et l'autre que l'expression d'une même chose, il y a donc un rapport évident entre la parole et l'action; et par conséquent,

Digitized by Google

dans la société, il y a un rapport certain entre sa littérature et son état extérieur : avec cette différence toutefois, que l'homme, contenu par les lois, intimidé par les hommes, peut, par intérêt ou par crainte, parler et même agir autrement qu'il ne pense; au lieu que la société, qui est au-dessus des lois, et n'attend ni ne craint rien des hommes, parle toujours comme elle pense, et agit comme elle parle : ce qui veut dire que ses doctrines, sa littérature et son état extérieur, ou, autrement, ce qu'on y pense, ce qu'on y dit et ce qu'on y fait, sont dans une parfaite et nécessaire harmonie.

Et non-seulement cela est ainsi, mais cela même ne peut pas être autrement. Une société naissante, où la force physique est plus développée que les forces de l'esprit, ne peut être troublée que par des passions qui agissent. Mais une société avancée, où les forces de l'esprit sont aussi développées que les forces physiques, n'est jamais troublée que par des passions qui dogmatisent; et les livres gouvernent celle-ci, comme les armes toutes seules gouvernent celle-là. Je l'ai dit ailleurs : depuis l'*Evangile* jusqu'au *Contrat Social*, toutes les sociétés européennes, à dater de l'établissement du Christianisme, principe de toute civilisation, c'est-à-dire, de tous les développemens des esprits, n'ont été réglées ou déréglées que par des doctrines.

Ainsi donc le siècle de notre littérature le plus fécond en véritables chefs-d'œuvre, a été l'époque la plus brillante et la mieux ordonnée de notre monarchie; et, par la raison contraire, le siècle des désordres politiques de la France, et des plus grands désordres où une société soit jamais tombée, ne sauroit avoir été l'époque la plus heureuse et la mieux réglée de notre littérature : et quoique ces deux idées soient séparées l'une de l'autre par quelques idées intermédiaires, j'en ai dit assez pour pouvoir conclure avec confiance que la littérature du dix-huitième siècle a été fausse, puisque la société, au dix-huitième siècle, a été bouleversée, non par une force étrangère, mais par une fermentation intérieure, produite par l'influence des doctrines et le déréglement des esprits.

Je vais même plus loin, et j'ose soutenir que, même la partie en quelque sorte matérielle de la littérature, le style s'est ressenti, dans ce siècle, de la dépravation des pensées, parce que la vérité a un langage que l'erreur, même la plus habile, ne sauroit entièrement contrefaire; et, sous ce rapport, on pourroit apercevoir la teinte des erreurs qui ont infecté le dernier siècle, et dans le ton habituellement frivole, railleur et méprisant de Voltaire, et dans le ton généralement orgueilleux, exagéré, sophistique, de J. J. Rousseau, et dans le style

Digitized by Google



style violent, outrageux, déclamatoire, de Raynal; et dans l'emphase obscure et cynique de Diderot; et jusque dans le tour trop souvent épigrammatique et tranchant de M. de Montesquieu, aussi vif, aussi brillant, aussi ingénieux dans les matières de législation, que Domat est grave, sage et mesuré.

Ce rapport de la littérature du dernier siècle à la révolution sociale qui l'a terminé, est prouvé, non-seulement *à priori*, pour parler avec l'école, par un raisonnement inattaquable; non-seulement il le seroit encore par les faits, si nous voulions rapprocher ici ce qui a été dit dans ce siècle, de ce qui a été fait, mais il l'est même par les aveux des coryphées de cette littérature; et lorsque M. de Condorcet a dit, en parlant de la révolution: « Voltaire a fait tout ce que nous voyons »; lorsqu'à la tribune révolutionnaire, et dans mille ouvrages, on a attribué à l'influence toute-puissante de la *philosophie* les changemens qui se sont opérés en France dans les lois, dans les mœurs, dans l'esprit général, dans les habitudes de la nation, Condorcet et les autres n'ont fait qu'énoncer une vérité certaine, une vérité évidente et même nécessaire: car les doctrines du dix-huitième siècle une fois répandues dans le peuple, et tolérées par le gouvernement, la révolution devenoit inévitable plus tôt ou plus tard, et il n'étoit pas possible qu'elle ne fût pas: ce qui n'empêche pas que presque tous les écrivains du dernier siècle n'aient été, par leurs sentimens personnels, au plus loin de desirer une révolution; et l'on peut dire qu'aucun d'eux ne l'a voulue, et que tous l'ont faite.

Voilà donc les grandes questions que les concurrens auront à traiter, et que l'Académie aura à juger. Si les concurrens, éblouis par l'éclat des noms et des réputations, trompés peut-être par les termes du programme, qui semblent annoncer dans les juges des dispositions tout-à-fait favorables à la littérature du dix-huitième siècle, ne distinguoient pas avec assez de précision, ce qui, dans la foule des productions de cet âge, a réellement ajouté à nos richesses littéraires, ou donnoient, sans choix et sans mesure, à la littérature de ces derniers temps des éloges qui retomberoient infailliblement sur les doctrines qui ont produit de si terribles désordres, ils tendroient un piége aux juges, corps public, autorité constituée, et même aujourd'hui, qu'il n'existe plus d'autre corps chargé de surveiller l'enseignement moral et de censurer les erreurs qui peuvent s'y glisser, dépositaire de toutes les bonnes doctrines, gardienne de la morale publique, et qui, au moment où le gouvernement médite un grand système d'instruction

Digitized by Google

» publique », ne voudroit pas contrarier des vues aussi religieuses et aussi politiques, par l'approbation, au moins intempestive, de doctrines qui ne sont ni l'un ni l'autre : car, en attendant qu'il soit décidé si l'homme de lettres peut et doit être indépendant, il est certain qu'une compagnie ne peut ni ne doit être indépendante, et que les opinions de chacun peuvent ne pas être les opinions de tous, les opinions du corps, parlant *ex cathedrâ*, et proposant des règles de foi littéraire. Si, dans nos libertés ecclésiastiques, nous ne regardons comme obligatoires les décisions de Rome que lorsqu'elles ont reçu le consentement formel ou tacite du corps universel de l'Eglise; dans nos libertés littéraires, nous ne croyons même l'Académie infaillible dans ses jugemens que lorsqu'ils ont été approuvés par le public, qui ne se compose pas uniquement du petit nombre de gens qui lisent et qui écrivent, mais du nombre beaucoup plus considérable qu'on ne pense, d'hommes de toutes les conditions, qui ont l'esprit juste, le cœur droit, les opinions saines, et la conduite vertueuse.

Il semble qu'un des concurrens au prix proposé ait très-bien aperçu le caractère particulier de l'instruction du dix-huitième siècle, et ce que ce siècle a ajouté à nos richesses littéraires, puisque le rapporteur remarque « qu'il s'est un » peu trop étendu sur le progrès des sciences dans le dix-» huitième siècle. » Ce sont effectivement ces progrès dans les sciences qui distinguent ce siècle entre tous les autres; et l'on peut, ce semble, le considérer tout entier de la même manière que le gouvernement a considéré le mérite particulier d'un homme qui a tenu une assez grande place parmi les écrivains de cette époque. L'*Institut* a voulu élever une statue à d'Alembert. Dans cet homme célèbre, il y a trois hommes: un littérateur sans génie, un philosophe sans connoissance de la vérité, et un habile et savant géomètre. Le gouvernement, qui n'a pas voulu laisser le public dans l'incertitude de savoir auquel de ces trois hommes s'adresse l'honneur d'un monument public, a averti par l'organe du ministre de l'intérieur, qui, dit-il lui-même, *copie fidèlement les expressions de la lettre de* S. M., « que c'est au mathématicien français qui, » dans le dernier siècle, a le plus contribué à l'avancement » de cette première des sciences physiques, que la statue est » élevée. » Mais en même temps l'autorité nous a donné à tous une grande leçon. En faisant elle-même les frais de la statue, elle nous a appris que cet honneur véritablement public, et même le plus public de tous les honneurs, ne doit être décerné que par le public dont le gouvernement

Digitized by Google

est le représentant et l'organe, ou plutôt dont il est la parole et l'action. En effet, si les compagnies décernoient de leur chef des statues, il seroit à craindre que bientôt tous les partis, toutes les cotteries, toutes les affections, toutes les admirations n'en érigeassent à tout le monde; et que l'usage ne s'introduisît de voter une statue pour honorer la mémoire des morts, comme on fait célébrer un *service* pour le repos de leurs ames. Alors une statue n'est plus un honneur, mais on est déshonoré pour n'en avoir pas. Déjà, il en étoit ainsi pour nos rois : et Louis XIII et Louis XV avoient chacun leur statue comme Henri IV et Louis XIV. Mais quand l'homme ordinaire reçoit l'honneur d'une statue, il faut pour honorer le héros bienfaiteur de la société, et qui a consacré sa vie à sa défense ou de grands talens à son instruction, lui élever une montagne ou couvrir le sol de pyramides comme celles d'Egypte. Alors il n'y a plus *d'échelle de proportion* pour les services et les récompenses; l'opinion se dérègle, les idées s'exagèrent, tout se monte à des proportions gigantesques et démesurées; et une nation perd ce beau caractère de simplicité qui est la compagne inséparable de la raison et de la véritable grandeur. Cette monnaie de l'honneur devient alors dans la société, ce que les *assignats* devinrent en France au temps de leur dépréciation, lorsque des valeurs énormes en apparence représentoient à peine les plus petites valeurs réelles, et qu'il falloit vingt et trente mille francs pour payer un objet de quelques sous.

L'abus des monumens publics élevés aux particuliers, nous est venu des Grecs, peuple enfant, enthousiaste des petites choses et des petits mérites, toujours hors de la nature et de la vérité, qui ne savoit qu'adorer les hommes célèbres ou les proscrire, leur élever des statues ou leur envoyer la ciguë. C'est à la juste appréciation de toutes choses, que veut nous ramener un gouvernement attentif à tout ce qui peut former ou dépraver l'opinion publique, et qui, au-dedans comme au-dehors, sait, quand il le faut, réduire de grands desseins à de petits résultats.

Le secrétaire de l'Académie a appelé encore l'attention des concurrens « sur les progrès qu'a faits la langue française dans » le XVIII^e^ siècle. » Cet objet mérite une discussion particulière.

Je crois que l'on confond assez souvent la langue et le style, c'est-à-dire l'instrument et la manière de s'en servir. Il étoit, ce semble, convenu depuis long-temps, que la langue française avoit été fixée par les bons écrivains du siècle de Louis XIV. Mais rien au monde, et particulièrement une langue, ne se fixe, que lorsqu'il a atteint sa perfection; et par

Digitized by Google

conséquent une langue fixée ne peut plus gagner. Mais elle peut perdre : un style généralement faux peut détériorer une langue, comme l'usage habituellement maladroit d'un instrument juste, peut à la longue le fausser; et c'est ce qui arriva à la langue latine après le siècle d'Auguste.

Il faut distinguer la richesse d'une langue de son abondance; et c'est peut-être ce qu'on n'a jamais fait. La richesse d'une langue est dans la régularité de sa syntaxe; l'abondance d'une langue est dans l'étendue de son vocabulaire. La richesse d'une langue consiste dans la parfaite correspondance des constructions grammaticales aux opérations de l'esprit, ou plutôt à la nature des choses; dans la propriété des termes ou la parfaite correspondance des mots aux idées; dans la clarté *obligée* de ses phrases; dans l'harmonie de ses sons; dans l'*euphonie* de la prononciation; dans la facilité qu'elle offre à l'écrivain pour exprimer les grandes choses avec simplicité, les plus petites avec noblesse, les plus obscures avec lucidité, les moins chastes avec décence, et toutes avec concision.

L'abondance d'une langue consiste dans le grand nombre de ses mots, et la faculté indéfinie d'en composer de nouveaux. Les mots nombreux sont en quelque sorte la petite monnaie du langage. Toutes les langues, comme tous les esprits, ont le même fonds d'idées; mais toutes, si l'on me permet cette expression, ne les *détaillent* pas également. Le nombre des mots est donc abondant, quelquefois luxe, jamais richesse. J'en citerai au hasard deux exemples, l'un pris dans les expressions d'objets physiques, l'autre, dans les expressions morales. *Siége*, exprime généralement en français tout meuble sur lequel on peut s'asseoir. Les mots, *fauteuil, cabriolet, sofa, ottomane, bergère, tête-à-tête*, et mille autres, sont pour ainsi dire, la monnaie du mot *siége*. *Pensée*, exprime généralement les opérations de l'esprit; et ce mot se *change* en *appréhension, compréhension, perception, conception*, et mille autres, qui peut-être prouvent plutôt le luxe de l'esprit que ses progrès; comme les mots *fauteuil, ottomane*, et les autres que j'ai cités, prouvent bien plus le luxe des arts que les besoins réels de l'homme. On peut remarquer que la haute poésie qui parle le langage le plus noble et le plus relevé, n'emploie guère que les expressions premières et générales. Quand Auguste dit à Cinna : *Prends un siége Cinna*, il s'exprimeroit d'une manière tout-à-fait ridicule, s'il lui disoit : *Cinna prends un fauteuil*. L'éloquence emploie le mot *pensée*, et n'a garde de se servir des mots *perception, conception, compréhension*, etc.; et je fais cette observation pour prouver qu'il y a toujours assez de mots pour la poésie et pour l'élo-

Digitized by Google

quence. Ce sont, pour continuer ma comparaison, de grands seigneurs qui ne manient que de l'or, et n'ont jamais de petite monnaie dans leurs poches. La plus haute poésie, les discours les plus éloquens sur les grands objets de la société, sont écrits dans les deux langues les moins abondantes de toutes les langues cultivées, l'hébraïque et la française. On voit donc qu'une langue peut être riche sans être abondante, ou abondante sans être riche. J'observerai, en passant, que la richesse d'une langue est la première cause de son universalité; et son extrême abondance, le plus grand obstacle à sa propagation. Les langues germaniques avec leur immense vocabulaire, et leur merveilleuse facilité de composer de nouveaux mots en n'en faisant qu'un seul de deux ou trois autres, sont des langues abondantes. Mais avec leurs constructions embarrassées, leurs inversions pénibles, leur luxe de genre neutre, d'articles et de substantifs tous déclinables, leurs verbes irréguliers, leurs prépositions séparables des verbes qu'elles modifient, et rejetées à la fin de la période; avec la réduplication de leurs consonnes, la dureté de leur prononciation, l'absence de toute harmonie, les langues germaniques sont des langues pauvres, sur-tout pour les idées (1) morales, et elles sont forcées de recourir à des emprunts perpétuels. La langue française a tous les caractères de la richesse, et n'a pas le superflu de l'abondance. On peut généraliser cette idée, et remarquer que les langues *transpositives* sont les plus abondantes, et les langues *analogues* les plus riches. Entre ces dernières, l'hébraïque et la française me paroissent tenir le premier rang. Ce caractère *d'analogie* qui leur est commun leur donne ensemble de secrets rapports. Notre langue s'est enrichie de toutes les locutions orientales communes dans *l'Ecriture*, et les plus beaux morceaux de poésie et d'éloquence sont traduits ou imités des Livres Saints.

On ne remarque pas assez que la langue française est à la fois la plus propre à la conversation familière, à la discussion philosophique, au discours oratoire et poétique; aussi claire dans un *procès-verbal* d'expert, qu'elle est exacte dans un traité de morale, et élevée dans la tragédie ou l'oraison funèbre. Trop souvent des écrivains sans génie lui ont reproché de manquer de mots, parce qu'ils manquoient eux-mêmes d'idées, et ont accusé l'instrument de la maladresse de l'ouvrier. On peut dire en général, que les écrivains manquent plutôt à la langue que la langue ne leur manque.

Je ne sais, pour terminer cette discussion, par une vue

(1) Leibnitz en a fait la remarque.

Digitized by Google

générale, s'il y auroit du paradoxe à soutenir qu'une langue pour être très-riche, ne doit pas être trop abondante; et que cette conversation générale, pour être parfaite, doit ressembler à la conversation particulière d'un homme d'esprit, être *précise* et *concise*, et renfermer le plus possible d'idées sous le moins possible de mots.

Cela posé, si une phrase correcte au temps de Racine et de Massillon, les deux grands maîtres de notre style en vers et en prose, est correcte encore aujourd'hui; si une phrase incorrecte alors, n'est pas plus exacte de nos jours, la langue n'a rien gagné en véritable richesse. Elle a acquis des mots, il est vrai; mais d'un autre côté, elle en a perdu. Le gain même ne compense pas les pertes: et la longue nomenclature des mots de la langue révolutionnaire qu'on a recueillis dans la dernière édition du *Dictionnaire de l'Académie*, ne nous dédommage pas du grand nombre d'expressions de la langue religieuse qui sont tombées en désuétude. On fait de gros volumes sur la morale et la philosophie, sans y faire entrer une seule fois les mots *religion*, *christianisme*, *piété*, *charité*, même le mot *Dieu*; et bientôt ces expressions augustes ne se conserveront que dans les anciens exemplaires du *Vocabulaire Français*. Les mots se perdent quand les idées s'effacent. Un peuple qui se sert d'un mot a nécessairement présente l'idée que ce mot exprime; lorsqu'il a l'idée présente, il a le mot; car s'il n'avoit pas le mot, comment sauroit-il qu'il a l'idée? Et s'il n'a ni le mot ni l'idée, c'est l'esprit qui est pauvre et non la langue. Encore faut-il que l'idée soit juste et bonne. Car, si elle est fausse et perverse, ce n'est pas pauvreté que de ne pas la connoître, c'est plutôt richesse. Ainsi l'on ne peut pas plus compter au nombre des acquisitions qu'a faites notre langue les mots que la révolution lui a donnés, que lorsqu'on dit qu'un homme a la fièvre, on n'entend compter la fièvre au nombre de ses propriétés.

Mais si la langue une fois fixée ne doit plus varier, le style varie continuellement; et il est différent dans chaque siècle, et même dans chaque écrivain. L'instrument est le même; la manière de l'employer est différente. Au siècle de Louis XIV, le style étoit grave et plus lent; dans le dernier siècle, il est devenu léger et rapide. Il étoit simple; il est devenu artificieux et composé; il étoit franc, il est devenu fin, vague et sophistique; il étoit doux et modeste, il est devenu violent et moqueur. Ces changemens, et sur-tout les derniers, tiennent à des causes morales qu'il faut expliquer. Les écrivains du XVII^e^ siècle avoient des principes décidés, et n'avoient point d'intentions cachées. L'expression étoit franche comme

Digitized by Google

l'idée, et cette franchise de style est la première qualité de l'esprit et du caractère français. Au siècle suivant, les écrivains même les plus célèbres ont eu sur de grands objets des notions confuses, incertaines, et des vues secrètes et profondes : et en même temps qu'ils ont voulu cacher les unes, ils n'ont su comment expliquer les autres. Trop souvent le style est devenu une espèce de *chiffre* qui présentoit un sens à l'autorité avec laquelle on ne vouloit pas se compromettre, et un autre sens aux disciples qu'on vouloit *éclairer* ; et il s'est introduit ainsi un langage à deux faces et à double entente qui, au moyen de tours adroits, d'expressions vagues et jamais définies, signifie beaucoup plus ou beaucoup moins qu'il ne paroît signifier. Si c'est là un progrès, ce progrès est réel ; et l'art de faire entendre ce qu'on n'ose pas dire, ou de voiler ce qu'on veut faire entendre, s'est extrêmement perfectionné. Comme ces mêmes écrivains ont été en état de guerre contre les institutions et contre les hommes, ils ont dû armer leur style pour le combat : et le style est devenu quelquefois violent, amer, et le plus souvent moqueur et insultant.

Cet art de tourner en ridicule les grandes choses (car il n'y a que le grand qui prête au contraste d'où naît le ridicule), cet art, sarcasme chez les uns, persiflage chez les autres, introduit par Luther et Calvin, plus innocemment continué par Pascal, a été porté à sa perfection par Voltaire. La langue n'y a rien gagné, mais la nation y a perdu. Ce style à deux tranchans sert à l'erreur beaucoup plus qu'à la vérité, qui ne s'occupe pas de petites choses, et traite avec sérieux et dignité les choses importantes. Il annonce l'affoiblissement des esprits et la dépravation des caractères ; et l'on peut remarquer que les Livres Saints, où se trouvent toutes les vérités, même politiques, traitent avec un extrême mépris un peuple de moqueurs. C'est que, dans la morale, il n'y a point de petites choses ; et je ne connois pas de mot plus beau que celui de Fontenelle, qui se rendoit à lui-même le témoignage *de n'avoir jamais donné le plus petit ridicule à la plus petite vertu.*

Lorsqu'un peuple tombe dans cet excès de légèreté, le ridicule est plus redouté même que le mal. La raison n'est plus rien, et elle est toujours prête à céder à la plus frivole plaisanterie.

Ce peuple sans consistance et sans solidité ne peut plus être gouverné que par l'oppression, ni ramené au sérieux que par la *terreur*, qui change la dérision en violences et le rire en larmes amères. Cette habitude de ne voir dans les objets les plus respectables que des sujets de raillerie, non-seulement

Digitized by Google

fait perdre à une nation ce caractère de gravité qui sied à la raison de l'âge mûr, annonce la supériorité et commande le respect; non-seulement elle lui ôte le goût des études sérieuses, mais elle émousse même la gaieté de l'esprit, le plus noble amusement d'un peuple cultivé. Une génération accoutumée aux sarcasmes irréligieux de Voltaire, bâille aux bonnes plaisanteries de Molière, comme elle s'endort aux *Pensées* de Pascal; et l'on ne sait plus comment instruire ces esprits malades, ni comment les amuser.

DE BONALD.

Œuvres de Jean Racine, avec les Variantes et les Imitations des auteurs grecs et latins, publiées par M. *Petitot*, éditeur du *Répertoire du Théâtre-Français*. Cinq vol. in-8°., sans figures, prix : 25 fr.; *idem*, pap. vélin, 45 fr.; *idem*, pap. fin, avec 13 figures, 40 fr.; *idem*, pap. vélin satiné, avec 13 figures, 60 fr. On ajoutera 7 fr. 50 cent., pour recevoir l'ouvrage franc de port. A Paris, à la Librairie Stéréotype, chez *H. Nicolle* et compagnie, rue des Petits-Augustins; et chez *le Normant*.

TANDIS que la plupart des presses sont presque exclusivement consacrées à mettre au jour des productions nouvelles, qui trop souvent trompent les spéculations du libraires ou, après une vogue passagère, sont destinées à tomber dans un éternel oubli, M. Herhan continue de réimprimer ces auteurs immortels, l'honneur de notre littérature, les maîtres, les amis, les compagnons inséparables de quiconque n'est point insensible aux jouissances délicates de l'esprit et de l'imagination. Le procédé ingénieux dont il est l'inventeur vient même de recevoir un nouveau degré de perfection. A l'extrême correction des éditions stéréotypes, celle que nous annonçons réunit un plus beau format, une netteté et une élégance de caractères, qui en feroient presque une édition de luxe, si le prix en étoit plus considérable. Le travail de M. Petitot sur le théâtre, lui donne d'ailleurs un avantage précieux sur les éditions de Racine les plus estimées.

Voltaire a dit que le commentaire de Racine étoit tout fait, et qu'il suffisoit d'écrire au bas de chaque page, *beau, pathétique, harmonieux, sublime*; mais cette manière ingénieuse d'exprimer sa juste admiration pour l'auteur d'*Iphi-*

Digitized by Google

génie, ne doit pas être prise au pied de la lettre : elle signifie que les ouvrages où le goût le plus délicat n'auroit presque jamais qu'à admirer, n'appellent pas les observations de la critique autant que ceux où les défauts, trop souvent mêlés aux beautés, pourroient séduire par un faux éclat, et altérer le goût des jeunes écrivains; elle ne veut pas dire que les beautés sans nombre et l'art admirable du plus parfait de nos poètes, ne puissent fournir au littérateur, ou même au moraliste, une foule d'observations instructives et curieuses. On peut même remarquer que Racine seroit plus difficile à commenter que Corneille, et qu'il est plus aisé de faire sentir des beautés, et de relever des fautes également frappantes, que d'entrer dans le secret de ce style toujours élégant et poétique, mais aussi toujours simple et naturel, dont le charme se sent beaucoup mieux qu'il ne s'analyse.

Mais quelle que pût être l'utilité d'un pareil travail, il ne pouvoit entrer dans le plan d'une édition stéréotype : destinée à toutes les classes de lecteurs, il ne falloit pas qu'elle devînt trop volumineuse, et son principal mérite devoit être une parfaite correction. Aussi ne présente-t-elle d'autres notes que les variantes et les imitations des auteurs grecs et latins, recueil utile et même nécessaire, et qui pourtant paroît aujourd'hui pour la première fois exécuté d'une manière complète et satisfaisante. Ce n'est pas que Luneau de Boisgermain n'ait eu la prétention d'indiquer dans son Commentaire toutes les sources où Racine a puisé. Mais peu versé dans la lecture des anciens, et voulant cependant étaler une grande érudition, il cite sans choix et sans raison les poètes et les historiens. Il voit presque des plagiats là où il y a à peine quelque rapport éloigné dans la pensée ou dans l'expression; et tandis qu'à l'en croire, Racine n'auroit pas une idée qui ne lui eût été donnée par les anciens, il passe sous silence les imitations les plus évidentes. On croira sans peine que M. Petitot est à la fois beaucoup plus exact et beaucoup moins prodigue de citations. Tous les passages qu'il a recueillis sont traduits avec autant de fidélité que d'élégance, et de manière à rendre plus frappans leurs rapports avec le texte. Aussi excitent-ils tous un vif intérêt : les uns, parce que Racine les a eus évidemment en vue; les autres, parce qu'ils donnent lieu à des comparaisons intéressantes, et propres à former le goût. On aime à voir ce grand poète entouré de tous les écrivains qu'il appelloit à son secours, tantôt embellir leurs plus beaux traits, tantôt rendre féconds les germes en apparence les plus stériles, presque toujours sortir victorieux des luttes pénibles où il se plaît à s'engager.

Digitized by Google

La vie privée des écrivains célèbres nous inspire un intérêt proportionné au plaisir que nous font leurs ouvrages. Nous voulons connoître leurs mœurs, leurs caractères, leurs vertus, et même leurs défauts. Nous desirons, pour ainsi dire, lier un commerce familier avec eux, et jouir de leur société comme de leurs ouvrages. Pour satisfaire cette curiosité, les éditeurs ne pouvoient mieux faire que ce qu'ils ont fait, en plaçant à la tête du premier volume les Mémoires de Louis Racine sur la vie et les ouvrages de son père. En effet, la candeur et la naïveté de la narration, donnent à ces Mémoires un intérêt qu'on feroit bien difficilement passer dans la notice la plus soigneusement travaillée, et ils ont sur-tout le mérite de faire connoître parfaitement les deux grands hommes qui en sont l'objet; car l'histoire de Racine n'y est point séparée de celle de l'illustre compagnon de sa vie et de ses travaux. Rien de si attachant que le tableau de cette constante amitié, si honorable pour tous deux, laquelle nous a valu peut-être l'inimitable perfection qui distingue les chefs-d'œuvre de Racine. Quelques réflexions à ce sujet ne seront point déplacées ici, puisqu'elles sont le fruit de la lecture même de ces Mémoires.

Il n'est personne qui n'ait été frappé du vol d'aigle que prit tout-à-coup Racine après sa tragédie d'Alexandre. Ce n'est pas que cette pièce ne fût propre à donner de grandes espérances; mais les nombreux défauts qu'elle offre dans le plan comme dans l'exécution, la double intrigue amoureuse qui y contraste si froidement avec la nature imposante du sujet, enfin tout l'ensemble de l'ouvrage, n'annonçoient qu'un foible imitateur du genre de Corneille, non le peintre éloquent des passions, qui, par des moyens différens, sut conserver à la poésie dramatique tout l'éclat que lui avoit donné son prédécesseur. On voit, en un mot, que le jeune poète s'ignoroit encore lui-même, et qu'il essayoit timidement ses forces, incertain de la direction qu'il devoit leur donner. Mais il avoit choisi Despréaux pour Aristarque et pour ami; il apprenoit de lui à *faire difficilement ses vers* : n'est-il donc pas juste de penser que les conseils de ce grand poète purent aider aux progrès rapides qu'on admira tout-à-coup dans Andromaque, et que l'homme de son siècle dont le jugement eut le plus de pénétration et de finesse, contribua puissamment à révéler à Racine le secret de son génie?

On retrouve encore dans *Andromaque* quelques traces de cette fade galanterie, si déplacée dans *les Frères Ennemis* et dans l'*Alexandre*. Racine, en répandant sur tout ce qu'il écrivoit les graces enchanteresses de son style, rendoit presque

Digitized by Google

séduisant un défaut dont il ne s'affranchit jamais entièrement dans ses tragédies profanes, et dans lequel son penchant particulier, l'exemple de Corneille, sur-tout l'envie de plaire à ses contemporains, auroient dû naturellement le faire tomber plus souvent; mais sans doute son ami, qui, grace à la sévérité de son génie, devoit être singulièrement choqué de ce même défaut, le rappeloit sans cesse à un ton plus mâle et plus vrai, et, en lui permettant ces *sensibles peintures*, qu'il regarde lui-même comme *la route la plus sûre pour aller au cœur*, lui interdisoit sévèrement cette recherche de sentimens, et cette vaine galanterie si propre à les refroidir.

Mais si l'amitié de Boileau fut utile à la gloire de Racine, elle ne le fut pas moins à son bonheur; elle lui rendit ses succès plus doux; elle le soutint dans ses chagrins et dans ses disgraces. Qui jamais eut plus souvent besoin des consolations de l'amitié, que ce caractère si tendre, si aisé à blesser, *qui ne jouit jamais de l'éloge le mieux mérité, autant qu'il souffrit de la plus injuste critique*? On voit encore au style plein d'amertume d'une de ses préfaces, combien il fut blessé du froid accueil qu'on fit à *Britannicus*, au moment même où le *Timocrate* de Thomas Corneille attiroit un si grand concours, que les acteurs se lassèrent plutôt de le représenter, que le public de le voir. On sait que, fatigué d'avoir à disputer si péniblement tous ses succès, il passa dans un silence obstiné l'âge précieux que le génie attend ordinairement pour se montrer dans toute sa force et dans tout son éclat. Ne doit-on pas croire qu'il se seroit découragé plutôt, et que le théâtre compteroit plusieurs chefs-d'œuvre de moins, si Boileau ne l'eût rappelé sans cesse au sentiment de sa supériorité, s'il ne l'eût consolé par son suffrage de l'injustice de ses contemporains? Sans doute il n'étoit point un ami vulgaire, celui qui, lorsque des hommes du premier rang se liguoient contre le succès de *Phèdre*, appelant à la postérité de leur vaine critique, apprit à Racine comment on pouvoit profiter de l'envie même, et osa lui prédire que ses *illustres veilles* ajouteroient à la gloire d'un siècle à jamais fameux. L'ami des lettres sent une véritable reconnoissance pour cette amitié courageuse, parlant ainsi le langage de l'avenir; et lorsqu'il voit un public prévenu méconnoître encore le dernier chef-d'œuvre de Racine, il aime à se rappeler que ce grand homme, rassuré par un ami dont il devoit apprécier les décisions, put du moins espérer dans la justice de la postérité, et entrevoir le temps où la scène s'attendriroit à la voix timide de l'orphelin, et aux accens prophétiques du grand-prêtre.

Digitized by Google

C'est ainsi que les Mémoires de Louis Racine nous peignent cette amitié célèbre accrue par un échange continuel de soins et de conseils, et fondée sur toutes les vertus qui rendent les hommes dignes de goûter et d'inspirer un si pur sentiment: la fidélité de ce récit, exempt de toute espèce d'affectation, en est sans doute le premier mérite, et elle nous est garantie par les lettres de ces deux grands poètes, lesquelles nous les représentent avec d'autant plus de vérité, qu'ils n'ont jamais songé à s'y peindre. C'est là qu'on voit Despréaux porter dans ses rapports avec son ami toute la franchise et toute la solidité de son caractère, et Racine toute la sensibilité du sien. C'est là qu'on apprend combien ces deux beaux génies étoient sévères à eux-mêmes, combien ils étoient timides quand il s'agissoit de s'exposer aux regards d'un public qu'ils avoient formé. On aime à les voir se consulter réciproquement sur leurs essais, se communiquer leurs doutes, avoir sans cesse devant les yeux l'idée de cette perfection dont ils approchèrent d'aussi près qu'il est donné à l'homme de le faire. On aime à voir Racine, veillant à l'éducation de son fils aîné, descendre avec lui jusqu'aux plus petits détails de la vie domestique, et dans sa sollicitude paternelle le rappeler souvent dans les termes les plus touchans et les plus simples, à cette religion dont il savoit si bien emprunter, quand il le vouloit, les expressions les plus magnifiques. On sourit aux dispositions naissantes du jeune homme, que n'effrayoient point l'âge et la gravité de l'auteur de l'*Art Poétique*, et qui souvent alloit chercher à Auteuil un loisir plus instructif pour lui que de pénibles travaux. Mais sur-tout on se plaît à reconnoître que dans ces lettres où la confiance de l'amitié découvre sans nuage les sentimens de ceux qui les écrivent, il n'y a pas une ligne dont ils aient à rougir aux yeux de la postérité : heureuse conformité de ces deux grands hommes avec tous ceux du siècle de Louis XIV, qui puisoient les plus rares beautés de leurs ouvrages dans leur propre cœur, nourri de tous les grands principes de la morale et de la religion!

Mais ce n'est pas seulement l'intérêt attaché au nom de Boileau et de Racine qui rend ce Recueil si précieux. Occupés tous deux à écrire les Annales de Louis XIV, les renseignemens qu'ils se communiquent à ce sujet, dans ces lettres mêmes, en font des matériaux utiles pour l'histoire : cependant, jusqu'ici leur transposition et le défaut de dates arrêtoient le lecteur à chaque pas, et coupoient le fil de la correspondance. On doit à la sagacité et aux recherches de M. de la Chapelle, officier d'artillerie, l'ordre chronolo-

Digitized by Google

gique dans lequel elles paroissent aujourd'hui pour la première fois, et qui leur rend tout l'intérêt historique que leur confusion leur avoit fait perdre.

Le même soin a présidé à l'arrangement des œuvres diverses et au rétablissement des dates dans l'histoire de Port-Royal, morceaux extrêmement précieux, puisqu'ils prouvent que Racine auroit pu exceller dans tous les genres de littérature, et devenir peut-être le plus parfait de nos prosateurs, comme il est le premier de nos poètes. C.

Mémoires de Henri de Campion, contenant divers événemens des règnes de Louis XIII et de Louis XIV. Un vol. in-8°. Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *Treuttel* et *Wurtz*, lib., rue de Lille; et chez *le Normant*.

Le desir assez naturel que tout homme éprouve de connoître l'origine de sa famille, et d'être instruit de la conduite que ses ancêtres ont tenue dans les diverses fortunes qu'ils ont éprouvées, fait souvent regretter de n'avoir que peu ou point d'éclaircissemens sur ce sujet. On les accuse d'insouciance, de paresse ou de négligence, pour n'avoir pas laissé le récit de leurs actions, tandis qu'il ne faudroit peut-être s'en prendre qu'à leur ignorance, ou bien à l'obscurité de leur état. L'orgueil que l'on ressent de se voir tiré de la foule par quelques qualités estimables, et l'envie que l'on a de s'élever encore davantage, persuadent aisément qu'on est le descendant de quelqu'illustre famille, ou du moins qu'on doit en être la première souche. On ne veut pas mériter de sa postérité le reproche que l'on fait à ses aïeux; et, rempli des plus magnifiques espérances, on recherche curieusement ce qu'ils ont été et ce qu'ils ont fait d'honorable; on le raconte; on s'estime, bien entendu, le digne héritier de toutes leurs vertus, et l'on se présente avec confiance comme un guide assuré pour ses arrières-neveux. Quelqu'illusion et quelque vanité que la véritable sagesse puisse trouver dans ces idées, il faut cependant convenir qu'elles peuvent être ennoblies par une ferme résolution d'ajouter quelqu'éclat à la mémoire de ceux que l'on a pris pour exemple, et de se conduire de manière à pouvoir honorer ceux dont on veut devenir le modèle. C'est à elles que nous devons les Mémoires écrits par *Henri de Campion*, d'une famille dont il pouvoit accroître le nom, mais dont la postérité n'existe plus. Ce militaire, dis-

Digitized by Google

tingué dans son état par sa bonne tenue dans la paix, et par son sang froid au milieu des périls de la guerre, avoit la noble ambition de laisser à ses enfans un commencement d'histoire, qui les auroit mis dans l'obligation, s'ils avoient voulu la continuer, de suivre constamment la voie de l'honneur qu'il leur avoit ouverte : il dit positivement que ce n'est point pour le public qu'il écrit, mais qu'il veut laisser à ses enfans les fruits de son expérience, et leur inspirer de l'émulation ; en sorte que si le public ne prend pas aujourd'hui à ses petites aventures, le même intérêt que ses enfans auroient dû naturellement y prendre, ce n'est point à lui qu'il faut en imputer la faute. Plus d'un éditeur indiscret, sous le frivole prétexte d'avoir quelques faits publics à éclaircir, a déjà fouillé dans les archives des familles, pour en tirer des Mémoires qui n'étoient pas destinés à voir le jour, et qui n'ont éclairci que l'imprudence de ceux qui les ont offerts à la curiosité publique. Les écrits que Henri de Campion a laissés ne sont pas précisément dans ce cas ; et M. le général Grimoard, qui vient de les livrer à l'impression, n'a pas à craindre qu'on les regarde comme entièrement inutiles. Henri de Campion est un homme d'honneur, aussi véridique qu'on peut le souhaiter ; mais sa carrière politique au milieu des troubles qui ont terminé le règne de Louis XIII, et qui ont commencé celui de Louis XIV, ne l'a conduit qu'une seule fois au centre des intrigues, et il n'a été témoin et acteur que d'un seul fait, sur lequel les historiens du temps ne se sont pas accordés. Il en donne les détails les plus précis ; et comme ils paroissent aussi les plus certains, nous nous y arrêterons un moment, afin de faire connoître tout ce qu'il y a dans ces Mémoires qui soit digne de l'attention du lecteur.

Henri de Campion, cadet sans fortune, d'une famille estimable, mais sans crédit à la cour, avoit accepté la protection de la maison de Vendôme, dans laquelle il occupoit une place de gentilhomme auprès de ce fameux duc de Beaufort, surnommé *le Roi des Halles*, ennemi du cardinal Mazarin, dont il avoit juré la perte. On sait que cet étourdi, qui s'étoit fait aimer de la populace par ses manières naturellement libres, hardies, et même un peu grossières, affectoit de cacher de grandes vues sous les dehors les plus simples et les moins faits pour éveiller le soupçon, mais que sa finesse ne l'empêcha pas d'être arrêté et conduit au château de Vincennes, sur l'avis qui fut donné au cardinal qu'il avoit formé le dessein de le tuer ; qu'il ne s'échappa de sa prison qu'après cinq ans de détention, mais heureusement avant qu'on eût découvert contre lui aucune preuve qui permît de lui faire

Digitized by Google

son procès; et que ceux de sa cabale, tels que le *cardinal de Retz* et *Mademoiselle*, qui nous ont laissé des Mémoires, soit par défaut d'éclaircissemens, soit par prudence, ou peut-être par esprit de parti, cherchent à écarter l'idée que cet odieux complot eût existé. M. de Campion, qui se trouvoit alors dans la confidence du duc de Beaufort, raconte la chose sans aucun déguisement. Il représente ce jeune seigneur comme très-animé contre le cardinal, et décidé, par les instigations de Mad. de Montbazon et de Mad. de Chevreuse, *à l'ôter de ce monde :* ce sont les expressions avec lesquelles il veut bien voiler un lâche assassinat qu'il désapprouvoit, mais auquel il fut contraint de prêter la main, par une fausse idée de devoir et d'obéissance, plutôt que par aucune passion, ni par aucun intérêt personnel. Lorsque le duc s'ouvrit à lui sur la résolution qu'il avoit prise, il ne manqua pas de lui représenter l'horrible injustice et tout le danger d'un pareil dessein, qu'on ne pouvoit alors couvrir d'aucun prétexte, ni d'aucune apparence de raison, puisque le cardinal étoit en place depuis si peu de temps, qu'il n'avoit pu faire encore ni bien ni mal dans les affaires publiques : il ajouta néanmoins qu'il ne trahiroit point sa confiance, et qu'il étoit prêt à le servir, pourvu qu'il ne l'obligeât pas de porter la main sur le cardinal, et que, du reste, les mesures qu'il auroit arrêtées fussent en quelque sorte autorisées par sa présence dans l'action; qu'au surplus, il osoit encore le prier d'y penser plus sérieusement, avant de prendre un parti qui lui sembloit tout-à-fait extrême et désespéré. Après quelques incertitudes, quelques irrésolutions et quelques nouvelles conférences, le duc de Beaufort, se laissant toujours entraîner, comme le dit M. de Campion, par les deux duchesses de Montbazon et de Chevreuse, qui cependant ne paroissoient point aux assemblées secrètes, il fut résolu qu'on prendroit le temps où le cardinal iroit par la ville; que le duc, accompagné de ceux qu'il auroit choisis, feroit arrêter le carrosse et donner le coup de la mort à son ennemi; que jusqu'au moment de l'exécution, il ne seroit rien révélé du projet à tous ceux dont on n'attendoit qu'une obéissance aveugle; qu'on les réuniroit, armés, dans les cabarets voisins de l'hôtel de Clèves, où logeoit le cardinal, près le Louvre, sous le prétexte d'être à portée de défendre Mad. de Montbazon d'une insulte dont elle étoit menacée par Mad. la princesse de Condé; que pendant l'action, les trois ou quatre gentilshommes qui étoient dans le secret, se tiendroient auprès du duc de Beaufort, pour s'opposer à ceux qui voudroient résister, et qu'après l'affaire faite, ils sortiroient tous de Paris, pour se mettre en sûreté.

Digitized by Google

Toutes choses étant ainsi réglées, la mort du cardinal paroissoit certaine, puisque, lorsqu'il sortoit, il n'avoit auprès de sa personne aucun homme armé qui pût le défendre; mais, dans un dessein de cette nature, il y a toujours fort loin du projet à l'exécution : avant de porter le coup, il faut se faire violence à soi-même, et sacrifier son honneur. C'est là véritablement ce qu'il y a de plus difficile pour des gens de cœur, comme étoient quelques-uns de ceux qui se trouvoient dans le complot, et sur-tout M. de Campion, qui fit tout manquer, parce qu'il ne s'y prêtoit que par une complaisance qu'il condamnoit intérieurement. Une première occasion s'offrit bientôt de terminer cette scène sanglante. M. de Campion voit sortir le cardinal, accompagné seulement de quelques ecclésiastiques et de quelques pages : il n'avoit qu'un mot à dire au duc, qui l'attendoit à l'hôtel de Vendôme avec tous ses gens, la mort du ministre étoit infaillible; mais au lieu de lui faire un rapport fidèle de ce qu'il avoit vu et de ce qu'il avoit appris sur le chemin que le cardinal alloit parcourir, il lui dit au contraire qu'on l'avoit assuré qu'il ne devoit pas sortir ce jour-là de chez lui : ce qui fit remettre l'exécution et sauva la vie au prélat. Le lendemain, le duc de Beaufort ayant appris que son ennemi devoit sortir de la ville, avec le comte de Harcourt, pour aller faire collation à la Barre, près Pontoise, où la duchesse de Longueville et la reine devoient se trouver, exigea que tout son monde se tînt prêt à courir après la voiture; et ce fut encore M. de Campion qu'il chargea de faire toutes les dispositions nécessaires : ce qu'il exécuta sur-le-champ, tout en pensant au moyen qu'il emploieroit pour empêcher l'effet de cette funeste résolution. Il n'en vit pas d'autre que de représenter au duc la nécessité dans laquelle il alloit se trouver de tuer deux hommes au lieu d'un seul, parce qu'il n'étoit pas présumable que le comte de Harcourt, étant connu pour un homme brave et généreux, souffriroit qu'on assassinât le cardinal sous ses yeux, sans vouloir le défendre ou le venger; qu'il falloit se résoudre à sacrifier cette nouvelle victime, s'il persistoit dans son dessein, et qu'il étoit d'opinion qu'il convenoit d'attendre une occasion plus favorable. Après avoir réfléchi sur l'énormité de cette action, et lorsqu'il eut compris le tort considérable qu'elle pourroit lui causer, le duc consentit encore à différer; mais il se promit bien de ne pas laisser échapper le cardinal, lorsqu'il pourroit le joindre hors de la compagnie d'aucun personnage remarquable; et peu de jours après, il crut qu'il alloit enfin terminer toutes choses, parce qu'il fut averti que le ministre alloit se rendre à Maisons, sur la route de Villeneuve-Saint-Georges,

Digitized by Google

Georges, et que le duc d'Orléans y iroit aussi. Comme il supposoit que l'un et l'autre seroient dans une voiture séparée, il commanda de nouveau ceux qui devoient le seconder; et tout ce que M. de Campion put en obtenir, c'est qu'il ne feroit rien entrepris si, contre son attente, le cardinal et le duc d'Orléans se trouvoient réunis dans le même carrosse. Après qu'il en eut reçu la promesse, tout le monde se rendit au poste qui venoit d'être marqué : lui-même se tint à portée de pouvoir observer tout ce qui se passeroit. Il étoit dans les plus vives inquiétudes sur ce qui devoit arriver, et il éprouvoit le plus noir chagrin de ne trouver aucun moyen de sauver encore une fois le ministre, lorsque tout-à-coup il aperçut la voiture du duc d'Orléans, et qu'aussitôt il reconnut, dans l'intérieur, le cardinal qui l'accompagnoit. Il alla sur-le-champ prévenir le duc de Beaufort, afin de lui faire observer *que Dieu n'approuvoit pas son projet, puisqu'il s'y rencontroit tant d'obstacles.* Cela le fit rêver, dit-il, et il sortit pour aller conférer encore avec quelqu'un qu'il ne nomma point, mais que M. de Campion pense être les deux duchesses. Il revint plus animé que jamais, et résolut d'attaquer le cardinal de nuit, puisqu'il y trouvoit tant d'empêchement au milieu du jour. On convint que ses cavaliers se tiendroient sur le quai du Louvre, et qu'il viendroit les avertir en devançant le cardinal, au sortir de chez le roi; qu'on gagneroit l'officier de garde du côté du quai, et qu'avec cette précaution le coup ne pouvoit plus manquer. L'officier promit en effet qu'il ne s'inquiéteroit nullement de tout le bruit qu'il pourroit entendre; mais quand son tour arriva, au lieu d'être placé devant le Louvre comme il l'espéroit, on lui fit occuper un tout autre poste. Ce nouvel obstacle pensa désespérer le duc, parce qu'il étoit à craindre que, pendant tout ce délai, ses démarches ne fussent à la fin remarquées, ou que le cardinal ne reçût quelqu'avertissement. La considération du danger qui le menaçoit lui fit tenter une dernière voie qui pouvoit le perdre, mais qui le sauva réellement, en le mettant dans l'impossibilité de consommer un attentat dont il n'avoit pas calculé les suites, ni même les premiers effets. La duchesse de Chevreuse se chargea d'obtenir du duc d'Epernon qu'il commanderoit au chef du poste sur le quai de se tenir en repos, quelque bruit qui survînt, et qu'il empêchât les soldats de prendre parti pour personne. Le duc promit tout ce qu'on lui demandoit; mais le soir même, M. de Campion s'aperçut qu'il étoit observé; le cardinal ne sortit pas de son hôtel, et le bruit courut à la cour que le duc de Beaufort avoit voulu le faire

Digitized by Google

assassiner. C'étoit un coup manqué, sans espérance de pouvoir jamais le porter.

Les confidens du duc le comprirent parfaitement; mais lui, certain de leur discrétion, et bien assuré qu'il n'existoit aucune trace du complot, se tint en repos, en attendant encore un temps et des circonstances plus favorables pour exécuter son dessein. M. de Campion lui représenta vainement qu'il se faisoit illusion, et qu'il devoit bien plutôt songer à se mettre à l'abri des poursuites du cardinal. Il n'en voulut rien faire: il se montra tout seul à la cour, selon sa coutume; mais après quelques jours de cette perfide sécurité, dans laquelle on le laissoit à dessein, il fut arrêté dans les appartemens de la reine, et conduit le lendemain au donjon de Vincennes. Tous ses amis se dispersèrent, et M. de Campion lui-même alla chercher un lieu de sûreté dans l'île de Jersey. Telle fut la fin de cette aventure, qui porta le dernier coup au parti que l'on appeloit *les Importans*, et dont le duc de Beaufort étoit le chef.

La connoissance de ce fait peut être utile pour juger la conduite du cardinal Mazarin dans cette circonstance. Il pouvoit assez facilement se saisir de quelques domestiques du duc, et, par leur moyen, obtenir toutes les preuves suffisantes pour lui faire faire son procès. Il ne l'a point fait; et lorsque son prisonnier s'est échappé de ses mains, il a laissé dans une tranquillité parfaite tous ceux qu'il pouvoit justement soupçonner d'être ses complices.

On doit sans doute savoir quelque gré à M. de Campion d'avoir conservé ces éclaircissemens; mais on ne voit pas qu'il fût bien nécessaire d'imprimer avec eux toute son histoire particulière, à laquelle le public ne peut prendre aucun intérêt. L'instruction est précieuse, il est vrai; mais c'est toujours la faire payer trop cher que d'obliger le lecteur d'en chercher quelques pages dans un gros volume d'inutilités.

G.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

LITTÉRATURE, SCIENCES, ARTS, SPECTACLES, NOUVELLES LITTÉRAIRES.

La reprise d'*Hamlet*, tragédie de M. Ducis, a obtenu un très-grand succès. On concevroit difficilement comment des spectateurs accoutumés à des chefs-d'œuvre tels qu'*Iphigénie*, *Phèdre*, *Esther* et *Athalie*, peuvent applaudir une pièce qui, malgré de grandes beautés de détails, n'en blesse pas moins, dans son ensemble, toutes les règles de l'art, si le jeu vraiment admirable de Talma n'expliquoit cette contradiction. Les changemens faits par l'auteur dans son cinquième acte, ne prouvent que l'impossibilité de dénouer d'une manière vraisemblable une tragédie dont les beautés mêmes ne sont dues qu'à des invraisemblances, et qui est entièrement fondée sur des principes que repoussera toujours la scène française, du moins tant qu'elle restera fidelle aux grands hommes qui l'ont illustrée.

— Le Théâtre de l'Impératrice annonce la première représentation d'une nouvelle comédie en un acte et en vers, intitulée *le Curieux*. C'est, dit-on, le début d'un jeune homme dans la carrière dramatique, et qui, cependant, a déja une pièce reçue à la Comédie Française. Les comédiens italiens du même théâtre promettent aussi, pour la semaine prochaine, *la Griseldi*. Madame Barilli fera son second début dans cette pièce, dont la musique est de Paer, compositeur allemand.

— On dit que M. Picard s'est associé dans la direction du Théâtre de l'Impératrice, M. Duval, auteur du *Tyran Domestique*, de *la Jeunesse de Henri V*, etc. etc.

— On a mis en vente, depuis quelques jours, les deux derniers volumes de la Correspondance de M. de La Harpe (1) avec le grand duc de Russie, depuis Paul Ier. Nous en rendrons compte incessamment. Une des dernières lettres contient un fragment sur M. de Rhulières; la publication récente du plus important ouvrage de cet écrivain, l'Histoire de Pologne (2), ajoute encore à l'intérêt de ce morceau, aussi bien pensé que

(1) Prix : 8 fr., et 10 fr. par la poste.
A Paris, chez Migneret, lib.; et chez le Normant.
(2) Quatre vol. in-8°. Prix : 21 fr., et 27 fr. par la poste.
A Paris, chez Nicolle, lib.; et chez le Normant.

Digitized by Google

bien écrit. Ceux même des lecteurs du *Mercure* qui le connoissent déjà, le retrouveront ici avec plaisir :

« M. *de Rhulières* vient de mourir; on a cru devoir ouvrir son corps pour connoître les causes d'une mort presque subite, et que rien n'annonçoit : ces causes, reconnues dans le procès-verbal d'ouverture, sont une espèce de phénomène physique qui doit être extrêmement rare. On lui a trouvé une poche remplie de sang caillé, de dix pouces de long, et de trois de diamètre, adhérente aux côtes, et qui avoit refoulé l'extrémité du cœur vers la cavité du milieu. Les chirurgiens ont pensé que cette poche, produite ordinairement par un anévrisme ou rupture de vaisseaux, avoit dû être au moins vingt années à se former et à croître jusqu'à cette excessive grandeur. Il se plaignoit depuis quelque temps de douleurs dans le dos et dans le côté, de palpitations de cœur, de fatigue de poitrine, etc.; mais d'ailleurs, il avoit toutes les apparences de la santé, et même de la force, et ne paroissoit pas à beaucoup près son âge. Il avoit 62 ans.

» Voilà quatre places vacantes à l'Académie Française, la sienne, celle de l'abbé *de Radonvilliers*, du maréchal *de Duras* et de M. *de Guibert:* on ne songe encore à en remplacer aucun. L'Académie, avant de se recruter, veut être sûre de son existence, qui n'est encore que provisoirement confirmée par l'assemblée nationale. Il y a deux opinions sur ce sujet; les uns veulent anéantir toutes les académies; c'est l'avis qui doit être ouvert dans un rapport *sur l'enseignement public*, composé par M. *de Mirabeau* et M. *do Champfort;* les autres veulent les conserver, et pensent qu'elles peuvent être utiles, et nullement dangereuses, en conformant leurs statuts au nouveau gouvernement. Cet avis, qui est le mien, et que j'ai développé dans le *Mercure*, est aussi celui de l'ancien évêque d'Autun, qui le soutiendra dans un rapport à l'assemblée nationale sur le même objet que MM. de Mirabeau et Champfort ont traité. J'ignore quel parti prendra l'assemblée; mais je pense que si c'est celui de la destruction, ce sera un acte de barbarie vandale bien gratuitement exercé, et bien indigne d'une nation éclairée. Il est tout naturel que l'on soit jaloux d'une société littéraire; mais il est bien sot de la craindre dans l'ordre actuel des choses, et bien plus maladroit de n'en pas tirer parti.

» M. *de Rhulières* étoit un homme d'esprit et de talent : il a prouvé l'un et l'autre, quoique fort tard, en prose et en vers. Il avoit suivi jusqu'à quarante ans la carrière des affaires politiques, et avoit été employé dans les ambassades : soit que ce genre de travail se trouvât analogue au caractère de son esprit,

Digitized by Google

soit qu'il ait servi à le former et à le déterminer, il choisit pour sujet de ses premiers écrits la politique et l'histoire. Il revint de Pétersbourg à Paris avec un précis historique sur la dernière révolution de Russie, qui excita d'autant plus de curiosité, qu'il n'étoit pas destiné à l'impression. Je l'ai lu plusieurs fois: j'ignore jusqu'à quel point il est fidèle dans les détails; mais ce qui est certain, c'est que l'ouvrage est écrit d'une manière piquante, originale, pittoresque, qui cependant est plus dans le style de Mémoires que dans celui de l'histoire. Il se rapproche de Tacite par la précision et le tour de la pensée, mais non par la dignité et les grands tableaux. Je ne connois de ses *Révolutions de Pologne* que des fragmens; c'étoit un ouvrage beaucoup plus considérable; il devoit former trois ou quatre volumes: ce que j'en ai entendu, m'a paru plus fort et plus substantiel que le morceau sur la Russie, et il m'a semblé que l'auteur avoit acquis plus de connoissances et de maturité. On pourra bientôt en juger, car sans doute ces deux productions ne tarderont pas à voir le jour.

» Son livre sur *la Révocation de l'Edit de Nantes*, entrepris par ordre du ministère, ne lui en a pas fait moins d'honneur. Ce n'est point un ouvrage de commande, c'est celui d'un historien; il y a dit des vérités importantes, puisées dans une exacte recherche des faits; il a répandu une lumière nouvelle sur cette matière si souvent traitée; il a été impartial et vrai: nous n'avons en ce genre rien de mieux.

» Son discours de réception à l'Académie a mérité d'être distingué, comme tout ce qui sortoit de sa plume: il est bien pensé et bien écrit, mais sans s'élever nulle part à la grande éloquence. Son talent ne l'y portoit ni en prose ni en vers: il ne va nulle part au-delà de ce qui s'appelle esprit et raison; mais c'est toujours beaucoup d'aller jusque-là, sur-tout à l'époque de la corruption et des excès de toute espèce.

» En poésie, il débuta par un discours en vers *sur les Disputes*, qui eut un grand succès, et qui est resté dans la mémoire de tous les connoisseurs. Il s'y montra capable d'atteindre au grand sens, à la bonne plaisanterie et à l'élégant mécanisme de la versification de *Boileau*; mais si l'on imprime son poëme *sur les Jeux de main*, dont j'ai entendu la lecture, on verra, je crois, qu'il étoit bien loin de la conception féconde et de la riche imagination qui caractérise le chef-d'œuvre du *Lutrin*. Ce petit poëme de M. de Rhulières, qui n'a que deux chants, est plein de jolis vers; le détail est finement saisi sur les mœurs: il est sur-tout remarquable par le talent de peindre poétiquement les petites choses; mais il manque absolument

Digitized by Google

de fond, de plan, d'objet, d'intérêt (j'entends de celui que comportoit l'ouvrage); il est dépourvu d'imagination, de variétés, d'épisodes. Il fait voir la distance qu'il y a d'une épître à un poëme, et que le talent qui suffit à l'une, n'est pas celui qu'il faut pour l'autre. On connoît de lui des contes et des épigrammes: on a reproché celles-ci à la malignité de son caractère; mais s'il aimoit trop à en faire, il les faisoit bien. Toutes ces petites pièces, qui sûrement seront recueillies, sont d'une égale perfection. Personne n'a été plus propre que lui en poésie à tout ce qui ne demandoit pas une longue haleine; il travailloit beaucoup les petites choses, mais le travail ne s'y fait pas sentir.

» Bon plaisant dans ses vers, il n'étoit point gai dans la société; il y étoit même lourd et important. L'un de ses défauts venoit de ce qu'il ne pouvoit rien être sans travail; l'autre, de ce qu'il auroit voulu être dans le monde plus qu'un homme de lettres: petitesse fort au-dessous d'un homme qui avoit autant d'esprit que lui. Il avoit commencé à travailler sur la révolution actuelle: je doute que la perte de ce travail soit fort à regretter. »

— M. Noël, inspecteur de l'instruction publique, a publié cette semaine les Œuvres diverses de M. l'abbé de Radonvilliers (1), l'un des quarante de l'Académie Française. Nous rendrons compte incessamment des différens ouvrages de ce Recueil. Il est précédé du Discours prononcé par S. Em. Mgr. le cardinal Maury, le jour de sa réception dans la Classe de la langue et de la littérature françaises de l'Institut impérial.

— On élève dans le jardin du Luxembourg des piédestaux pour recevoir de nouvelles statues; elles orneront les boulingrins du côté des Chartreux.

— On a exposé dans une salle du Musée Napoléon, les portraits des empereurs de Turquie et de Perse, adressés par ces deux souverains à S. M. l'Empereur et Roi, au quartier-général de la Grande-Armée.

— On vient de publier à Bruxelles une tragédie en cinq actes, intitulée: *Robespierre*. C'est l'ouvrage d'un Belge.

— Le 23 du mois dernier, S. M. le roi de Naples a fait en personne, et dans son cabinet, l'ouverture de la séance de l'Académie d'Histoire et d'Antiquités, fondée par le décret

(1) Trois vol. in-8°. Prix: 12 fr., et 16 fr. par la poste.
A Paris, chez Ange Clo, directeur de l'imprimerie des Sourds-Muets, rue du faubourg Saint-Jacques n°. 256; et chez le Normant.

Digitized by Google

du 17 mars. Après avoir reçu le serment individuel des membres, S. M. a prononcé un discours rempli d'expressions d'intérêt pour les travaux des savans rassemblés par ses soins. M. Francesco Daniele a pris la parole, en qualité de secrétaire perpétuel de l'Académie : il a retracé les temps glorieux où Naples étoit le berceau des sciences et des arts. Le roi, après avoir levé la séance, s'est entretenu en particulier avec quelque membres.

— S. M. le roi d'Espagne, par son ordonnance du 17 décembre dernier, ayant préposé un comité à la direction et à la réforme des théâtres, il a été rédigé en conséquence un règlement général, dont une des dispositions porte qu'il sera établi des récompenses honorables, pour encourager les littérateurs espagnols à la composition de nouveaux ouvrages dramatiques, et à la réforme des anciennes pièces. La ville de Madrid, dont les magistrats forment le comité susdit, a fait publier les articles suivans du règlement approuvé par S. M. :

1°. Toute tragédie ou comédie nouvelle vaudra à son auteur, sa vie durant, huit pour cent du produit total des représentations données dans toute l'étendue du royaume;

2°. Les drames ou comédies seront payées à leurs auteurs sur le pied de cinq pour cent;

3°. Les pièces traduites, trois pour cent de leur produit total, sur les divers théâtres de la capitale et des provinces, mais seulement pendant dix ans;

4°. Les opéra, oratorio, etc., rapporteront huit pour cent durant la vie des auteurs; mais de manière que le musicien ait cinq pour cent, et le poète trois;

5°. Tout traducteur qui présente son ouvrage doit y joindre l'original;

6°. Le caissier des théâtres tiendra un état particulier des portions de recettes revenant aux auteurs;

7°. Les pièces, de quelque genre qu'elles soient, seront adressées au comité (*junta*) de direction, revêtues de l'approbation du vicaire ecclésiastique de Madrid, puis soumises à l'examen d'un censeur, qui proposera de les admettre ou de les rejeter, selon leur mérite littéraire;

8°. L'impression des pièces de théâtres appartient exclusivement aux auteurs, qui prendront à cet égard tous les arrangemens qu'ils jugeront convenables.

— La Société libre de Pharmacie de Paris, dont l'objet est spécialement la perfection de cet art important à l'humanité, a tenu, le 15 de mai 1807, une séance publique, présidée par M. Parmentier, membre de l'Institut, de la Légion-d'Honneur, etc., qui a eu lieu dans l'ordre suivant :

Digitized by Google

1°. Compte des travaux de la Société pendant l'an 6, par M. Delunel, secrétaire. 2°. Lecture historique sur les thériaques de Nicandre, par M. C. L. Cadet, pharmacien. 3°. Notice sur M. Pia, par M. Delunel. 4°. Discours prononcé par M. Parmentier, sur les devoirs du pharmacien. 5°. M. Boullai, pharmacien, a lu un mémoire sur l'éther. 6°. Le secrétaire a fait lecture d'un programme des questions qui ont été soumises au concours, d'après le rapport de la commission.

M. Cluzel neveu a obtenu le premier prix, qui est une médaille d'or de 200 fr.

M. Barruel, préparateur de chimie à l'Ecole de Médecine de Paris, le second prix, qui est une médaille d'or de la valeur de 100 fr.

La société a de plus accordé une mention honorable à M. Drapier, pharmacien et professeur de chimie à Lille.

— Un enfant extraordinaire a été présenté le 4 mai à la société de médecine de Bordeaux, où il a été examiné attentivement. Cet enfant est du genre masculin, âgé de 5 ans, né dans le ci-devant Dauphiné, près de Valence, et désigné sous le nom de Chacrelas Européen. M. de Buffon nomme ainsi les hommes tigrés ou tachetés d'une autre couleur que la couleur naturelle; cet enfant est de deux couleurs, et produit par des parens blancs; il est noir jusqu'à la ceinture, ainsi qu'aux bras, jusqu'au col, et le reste de son corps est blanc et parsemé de taches noires de différentes grandeurs, et toutes couvertes de poils fort longs et très-épais; il porte une barbe grise et des favoris comme un homme de cinquante à soixante ans; sa figure est très-belle et blanche, ses traits sont fort réguliers, enfin sa physionomie est heureuse, presque toujours riante, son œil vif, le son de voix fort doux; et il répond fort bien pour son âge à de petites questions.

— Depuis que M. Lalande, neveu, a fait part à l'Institut de la découverte d'une nouvelle planette aperçue, le 29 mars 1807, par M. Olbers, de Bremen, qui l'a nommée *Vesta*, les astronomes de Paris n'ont pas manqué une occasion d'observer ce nouvel astre qui paroît dans les lunettes comme une étoile de 6e grandeur. Dès le 27 avril, M. Burckhardt avoit donné à la classe des sciences une première ébauche de la théorie de cette planète. La valeur de l'excentricité paroissoit encore incertaine. M. Burckhardt l'estimoit de 0, 16, c'est-à-dire, plus forte que celle de Mars, mais moindre que celle de Mercure; la distance moyenne lui paroissoit 2, 6, environ, c'est-à-dire un peu moindre que celle des planètes *Cérès*, *Pallas* et *Junon*; la longitude du périhélie vers 248°; la position du nœud vers 101°, mais plus incertaine, parce que

Digitized by Google

la planète est dans ses plus grandes latitudes. L'inclinaison doit différer très-peu 7°; ce qui est à-peu-près l'inclinaison de *Mercure*. Suivant de nouvelles recherches lues à la séance du 18 mai, l'excentricité doit être 0,093221 comme celle de *Mars*, la distance moyenne 2,36, la révolution de trois années trois mois et demi; le périhélie en 250° 20'; le nœud en 103° 19' 40", l'inclinaison 70 7' 30", et l'anomalie moyenne 10° 6° 48', le 14 avril à 01,94069 temps moyen à Paris. Ces élémens suffiront soit pour satisfaire la première curiosité, soit pour retrouver la planète si le mauvais temps occasionnoit une longue interruption dans les observations. M. Burckhardt attendra pour les perfectionner, que la planète ait parcouru un plus grand arc de son orbite. Pour estimer l'influence des perturbations de *Jupiter*, M. Burckhardt a calculé les quatre plus considérables; elles vont à 2' 1/2 chacune; leur somme ne varie encore que de peu de secondes pour l'intervalle des observations. Il y aura une inégalité plus considérable dépendant des carrés des excentricités; mais elle est à longue période, elle varie peu, et l'on peut la négliger pour le présent.

NOUVELLES POLITIQUES.

Riga, 22 avril.

La débâcle de la rivière s'est faite le 15 de ce mois, et nous a menacés d'un danger que nous n'avions pas couru depuis 1744. Ce danger n'a cessé que depuis hier. Quelques digues ont été percées, et beaucoup de ponts ont été rompus; la violence des glaçons a même endommagé le rempart auprès de la citadelle; plusieurs des maisons qui environnent les chantiers, et entr'autres seize magasins de chanvre, ont été emportés ou renversés; une grande quantité de sel a fondu dans les caves; et l'on voit flotter sur la rivière de grandes piles de mâts, en sorte que les dommages sont très-considérables. De cinq bâtimens anglais qui étoient en vue avant la débâcle, trois ont été coupés de part en part par les glaces, et jetés sur la côte.

PARIS, *vendredi 29 mai.*

— S. M. la reine de Hollande est partie de Malmaison le 24 mai, pour les eaux de Bagnères, avec une suite peu nombreuse. M. le chambellan de Villeneuve est du nombre des personnes qui ont l'honneur d'accompagner S. M.

Digitized by Google

— Le prince Napoléon-Louis, prince royal de Hollande, est arrivé, le 21 de ce mois, à Anvers, accompagné de sa gouvernante et de son premier écuyer.

— Le navire *l'Orient*, capitaine Jules-César Preve, ayant 23 hommes d'équipage, a été abordé, le 14 de ce mois, à la hauteur d'Antibes, par 4 péniches équipées d'environ 100 hommes de la frégate anglaise *de Spartan*. L'attaque a eu lieu à 10 heures du soir : le capitaine Preve ayant laissé approcher l'ennemi jusque sous ses haubans, fit feu sur lui avec son brave équipage, à bout portant, au moment où il voulut monter à bord.

Presque tous les hommes qui se présentèrent les premiers furent culbutés par sa décharge. Ceux qui parvinrent à bord y ont été tous sabrés, dans la chaleur du combat, un seul matelot excepté : seize Anglais, dont un officier, ont été trouvés morts sur le pont. Le reste a été noyé et les péniches coulées. Aucun homme du navire *Lorient* n'a péri dans cette affaire, qui fait beaucoup d'honneur au capitaine Preve et à son équipage.

(*Moniteur.*)

— Le 17 de ce mois, à six heures du soir, au moment d'un calme presque absolu, le sloop *le Neptune*, de Rouen, et le chasse-marée *la Jeanne*, de Quimper, étant au large en face de la côte du Croisic, ont été surpris par une péniche anglaise, détachée d'un cutter que la brume avoit empêché d'apercevoir et de signaler. Le fort de Barrière tira plusieurs coups de canon, mais sans succès, les bâtimens se trouvant hors de portée. Dans cette extrémité, les équipages, dépourvus d'armes, n'ont eu d'autre ressource que de se jeter dans leurs canots, pour se sauver à terre. Aux premiers coups de canon, les habitans étoient accourus en foule sur la côte : la marée étant basse en ce moment, et toutes les embarcations échouées dans le port, on ne pouvoit aller au secours des deux prises que les Anglais emmenoient à la remorque. A peine un des petits canots fut-il arrivé à terre, qu'il fut rempli de braves empressés d'aller arracher à l'ennemi la proie qu'il enlevoit. A l'arrivée du second canot, les militaires de la garde départementale, les préposés des douanes et les habitans se sont disputé la gloire de s'y embarquer : il a été armé dans un instant, et a suivi le premier. Mais celui-ci avoit suffi pour mettre l'ennemi en fuite; et, sans avoir éprouvé aucune perte, les bâtimens ont été repris et ramenés dans le port.

— M. le général Junot, gouverneur de Paris, est arrivé, le 20 de ce mois, de Cherbourg à Granville. Après avoir examiné l'état de défense de ce port, il est reparti le même

Digitized by Google

jour pour continuer l'inspection des côtes. Il a du se rendre de Granville à Villedieu.

— Le prince Pie, âgé de 18 ans, fils du duc Guillaume Bavière (prince palatin et beau-frère du roi), vient d'épouser mademoiselle d'Aremberg, âgée d'environ 15 ans, nièce du sénateur de ce nom. Les jeunes époux ont reçu, le 26 mai, la bénédiction nuptiale à Bruxelles. Ils se disposoient à partir pour la Bavière.

LXXIV^e BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Finkenstein, le 16 mai 1807.

Le prince Jérôme ayant reconnu que trois ouvrages avancés de Neiss, qui étoient le long de la Biélau, génoient les opérations du siége, a ordonné au général Vandamme de les enlever. Ce général, à la tête des troupes wurtembergeoises, a emporté ces ouvrages dans la nuit du 30 au 1^er mai, a passé au fil de l'épée les troupes ennemies qui les défendoient, a fait 120 prisonniers et pris 9 pièces de canon. Les capitaines de génie Dupouthon et Prost, le premier officier d'ordonnance de l'EMPEREUR, ont marché à la tête des colonnes, et ont fait preuve de grande bravoure. Les lieutenans Hohendorff, Bawer et Mulher se sont particulièrement distingués.

Le 2 mai, le lieutenant-général Camrer a pris le commandement de la division wurtembergeoise.

Depuis l'arrivée de l'empereur Alexandre à l'armée, il paroît qu'un grand conseil de guerre a été tenu à Bartenstin, auquel ont assisté le roi de Prusse et le grand-duc Constantin, que les dangers que couroit Dantzick ont été l'objet des délibérations de ce conseil; que l'on a reconnu que Dantzick ne pouvoit être sauvé que de deux manières; la première en attaquant l'armée française, en passant la Passarge, en courant la chance d'une bataille générale dont l'issue, si l'on avoit du succès, seroit d'obliger l'armée française à découvrir Dantzick; l'autre en secourant la place par mer : la première opération paroît n'avoir pas été jugée praticable, sans s'exposer à une ruine et à une défaite totale; et on s'est arrêté au plan de secourir Dantzick par mer.

En conséquence, le lieutenant-général Kaminski, fils du feld-maréchal, avec deux divisions russes, formant douze régimens, et plusieurs régimens prussiens, ont été embarqués à Pillau. Le 12, 66 bâtimens de transports, escortés par trois frégates, ont débarqué les troupes à l'embouchure de la Vistule, au port de Dantzick, sous la protection du fort de Weischelmunde.

L'EMPEREUR donna sur-le-champ l'ordre au maréchal

Digitized by Google

Lannes, commandant le corps de réserve de la Grande-Armée, de se porter de Marienbourg où étoit son quartier-général, avec la division du général Oudinot, pour renforcer l'armée du maréchal Lefebvre. Il arriva en une marche dans le même temps que l'armée ennemie débarquoit. Le 13 et le 14, l'ennemi fit des préparatifs d'attaque : il étoit séparé de la ville par un espace de moins d'une lieue, mais occupé par les troupes françaises. Le 15, il déboucha du fort sur trois colonnes; il projettoit de pénétrer par la droite de la Vistule. Le général de brigade Schramm qui étoit aux avant-postes, avec le 2e régiment d'infanterie légère, et un bataillon de Saxons et de Polonais, reçut les premiers feux de l'ennemi, et le contint à portée de canon de Weischelmunde.

Le maréchal Lefebvre s'étoit porté au pont situé au bas de la Vistule, et avoit fait passer le 12e d'infanterie légère et des Saxons, pour soutenir le général Schramm. Le général Gardanne, chargé de la défense de la droite de la Vistule, y avoit également appuyé le reste de ses forces. L'ennemi se trouvoit supérieur, et le combat se soutenoit avec une égale opiniâtreté. Le maréchal Lannes, avec la réserve d'Oudinot, étoit placé sur la gauche de la Vistule, par où il paroissoit la veille que l'ennemi devoit déboucher; mais voyant les mouvemens de l'ennemi démasqués, le maréchal Lannes passa la Vistule avec quatre bataillons de la réserve d'Oudinot. Toute la ligne et la réserve de l'ennemi furent mises en déroute et poursuivies jusqu'aux palissades; et à 9 heures du matin, l'ennemi étoit bloqué dans le fort de Weischelmunde. Le champ de bataille étoit couvert de morts. Notre perte se monte à 25 h. tués et 200 blessés. Celle de l'ennemi est de 900 h. tués, 1500 blessés et 200 prisonniers. Le soir, on distinguoit un grand nombre de blessés qu'on embarquoit sur les bâtimens qui, successivement, ont pris le large pour retourner à Kœnigsberg. Pendant cette action, la place n'a fait aucune sortie, et s'est contentée de soutenir les Russes par une vive canonnade. Du haut de ses remparts délabrés et à demi démolis, l'ennemi a été témoin de toute l'affaire. Il a été consterné de voir s'évanouir l'espérance qu'il avoit d'être secouru. Le général Oudinot a tué de sa propre main trois Russes. Plusieurs de ses officiers d'état-major ont été blessés. Le 12e et le 2e régiment d'infanterie légère se sont distingués. Les détails de ce combat n'étoient pas encore arrivés à l'état-major.

Le journal du siége de Dantzick fera connoître que les travaux se poursuivent avec une égale activité, que le chemin couvert est couronné, et que l'on s'occupe des préparatifs du passage du fossé.

Digitized by Google

Des que l'ennemi sut que son expédition maritime étoit arrivée devant Dantzick, ses troupes légères observèrent et inquiétèrent toute la ligne depuis la position qu'occupe le maréchal Soult le long de la Passarge, devant la division du général Morand sur l'Alle. Elles furent reçues à bout portant par les voltigeurs, perdirent un bon nombre d'hommes, et se retirèrent plus vîte qu'elles n'étoient venues.

Les Russes se présentèrent aussi à Malga, devant le général Zayonchek, commandant le corps d'observation polonais, et enlevèrent un poste de Polonais. Le général de brigade Fischer marcha à eux, les culbuta, leur tua une soixantaine d'hommes, un colonel et deux capitaines. Ils se présentèrent également devant le cinquième corps, insultèrent les avant-postes du général Gazan à Willemberg. Ce général les poursuivit pendant plusieurs lieues. Ils attaquèrent plus sérieusement la tête du pont de l'Omulew de Drenzewo. Le général de brigade Girard marcha à eux avec le 88e. et les culbuta dans la Narew. Le général de division Suchet arriva, poussa les Russes l'épée dans les reins, les culbuta dans Ostrolenka, leur tua une soixantaine d'hommes, et leur prit 50 chevaux. Le capitaine du 64e, Laurin, qui commandoit une grand'garde, cerné de tous côtés par les cosaques, fit la meilleure contenance, et mérita d'être distingué. Le maréchal Massena, qui étoit monté à cheval avec une brigade de troupes bavaroises, eut lieu d'être satisfait du zèle et de la bonne contenance de ces troupes.

Le même jour 13, l'ennemi attaqua le général Lemarrois à l'embouchure du Bug. Ce général avoit passé cette rivière le 10 avec une brigade bavaroise et un régiment polonais, avoit fait construire en trois jours des ouvrages de têtes de pont, et s'étoit porté sur Wiskowo, dans l'intention de brûler les radeaux auxquels l'ennemi faisoit travailler depuis six semaines. Son expédition a parfaitement réussi, tout a été brûlé, et dans un moment ce ridicule ouvrage de six semaines fut anéanti.

Le 13, à 9 heures du matin, 6000 Russes, arrivés de Nur, attaquèrent le général Lemarrois dans son camp retranché. Ils furent reçus par la fusillade et la mitraille : 300 Russes restèrent sur le champ de bataille; et quand le général Lemarrois vit l'ennemi qui étoit arrivé sur les bords du fossé, repoussé, il fit une sortie, et le poursuivit l'épée dans les reins. Le colonel du 4e de ligne bavarois, brave militaire, a été tué. Il est généralement regretté. Les Bavarois ont perdu 20 hommes, et ont eu une soixantaine de blessés.

Toute l'armée est campée par divisions en bataillons carrés dans des positions saines.

Digitized by Google

Ces événemens d'avant-postes n'ont occasionné aucun mouvement dans l'armée. Tout est tranquille au quartier-général. Cette attaque générale de nos avant-postes, dans la journée du 13, paroît avoir eu pour but d'occuper l'armée française, pour l'empêcher de renforcer l'armée qui assiége Dantzick. Cette espérance de secourir Dantzick par une expédition maritime, paroîtra fort extraordinaire à tout militaire sensé, et qui connoîtra le terrain et la position qu'occupe l'armée française.

Les feuilles commencent à pousser. La saison est comme au mois d'avril en France.

LXXV^e BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Finkenstein, le 18 mai 1807.

Voici de nouveaux détails sur la journée du 15 : Le maréchal Lefebvre fait une mention particulière du général Schramm, auquel il attribue en grande partie le succès du combat de Weischelmunde.

Le 15, depuis deux heures du matin, le général Schramm étoit en bataille, couvert par deux redoutes construites vis-à-vis le fort de Weischelmunde. Il avoit les Polonais à sa gauche, les Saxons au centre, le 2^e régiment d'infanterie légère à sa droite, et le régiment de Paris en réserve. Le lieutenant-général russe Kaminski débouche du fort à la pointe du jour, et après deux heures de combat, l'arrivée du 12^e d'infanterie légère que le maréchal Lefebvre expédia de la rive gauche, et un bataillon saxon, décidèrent l'affaire. De la brigade Oudinot, un seul bataillon put donner. Notre perte a été peu considérable. Un colonel polonais, M. Paris, a été tué. La perte de l'ennemi est plus forte qu'on ne pensoit. On a enterré plus de 900 cadavres russes. On ne peut pas évaluer la perte de l'ennemi à moins de 2500 hommes. Aussi ne bouge-t-il plus, et paroit-il très-circonspect derrière l'enceinte da ses fortifications. Le nombre de bateaux chargés de blessés, qui ont mis à la voile, est de quatorze.

Ci-joint les décrets des récompenses que S. M. a accordées à ceux qui se sont distingués, et dont le maréchal Lefebvre a fait une mention spéciale.

Dans la journée du 14, une division de 5000 hommes Prussiens et Russes, mais en majorité Prussiens, partie de Kœnigsberg, débarqua à Pillau, longea la langue de terre dite le Nehrung, et arriva à Kahlberg, devant nos premiers postes de cavalerie légère qui se replièrent jusqu'à Furtenswerder.

L'ennemi s'avança jusqu'à l'extrémité du Frisch-Haff. On

Digitized by Google

s'attendoit à le voir pénétrer par là sur Dantzick. Un pont jeté sur la Vistule à Furtenswerder, facilitoit le passage à l'infanterie cantonnée dans l'île du Nogat, pour filer sur les derrières de l'ennemi. Mais les Prussiens furent mieux avisés, et n'osèrent pas s'aventurer. L'EMPEREUR donna ordre au général Beaumont, aide-de-camp du grand-duc de Berg, de les attaquer. Le 16, a deux heures du matin, ce général débouche avec le général de brigade Albert, à la tête de deux bataillons de grenadiers de la réserve, le 3e et le 11e régimens de chasseurs et une brigade de dragons. Il rencontra l'ennemi entre Passenwerder et Stège, à la petite pointe du jour, l'attaqua, le culbuta et le poursuivit l'épée dans les reins, pendant onze lieues, lui prit 1100 hommes, lui en tua un grand nombre, et lui enleva quatre pièces de canon. Le général Albert s'est parfaitement comporté. Les majors Chemineau et Salmon se sont distingués. Le 3e et le 11e régimens de chasseurs ont donné avec la plus grande intrépidité. Nous avons eu un capitaine du 3e régiment de chasseurs et cinq ou six hommes tués et huit ou dix blessés. Deux bricks ennemis, qui naviguoient sur le Haff, sont venus nous harceler. Un obus qui a éclaté sur le pont de l'un d'eux, les a fait virer de bord. Ainsi, depuis le 12, sur les différens points, l'ennemi a fait des pertes notables. L'EMPEREUR a fait manœuvrer, dans la journée du 17, les fusiliers de la garde qui sont campés près du château de Finkenstein, dans d'aussi belles baraques qu'à Boulogne. Dans la journée des 18 et 19, toute la garde va également camper au même endroit. En Silésie, le prince Jérôme est campé avec son corps d'observation à Frankenstein, protégeant le siége de Neiss.

Le 12, ce prince apprit qu'une colonne de 3000 hommes étoit sortie de Glatz pour surprendre Breslau. Il fit partir le général Lefebvre avec le 1er régiment de ligne bavarois, excellent régiment, 100 chevaux et un détachement de 300 Saxons. Le général Lefebvre atteignit la queue de l'ennemi le 14, à 4 heures du matin, au village de Cauth; il l'attaqua aussitôt, enleva le village à la baïonnette, et fit 150 prisonniers. Cent chevau-légers du roi de Baviere taillerent en pièce la cavalerie ennemie, forte de 500 hommes, et la dispersèrent. Cependant l'ennemi, se plaça en bataille et fit résistance. Les 300 Saxons lâcherent pied; conduite extraordinaire qui doit être le résultat de quelque malveillance; car les troupes saxonnes, depuis qu'elle sont réunies aux troupes françaises, se sont toujours bravement comportées. Cette défection inattendue mit le 1er. régiment de ligne

Digitized by Google

bavarois dans une situation critique. Il perdit 150 hommes qui furent faits prisonniers, et dut battre en retraite, qu'il fit cependant en ordre. L'ennemi reprit le village de Cauth.

A onze heures du matin, le général Dumuy, qui étoit sorti de Breslau à la tête d'un millier de Français, dragons, chasseurs et hussards à pied, qui avoient été envoyés en Silésie pour être montés, et dont une partie l'étoit déjà, attaqua l'ennemi en queue. 150 husards à pied enlevèrent le village de Cauth à la baïonnette, firent 100 prisonniers, et reprirent tous les Bavarois qui avoient été faits prisonniers.

L'ennemi pour rentrer avec plus de facilité dans Glatz, s'étoit séparé en deux colonnes. Le général Lefebvre, qui étoit parti de Schweidnitz le 15, tomba sur une de ces colonnes, lui tua 100 hommes, et lui fit 400 prisonniers, parmi lesquels 30 officiers. Un régiment de lanciers polonais, arrivé la veille à Frankenstein, et dont le prince Jérôme avoit envoyé un détachement au général Lefebvre, s'est distingué.

La seconde colonne de l'ennemi avoit cherché à gagner Glatz par Silberberg; le lieutenant-colonel Ducoudrais, aide-de-camp du prince, la rencontra et la mit en déroute. Ainsi cette colonne de 3 à 4,000 hommes, qui étoit sortie de Glatz, ne put y rentrer. Elle a été toute entière prise, tuée ou éparpillée.

FONDS PUBLICS DU MOIS DE MAI.

Du sam. 23. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 74f 60c 75c 80c 75c 80c 70c ooc ooc 80c ooc ooc oof ooc ooc. ooc. ooc ooc oof ooc ooc
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 72f. oof 10c ooc ooc
Act. de la Banque de Fr. 1237f 50c. oooof. oooof ooc ooc

Du lundi 25. — C pour o/o c. J. du 22 mars 1807, 74f 80c 90c 95c 80c 90c 95c 75f ooc ooc oc. ooc ooc oof oof. ooc ooc ooc ooc.
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, oof ooc. ooc. ooc ooc
Act. de la Banque de Fr. 1242f 50c oooof. ooc. oo of

Du mardi 26. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 74f 80c 85c 75c 85c 80c ooc ooc. ooc ooc ooc ooc. oof ooc ooc ooc ooc oof oof ooc
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 72f 25c oc. ooc ooc. ooc ooc
Act. de la Banque de Fr. 1246f 25c oo[illegible]oof o[illegible]

Du mercredi 27. — C p. o/o c. J. du [illegible] mars 18[illegible], 74f 80c 70c 80c 90c 85c 75f ooc ooc. ooc oof ooc o c. ooc oof ooc. oo.
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 72f 25c. ooc. ooc ooc ooc ooc
Act. de la Banque de Fr. oooof oooo ooc oooof oof

Du jeudi 28. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 75f 15c 20c 15c 10c 15c 20c ooc ooc ooc ooc ooc ooc ooc ooc ooc ooc ooc ooc ooc ooc ooc ooc ooc
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 72f 50c ooc oof ooc ooc oof ooc
Act. de la Banque de Fr. oocof. ooc oooof ooo f. oodof

Du vendredi 29. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 75f 75f 10c. 75f 75f 5c 75f ooc ooc coc oof oof ooc ooc oof coc ooc ooc ooc oof ooc ooc
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, oof ooc oof. ooc coc coc
Act. de la Banque de Fr. 12 of ooc oooofoooof

Digitized by Google

(No. CCCVII.)
(Samedi 6 Juin 1807.)



MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

ELÉGIE.

A MADAME DE P***,

Au sujet de l'*Ode à M. de Buffon.*

O vous, dont la douleur augmente encor les charmes,
Vous voulez que mes vers, complices de vos larmes,
Réveillent par leur chant, aux plaintes consacré,
Les blessures d'un cœur déjà trop déchiré!
Apollon obéit quand les Graces demandent:
Vous avez leurs attraits, vos prières commandent.

Sans cesse offrant vos pleurs à des mânes trop chers,
Vous croyez, dites-vous, les rendre moins amers,
Les épuiser peut-être.... Erreur d'une ame tendre!
Ah, l'Amour se nourrit des pleurs qu'il fait répandre!
Le Temps, et non des pleurs versés sur un tombeau,
Peut, seul, du chaste Amour refroidir le flambeau;
Le Temps peut affoiblir, par de lentes atteintes,
Ces feux dont vous brûlez pour des cendres éteintes;
Le Temps.... Mais vous craignez son utile secours;
Votre cœur veut aimer, et soupirer toujour.

Heureux cent fois l'objet d'une douleur si tendre!
Vous soupirez son nom; vous pleurez sur sa cendre;

Digitized by Google

Il revit dans vos pleurs ! Ah, son sort est si doux,
Que, même dans la tombe, il fera des jaloux !
Le jour, l'ombre, les bois, Philomèle éplorée,
Tout rappelle à vos sens son image adorée,
Tout le rend à vos yeux.... et rien à votre cœur !
Il seroit sans plaisir, s'il étoit sans douleur.

Ces vers, où de Buffon j'ai peint la tendre épouse
Arrachant ce qu'elle aime à la Parque jalouse,
Et du fatal ciseau désarmant le courroux
Par ce cri de l'amour qui sauva son époux,
Ces vers vous ont émue ! Et votre ame plaintive,
D'un sein baigné de pleurs tout-à-coup fugitive,
S'efforça de voler jusques aux sombres bords,
Et de rejoindre enfin votre époux chez les morts.

Ah, lui-même, tremblant aux pieds du noir monarque,
S'empressa d'arrêter l'impitoyable Parque !
« Ne meurs point, cria-t-il d'une touchante voix:
» Je croirois expirer une seconde fois ! »
D'un époux adoré tel est l'ordre suprême.
Hélas, ce n'est qu'en vous qu'il respire, qu'il s'aime !
Calmez donc de vos sens l'ardente émotion;
Chérissez de vos feux la douce illusion:
Nos biens sont des erreurs que le sommeil prolonge
Et le plus tendre amour n'est qu'un aimable songe.

Qu'un songe vous transporte aux rives du Léthé:
Sous de rians berceaux, près d'un myrthe arrêté,
Voyez-y votre époux soupirer sa tendresse,
De ses cruels ennuis flatteuse enchanteresse:
Aux bords du Léthé même, il trace avec des fleurs
Votre nom.... qu'il achève en l'arrosant de pleurs !
L'Amour, de vos regrets lui présente l'hommage;
Votre époux se console à cette douce image.
Ainsi le Dieu charmant, dont vous êtes l'appui,
Vous permet de gémir, mais en vivant pour lui.

Oui, conservez des jours que vous devez aux Graces;
Consolez vos douleurs en plaignant mes disgraces:
La tombe a renfermé votre plus doux trésor;
Moi, je pleure une amante, hélas, qui vit encor !
Du moins, en embrassant la tombe la plus chère,
Votre douleur vous plaît; et la mienne est amère !
Je vois toujours Fanni, d'une perfide main,

Digitized by Google

Plonger, en souriant, un poignard dans mon sein.
Et j'atteste les Dieux, et l'Amour, et vous-même,
Que de voir au cercueil descendre ce qu'on aime,
Est, pour un tendre cœur, cent fois moins douloureux
Que de se voir trahir par l'objet de ses feux !

Par M. Le Brun, *de l'Académie Française.*

EXORDE

D'UN ESSAI EN VERS SUR L'HISTOIRE.

Un Grec ingénieux, qui, dans ses Dialogues, (1)
Entremêle souvent de piquans apologues,
Rapporte que Caron, ce nocher des Enfers,
Que la Fable a cent fois célébré dans ses vers,
Quittant du noir séjour l'obscurité profonde,
Voulût voir la lumière, et visiter le monde.
Là, rencontrant le Dieu qui, conducteur des morts,
Des champs de la clarté voyage aux sombres bords,
Il rend grace au hasard qui tous deux les rassemble;
Et, par cette amitié qui les unit ensemble,
Lui demande son aide en ce nouveau pays,
Où tout surprend ses yeux par le jour éblouis.
Tout est facile aux Dieux : le Dieu du caducée,
D'une pile de monts par degrés enlassée,
A la voûte des cieux égalant la hauteur,
Place sur le sommet le nouveau voyageur.
C'est de là qu'à ses yeux il découvre la terre,
Théâtre que souvent ensanglante la guerre,
Les Etats, les cités, les peuples et les rois,
Les travaux des humains, et leurs mœurs et leurs lois.
Instruit par ce tableau, Caron, malgré son âge,
Ne se repentit pas d'un pénible voyage,
Ni d'avoir, curieux de tant d'objets nouveaux,
Délaissé pour un temps sa barque et ses travaux.
De ce récit menteur la fiction savante
Est pour nous de l'histoire une image vivante.
Comme dans une optique embrassant l'univers,
Elle offre à nos regards les empires divers,
Leurs guerres, leurs traités, remonte à leur naissance,
Les suit dans leurs progrès et dans leur décadence;

(1) Lucien.

Digitized by Google

Peint des hommes fameux les visages, les traits,
Et le fond de leurs cœurs, et leurs conseils secrets;
Et, passant d'acte en acte à la scène dernière,
Expose du passé la pièce tout entière.

M. DESAINTANGE.

ENIGME.

A DEVINER je dois être facile,
Car, dans l'exacte vérité,
Je fus toujours, aux champs, comme à la ville,
De la plus grande utilité.
C'est par dehors, je t'en préviens, lecteur,
Qu'il faut me voir, si le noir te fait peur.
Un mot encore : en certaine saison
Je suis presque toujours d'un très-fréquent usage;
Aussi voit-on chacun m'accorder l'avantage
D'occuper une place au moins dans sa maison.

LOGOGRIPHE.

NEUF lettres, cher lecteur, composent ma structure;
J'ai de l'art, ma façon; l'être, de la nature :
Mes trois premières sont une préposition,
Que présente aisément un peu de réflexion;
Mes six dernières sont ce que souvent on passe :
Pauvres, comme opulens, parcourent mon espace.
A mon tout donne-t-on quelques mots de valeur?
Je suis une richesse, et constate un seigneur.

CHARADE.

LE hardi nautonnier jamais ne s'épouvante
A l'aspect du danger qu'il voit dans mon entier;
S'il va voguer au loin sur la vague écumante,
Ce n'est que dans l'espoir d'acquérir mon premier.
La coquette avec soin déguise mon dernier.

Par un Abonné.

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

LE mot de l'Enigme du dernier N°. est *Epingle.*
Celui du Logogriphe est *Miel*, où l'on trouve *lime.*
Celui de la Charade est *Pô-Tage.*

Digitized by Google

Le Paradis Perdu, de *Milton*, traduction nouvelle; par *Jacques-Barthelemy Salgues*, ancien professeur d'éloquence. Un gros vol. in-8°. Prix : 5 fr., et 7 par la poste. A Paris, chez *Léopold Collin*, libraire, rue Git-le-Cœur, n° 4; et chez *le Normant*.

Si cette traduction avoit été seulement médiocre, je me serois fait un plaisir de lui donner tous les éloges que l'impartialité la plus indulgente m'auroit permis de lui accorder. Je ne dois rien à son auteur; j'ai, au contraire, à me plaindre de lui : et c'est pour cela même que je voudrois qu'il eût à se louer de moi. Je lui rendrois justice avec plus de satisfaction qu'à tout autre, par la seule raison qu'il a manqué de justice à mon égard. C'est enfin parce que, dans son *Courrier des Spectacles*, il s'est montré fort impoli envers moi, que je saisirois avec empressement l'occasion de me montrer généreux envers lui.

J'attendrai donc que cette occasion se présente. Pour cette fois, l'ouvrage qu'il publie est tellement mauvais, c'est-à-dire, tellement chargé de mots déplacés, d'expressions impropres, de constructions lourdes, de phrases incorrectes, de contresens, en un mot de bévues de toute espèce, que je ne puis le louer. Voilà ce que je vais prouver; et d'une manière si évidente, que les lecteurs, M. Salgues seul excepté, seront pleinement convaincus que la vérité seule a pu me faire parler ainsi. Je commence par examiner la préface :

« Cette traduction, dit M. Salgues, est *le fruit de quelques* » *mois de loisir* que me procurèrent les partisans de la liberté, » dans un temps où, *pour me la faire aimer davantage, ils* » *jugèrent à propos de me priver de la mienne..... J'en tra-* » *duisis une partie*, et l'oubliai ensuite. *Une nouvelle pros-* » *cription me rendit de nouveaux loisirs*, et je revins au » *Paradis Perdu.* »

Que cet auteur est heureux! C'est dans les temps de proscription qu'il a *du loisir*, et qu'il travaille à des ouvrages de son choix. Aussi ces temps déplorables, qui pesèrent sur la France comme un siècle entier de calamités, ne lui ont point laissé de souvenirs pénibles. Il en parle sans indignation, et, s'il le pouvoit, il en parleroit avec esprit. *Les partisans de la liberté, pour la lui faire aimer davantage, jugèrent à propos de le priver de la sienne.* Ce n'est pas dans un article fait à la

Digitized by Google

hâte pour son *Courrier des Spectacles*, qu'il laisse échapper cette plaisanterie, c'est dans un ouvrage grave, et à propos d'un poëme sérieux s'il en fut jamais. Certes, ce n'est pas sur ce ton que M. Anquetil parloit de ces mêmes temps, dans la préface de son *Histoire Universelle;* M. Anquetil, dont il vénère tant la mémoire, qu'il la défend contre ceux qui ne l'attaquent pas. Dieu nous préserve des loisirs de M. Salgues! Mais s'il en retrouvoit par malheur encore, plutôt que de composer de nouveaux livres, qu'il relise cette préface. Je me garderai bien de lui en citer aucun passage; je craindrois d'être accusé, et par lui-même (car il ne censure pas seulement; lorsqu'il s'en mêle, il accuse), je craindrois, dis-je, d'être accusé de ne chercher qu'à rappeler des souvenirs désastreux. Mais qu'il la relise : il y apprendra à s'exprimer, sinon avec goût et avec correction, du moins avec quelque respect pour les convenances.

Cet ouvrage est donc le fruit de *quelques mois de loisir*. Mais comment un journaliste, un critique de profession ose-t-il avouer qu'il a voulu faire, en *quelques mois*, une traduction de Milton? M. Salgues ne sait-il pas, n'a-t-il jamais eu l'occasion de dire qu'on ne peut faire en si peu de temps un bon ouvrage de quelqu'étendue? Qu'un jeune homme essaie de le faire, et qu'il s'en vante, cela se conçoit : il a pour excuse son inexpérience, et le mauvais succès de son livre lui servira bientôt de leçon. Mais qu'un homme d'un âge mûr, et qui, à force de chutes, devroit avoir appris à se conduire, en fasse autant et le dise, cela ne se conçoit pas. Quand un tel homme a l'*étourderie* (ce mot ne plaît pas à M. Salgues, mais c'est le mot propre), quand il a, dis-je, l'étourderie de tenter de pareilles entreprises, il ne devroit pas avoir celle de l'avouer. Et puisque M. Salgues, autrefois *professeur d'éloquence*, maintenant professeur de théâtres, et toujours se mêlant de littérature, s'avise quelquefois de donner des leçons aux jeunes auteurs, il ne devroit pas leur donner de si mauvais exemples.

Ensuite, comment se fait-il que cet ouvrage, *fruit de quelques mois de loisir*, dans *un temps* de proscription, ait été continué lorsqu'une *nouvelle proscription procura à M. Salgues de nouveaux loisirs?* Dans la langue de cet auteur, ce qui est fait n'est donc pas terminé.

Il nous apprend, dans la suite de sa préface, que cette traduction, qu'il a *faite* dans *un temps* et *reprise* dans un autre, fut enfin par lui *achevée*, je ne sais quand, pour plaire à M. Legouvé, *qui vouloit en lire quelques morceaux dans son cours de poésie latine, qu'il continue avec tant de succès au Collége de France.* Il a même la modestie d'ajouter qu'*il*

Digitized by Google

lui offrit son manuscrit pour ce qu'il valoit. Et je conclus de là qu'il le lui donna pour rien, si tant est que ce ne soit pas quelque chose que de plaire à M. Legouvé.

Ce que je viens de citer est le début de la préface, et c'est ce qu'on y trouve de plus raisonnable. *Ab uno disce omnes.* Je l'ai rapporté, pour prouver que si je ne songeois qu'à relever des absurdités, je n'aurois pas besoin de choisir les pages. Mais il faut se borner; et d'ailleurs, même en relevant des absurdités, il faut se proposer quelqu'objet utile. Je vais donc choisir dans cette préface; et, pour être plus court, je ne m'arrêterai qu'aux bévues qui concernent, ou des principes de goût qu'il ne convient pas d'abandonner aux mauvais critiques, ou des objets plus importans qu'il ne faut pas laisser insulter par les mauvais auteurs. Ainsi, tant qu'il ne s'agira que de lui, je laisserai M. Salgues déraisonner à son aise; mais lorsqu'il s'agira des principes du goût, je les soutiendrai; et lorsqu'il fera des notes impies, alors, c'est alors sur-tout que je me croirai en droit et obligé de crier: *Fœnum habet in cornu;* c'est un pauvre écrivain.

J'oublierai donc qu'après avoir parlé de *la traduction de M. Dupré de Saint-Maur,* qui, *élégante et correcte,* lui *paroissoit trop peu fidelle,* et de *celle de Racine,* qui *très-fidelle,* lui *sembloit trop peu élégante,* M. Salgues insinue modestement que la sienne sera *tout à-la-fois élégante et fidelle;* c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'elle sera le chef-d'œuvre des traductions. Je ne dirai même rien d'un passage assez curieux, où M. Salgues déclare qu'il n'eut *jamais un grand amour pour la célébrité littéraire,* quoique je dusse peut-être l'avertir, en passant, que cet amour, *grand ou petit,* ne lui convient pas, et qu'il feroit mieux de n'en avoir d'aucune sorte.

Mais je ne puis m'empêcher de développer quelques-uns de ses principes sur l'art de traduire. Pour s'excuser d'avoir fait une nouvelle traduction de Milton, après celle qu'en a donnée le premier de nos poètes vivans, il nous avertit d'abord que sa prose n'a rien de commun avec les vers de M. Delille. Et cela est si vrai, qu'il est ridicule de nous en avoir avertis. Ce qui est plus ridicule, c'est d'avoir sérieusement entrepris de le prouver; et ce qui l'est bien plus encore, c'est la manière dont il le prouve: « Ce qui me rassure, dit-il, c'est que les » traductions en prose et les traductions en vers sont *préci-* » *sément* d'un genre très-différent. (*Précisément* est de trop, » et il n'y a pas de *précision* à avoir ajouté ce mot.) Le poète, » continue-t-il, *plus libre,* plus riche, a pour objet prin- » cipal *de plaire; il imite* plus qu'il ne traduit. Le *prosateur,*

Digitized by Google

» plus humble, *plus asservi*, a pour objet principal d'*instruire*. Le poète.... n'obéit qu'à *l'esprit qui vivifie; le prosateur* est *esclave de la lettre qui tue.* »

Il se voit difficile de réunir en si peu de lignes un plus grand nombre d'expressions discordantes et de faux principes. Le *prosateur est plus humble que le poète, qui est plus riche. Le premier est plus asservi que le second, qui est plus libre!* Si cela veut dire que l'esclave est plus esclave que l'homme libre, cela est aussi trop clair; et si cela veut dire autre chose, ce n'est que du galimatias. Mais où nous conduiront tous ces mots, si étonnés d'être ensemble? Quel est le but de ces absurdités? Le voici: leur but est de prouver cette autre absurdité, non moins grande, que *le poète a pour objet principal de plaire*, et que *le prosateur* qui traduit un poète, *n'a pour objet que d'instruire.* Belle conclusion, et digne de l'exorde! Que M. Salgues parle pour lui, et qu'il n'applique qu'à lui ses raisonnemens. Pour nous, nous croirons toujours que lorsqu'il s'agit de traduire un ouvrage dont l'objet est de plaire, il faut plaire aussi, ou ne pas s'en mêler.

Mais *le prosateur est esclave de la lettre qui tue, et le poète n'obéit qu'à l'esprit qui vivifie!* Que cela est froid! et que les paroles de l'Évangile sont ici employées mal à propos! Ensuite, que cela est faux! Laissons, pour cette fois, M. Salgues profaner à son gré un passage de l'Ecriture; et contentons-nous de prouver que si les mots qu'il emploie ont ici un sens, ce ne peut être qu'un sens entièrement faux.

Si j'en crois ces mots, il est impossible de faire en prose une traduction qui *vive*, c'est-à-dire, qui se fasse lire : car son auteur est esclave de la lettre qui *tue*. Mais cela est trop évidemment faux; et tout absurde qu'est M. Salgues, on ne peut supposer qu'il l'ait voulu dire. Qu'est-ce donc, selon lui, que la *lettre*? Si ce sont les pensées de l'auteur, telles que celui-ci les expose, c'est-à-dire, avec les expressions simples ou brillantes dont il les a revêtues, il est certain qu'un traducteur doit non-seulement rendre ces pensées, et autant qu'il peut ces expressions, mais que même il doit, autant qu'il peut, leur conserver le même ordre que l'auteur a jugé à propos de leur donner. Et, dans ce sens, la *lettre* doit *tuer* un traducteur tel que M. Salgues; mais ce n'est point parce qu'il lui obéit trop servilement, c'est, au contraire, parce qu'il s'est donné beaucoup trop de libertés avec elle. Et, dans ce même sens, pourquoi un poète seroit-il *plus libre* que ce qu'il appelle un *prosateur*? Comment se feroit-il que celui qui s'est annoncé pour *traduire*, pût ensuite se contenter d'*imiter*? Cela seroit absurde. Donc, dans ce sens, les mots de M. Salgues ne présentent encore qu'un sens faux.

Digitized by Google

Rétablissons les vrais principes. Une traduction ne doit jamais être *littérale;* car si elle l'étoit, elle ne seroit plus une traduction: c'est-à-dire, qu'elle ne pourroit rendre les principales beautés d'un grand écrivain, celles qui tiennent à son style, et elle lui prêteroit infailliblement des défauts qu'il n'a pas. Mais, sans être littéral, on peut être fidèle, c'est-à-dire, exprimer avec exactitude les pensées de l'original, et même se rapprocher, jusqu'à un certain point, de son style. Et voilà ce qu'on exige de tout auteur qui fait une traduction, tant de celui qui la fait en vers que de celui qui la fait en prose: il n'y a que cela qui donne du prix à leur ouvrage. Comme la fidélité est le premier devoir de l'un et de l'autre, elle est aussi leur premier mérite. Leur traduction doit être un portrait: celui-ci le fait au crayon, celui-là emploie toutes les couleurs de la nature; mais l'un et l'autre doivent copier la figure et la physionomie de leur modèle. Il ne suffit pas qu'un portrait soit bien peint ou bien dessiné; ce qu'on exige avant tout, c'est qu'il ressemble.

Il est cependant quelques occasions où l'on permet aux poètes, non pas de s'écarter de leur modèle, mais de l'oublier un instant. Il peut se faire que dans un auteur tel qu'Homère ou Milton, il se rencontre des détails tellement ignobles, (au moins selon notre goût moderne), qu'il soit absolument impossible de les traduire en beaux vers. Que faire en des occasions pareilles? Permettra-t-on aux poètes de faire de mauvais vers? Horace et le goût le leur défendent: *Mediocribus esse poetis non homines..... concessere.* On leur permet alors de négliger ces détails, et c'est encore Horace qui le leur conseille: *Et quæ desperat tractata nitescere posse relinquit.* Mais cette liberté que l'on accorde aux traducteurs en vers, est, comme on voit, bien limitée, et ils ne peuvent en jouir que bien rarement. Ces occasions exceptées, ils sont plus gênés dans leur marche, et bien plus *asservis* que les traducteurs en prose. Car ils sont, comme ceux-ci, les *esclaves* de l'original et des règles de leur langue, et de plus, ils le sont encore de la rime et de la mesure du vers. Ajoutons que les poètes, tout chargés qu'ils sont d'entraves, doivent se rapprocher encore plus près de leur modèle par le choix des termes, par l'éclat des images, par l'harmonie du style.

Si ces principes sont vrais, et je crois qu'ils le sont, ceux de M. Salgues ne le sont pas. Faut-il maintenant lui citer des exemples? Je lui prouverai bientôt que la traduction de M. Delille, toute brillante qu'elle est, est plus fidelle, et, s'il est permis d'employer cette expression, plus *littérale* que la sienne. J'en demande pardon aux lecteurs, mais je me

Digitized by Google

trouve réduit à démontrer cette vérité, pour l'instruction des jeunes poètes, que les absurdités de M. Salgues pourroient induire en erreur. Il est bon d'opposer à de mauvaises leçons de grands exemples. Du reste, je sens très-bien qu'en toute autre occasion, il ne faudroit pas rapprocher deux noms aussi disparates que ceux de M. Delille et de M. Salgues, ni comparer des choses aussi différentes que de beaux vers et de la mauvaise prose. Mais auparavant continuons d'examiner cette préface.

On a vu comment M. Salgues établit ses absurdités, voici comment il réfute celles des autres. « Les principes, dit-il, » de l'art de traduire..... sont encore variables pour beaucoup » de personnes. Les unes exigent une fidélité rigoureuse et » presque servile : elles *prétendent que l'on doit retrouver* » *dans la copie la physionomie distincte et nationale de* » *l'original*, qu'il n'est permis d'en altérer aucun trait, et » qu'il *vaut mieux encore manquer aux règles de la langue* » qu'à la fidélité de l'expression. Ce système a souvent égaré » beaucoup de traducteurs estimables..... Je n'ai pas cru » devoir l'adopter. » Que veut-il faire entendre ? Il y a deux *principes* dans ce système. Quel est celui qu'il *n'adopte pas?* Si c'est celui qui dit qu'il faut conserver dans *la copie la physionomie de l'original*, il a tort : c'est le devoir de tout traducteur. Et si c'est celui qui permet, en certains cas, *de violer les règles de la langue*, il a tort encore de le réfuter aussi foiblement. Ce n'est point par son autorité seule, c'est par celle de Boileau, c'est par ces vers fameux qu'il faudroit sans cesse répéter à tous ceux qui font des livres ou des traductions :

> Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin,
> Est toujours, quoiqu'il fasse, un méchant écrivain.

c'est par cet arrêt terrible qu'il falloit terrasser *les personnes* qui ont pu avancer un principe aussi faux.

M. Salgues *n'adopte pas ce système; car*, ajoute-t-il (la preuve est curieuse), *si on est tenu de respecter la physionomie d'un étranger, il me semble qu'on n'est pas obligé à dénaturer la sienne propre.* Il lui *semble!* M. Salgues n'est pas bien sûr qu'un traducteur doive respecter la langue dans laquelle il écrit : c'est une opinion qu'il avance et qu'il abandonne au jugement de ceux qui le liront. Quelle critique, que celle de cet auteur! Qu'il soutienne une erreur, qu'il défende une vérité, il a toujours tort; et il fait si bien, qu'en appuyant une vérité, il est toujours plus ridicule que lorsqu'il avance une erreur.

Digitized by Google

Quant à moi, *il me semble*, après avoir lu sa traduction, que M. Salgues auroit dû *respecter* un peu plus *la physionomie de* Milton, quand il auroit dû pour cela *dénaturer la sienne propre*, parce qu'*il me semble* qu'il n'y auroit rien perdu. Ce qu'*il me semble* encore, c'est que M. Salgues a quelque intérêt de ménager l'erreur qu'il veut avoir l'air de combattre. Il la réfute par son autorité; mais il l'appuie par ses exemples; et heureusement ses exemples ne sont pas plus imposans que son autorité.

J'ai parlé de ses prétentions, j'ai exposé quelques-uns de ses principes, je vais donner une idée de sa méthode. On a vu qu'il veut être tout *à la fois élégant et fidèle;* voici ce qu'il a fait, pour arriver à ce but. Pour être élégant, (c'est lui qui le dit) il a *conservé des images fortes* et *hardies qu'il sembloit difficile de concilier avec le goût délicat de notre langue.* Mais pour être fidèle, il a *relevé par le choix des mots et le nombre de la phrase les passages les plus négligés dans l'original;* il a *cherché à rendre supportable les images basses et les idées puériles qu'on a justement reprochées à Milton*, etc. Ainsi Milton se trouve habillé, pretintaillé, fardé à la manière de M. Salgues, et (ce qui est difficile *à concilier*) c'est toujours le Milton anglais.

Venons maintenant aux exemples de sa manière de traduire : c'est lui qui va les choisir. Parmi les *images basses* et les *idées puériles* qu'il croit avoir ennoblies, il cite avec complaisance dans sa préface *la métamorphose des esprits infernaux en pygmées, et celle de Satan en crapaud et en cormoran!* « J'ai cru, dit-il, que, *dans ce cas*, je pouvois, » sans manquer à la fidélité, avoir recours aux *périphrases* et à » tous les *ménagemens de la langue.* » *Ce cas*, c'est-à-dire, ces trois cas sont donc ceux où M. Salgues croit avoir le mieux réussi; et puisqu'il les donne comme une preuve du talent avec lequel il sait employer les *ménagemens de la langue*, je puis, sans qu'il ait aucun motif de se plaindre, les donner moi-même comme une preuve de son peu de goût. J'ai trouvé que, dans sa traduction, les démons au lieu de se métamorphoser en *nains* (c'est la véritable expression du poète) *se réduisent aux plus humbles proportions*, et que Satan au lieu de se changer successivement en crapaud et en cormoran, s'y change en un *reptile odieux* et en un *corbeau des mers.*

C'est dommage en vérité qu'un crapaud ne soit pas un *reptile* et qu'un *corbeau des mers*, soit un peu moins noble qu'un cormoran.

Il me semble aussi que M. Delille, sans employer aucun *ménagement de la langue*, a rendu d'une manière assez

Digitized by Google

noble la métamorphose des démons en nains. Tout-à-coup, dit-il :

> Tout-à-coup, ô prodige ! on donne le signal:
> Et ce peuple géant de l'empire infernal,
> Que leur taille égaloit aux enfans de la terre,
> Pareils à d'humbles nains en un point se resserre.

Ces vers sont très-beaux, quoiqu'ils soient fidèles ; et il me semble que M. Salgues, tout *prosateur esclave* qu'il est, auroit pu imiter en cette occassion la liberté que le *poète* a prise de traduire fidèlement.

Mais un des morceaux que M. Salgues croit avoir le plus noblement traduit est dans le cinquième chant; c'est celui dans lequel, après avoir dit qu'Adam et Eve invitèrent l'ange Raphaël à partager avec eux les fruits, dont ils faisoient leur repas, Milton ajoute : *ils s'entretinrent quelque temps, sans craindre que le dîner se refroidît :*

> A while discourse they hold;
> No fear lest dinner cool.

Ce dernier hémistiche est en effet difficile, pour ne pas dire impossible à rendre d'une manière noble, et M. Delille a jugé à propos de l'omettre. Mais M. Salgues, qui (comme cela arrive presque toujours) a d'autant plus de confiance en son talent qu'il devroit en avoir peu, s'est flatté de surmonter la difficulté, et voici comment il a traduit : « *Après quelques* » *doux entretiens dont leur repas frugal n'avoit point à* » *craindre les délais*, etc. Je crois, ajoute-t-il dans sa pré- » face, avoir rendu ce passage avec exactitude, et il me » semble qu'il ne présente rien de *choquant*. » M. Salgues se trompe : ces *doux entretiens* entre Adam et Eve d'un côté, et l'ange Raphaël de l'autre, sont d'un genre *choquant*, par la raison même qu'ils veulent être d'un genre gracieux : entre de pareils interlocuteurs il ne doit y avoir ni de petites conversations, ni de *doux* propos. Quant au *repas qui ne craint pas les délais de ces entretiens*, il n'est pas *choquant* non plus, il n'est que trop apprêté. Je me souviens à cette occasion que Mad. Necker, qui avoit aussi un goût fort délicat, sans l'avoir plus pur, vouloit bannir de la langue française le mot de ch...gne, par lequel nous désignons ce qui fait la pâture ordinaire des *corbeaux de terre*, et qu'elle proposoit de le remplacer par celui de *viandes délaissées*. La périphrase de M. Salgues a un air de famille avec celle-ci, et si elle étoit française, je dirois qu'elle lui ressemble tout-à-fait ; mais on

Digitized by Google

n'a jamais dit, même à Genève, qu'un dîner *ne craint pas les délais des entretiens*. On pourroit mettre ensemble les *viandes délaissées* de Mad. Necker, et le corbeau, le crapaud de M. Salgues ; et tout cela, dût-on y ajouter

Quelques-uns de ces dons, attributs de l'aisance, (1)

ne formeroit qu'un méchant repas.

Il résulte des exemples que je viens de citer, que M. Salgues, lorsqu'il a voulu rendre certaines expressions de Milton supportables, a prêté à ce poète, non pas du goût, mais son goût, et qu'il n'a fait autre chose que réduire à ses *humbles proportions*, à ses petites manières, à ses petits ménagemens, la stature gigantesque, les beautés fières, le ton quelquefois rude et sauvage de son original. Ce qui en résulte encore, c'est que Milton n'a rien gagné en changeant sa physionomie contre celle de son traducteur.

Il seroit singulier qu'après avoir été si malheureux dans les petites choses, M. Salgues eût mieux réussi dans les changemens plus considérables qu'il s'est permis de faire au *Paradis Perdu*, et qu'il eût véritablement fait quelque chose de mieux que les autres traducteurs. C'est ce que je vais examiner, et, selon mon usage, je lui laisse le soin d'exposer ce qu'il a fait de grand et de rare :

« Il me reste, dit-il, à expliquer maintenant pourquoi » cette traduction offre treize chants, quand l'original n'en » a que douze, pourquoi elle n'offre presque aucune note, » quand les autres en offrent tant ? » Voilà les questions, voici les réponses. Je les abrégerai, mais sans les changer, et, autant que je pourrai, j'en conserverai les expressions. La première au moins paroîtra fort extraordinaire.

Milton avoit d'abord partagé son poëme en onze chants. Mais comme on lui fit observer que ceux de l'Iliade, de l'Odyssée et de l'Enéide étoient en *nombre pair*, *il divisa le onzième en deux, afin de donner une preuve de son respect pour l'antiquité. Milton fit bien ; mais..... il pouvoit faire mieux* : c'étoit de diviser encore son second chant en deux, et par conséquent de revenir *au nombre impair* en en faisant treize. C'est *ce mieux* qu'a exécuté M. Salgues. Mais pourquoi est-il *mieux* que les chants d'un poëme soient en *nombre impair?* C'est que..... *Numero Deus impare gaudet.* S'attendoit-on à cette réponse ?

---

(1) La *poule au pot* de M. Legouvé. Tragédie de *la Mort d'Henri IV*.

Digitized by Google

Quelles pauvretés ! quelles niaiseries! Et on les trouve dans la préface d'un ouvrage tel que le Paradis perdu ! Et l'auteur de cette préface s'érige en juge des autres auteurs ! Et aussi mauvais critique que méchant écrivain, il se fait encore le juge des autres critiques ! Cela ne se conçoit pas. Tout accoutumé que je suis au style et aux raisonnemens de M. Salgues, je suis si étonné moi-même d'avoir rencontré dans sa préface une pareille absurdité, que je crains, en la rapportant, de n'être pas cru. J'avertis donc qu'on la trouvera page 16.

Pourquoi enfin M. Salgues n'a-t-il point fait de notes, ni *cité, comme les autres traducteurs, des passages de l'Ecriture?* C'est lui encore qui fait cette question; mais cette fois, ce sera moi qui répondrai. Ma réponse est, qu'il a fait des notes, et que s'il n'a pas cité l'Ecriture, il a voulu faire croire qu'il la citoit. Prouvons encore cette absurdité : ce ne sera qu'une de plus.

Il y a plusieurs notes dans son poëme : il y en a aux pages 10, 12, 14, 15, 29, etc. etc. Mais je n'en citerai qu'une seule, qui se trouve au cinquième chant, et même je n'en citerai que le commencement. La voici : « *Le démon Asmodée* » *faisoit sa cour à Sara, et, dans sa jalousie, tuoit tous* » *les maris qu'on lui donnoit*, etc. » On voit d'abord pourquoi j'ai rapporté cette phrase; c'est qu'elle a tous les défauts, qu'une mauvaise phrase peut avoir. Elle est de mauvais ton : on ne dit point *faire sa cour*, à moins qu'on ne la fasse à un prince. Elle est impie, puisque son but est de tourner en ridicule un passage de l'Ecriture. Elle contient une fausseté, etc. Mais M. Salgues ne fait rien à demi. Après avoir ainsi falsifié l'Ecriture : il cite les chapitres (Tob. ch. VII et VIII); il sait que peu de gens auront le courage de vérifier sa citation, et que les jeunes gens sur-tout, plutôt que de lire les chapitres VII et VIII du livre de Tobie, aimeront mieux en croire ce qu'il en dit. Telle fut toujours la méthode de Voltaire, et telle est encore celle de ses disciples. Devroit-on trouver parmi eux des hommes comme M. Salgues?

Il n'y a rien de pareil dans Tobie, ni même dans Milton. *Le démon Asmodée tuoit tous les maris de Sara* : voilà ce que dit l'Ecriture. *Il les tuoit, parce qu'elle devoit, selon la loi, épouser Tobie, qui étoit son plus proche parent* : voilà ce qu'ajoutent les commentateurs. Milton dit, il est vrai, que ce démon étoit *enamour'd*. Mais est-ce dans les poëtes qu'un homme comme M. Salgues devroit étudier l'Ecriture? Et si le mot de Milton, tout excusable qu'il peut paroître dans un poëme d'ailleurs rempli de fictions, est néanmoins déplacé, que dire de la phrase de M. Salgues? Lui convenoit-il de

Digitized by Google

multiplier et commenter ce mot par une note, après l'avoir déjà étrangement multiplié et commenté dans sa traduction. Car enfin voici comment il a traduit ce mot, ce seul mot *enamour'd* : « Moins satisfait fut l'amoureux Asmodée, quand » épris des charmes d'une jeune Israélite, etc. » Douze mots contre un seul, sans compter les articles!

Que M. Salgues fasse des traductions ridicules, j'y consens, quoique j'eusse peut-être de bonnes raisons pour desirer qu'il se montrât sous des dehors respectables. Mais qu'il fasse des notes scandaleuses; mais que non content de singer Scarron, il veuille aussi singer Voltaire, je ne puis qu'en gémir. Je dois pourtant le dire aussi : cet auteur ne passe point pour partager les erreurs modernes; et Voltaire seul excepté, je ne crois pas qu'il lui soit jamais arrivé de soutenir, même dans son journal (1), ceux qui les ont propagées. Jusqu'à présent il ne les a imités que dans leurs calomnies. Mais s'il n'est ni impie, ni sciemment faussaire, il est du moins bien étrangement étourdi.

Il me reste encore une erreur à relever dans sa préface. « J'ai » su trop tard, dit-il, que M. de Châteaubriand avoit en » portefeuille une traduction de Milton. J'aurois laissé à la » plume originale et brillante de ce célèbre écrivain la gloire » de rendre à Milton des honneurs dignes de lui. Je trouve » deux morceaux de cette traduction dans un ouvrage que » *vient de publier* M. Léopold Collin. Je crois que mes lec- » teurs me sauront gré de les leur *faire connoître*. »

M. Salgues se trompe : et, je suis fâché de le dire, il se trompe lourdement et d'une manière qui fera tort non-seulement à son jugement, mais à la méthode qu'il suit lorsqu'il veut juger d'un ouvrage. Que M. de Châteaubriand ait traduit *deux morceaux* de Milton, est-ce une raison pour conclure qu'il a traduit Milton tout entier? Cette conséquence seroit fausse; et si M. Salgues l'a tirée, il faut lui conseiller d'apprendre un peu de logique. Mais qu'il se rassure : M. de Châteaubriand seroit plutôt fait pour égaler Milton que pour le traduire, et il ne pense pas plus à l'un qu'à l'autre. Les deux

(1) Cela étoit vrai, quand je l'écrivois; cela ne l'est plus. M. Salgues vient de donner une nouvelle forme à son journal, en le réunissant au *Courrier Français*, ci-devant *Citoyen Français*, ci-devant *Journal des Hommes Libres*, etc.; et il a promis de prendre un nouvel esprit. Il a déclaré, dans un long préambule imprimé à cette occasion, qu'il alloit prendre la défense de *la philosophie* et *des philosophes*. Dans ce préambule, qui commence par ces mots, *Platon disoit*, etc., et dans lequel il est parlé de *Zoroastre* et de *la religion du feu*, M. Salgues annonce qu'il *va consacrer son travail au plaisir du public*.

Digitized by Google

morceaux qu'on cite de lui, se trouvent dans *le Génie du Christianisme*, où M. Lévizac, et non pas M. Léopold Collin, les a pris, et où M. Salgues auroit pu les voir comme un autre. Est-ce qu'il ne connoît pas cet ouvrage ? Il seroit singulier qu'un journaliste, un critique, qui sans doute en a rendu compte dans le temps, se trouvât maintenant convaincu par ses propres paroles, de ne l'avoir pas même lu. Ainsi, comme ces morceaux sont *connus*, le nouveau traducteur s'est donné une peine inutile *pour les faire connoître*. D'ailleurs, quand ils ne seroient connus que par le *Cours de Littérature imprimé* chez M. Collin, ils le seroient toujours mieux que par une méchante préface. M. Salgues ne se montre jamais ni assez instruit, ni assez modeste.

J'ai dit en commençant que cet auteur ne pouvoit écrire une page sans la charger de phrases incorrectes, mal construites, et toutes formées de mots déplacés ; il faut donc citer des exemples de ces sortes de phrases ; en voici quelques-uns :

A propos d'un mauvais poëme italien dans lequel il prétend que Milton a pris plusieurs idées, il dit que *le poète anglais a fertilisé son génie de ce fumier d'Ennius*. Un autre auroit dit que ce poëme fertilisa le génie du poète anglais, et cela même eut été assez mal dit. Mais que Milton ait *fertilisé son propre génie*, qu'il l'*ait fertilisé d'un fumier*, et d'un *fumier d'Ennius*, ce sont des tournures qui n'appartiennent qu'à M. Salgues : il a un art particulier de renfermer presque toujours deux ou trois bevues en une seule phrase. Ailleurs, il prétend que *Satan évoque les démons pour conspirer avec.....* vous croyez qu'il va dire *avec eux ;* point du tout ; c'est *avec lui*. En ce cas, il falloit dire *pour qu'ils conspirent*. En un autre endroit, il se félicite d'avoir osé peindre après Milton, *l'Esprit Saint couvant les germes du monde ;* et il ajoute : *l'idée et le mot paroissent également choquans, sans faire attention qu'on les trouve dans la langue même..... Et que l'on dit couvert des projets, des complots, l'orage couve*, etc. Je veux me donner au moins une fois la peine de compter les fautes. 1°. *L'idée et le mot paroissent choquans, sans faire attention !* etc. Ce n'est point apparemment l'idée et le mot qui font attention ; il falloit donc dire : *et on ne fait pas attention*. 2°. *On les trouve dans la langue*. Mais qu'y trouve-t-on ? Sont-ce les *idées ?* Sont-ce les *mots ?* La phrase dit que ce sont les unes et les autres. M. Salgues est donc le premier à trouver des idées dans une langue, où à s'étonner d'y rencontrer des mots. 3°. Enfin, je ne crois pas qu'on dise *l'orage couve*. Voilà donc trois fautes dans une seule phrase. Je passe à l'épître dédicatoire.

M. Salgues

Digitized by Google

M. Salgues a dédié son ouvrage à M. Legouvé, qu'il appelle *mon honorable ami*. Que veut dire ici le mot d'honorable? S'il avoit quelque rapport à l'honneur, je n'aurois rien à dire; mais en Angleterre, c'est le titre qu'on donne à ceux qui n'ont point de titres, et en France on n'étoit pas en usage de l'employer. Il s'est introduit chez nous avec les *motions*, les *amendemens*, la *question préalable*, et tant d'autres mots qui ne rappellent aucun souvenir agréable; il seroit temps de le renvoyer dans son île avec toute son *honorable* famille. Lorsque Voltaire dédia *Zaïre* à M. Falkener, il l'appela en commençant *mon cher ami*; cependant il étoit plein alors de toutes les idées anglaises; et c'en étoit une sans doute que celle de dédier un ouvrage à un simple particulier. Puisque M. Salgues a suivi l'exemple de Voltaire dans ce qu'il a peut-être d'inconvenant, il auroit dû le suivre en tout. D'ailleurs, pense-t-il que M. Legouvé soit bien flatté de ce titre qui n'en est pas un? Je me bornerai à citer les premières phrases de cette épître:

« Puisque vous n'avez pas trouvé cette traduction indigne » de paroître en public, souffrez qu'elle s'y montre *du moins* » accompagnée de votre nom. » *Du moins* est ici entièrement superflu. A moins que M. Salgues n'ait eu d'abord la pensée de publier cette traduction sous le nom de M. Legouvé, et que celui-ci n'ait pas eu le courage d'y consentir; c'est le seul cas où *du moins* auroit eu un sens raisonnable. « Si tous les poètes sont frères, ajoute-t-il, vous êtes *plus qu'un* » *autre* de la famille de Milton. » Quel est le sens de cette phrase? Est-ce que tous les poètes sont frères? En ce cas, il y aura bien des enfans déshérités dans cette famille. Et pourquoi M. Legouvé est-*il plus qu'un autre* de la famille de Milton? Cela veut-il dire, *plus qu'un autre* qui ne seroit pas poète? Le compliment seroit plaisant. Si le sens étoit que M. Legouvé est plus poète qu'un autre, alors cela seroit très-flatteur pour lui, mais aussi cela le seroit trop. Enfin, si M. Salgues avoit voulu faire quelque allusion au drame d'*Abel*, alors son compliment seroit plus flatteur encore; mais je doute fort que Milton, s'il vivoit, voulût reconnoître cette branche de sa famille.

Je n'ai voulu que donner une idée de cette épître dédicatoire. On voit qu'elle est digne de la préface. Je vais prouver que la traduction est digne de l'epître.

Et ici encore, je puis, sans choisir ni les pages, ni les lignes, m'arrêter au début. Seul, il me suffira pour prouver que si M. Salgues entend les mots de la langue anglaise, il n'entend pas Milton.

« *Fille auguste du ciel*, qui, sur les sommets *mystérieux*

Digitized by Google

» de l'Oreb ou du Sinaï, inspiras le *berger législateur*, lors-
» qu'il apprit à la nation choisie, comment le ciel et la terre
» sortirent *avec les siècles*, des *abymes* du chaos; *Muse*,
» *chante la désobéissance* de l'homme, et les fruits de l'arbre
» fatal, *sur lequel il osa porter une main téméraire.*

» Dis-nous les funestes effets de son crime, qui introduisit
» la mort et tous les maux sur la terre, et nous ravit les
» champs fortunés de l'Eden, jusqu'au jour où calmant le
» courroux du ciel, un homme d'une nature plus élevée,
» vint nous rendre à notre première dignité, et nous rappeler
» au séjour du bonheur.

» Ou si les collines de Sion te plaisent davantage, si tu
» préfères les bords du Siloë, dont les ondes arrosent le séjour
» honoré par les oracles de l'éternel, *c'est encore de ces lieux*
» *sacrés que j'invoque* ton appui.

» Protége l'audace de mes chants. *D'une aile ambitieuse*
» j'aspire à m'élever au-dessus des monts Aoniens, *à consa-*
» *crer sur ma lyre des événemens* que ni la prose, ni les vers
» n'ont encore célébrés.

» Et toi, qui *chéris* moins *la pompe* des temples qu'un
» cœur pur et simple, toi *pour qui la nature n'a point de*
» *secrets*, esprit divin, *remplis-moi de ta lumière.* Quand
» *l'abyme enfanta l'univers*, tu étois présent. Semblable à
» la *tendre* colombe, tu t'assis sur le vaste chaos; et déployant
» tes ailes puissantes, tu couvas les germes du monde, et les
» rendis féconds, etc. »

Avant d'examiner cette informe traduction, il ne sera pas inutile de faire remarquer les principales beautés du véritable début de Milton. On en sentira mieux combien M. Salgues est loin de les avoir exprimées. On verra non-seulement qu'il n'en donne pas une idée suffisante, mais qu'il n'en a eu lui-même aucune idée.

Ce début est l'un des plus admirables que l'on connoisse. Homère et Virgile ont annoncé leurs sujets dès le premier vers de leurs poëmes. Dans l'Iliade, les premiers mots sont *la colère;* dans l'Odyssée et l'Enéide, Ulysse, Enée sont déjà assez bien caractérisés par les premières expressions du poète, pour que tout homme instruit ne puisse s'empêcher de les reconnoître. On n'a pas assez remarqué combien Voltaire s'est à cet égard éloigné de la manière des anciens: *Je chante ce heros qui régna sur la France*, ne dit absolument rien. Il y a tant de héros qui ont régné sur la France! Il faut aller jusqu'au second vers pour commencer à s'apercevoir qu'il s'agit de Henri IV; encore seroit-on en droit d'en douter. Milton seul a parfaitement imité Homère dans le plus beau de ses débuts, celui

Digitized by Google

de l'Iliade; et, si je ne craignois d'offenser les admirateurs, d'ailleurs si respectables, de l'antiquité, je dirois qu'il est allé plus loin qu'Homère lui-même. Ses premiers mots sont *la désobéissance de l'homme, et le fruit de cet arbre défendu*, etc. Voilà le poète, voilà l'homme qui ne perd pas son temps à chercher des mots et à disposer des phrases: il est plein de son objet; il ne voit que lui; et du premier bond il l'atteint.

Les poètes épiques anciens et modernes ont plus ou moins approché de cette perfection; mais tous se sont imposé la loi d'annoncer leur sujet, si ce n'est dès les premiers mots, au moins dès les premières lignes de leurs poëmes. Ainsi on peut dire que tous les poètes, et par conséquent aussi tous leurs traducteurs doivent se soumettre à cette loi constante et invariable; qu'il ne leur est jamais permis de l'enfreindre, encore moins de l'ignorer. Que dire donc d'un traducteur tel que M. Salgues, qui place à la septième ou huitième ligne de son ouvrage ces même mots que Milton a mis à la première du sien? Que dire de lui, si ce n'est qu'il ignore sans doute la règle, et qu'il a méconnu une des plus grandes beautés de ce début de Milton?

Mais ce n'est pas tout. L'usage de tous les poètes épiques est encore, après avoir annoncé leur sujet, de s'adresser à une divinité qu'ils prient de les inspirer; et c'est ce qu'on appelle l'*invocation*. Cette partie de leur début est et doit être constamment la seconde. Il est vrai que Milton a uni son exposition et son invocation dans une même phrase; mais il en a tellement disposé les mots, qu'il annonce véritablement son sujet avant d'invoquer la Muse: « Sur la désobéissance de l'homme, dit-il, » et sur le fruit de cet arbre défendu, etc., chante, céleste » Muse; toi qui inspiras sur le sommet solitaire d'Horeb ou » de Sinaï, ce berger, etc. » M. Salgues a encore brouillé tout cela; contre l'usage constant de tous les poètes, il a fait commencer Milton par l'invocation.

Et ce n'est pas tout encore. Milton invoque la *Muse céleste*. Mais quelle est cette Muse? C'est la phrase suivante qui le détermine. Cette Muse est celle *qui inspira* Moïse *sur le mont Sinaï*. Il est si vrai que dans ce cas, comme dans tous les cas pareils, c'est la *phrase incidente* qui détermine le sens du mot placé avant elle, cela est si vrai, que si on transposoit ces deux parties de la phrase, le sens seroit entièrement changé: car alors ce seroit le mot qui détermineroit le sens de la phrase incidente. Ainsi, lorsque Milton dit: *Muse céleste, toi qui inspiras sur le mont Sinaï ce berger*, etc. on ne peut pas se tromper au sens qu'il attache à ce mot *Muse*: c'est celle qui inspira Moïse, c'est la divi-

Digitized by Google

nité elle-même. Il n'en seroit pas de même, s'il avoit dit : *Toi qui inspiras sur le mont Sinaï le berger*, etc. *Muse céleste, chante*, etc. : car alors on pourroit penser que Milton, par une fiction poétique, a supposé que Moïse reçut l'inspiration d'une Muse, et qu'il s'adresse lui-même à cette Muse qui seroit celle d'Homère, de Virgile et de toute l'antiquité. On pourroit, dis-je, le penser; mais il me semble qu'il n'y auroit plus de doute, si on retranchoit le mot de *céleste*, ou si on l'éloignoit tellement de celui de *Muse*, qu'il ne pût s'y appliquer que par un effort de la mémoire. C'est encore ce qu'a fait M. Salgues : il a commencé par l'invocation, et continué par l'exposition : *céleste* est le premier mot de la phrase, *Muse* en est le dernier, etc. Il a tout brouillé. On diroit qu'il a pris à tâche de faire le contraire de tout ce qu'a fait Milton.

Que de fautes j'ai déjà fait observer dans ce peu de lignes, et combien j'en pourrois faire remarquer encore! Excusons M. Salgues d'avoir supplié la Muse de *chanter la désobéissance*, au lieu de dire, comme Milton, *sur la désobéissance* : c'est une faute commune à tous les traducteurs de ce poëte. Mais que veut-il dire par *ces sommets mystérieux de l'Horeb ou du Sinaï?* Est-ce qu'il y a des *montagnes mystérieuses?* Cette épithète n'a ici point de sens : M. Salgues n'est peut-être pas le premier à l'avoir employée en pareille occasion; mais ce n'est pas une raison pour l'excuser de l'avoir placée dans un poëme tel que le *Paradis Perdu*. C'est de la pretintaille moderne, aussi éloignée du goût de Milton que le ciel l'est de la terre. Milton n'a pas non plus appelé Moïse *le berger législateur* : les grands mots sont proscrits du commencement d'un poëme épique : c'est encore une règle constante et invariable. La phrase qui suit est mal construite : le premier sens que présentent ces mots : *Lorsque le ciel et la terre sortirent* avec les siècles *des abymes du chaos*, c'est que *les siècles sortirent comme la terre et le ciel* des abymes. Or, ce sens n'est pas celui de Milton, et je ne crois pas que ce soit non plus celui de M. Salgues. *Au commencement, in the beginning, in principio* : voilà tout ce qu'a dit Milton; et probablement c'est aussi ce que vouloit dire le traducteur : il n'a eu que le tort de ne savoir pas s'énoncer. Du reste, il n'y a dans Milton ni *siècles*, ni *abymes*; tout cela n'est que dans la traduction.

M. Salgues aime beaucoup à multiplier les mots : si Milton dit, *l'arbre défendu*, M. Salgues lui fait dire : *l'arbre fatal sur lequel il osa porter une main téméraire*; ce qui est plus long, et n'est pas aussi clair. Si l'un s'adresse à la *Muse céleste*, l'autre s'adresse à la *Muse fille auguste* du Ciel; et comme

Digitized by Google

cette Muse n'est autre chose que la divinité elle-même, le traducteur se trouve avoir invoqué la divinité fille de la divinité.

Continuons. Le poète anglais annonce la désobéissance de l'homme : et au même instant il fait voir la mort et tous les maux qui à sa suite se précipitent sur la terre ; au même instant encore il montre dans le lointain le Rédempteur dont l'espérance le console. Tous ces traits, tous ces grands événemens sont présentés en quatre vers qui sont les premiers du poëme. Jamais il ne fut de début plus majestueux : c'est l'histoire du monde. En effet, lorsqu'à la fin des siècles, tous les événemens qui remplissent maintenant nos annales auront perdu leur importance, l'histoire entière se réduira à ces quatre vers de Milton. Je dois les citer ici, afin que ceux qui connoissent la langue anglaise puissent les comparer à la traduction que M. Salgues en a faite :

> On man's first disobédience, and the fruit
> Of that forbidden tree, whole mortal taste
> Brought death into the world, and all our woe,
> With loss of Eden, till one greater Man
> Restore us, etc.

Il est aisé de s'apercevoir que M. le traducteur ne s'est pas même douté des intentions du poète. Toutes ces idées de désobéissance, de malheurs, de consolation, dont la réunion forme ici un ensemble si majestueux, sont séparées dans son ouvrage, et ont chacune leur cadre particulier. Il faut même arriver au second paragraphe pour savoir que la mort fut la suite du péché, et qu'un jour le Messie triomphera de la mort.

Si je n'avois pas annoncé que cette traduction est chargée de phrases incorrectes ou mal construites, je dédaignerois de faire observer les fautes de ce genre. Ce qui seroit remarquable en tout autre auteur, cesse de l'être dans M. Salgues. S'il respectoit plus son original, on seroit peut-être étonné qu'il respectât si peu notre langue. Mais qu'est-ce que les solécismes dans un homme qui fait des bévues pareilles à celles que j'ai déjà relevées? Cependant, puisque j'ai annoncé qu'il en fait, il faut que je le prouve lorsque l'occasion s'en présente. Le poète invoque *la Muse qui réside sur la montagne de Sion, aux bords de la fontaine de Siloë.* Et M. Salgues, pour invoquer cette Muse, se place lui-même sur cette montagne et sur ces bords : *C'est*, dit-il, *de ces lieux sacrés que je l'invoque.* Plus bas, il annonce qu'il va *consacrer sur la lyre des événemens que, ni la prose, ni les vers, n'ont encore célébrés.* Et je crois qu'avant lui on n'avoit jamais *consacré*, ni en prose, ni en vers, *des événemens sur une lyre.*

Digitized by Google

Voici maintenant des bévues d'une autre espèce. On a vu que Milton, après avoir invoqué la Muse céleste, lui donne tout-à-coup son véritable nom. Il s'écrie :

> And chiefly thou, ô Spirit, that dost prefer
> Before all temples th' upright heart and pure,
> Instruct me, for thou knowst.

C'est-à-dire, en traduisant littéralement : *Et toi, sur-tout, ô Esprit qui préfères à tous les temples un cœur droit et pur, instruis-moi, car tu sais tout.* Cette simplicité n'a pas convenu à M. Salgues. Et d'abord, il a mis de *la pompe* dans les temples. Il a voulu qu'un *cœur pur* fût de toute nécessité un *cœur simple.* Il a remplacé *instruis-moi* par *remplis-moi de ta lumière.* Lorsqu'il a employé cette dernière expression, M. Salgues s'est moins souvenu de Milton, que d'une prière qu'on chante à la messe, et qui est de la composition du bon roi Robert : *Veni Sancte Spiritus, et emitte cœlitus lucis tuæ radium.* En toute autre occasion, je dirois qu'il n'y a pas de mal à cela; mais, lorsqu'on traduit un poète, l'essentiel est de se souvenir de ce qu'il a dit.

Mais la plus grande bévue de M. Salgues est dans la manière dont il a traduit les trois mots de Milton : For thou knows't, *toi pour qui la Nature n'a point de secrets.* Comment M. Salgues a-t-il pu se résoudre à personnifier la nature à côté de l'Esprit-Saint? Cette seule phrase donne la mesure de la légéreté ou de l'incapacité de celui qui l'a faite. Je dis de l'une ou de l'autre : car si, d'un côté, je suis persuadé que l'auteur de cette traduction s'est par elle seule montré incapable de traduire tout autre poëme; si je suis parfaitement convaincu qu'après avoir ainsi traduit le début de Milton, il ne verra jamais dans le plus beau de tous les chefs-d'œuvre que des mots à rendre, et à placer comme il pourra; en un mot, si d'un côté je suis sûr qu'il ne fera jamais que des versions d'écoliers; de l'autre, je suis persuadé aussi que M. Salgues lui-même auroit fait une version moins mauvaise s'il n'avoit voulu terminer en quelques mois, ce qu'un homme de talent ne feroit qu'en plusieurs années, et s'il n'avoit travaillé en courant, en se jouant, uniquement dans l'objet de remplir des pages qu'un libraire pût acheter; enfin, comme écrivent et comme travaillent presque tous les auteurs d'aujourd'hui. Je suis véritablement étonné de rencontrer tant de fautes dans un auteur qu'on ne peut point accuser de n'avoir pas l'habitude d'écrire. Son début seul fourmille de bévues; il en sort de toutes les lignes et de tous les mots, et je ne sais plus comment faire pour m'en débarrasser. Cependant, puisque j'en ai commencé l'examen, il faut que je

Digitized by Google

l'achève. *Quand l'abyme enfanta l'Univers, tu étois présent.* Ainsi ce n'est point Dieu qui a créé l'Univers, c'est l'abyme, et l'Esprit-Saint assista à l'enfantement. Milton est plus chrétien : il dit simplement, dans les commencemens, tu étois présent. Il ne dit pas non plus : *Semblable à la tendre colombe, tu couvas les germes du monde.* Il se contente de dire : *dove-like, comme une colombe*, ou peut-être *sous la figure d'une colombe;* car je ne serois pas étonné que Milton eût voulu faire quelqu'allusion mystique à la figure sous laquelle on représente ordinairement l'Esprit-Saint. Mais M. Salgues, en voulant ajouter à tout, gâte tout. Il ne s'est pas aperçu sans doute que la *tendre* colombe forme ici avec ses ailes *puissantes*, un tableau discordant. Enfin, puisque l'*abyme avoit* déjà *enfanté l'Univers*, qu'étoit-il besoin de *couver encore les germes du monde?* Est-ce que le monde est ici autre chose que l'Univers? Ou bien l'abyme n'avoit-il encore enfanté que les germes du Monde et de l'Univers? On chercheroit vainement à mettre M. Salgues d'accord avec lui-même et avec Milton. Ces mots, *quand l'abyme enfanta l'Univers* sont de son invention; et comme il les a trouvés ronflans, il n'a point voulu les sacrifier. Mais ils sont en contradiction avec le reste de la phrase....! Eh! que lui importe? ce n'est pas la première fois que cela lui est arrivé.

Enfin, voilà la première page achevée, c'est-à-dire que j'en ai relevé les plus notables défauts. Si j'en faisois autant pour les suivantes, cet article deviendroit d'une interminable longueur. Je vais parcourir le reste de l'ouvrage le plus rapidement qu'il me sera possible.

GUAIRARD.

(*La suite au Numéro prochain.*)

Digitized by Google

Observations sur l'Histoire de France, de MM. *Velly*, *Villaret* et *Garnier*; par M. *Gaillard*, de la Classe d'Histoire et de Littérature ancienne de l'Institut. Quatre vol. in-12. Prix : 12 fr., et 16 fr. par la poste. A Paris, chez *Xhrouet*, imprimeur, rue des Moineaux, n°. 16; *Déterville*, libraire, rue Haute-Feuille, n°. 16; *Petit*, libraire, palais du Tribunat, galerie de bois, côté du jardin; et chez *le Normant*, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois, n°. 17.

M. GAILLARD, dans cet ouvrage, s'est proposé de corriger la grande histoire de MM. Velly, Villaret et Garnier. Quoiqu'il ne la regarde pas comme un chef-d'œuvre, il pense qu'elle est la plus fidelle et la plus complète : jusque-là, selon lui, on n'avoit écrit que l'histoire des rois; les trois historiens ont enfin écrit celle de la nation.

Nous avouons que nous n'entendons pas cette distinction si souvent répétée par M. de Voltaire, et qui lui fit entreprendre son *Essai sur les Mœurs*. Qu'est-ce en effet que l'histoire des peuples? Peut-elle être détachée de l'histoire de ceux qui les gouvernent? Le destin d'un Etat monarchique étant confié aux princes, n'est-ce pas sur eux que les regards de l'historien doivent se fixer? Ne doit-il pas chercher dans leurs vertus, dans leurs talens, dans leurs passions, dans leurs fautes, les causes des révolutions? En vain objectera-t-on que les mœurs des peuples changent indépendamment des volontés des princes. Cette objection peut être facilement détruite par le souvenir des règnes qui ont le plus marqué dans l'Histoire. En effet, tous les grands princes ont donné le ton à leur siècle. Charlemagne, Saint-Louis, Charles V, François I^er^, Henri IV, Louis XIV, parurent à des époques bien différentes. Tous, en montant sur le trône, eurent des divisions à calmer, des opinions dangereuses à étouffer, des mœurs perverses à réprimer, et tous réussirent dans leur entreprise. Les princes, au contraire, qui laissèrent flotter les rênes de l'empire, ne purent obtenir cet ascendant sur leurs sujets : ils furent entraînés par le torrent populaire, et leur règne fut un combat presque continuel. Il résulte de ce résumé, dont la vérité ne peut être révoquée en doute, que dans un Etat monarchique le sort des peuples dépend du caractère des princes; qu'ainsi leur histoire ne peut être séparée, et que M. de Voltaire s'est trompé dans le système qu'il a prétendu établir.

Digitized by Google

M. Velly, quand il commença sa grande entreprise, étoit loin de vouloir se borner à n'écrire que l'histoire de la nation. Son ouvrage prouve au contraire qu'il s'est attaché à rappeler toutes les particularités qui pouvoient donner une idée du caractère des différens princes qui ont régné sur la France. La seule différence qu'on remarque entre lui et ses prédécesseurs, c'est qu'il s'est étendu plus qu'eux sur les mœurs, et sur les variations introduites, soit dans les modes, soit dans les usages. Ce plan n'étoit point du tout nouveau. L'auteur cherchoit à se rapprocher des bons historiens anciens, qui, comme on le sait, n'ont rien négligé pour placer dans leurs narrations ces sortes de détails souvent plus intéressans que des faits.

Les trois historiens que M. Gaillard a voulu corriger ont un caractère très-différent : il critique amèrement les deux premiers, et montre beaucoup d'indulgence pour le dernier. Nous exposerons ces jugemens un peu passionnés, en nous efforçant de les rectifier.

Le grand malheur de l'abbé Velly fut de n'avoir pas eu le temps de bien méditer son sujet. Il se chargea de l'Histoire de France comme d'une entreprise purement lucrative; et l'obligation où il se trouva de tenir les engagemens pris avec son libraire, le fit travailler trop rapidement. On remarque en effet dans la partie qu'il a composée, tous les défauts de la précipitation. Les faits ne sont pas suffisamment éclaircis; les événemens ne sont point placés dans un ordre agréable et lumineux ; les transitions paroissent souvent forcées, et les jugemens dégénèrent quelquefois en déclamations, parce que l'auteur n'a pas eu le temps de bien peser toutes les raisons sur lesquelles il devoit les fonder. Ces défauts n'empêchent pas que cet ouvrage n'attache ; et quelques règnes, entr'autres celui de Saint-Louis, paroissent assez bien peints.

M. Villaret est celui sur lequel M. Gaillard épuise toute sa sévérité. Il l'accuse de ne point savoir l'histoire, et de l'apprendre à mesure qu'il la compose. Ce reproche ne paroît pas fondé. M. Villaret a un ton plus ferme que l'abbé Velly ; il juge mieux les hommes et les événemens : cela prouve qu'avant de mettre la main à l'œuvre, il avoit fait une étude approfondie de l'Histoire de France. Du reste, la partie qu'il a composée, quoique plus intéressante que celle de l'abbé Velly, présente trop souvent les mêmes défauts d'incohérence, qui tiennent à la précipitation du travail.

M. Garnier, comme nous l'avons observé, est traité avec

Digitized by Google

beaucoup plus d'indulgence par M. Gaillard. Cependant on lui a justement reproché un style lent, prolixe, et trop peu noble. Ayant à sa disposition un nombre infini de matériaux, il a trop cherché à n'en négliger aucun, et à les mettre tous à profit. C'est pourquoi il ne se fait aucun scrupule de prodiguer les citations, et d'insérer les actes publics dont il suffisoit souvent de donner un extrait abrégé. Avec une étude plus approfondie, il est probable que M. Garnier seroit parvenu à être moins long. Il y a dans l'histoire une multitude de particularités que la raison et le goût doivent rejeter; et M. de Voltaire a très-bien observé que *tout ce qui a été fait ne mérite pas d'être écrit.*

Cette facilité à tout admettre a porté M. Garnier à multiplier les volumes, de manière à faire perdre l'espoir que cette grande histoire soit jamais finie. « Ce trentième et dernier volume, observe M. Gaillard (car c'est ici que l'auteur en est resté), ce trentième volume donnera plus que jamais lieu, ainsi que les précédens, de demander combien l'ouvrage entier contiendra de volumes, et combien chaque volume contiendra d'années? Le précédent n'en contenoit pas deux, celui-ci n'en contient pas plus de deux. Nous ne sommes encore, au bout de deux volumes, qu'au commencement du règne de Charles IX. Et de l'année 1564 au 1^er^ septembre 1715, époque de la mort de Louis XIV, il y a cent cinquante et un ans : à deux années par volume (et l'abondance toujours croissante des matières ne permettra guère plus de brièveté), il nous revient encore soixante-quinze ou soixante-seize volumes, qui, joints aux trente précédens, font cent cinq ou cent six. C'est beaucoup, etc. »

Dans l'impossibilité d'embrasser une multitude d'observations souvent très-minutieuses, nous nous arrêterons à quelques questions importantes qu'il nous paroît que M. Gaillard n'a pas résolue avec cette justesse que son goût et sa vaste instruction pouvoient faire espérer.

M. Gaillard cherche pourquoi notre histoire n'a pas trouvé des écrivains aussi éloquens que celles de l'antiquité. Il attribue cette infériorité à l'esprit de discussion et de critique qui s'est emparé de nos historiens, et qui leur a fait perdre cette rapidité et cette chaleur que l'on admire dans les anciens. Cette observation sans doute est fondée : et l'on peut remarquer que Mariana qui a écrit l'Histoire d'Espagne, Guichardin à qui nous devons le récit intéressant des expéditions des Français en Italie, Daniel dont la grande Histoire n'est point assez estimée, en écartant cette érudition conjecturale et pointilleuse, sont les écrivains qui se rapprochent le plus de Tite-Live.

Digitized by Google

Mais M. Gaillard, tout en blâmant la sécheresse des savans qui, suivant ses expressions, se *sont emparés de l'histoire*, prescrit une méthode qui doit nécessairement faire tomber dans le même défaut. Il veut que l'historien soit impassible; il desire qu'on ne puisse deviner ni quelle est sa religion, ni quelle est sa patrie; il appelle *factum d'avocats* les historiens où l'auteur montre de l'attachement pour son pays. D'après ces principes, presque tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité seroient des *factum d'avocats*. Les historiens grecs et latins ont constamment sacrifié les peuples qu'ils appelloient *Barbares*, au desir de faire briller leurs compatriotes. En les lisant, il suffit d'avoir du bon sens pour remarquer que les Perses et les Carthaginois sont jugés avec trop de sévérité. Mais on ne sauroit se dissimuler que cet esprit qui les anime donne de l'unité et de l'ensemble à leurs réflexions, favorise l'éloquence de leurs discours, prête du coloris à leurs tableaux, et répand sur leur narration un attrait qu'elle n'auroit pas si elle étoit froidement impartiale. L'historien ne doit donc pas être impassible, comme le veut M. Gaillard : il faut qu'on sache quelle est sa religion, quel est son pays; il faut qu'on connoisse les principes d'après lesquels il jugera les hommes et les événemens. S'il n'est guidé que par une doctrine vague, s'il prend pour base les principes d'une morale indépendante de toute espèce de religion et de gouvernement, non-seulement il jugera mal les hommes et les événemens, parce que son impartialité dégénérera en indifférence, mais il sera ennuyeux, parce qu'il n'aura en son pouvoir aucun des ressorts qui peuvent émouvoir et attacher. On voit que cette impassibilité est une perfection chimérique.

M. Gaillard, d'après ce système, met David Hume au premier rang des historiens : « *Son apathie sublime*, dit-il, » préférable peut-être à la chaleur des anciens, est toujours » celle de la justice et de la vérité. » Voilà sans doute des mots bien étonnés de se trouver ensemble. Jamais on ne s'étoit avisé de dire que l'apathie pouvoit être sublime. D'ailleurs qu'est-ce que l'apathie de la justice et de la vérité? La justice et la vérité, pour être utiles, doivent être actives. Si dans les grandes questions, un historien est apathique, il ne persuadera pas, il n'entraînera pas; et son livre sera dépourvu de toute espèce de résultat moral.

M. Hume avoit trop d'esprit pour ne pas sentir qu'une impassibilité entière, ou *une apathie sublime*, comme le dit M. Gaillard, ne pouvoit qu'ennuyer ses lecteurs, et empêcher son ouvrage de réussir. Il n'a que l'apparence de cette impas-

Digitized by Google

sibilité : on démêle facilement que l'auteur tient à un parti dont il professe les principes, en les voilant avec beaucoup d'adresse. Mais sa prétendue impartialité l'entraîne dans un inconvénient très-grave. Lorsque les Anglais sont divisés en deux partis, il expose les raisons pour et contre, sans donner ouvertement son opinion. Il en résulte que les lecteurs, suivant leurs goûts ou leurs passions, adoptent tel ou tel parti; qu'ils n'ont aucun guide pour leur indiquer où sont la justice et la vérité; et qu'après tant de controverses, ils sont, ou dans une incertitude qui ne leur est d'aucune utilité, ou dans une opinion fausse, s'ils ont fait un mauvais choix.

M. Gaillard blâme l'abbé Velly d'avoir attribué à la Providence quelques événemens, tels que la punition des fils de Louis le Débonnaire, qui furent malheureux par leurs enfans : « Ces sortes d'assertions pieuses, dit-il, qu'on fait » toujours contre sa conscience, sans y prendre garde, ne » laissent pas que d'avoir leur danger; car, pour un exemple » que vous pourrez par hasard alléguer en faveur de cette » moralité, on vous en citera mille de contraires. » On voit que M. Gaillard veut ôter à l'histoire presque toute l'utilité de ses leçons. Sans doute, et c'est une des plus grandes preuves d'une seconde vie, les hommes très-souvent ne sont point punis sur la terre de leurs crimes; mais ceux qui ont été coupables sont-ils heureux ? Mènent-ils une vie tranquille, dans la certitude même de l'impunité ? Si la Providence les fait prospérer en apparence, ne place-t-elle pas dans leurs cœurs la punition anticipée de leurs excès ?

Le seul exemple que rappelle M. Gaillard pour appuyer son opinion, n'est pas heureux: « Louis XI, dit-il, est le » plus mauvais fils dont notre histoire fasse mention, du » moins parmi les rois, et il ne fut guère meilleur père. » Eh bien, par lequel de ses enfans fut-il puni ? Est-ce par » Charles VIII, fils soumis et respectueux, qui ne se plai- » gnit jamais de l'éducation sauvage qu'il avoit reçue au » milieu des forêts, loin de la cour, et loin des yeux d'un » père? Est-ce par la pieuse Jeanne de France, première » femme de Louis XII, digne de faire le bonheur de ce » prince, si elle avoit eu de quoi lui plaire, et qui, répu- » diée par lui, passa le reste de ses jours au fond d'un » cloître, dans la pratique des vertus ? Est-ce par la dame » de Beaujeu, qui mérita et qui obtint toute la confiance » de son père, au point qu'il lui donna, sur la personne » du roi son frère, une autorité que les reines-mères ont » eues seules sur la personne des rois leurs fils ? Laissez donc » à ceux dont le métier est de parler sans réfléchir, cette

Digitized by Google

» connoissance si profonde de l'ordre de la Providence, » et cette certitude pieuse que *l'homme coupable trouve* » *son châtiment dans sa faute.* »

D'après cette tirade, on croiroit que Louis XI a été le plus heureux des hommes et des rois. M. Gaillard paroît avoir oublié ce que disent Commines et les contemporains, de sa retraite au château du Plessis-les-Tours. Louis XI n'osoit en sortir. Jamais, suivant son historien, un homme n'avoit imposé à son plus grand ennemi une captivité plus rigoureuse que celle à laquelle ce prince s'étoit lui-même condamné. Tous ceux qui franchissoient les barrières du château étoient fouillés; des chausses-trapes étoient répandues dans les environs; on tiroit sur tous ceux qui osoient approcher de la résidence royale; les maisons voisines étoient converties en prisons, et le roi entendoit souvent les cris de ceux à qui on donnoit la torture, etc. Louis XI, dans cette situation, étoit-il heureux? Ses terreurs, ses défiances, ne prenoient-elles pas leur source dans la certitude d'être haï? Malgré tout ce que dit M. Gaillard, il trouvoit donc *son châtiment dans sa faute.*

M. Gaillard, après s'être élevé contre l'ordre chronologique adopté par MM. Velly, Villaret et Garnier, indique comme la meilleure méthode, celle de décomposer l'histoire, et de traiter chaque objet à part: « Concluons, ajoute-t-il, » que le lecteur s'instruiroit avec plus d'agrément et d'uti- » lité dans une histoire où, comme dans le Siècle de » Louis XIV et dans quelques ouvrages du même genre, » tous les faits d'un ordre différent seroient traités à part, » et où les événemens d'un même ordre, conduits sans » interruption depuis leur origine jusqu'à leur terme, for- » meroient un tissu entier que l'esprit pût embrasser tout à- » la-fois. La chronologie seroit satisfaite: car cette méthode » redoubleroit en quelque sorte l'obligation de marquer » exactement l'époque de toutes les portions de faits réunis, » comme on marquoit dans l'ordre chronologique l'époque » de toutes les portions de faits dispersés. »

Le Siècle de Louis XIV est, avec raison, considéré comme un ouvrage agréable; mais les admirateurs les plus outrés de M. de Voltaire n'ont jamais placé ce livre au nombre des chefs-d'œuvre historiques. C'est aux anciens qu'il faut remonter pour trouver ces productions parfaites qui servent à établir les règles. Or, jamais les anciens n'ont connu cette méthode analytique qui sépare ce qui doit être uni, et qui transforme l'histoire d'un peuple, d'un règne, ou d'une époque célèbre, en une collection de Traités sur la

Digitized by Google

Théologie, le Gouvernement, la Législation, l'Administration, la Guerre, le Commerce, les Sciences et les Arts. Sans doute il est beaucoup plus aisé de traiter à part toutes ces matières; mais, outre que cette méthode rend l'étude confuse et difficile, puisqu'elle force le lecteur à faire continuellement des rapprochemens, et l'engage dans un labyrinthe d'où il a peine à se tirer, elle fait encore disparoître entièrement l'art de la narration, qui consiste, comme on le sait, à fondre ensemble toutes les matières, de façon à en former un ensemble régulier, à les lier par des transitions heureuses, et à fixer dans la mémoire du lecteur les faits qu'on veut y graver, soit par la manière dont on les présente, soit par l'agrément qu'on sait mettre dans les récits. Toutes ces qualités se trouvent dans les Xénophon, les Thucydide, les Tite-Live et les Salluste. Peut-on, sans s'aveugler, dire qu'elles existent dans les historiens modernes qui ont suivi la méthode indiquée par M. Gaillard?

Quoique le ton de cet auteur soit en général grave et sérieux, ainsi que le genre de son ouvrage l'exigeoit, cependant on remarque dans ses observations quelques morceaux qui rappellent les sociétés dans lesquelles il a vécu. On sait que l'exemple de M. de Voltaire avoit introduit la mode de plaisanter sur les objets les moins gais. Quand M. Gaillard veut prendre ce ton, ce qui par bonheur lui arrive rarement, il n'y réussit pas. On peut en juger par ce passage où il parle d'un certain Doucin qui fut brûlé sous Philippe-le-Bel, pour avoir prêché la communauté des femmes: « Je ne sais, dit » M. Gaillard, si je vais dire une hérésie; mais j'aimerois » mieux avoir vécu comme Doucin avec Marguerite de » Trente, qui passoit pour sorcière, que de les avoir dé» membrés, coupés en pièces et brûlés, quoique je sente » qu'il y a beaucoup plus de dévotion dans cette dernière » action. » On voit la grace que M. Gaillard savoit donner à ses plaisanteries: mais il pouvoit être tranquille: ni sa gaieté, ni ses *hérésies* n'étoient dangereuses.

Les observations de M. Gaillard annoncent beaucoup d'instruction, sur-tout dans la partie moderne de l'Histoire de France, c'est-à-dire, celle qui commence à Philippe de Valois. Cependant il se trompe quelquefois dans les circonstances des particularités qu'il rapporte. Après avoir fait des réflexions extrêmement justes sur les dernières années du règne de François Ier, qui sut réparer en peu de temps les maux que de longues guerres avoient fait éprouver à la France, il ajoute: « François Ier, à la vérité, n'avoit pas com» mencé ainsi: il avoit été jeune, il avoit aimé les plaisirs,

Digitized by Google

» la dépense et la dissipation, autant que la gloire; mais le » malheur l'avoit corrigé; il n'avoit pas lu en vain dans » l'église des Chartreux, après la bataille de Pavie, cette » inscription si adaptée à sa situation : *Bonum mihi*, etc. »

Cette anecdote est altérée : voici ce qui arriva :

François I^er^, après la bataille de Pavie, fut conduit dans l'église de la Chartreuse de cette ville. Les religieux, à ce moment, chantoient l'office. Après avoir dit le verset 70 du Pseaume 118, ils firent la pause ordinaire. Le roi alors récita par cœur et à haute voix le verset suivant, très-applicable à sa situation : *Bonum mihi quia humiliasti me, ut discam justificationes tuas.* (Mémoires de M. de Thou, livre 1^er^, page 71.)

Malgré les erreurs que nous avons cru devoir relever dans les observations de M. Gaillard, nous reconnoissons que son livre est utile à ceux qui veulent lire avec fruit l'Histoire de MM. Velly, Villaret et Garnier. Souvent les deux premiers ne sont pas assez clairs. M. Gaillard ne néglige rien pour redresser leurs fautes, et pour répandre la lumière sur leurs passages obscurs. Il eût été à desirer que l'auteur se fût borné à ce travail, qu'il étoit très en état de faire avec succès. On voit à regret qu'il a trop voulu faire le rôle d'académicien : il prodigue les observations grammaticales les plus minutieuses ; et souvent il élève des doutes sur quelques constructions sans les résoudre. Ce commentaire étoit très-inutile pour un livre qui n'est nullement classique, et dont le style ne pourra jamais faire loi.

P.

Digitized by Google

Mes Ecarts, ou le Fou qui vend de la sagesse. Trois vol. in-12. Prix : 6 fr., et 7 fr. 50 c. par la poste. Chez *Buisson*, libraire, rue Git-le-Cœur.

Ambrosio, ou l'Espagnol. Deux vol. in-12. Prix : 3 fr., et 4 fr. par la poste. Chez *Guillaume*, libraire, rue de la Harpe.

L'Amour et le Crime, ou quelques Journées Anglaises. Deux vol. in-12. Prix : 3 fr. 60 c., et 4 fr. 50 c. par la poste. Chez *Caillot*, libraire, rue du Hurepoix.

Le Nouvel Emile, ou les Rêveries d'un Homme sensible. Un vol. in-12. Prix : 1 fr. 50 c., et 2 fr. par la poste. Chez *Frechet*, libraire, rue du Petit-Bourbon-Saint-Sulpice.

Les Amours de Henri IV, etc. Trois vol. in-18. Prix : 4 fr., et 5 fr. 50 c. par la poste. Chez *L. Collin*, libraire, rue Git-le-Cœur.

(*Nota.* Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant.)

Il y a peu d'hommes du monde aujourd'hui, dont l'histoire ne puisse fournir la matière d'un long roman : avec une certaine dose de vanité, chacun d'eux croit aisément que ses aventures sont dignes d'intéresser toute la nation ; et si quelques-uns ont été malheureux par leur faute, le mauvais esprit qui les a toujours mal dirigés, ne manque pas de leur inspirer l'envie de publier leurs folies, et de leur donner en même temps la ferme assurance qu'elles seront admirées comme autant de merveilles. Le philosophe Rousseau n'étoit qu'un faux prophète, lorsqu'il a écrit que personne ne l'imiteroit dans la publication de ses turpitudes. Les trois quarts de nos romans du jour ne sont pas autre chose que des confessions mal déguisées ; et Dieu sait quelles confessions, et dans quel style elles sont faites ! Je ne voudrois cependant pas affirmer qu'il y a deux mots de pure vérité dans le roman de *M. Coffin-Rony*, ancien avocat au parlement de Paris, ni que c'est sa propre histoire qu'il a voulu nous donner, puisqu'il n'y a rien de moins pur et de moins propre que tout ce que contient cette pitoyable production, publiée sous le titre de *mes Ecarts, ou le Fou qui vend de la sagesse.* On connoît maintenant la valeur de ces doubles titres, et personne n'ignore que ce n'est point à cette enseigne qu'il faut aller chercher des règles

Digitized by Google

règles de conduite. La sagesse qu'on y vend empoisonne l'innocence, et fait rougir la vertu : c'est la sagesse philosophique qui brave la décence, qui lève tous les voiles, commet tous les crimes, qui les prône dans de longs et dégoûtans volumes, et qui finit par échapper à la censure publique, par consacrer trois ou quatre lignes aux regrets stériles, et aux remords stupides dans une ame abandonnée, qui n'a ni foi ni loi. Cependant cette même sagesse, suivant l'auteur du roman, est la chose du monde la plus admirable, puisque c'est celle du *vrai philosophe*, dont il nous fait un portrait fort ressemblant.

« Le magistrat, dit-il, rend la justice; le philosophe » apprend au magistrat ce que c'est que le juste et l'injuste. » Le militaire défend la patrie; le philosophe apprend au » militaire ce que c'est qu'une patrie. Le ministre des autels » recommande au peuple l'amour et le respect pour les » dieux; le philosophe lui apprend ce que c'est que les » dieux. Le souverain commande à tous; le philosophe se » place entre lui et les droits de l'homme, et lui indique » les limites de son pouvoir. »

Ainsi, selon ce profond écrivain, les magistrats sont des ignorans, qui ne savent s'il fait jour en plein midi, qu'au moment où il plaît à M. le philosophe de le leur dire. Les militaires sont des sots qui se battent pour une patrie qu'ils ne connoissent que lorsque M. le philosophe a daigné leur apprendre ce que c'est qu'une patrie. Les ministres des autels sont des brutes qui parlent de Dieu sans savoir ce qu'ils disent, à moins que M. le philosophe ne veuille bien leur enseigner ce que c'est que *les dieux* que lui seul connoît. Il se place hardiment entre les souverains et *les droits de l'homme*, auxquels nous avons de si grandes obligations, comme chacun sait : il fait le docteur, il indique aux maîtres du monde les limites de leur pouvoir, comme s'ils ne les connoissoient pas. Il a l'air d'ignorer, lui qui sait tout, que le premier besoin, comme le premier intérêt des souverains, est de rendre les peuples heureux. Il jette malicieusement du doute sur leurs intentions; et cependant encore ces mêmes souverains, qui commandent à tous, ne commandent pas à M. le philosophe de se taire, ou d'aller promener sa robe dans les allées de Charenton. Il seroit difficile de dire si c'est à M. Coffin-Rony que nous devons cette belle doctrine. Les philosophes sont aussi rusés qu'ils sont instruits : ils mettent en tête de leurs livres : *Manuscrit publié par un tel*, se réservant d'avouer ou de rejeter leur propre ouvrage, selon le succès qu'il obtiendra.

Digitized by Google

Ambrosio, ou l'Espagnol, par M. Foucques, est encore une sorte de révélation d'événemens vraisemblables, mêlés à des aventures qui n'arrivent que dans les romans; mais il ne faut pas confondre l'esprit dans lequel cet ouvrage a été fait avec celui du *Fou qui vend de la sagesse*. M. Foucques a voulu seulement occuper ses lecteurs pendant quelques momens, sans morgue philosophique, et sans vouloir dogmatiser en le leur offrant. Nous ne pouvons néanmoins en recommander la lecture, puisqu'il n'est pas exempt de ces tableaux beaucoup trop libres, qui mettent les sens en querelle avec l'esprit, et que d'ailleurs le foible caractère des personnages, et le style négligé dans lequel ils sont peints, n'ont rien qui puisse attacher vivement. L'auteur, pour s'excuser, prévient qu'il n'a mis que six semaines à composer le tout; mais *le temps ne fait rien à l'affaire*, et le lecteur ne s'en embarrasse nullement. Ce n'est tout au plus qu'une raison pour espérer qu'avec plus de loisir et plus de soins, M. Foucques pourra quelque jour nous donner un nouvel ouvrage plus digne de son talent et de sa manière de penser.

L'Amour et le Crime, de M. Grétry neveu, mériteroit peut-être un examen plus étendu, parce que l'auteur annonce beaucoup plus de prétentions, et que son ouvrage paroît être le dernier effort de son imagination et de sa science dans l'art d'écrire; mais il faudroit raconter le rêve pénible d'un fiévreux qui est dans le délire, et cela n'est ni assez sérieux pour intéresser, ni assez plaisant pour faire rire. Un amant libertin qui, dès le début, enlève sa maîtresse; une rivale furieuse qui veut se venger; un château rempli de brigands; un souterrain pour s'y introduire par-dessous des fossés remplis d'eau; un combat, des chaînes et des traces de sang; la mort de la rivale et le bonheur des amans déshonorés: tel est en trois mots le fonds de ce roman, dont le style a le mérite de convenir à ce fatras d'événemens communs à tous les mauvais faiseurs de romans, qui se copient et se pillent tous sans aucune pitié. M. Grétry neveu, qui craint la critique, parce qu'il a le sentiment de sa foiblesse, a voulu, dans une sorte de préface, grotesquement rimée, prévenir le public contre ce qu'on pourroit dire de son ouvrage, n'imaginant pas qu'il soit possible qu'on en fasse l'éloge. Il a eu raison dans sa supposition; mais il a eu tort de se venger lui même, et d'avance, d'un mal qu'il n'avoit pas encore reçu. Celui qui s'emporte outre mesure laisse toujours ses auditeurs froids, et celui qui se met en colère sans aucun sujet, se donne un très-grand ridicule.

Digitized by Google

Il ne falloit pas supposer que la critique diroit tant de mal d'un ouvrage ignoré, qui n'a que le malheur d'être ennuyeux.

C'est une maladresse dont l'auteur du *Nouvel Emile* n'a pas été exempt ; mais il met tant de bonhomie à répéter toutes les niaiseries sentimentales que J. J. Rousseau a débitées sur l'éducation ; il paroît si persuadé qu'il n'y a rien de plus beau qu'une instruction philosophique ; et de si bonne foi dans toutes ses absurdes suppositions ; qu'il faudroit plutôt le plaindre que le blâmer, lorsqu'il paroît n'avoir pas le plus léger soupçon de la condition de l'homme, et de ce qui convient à sa nature.

Depuis que le sophiste genevois a dit que *tout dégénère entre les mains de l'homme*, proposition bien extravagante à la tête d'un Traité *d'éducation*, tous ses fidèles échos ont répété que l'homme naît essentiellement bon, et qu'il faut laisser faire la nature. Tous les Traités d'éducation philosophique ont été faits sur ce principe, dont nous avons vu les belles conséquences. La vérité contraire ayant été rejetée, tout le monde s'est jugé très-bon ; et les enfans sont devenus des êtres parfaits. Une certaine sensibilité physique, toujours prête à s'émouvoir à leur aspect, a étouffé le sens moral qui pouvoit en modérer les élans ; cette tendresse aveugle, qui n'est que l'instinct de la brute et l'égoïsme de l'animal, a été transformée en vertu, et dès-lors elle n'a plus connu d'autres bornes que son entière satisfaction. L'auteur du Nouvel Emile trouve qu'il est si doux d'embrasser ses chers enfans, qu'il n'a pas la force de se refuser un plaisir si naturel, qui lui semble toujours innocent. Il lui paroît si charmant de penser qu'ils sont exempts de tous vices, qu'il n'imagine pas seulement qu'il soit possible qu'ils en aient jamais aucun. Il se complaît tellement à les croire des génies, avant même qu'ils sachent distinguer les lettres de l'alphabet, qu'il se garde bien de corriger une idée qui flatte si agréablement son orgueil. Il les admire dans une oisive et molle sécurité ; il ne veut rien gêner, rien brusquer, rien commander ; l'important, selon lui, est de se faire bien aimer, bien chérir et bien caresser, non comme un père, mais comme un véritable ami, comme un égal, et d'abandonner le reste à la bonne et sage nature. Telle est sa manière de voir, et tel est son plan d'éducation, qui ne manque pas de plaire à ses élèves, et qui, bien entendu, réussit au-delà de ses espérances. On voit qu'il étoit bien inutile de se mettre en frais pour remplir un volume de toutes ces belles choses ; qu'il lui auroit suffi de faire une table des chapitres, et d'indiquer les pages où elles se trouvent

Digitized by Google

dans Rousseau. Le titre de *Rêveries d'un Homme sensible*, qu'il donne encore à son livre, prouve au surplus qu'il a rêvé précisément ce qu'il avoit lu la veille du jour où il l'a composé.

Lorsqu'un écrivain rempli de vanité, ne peut ni rêver de plan d'éducation, ni nous faire la confidence de ses aventures, parce qu'il n'a pas d'aventures à raconter, il lui reste encore la ressource de barbouiller l'histoire scandaleuse de quelque homme célèbre, dont le nom promet d'exciter la curiosité des lecteurs. C'est le parti qu'a voulu prendre l'auteur des *Amours de Henri IV*: ouvrage qui réunit, sans choix et sans goût, les articles les plus disparates. L'éloge de ce bon roi, par M. de La Harpe, se trouve au commencement, et lui sert comme d'introduction ou de discours préliminaire. On peut y remarquer que ce critique, judicieux lorsque l'esprit philosophique ne l'animoit pas, ne dit qu'un mot de la Henriade, et que ce mot suffit pour donner de ce poëme une idée très-juste: « Le nom » de Henri IV, dit-il, est dans toutes les bouches; il nous » a rendu plus précieux un monument que lui a consacré » le génie. » On ne peut en moins de mots, et avec plus de politesse, faire une critique plus convenable d'un ouvrage fait pour accroître la gloire d'un héros cher à tous les cœurs, puisqu'il faut conclure de cette expression que le poëme s'est trouvé tellement au-dessous de son sujet, qu'il a besoin lui-même du doux souvenir attaché au nom de Henri pour obtenir un surcroît d'estime qu'on ne lui auroit point accordé sans cela. C'est comme s'il disoit que ce n'est pas le poëme qui soutient la réputation du héros, mais que c'est le nom du héros qui conserve le souvenir du poëme: ce qui est d'une vérité rigoureuse, sans que cela soit offensant pour l'auteur, parce que s'il est toujours facile à un talent estimable de relever un nom médiocre, il faut un esprit sublime pour composer un ouvrage digne d'aller de pair avec la renommée d'un grand homme. Après cet éloge, dans lequel les foiblesses de Henri IV sont voilées avec décence, l'auteur fait le récit de toutes les aventures galantes de l'amant de la belle Gabrielle et de la marquise de Verneuil. Le style de cette narration, constamment embarrassé, diffus et plat, ne paroît pas même appartenir au temps actuel, tant il est chargé de tournures pénibles, de transitions forcées, et d'expressions qui ne sont point en usage. Mais cette histoire est sur-tout remarquable par le peu de jugement de son auteur, qui recueille sans discernement tout ce qu'il a pu découvrir dans les vieilles chroniques ou dans

Digitized by Google

les traditions qui circulent parmi les conteurs d'historiettes. Il ne se doute pas seulement qu'il transforme en véritable Georges Dandin le même homme, qui, dans l'éloge précédent, est représenté comme un excellent prince, rempli de sens et de raison, sujet à quelques écarts, à la vérité, mais connoissant parfaitement tous les devoirs d'un roi, d'un ministre, d'un capitaine, et les remplissant avec exactitude, malgré les fréquentes distractions auxquelles il étoit exposé. Son divorce avec Marguerite de Valois donne occasion au narrateur de s'arrêter avec complaisance sur les amours de cette princesse, et de la représenter comme une malheureuse abandonnée à tous les caprices de ses folles passions, et d'intelligence avec son mari pour attirer ou retenir dans ses intérêts, par un odieux manége, tous ceux dont il croyoit pouvoir obtenir quelque service avantageux. Mais ce qui doit, par dessus tout, enlever à cet écrivain toute espèce de confiance, c'est la crédulité ridicule dont il fait parade, pour s'autoriser à publier la plus misérable pièce historique qu'il soit possible d'imaginer; c'est un méprisable libelle, fabriqué par quelque main ennemie, sous le titre de *Manifeste de Henri IV, sur son divorce d'avec Catherine de Valois* (l'auteur a voulu dire *Marguerite de Valois :* maladroite supposition, dans laquelle le monarque révéleroit lui-même sa propre honte, dans les termes les plus grossiers, et s'avoueroit complice de la plus vile prostitution. Une pareille pièce ne mérite assurément pas le plus léger examen; mais comme le soin qu'on prend de la reproduire aujourd'hui pourroit faire penser qu'il y a quelque intention secrète d'abaisser le caractère d'un de nos princes les plus chers à la nation, il est bon d'observer qu'il ne faut en attribuer la publication qu'au desir d'enfler des volumes, et que c'est uniquement pour obtenir cet heureux résultat, qu'à la suite de la relation des amours plus libertins que galans, et plus tristes que folâtres et légers, l'auteur ou l'éditeur a encore ajouté tous les billets doux déjà connus de Henri IV, tous les bons mots et toutes les anecdotes qui lui sont attribuées; qu'il a fait imprimer le *Récit de la naissance de Louis XIII*, écrit par la sage-femme de Marie de Médicis : pièce intéressante, parce qu'elle est vraie, et qu'elle montre le monarque dans le sein de son ménage, éprouvant tous les sentimens qui remuent le cœur de l'homme, au moment où son existence s'accroît de celle d'un fils chéri; qu'enfin, pour achever le contraste, il a terminé par un *Journal de la violation des tombeaux de Saint-Denis :* espèce de

Digitized by Google

nomenclature fort sèche des princes et princesses dont les cendres ont été troublées à cette époque désastreuse, et parmi lesquels le nom de *Turenne* a été oublié. Ainsi, dans le même volume, on trouve tout à-la-fois l'éloge raisonnable et la censure ridicule du même personnage, des couplets innocens et des bons mots; la naissance d'un enfant desiré de toute la France, et le renversement de son tombeau. Tous les esprits et tous les goûts pourront se satisfaire : le style correct se trouve à côté du trivial, le vrai se rencontre à côté du faux, souvent l'un et l'autre sont confondus; la joie et la tristesse se suivent : c'est un jeu continuel d'oppositions auxquelles on ne s'attend pas; c'est un pari gagné de prouver par écrit que les extrêmes se touchent.

G.

VARIÉTÉS.

LITTÉRATURE, SCIENCES, ARTS, SPECTACLES, NOUVELLES LITTÉRAIRES.

M. DE CHATEAUBRIAND est arrivé à Paris, mardi 2 juin, après avoir parcouru les contrées les plus célèbres dans l'histoire du genre humain. On imagine facilement quels trésors un voyageur tel que lui a dû rapporter d'Athènes, de Sparte, de Constantinople, *des champs où fut Troie*, de Jérusalem, d'Alexandrie, du Caire, de Memphis, de Carthage, de Grenade, etc. etc. Nous sommes autorisés à annoncer aux lecteurs du *Mercure* qu'ils jouiront les premiers des fruits d'un voyage si noblement entrepris, et si heureusement achevé.

— Le règlement des théâtres vient d'être publié par ordre de S. Exc. le ministre de l'intérieur; il contient les dispositions suivantes :

Théâtres de Paris. I. Sont considérés comme *grands théâtres*, et jouiront des prérogatives attachées à ce titre par décret du 8 juin 1806 :

1°. *Le Théâtre-Français* (Théâtre de S. M. l'EMPEREUR.) Ce théâtre est spécialement consacré à la *Tragédie* et à la *Comédie*. Son répertoire est composé : 1°. de toutes les pièces (tragédies, comédies et drames) jouées sur l'ancien Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, sur celui que dirigeoit Molière, et sur le théâtre qui s'est formé de la réunion de ces deux établissemens, et qui a existé sous diverses dénominations jus-

Digitized by Google

qu'à ce jour; 2°. des comédies jouées sur les divers théâtres dits *Italiens*, jusqu'à l'établissement de l'Opéra-Comique. Le *Théâtre de l'Impératrice* sera considéré comme une annexe du Théâtre-Français, pour la comédie seulement. Son répertoire contient: 1°. les comédies et drames spécialement composés pour ce théâtre; 2°. les comédies jouées sur les théâtres dits *Italiens*, jusqu'à l'établissement de l'Opéra-Comique: ces dernières pourront être représentées par le Théâtre de l'Impératrice, concurremment avec le Théâtre-Français.

2°. *Le Théâtre de l'Opéra* (Académie impériale de Musique.) Ce théâtre est spécialement consacré au chant et à la danse: son répertoire est composé de tous les ouvrages, tant opéras que ballets, qui ont paru depuis son établissement, en 1646. 1°. Il peut seul représenter les pièces qui sont entièrement en musique, et les ballets du genre noble et gracieux: tels sont tous ceux dont les sujets ont été puisés dans la mythologie ou dans l'histoire, et dont les principaux personnages sont des dieux, des rois ou des héros; 2°. il pourra aussi donner (mais non exclusivement à tout autre théâtre) des ballets représentant des scènes champêtres ou des actions ordinaires de la vie.

3°. *Le Théâtre de l'Opéra-Comique.* (Théâtre de S. M. l'Empereur.) Ce théâtre est spécialement destiné à la représentation de toute espèce de comédies ou drames mêlés de couplets, d'ariettes et de morceaux d'ensemble. Son répertoire est composé de toutes les pièces jouées sur le théâtre de l'Opéra-Comique, avant et après sa réunion à la Comédie Italienne, pourvu que le dialogue de ces pièces soit coupé par du chant. L'*Opéra-Buffa* doit être considéré comme une annexe de l'Opéra-Comique. Il ne peut représenter que des pièces écrites en italien.

II. Aucun des airs, romances et morceaux de musique qui auront été exécutés sur les théâtres de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, ne pourra, sans l'autorisation des auteurs ou propriétaires, être transporté sur un autre théâtre de la capitale, même avec des modifications dans les accompagnemens, que cinq ans après la première représentation de l'ouvrage dont ces morceaux font partie.

III. Seront considérés comme *théâtres secondaires*:

2°. *Le Théâtre du Vaudeville.* Son répertoire ne doit contenir que de petites pièces mêlées de couplets sur des airs connus, ou des parodies.

3°. *Le Théâtre des Variétés, boulevard Montmartre.* Son répertoire est composé de petites pièces dans le genre *grivois*, *poissard* ou *villageois*, quelquefois mêlées de couplets également sur des airs connus.

Digitized by Google

3°. *Le Théâtre de la Porte Saint-Martin.* Il est spécialement destiné au genre appelé *mélodrame*, aux pièces à grand spectacle. Mais dans les pièces du répertoire de ce théâtre, comme dans toutes les pièces des théâtres secondaires, on ne pourra employer, pour les morceaux de chant, que des airs connus. On ne pourra donner sur ce théâtre des ballets dans le genre historique et noble, ce genre, tel qu'il est indiqué plus haut, étant exclusivement réservé au grand Opéra.

4°. *Le Théâtre* dit *de la Gaieté.* Il est spécialement destiné aux *pantomimes* de tout genre, mais sans ballets; aux *arlequinades* et autres *farces*, dans le goût de celles données autrefois par Nicolet sur ce théâtre.

5°. *Le Théâtre des Variétés-Etrangères.* Le répertoire de ce théâtre ne pourra être composé que de pièces traduites des théâtres étrangers.

IV. Les autres théâtres actuellement existans à Paris, et autorisés par la police antérieurement au décret du 8 juin 1806, seront considérés comme annexes ou doubles des théâtres secondaires : chacun des directeurs de ces établissemens est tenu de choisir parmi les genres qui appartiennent aux théâtres secondaires, le genre qui paroîtra convenir à son théâtre. Ils pourront jouer, ainsi que les théâtres secondaires, quelques pièces des répertoires des grands théâtres, mais seulement avec l'autorisation des administrations de ces spectacles, et après qu'une rétribution due aux grand théâtres aura été réglée de gré à gré, conformément à l'article IV du décret du 8 juin, et autorisée par le ministre de l'intérieur.

V. Aucun des théâtres de Paris ne pourra jouer des pièces qui sortiroient du genre qui lui a été assigné. Mais lorsqu'une pièce aura été refusée à l'un des trois grands théâtres, elle pourra être jouée sur l'un ou l'autre des théâtres de Paris, pourvu toutefois que la pièce se rapproche du genre assigné à ce théâtre.

VI. Lorsque les directeurs et entrepreneurs de spectacles voudront s'assurer que les pièces qu'ils ont reçues ne sortent point du genre de celles qu'ils sont autorisés à représenter, et éviter l'interdiction inattendue d'une pièce dont la mise en scène auroit pu leur occasionner des frais, ils pourront déposer un exemplaire de ces pièces dans les bureaux du ministère de l'intérieur. Lorsqu'une pièce ne paroîtra pas être du genre qui convient au théâtre qui l'aura reçue, les entrepreneurs ou directeurs de ce théâtre en seront prévenus par le ministre. L'examen des pièces dans les bureaux du ministère de l'intérieur, et l'approbation donnée à leur représentation, ne dispenseront nullement les directeurs de recourir au minis-

Digitized by Google

tère de la police, où les pièces doivent être examinées sous d'autres rapports.

VII. Pour que les théâtres n'aient pas à souffrir de cette détermination et distribution de genres, le ministre leur permet de conserver en entier leurs anciens répertoires, quand même il s'y trouveroit quelques pièces qui ne fussent pas du genre qui leur est assigné; mais ces anciens répertoires devront rester rigoureusement tels qu'ils ont été déposés dans les bureaux du ministre de l'intérieur, et arrêtés par le ministre. Par cet article toutefois il n'est nullement contrevenu à l'article IV du décret du 8 juin, qui ne permet à aucun théâtre de Paris de jouer les pièces des grands théâtres, sans leur payer une rétribution.

La suite de ce règlement est relative aux répertoires des théâtres dans les départemens, et aux troupes de comédiens *ambulantes*. Les villes qui ont un ou plusieurs théâtres permanens, sont au nombre de 20, savoir : Paris, 19; Lyon, Bordeaux, Marseille, Nantes et Turin, 2; Rouen, Bruxelles, Brest, Toulouse, Montpellier, Nice, Gênes, Alexandrie, Gand, Anvers, Lille, Dunkerque, Metz et Strasbourg, 1. Les autres villes qui ne peuvent entretenir de spectacle que pendant une partie de l'année, et qui sont désignées dans le tableau annexé au règlement, y sont classées de manière à former 25 arrondissemens. Ces villes sont au nombre de 256, parmi lesquelles il n'en est désigné aucune du Piémont et de la Ligurie. Aucun entrepreneur de spectacles ne pourra envoyer de troupes ambulantes dans un arrondissement, 1°. s'il n'y a été formellement autorisé par le ministre de l'intérieur, devant lequel il devra faire preuve des moyens qu'il peut avoir de remplir ses engagemens; 2°. s'il n'est en outre muni de l'approbation du ministre de la police générale.

Le dernier article du titre III, consacré aux troupes de comédiens ambulantes, porte :

« Les autorisations pour les troupes ambulantes seront délivrées aux entrepreneurs des spectacles dans le courant de l'année 1807. La nouvelle organisation des spectacles en cette partie devra être en pleine activité au renouvellement de l'année théâtrale (en avril 1808). En attendant, les préfets sont autorisés à suivre, à l'égard des troupes ambulantes, les dispositions qui ont été en vigueur jusqu'à ce jour, s'ils n'y ont déjà dérogé. »

Voici les dispositions générales par lesquelles est terminé l'arrêté :

« Les spectacles n'étant point au nombre des jeux publics auxquels assistent les fonctionnaires en leur qualité, mais des

Digitized by Google

amusemens préparés et dirigés par des particuliers qui ont spéculé sur le bénéfice qu'ils doivent en retirer, personne n'a le droit de jouir gratuitement d'un amusement que l'entrepreneur vend à tout le monde. Les autorités n'exigeront donc d'entrées gratuites des entrepreneurs, que pour le nombre d'individus jugé indispensable pour le maintien de l'ordre et de la sûreté publique.

» Il est fait défense aux entrepreneurs, directeurs ou régisseurs de spectacles et concerts, d'engager aucun élève des écoles de chant ou de déclamation du Conservatoire impérial, sans l'autorisation spéciale du ministre de l'intérieur.

» L'autorité chargée de la police des spectacles, prononcera provisoirement sur toutes contestations, soit entre les directeurs et les acteurs, soit entre les directeurs et les auteurs ou leurs agens, qui tendroient à interrompre le cours ordinaire des représentations; et la décision provisoire pourra être exécutée, nonobstant le recours vers l'autorité à laquelle il appartiendra de juger le fond de la contestation. »

— Les nouveautés deviennent rares sur les grands théâtres. Le Théâtre de l'Impératrice a donné cette semaine la première représentation du *Curieux*, comédie en un acte et en vers. Cette petite pièce, qui est le début d'un jeune homme, a obtenu du succès. Les comédiens italiens du même théâtre ont repris *la Griselda*. Nous doutons que cet opéra du *célèbre* Paër ait le succès qu'on s'en étoit promis. Madame Barilli feroit beaucoup mieux de s'adresser au célèbre Paësiello, et de reprendre la Frascatana.

— Le Jardin des Plantes vient encore de s'agrandir de plusieurs portions de terrains vers les chantiers de la rue de Seine. On forme sur ces terrains nouveaux diverses enceintes en treillages de bois à la manière suisse. On y construit aussi quelques édifices en pierres destinés à servir de serres. — La ménagerie a fait plusieurs pertes depuis quelque temps, entr'autres celle du lion, dont on voit la dépouille très-bien conservée au cabinet d'histoire naturelle. — On a donné, comme on sait, à l'une des lionnes qui restent à la ménagerie, un chien braque avec lequel elle sympathise parfaitement, et dont les jeux et les caresses amusent son ennui : un essai semblable vient d'être fait à l'égard d'un des aigles de la grande volière. Cet aigle étoit malade d'ennui, et ne mangeoit plus. On imagina de lui livrer une jeune et tendre volatille qui, en lui offrant un simulacre de chasse, lui procurât un moment de plaisir, et sur-tout un repas agréable. Un joli petit coq anglais lui fut livré. On s'attendoit à voir l'aigle fondre sur cette foible proie et la dévorer; mais, au grand étonnement de tout le monde, le roi

Digitized by Google

des oiseaux s'approcha du petit coq, le regarda attentivement, entr'ouvrit son aile comme pour le protéger, se promena avec lui dans sa cage spacieuse, et parut le conserver pour en faire sa société. Depuis ce temps, l'aigle a recouvré l'appétit. Ces épreuves, dit-on, et plusieurs autres qui ont également réussi, donnent lieu de croire qu'une longue captivité et le besoin de société peuvent adoucir le naturel des animaux les plus voraces.

— M. Richerand, chirurgien de l'Hôpital Saint-Louis et de la garde de Paris, est nommé professeur de l'Ecole de Médecine pour la pathologie externe, en remplacement de feu M. Lassus.

— M. Larrey, chirurgien en chef de la garde impériale et de l'Hospice du Gros-Caillou, est nommé chirurgien consultant de S. M. l'Empereur et Roi, à la place du même M. Lassus.

— Le sujet pour le prix de 1806, proposé par l'Académie du Gard, étoit la question suivante, qui devoit être particulièrement traitée dans ses rapports avec les localités du département du Gard :

« Dans quels cas les défrichemens sont-ils utiles?

» Dans quels cas sont-ils nuisibles? »

Le prix a été remporté par un mémoire ayant pour devise :

O fortunatos nimium sua si bona norint, Agricolas!

VIRG.

L'auteur ne s'est pas fait connoître; un billet joint à son ouvrage, contenoit, au lieu de son nom, une invitation à l'Académie de disposer de la médaille pour le prochain concours.

Afin de remplir le vœu de l'anonyme, l'Académie a délibéré d'ouvrir, en même temps que le concours annuel, un concours extraordinaire sur la question suivante :

« Déterminer le principe fondamental de l'intérêt de l'argent, les causes accidentelles de ses variations, et ses rapports avec la morale. »

L'Académie propose de plus, pour sujet du prix ordinaire, *le récit, en style épique, de la mort de Henri IV.* Ce morceau devra être de cent à deux cents vers.

Chaque prix consistera en une médaille d'or de la valeur de 300 fr. Ils seront décernés dans la séance publique de 1807.

Les ouvrages couronnés seront lus dans la même séance.

Le concours sera fermé le 1^er^. décembre 1807. Ce terme est de rigueur.

— L'Académie Royale des Beaux-Arts de Milan a proposé, dans sa séance du 12 avril dernier, les prix suivans pour le concours de 1808 :

ARCHITECTURE. *Sujet.* — Un palais royal pour une ville des-

Digitized by Google

tinée à recevoir une cour distinguée, et à loger plusieurs têtes couronnées.

Prix. — Une médaille d'or de la valeur de 60 sequins, qu'on pourra porter jusqu'à 100, si l'ouvrage mérite cette distinction.

PEINTURE. *Sujet.* — Théodote, gouverneur d'Alexandrie, présente à César, arrivant en cette ville, la tête de Pompée, qu'il avoit conservée pour s'en faire un titre de recommandation auprès du vainqueur. César accueille un tel présent par l'indignation et les larmes.

Prix. — Une médaille d'or de la valeur de 120 sequins.

SCULPTURE. *Sujet.* — Céphale ayant lancé à la chasse un trait sur une bête fauve, blesse à mort sa femme Procris.

Prix. — Une médaille d'or de la valeur de 40 sequins.

GRAVURE. *Sujet.* — On pourra graver en cuivre tout ouvrage d'un bon auteur, qui n'auroit pas encore été convenablement gravé jusqu'à ce jour.

Prix. — Une médaille d'or de la valeur de 30 sequins.

DESSIN DE FIGURE. *Sujet.* — Enée, conduit par la Sibylle de Cumes aux sombres demeures de Pluton, rencontre, en parcourant les plages douloureuses, l'ombre inconsolable de Didon qui, par lui involontairement abandonnée, pour lui s'étoit donné la mort. Il s'efforce de persuader à cette ombre qu'il n'est point coupable. Didon inflexible, fixe ses regards vers la terre, et porte ses pas vers Sichée, son premier époux.

Prix. — Une médaille d'or de la valeur de 30 sequins.

DESSIN D'ORNEMENT. *Sujet.* — Un magnifique lit nuptial pour un souverain.

Prix. — Une médaille d'or de la valeur de 20 sequins.

Les artistes étrangers sont admis au concours aussi bien que ceux du royaume d'Italie : les ouvrages doivent être remis aux archives de l'académie avant la fin d'avril 1808. Les autres détails et les conditions du concours sont consignés dans le programme.

— La Société de Médecine de Bruxelles propose pour sujet du prix, consistant en une médaille d'or de la valeur de 200 fr., portant l'effigie de l'Empereur Napoléon, les questions suivantes :

1°. Quels sont les effets que produisent les orages sur l'homme et sur les animaux ?

2°. De quelle manière ces effets ont-ils lieu ?

3°. Quels sont les moyens de s'en garantir et de remédier aux désordres qu'ils occasionnent ?

Les mémoires pourront être écrits en latin, en français ou en hollandais.

Digitized by Google

La société de médecine décernera aussi une médaille en or de 100 fr., à l'auteur du meilleur mémoire sur les maladies régnantes dans ledépartement de la Dyle, Bruxelles excepté, parce que tous les membres de la société s'occupent à observer celles qui y règnent.

— M. Jefferson, président des Etats-Unis, possède plusieurs bustes faits par des Indiens; la forme humaine s'étend jusqu'au milieu du corps, ils sont à peu près de grandeur naturelle. Les traits sont bien marqués et caractérisent ceux qui sont propres aux hommes rouges; il y en a un entre autres, représentant un vieux sauvage où les rides de la face et le regard sont très-expressifs. Ces bustes ont été trouvés en creusant dans un lieu appelé Palmyre, sur la rivière Tennessée. On ignore encore de quelle matière ils sont composés; quelques-uns pensent qu'ils sont formés d'une pierre solide taillée et sculptée au ciseau, tandis que d'autres croient que c'est une composition moulée ou façonnée, et cuite. La substance est extrêmement dure. On ne sait s'ils représentoient des idoles pour le culte des naturels ou des personnes distinguées. C'est un sujet de recherches, de savoir quels furent les prédécesseurs de la race actuelles des Indiens qui purent ainsi exécuter une assez bonne ressemblance de la tête humaine, de la face, du cou et des épaules.

— On a découvert dans la bibliothèque royale de Munich un monument de l'imprimerie naissante que l'on croit plus ancien que tous ceux que l'on connoissoit C'est une *Sommation à tous les Etats de la chrétienté de se mettre en campagne contre les Turcs*, écrite en vers allemands, à la fin de l'année 1454. Ce petit ouvrage ne contient que neuf pages in-4°, imprimées avec des caractères mobiles de bois. C'est aux bibliographes à décider de l'authenticité de la date et par conséquent du prix de ce petit imprimé.

— La seconde société Teylérienne de Harlem a proposé la question suivante : « Quelle est la cause de ce que notre école de peinture, dans les temps de sa plus grande splendeur, et même encore actuellement, a produit si peu de maîtres dans le genre historique, tandis qu'elle a excellé constamment dans tout ce qui a rapport à l'imitation simple de la nature et dans les scènes de la vie domestique ? Quels sont les moyens de former de bons peintres d'histoire dans ce pays ? » — Le prix consiste dans une somme de quatre cents florins; et les mémoires, écrits en latin, français, anglais ou allemand, doivent être adressés *à la maison de la fondation de Teyler, à Harlem*, avant le 1^er^. Avril 1808.

— Il paroît que le goût des vers blancs prend faveur parmi

Digitized by Google

les Anglais. Un nouveau poëme épique de *Saül*, par Sotheby, est versifié de cette manière, ainsi qu'une nouvelle traduction de l'*Enfer* du Dante.

Deux vieillards, MM. Cumberland et Burgess, travaillent, dit-on, de concert à un poëme épique. Un autre écrivain anglais, M. Northmore, promet une épopée en dix livres, dont le héros est Washington, et le sujet la *Liberté reconquise* : c'est prendre son sujet bien près de soi. Sir John Sainclair a enfin publié son Ossian en langue gallique, avec une traduction latine littérale et une savante dissertation. L'ouvrage entier forme trois volumes, et produira sans doute une nouvelle controverse sur l'authenticité des poëmes d'Ossian.

PARIS, *vendredi 5 juin.*

Dantzick a capitulé le 24 mai : les troupes françaises sont entrées dans la place le 26 au matin.

Aujourd'hui à midi, on a fait tirer le canon pour annoncer au public cet heureux événement.

Le bulletin officiel donnera les détails de la prise.

(*Moniteur.*)

— Le général Rapp est nommé gouverneur de Dantzick.

— M. Darjuzon, grand chambellan de Hollande, vient d'arriver à Paris. Ce voyage fait présumer que S. M. le roi de Hollande se propose de rester absent de sa résidence ordinaire pendant quelque temps.

— Un décret impérial du 11 mai, porte que le préfet du département du Mont-Tonnerre mettra à la disposition de la commune de Deux-Ponts le ci-devant château ducal, terrain et dépendances. Sur l'emplacement dudit château sera élevée une église paroissiale pour le culte catholique, et les matériaux ou leur prix seront employés à cette construction.

— Un autre décret du même jour, approuve définitivement l'association des Dames Charitables, connues dans la ville de Bergerac (Dordogne), sous le nom de Sœurs de la Miséricorde, et qui se consacrent au soulagement des pauvres malades, particulièrement en portant à domicile des secours, des médicamens et des consolations de tout genre.

— Le 26 mai, vers 6 heures du matin, le tonnerre est tombé sur un moulin situé en la commune de Olle, près de Cambrai. Vingt-cinq personnes qui se trouvoient dans ce moulin, où elles avoient cherché un abri contre la pluie, ont été renversées, et quelques unes blessées. Le même jour, le

Digitized by Google

tonnerre est tombé sur une grange située au hameau de Camois, arrondissement d'Avesnes; personne n'a été blessé, mais la grange et les écuries ont été réduites en cendres.

— On écrit de Grenoble qu'il est déjà arrivé dans cette ville un grand nombre d'officiers de divers corps, pour être employés dans la cinquième légion de réserve qui est sur le point de s'organiser. Les subsistances et effets nécessaires à cette légion s'emmagasinent avec activité.

LXXVI^e BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Finkenstein, le 20 mai 1807.

Une belle corvette anglaise, doublée en cuivre, de 24 canons, montée par 120 Anglais, et chargée de poudre et de boulets, s'est présentée pour entrer dans la ville de Dantzick. Arrivée à la hauteur de nos ouvrages, elle a été assaillie par une vive fusillade des deux rives, et obligée d'amener. Un piquet du régiment de Paris a sauté le premier à bord. Un aide-de-camp du général Kalkreuth, qui revenoit du quartier-général russe, plusieurs officiers anglais ont été pris à bord. Cette corvette s'appelle *le Sans-Peur*. Indépendamment de 120 Anglais, il y avoit 60 Russes sur ce bâtiment.

La perte de l'ennemi au combat de Weischelmunde, du 15, a été plus forte qu'on ne l'avoit d'abord pensé, une colonne russe qui avoit longé la mer, ayant été passée au fil de la baïonnette. Compte fait, on a enterré 1300 cadavres russes.

Le 6, une division de 7000 Russes, commandée par le général Turkow, s'est portée de Brok sur le Bug, sur Pultusk, pour s'opposer à de nouveaux travaux qui avoient été ordonnés pour rendre plus respectable la tête de pont. Ces ouvrages étoient défendus par six bataillons bavarois, commandés par le prince royal de Bavière. L'ennemi a tenté quatre attaques. Dans toutes, il a été culbuté par les Bavarois, et mitraillé par les batteries des différens ouvrages. Le maréchal Massena évalue la perte de l'ennemi à 300 morts et au double de blessés. Ce qui rend l'affaire plus belle, c'est que les Bavarois étoient moins de 4000 hommes.

Le prince Royal se loue particulièrement du baron de Wreden, officier-général au service de Bavière, d'un mérite distingué. La perte des Bavarois a été de 15 hommes tués et de 150 blessés.

Il y a autant de déraison dans l'attaque faite contre les ouvrages du général Lemarrois, dans la journée du 13, et

Digitized by Google

dans l'attaque du 16 sur Pultusk, qu'il y en avoit, il y a six semaines, dans la construction de ce grand nombre de radeaux auxquels l'ennemi faisoit travailler sur le Bug. Le résultat a été que ces radeaux, qui avoient coûté six semaines de travail, ont été brûlés en deux heures, quand on l'a voulu, et que ces attaques successives contre des ouvrages bien retranchés et soutenus de bonnes batteries, leur ont valu des pertes considérables sans espoir de profit.

Il paroîtroit que ces opérations ont pour but d'attirer l'attention de l'armée française sur sa droite; mais les positions de l'armée française sont raisonnées sur toutes les bases et dans toutes les hypothèses, défensives comme offensives.

Pendant ce temps, l'intéressant siége de Dantzick continue à marcher. L'ennemi éprouvera un notable dommage en perdant cette place importante et les 20,000 hommes qui y sont renfermés. Une mine a joué sur le blockhausen et l'a fait sauter. On a débouché sur le chemin couvert par quatre amorces, et on exécute la descente du fossé.

L'Empereur a passé aujourd'hui l'inspection du 5e régiment provisoire. Les huit premiers ont subi leur incorporation. On se loue beaucoup, dans ces régimens, des nouveaux conscrits génois, qui montrent de la bonne volonté et de l'ardeur.

FONDS PUBLICS DU MOIS DE JUIN.

Du sam. 30. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 75f 15c 10c 5c 10c 75c 10c 00c o c 00c 00c 00c 00f 00c 00c. 00c. 00c 00c 00f 00c 00c
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 72f. 60c 50c 60c 00f
Act. de la Banque de Fr. 0000f 00c. o o f. 0000f 00c 00c

Du lundi 1er juin. — C pour o/o c. J. du 22 mars 1807, 75f 20c 15c 20c 25c 00c 00f 00c 00c 0c. 00c 00c 00f o f. 00c 00c 00c 00c.
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 72f 60c. o c. c0c 00c
Act. de la Banque de Fr. 125of 00c 0000f. 00c. 00 of

Du mardi 2. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 75f 15c 20c 15c 25c 00c 00c 00c. 00c 00c 00c 00c. 00f 00c 00c c0c 00c 00f 00f 00c
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 72f. 60c 00f 00c 00c. 00c 00c
Act. de la Banque de Fr. 125of 1248f 1246f. 25c 0000f 00c

Du mercredi 3. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 75f 15c 20c 25c 20c 25c 00f 00c 00c. 00c 00f 00c o c. 00c c0f 00c. 00f.
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 72f 60c. 00c. 00c 00c 00c 00c
Act. de la Banque de Fr. 125of 1248f 75c 0c00f 00f

Du jeudi 4. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 75f 30c 50c 40c 45c 40c 00c 00c o c 00c 00c 00c 00c 00c 00c o c 00c o c 00c 00c 00c 00c 00c
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 72f 70c 00c 00f 00c 00c 00f 00c
Act. de la Banque de Fr. 125of. o c 0000f 0000f. 0000f

Du vendredi 5. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 76f 75f 90c. 80c 90c 76f 75f 90c 80c 90c 76f 00f 00c 00c 00f 00c 00c 00c 00f 00c 00c
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 75f 25c 72f. 90c 00c 00c
Act. de la Banque de Fr. 1251f 25c 0000f0000f

Digitized by Google

(No. CCCVIII.)
(SAMEDI 13 JUIN 1807.)

MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

L'ANNIVERSAIRE,

Elégie qui a remporté le prix à l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse. (1)

Dix ans sont écoulés. Je revois la journée
Où l'ame de mon père aux cieux est retournée.
Jour au deuil consacré ! jour triste ! jour fatal !
Du lugubre cyprès pour toi ceignant ma tête,
Je veux te saluer d'un hymne filial,
Je veux que dans mon cœur la douleur ait sa fête.
L'heure sonne : j'écoute. O souvenir cruel !
Quand cette heure sonna, je n'avois plus de père :
Il s'étoit endormi du sommeil éternel,
Et je baignois de pleurs les genoux de ma mère.
Je répétois souvent : « Il n'est donc plus d'espoir !
» Je ne pourrai donc plus l'entendre ni le voir ! »
Mais du fatal airain, lorsque la voix sacrée
Annonça qu'un mortel avoit quitté le jour,
Chaque son retentit dans mon ame navrée.
Tout venoit m'avertir du départ sans retour ;
Tout ce qui m'entouroit me racontoit ma perte.

(1) Voyez le Numéro du 16 mai, dans lequel nous avons rendu compte de la dernière séance publique de l'Académie des Jeux Floraux.

Digitized by Google

Quand la nuit dans les airs jeta son crêpe noir,
Mon père, à ses côtés, ne me fit plus asseoir;
Et j'attendis en vain, à sa place déserte,
Une tendre caresse et le baiser du soir.
L'obscurité muette augmenta ma souffrance :
Long-temps j'appelai le repos;
Et Morphée, ami de l'enfance,
Pour la première fois m'envia ses pavots.
Enfin, il abaissa ma paupière lassée;
Mais l'essaim des songes heureux
Ne caressa plus ma pensée :
J'expiai mon sommeil par des rêves affreux.
Mon père! oh! que de fois ton ombre auguste et chère,
M'apparut dans le sein des nuits!
J'allois traînant mes longs ennuis;
Triste, je gémissois, même auprès de ma mère.
Le Temps sur son aile légère
N'a point emporté mes douleurs :
Ta tombe après dix ans me demande des pleurs.
Ce fils joyeux qui vole au-devant de son père,
Porte dans tous mes sens un trouble involontaire;
Je dis en soupirant : « J'avois un père aussi!
» Quand il me revoyoit, il m'embrassoit ainsi. »
Qu'ils étoient beaux ces jours où, non loin de la ville,
Nous allions, prolongeant des entretiens chéris,
Aux paisibles hameaux demander un asile!
Là, reposant sur moi tes regards attendris,
Tu confiois d'avance à ma raison débile
Ces longs projets de ton amour,
Que peut-être ton cœur eût accomplis un jour!
Ta voix, encourageant ma muse adolescente,
Lui permit de prétendre à des lauriers lointains....
Hélas! quels que soient mes destins,
Tu ne souriras point à ma gloire naissante;
Je t'ai perdu : ta tombe elle-même est absente.
Mais ma bouche le jure à tes mânes chéris :
Quand la mélancolique automne
De sa parure monotone
Couvrira les champs défleuris,
Loin de la riante Lutèce,
J'irai promener ma tristesse
Aux lieux où dorment tes débris.
Le monument paisible où ta cendre repose
Ne sera point chargé d'éloges fastueux :

Digitized by Google

Le nom du mortel vertueux
Suffit à son apothéose.
O mon père! ton fils, d'une modeste fleur
Ornera ta tombe sacrée,
Et sur la pierre révérée
Redira ce chant de douleur.

M. MILLEVOYE.

ÉPITRE INÉDITE

De feu CHABANON, de l'Académie Française, à M. DE CHAMPFORT, sur la Tragédie lyrique.

O CHAMPFORT, tu le sais, chez nos Français légers,
Où la mode préside à des goûts passagers,
Des repas du matin la récente manie,
Est des gens du bon ton adoptée et suivie.
J'approuvai quelques temps ces rendez-vous sensés,
Donnés par des amis, à se voir empressés;
Mais quoi, sans se connoître aujourd'hui l'on s'invite:
On se cherche plutôt, pour s'ennuyer plus vîte.
La mode a tout gâté, la mode corrompt tout:
Ce qui se fait par air toujours se fait sans goût.
Toute mode d'éclat est bientôt abusive.
Ainsi, quand la Bertin, dans sa tête inventive,
A, pour un front royal que pare la beauté,
Conçu de quelqu'atour l'heureuse nouveauté,
Trente singes titrés, que leur miroir accuse,
Dont l'informe figure à tout art se refuse,
Au magasin du goût vont tout subitement
Se fournir, à crédit, du moderne agrément.
Mais ce qui sied placé près d'une forme heureuse,
Enlaidit la laideur, et la rend plus affreuse.
Le matin, chez Raynal; quelques hommes de poids,
S'assemblèrent gaiement pour médire des rois:
Ils se sentoient heureux en gouvernant le Monde.
De nos oisifs errans la troupe vagabonde,
Sur les pas l'un de l'autre à la file introduits,
Troublèrent le repos de ces sages réduits.
La foule s'y grossit, la foule est indiscrète:
Ce qui fut un plaisir devient une étiquette;
Et doué de bon sens, ou d'esprit dépourvu,
On voulut une fois dire au moins *je l'ai vu.*

Digitized by Google

Le froid Hilarion, bel-esprit des plus minces,
Y vint approfondir les intérêts des princes.
Eglé, pour assister à ce docte conseil,
Dérobe à ses attraits deux heures de sommeil,
Et, l'esprit tourmenté de galantes intrigues,
Vient en philosophant reposer ses fatigues.
D'idiots étrangers, à la fête appelés,
Se virent nez-à-nez tristement accolés.
Nul d'eux ne s'entendoit; et leur confus ramage
De l'antique Babel nous retraça l'image :
Et voilà les plaisirs de nos gens du bel air !
O ce n'est point ainsi que Philon sut hier
Convier ses amis à ce repas d'usage !
Son déjeûner pour nous fut le repas du sage;
Bon sens, instruction en ont rempli le cours.
« Hé bien ! la Tragédie expire de nos jours,
» Dit-il; pour adoucir un ennemi barbare,
» Auguste, du Lémol va passer au bécarre.
» L'Italie avant nous enfanta ce dessein :
» Là, Titus en musique absout un assassin;
» Mais laissons l'Italie, et ses castrats en jupe.
» A mettre en chant Pascal qu'un esprit faux s'occupe.
» Choqués de ce progrès, platement insensé,
» Direz-vous que partout le chant est déplacé ?
» Mes amis, c'est ainsi qu'Orgon vouloit conclure.
» Tout art, je le conçois, a sa juste mesure;
» Dans son propre district il faut le renfermer :
» Tout ce qui parle au cœur le chant peut l'exprimer.
» Je ne veux pas qu'Auguste, en fredons Italiques,
» Compare au sort des cours le sort des républiques;
» Le raisonnement nuit au langage du cœur.
» Mais si de sons touchans, symboles de douceur,
» Il revêt le pardon qu'accorde sa clémence,
» Qui doute qu'aussitôt le plaisir ne commence.
» J'ai lu de nos censeurs les accusations.
» Le développement des grandes passions,
» Des sentimens fûlés les nuances subtiles
» Sont de l'art dramatique un des points difficiles;
» Mais ces rares beautés, qui nous les interdit ?
» Moins le plan est chargé, mieux on l'approfondit.
» Des veines du sujet, vu sous le microscope,
» Découvrez savamment la plus fine enveloppe.
» Quinault ne l'a point fait. — Eh ! faites mieux que lui :
» Ce qu'il n'a pu savoir, on le sait aujourd'hui.

Digitized by Google

» L'art timide et naissant, dont Quinault fut esclave,
» N'enchaîne plus vos pas dans une dure entrave;
» Cet art rampoit alors, il plane maintenant:
» Imitez son essor. Quoi! la Muse du chant,
» Pour l'ode, associée aux accens de la lyre,
» Consacre les fureurs d'un sublime délire;
» Et l'on veut que le chant, dégradant les héros,
» Les réduise au théâtre à de froids madrigaux!
» Chassons ce préjugé, né de notre ignorance.
» On dit que d'Apollon célébrant la naissance,
» Les Arts firent un jour à ce Dieu, leur appui,
» Hommage des talens qu'ils ont reçus de lui.
» Tous s'enorgueillissoient de leur noble partage.
» Melpomène au concours eut pourtant l'avantage:
» Calliope en conçut quelque secret dépit;
» (Car les Dieux sont jaloux, Homère nous l'a dit;
» Et tout Dieu bel-esprit, faisant métier d'écrire,
» Né plus près de l'envie, en ressent mieux l'empire.)
» Calliope en ces mots exhaloit ses douleurs:
« D'un style harmonieux les brillantes couleurs
» Des objets que je peins parent en vain l'image.
» Tout ce qui parle aux yeux frappe encor davantage.
» Oui, les moindres héros sur la scène agissans,
» Pour émouvoir le cœur, ont des droits plus puissans
» Que le récit pompeux des plus hautes merveilles,
» Dont ma double trompette étonne les oreilles.
» Melpomène aux honneurs a la première part;
» Mais ce triomphe n'est que celui de son art.
» O que ne puis-je aussi, que ne puis-je comme elle!... »
« Tu le peux, dit le chef de la troupe immortelle;
» Oui, descends sur la scène, et charmes-y les yeux:
» Je t'ai soumis la terre, et l'enfer, et les cieux.
» L'univers tout entier est ton vaste domaine:
» Reproduis l'univers sur la lyrique scène;
» Fais parler, fais agir les Dieux et les héros. »
» Dès que le Dieu du Pinde eut prononcé ces mots,
» Le vieil Homère, assis sur son antique trône,
» Vit d'un laurier nouveau refleurir sa couronne:
» Aux tragiques honneurs il étoit appelé.
» Comme un fleuve profond, par les torrens enflé,
» Sans rien perdre à nos yeux de sa beauté suprême,
» Produit un autre fleuve aussi grand que lui-même;
» Comme du tronc noueux d'un chêne qui vieillit,
» Une tige superbe en longs rameaux jaillit,

Digitized by Google

» Ainsi dans l'épopée (ô brillante origine)
» Le tragique opéra prend sa source divine;
» Du vrai, de fictions mélange merveilleux,
» C'est l'épopée en scène, et transmise à nos yeux.
» Lyriques écrivains, par un abus coupable,
» N'excédez pas les droits de ce poëme aimable;
» De magiques effets répétés trop souvent,
» Ne nous offriroient plus qu'un optique mouvant.
» Combinez les tableaux que votre plan rassemble;
» Des nœuds de l'intérêt unissez-les ensemble.
» Sur un événement attachez votre esprit;
» Quand l'intérêt s'éteint, le chant se refroidit.
» La fête, à l'intérêt toujours doit être unie :
» Enée, aux champs heureux où régna Lavinie,
» A-t-il à disputer contre un rival jaloux,
» La beauté dont les Dieux l'ont désigné l'époux,
» Avant que par le fer cet hymen se décide,
» Vous pouvez d'Amathonte, ou du temple de Gnide,
» Conduire vers Lemnos la riante Cypris :
» Qu'elle vienne y chercher des armes pour son fils.
» De l'antre, à son aspect, les ombres s'éclaircissent;
» Où Vénus a souri tous les lieux s'embellissent.
» Sous ces rocs enfumés luit l'éclat des beaux jours,
» Et le Cyclope danse au milieu des Amours.
» Avec plus d'art encor naissent ces jeux sublimes,
» Où les Scythes dansans conduisent les victimes
» Que proscrit de Thoas la farouche terreur.
» Leur joie est effroyable, et fait frémir d'horreur :
» Leurs pieds, en bondissant, frappent un sol barbare;
» Leurs sauvages accens sont les chants du Ténare;
» Au milieu de leur fête, au milieu de leurs cris,
» Gémissent deux héros, l'un sur l'autre attendris.
» C'est dans des jeux pareils que l'intérêt domine;
» L'action, en dansant, vers le but s'achemine.
» Des oppositions le contraste piquant,
» Prescrit par Polymnie, et nécessaire au chant,
» Est la première loi de tout drame lyrique.
» O vous qui rabaissez, par un mépris cynique,
» Un genre où, selon vous, l'esprit a peu de part,
» Méditez ce précepte, et louez plus notre art!
» D'un sujet ténébreux, où règne la tristesse,
» Faire éclore soudain les ris et l'allégresse,
» Et du sein des plaisirs ramener la douleur,
» En gardant l'unité varier la couleur :

Digitized by Google

» De ces traits nuancés les teintes différentes
» Ne peuvent s'assortir que sous des mains savantes. »
Ainsi parloit Philon : des cors et des hautbois,
L'accent mélodieux, la séduisante voix,
Vint d'un lointain profond tout-à-coup nous surprendre;
D'un charme inattendu nul ne put se défendre.
Philon, par ses discours, avoit ému nos cœurs;
Nos sens étoient ouverts à des sons enchanteurs :
Muets d'étonnement, nos bras, mus en cadence,
Attestoient le plaisir de notre ame en silence.
Philon reprit ainsi : « Dans Athène autrefois,
» Défendant de Phryné l'innocence et les droits,
» Hypéride jouit d'une victoire aisée.
» Au tribunal auguste il cita l'accusée.
» Des sages y siégeoient : la beauté comparut;
» L'Aréopage en corps pour l'absoudre conclut.
» C'est de même, à-peu-près, que mon sage artifice
» Emeut votre intérêt, arme votre justice,
» Pour un art séduisant accusé devant vous :
» Lui-même il a parlé; sans doute il est absous. »
Oui, Champfort, il le fut. Philon et ses préceptes,
(Que peut-être du Pinde avoueront les adeptes),
Ont fait naître en mon cœur le dessein bienveillant
D'aider ceux qui d'Orphée embrassent le talent.
Ce projet qui me rit, ma Muse le diffère !
Avant qu'à mon signal on ouvre la barrière,
Mes coursiers, hors d'haleine, ont besoin de repos :
Comme eux, reposons-nous pour des efforts nouveaux.

ENIGME.

Des couleurs de l'iris quelquefois revêtue,
Je plonge au fond des eaux, ou plane dans la nue.
Par moi l'esprit s'annonce, et parle à tous les yeux.
J'orne le Dieu charmant qui préside à Cythère,
L'oiseau fier et hardi qui porte le tonnerre,
L'Africain, l'Indoustan, le messager des cieux.
Fléau du malfaiteur, fléau de l'innocence,
Je fais le bien, le mal également;
Et je puis consoler l'amant
Dans les disgraces de l'absence.
Par moi, plus d'un gueux s'enrichit,
Plus d'un plaisant se divertit,
Plus d'une belle s'enlaidit,

Digitized by Google

Plus d'un marchand perd son crédit.
Point d'acte important dans la vie,
Point de solide engagement,
Point de traité, point de serment
Que je ne ratifie.
Arbitre des destins du Monde,
J'unis d'un trait les peuples et les rois;
Je sers à publier les lois,
Et sur moi leur vigueur se fonde.
Quelque juste que soit pourtant cette peinture,
Être fluet, phétif, et de mince encolure,
Jouet des zéphyrs et du vent,
Vrai symbole de l'inconstance,
Je n'ai par moi nulle excellence,
Et ne suis qu'un foible instrument.

LOGOGRIPHE.

Quoique je sois, lecteur, un être inanimé,
De plaire et d'amuser j'ai pourtant l'avantage;
D'un doux ravissement un sens par moi charmé
Porte au cœur la gaieté, l'amour et le courage.
Je porte en tête un bec, et ne suis point oiseau;
L'on voit à mes côtés de clefs pendre un trousseau.
J'offre, dans mes dix pieds, deux tons de la musique;
Un fleuve; une saison; l'un des quatre élémens;
Ce qui de la nature embellit les présens;
Une arme; un quadrupède utile et domestique;
Une perle; un plaideur; un mont bitumineux;
D'un vol le synonyme, et la boisson des Dieux.

Par un Abonné.

CHARADE.

L'hiver on aime mon premier;
L'été l'on cherche mon dernier;
Un quadrupède carnassier
Le jour habite mon entier.

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier N°. est *Cheminée.*
Celui du Logogriphe est *Parchemin*, où l'on trouve *par*, *chemin.*
Celui de la Charade est *Or-âge.*

Digitized by Google

Le Génie de l'Homme, poëme; par *Charles Chénedollé*. Avec cette épigraphe :

Me verò primum dulces ante omnia Musæ,
Quarum sacra fero ingenti perculsus amore,
Accipiant; cœlique vias, et sidera monstrent,
Defectus solis varios, lunæque labores;
Unde tremor terris, quâ vi maria alta tumescant,
Objicibus ruptis, rursùsque in se ipsa residant.
VIRG. Géorg. liv. II.

Un vol in-8°. Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 c. par la poste. A Paris, à la librairie stéréotype, chez *H. Nicolle*, rue des Petits-Augustins, n° 15; et chez *le Normant*.

PLUSIEURS fragmens de ce poëme, insérés depuis quelques années dans les Recueils périodiques, avoient attiré l'attention des connoisseurs. La publication de tout l'ouvrage doit accroître l'intérêt qu'avoit déjà inspiré le talent poétique de l'auteur.

Il est remarquable que, dans diverses parties de la littérature, d'heureuses espérances commencent à nous consoler de nos pertes, et de nouveaux noms s'offrent dignement à la renommée; c'est encore une preuve que les époques guerrières ne sont point défavorables aux arts de l'imagination : on sait que vers le temps de la guerre du Péloponèse, la Grèce vit éclore une foule de génies dans tous les genres.

Le genre du poëme philosophique offre peu de modèles dans les poésies anciennes et modernes. Hésiode, Lucrèce, et, après eux, Manilius, parmi les anciens; Pope, Voltaire et Louis Racine, parmi les modernes, sont en ce genre les seuls poètes dont les rhéteurs et les critiques nous rappellent ordinairement les ouvrages.

De nos jours, le beau poëme de l'*Imagination* est venu en augmenter le nombre, et même en a perfectionné le caractère par plus d'intérêt et plus de variété. Depuis bien long-temps on est dans l'attente d'un poëme sur *la Nature*, d'un de nos meilleurs poètes lyriques, M. Le Brun; le mérite des fragmens que l'on en connoît, justifie une impatience qu'il devroit satisfaire. Tout récemment, on a pu voir dans ce Journal (1) le parti qu'un grand talent peut tirer de ce genre, dans un poëme moins étendu, l'*Essai sur l'Astronomie*, de M. de Fontanes, reproduit avec les plus heureuses additions, et que je rappelle ici, parce qu'il est, plus particulièrement que d'autres, un modèle de la manière dont la poésie doit s'allier avec la philosophie, le

(1) Voyez le Numéro du 21 mars 1807.

Digitized by Google

poète, par un art très-habile, paroissant dans cet *Essai* ne devoir qu'à l'inspiration de sa Muse, la révélation de l'histoire et des secrets de la science : mérite très-remarquable, et qui doit être le caractère prédominant de ces sortes de poëmes.

Sur les traces de ces hommes supérieurs, M. Chênedollé, jeune encore, se présente bien honorablement. Si le sujet de son ouvrage reproduit plusieurs des objets déjà embellis par le talent des écrivains que je viens de rapprocher, il me semble que l'auteur se l'est rendu propre par l'heureuse idée de ne peindre les merveilles de la nature qu'en suivant le *Génie de l'Homme*, dans l'étude progressive qu'il en a faite, et dans les découvertes qui en ont été le fruit.

Ce genre de poésie paroît bien austère à un grand nombre de lecteurs, sur-tout en France, où la poésie dramatique a toujours eu la préférence : avantage, au surplus, bien justifié par tant de beaux ouvrages, et tant de moyens de succès. Pour moins s'étonner de voir un homme de talent s'appliquer par choix à un genre peu en faveur parmi nous, il faut se souvenir qu'il y a eu au dix-huitième siècle deux époques de la poésie, bien distinctes : observation que j'emprunte ici de M. Ducis, dans son discours de réception à l'Académie française; l'une où le grand dépôt de la poésie française, tel que le siècle de Louis XIV l'avoit en quelque sorte remis à Voltaire, a été pendant cinquante ans conservé par ce grand poète presque seul; l'autre où l'étude des sciences naturelles, l'application de l'éloquence à des connoissances nouvelles, l'introduction dans notre littérature des richesses d'une littérature étrangère, ont tourné les talens de la génération contemporaine vers cette poésie pittoresque et descriptive, dont l'emploi est encore aujourd'hui un sujet de discussion contentieuse entre les poètes et les critiques, faute peut-être d'un examen assez approfondi pour les mettre d'accord. C'est à l'influence de cette seconde époque de la poésie au dix-huitième siècle, qu'est dû le goût de plusieurs poètes de notre temps pour un genre qui offre à leur talent des moyens et des beautés d'un nouvel ordre.

La saine critique ne doit point augmenter la défaveur de ce genre par des préventions contre les nouveaux ouvrages qui peuvent y appartenir. Elle peut, sans danger pour les talens, se montrer sévère à l'égard des succès de vogue; mais elle doit chercher à contribuer à ce succès d'estime qui paroît le seul auquel doivent prétendre les poëmes philosophiques. C'est sur-tout à ce sujet qu'il faut répéter ce qu'a dit Addisson : « Un vrai critique s'arrête plutôt sur les beautés que sur les » défauts; il songe à découvrir le mérite caché de l'écrivain. »

Digitized by Google

Le poëme du *Génie de l'Homme* est divisé en quatre chants : 1°. l'Astronomie ou les Cieux, 2°. la Terre et les Montagnes, 3°. l'Homme, 4°. la Société; objets que le poète expose distinctement dans les vers suivans :

L'homme appelle mes vers : je chante son génie.
Je le peindrai d'abord sur les pas d'Uranie,
Et, par elle éclairé, poursuivant dans les cieux
Des orbes enflammés le cours mystérieux ;
Puis, du globe observant les changemens antiques,
On le verra des monts dessiner les portiques;
Enfin, de sa pensée épier les trésors,
Et du corps social dévoiler les ressorts.

Ce début du poëme est une explication satisfaisante du titre, qui, je ne veux pas le dissimuler, en avoit quelque besoin. C'est donc le génie de l'homme dans l'étude de la nature, dans celle de l'homme lui-même et de l'art social, que le poète veut chanter. Ceux qui se rappellent que Bacon, dans son ouvrage *on the Advancement of Learning*, réduit les sciences à trois, la poésie, l'histoire, la philosophie, ne seront point étonnés qu'un poète semble aujourd'hui les réduire à celles qui sont l'objet, sagement circonscrit, de son poëme.

C'est la nature que l'auteur invoque; mais il a soin d'indiquer l'idée qu'il attache à ce mot par le premier vers de son invocation :

O puissante nature! ô fille du grand Être!

Il chante alors l'astronomie, devançant les autres sciences, née chez les bergers Chaldéens, et défigurée par les erreurs et les fables chez les Egyptiens et chez les Grecs. Ici se montre le *génie de l'homme* dans les services rendus à cette science par Eratosthènes et Pythéas, dans le système de Ptolémée, dans celui de Copernic, dans les découvertes de Képler, dans les vues de Descartes, dans le véritable système du monde d'après Newton, dans les découvertes de Galilée, dans celles d'Herschel, etc.; dans la détermination de la figure de la terre, par Maupertuis et la Condamine.

On voit déjà, par ces objets du premier chant, combien le fond des choses exigeoit de jugement, de réflexion et d'acquis. Quelques citations feront voir aussi ce que l'auteur y a mis de talent poétique. Il ne faut pas oublier ce qu'a fort bien dit Fontenelle, et ce qu'il a souvent si bien fait lui-même : ce qui ne doit être embelli que jusqu'à une certaine mesure précise, est ce qui coûte le plus à embellir.

Voici un morceau sur la lune, considérée par le poète comme satellite de la terre :

O Phébé, dévoilant ton char silencieux,

Digitized by Google

Vers les monts opposés lève-toi dans les cieux;
Sur le dôme étoilé, que ton éclat décore,
Le soir, fais luire aux yeux une plus douce aurore;
Et remplaçant le jour, qui par degrés s'enfuit,
Prends de tes doigts d'argent le sceptre de la nuit:
De tes tendres clartés caresse la nature,
Rends leur émail aux champs, aux arbres leur verdure.
A travers la forêt que ton pâle flambeau
Se glisse, et du feuillage éclairant le rideau,
A l'ame, en ses pensers doucement recueillie,
Révèle le secret de la mélancolie!
Quel demi jour charmant! quel calme! quels effets!
Poursuis, reine des nuits, le cours de tes bienfaits;
Protège de tes feux, et rends à son amante
Le jeune homme égaré sur la vague écumante;
Au voyageur, perdu dans de lointains climats,
Prête un rayon ami qui dirige ses pas:
Tandis que le sommeil, les songes, le silence,
Doux et paisible essaim qui dans l'air se balance,
Planent près de ton char, et composent ta cour.

Ces vers, sur un sujet un peu usé, ont été choisis pour faire voir aux lecteurs une qualité qui distingue le talent de l'auteur, et qui consiste dans l'expression de ce qu'il paroît avoir observé et senti lui-même: on y reconnoîtra déjà un homme né pour parler la langue du poète.

En voici d'autres, où M. Chênedollé exprime, avec une grande énergie et une élégante précision, des détails très-difficiles à rendre:

Oui, quand je m'armerois des ailes de l'aurore,
Pour compter les soleils dont le ciel se décore;
Quand, de l'immensité sondant les profondeurs,
Ma pensée uniroit les nombres aux grandeurs;
Dans ces gouffres sacrés égarant mon audace,
Quand j'userois le temps à mesurer l'espace,
Je verrois s'écouler les siècles réunis;
Et pressé, sans espoir, entre deux infinis,
Je me serois toujours écarté de moi-même,
Sans jamais m'approcher de ce vaste problème.

Le poète passe au second chant; et les vers suivans en feront assez connoître la marche:

Soyez à votre tour le sujet de mes chants,
Terre, dont le berceau se cache dans les âges;
Vous, abymes des mers qu'assiégent les orages;
Volcans, vous qui sous l'onde allumez vos foyers;
Et vous, monts sourcilleux, vieux trônes des glaciers.

Dans ce chant, l'auteur introduit un vieillard retiré de la cour, et qui, sur le sommet de la Dôle, en présence des Alpes, lui explique les deux systèmes de Buffon et de Saussure, sur la formation des montagnes; ensuite, après un tableau du Vésuve, il finit par l'épisode sur la mort de Pline, inséré dans un des

Digitized by Google

derniers numéros de ce Journal. Le discours du vieillard, qui a pour objet les deux systèmes du feu et de l'eau, n'a qu'environ cent vers; et la conclusion sur l'origine de la terre, ce grand objet de la géologie, est assez expliqué dans ces vers, qui justifient le peu d'étendue donné à ce discours :

C'est le secret de Dieu, Dieu se l'est réservé.
Ah! sur ces grands secrets loin d'épuiser tes veilles,
Chante plutôt des monts la pompe et les merveilles.

Le poète n'y manque pas, en effet; aussi le reste de ce chant, l'épisode de Pline excepté, est-il une galerie de très-beaux tableaux poétiques, parmi lesquels on distinguera surtout une vue générale du globe, les paysages des Alpes, le Saint-Gothard, le Mont-Blanc, la peinture des Glaciers et celle du Léman. Je citerai la *vue générale du globe* comme un très-bel exemple du parti qu'un vrai talent poétique peut tirer des détails géographiques :

L'Océan, des replis de son voile azuré,
L'entoure, et se prolonge en golfes séparé.
De frimas éternels deux immenses coupoles
Le pressent vers le nord, et terminent les pôles.
Sous les eaux, dans les airs, je découvre en tous lieux,
Ces monts, liens du globe, et colonnes des cieux.
Là, les Alpes au loin, de leur cime hardie
Forment une barrière à la France agrandie;
Gênes rampe à leurs pieds que la mer vient laver.
Là, le vieux Apennin vit Rome s'élever;
Atlas regarde au loin les débris de Carthage.
Ici, de Sésostris j'aperçois l'héritage;
Le Nil, aux sept canaux, dont l'urne est dans le ciel,
Court des monts de Sennar aux tentes d'Ismaël.
Dirai-je le Liban, où de saints solitaires
Content au voyageur nos antiques mystères?
Le Taurus où l'Euphrate a caché ses berceaux,
D'Alexandre jadis vit flotter les drapeaux;
De l'Afrique brûlante à l'Asie éloignée,
Il couvre de son front Amphytrite étonnée;
Des peuples de l'Indus protège le séjour,
Et presse de ses bras les mers où naît le jour.
Ce mont, d'où l'Amazone épand son urne immense,
Des bords du Panama jusqu'au Chili s'avance,
Et voit des mers du Sud les heureux habitans
User dans les plaisirs un éternel printemps.
Telle est du monde entier la vaste architecture.

Si de pareils vers ne devoient pas décider ceux qui aiment la poésie à lire l'ouvrage même, et si, d'ailleurs, il ne me restoit pas à faire connoître d'autres beautés dans les deux derniers chants, je me plairois à rapporter ici quelques-uns des morceaux que j'ai déjà indiqués. Cependant, je citerai les vers suivans comme une preuve que le talent du poète réussit

Digitized by Google

également bien dans les peintures douces, et dans l'art des contrastes :

L'homme seul, et perdu sur ces hauteurs immenses,
Sans ombrage, sans bruit, sans herbes, sans semences,
Redemande bientôt les êtres animés.
Ciel ! quel riant tableau pour mes regards charmés,
Quand je revis enfin de la rouge bruyère
Sortir, du sein des rocs, la tige prisonnière !
Arbres, balancez-vous sur mon front rafraîchi ;
Génisses, mugissez sur le coteau blanchi.
Vieux pasteur du Chalêt, viens, sous le toit champêtre,
Me verser un lait pur dans la coupe de hêtre :
Revenez sous mes yeux, ondoyantes moissons ;
Mêlez votre or mobile à l'argent des glaçons.
Que la fraise vermeille, et de neige entourée,
Livrant ses doux parfums à ma bouche altérée
Rougisse de ses fruits le manteau des hivers,
Et croisse encor pour moi sous ces pins toujours verts !

Qu'il me soit permis de ne point quitter ce chant sans donner un exemple de l'habileté avec laquelle M. Chênedollé a exprimé quelques détails géologiques ; il a été question des dépôts à la suite desquels les continens se découvrirent, selon le système de Saussure et de Pallas :

Dans l'ardoise azurée alors l'humble fougère
Laissa de son feuillage une empreinte légère ;
Le gypse, vieux témoin des grands événemens,
Des peuples expirés garda les ossemens ;
Et le monde animé, pour former nos collines,
Aux ruines des monts vint mêler ses ruines.

L'homme lui-même est, comme on l'a vu, l'objet du troisième chant. Après un coup d'œil sur l'immensité et la variété des êtres, à la tête desquels l'homme a été placé, le poète décrit les trois facultés dont l'homme intellectuel se compose, l'imagination, le jugement, et la mémoire. Il fait sentir le vaste intervalle qui sépare l'homme et les animaux ; ce qui lui donne lieu de répondre à quelques objections des matérialistes, et le conduit naturellement aux rapports de l'homme avec Dieu, aux preuves de l'existence de ce souverain Être, et à la nécessité de la religion. Ensuite il justifie Dieu de l'existence du mal moral, et il tire de ce mal même les preuves de l'immortalité de l'ame ; d'où il arrive à l'examen de l'homme moral, et du bonheur auquel nous pouvons prétendre : il ne le voit possible que dans une vie obscure, dans l'amitié et dans la vertu. Il en résulte l'obligation de mettre un frein à nos desirs ; mais les passions ne s'y opposent que trop, et livrent ainsi au malheur la vertu et le talent, les deux plus beaux attributs de l'homme. Le poète finit par en donner un exemple touchant,

Digitized by Google

dans un épisode plein d'une mélancolie parfaitement assortie avec le caractère triste et grave de tout ce chant.

C'est cet épisode bien inventé, bien narré, bien conçu dans l'ensemble et dans les détails, où la sensibilité et la poésie donnent de l'intérêt et de l'éclat au style, que j'aimerois à citer ici; mais les bornes d'un article ne le permettent pas. Je regrette aussi d'être obligé d'omettre un excellent morceau sur l'*Imagination*. On me saura gré de rapporter un passage qui, en offrant de même une preuve du talent de l'auteur, peut donner, de plus, une idée de ses sentimens:

Heureux, encore heureux qui rencontre un ami!
Sans cet autre soi-même on ne vit qu'à demi.
Amitié! nœud sacré, pur hymen de deux ames,
Rempli toujours mon cœur de tes célestes flammes!
L'homme seroit trop seul sans tes charmes divins.
Ta présence ennoblit, épure nos destins;
Et le mortel épris de tes chastes délices,
Se dévoue avec joie aux plus grands sacrifices.
Mais trop heureux aussi, mille fois trop heureux,
Qui, d'un pudique hymen ayant serré les nœuds,
Voit ses jeunes enfans, troupe aimable et légère,
Disputer sous ses yeux les baisers d'une mère,
Et dans ces rejetons, qui croissent près de lui,
Déjà pour sa vieillesse espère un doux appui!
Semblable à la colombe, et blanche et fortunée,
Qui vers le rameau d'or devoit guider Enée,
La femme, en unissant l'amour et la pudeur,
D'un pas mystérieux conduit l'homme au bonheur.

C'est dans le quatrième chant que se montre le mieux le sujet du poëme tel que l'auteur l'a conçu, c'est-à-dire *le génie de l'homme*, et que se manifeste aussi avec le plus d'originalité peut-être le talent du poète lui-même. La *société*, comme on l'a vu déjà, est l'objet de ce chant, dont l'analyse et quelques citations confirmeront, j'espère, la double opinion que je viens d'exprimer:

Nature! l'homme seul a produit ces grands corps
Dont son art entretient les sublimes accords.

Tous les détails rentrent constamment sous le point de vue qu'offrent ces deux vers. Le poète décrit l'état des premiers hommes; la politique les tire de l'état sauvage, la société commence avec l'agriculture, et l'une et l'autre nécessitent les lois. Le poète alors décrit et juge les différentes formes de gouvernement. Il présente les deux grands mobiles du corps social dans l'or et le travail; il peint les merveilles dues au génie des hommes en société, il en fait dériver le luxe et ses avantages; mais il en rapproche les abus et les dangers; et l'histoire offre à la poésie d'effrayans exemples dans la chute des empires: ce qui amène

Digitized by Google

un grand tableau de l'invasion des Barbares, et de la ruine des arts Mais le génie de l'homme, dans Charlemagne, recompose l'état social. Plus tard, il fait renaître les lettres avec les Médicis; il les perfectionne avec Louis XIV. Il semble ensuite abandonner la France; il la régénère enfin avec un grand homme.

On voit par ce plan que ce chant diffère du chant de la politique dans le poëme de *l'Imagination*, avec lequel tout rapport d'objet auroit été si dangereux. Tout ici est plus sévère, et peut-être plus rebelle à la poésie. Il faut apprécier maintenant le talent avec lequel le poète a su vaincre les difficultés.

Veut-on voir comme il embellit de clarté, de précision et d'élégance des idées que la prose sembloit se réserver? Qu'on lise cette définition des lois:

Les lois! morale écrite, à tous les yeux visible,
Ame sans passions, et raison inflexible,
Qui, réprimant chacun pour le bonheur de tous,
Protègent sans amour, punissent sans courroux.

Peut-on peindre la chute des grands empires avec des mouvemens, une harmonie, des souvenirs, des images et des couleurs locales plus habilement appropriés au sujet que dans les beaux vers qui suivent?

Il faut ici des temps interroger l'oracle,
Et du monde changeant étaler le spectacle.
Entendez-vous le bruit de ces puissans Etats,
S'écroulant l'un sur l'autre avec un long fracas?
C'est Sidon qui périt, c'est Ninive qui tombe:
Tous les Dieux de Bélus descendent dans la tombe.
Nil! quels sont tes débris sur tes bords dévastés?
C'est Thèbe aux cent palais, l'aïeule des cités.
Cherchons dans le désert les lieux où fut Palmyre,
Restes majestueux qu'avec effroi j'admire.
O temple du soleil! ô palais éclatans!
Voilà de vos grandeurs ce qu'ont laissé les ans!
Quelques marbres rompus, des colonnes brisées,
Des descendans d'Omar aujourd'hui méprisées;
Et les pompeux débris de ces vieux chapiteaux,
Où vient la caravane attacher ses chameaux;
Où, lorsqu'un ciel d'airain s'allume sur sa tête,
L'Arabe voyageur nonchalamment s'arrête,
Et, las des feux du jour, s'endort quelques instans
Sur les restes d'un Dieu mutilé par le temps.

L'auteur ne néglige pas de répandre les couleurs de la poésie sur les details qu'amène l'examen de la richesse des nations; témoins ces vers:

Le luxe, fils brillant de la société,
Commande; et tout-à-coup, par l'audace monté,

Le

Digitized by Google



Le vaisseau fend les mers en déployant ses ailes.
Des plus lointains climats, à nous servir fidelles,
Il rapporte à la fois et la perle des mers,
Et l'hermine conquise au séjour des hivers,
Et du mol Orient la résine embaumée,
Et du grain de Moka la liqueur enflammée,
Qui fume dans l'albâtre orné d'or et de fleurs,
Dont l'art du Japonais a pétri les couleurs.

C'est le plus souvent par une image heureuse et frappante que le poète exprime les idées les moins poétiques de son sujet. Voyez ces vers :

On vit la politique, errante, échevelée,
Refuser sa balance à l'Europe ébranlée.

Et ceux-ci encore :

Déjà l'expérience, à la voix éternelle,
A repris les Etats sous sa noble tutelle.

S'il loue un grand homme, c'est sans adulation, et en fondant la louange sur les grandes idées du bien public :

O France, ce mortel vient de t'être envoyé !
. . . . . .
Son bras, qu'arma sans doute une égide divine,
A fait sortir l'Etat de sa vaste ruine :
Par lui des factions le long règne est banni ;
Par le fer des combats l'empire rajeuni,
Prend un nouvel éclat sous ses formes nouvelles,
Et le Génie au loin le couvre de ses ailes.

Enfin, si l'on veut un heureux exemple d'une comparaison aussi ingénieuse, aussi poétique qu'elle est neuve, genre de beauté devenu fort rare, il me semble qu'on le trouvera dans les vers par lesquels je vais terminer les citations, et où l'auteur fait allusion à cette régénération de la France qu'il vient de peindre dans les vers précédens :

Tel, des vents du Midi long-temps heureux rival,
Le sapin, que renverse un combat inégal,
Tombe, roule et languit obscurément sur l'herbe ;
Mais bientôt sur les mers il flotte en mât superbe :
D'un lin, tissu par l'art, empruntant le secours,
Il contraint les Autans à diriger son cours ;
Et le même ennemi qui fit tomber sa tête
A son vol triomphant fait servir la tempête.

Les lecteurs sont maintenant à portée de juger que les idées de l'auteur sont en général en proportion avec l'étendue de son sujet. On sent dans les détails que le talent du poète s'est formé à l'école des modèles. Quelquefois il emprunte des Grecs des pensées et des images, à l'imitation des maîtres :

Ah ! cette triste vie est le rêve d'une ombre.

C'est un vers de Pindare : « La vie n'est que le rêve d'une

Digitized by Google

» ombre. » *Pyth.*, 8, v. 186. Image qui, d'un trait, comme on l'a dit, peint tout le néant de l'homme. Il a pris de même à Platon cette belle pensée sur Dieu :

Le soleil est ton ombre.

M. Chênedollé, qui paroît bien connoître les anciens, aime aussi à tirer parti de l'étude des modernes :

Vassal du ciel, pontife et roi de la nature.

Ce beau vers sur l'homme a été inspiré par ce passage de Buffon : « Vassal du ciel, roi de la terre, il l'ennoblit, la » peuple et l'enrichit. » C'est encore Buffon qui, dans son admirable description de la nature sauvage, a fourni au quatrième chant du *Génie de l'Homme* le beau passage où la politique, au moment de fonder la société, appelle l'homme et lui dit :

. . . . . .
. . . . . .
Porte au fond de ces bois un utile ravage;
Anime cette eau morte en la faisant couler.

Ces emprunts de la poésie, quand le poète est digne qu'on les lui permette, sont un digne éloge d'une belle prose. A ce titre, M. de Châteaubriand méritoit un souvenir du poète; aussi ces vers :

La terre et l'Empirée échangeoient leurs annales;
Le berger Chaldéen, de ses mains pastorales,
Gravant sur un rocher les archives des cieux,
Déjà les transmettoit aux peuples curieux,

sont-ils l'heureuse imitation de ce passage du *Génie du Christianisme*, première partie, liv. 4, chap. 5 : « Le pâtre » gravoit sur un rocher ses immortelles découvertes..... » Il échangeoit d'annales avec le firmament. »

Maintenant que la critique a rempli ici un devoir trop souvent négligé, celui de s'arrêter avec plaisir sur le mérite d'un ouvrage, il lui en reste un autre qu'on observe ordinairement beaucoup mieux : c'est de relever les défauts. Heureusement ce nouveau poëme, quoiqu'il ne soit point sans taches, ne peut guère donner lieu à des censures nuisibles à son succès.

Il en est une qui, je crois, doit s'appliquer plus particulièrement au second chant, dans lequel, comme on l'a déjà vu, le sujet est peu traité, et fait place à une suite de tableaux très-poétiques, il est vrai, mais plus propres à ces poëmes que l'on a appelés descriptifs, qu'au genre du poëme philosophique. Sur environ huit cents vers, le véritable objet de ce chant n'en a obtenu qu'à peu près cent, et encore l'idée

Digitized by Google

qui y prédomine est-elle contraire à l'objet même : elle est exprimée dans ce vers :

Ces monts veulent un hymne, et non pas un système.

Il me semble que, si la géologie est une science trop peu avancée pour y trouver déjà l'empreinte du *génie de l'homme*, il étoit naturel de la chercher dans l'étude des trois règnes de la nature, et qu'il eût été heureux et facile de faire entrer dans cet autre cadre, et sous ce nouveau point de vue, les plus belles peintures répandues dans ce chant. Il est possible aussi de desirer dans le premier chant, qui est d'un ton très-sévère, un peu plus de cette variété qui distingue l'*Essai sur l'Astronomie*, dont, au surplus, M. Chênedollé dans ses notes reconnoît si bien tout le mérite. Un épisode me paroît manquer à ce chant. La mythologie ne pourroit-elle pas le fournir ?

Enfin, s'il faut descendre à quelques observations d'une critique vulgaire, et trop facile pour être prolongée, je prierai M. Chênedollé de remarquer et de corriger quelques légères fautes, telles que celles-ci :

Parfois il veut encor, sur son ame blessée,
Appliquer des neuf Sœurs *la douce panacée*.

Cette figure n'est pas de bon goût, défaut presque étranger au talent de l'auteur.

Il croît, avec la vie enfin acclimaté, etc.

Il y a ici une double faute. La grammaire ne permet point *acclimater avec ;* et le rapport des idées et de l'expression ne permet pas *acclimater* avec *la vie*.

Le terrible censeur de *notre humanité*.

L'auteur a employé plus d'une fois cette locution, pour dire *la nature humaine*, ou simplement l'*humanité*. L'adjectif possessif *nôtre*, change ici le sens de ce mot.

Qui vendent au matin leur hamac, *sans prévoir*
Qu'ils le regretteront pour leur sommeil du soir.

Il est inutile de faire sentir que la suspension à la fin du premier vers est défectueuse.

De ce globe d'abord dessinons la structure.

. . . . . .

Venez ; suivez mon vol aux champs de l'Helvétie.

Le premier de ces vers rappelle trop ce vers de la traduction des Géorgiques :

De la charrue enfin dessinons la structure.

Digitized by Google

L'autre vers, dans le mouvement et dans l'expression, ressemble trop à celui-ci des *Jardins* :

Venez; suivez mon vol au pays des prestiges.

Pour résumer cet examen, il me semble que ce poëme, dont le sujet nécessitoit une méditation forte et beaucoup de lumières, dont le plan, malgré quelques défectuosités, est conçu avec un jugement très-réfléchi, dont la poésie a souvent de l'éclat et quelquefois de l'originalité, dont la versification est de la bonne école, dont le style a de la fermeté, de l'élégance, et en général de la pureté, et où sur-tout le poète peint ce qu'il a senti, qualité devenue rare, doit en placer l'auteur dans un rang bien distingué parmi ceux qui sont aujourd'hui la nouvelle espérance de notre littérature.

Quant au sujet du poëme, je sais que bien des lecteurs sont tentés de dire comme Montaigne : « Que ne plaît-il un » jour à nature nous ouvrir son sein! ô Dieu, quels abus, » quels mécomptes nous trouverions en notre pauvre science! » Mais ce seroit le cas de répondre avec Plutarque : « Là il n'y » a point de poésie où il n'y a point de menterie. »

Enfin, pour ce qui est de l'application de la poésie à cette haute philosophie, ceux qui n'en reconnoissent point assez l'utilité et l'intérêt, doivent se rappeler ces beaux vers de Boileau, bien propres à justifier ce genre.

En mille écrits fameux la sagesse tracée
Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée,
Et partout, des esprits, ses préceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille, entrèrent dans les cœurs.
Pour tant d'heureux bienfaits les Muses révérées,
Furent d'un juste encens dans la Grèce honorées;
Et leur art, attirant le culte des mortels,
A sa gloire, en cent lieux, vit dresser des autels.

B***.

Le Paradis Perdu, de *Milton*, traduction nouvelle; par *Jacques-Barthelemy Salgues*, ancien professeur d'éloquence. Un gros vol. in-8°. Prix : 5 fr., et 7 par la poste. A Paris, chez *Léopold Collin*, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 4.

(II^e Extrait.) *Voyez le dernier Numéro du Mercure.*

Dans la première page de cette traduction, j'ai déjà fait observer beaucoup de fautes, et je n'ai pourtant relevé que le plus petit nombre de celles que j'y ai moi-même remarquées. Maintenant je vais m'imposer la loi de réduire

Digitized by Google

encore plus mes observations. Dans le champ ingrat que je laboure, je ne puis recueillir que de l'ivraie; c'est une moisson si inutile à faire que je puis sans inconvénient en laisser perdre une partie. Quel peut être mon objet? de faire connoître l'ouvrage? On le connoît à présent : ceux qui en ont parcouru le commencement ne seront pas tentés de lire le reste. Le seul but que je puisse avoir dans ce nouvel extrait, c'est de prouver que j'ai rempli ma tâche tout entière, et qu'avant de juger cette prétendue traduction de Milton, je me suis véritablement donné la peine de l'examiner. Pour cela, je n'ai qu'à citer quelques-unes des inconvenances qui m'ont le plus frappé à mesure que je la lisois : c'est ce que je vais faire.

Milton commence son récit par un tableau terrible. Le silence règne dans les Enfers : les Démons sont encore étourdis de leur chute : Satan lui-même est étendu sur le lac de feu, où il est resté comme anéanti.

Him the almighty power
Hurl'd headlong flaming from the ethereal sky,
With hideous ruin ad combustion, down
To bottomless perdition, there to dwell
In adamantin chains and penal fire :
Who durst defy th' omnipotent to arms.

Voici comment M. Salgues a traduit ce passage :

« L'éternel qu'il avoit osé défier, *le saisissant* sur les sommets de la voûte éthérée, et l'enveloppant des tourbillons » de la foudre, le lança avec un bruit épouvantable dans un » abyme immense de misère et de perdition, et l'envoya, *la* » *tête pendante*, expier dans une mer de feu, et sous le poids » de cent chaînes de diamans, son insolente témérité. »

L'éternel saisissant Satan, forme un tableau absurde dont M. Salgues a lui seul fourni les couleurs. *Il le saisit!* comme si un acte de sa volonté ne suffisoit pas pour précipiter le téméraire dans les abymes. *La tête pendante* n'est qu'une image burlesque. *Expier* est un mot impropre : l'expiation d'une faute en fait espérer le pardon; et ici la peine doit être éternelle.

Dans cette phrase, le traducteur n'a pas manqué d'observer la loi qu'il semble s'être faite de placer toujours au début ce qui devroit être à la fin, et réciproquement. Milton commence par présenter Satan tombant dans les abymes, et il finit par ce trait terrible : *lui qui avoit osé défier le Tout-Puissant aux combats.* C'est ainsi que le poète latin, après avoir peint Thésée, puni dans les Enfers, par la divinité que ce héros étoit venu y braver, lui fait pousser ce cri épouvantable : *Discite justitiam moniti et non temnere divos.* Et je

Digitized by Google

ne doute pas que Milton, en terminant par ce trait son tableau de la chute de Satan, n'ait eu pour objet d'imiter ce vers de Virgile. M. Salgues n'a rien vu de tout cela : il a divisé ce même trait en deux parties, l'une qu'il a placée au commencement, *l'éternel qu'il avoit osé défier;* l'autre qu'il a mise à la fin, *son insolente témérité.* C'étoit le plus sûr moyen d'en détruire tout l'effet.

De pareilles phrases, lorsqu'on ne les compare point à l'original, paroissent au premier coup d'œil supportables. Mais quand on les en rapproche, on s'aperçoit bientôt que celui qui les a faites, non-seulement ne comprend pas Milton, mais que même il n'a aucune idée de ce qui constitue la véritable poésie. En veut-on une du même genre? Je n'irai pas la chercher loin : je la trouve à la suite de celle que je viens de citer.

« Durant neuf fois le temps qui mesure aux foibles mor-» tels l'intervalle des jours et des nuits, il roula dans ces » gouffres brûlans, avec ses horribles compagnons, vaincu, » privé de sentiment, anéanti, quoique immortel. » Avec les mots de cette phrase, il étoit aisé de former un tableau terrible : tous les élémens en étoient rassemblés; il ne falloit que les mieux disposer. Il falloit présenter Satan vaincu, et comme anéanti par sa défaite, et ensuite le peindre porté sur les flammes. Le repos de l'anéantissement d'abord, puis le mouvement que lui impriment les flammes ondoyantes; et ce mouvement auroit été un dernier coup de pinceau qui auroit rendu l'anéantissement plus sensible. C'est ce qu'a fait Milton, et ce que M. Delille a parfaitement bien senti. Voici comment le poète français a rendu ce tableau :

Jeté du haut des airs en ces cachots funèbres,
Durant neuf fois le temps où règnent les ténèbres,
Durant neuf fois le temps qui mesure le jour,
Dans la profonde horreur de son nouveau séjour,
Au milieu de sa noire et hideuse phalange,
Resta muet d'effroi l'audacieux Archange.
Malheureux, il rouloit dans ce gouffre éternel.

Cette traduction est exacte; et si ce n'est pas ce qui la rend belle, c'est du moins ce qui la rend plus belle encore. Les derniers vers sur-tout sont la traduction fidelle de celui de Milton.

Lay vainquish'd, rolling in the fiery gulph.

Mais de pareilles beautés ne sont pas à la portée de M. Salgues. Il croit que pour traduire un ouvrage, il suffit d'en traduire tous les mots : il ne se doute pas qu'il y ait un art, ou pour mieux dire un talent de mettre chaque mot,

Digitized by Google

comme chaque idée à sa place : il ne sait peut-être pas que Boileau a cru faire un grand éloge de Malherbe, lorsqu'il a dit que ce poète,

D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir.

Je reviens aux expressions impropres et peu convenables. Et j'en rencontre tout-à-coup un si grand nombre que je renonce à les citer toutes. En voici quelques exemples :

Si le prince des Démons *se soulève enfin*, comme dit M. Delille,

Et dans l'abyme immense
Jette un coup d'œil sinistre, où sont peints la vengeance,
L'orgueil, le désespoir, etc.

M. Salgues lui fait *promener ses yeux*. Jamais *promenade* ne fut plus déplacée. Il est vrai que Satan *promène ses yeux consternés*; mais *consternés* ne vaut pas *sinistres* : il me semble que l'expression de M. Delille est ici la seule qui puisse rendre le mot anglais *baleful*.

Plus loin je trouve, dans un discours de Béelzébuth, que Satan « est le guide invincible de ces bataillons célestes, qui » ont osé, sous ses enseignes, *affronter sans effroi les allarmes* » de la guerre. » *Affronter sans effroi les allarmes*, est du galimatias qu'on diroit fait à dessein, pour faire rire les lecteurs. Car, si je ne me trompe, *affronter* quelque chose, c'est n'en avoir pas *peur* : *effroi et allarme* sont aussi à-peu-près synonymes de *peur*; d'où il suit que les expressions de M. Salgues répondent à celles-ci : *n'avoir pas peur sans peur de la peur*.

M. Salgues parle de ses périphrases ! C'est de ses *métaphores* qu'il devoit parler. Jamais auteur n'en fit de plus extraordinaires que les siennes. Selon lui, Satan a des *sourcils indomptables*, et dessous ces sourcils *un œil exercé aux combats*, et, comme s'il craignoit de n'avoir pas assez dit, il lui fait *darder* cet œil. Milton en parlant du palais que les Démons construisent, pour y tenir leur conseil, dit que ce palais s'élève de la terre, *comme* une *exhalaison;* et il y a déjà dans cette comparaison une hyperbole un peu forte. Mais M. Salgues, qui souffle sur-tout, et dont le souffle ne manque jamais ou de faire évanouir les beautés, ou de les renfler au point de les rendre méconnoissables, a trouvé quelque foiblesse dans cette comparaison, et il l'a mise en métaphore. C'est-à-dire que, selon lui, ce palais chargé de *pilastres*, et de *colonnes*, et *d'architraves*, et de *frises*, et de *portes d'airain*, ... *s'exhale* de la terre, et ce qui est plus fort, il s'en *exhale comme une vapeur légère*.

Cela me fait souvenir d'une expression non moins bour-

Digitized by Google

soufflée qu'il a prêtée à Milton, et dont je n'ai point parlé. Ce poète dit qu'au moment où Satan s'est levé de dessus le lac enflammé, la place qu'il y occupoit se présente comme *une vallée horrible* :

> Dans toute sa hauteur Satan se lève, avance,
> Et laisse dans l'abyme une vallée immense.

Voilà le véritable sens de la phrase de Milton; c'est encore le traducteur esclave qui l'a bien rendu. Voici maintenant la traduction qu'en donne M. Salgues. « Tout-à-coup, il dresse » sur les flots son énorme stature; les flammes *épouvantées* » *reculent autour* de lui, et roulant en longs tourbillons leurs » pyramides, laissent entre elles et lui un horrible intervalle. » Il y a un contre-sens dans cette traduction; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je ne veux que faire remarquer cette expression de *flammes épouvantées*, laquelle n'a le mérite, ni d'être juste, ni d'être nouvelle, ni même de paroître énergique dans un sujet si terrible, et qu'un traducteur qui veut rendre son original *supportable*, n'auroit pas dû lui prêter. Croiroit-on qu'après cela monsieur Salgues s'excuse en quelque sorte dans sa préface, d'avoir laissé subsister *les ténèbres visibles* de Milton?

Je pourrois maintenant rassembler une foule de barbarismes, de solécismes, de phrases dissonantes ou mal construites, etc.; mais cela me meneroit trop loin, et je me bornerai à ne citer de tous ces genres de fautes qu'un seul exemple.

Après que les Démons se sont réunis en diverses troupes, « leurs phalanges, dit-on, s'ébranlent et marchent au son des flûtes et *des instrumens* » (comme si les flûtes n'étoient pas aussi des instrumens); et il ajoute : *le mode* dorique *règle leurs pas. Dorique* est pour le moins un mot impropre. On dit *l'ordre dorique*, c'est un ordre de l'architecture; mais on doit dire, quand il s'agit de musique, le mode dorien.

Les phrases dissonantes m'appellent de tous les côtés. Citerai-je celle où le traducteur dit en parlant d'un pilote : que *croyant reconnoître une* île, il *enfonce son ancre*, etc., ou bien celle dans laquelle il fait dire à Satan, *quand j'ai pu de ce bras ébranler son empire?* Cette dernière phrase est un vers, mais on voit bien que ce n'est pas un vers de M. Delille. Elle prouve que M. Salgues fait des vers comme le Bourgeois Gentilhomme faisoit de la prose sans le savoir; et si ce n'étoit qu'*un bras qui ébranle*, annonce une oreille peu délicate, je lui conseillerois, puisque la prose lui réussit mal, d'essayer de la poésie.

Digitized by Google

Parmi les phrases mal construites, je m'attache à la suivante, qui forme un contre-sens. Je la tire du discours que, selon lui, Satan adresse aux Démons. « Le combat, lui fait-il dire, que » vous avez livré n'est pas sans gloire pour vous, quoique » l'issue en ait été funeste. Hélas! le triste lieu où nous déli- » bérons, et cet horrible changement *trop* cruel à contempler » ne le prouve que *trop*. » Le véritable sens de cette phrase est celui-ci : « Le triste lieu où nous délibérons et l'horrible » changement que nous avons subi, *prouvent* que le combat » n'a pas été sans gloire pour nous. » Mais on sent bien que ce n'est pas celui de Milton. Si on veut donc savoir ce que dit Satan, c'est dans l'original qu'il faut le chercher, ou dans ces vers de M. Delille :

> Chérubins, Séraphins, vous tous dont le grand cœur
> Combattit sans succès, mais non pas sans honneur,
> Ce combat fut affreux, hélas ! tout nous l'atteste,
> Nos revers, nos débris, et ce rachot funeste.

On a pu observer qu'il y a trop de *trop* dans la phrase de M. Salgues; mais pour moi, je me contente de faire remarquer qu'elle a trop le tort de dire le contraire de celle de Milton.

Avant d'abandonner le premier chant, je crois devoir faire une observation qui me semble avoir échappé à tous les traducteurs du Paradis Perdu. Ce poëme renferme beaucoup de vers qui sont évidemment imités des anciens; et j'en ai cité un dont il m'a paru que l'auteur avoit pris l'idée dans Virgile. Il y en a un autre dans lequel je pense qu'on n'a pas assez senti l'intention qu'il a eue d'imiter Homère. C'est celui où il peint le bouclier de Satan :

> His pond'rous shield
> Ethereal temper, massy, large and round.

Ce vers, où les épithètes sont accumulées, et qui en devient aussi pesant que le bouclier même, a été probablement fait à l'imitation de celui dans lequel Homère peint la lance de Minerve.

> Βριθυ, μεγα, στιβαρον, το δ'αμυσι στιχας ανδρων.

Il est peut être fâcheux que M. Delille, en le traduisant, se soit trop abandonné au talent qu'il a de faire des vers toujours coulans et harmonieux. Il en est résulté que son vers ne peint pas si bien que celui de Milton, ce massif et large bouclier. Pour M. Salgues, comme il lui est aussi naturel de faire des phrases lourdes qu'il l'est à M. Delille de produire de beaux vers, il n'a pas mal réussi dans cette occasion : « Satan rejette » dit-il, derrière lui son pesant bouclier, armure vaste et » large, dont l'acier a été trempé dans les cieux. » Mais il y a

Digitized by Google

toujours un peu de caricature dans tout ce que fait cet auteur. Et par exemple *l'armure large*, fait ici une dissonance qui ne rend pas la phrase plus imitative. On pourroit encore lui reprocher d'avoir traduit en huit mots ces deux mots de Milton : *ethereal temper, d'une trempe céleste.*

Passons au second chant. Pour prouver qu'il renferme des fautes aussi remarquables et aussi nombreuses que le premier, je n'aurai que l'embarras de choisir.

Veut-on des expressions extraordinaires, des ces expressions qui n'appartiennent qu'à M. Salgues? Dans ce chant le Démon change ces *sourcils indomptables* en des *sourcils qui se crispent.* Une expression vaut bien l'autre; on voit que l'auteur est toujours égal à lui-même.

Pour terminer l'examen de ce chant, comme j'ai terminé celui du premier, je ferai encore remarquer un contre-sens. Lorsque Satan a déclaré aux Démons la résolution qu'il a prise d'aller lui-même à la découverte de la terre, le courage avec lequel il s'expose aux dangers de cette entreprise, excite une admiration universelle. « Car ajoute Milton, » les Démons » conservent encore quelque sentiment de la vertu, afin que » les hommes dépravés ne puissent pas s'enorgueillir de ces » actions *spécieuses* auxquelles l'ambition seule ou le desir de » la gloire les portent. »

> For neither do the spirits damn'd
> Lose all their virtue; lest bad men should boast
> Their specious deeds on earth, which glory excites
> Or close ambition, etc.

Voici comment M. Salgues a exprimé cette idée : « Ainsi » toute idée de vertu n'est point éteinte dans le cœur des » démons; et *leur conduite est la leçon* de ces hommes pré- » somptueux qui s'enorgueillissent sur la terre de quelques » actions d'éclat, fruit de la vaine gloire et de l'ambition. » On sent combien cela est long, et on le sent d'autant plus que cela ne présente aucun sens. Si la *conduite* des démons *est une leçon*, cette leçon n'est bonne que pour M. Salgues; car il n'y a que lui qui puisse l'entendre.

A mesure que j'avance, je sens toujours plus la nécessité d'être court; je ne m'arrêterai donc point au troisième chant, et je me contenterai de prouver que j'y relèverois, si je voulois, autant de contre-sens et d'inconvenances qu'en un autre. Je ne vais pas chercher ma preuve bien loin; je la trouve au commencement même de ce chant; l'une de ses premières phrases est un contre-sens.

Milton dit que les portes de l'Enfer sont *trois fois triples*;

Digitized by Google

c'est son expression. C'est-à-dire que, selon la traduction de M. Delille,

> Par trois battans d'airain, trois d'un fer indomptable,
> Trois du roc le plus dur, invincibles remparts,
> Qu'un feu toujours brûlant enceint de toutes parts,
> Dieu lui-même forma ces portes éternelles.

Il est clair que tout cela ne fait réellement qu'une seule porte. Mais M. Salgues, qui ajoute à tout, veut que Satan rencontre « *neuf rangs* de portes qui s'opposent à son pas-» sage; trois sont de fer, trois d'airain, trois d'un *roc de dia-» mant* impénétrable, *doublées d'un cercle de feu*. De chaque » côté de ces portes est assis un spectre formidable, etc. » Cette dernière circonstance auroit dû éclairer M. Salgues sur son erreur. Car s'il y a *neuf rangs* de portes, il faut donc dix-huit spectres pour les garder: or, Milton n'en compte que deux. Je n'ai pas besoin de faire observer que c'est aussi le traducteur qui a imaginé de *doubler ces portes d'un cercle*, que Milton s'est contenté de les *entourer de feu*, et qu'enfin la traduction de M. Delile est ici, comme toujours, la plus fidelle des deux.

Si l'ouvrage de M. Salgues annonçoit quelque espèce de mérite ou de talent, son quatrième chant, qui est le troisième du poëme anglais, seroit un de ceux auxquels je m'arrêterois le plus. C'est là que se trouve cette fameuse invocation à la lumière, l'un des plus beaux morceaux de poésie que les modernes aient à opposer aux anciens. C'est donc là qu'un traducteur peut montrer s'il a le talent d'exprimer, sans les affoiblir, les grandes beautés d'un poète. Mais aussi, c'est dans ce même chant que se trouvent les discours que Milton fait tenir au Père Eternel et à son Fils; ces discours si fastidieux par leur longueur, et si peu convenables à ceux qui sont supposés les prononcer! L'auteur du *Paradis Perdu* s'est souvent imposé des tâches bien difficiles; mais celle de faire parler le vrai Dieu, et de le faire parler longuement, et d'une manière qui ne fût point entièrement *choquante*, étoit une tâche impossible à remplir. Les longs discours, quand même ils seroient beaux, ne conviennent qu'à des divinités qui ont les passions, les pensées, les vertus, les défauts des hommes. Si Jupiter et Vénus sont quelquefois éloquens dans Homère et Virgile, c'est qu'ils éprouvent de la colère, des regrets, des desirs, tout ce qui agite l'ame, la bouleverse, et la force, en quelque sorte, de communiquer autour d'elle le mouvement qui l'entraîne. Le Dieu des Chrétiens est impassible: il ne parle donc pas dans le ciel; je ne sais même si on peut dire qu'il agit: il veut, et il est obéi. Mais s'il parloit, son élo-

Digitized by Google

quence ne seroit pas la nôtre; elle nous écraseroit, elle ne nous charmeroit pas. C'est donc en traduisant ces discours que M. Salgues auroit pu nous donner quelques preuves du talent qu'il croit avoir de rendre supportables les détails, les réflexions, les longueurs qui se rencontrent trop souvent dans le *Paradis Perdu;* en un mot, pour employer les expressions de M. Salgues, *ce qu'on a justement reproché à Milton.* Mais son talent, ou pour mieux dire, son art n'est que celui d'accumuler des fautes, et je puis réduire à trois mots tout ce que j'ai à dire de cette partie de sa traduction. Tout ce qui étoit beau dans ce chant, il l'a rendu commun; tout ce qui étoit commun, il l'a fait ennuyeux; tout ce qui étoit long et ennuyeux est devenu, en passant par sa filière, infini et *insupportable.*

Ce n'est pas sans raison qu'en parlant des fautes qu'il accumule, j'ai dit qu'il *a l'art* d'en faire. Il y met du soin : il cherche les occasions d'en commettre; et les occasions ne doivent pas lui manquer, c'est encore lui qui les fait naître. En voici la preuve, que je tire de la traduction de ce chant : le poète veut peindre l'action que le soleil exerce sur toute la nature, et il dit que cet astre, *par ses rayons magnétiques,* met en mouvement tous les globes qui l'environnent : *By his magnetic beam.* Ces quatre mots n'étoient pas difficiles à traduire : il semble qu'on ne pouvoit pas faire de fautes. Mais M. Salgues, selon son usage, a voulu mettre du sien, et, comme toujours, il y a mis une *étourderie.* Il a changé les *rayons magnétiques* en des rayons *électriques :* au moyen de quoi Milton se trouve avoir parlé de l'electricité plus de cinquante ans avant qu'on l'eût découverte. Passons au cinquième chant, qui n'est en effet que le quatrième du Paradis Perdu.

C'est dans ce chant que le poète a versé toutes ses richesses, et qu'il a déployé toutes les ressources de son génie. C'est là qu'on trouve à côté du tableau le plus terrible, le tableau le plus gracieux; et à la suite des pensées les plus énergiques, les images les plus douces, les descriptions les plus séduisantes. L'éloquence moderne a-t-elle rien produit de plus beau que l'apostrophe de Satan au soleil? Et nos poètes descriptifs ont-ils jamais imaginé rien de plus admirable que la description du Paradis terrestre, et sur-tout que les portraits d'Adam et Eve, ces portraits si beaux, si simples, si touchans, que tous nos poètes se sont empressés de traduire, et qui seuls suffiroient peut-être à la gloire de M. Delille, puisqu'il est celui dont la copie approche le plus de la vérité? C'est aussi dans ce chant que se prépare le grand événement

Digitized by Google

qui fait le sujet de tout le poëme. C'est là sur-tout la pensée, la grande pensée qui occupe Milton ; tout le reste n'est qu'accessoire à ce chant : les descriptions brillantes, les portraits gracieux, les images douces échappent au talent du poète ; ce qu'il veut peindre, c'est la ruse infernale du Démon, c'est la chute de l'homme, c'est le grand événement qui va se passer. Le ciel, la terre, l'enfer sont attentifs ; et, au milieu du silence universel, il faut tout-à-coup entendre une *voix* terrible :

O for that warning voice, which he wo saw
The Apocalyps heard cry in heav'n aloud :
Woe to the inhabitants on earth, etc.

Citons la traduction de M. Delille :

O qui fera tonner ces redoutables mots
Qu'entendit dans les cieux l'inspiré de Pathmos,
Ces accens qui, pareils à la foudre qui gronde,
Répétèrent : *Malheur aux habitans du monde !*

Ce début est admirable. Croira-t-on que M. Salgues a trouvé le moyen de le rendre ridicule ? Voici comment il le traduit : « *Où es-tu, voix ?* etc..... » Il n'est pas nécessaire d'aller plus loin : ces premiers mots suffisent pour en juger. Que voulez-vous attendre d'un homme qui, dans un sujet si grand et si terrible, commence par interroger une *voix*, et par lui demander *où elle est.*

Il est donc clair que M. Salgues n'a pas eu le talent de rendre ce qui est noble et imposant dans ce chant de Milton. Mais a-t-il mieux rendu ce qui est gracieux et touchant ? On se doute bien que non ; et je vais mettre mes lecteurs en état d'en juger encore. J'ai cité le portrait d'Adam et Eve, comme ayant excité l'émulation de tous nos poètes qui se sont à l'envi efforcés de l'imiter. M. Salgues a voulu en donner aussi la copie, et il n'en a fait que la caricature. Je me bornerai pour le moment à citer quelques-unes de ses expressions. Si M. Delille dit :

Dans les yeux de l'époux la majesté respire.

M. Salgues, pour varier, dit qu'Adam avoit un *œil sublime.*

Si le poète ajoute :

La chevelure d'Eve, assemblée au hasard,
Couvroit sa belle taille, et de ses tresses blondes
Aux folâtres zéphyrs abandonnoit les ondes.

M. Salgues, qui trouve sans doute ces *tresses* trop communes, veut que les *cheveux* d'Eve..... *se partagent sur sa tête* en

Digitized by Google

grappes *élégantes*; et pour mieux faire encore, *il groupe ces grappes* sur ses épaules.

Je ne pousserai pas plus loin ces observations. Si M. Salgues trouve qu'elles sont trop sévères, il n'a qu'à le dire et à le prouver. Mais dans ce cas, qu'il s'y prenne de manière à ne pas m'obliger de faire un nouvel article sur son ouvrage. Mes notes sont prêtes, et je le prie de bien observer que je ne suis encore arrivé qu'à son cinquième chant.

GUAIRARD.

P. S. Mon nom se trouve plusieurs fois répété dans un article qui a été inséré au Journal des Spectacles. Comme cet article est, d'un bout à l'autre, écrit dans le langage des halles, je n'y ai rien compris, et je me crois dispensé d'y répondre. J'ai seulement entrevu que M. Salgues, au lieu de combattre ce que j'ai dit de sa traduction, s'amuse à réfuter un autre article qu'il m'attribue (et que je n'ai point fait), sur l'ouvrage intitulé *les Amours d'Henri IV*. M. Salgues n'est pas adroit. Quand il seroit vrai (ce qui ne l'est pas) que j'aurois jugé et mal jugé *les Amours d'Henri IV*, qu'est-ce que cela feroit à sa traduction?

Œuvres diverses de M. l'abbé de *Radonvilliers*, de l'Académie française, etc. etc. etc.; précédées du Discours de réception de S. E. M. le cardinal *Maury*, publiées par M. *Noël*, inspecteur-général des études, membre de la Légion-d'Honneur. Trois vol. in-8°., brochés. Prix: 12 fr., et 15 fr. par la poste. A Paris, chez Ange Clo, à l'imprimerie des Sourds et Muets, faub. S. Jacques; et chez *le Normant*.

JAMAIS la France n'a compté tant d'hommes de lettres; c'est un titre devenu si commun aujourd'hui, qu'on le prend sans conséquence, souvent au sortir du collége, quelquefois même, et il y en a des exemples, sans avoir fait les premières études. Mais jamais aussi les littérateurs vraiment instruits n'ont été plus rares. On a pu s'en convaincre dans la dernière séance qui a eu lieu à l'Institut pour la réception de S. E. M. le cardinal Maury. Jamais assemblée publique n'avoit dû réunir, et par l'importance de l'événement, et par l'attrait de la curiosité, un nombre aussi considérable d'hommes éclairés, et versés au moins dans l'histoire de la littérature moderne; et cependant on assure qu'au moment où le récipiendaire rendoit un hommage si éloquent et si mérité aux lumières et aux vertus de son prédécesseur, un grand nombre d'auditeurs se sont demandé: *Qu'étoit-ce que cet abbé de Radon-*

Digitized by Google

villiers ? Seroit-il possible qu'un espace de quinze ans, quoique rempli d'événemens d'une toute autre importance, nous eût rendus tellement étrangers à tous les souvenirs, que dans une assemblée composée de gens de lettres et d'amateurs, on fût obligé de ressusciter, pour ainsi dire, la mémoire d'un membre de l'Académie française, d'un savant chargé d'une des plus nobles fonctions de l'Etat, d'un écrivain auteur d'un ouvrage estimé, publié depuis plus de trente ans ? J'avouerai bien que cet ouvrage n'étoit pas de nature à jeter un grand éclat, sur-tout dans le temps où il a paru. La décadence, à cette époque, étoit assez avancée pour qu'on ne réveillât plus guère le goût blasé du public qu'à l'aide de productions frivoles et licencieuses, comme les mœurs, ou de déclamations emphatiques sur les matières politiques et religieuses. Autre temps, autre erreur : nous sommes rassasiés avec quelque raison, des systèmes politiques; et il seroit difficile de se faire lire aujourd'hui en traitant ces matières, à moins d'écrire comme Montesquieu, ou M. de Bonald; mais on est encore bien venu à pousser jusqu'à la puérilité les observations sur les dernières ramifications des sciences physiques; et il y a vingt ramasseurs d'herbes et de cailloux, autant de prosecteurs d'amphithéâtres, et de préparateurs de laboratoires de chimie plus connus que le véritable savant dont nous annonçons les Œuvres. Cette observation qui aura dû frapper, à son retour en France, un esprit aussi juste et aussi étendu que M. le cardinal Maury, n'aura pas peu contribué, sans doute, à lui faire sentir la nécessité d'entrer, à l'occasion d'un littérateur presqu'oublié, dans des développemens, qu'à une autre époque il eût sans doute beaucoup abrégés. D'ailleurs, si le livre déjà connu *de la Manière d'apprendre les Langues* suffisoit pour prouver que l'abbé de Radonvilliers étoit digne de tenir son rang parmi l'élite des gens de lettres ses contemporains, plus d'un ouvrage estimable, qui n'existoit encore que pour les dépositaires de ses manuscrits, devoit confirmer l'opinion avantageuse de ses talens; et son panégyriste étoit comptable envers l'Académie de la révélation de tous les titres que cet ancien membre avoit à l'estime de son corps. M. le cardinal Maury ne s'est pas contenté de payer à sa mémoire ce tribut d'éloges, qui étoit pour le récipiendaire une sorte d'obligation : il n'a rien épargné pour mettre le public à même de prononcer sur sa légitimité : et la réunion des Œuvres diverses de l'abbé de Radonvilliers, publiées par un homme de lettres qui occupe dignement une des premières places de l'instruction publique, justifiera, nous n'en doutons pas, tout ce qu'a dû promettre un suffrage d'un si grand poids.

Digitized by Google

Cette collection est un vrai présent fait aux humanistes, à tous ceux qui font quelque cas de l'instruction solide et des idées justes et saines exprimées avec clarté, simplicité et élégance. Elle offre même, par le mélange des fragmens qui y sont réunis, une lecture aussi variée qu'instructive. Nous suivrons, pour le faire connoître, l'ordre observé par l'éditeur dans la distribution des ouvrages qui la composent.

Le premier volume, outre le discours de M. le cardinal, qui sert comme d'introduction à tout l'ouvrage, renferme le livre devenu très-rare *de la Manière d'apprendre les Langues*, le premier titre de gloire de l'auteur, et des notices très-détaillées et très-curieuses sur les ouvrages qui ont des rapports de ressemblance avec celui de l'abbé de Radonvilliers, et sur les méthodes d'enseignement suivies dans les célèbres écoles de Bordeaux et de Toulouse, au commencement du XVI^e^ siècle; le second contient différens opuscules, tels que des fables, des contes de fées, et autres fictions, composées à l'imitation de celles de Fénélon, pour l'instruction des enfans de France; des lettres sur la religion, des discours académiques, et une traduction en prose des trois premiers livres de l'Enéide; le troisième est rempli tout entier par une traduction complète de *Cornelius Nepos*, la seule bonne que nous ayons enfin dans notre langue de cet écrivain célèbre, par l'élégante urbanité de son style. *La Manière d'apprendre les Langues* n'étoit pas un ouvrage tout-à-fait neuf pour le fond des idées, et je ne sais si, dans une pareille matière, ce n'est pas déjà l'indice d'un très-bon esprit dans l'auteur, que d'avoir su se garantir de la manie de l'innovation, au moment même où il confirmoit par de nouveaux développemens un système remis depuis peu à la mode, par le succès de la nouvelle méthode de M. du Marsais. On se convaincra en effet, en lisant son livre, qu'il a plutôt rectifié qu'appuyé les idées de ce grammairien, et qu'il n'adopte sa méthode qu'avec toutes les modifications et les restrictions qui peuvent en faire tolérer l'usage. Il s'en faut de beaucoup que la version interlinéaire renouvelée des Grecs ou plutôt de quelques hellénistes du seizième siècle, suffise, comme l'ont prétendu quelques enthousiastes, pour procurer l'intelligence complète des langues, et sur-tout des langues mortes. Il est étonnant même qu'un aussi bon esprit que du Marsais n'ait pas senti les inconvéniens qu'elle offroit, sur-tout pour les écoles publiques, en s'y bornant exclusivement comme il le conseille. Le principe sur lequel il fonde son système, que la connoissance d'une langue consiste uniquement dans la science des mots, est d'une fausseté qui a dû frapper un humaniste aussi éclairé que l'abbé de Radonvilliers.

Digitized by Google

élevé à l'école du goût, et nourri des beautés des anciens, par ce père Porée qui a donné à la littérature de si brillans élèves. Aussi a-t-il eu soin de mêler sagement les observations sur le style aux remarques de pure grammaire, et cette seule considération me semble devoir mettre son livre fort au-dessus du petit traité de Dumarsais, capable par sa sécheresse rebutante d'étouffer le germe du goût dans les esprits les plus heureusement disposés. Quiconque est un peu versé dans ces matières ne croira jamais que l'intelligence des langues soit une opération purement machinale, comme l'ont assuré quelques-uns des partisans de ce système, et sur-tout l'un de ses plus infatigables propagateurs qui croyoit aussi l'avoir inventé, *Luneau de Boisgermain*, le même qui a barbouillé de ses commentaires une édition de Racine. Il avoit une confiance aveugle dans l'efficacité merveilleuse de cette méthode : il prétendoit qu'il n'étoit pas même nécessaire de chercher à comprendre en lisant; qu'on pouvoit parcourir de cette manière le tiers d'un volume, et qu'on n'arrivoit point à la fin sans comprendre le texte, même indépendamment de la version : au reste, les beautés de la composition et du style lui étoient tellement indifférentes, qu'il se vantoit d'avoir traduit le Paradis Perdu pour remédier à des insomnies dont il étoit tourmenté.

On voit bien que l'abbé de Radonvilliers ne pouvoit avoir rien de commun avec un pareil artisan : et sa longue expérience dans l instruction publique lui avoit trop appris à connoître la marche naturelle de l'esprit, pour qu'il ne sentît pas la nécessité de mêler quelqu'agrément à la sécheresse didactique. On s'en convaincra encore davantage en lisant les trois discours qu'il prononça à l'Académie Française dans des circonstances qui leur donnent, indépendamment du mérite de l'exécution, un grand intérêt de curiosité. Il avoit à apprécier dans le premier le talent de Marivaux, à qui il succédoit, devant une assemblée dépositaire et conservatrice des principes du goût, et se trouvoit, quoique panégyriste obligé, dans la nécessité de mettre de sages restrictions à l'opinion exagérée qu'une nation voisine s'étoit faite du mérite de cet écrivain plus maniéré qu'original. Il mit dans cet éloge autant de réserve qu'il déploya de franchise et d'abandon dans les louanges qu'il donna à M. Delille, à qui le mérite supérieur de sa traduction des Géorgiques venoit d'ouvrir les portes de l'Académie.

Mais un chef-d'œuvre d'adresse oratoire, c'est la manière dont il se tira de l'éloge de Voltaire, lorsqu'en qualité de directeur, il répondit au discours de M. Ducis, qui venoit prendre sa place. On sent combien la position étoit délicate

Digitized by Google

pour un homme de son état, et dont les opinions religieuses étoient connues de l'Académie et du public même : placé, pour ainsi dire, entre sa conscience et les convenances, qu'on mettoit alors au rang des devoirs, il satisfit également à ce qu'il devoit à l'une et aux autres, et peut-être même dut-il à ces entraves autant qu'à son caractère, la mesure, la justesse et la gravité qu'il mit dans l'hommage qu'il rendit aux talens et aux lumières du grand écrivain, tout en blâmant l'abus qu'il en avoit fait trop souvent pour sa gloire. Jamais peut-être Voltaire n'a été mieux apprécié. La plupart des autres écrivains n'en ont parlé que dans le délire de l'enthousiasme, ou avec la fureur du dénigrement. L'abbé de Radonvilliers seul, semble l'avoir jugé avec cette impartialité qui inspire la confiance. Un passage suffira pour faire connoître l'idée qu'il s'étoit faite de son talent :

« Lorsque la nature (dit-il), destine un poète à l'immortalité, parmi les belles qualités dont elle se plait à l'enrichir, » elle en choisit une qu'elle semble préparer avec plus de » soin, et qu'elle répand dans son ame d'une main plus libérale. » Ainsi, elle doua Homère du génie de l'invention : personne » ne l'égala jamais pour l'abondance et la variété des idées. » Ainsi, elle doua Virgile d'un jugement exquis : personne » ne sut jamais comme lui dire toujours ce qu'il convient, » et ne rien dire de plus. Rappelez-vous tous les poètes qui » jouissent de l'immortalité; il n'en est aucun que vous ne » reconnoissiez sur-le-champ à cette qualité dominante qui » fait son caractère distinctif, et pour ainsi dire sa physionomie. Pour ne point sortir de notre nation, vante-t-on » dans un poète la vigueur de l'ame, les sentimens sublimes? » c'est Corneille : la sensibilité du cœur, le style tendre et » harmonieux? c'est Racine : la molle facilité, la négligence aimable? c'est La Fontaine : la raison parée des ornemens de la poésie? c'est Despréaux : la verve, l'enthousiasme? c'est Rousseau : les crayons noirs, les peintures » effrayantes? c'est Crébillon : le coloris qui donne aux » pensées, aux sentimens, aux images un éclat éblouissant? » c'est Voltaire : il a traité en vers toutes sortes de sujets. » Vous admirez dans les uns des pensées nobles et élevées, » dans les autres des pensées fines et délicates; tantôt le feu » du génie, tantôt la chaleur du sentiment; enfin, toutes les » beautés qui font aimer les bons vers. C'est par-là qu'il est » poète; mais partout, et quel que soit son sujet, vous admirez la couleur brillante dans laquelle il trempe son » pinceau : c'est par-là qu'il est Voltaire. Cette magie d'un » style pur, clair, étincelant, est le don propre qu'il a reçu

Digitized by Google

» de la nature, le trait qui le caractérise, l'augure de son » immortalité. »

Si l'on fait attention au tour, aux expressions dont l'orateur se sert, on sentira que le morceau est d'autant plus adroit, que sous les formes de l'éloge il renferme une critique très-fine des brillants défauts du poète.

On ne lira pas les fragmens de Lettres sur la Religion, sans regretter que l'abbé de Radonvilliers n'ait point achevé l'ouvrage qu'elles semblent annoncer, que le reste ait échappé aux recherches de l'éditeur. C'est là sur-tout qu'il me semble avoir très-heureusement imité la manière, le ton doux et insinuant de Fénélon, et cette élégante simplicité qui met à la portée du commun des esprits les questions les plus élevées de la métaphysique. Il est moins heureux dans les fictions qu'il a composées, aussi à l'imitation de ce grand homme, pour l'éducation des princes. Elles ont le défaut de ressembler à tout ce qu'on connoît dans ce genre; quelques-unes même sont d'une pauvreté d'invention qui auroit dû peut-être les faire exclure du Recueil : telles que celle où il fait sortir une carpe du canal pour lui rendre compte des progrès de son élève, et les gazettes supposées où il consigne ce qu'il a pu faire de bien ou de mal. Mais on retrouvera avec plaisir l'excellent humaniste, l'écrivain élégant, dans les traductions qui remplissent la moitié du second volume et le troisième. On distinguera sur-tout dans le second livre de l'Enéide la rapidité noble et nombreuse du style avec lequel il a rendu la description du sac de Troie. Cette nouvelle tentative pour faire passer dans notre langue les beautés du plus parfait de tous les poètes, offrira un objet de comparaison de plus à ceux qui aiment à étudier ce grand modèle, non-seulement dans l'original, mais encore dans les copies qu'en ont faites les meilleurs maîtres.

De Virgile à *Cornelius Nepos* il y a loin; on se tromperoit cependant si l'on croyoit que la traduction de ce dernier fût beaucoup plus aisée que celle du poète. Il faut que le mérite du style soit porté à un point de perfection très-éminent chez lui, puisque, malgré le peu d'instruction qu'on peut retirer de sa lecture, il a mérité cependant les suffrages des juges les plus distingués de son temps, et est resté après tant de siècles au rang des classiques. C'est un auteur d'autant plus difficile à rendre, que son mérite principal consiste dans cette simplicité élégante que les Romains appeloient urbanité : mot qui répondoit à peu-près dans leur langue à l'atticisme des Grecs. Il est, comme Phèdre et La Fontaine, le livre de l'enfance et celui de l'âge mûr; on y

Digitized by Google

revient par cet attrait qui ramène aux beautés naïves; et pour tout dire en un mot, c'est de tous les historiens latins celui dont le style se rapproche le plus du style inimitable des commentaires de César. Sa vie d'*Atticus* sur-tout, est un morceau vraiment achevé. On avoit déjà essayé de la traduire, mais sans succès. La traduction qu'on en offre aujourd'hui, aussi fidelle qu'élégante eût été seule capable de faire un titre littéraire à M. l'abbé de Radonvilliers; mais sa gloire lui suffit, et il faut rendre à chacun ce qui lui appartient: M. Noël, éditeur des Œuvres, est en très-grande partie, si non en totalité, l'auteur de cette traduction, qui n'est pas un des moindres ornemens de la collection. Cet homme de lettres, avantageusement connu depuis long-temps et par des succès à l'Académie française, et par différens ouvrages où l'érudition des recherches est encore relevée par l'élégance et la correction du style, ne s'est pas borné à semer de notes instructives les Œuvres que nous annonçons, et à remplir les lacunes qui pouvoient se trouver dans les manuscrits; il y a joint, par un trait de modestie assez rare, un ouvrage qui pouvoit se passer, pour réussir, du voisinage de ceux de l'abbé de Radonvilliers, mais qui donne aux trois volumes un nouveau prix, en complétant cette suite de travaux estimables.

L***.

VARIÉTÉS.

LITTÉRATURE, SCIENCES, ARTS, SPECTACLES, NOUVELLES LITTÉRAIRES.

On lit dans un de nos journaux l'article suivant:

« On dit que Sa Majesté, malgré les hauts intérêts qui occupent sa pensée, a daigné accorder une attention particulière au rapport de la commission de l'Institut, relatif au monument à élever sur l'ancien emplacement de la Madelaine. Un des traits qui caractérisent ce prince étonnant, c'est que, dans un choix difficile pour combiner la valeur des projets avec le dispositif de son décret, il a adopté l'avis le plus juste, et a saisi de lui-même la conception la plus brillante.

» Le décret offroit effectivement deux conditions qui ont dû embarrasser autant les concurrens que les juges. On exigeoit 1°. que l'on employât ce qui existe de l'ancien édifice; 2°. que la dépense n'excédât pas trois millions. Une difficulté insoluble attachée à la première de ces clauses, étoit le vice

Digitized by Google

inhérent au dessin de l'église projetée pour être transformée en un monument qui devoit avoir un style et un caractère différent de celui qui convient à un temple chrétien (1). La difficulté attachée à la deuxième condition étoit que le devis de l'édifice de la Madelaine s'élevoit à une somme presque quadruple de celle qui étoit allouée pour la construction nouvelle.

» M. Beaumont avoit toutefois vaincu au moins une de ces difficultés. Il s'étoit conformé, aussi exactement que cela pouvoit être, aux indications du programme. Ce travail annonce un talent utile, et que Sa Majesté a apprécié en accordant à cet artiste estimable une forte indemnité.

» M. Vignon avoit quitté la route tracée par le programme. Son projet d'un temple à jour est une belle conception, en ce qu'elle s'adapte heureusement au sujet, et retrace le faire des anciens, sur-tout dans les monumens allégoriques. Mais la commission, subordonnée aux formes légales, devoit nécessairement exclure ce projet, et donner, ainsi qu'elle l'a fait, à celui de M. Beaumont une préférence, méritée d'ailleurs par d'autres motifs.

» Sa Majesté a abrogé, dit-on, les clauses qui gênoient l'imagination des coucurrens en rétrécissant une idée qui fut primitivement la sienne. Elle a adopté le projet de M. Vignon. On dit que ce jeune artiste étoit destiné d'abord à la carrière du barreau, et qu'entraîné par un goût d'inspiration, il avoit embrassé depuis peu celle des arts. Il est remarquable que les plus beaux des monumens de la capitale, le Louvre, et le Temple de l'Honneur auront été conçus par des auteurs qui n'étoient pas consacrés primitivement à l'art dans lequel ils ont donné des productions dignes de la postérité. (2). »

—Thomassin, le plus ancien acteur du Théâtre de l'Opéra-Comique, est mort, il y a quelques jours, à Paris, dans un âge fort avancé, et dans un état d'indigence absolue.

— Madame Catalani n'a pas encore renouvelé son engagement avec les directeurs de l'Opéra de Londres. Elle deman-

(1) Il convient d'observer aussi qu'un temple surmonté d'un dôme eût amené des comparaisons désavantageuses avec les églises de Saint-Pierre, de Sainte-Geneviève, etc.

(2) Il reste une incertitude, ou un souhait de plus à former. Quelles seront les dimensions de la place destinée à entourer ce monument ? car il n'est point de monument sans une place dont l'étendue égale la hauteur de l'édifice. La netteté du sol fait apercevoir ce défaut dans un grand nombre des monumens de Paris. L'organe visuel ne peut pas apprécier les proportions, et jouir, sans être fatigué, de l'aspect d'un objet quelconque, si l'œil fait avec l'horizon un angle qui excède la huitième partie du cercle.

Digitized by Google

doit d'abord 5000 livres sterling. Les directeurs ont hésité quelque temps à souscrire une condition aussi onéreuse. Cependant ils ont fini par consentir. Alors madame Catalani a dit vouloir 5000 guinées, et non pas 5000 livres sterling. Nouvelle hésitation, nouveau consentement, et aussitôt nouvelles prétentions. Madame Catalani, après avoir pris les ordres de son mari, a exigé cent guinées pour chaque semaine écoulée en pourparlers, et a menacé d'en exiger 200 pour chacune de celles qu'on laisseroit passer encore sans conclure avec elle, ce qui, dit-on, porteroit déjà les honoraires de cette chanteuse à 6000 guinées, sans compter un bénéfice! On ne doute pas que les directeurs ne finissent par accepter les conditions.

— D'après le calcul du célèbre astronome, M. Seyffer, la nouvelle planète découverte par M. le docteur Olbers, à Brême, est éloignée du soleil de 49 1/2 millions de milles (84 1/4 millions de lieues), et elle finit sa période en 1321 jours 1/2. Ce calcul se trouve confirmé par les observations d'autres astronomes.

NOUVELLES POLITIQUES.

New-Yorck, 29 mars.

Les nègres et les mulâtres sont en guerre ouverte. Depuis que les mulâtres ont tué Dessalines, ils ont voulu changer la nature du gouvernement de Saint-Domingue; ils ont voulu passer à la république, singeant la constitution américaine, c'est-à-dire, lui donnant pour chef un président électif, tous les ans, comme ici: ils avoient nommé Christophe président, en résidence au Port-au-Prince. Christophe se méfiant sans doute de l'intention des mulâtres, qui auroient voulu l'avoir loin du Cap et s'en défaire, a marché contre eux, et a attaqué le Port-au-Prince; mais n'ayant pu parvenir à s'en rendre maître, il s'est retiré au Cap avec son armée, et y a établi une constitution républicaine à sa manière, ne différant que très-peu de celle des mulâtres, et de-là il a lancé une proclamation contre ceux-ci, et ils ont répondu par une autre dont je vous envoie copie; ci-joint quelques fragmens de leur constitution. Quant à la proclamation de Christophe, on la lit dans les gazettes anglaises; elle ne roule absolument que sur l'imputation qu'il fait aux mulâtres d'avoir été cause du massacre des blancs; il dit que les crimes de Dessalines doivent être imputés à eux seuls. D'ailleurs, on voit, par

Digitized by Google

la proclamation des mulâtres, sur quoi roule celle de Christophe, puisqu'elle en est la réponse.

LIBERTÉ. ÉGALITÉ.

RÉPUBLIQUE D'HAYTI.

Acte du Sénat.

Le sénat ayant pris connoissance d'une proclamation du général Christophe, en date du 14 janvier, dans laquelle il cherche à égarer l'opinion des étrangers, et détruire la confiance qui est due au gouvernement;

Considérant que le général Christophe a fait incendier la plaine du Cul-de-Sac; qu'il a attaqué, le 1^er^ de ce mois, à force ouverte, la ville du Port-au-Prince, où réside le sénat, et sous les remparts de laquelle il a fait ruisseler le sang d'une infinité de malheureux qu'il avoit égarés, et que loin de renoncer à ses projets destructeurs, il persiste de plus en plus dans la révolte, en méconnoissant l'autorité nationale;

Considérant que tous les écrits de ce général, remplis des plus grossiers mensonges et des plus infâmes calomnies, ne tendent qu'à désunir les citoyens et à les armer les uns contre les autres, annoncent clairement son intention de sacrifier une partie de la population de la république, afin de pouvoir plus aisément régner sur l'autre;

Considérant qu'il a voulu avilir la nation en cherchant à rejeter sur elle ses propres crimes et ceux de Dessalines;

Considérant que le délai prescrit par la constitution (article CVIII, titre VII) pour l'acceptation des fonctions de président étant expiré, ce motif étoit déjà suffisant pour prononcer sa destitution;

Considérant enfin que d'après la déclaration de plusieurs étrangers, le général Christophe, au lieu de profiter de la clémence du sénat, a proposé au général Ferrand, commandant pour la France à Santo-Domingo, de se joindre à lui pour réduire les départemens de l'ouest et du sud de cette île, et y rétablir par conséquent le despotisme et l'esclavage;

Arrête ce qui suit:

Art. I^er^. Henri Christophe, ci-devant général en chef, est destitué de toutes fonctions civiles et militaires.

II. Tous généraux, officiers et militaires de tous grades, tous fonctionnaires publics, et généralement tous les citoyens sont dégagés de l'obéissance qu'ils lui devoient.

III. La personne de Henri Christophe est mise hors de la loi, et le sénat invite tous les citoyens à courir sus.

IV. Amnistie est accordée à tous ceux qui se rangeront sous

Digitized by Google

les bannières de la république, et qui contribueront à rétablir la liberté.

Les généraux, officiers et fonctionnaires publics conserveront leurs grades.

Au Port-au-Prince, le 27 janvier 1807, an 4 de l'indépendance.

Le secrétaire (vu la vacance de la présidence) ordonne que l'acte du sénat ci-dessus, soit publié et exécuté, et qu'il soit revêtu du sceau de la république. *Signé* B. BLANCHET.

Extrait de la constitution.

Le président est élu pour quatre ans et peut être toujours réélu; il a 24 mille dollars d'appointemens. Le sénat est composé de vingt-quatre membres élus pour trois, six et neuf ans; tous les trois ans un tiers sortira, il sera remplacé par le même nombre. L'appointement de chaque sénateur est de 4 dollars par jour.

Art. XXVII de la constitution. Aucun blanc, quelle que soit sa nation, ne pourra mettre le pied sur le territoire de la république à titre de maître ou propriétaire.

Art. XXVIII. Sont reconnus haïtiens les blancs qui font partie de l'armée, ceux qui exercent des fonctions publiques, et ceux qui sont admis dans la république à la publication de la présente constitution.

Baltimore, 21 avril.

Le *Daily Advertiser* annonce qu'à la suite d'une séance tenue au Port-au-Prince le 10 mars, le général Pétion a été nommé président de la république d'Haïti.

PARIS, *vendredi 12 juin.*

— Hier, à trois heures après-midi, en exécution des ordres de S. M. l'EMPEREUR et ROI, S. A. S. Mgr. le prince archi-chancelier de l'Empire, s'est rendu au Sénat. S. A. S. a été reçue avec le cérémonial ordinaire, et ayant pris séance, a dit :

Messieurs,

Je vous apporte un message de S. M. l'EMPEREUR et ROI, et des lettres-patentes données le 28 mai dernier au camp impérial de Finckenstein. Ces lettres confèrent le titre héréditaire de duc de Dantzick, à M. le maréchal Lefebvre, prétcur du Sénat. Le message ajoute encore à cette haute distinction, par l'exposition noble et touchante des motifs qui l'ont déterminée. La carrière militaire de M. le maréchal

Digitized by Google

Lefebvre, depuis long-temps illustrée, sera à jamais mémorable par le siége de Dantzick, et par le brillant succès qui l'a terminé. S. M. ne pouvoit récompenser d'une manière plus digne d'elle, d'anciens et de nombreux services, en même temps qu'elle prépare de justes sujets d'émulation à ceux qui doivent un jour succéder à la dignité que M. le maréchal Lefebvre vient de recevoir.

Il a ensuite été fait lecture des pièces suivantes:

Message de S. M. l'Empereur et Roi.

Sénateurs,

« Par nos décrets du 30 mars de l'année 1806, nous avons » institué des duchés pour récompenser les grands services » civils et militaires, qui nous ont été ou qui nous seront » rendus, et pour donner de nouveaux appuis à notre trône, » et environner notre couronne d'un nouvel éclat.

» C'est à nous à songer à assurer l'état et la fortune des » familles qui se dévouent entièrement à notre service, et » qui sacrifient constamment leurs intérêts aux nôtres. Les » honneurs permanens, la fortune légitime, honorable et » glorieuse que nous voulons donner à ceux qui nous rendent » des services éminens, soit dans la carrière civile, soit dans » la carrière militaire, contrasteront avec la fortune illégi- » time, cachée, honteuse de ceux qui, dans l'exercice de leurs » fonctions, ne chercheroient que leur intérêt, au lieu d'avoir » en vue celui de nos peuples et le bien de notre service. Sans » doute, la conscience d'avoir fait son devoir, et les biens » attachés à notre estime, suffisent pour retenir un bon Fran- » çais dans la ligne de l'honneur; mais l'ordre de notre société » est ainsi constitué, qu'à des distinctions apparentes, à une » grande fortune sont attachés une considération et un éclat » dont nous voulons que soient environnés ceux de nos sujets, » grands par leurs talens, par leurs services et par leur carac- » tère, ce premier don de l'homme.

» Celui qui nous a le plus secondé dans cette première » journée de notre règne, et qui, après avoir rendu des ser- » vices dans toutes les circonstances de sa carrière militaire, » vient d'attacher son nom à un siége mémorable où il a » déployé des talens et un brillant courage, nous a paru » mériter une éclatante distinction. Nous avons aussi voulu » consacrer une époque si honorable pour nos armes, et par » les lettres-patentes dont nous chargeons notre cousin l'archi- » chancelier de vous donner communication, nous avons créé » notre cousin le maréchal et sénateur Lefebvre, duc de » Dantzick. Que ce titre porté par ses descendans leur retrace » les vertus de leur père, et qu'eux-mêmes ils s'en recon- » noissent indignes, s'ils préféroient jamais un lâche repos

Digitized by Google

» et l'oisiveté de la grande ville aux périls et à la noble pous-
» sière des camps, si jamais leurs premiers sentimens cessoient
» d'être pour la patrie et pour nous. Qu'aucun d'eux ne
» termine sa carrière sans avoir versé son sang pour la gloire
» et l'honneur de notre belle France; que dans le nom qu'ils
» portent ils ne voient jamais un privilège, mais des devoirs
» envers nos peuples et envers nous. A ces conditions, notre
» protection et celle de nos successeurs les distinguera dans
» tous les temps.

» Sénateurs, nous éprouvons un sentiment de satisfaction
» en pensant que les premières lettres-patentes qui, en con-
» séquence de notre sénatus-consulte du 14 août 1806, doivent
» être inscrites sur vos registres, consacrent les services de
» votre préteur.

» Donné en notre camp impérial de Finckenstein, le
» 28 mai 1807. » *Signé*, NAPOLEON.

*Lettres-patentes de S. M. l'*EMPEREUR *et* ROI.

NAPOLEON, PAR LA GRACE DE DIEU ET LES CONSTITUTIONS DE LA RÉPUBLIQUE, EMPEREUR DES FRANÇAIS, à tous présens et à venir, salut:

Voulant donner à notre cousin le maréchal et sénateur Lefebvre, un témoignage de notre bienveillance, pour l'attachement et la fidélité qu'il nous a toujours montrés, et reconnoître les services éminens qu'il nous a rendus le premier jour de notre règne, qu'il n'a cessé de nous rendre depuis, et auxquels il vient d'ajouter encore un nouvel éclat par la prise de la ville de Dantzick; desirant de plus, consacrer par un titre spécial le souvenir de cette circonstance mémorable et glorieuse, nous avons résolu de lui conférer, et nous lui conférons, par les présentes, le titre de *Duc de Dantzick*, avec une dotation en domaines situés dans l'intérieur de nos Etats. Nous entendons que ledit duché de Dantzick soit possédé par notre cousin le maréchal et sénateur Lefebvre et transmis héréditairement à ses enfans mâles, légitimes et naturels, par ordre de primogéniture, pour en jouir en toute propriété, aux charges et conditions, et avec les droits, titres, honneurs et prérogatives attachés aux duchés par les constitutions de l'Empire; nous réservant, si sa descendance masculine, légitime et naturelle venant à s'éteindre, ce que Dieu ne veuille, de transmettre ledit duché à notre choix et ainsi qu'il sera jugé convenable par nous ou nos successeurs pour le bien de nos peuples et l'intérêt de notre couronne.

Nous ordonnons que les présentes lettres-patentes soient communiquées au Sénat pour être transcrites sur ses registres.

Ordonnons pareillement qu'aussitôt que la dotation défi-

Digitized by Google

nitive du duché de Dantzick aura été revêtue de notre approbation, l'état détaillé des biens, dont elle se trouvera composée, soit, en exécution des ordres donnés à cet effet par notre ministre de la justice, inscrit au greffe de la cour d'appel dans le ressort de laquelle l'habitation principale du duché sera située, et que la même inscription ait lieu au bureau des hypothèques des arrondissemens respectifs, afin que la condition desdits biens résultant des dispositions du sénatus-consulte du 14 août 1806, soit généralement reconnue, et que personne ne puisse en prétendre cause d'ignorance.

Donné en notre camp impérial de Finckenstein, le 28 mai 1807. *Signé* NAPOLÉON.

Après la lecture de ces pièces, le Sénat a pris l'arrêté suivant :

Le Sénat-Conservateur, après avoir entendu la lecture d'un message de S. M. l'Empereur et Roi, daté du camp impérial de Finckenstein, le 28 mai 1807, et de lettres-patentes sous la même date, par lesquelles S. M. a conféré à M. le maréchal sénateur Lefebvre, préteur du Sénat, le titre héréditaire de Duc de Dantzick, avec une dotation en domaines situés dans l'intérieur de la France, lesdits message et lettres-patentes apportés aujourd'hui au Sénat par S. A. S. le prince archi-chancelier de l'Empire; délibérant sur les communications qui viennent de lui être faites à cet égard par le prince archi-chancelier, arrête :

1°. Que le message de S. M. et les lettres-patentes jointes audit message, seront transcrits sur les registres du Sénat, et déposés dans ses archives; 2°. Que le président ordinaire du Sénat, est chargé d'adresser à S. M., l'expression des sentimens d'amour et de respect dont le sénat est pénétré pour son auguste personne, celle de la reconnoissance que lui inspire la faveur signalée dont S. M. vient d'honorer M. le maréchal sénateur Lefebvre; 3°. Que M. le président est pareillement chargé d'écrire à M. le maréchal sénateur Lefebvre, pour le féliciter, au nom du sénat, sur le témoignage éclatant qu'il vient de recevoir des bontés de S. M. 4°. Que les pièces communiquées au sénat par le prince archichancelier de l'Empire, le discours de S. A. S. et le procès-verbal de la séance de ce jour, seront imprimés.

— On écrit de Constantinople que S. Ex. M. le général Sébastiani a eu le malheur de perdre son épouse, qui est morte des suites de son premier accouchement. Mad. Sébastiani étoit fille de M. de Coigny, ancien colonel-général des dragons : elle n'étoit mariée que depuis un an.

Digitized by Google

— S. A. Em. M. le cardinal Fesch, grand-aumônier de France, est arrivé avant-hier à Paris. On assure que c'est pour les obsèques du prince Royal de Hollande, qui sera porté à Saint-Denis prochainement.

LXXVII^e BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Finkenstein, le 29 mai 1807.

Dantzick a capitulé. Cette belle place est en notre pouvoir. Huit cents pièces d'artillerie, des magasins de toute espèce, plus de 500,000 quintaux de grains, des caves considérables, de grands approvisionnemens de draps et d'épiceries, des ressources de toute espèce pour l'armée, et enfin une place forte du premier ordre appuyant notre gauche, comme Thorn appuie notre centre, et Prag notre droite; ce sont les avantages obtenus pendant l'hiver, et qui ont signalé les loisirs de la Grande-Armée; c'est le premier, le plus beau fruit de la victoire d'Eylau. La rigueur de la saison, la neige qui a souvent couvert nos tranchées, la gelée qui y a ajouté de nouvelles difficultés, n'ont pas été des obstacles pour nos travaux. Le général Lefebvre a tout bravé. Il a animé d'un même esprit les Saxons, les Polonais, les Badois, et les a fait marcher à son but. Les difficultés que l'artillerie a eu à vaincre étoient considérables. Cent bouches à feu, 5 à 600 milliers de poudre, une immense quantité de boulets ont été tirés de Stetin et des places de la Silésie. Il a fallu vaincre bien des difficultés de transports, mais la Vistule a offert un moyen facile et prompt. Les marins de la garde ont fait passer les bateaux sous le fort de Graudentz avec leur habileté et leur résolution ordinaires. Le général Chasseloup, le général Kirgener, le colonel Lacoste, et en général tous les officiers du génie, ont servi de la manière la plus distinguée. Les sapeurs ont montré une rare intrépidité. Tout le corps d'artillerie commandé par le général Lariboissière, a soutenu sa réputation. Le 2^e régiment d'infanterie légère, le 12^e et les troupes de Paris, le général Schramm et le général Puthod se sont fait remarquer. Un journal détaillé de ce siége sera rédigé avec soin. Il consacrera un grand nombre de faits de bravoure dignes d'être offerts comme exemples et faits pour exciter l'enthousiasme et l'admiration.

Le 17, la mine fit sauter un blockhausen de la place d'armes du chemin couvert. Le 19, la descente et le passage du fossé furent exécutés à sept heures du soir. Le 21, le maréchal Lefebvre ayant tout préparé pour l'assaut, en y montoit, lorsque le colonel Lacoste, qui avoit été envoyé le matin dans la place pour affaires de service, fit connoître que le général Kalkreuth demandoit à capituler aux mêmes conditions qu'il

Digitized by Google

avoit autrefois accordées à la garnison de Mayence. On y consentit. Le Hakelsberg auroit été enlevé d'assaut sans une grande perte, mais le corps de place étoit encore entier; un large fossé rempli d'eau courante offroit assez de difficultés pour que les assiégés prolongeassent leur défense pendant une quinzaine de jours. Dans cette situation, il a paru convenable de leur accorder une capitulation honorable.

Le 27, la garnison a défilé, le général Kalkreuth à sa tête. Cette forte garnison, qui d'abord étoit de 16,000 hommes, est réduite à 9000, et sur ce nombre 4000 ont déserté. Il y a même des officiers parmi les déserteurs. « Nous ne voulons » pas, disent-ils, aller en Sibérie. » Plusieurs milliers de chevaux d'artillerie nous ont été remis, mais ils sont en fort mauvais état. On dresse en ce moment les inventaires des magasins. Le général Rapp est nommé gouverneur de Dantzick.

Le lieutenant-général russe Kamenski, après avoir été battu le 15, s'étoit acculé sous les fortifications de Weischelmunde; il y est demeuré sans oser rien entreprendre, et il a été spectateur de la reddition de la place. Lorsqu'il a vu que l'on établissoit des batteries à boulets rouges pour brûler ses vaisseaux, il est monté à bord et s'est retiré. Il est retourné à Pillau.

Le fort de Weischelmunde tenoit encore. Le maréchal Lefebvre l'a fait sommer le 26; et pendant que l'on régloit la capitulation, la garnison est sortie du fort et s'est rendue. Le commandant abandonné s'est sauvé par mer; ainsi nous sommes maîtres de la ville et du port de Dantzick. Ces événemens sont d'un heureux présage pour la campagne. L'empereur de Russie et le roi de Prusse étoient à Heiligenbeel. Ils ont pu conjecturer de la reddition de la place par la cessation du feu. Le canon s'entendoit jusque-là.

L'Empereur, pour témoigner sa satisfaction à l'armée assiégeante, a accordé une gratification à chaque soldat.

Le siége de Graudentz commence sous le commandement du général Victor. Le général Lazowski commande le génie, et le général Danthouard, l'artillerie. Graudentz est fort par sa grande quantité de mines.

La cavalerie de l'armée est belle. Les divisions de cavalerie légère, deux divisions de cuirassiers et une de dragons ont été passées en revue à Elbing, le 26, par le grand-duc de Berg. Le même jour, S. M. s'est rendue à Bischoffwerder et à Strasburg où elle a passé en revue la division de cuirassiers d'Hautpoult et la division de dragons du général Grouchy. Elle a été satisfaite de leur tenue et du bon état des chevaux.

L'ambassadeur de la Porte, Seid-Mohammed-Emen-Vahid,

Digitized by Google

a été présenté le 28, à deux heures après midi, par M. le prince de Bénévent, à l'Empereur, auquel il a remis ses lettres de créance. Il est resté une heure dans le cabinet de S. M. Il est logé au château, et occupe l'appartement du grand-duc de Berg, absent pour la revue. On assure que l'Empereur lui a dit que lui et l'empereur Sélim étoient désormais inséparables comme la main droite et la main gauche. Toutes les bonnes nouvelles des succès d'Ismaïl et de Valachie venoient d'arriver. Les Russes ont été obligés de lever le siége d'Ismaïl et d'évacuer la Valachie.

Capitulation de Dantzick.

Après une longue résistance, cinquante et un jours de tranchée ouverte, les circonstances majeures ayant nécessité de traiter de la reddition de la place de Dantzick aux troupes de S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, et à celles de ses alliés, il a été convenu entre S. Ex. M. le général de cavalerie comte de Kalkreuth, chevalier de l'Ordre de l'Aigle-Noire et de l'Ordre de Saint-André; et M. le général de division Drouet, commandant de la Légion-d'Honneur et grand-croix de l'Ordre Royal de Bavière, chef de l'état-major-général du 10e corps de la Grande-Armée, muni de pouvoirs de S. Ex. M. le maréchal d'Empire Lefebvre, commandant en chef ledit corps, de la capitulation suivante:

Art. Ier. La garnison sortira le 27 du courant, à neuf heures du matin, avec armes et bagages, drapeaux déployés, tambour battant, mèche allumée, deux pièces du calibre de 6 d'artillerie légère, avec leurs caissons, et attelées de six chevaux chaque.

II. L'excédant des chevaux d'artillerie sera remis au pouvoir de l'armée française.

III. Les armes de toute espèce qui excéderont le complet des sous-officiers et soldats sortans, seront remis aux officiers d'artillerie qui seront désignés.

IV. La garnison sera conduite aux avant-postes de l'armée de S. M. le roi de Prusse à Pillau, en passant par le Nehrong, et en cinq jours de marche: les lieux d'étape seront fixés.

V. La garnison s'engage à ne pas servir contre l'armée française ni ses alliés pendant une année, à compter de la date de la capitulation. M. le général comte de Kalkreuth, S. A. le prince de Scherbatow et MM. les officiers s'engagent, sur leur parole d'honneur, d'observer et faire observer le présent article.

VI. Le 26, à midi, le Hakelsberg, les portes d'Oliva, Jacobi et Neugarten, seront cédés aux troupes de S. M. l'Empereur des Français et Roi d'Italie, et à celles de ses alliés.

Digitized by Google

VII. Les officiers, sous-officiers et soldats maintenant prisonniers de guerre à Dantzick, soit qu'ils fassent partie des troupes de S. M. l'Empereur ou de celles de ses alliés, seront rendus sans échange.

VIII. Pour éviter tout désordre, les troupes de S. M. l'Empereur et celles de ses alliés n'entreront dans Dantzick qu'après le départ de celles prussiennes et russes. Il sera néanmoins établi des gardes aux postes, et un piquet sur la place.

IX. Comme les moyens de transport sont insuffisans pour emmener tous les bagages, il sera accordé un bateau qui se rendra directement à Pillau. Le chargement se fera sous la surveillance d'un officier français nommé à cet effet.

X. Il sera nommé de part et d'autre des officiers du génie et d'artillerie, pour remettre et prendre possession des objets relatifs à chaque arme, sans oublier les cartes et plans, etc.

XI. Les magasins, les caisses, et généralement tout ce qui appartient au roi, seront remis à l'administration française; il sera nommé un commissaire chargé d'en faire la remise à la personne munie des pouvoirs de S. Exc. M. le maréchal Lefebvre.

XII. Les officiers prussiens qui étoient prisonniers sur parole, et qui se sont rendus dans leurs familles habitant Dantzick, avant le blocus de la place, pourront y rester en attendant de nouveaux ordres de S. A. S. le prince de Neuchâtel, major-général; néanmoins, pour jouir de cet avantage, ils seront tenus de produire un certificat de M. le gouverneur, qui atteste qu'ils n'ont pris aucune part dans la défense de la place.

XIII. Toutes les femmes de MM. les officiers et autres, ou personnes civiles, seront libres de sortir de la ville; il leur sera délivré des passeports.

XIV. Les blessés et malades seront laissés sous la bienveillance de S. Exc. M. le maréchal Lefebvre; des officiers et des chirurgiens resteront tant pour les soigner, que pour veiller au bon ordre et pourvoir à leurs besoins. Aussitôt leur rétablissement, ils seront renvoyés aux avant-postes de l'armée prussienne, et jouiront des avantages de la capitulation.

XV. Un contrôle exact de MM. les officiers, sous-officiers et soldats, par régiment, sera remis à S. Exc. M. le maréchal Lefebvre. On comprendra sur un contrôle particulier les militaires restant aux hôpitaux.

XVI. S. Exc. M. le maréchal Lefebvre assure les habitans de Dantzick qu'il emploiera tous les moyens pour faire respecter les personnes et les propriétés, et que le plus grand ordre régnera dans la garnison.

Digitized by Google

XVII. Il sera envoyé pour servir de garant à l'exécution de la capitulation, aux quartiers-généraux respectifs, un officier supérieur.

S. Exc. M. le gouverneur a désigné M. le major de Lestocq;

S. Exc. M. le maréchal Lefebvre a nommé M. l'adjudant-commandant Guichard.

XVIII. La présente capitulation recevra son exécution si, à l'époque du 26 à midi, la garnison n'a pas été secourue. Il est entendu que d'ici à cette époque, la garnison de Dantzick ne pourra faire aucune attaque contre les assiégeans, en supposant le cas où ceux-ci se battroient au-dehors.

Fait à Dantzick, le 20 mai 1807.

Signé *le général de cavalerie, comte* DE KALKREUTH,
gouverneur. V. ROUQUETTE.
COLLAMBEGER, *commandant.*
P. SCHERBATOW, *général-major.*
Le général de division DROUET.

Approuvé par nous,
Maréchal d'Empire, commandant en chef le 10e corps,
Signé LEFEBVRE.

FONDS PUBLICS DU MOIS DE JUIN.

DU SAM. 6. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 76f 75f 95c 90c 80c 90c oof ooc ooc ooc oof ooc oof ooc ooc. ooc. ooc ooc oof ooc ooc
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, oof. ooc oof ooc oof
Act. de la Banque de Fr. 1252f 50c. oooof. oo5of ooc ooc

DU LUNDI 8. — C pour o/o c. J. du 22 mars 1807, 76f 76f 10c 76f 75f 90c 75f 95c 90c ooc oc. ooc ooc oof oof. ooc ooc ooc ooc.
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, oof ooc. ooc. ooc ooc
Act. de la Banque de Fr. 12 6f 25c 1257f 50c. oo of

DU MARDI 9. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 76f 76f 20c 25c 15c 25c 20c 25c. 15c 20c ooc ooc. oof ooc ooc ooc ooc oof oof ooc
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 73f. 50c oof ooc ooc ooc. ooc ooc
Act. de la Banque de Fr. 1262f 50c 1261f 25c oooof. oooof

DU MERCREDI 10. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 76f 20c 15c 20c 15c ooc oof ooc ooc. ooc oof ooc o c. ooc oof ooc. oof.
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 73f 50c. 55c. ooc ooc ooc ooc
Act. de la Banque de Fr. 1261f 25c ooooof ocoof oof

DU JEUDI 11. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 76f 15c 20c 15c 20c ooc ooc ooc o c ooc ooc ooc ooc ooc ooc o c ooc occ ooc ooc ooc ooc ooc
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 73f 55c ooc oof ooc ooc oof ooc
Act. de la Banque de Fr. 1262f. 50c oooof oooof. oooof

DU VENDREDI 12. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 76f 75f 90c. 76f ooc oof oof ooc ooc ooc oof oof ooc ooc oof ooc ooc ooc ooc oof ooc ooc
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 73f 50c oof. 90c ooc ooc
Act. de la Banque de Fr. ooooof ooc oooofoooof

Digitized by Google

(N°. CCCIX.)
(SAMEDI 29 JUIN 1807.)

DEPT. 5. cen

MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

SÉDUCTION D'EVE PAR SATAN.

PARADIS PERDU, LIVRE IX.

Quoique ce nouveau concours soit moins nombreux que le précédent, nous avons pensé qu'on le verroit avec le même plaisir. Il offre la traduction d'un des plus beaux morceaux de Milton. M. Delille s'est presque toujours élevé aux beautés sublimes de l'original. M. Legouvé et M. Parceval-Grandmaison peuvent disputer avec honneur la seconde place, lorsque la première est occupée par un poète tel que le traducteur de Virgile et de Milton. Nous ne parlons pas du fils du grand Racine, parce qu'il ne paroît qu'un instant dans l'arène. Le texte du poète anglais eût occupé trop de place. (*Note du Rédacteur.*)

. . . . . .

Dans les plis sinueux de son corps emprunté,
Vers la jeune beauté doucement il s'avance.
Ce n'est point ce serpent qui, rampant en silence,
Traîne, humblement couché, ses replis tortueux.
Sur sa queue arrondie en plis majestueux,
L'un sur l'autre posés, et croisant par étage,
Son front impérieux domine le bocage;
Une crête de pourpre en relève l'orgueil.
La flamme de l'éclair étincelle en son œil.
Son cou brille émaillé d'émeraudes, d'opales.
Sur ses anneaux, roulés en brillantes spirales,
La moitié de son corps s'élève dans les airs;
Rassemblée à l'entour en cent replis divers,
L'autre rase la terre; et l'orgueilleux reptile
Marche en pompe, exhaussé sur son trône mobile.
Il s'essaie, il prélude, et glissant de côté
S'avance obliquement vers la jeune beauté,
Epiant le moment, l'occasion propice:
Ainsi d'un courtisan le prudent artifice,

Digitized by Google

Craignant à des refus d'exposer son orgueil,
Se prépare avec art un obligeant accueil.
Vers l'épouse d'Adam, par une marche habile,
S'avance en louvoyant l'insidieux reptile:
Tel, semblant fuir le port qu'il brûle d'approcher,
Manœuvre lentement l'industrieux nocher;
Tel, des vents inconstans il consulte l'haleine,
Régle sur eux les plis de sa voile incertaine,
Trompe leur violence, au lieu de l'affronter,
Et lui cède avec art, afin de la dompter.
Ainsi l'adroit serpent en cent formes se joue,
Etale ses replis, les roule, les dénoue,
Et, par ses tours changeans et ses folâtres jeux,
D'Eve occupée ailleurs veut attirer les yeux:
Retirée à l'écart, et toute à son ouvrage,
Eve d'un bruit léger sent frémir le feuillage,
Ce bruit l'étonne peu: souvent les animaux
Venoient en se jouant égayer ses travaux.
Enfin il s'encourage, et, sans qu'Eve l'appelle,
Il approche, il se montre, et, l'œil fixé sur elle,
Il feint de l'admirer, d'un air respectueux
Incline quelquefois son front majestueux;
Et tantôt à ses pieds courbant sa tête altière,
De ses pas adorés il baise la poussière.
Alors plus attentive à ses jeux amusans,
Eve arrête sur lui des regards complaisans.
Le perfide triomphe, et, tressaillant de joie,
D'un air plus familier joue autour de sa proie;
Et soit que du serpent qui le tient enfermé
Son adresse empruntât l'organe acoutumé,
Soit qu'il anime l'air et lui souffle un langage,
Le traître à sa victime en ces mots rend hommage:
« O toi que Dieu lui-même a voulu couronner, (1)
» Reine de ces beaux lieux, ne va point t'étonner!

(1) Ce même discours a été traduit de la manière suivante par Louis Racine:

« Vous qui seule sur nous méritez de régner,
» Vous qui seule en ces lieux devez tout étonner,
» Ne vous étonnez pas, souveraine du monde,
» Vous que de vos sujets l'humilité profonde
» N'adore qu'en tremblant, ne vous étonnez pas
» Si jusques à vos pieds j'ose avancer mes pas;
» Et ne m'alarmez point par un regard sévère.
» Pourroient-ils s'allumer du feu de la colère
» Ces yeux pleins de douceur et de sérénité,
» Qui des cieux les plus purs surpassent la beauté?

Digitized by Google

» Et quel étonnement est fait pour une belle
» Qui voit le ciel lui-même étonné devant elle ?
» Non, ne sois pas surprise, et ne t'irrite pas,
» Si, brûlant d'admirer, d'honorer tes appas,
» Malgré ton air auguste et ta forme imposante,
» Moi seul des animaux devant toi me présente ;
» Et, par excès d'amour devenant indiscret,
» Viole pour te voir ton asile secret.
» O d'un auteur divin incomparable ouvrage,
» Mon œil, sans se lasser, voit dans toi son image ;
» Plus j'observe tes traits, plus tu sais me charmer :
» Tout vit pour te connoître, et tout sent pour t'aimer !
» Mais de quel triste empire on te fit souveraine !
» Il faut d'autres sujets pour une telle reine,
» Des yeux, de ta beauté dignes admirateurs,
» Et d'un si noble objet moins vils adorateurs.
» Tous ces nombreux sujets que t'a soumis ton maître
» Sont faits pour te servir, et non pour te connoître.
» L'homme seul, animé par un céleste feu,
» A droit d'apprécier le chef-d'œuvre de Dieu.
» Mais à tant de vertus l'homme peut-il suffire ?
» Il te faut un plus vaste, un plus brillant empire.
» Oui, le palais des cieux doit être ton séjour,
» Les astres ta couronne, et les Anges ta cour. »

» Tout m'imprime déjà le respect et la crainte,
» L'auguste majesté sur votre front empreinte,
» Et cette solitude où j'ose vous troubler.
» Je n'approche de vous que pour vous contempler ;
» Et lorsqu'à ce dessein votre beauté m'anime,
» Si je suis criminel, vos charmes font mon crime.
» Nous adorons en vous le Dieu qui nous a faits.
» Sa plus brillante image éclate dans vos traits.
» Vous devez comme lui recevoir nos hommages ;
» L'Eternel vous soumet la terre et ses ouvrages ;
» Obéir à vos lois est leur plus grand honneur ;
» Contempler vos appas est leur plus grand bonheur.
» Non, non, vous ne pouvez être trop admirée.
» Cependant à regret je vous vois entourée
» D'animaux, troupe aveugle, et digne de mépris.
» D'un objet tout divin connoissoient-ils le prix ?
» L'homme, je l'avouerai, dans ce lieu solitaire,
» L'homme qui le connoît semble fait pour vous plaire.
» Mais ne devez-vous donc charmer qu'un spectateur ?
» Tant d'attraits n'auront-ils qu'un seul adorateur ?
» Reine digne en effet de commander aux Anges,
» Quand les verrai-je tous, célébrant les louanges,
» De l'objet qui nous charme, et qui doit les ravir,
» Se disputer entre eux l'honneur de vous servir ? »

Digitized by Google

Ainsi le tentateur, caressant et timide,
Par l'attrait décevant d'un éloge perfide,
Préludoit avec art, et, par un ton flatteur,
Se frayoit doucement le chemin de son cœur.
Au son de cette voix, à l'homme seul donnée,
Fixant sur lui les yeux, Eve reste étonnée :
« Quoi, la brute, dit-elle, articule des sons !
» Elle a notre langage, elle a nos passions,
» Comme nous les exprime. O surprise ! Veillé-je ?
» L'homme seul, ce me semble obtint ce privilége ?
» Et le destin n'accorde à nos humbles sujets
» Qu'un murmure confus et des sons imparfaits.
» Depuis quand donna-t-il à leur race muette
» Ce langage, de l'ame éloquent interprète ?
» Celui-ci, cependant, en son geste, en son air,
» Montre je ne sais quoi de plus grand, de plus fier ;
» Un céleste rayon dans ses yeux étincelle. »
Après un long silence : « O serpent, reprit-elle,
» Réponds-moi : je savois que la faveur des cieux
» Te fit des animaux le plus ingénieux ;
» Mais je ne savois pas que sa loi souveraine
» Aux formes d'une brute unît la voix humaine.
» Pourquoi donc en ces lieux ne trouvé-je qu'en toi
» Ce langage flatteur et si nouveau pour moi ? »
Le perfide répond : « O beauté sans seconde,
» L'amour, l'étonnement et la reine du monde !
» Commander est ton sort, t'obéir mon devoir.
» Mon destin est changé. Long-temps tu m'as pu voir,
» Vers la terre comme eux courbé par la nature,
» Avec les animaux partager leur pâture ;
» Et leurs grossiers repas, et leurs grossiers amours,
» Dans cet état abject occupoient tous mes jours ;
» L'instinct me parloit seul, et jamais ma pensée
» Vers des objets plus hauts ne s'étoit élancée.
» Mais un jour qu'au hasard j'errois dans ces beaux lieux,
» Un bel arbre soudain s'en vint frapper mes yeux ;
» A ses rameaux féconds pend un fruit que colore
» Un or pur où se joint la pourpre de l'aurore ;
» Son doux parfum encor surpassoit son éclat ;
» Le serpolet fleuri flatte moins l'odorat ;
» Une moins douce odeur parfume le laitage
» Que rapporte le soir, d'un riche pâturage,
» La chèvre ou la brebis qui sevra ses agneaux,
» Quand sous tes belles mains il coule en longs ruisseaux :

Digitized by Google

» Rien ne me retient plus, je cours, vole où m'invitent
» Et la faim et la soif que ces beaux fruits irritent;
» Je me glisse, m'élance autour du tronc mousseux.
» Et je vois de plus près ce fruit délicieux.
» Toi, ton époux lui-même auriez peine à l'atteindre:
» A sa vue une soif que rien ne peut éteindre
» Saisit les animaux, dont l'appétit fougueux,
» Ne pouvant le cueillir, le dévore des yeux.
» Me voilà donc sur l'arbre, entouré des richesses
» Qu'à mes yeux enflammés prodiguoient ses largesses:
» Les cueillir, les goûter n'est pour moi qu'un moment.
» O Dieu, quelle saveur et quel ravissement!
» Oui, le long des ruisseaux, dans les gras pâturages,
» Les gazons les plus frais, les plus riches herbages,
» Semblent moins odorans et moins délicieux.
» Enfin, rassasié de ces fruits précieux,
» Tout-à-coup je me sens une vigueur nouvelle.
» Que dis-je? un avant-goût de la vie éternelle,
» Plus pur que l'ambroisie, et plus doux que le miel,
» De la terre à l'instant m'a porté dans le ciel;
» Et quoique ce beau fruit m'ait laissé la figure:
» Qu'en me donnant le jour me donna la nature,
» Je parlai comme vous; plein d'un céleste feu,
» Je sentis l'animal se transformer en dieu;
» Devant moi l'ignorance abaissant sa barrière
» Ouvrit à ma pensée une vaste carrière;
» La terre fut sans voile, et le ciel sans rideau;
» Je reconnus le bon, je distinguai le beau.
» Bel objet, l'un et l'autre en toi seul se rassemble,
» Aux célestes beautés ton visage ressemble;
» Grace à ce fruit puissant mon œil est dessillé;
» A mes regards enfin tes vertus ont brillé;
» C'est lui qui m'enhardit, trop indiscret peut-être,
» A te voir de plus près: trop heureux de connoître
» Celle à qui tant d'attraits et de titres divers
» Ont mérité l'empire et soumis l'univers!»
Sous les traits de l'amour ainsi parloit la haine.
« O serpent, lui répond Eve encore incertaine,
» Plus tu vantes ici ce fruit nouveau pour moi,
» Dont les sucs n'ont encor divinisé que toi,
» Et plus je dois douter! Mais, réponds-moi, sa tige
» Croît-elle loin de nous? Où trouver ce prodige?
» En arbres si divers ces lieux sont abondans!
» Mon œil voit tant de fruits à toutes branches pendans!

Digitized by Google

» La terre en est prodigue; et quelque jour, peut-être,
» D'heureux cultivateurs une race doit naître,
» Qui de ses plants nombreux de leurs fruits surchargés
» Dépouilleront enfin les rameaux soulagés. »
L'astucieux serpent que ce prélude enchante
Lui répond: « O ma reine, ô beauté ravissante,
» Cet arbre n'est pas loin: près de ces lieux chéris,
» Par-delà ces bosquets et ces myrtes fleuris,
» Dans ces lieux arrosés d'une fraîche fontaine,
» Un court et doux chemin t'y mènera sans peine;
» Et, si ta volonté ne s'y refuse pas,
» Moi-même avec plaisir je conduirai tes pas! »
« Eh bien, dit-elle, allons! » L'auteur de sa ruine,
Presque sûr du succès, aussitôt s'achemine,
Glisse rapidement, rampe moins qu'il ne court,
Et même en serpentant rend le chemin plus court;
L'espoir brille en ses yeux, il relève la tête;
D'un rouge plus ardent il enflamme sa crête.
Telle, enfant des marais, une humide vapeur
S'embrase dans la nuit; de son phare trompeur
Le voyageur séduit voit la lumière sinistre,
Des esprits malfaisans pernicieux ministre;
Malheureux, à travers la vaste obscurité,
Il marche, il erre, il suit l'infidelle clarté,
Et, de l'astre perfide ignorante victime,
Tombe englouti dans l'onde, ou plongé dans l'abyme.
Ainsi briloit Satan, tel vers l'arbre fatal,
Auteur de notre perte et la source du mal,
Il conduit la jeune Eve, etc.

M. J. Delille, *de l'Académie Française.*

MÊME SUJET.

Au milieu de l'Eden un bois touffu s'élève.
Dans ces lieux enchanteurs, le fier Satan vers Eve
Porte ses pas, caché sous les traits du serpent.
Il ne se traînoit pas sur la terre en rampant,
Comme on voit s'y glisser cette race ennemie:
Il s'avance, élevé sur sa croupe affermie,
Dont les divers anneaux, l'un sur l'autre placés,
En dédales vivans montoient entrelacés.
Son cou noble, sa tête avec grace flottante,
Et des feux du rubis sa prunelle éclatante,
Et sa robe, où jouoit le reflet vif et pur
De mille écailles d'or, d'émeraude et d'azur,
Embellissoient ce corps élégant et superbe,
Dont les derniers replis se déroulaient sur l'herbe.

Digitized by Google

Il approche en prenant des détours sinueux.
Tel, sur l'azur des mers, près des bords tortueux
D'un long cap où le vent tourne et change sans cesse,
Le vaisseau, qu'un nocher dirige avec adresse,
De ce souffle incertain suit tous les mouvemens,
Et tour-à-tour présente ou son front ou ses flancs :
Tel le serpent, près d'Eve, en courtisan habile,
Varie à chaque instant sa démarche mobile ;
Et, de divers replis dessinant le contour,
Pour en être aperçu, forme cent lacs d'amour.
D'un ouvrage riant toute entière occupée,
De ces brillans reflets Eve n'est point frappée ;
Les animaux jouoient si souvent sur ses pas,
Que ses regards vers eux ne se détournoient pas.
Alors l'adroit serpent, sans que son œil l'appelle,
Comme pour l'admirer, se place devant elle.
Il y semble ravi de son auguste aspect;
Mille fois il incline, en signe de respect,
Et le panache errant d'une tête pompeuse,
Et d'un col émaillé la souplesse onduleuse,
D'un œil étincelant dévore ses appas,
Et baise avec transport la trace de ses pas.
Ces efforts obstinés et ce muet hommage
D'Eve qui les observe ont suspendu l'ouvrage;
Enfin, sur le serpent son regard est fixé.
Il l'aborde en feignant un air embarrassé,
Et par ces mots flatteurs captive son oreille :
« Reine de l'univers, rare et seule merveille
» Dont nos bosquets divins doivent être orgueilleux,
» Que ce discours pour vous n'ait rien de merveilleux.
» Sur-tout en vous cherchant si j'ai pu vous déplaire,
» Daignez à mes regards cacher votre colère :
» Ce sentiment cruel n'est point fait pour vos yeux
» Aussi doux que l'azur dont se parent les cieux.
» Ah, rassurez plutôt un sujet qu'intimide
» L'auguste majesté qui sur ce front réside!
» Sans doute, j'aurois dû fuir ce lieu retiré
» Dont votre aspect divin fait un temple sacré;
» Mais j'ai voulu vous voir pensive et solitaire :
» A ce brûlant desir je n'ai pu me soustraire;
» Et si c'est un forfait que de vous supplier,
» Accusez vos attraits qui font tout oublier.
» Oui, vous êtes de Dieu la plus brillante image :
» C'est en vous que la terre aime à lui rendre hommage.
» Tout ce qui vit, d'amour, d'ivresse transporté,
» Adore cette noble et céleste beauté,
» Que sa puissante main, en prodiges féconde,
» Fit, comme le soleil, pour enchanter le monde;
» Mais ce charmant ouvrage, où se plut son auteur,
» Méritoit comme lui plus d'un admirateur.
» Je gémis de vous voir dans l'Eden prisonnière
» Parmi les animaux, troupe aveugle et grossière,
» Qui ne sauroit sentir, dans son instinct borné,
» Tout le prix des attraits dont ce front est orné.
» Seul des êtres vivans attirés sur vos traces,
» L'homme peut dignement apprécier vos graces;
» Mais quand vous rassemblez des trésors si nombreux,

Digitized by Google

» Un seul être, un seul juge est-il assez pour eux ?
» Déesse, condamnée à trop peu de louanges,
» Vous méritiez pour suite et les Dieux et les Anges :
» Ce sont eux qui devroient, embrassant vos genoux,
» Partager leur encens entre leur maître et vous. »
Il se tait. Son adroite et douce flatterie
D'Eve qu'il fait rougir séduit l'ame attendrie ;
Des discours du serpent elle se sent troubler.
Surprise en même temps de l'entendre parler :
« O prodige ! Est-il vrai ? Comme moi tu t'exprimes !
» Ta voix même s'élève à des pensers sublimes !
» Comment possèdes-tu ce présent qu'en ce lieu
» L'homme, seul avec l'Ange, avoit reçu de Dieu ?
» D'un miracle si grand conte-moi le mystère :
» Dis par quel intérêt, plus soigneux de me plaire,
» Tu me rends aujourd'hui cet hommage empressé
» Que l'animal encor ne m'a point adressé ? »
Le fourbe, redoublant son astuce profonde :
« Belle Eve, reprend-il, premier charme du monde,
» Lorsque vous commandez, il m'est doux d'obéir.
» Quand Dieu de la clarté me permit de jouir,
» J'étois en tout semblable à la brute, nourrie
» De l'herbe que vos pieds foulent dans la prairie.
» J'avois, par l'instinct seul éclairé chaque jour,
» Et l'esprit sans pensée, et le cœur sans amour.
» Mais un matin, sorti d'un berceau balsamique,
» Je vis dans le lointain un arbre magnifique,
» Chargé d'immenses fruits que la pourpre et que l'or
» De leurs riches couleurs embellissoient encor ;
» J'y cours avec surprise : une haleine embaumée
» S'exhalant de ces fruits dont ma vue est charmée,
» Porte à mon odorat des esprits plus flatteurs
» Que le parfum du lait et le souffle des fleurs ;
» Et cette douce odeur, ces formes séduisantes,
» Irritent de ma faim les ardeurs plus pressantes.
» Je n'y résiste plus ; de mon corps tortueux
» J'embrasse au même instant l'arbre majestueux :
» Franchissant ses rameaux, qui jusqu'au ciel s'élancent,
» Je monte vers la branche où ses fruits se balancent ;
» Sur sa cime élevée à la fin parvenu,
» Je cueille un de ces dons. O transport inconnu !
» Non, le doux suc des prés, le cristal des fontaines,
» N'ont jamais fait couler dans mes brûlantes veines
» Une joie, un bonheur qu'on puisse comparer
» A ces plaisirs nouveaux qui vinrent m'enivrer !
» Je voudrois peindre en vain leur charme inconcevable :
» Mais ce n'est rien encor. De cet arbre admirable
» A peine je quittois le céleste aliment,
» Que je sens dans mon ame un soudain changement.
» L'ombre qui la voiloit de sa vapeur grossière,
» Disparoît ; la raison y lance sa lumière ;
» La naissante pensée est prompte à s'y former ;
» Sur mes lèvres les mots accourent l'exprimer ;
» Et, gardant mes seuls traits, j'entre avec assurance
» Sous les mêmes dehors, dans une autre existence.
» Depuis ce temps heureux, mon ame avec ardeur

Digitized by Google

» A des œuvres de Dieu mesuré la grandeur.
» J'ai vu, j'ai comparé sur la terre, sur l'onde,
» Dans le pur firmament, voûte immense du monde,
» Tout ce que d'admirable ils peuvent étaler :
» Cet univers n'a rien qui vous puisse égaler !
» De vos dons éclatans l'assemblage suprême
» Fait de vous la plus belle, en fait la beauté même !
» Voilà ce qui m'amène ; et daussent vous lasser
» Les tributs que mon cœur aime à vous adresser,
» Permettez que dans vous j'observe, admire, adore
» Celle dont tout se pare et que rien ne décore,
» Celle enfin qui, baissant ou relevant les yeux,
» Offre aux mêmes enivrés le chef-d'œuvre des cieux. »
Ces mots, où le mensonge avec art se déguise,
D'Eve trop attentive augmentent la surprise.
Curieuse, elle dit : « En flattant ma beauté,
» Tu me défends de croire à cet arbre vanté.
» Je doute que les fruits qui forment la parure
» Aient toute la vertu dont ta bouche m'assure ;
» Mais où s'élève-t-il dans ce vaste jardin ? »
« Il n'est pas loin d'ici, lui répond-il soudain.
» On le voit dans la plaine épancher son feuillage,
» Sur les bords d'une source, au milieu d'un bocage,
» Où l'oranger, le baume et le tilleul en fleur
» Disputent de parfum, d'ombrage, de couleur ;
» Et de myrtes touffus une allée odorante
» De cet arbre divin est la route charmante :
» Mais sans guide vos yeux ne le trouveroient pas. »
« Tu peux seul m'en servir : eh bien, conduis mes pas, »
» Dit-elle ! » Le serpent aussitôt la devance.
En rapides anneaux il se roule, il s'élance ;
Sa cruelle allégresse éclate en la guidant :
Sa crête en est plus vive, et son œil plus ardent.
Tel, sous des cieux obscurs, que sa rougeur colore,
En errant dans les airs, s'enflamme un météore ;
Phénomène que l'ombre et la terre ont produit
Par un esprit malin ce feu toujours conduit
A l'œil du voyageur dans la nuit ténébreuse
Fait briller en flottant une lueur trompeuse,
Un éclat, qui bientôt l'égare en un sentier
Où quelque abyme ouvert l'engloutit tout entier.

M. LEGOUVÉ, *de l'Académie Française.*

MÊME SUJET.

QUELQUE temps des humains cet ennemi pervers
Flotte indecis en proie à ses pensers divers ;
Enfin il se décide, et pour s'approcher d'Eve,
Sur sa croupe en glissant il s'avance, il s'élève,
Il courbe ses anneaux en cercles redoublés,
Qui forment l'un sur l'autre, agilement roulés,
De plis entrelacés un vivant labyrinthe.
La flamme du plaisir en son œil est empreinte ;
L'or enrichit sa crête et son cou verdoyant,
Qui se dresse et fait luire un émail ondoyant ;

Digitized by Google

Et sa croupe arrondie en spirale superbe
Le promène avec pompe et se roule sur l'herbe.
Il vient, et suit d'abord un oblique sentier.
Ainsi le courtisan qui d'un monarque altier
Cherche à rendre le cœur à ses vœux exorable,
S'efforce de choisir un moment favorable;
Ou tel au sein des mers un nocher prévoyant
Pour entrer dans le port s'approche en louvoyant,
Evite les rochers dont le choc l'épouvante,
Et varie avec art sa manœuvre savante :
Ainsi l'adroit reptile en se glissant toujours,
Varie à chaque instant sa marche et ses détours.
Mais enfin devant Eve il se montre, il s'arrête;
Jusqu'à ses pieds alors humiliant sa tête,
Il semble avec amour contempler ses appas,
Et baise avidement la trace de ses pas.
Eve le voit, s'étonne et suspend son ouvrage;
Il saisit cet instant et lui tient ce langage :
« Ne soyez point surprise, ô reine de ces lieux,
» Si j'ose m'approcher pour contempler vos yeux,
» Ces yeux éblouissans dont le suprême empire
» Etonne le ciel même et tout ce qui respire!
» Ah, ne les armez pas d'un farouche dédain,
» Leur azur est celui d'un ciel pur et serein!
» Vos charmes sont si doux, vos traits ont tant de graces,
» Comment ne pas vous suivre et voler sur vos traces!
» Laissez-moi ressentir votre aimable pouvoir,
» Et me rassasier du bonheur de vous voir.
» Quels charmes enivrans votre beauté rassemble!
» Son éclat me ravit; et cependant je tremble
» De vous être importun lorsque vous m'enchantez.
» Toutefois, ce plaisir dont vous me transportez
» Ne peut être goûté par des brutes sauvages
» Indignes d'élever jusqu'à vous leurs hommages;
» L'homme seul peut sentir un charme si flatteur:
» Faut-il que tant d'appas n'aient qu'un admirateur!
» Celle qui devroit voir la foule des Archanges
» Environner son trône et chanter ses louanges,
» Doit-elle se borner au terrestre séjour ?
» Ah, c'est aux Séraphins à former votre cour! »
Le perfide en ces mots cherche à tromper la femme
Dont cet adroit discours a déjà touché l'ame.
Elle reste immobile en son étonnement;
Bientôt elle s'écrie avec ravissement :
« Qu'entends-je? Quoi, la brute éloquente et sensée,
» La brute ainsi que l'homme exprime sa pensée!
» J'ai cru que l'Eternel avare de ses dons
» N'avoit permis qu'à nous d'articuler des sons;
» Explique-moi comment jusqu'à ce jour muette
» De tes pensers divers ta langue est l'interprète;
» Comment enfin pour moi tu ressens plus d'amour
» Que tous les habitans qu'enferme ce séjour ?
» Parle : de ton récit mon oreille est avide. »
« Reine de ces beaux lieux, dit le flatteur perfide,
» Il faut vous obéir; je le puis, je le dois :
» Vos moindres volontés sont un ordre pour moi.
» Comme les animaux cherchant leur nourriture

Digitized by Google

» Je bornois autrefois mes soins à la pâture,
» Et privé des clartés que donne la raison
» Je trouvois le bonheur sur un lit de gazon,
» Content d'y posséder une brute compagne;
» Lorsqu'un jour, au hasard errant dans la campagne,
» Je vis un arbre au loin chargé de fruits dorés,
» Et d'un éclat vermeil richement colorés;
» J'en approche, et je sens un baume qui m'enchante:
» De la chevre jamais la mamelle abondante,
» Qu'attendent les chevreaux sous les rustiques toits,
» D'un lait plus odorant n'a parfumé vos doigts.
» Cependant de ces fruits la vue enchanteresse
» Aiguillonnant la faim qui m'agite et me presse,
» Je m'élance, et de l'arbre où j'attache mes nœuds,
» J'enveloppe le tronc dans mes replis nombreux.
» Je dévore ses fruits: tout-à-coup, ô merveille!
» Ma langue se délie, et mon instinct s'éveille.
» J'articule des mots, je sens que ma raison
» S'étend, s'élève, embrasse un immense horizon;
» Je parcours l'univers en mes pensers sublimes;
» J'en atteins les hauteurs, j'en sonde les abymes;
» De la terre et du ciel j'admire le tableau;
» Je m'empare du bon, je m'enivre du beau;
» Mais ces perfections dans leur doux assemblage,
» Je ne les vois qu'en vous, intéressante image
» Des plus aimables traits de la divinité;
» Rien n'approche de vous en éclat, en beauté;
» Vous êtes des vertus le plus parfait exemple:
» Voilà ce qui m'attire et qu'en vous je contemple.
» Pardon, si d'un regard un peu trop curieux
» Osant vous admirer, j'importune vos yeux,
» Et si je viens troubler dans son charmant domaine
» Celle que l'univers reconnoît pour sa reine. »
Eve à l'instant s'écrie: « O serpent, quel est-il
» Ce fruit qui t'a rendu si savant si subtil?
» Est-il loin de ce lieu? » Le serpent plein de joie,
L'interrompant alors: « La plus facile voie
» Vous conduira, dit-il, vers ce fruit éclatant.
» Ordonnez, j'obéis, et vous guide à l'instant. »
Eve y consent: soudain il marche devant elle;
Il se dresse, il bondit, il court, il étincelle,
Par ses brillans replis son corps éblouit l'œil;
Il s'élance enflammé d'espérance et d'orgueil.
Ainsi lorsque nourris de vapeurs sulfureuses
Qu'épaississent des nuits les ombres ténébreuses,
Des feux au fond d'un bois qui les tient renfermés
Par un choc imprévu soudain sont allumés;
Le voyageur perdu dans ces routes perfides
Cherche à suivre de loin leurs clartés homicides,
Et s'enfoncant toujours en leur dédale obscur,
Finit par s'engloutir en un marais impur.
Tel tressaillant d'espoir et rayonnant de crime,
Satan dans les bosquets conduisoit sa victime:

M. Parceval Grandmaison.

Digitized by Google

ENIGME.

Loin de moi le grand jour, je le fuis constamment;
L'obscurité me plaît, elle est mon élément.
Tantôt, je ne suis que gazée;
Tantôt, d'un voile épais je suis environnée.
Quelquefois, en suivant, une fausse lueur,
On pense m'attraper, on tombe dans l'erreur.
Si pour me découvrir on a trop de constance,
On s'expose souvent à perdre patience.
Vous qui voulez savoir mon nom,
Lecteur, plaignez ma destinée:
Hélas! ce n'est pas sans raison
Que je me tiens cachée;
Découverte, bientôt je suis abandonnée.

Par un Abonné.

LOGOGRIPHE.

Je suis un être vagabond,
Sans pieds, sans mains, tantôt plat, tantôt rond;
Presqu'en naissant on me baptise,
J'entends dans le monde chrétien;
Car si je suis Barbaresque, Indien:
Mais j'en dis trop.... Et crainte de surprise
Voici de mon nom l'analyse:
Je suis un Saint, le patron du barreau;
Une espèce de soliveau;
La face d'un dé, d'une carte;
Ce qu'un juge ou prélat met sur une pancarte;
Un temps borné qui s'écoule bientôt;
Un grand, moyen, ou petit pot;
Une machine d'Archimède;
Un élément; un jeune quadrupède;
Un grand pays; une conjonction;
Une note; un conseil; une confession;
Le premier mot de plus d'une prière.
Lecteur, j'ai fourni ma carrière,
Commence ta dissection.

CHARADE.

Aidé de mon premier,
On peut, dans mon entier,
Traverser mon dernier.

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier N°. est *Plume.*

Celui du Logogriphe est *Clarinette*, où l'on trouve *re, la, Nil, été, air, art, lance, âne, nacre, client, Etna, larcin, nectar.*

Celui de la Charade est *Lit-eau.*

Digitized by Google

Théâtre Classique, ou *Esther*, *Athalie*, *Polyeucte* et *le Misanthrope* commentés; ouvrage adopté par la Commission des livres classiques pour l'enseignement des Lycées et des Ecoles secondaires; publié par *F. Roger*, membre de la Commission. Un vol. in-8°. Prix : 4 fr. 50 c., et 6 fr. par la poste. A Paris, chez *Migneret*, imprimeur-libraire, rue du Sépulcre, n°. 20; et chez *le Normant*.

Lorsqu'on établit les écoles centrales, où toutes les sciences étoient confondues, où n'existoit aucune gradation d'études, et dans lesquelles les jeunes gens ne prenoient qu'une notion légère et souvent fausse des diverses connoissances, les novateurs qui avoient donné l'idée de ces institutions singulières, déclamèrent beaucoup contre les anciens colléges. Ils prétendoient que tout le temps des élèves étoit consumé, et pour ainsi dire perdu dans l'étude aride des langues anciennes, et que la langue française y étoit entièrement négligée. Selon eux, l'enseignement qu'on y recevoit ne pouvoit être d'aucune utilité dans le monde. De quel usage, en effet, devoit être la connoissance des chefs-d'œuvre de l'antiquité à une génération que l'on vouloit élever dans les principes nouveaux? L'habitude du bavardage de tribune constituoit l'éloquence; les tragédies, les brochures et les journaux révolutionnaires formoient toute la littérature; et l'on n'avoit pas besoin d'étudier l'histoire dans ses sources, puisqu'on étoit décidé à ne suivre aucune de ses leçons. Mais un gouvernement réparateur, en rétablissant la société sur ses anciennes bases, a senti la nécessité de donner à l'éducation publique une direction conforme à ses vues. Les chaires de nos écoles, long-temps muettes, ont recommencé à retentir des vers d'Homère et de Virgile, des harangues de Démosthènes et de Cicéron; l'étude des lois romaines est redevenue nécessaire dans la carrière du barreau; les langues d'Hippocrate et de Celse n'ont plus paru inutiles pour les différentes parties de l'art de guérir; et la religion étant rétablie, il a été impossible de se dissimuler encore l'utilité d'une langue qui est celle de l'Eglise.

Les déclamateurs, qui prétendent que la langue française étoit entièrement négligée dans les anciens colléges, manquoient de bonne foi, ou ignoroient ce qui s'y passoit. L'Université de Paris, ce modèle dont tous les colléges de France se rapprochoient plus ou moins, loin de négliger la langue française, en faisoient une partie essentielle de la rhétorique. On répondra peut-être que c'étoit une méthode nouvellement

Digitized by Google

établie, et que l'Université avoit été, pour ainsi dire, forcée de céder à l'ascendant du dix-huitième siècle. Cette objection tombera d'elle-même si l'on veut examiner les faits. Avant que la langue française eût produit des chefs-d'œuvre, il eût été sans doute absurde d'en faire un objet spécial d'études : aussi, jusqu'à ce moment, l'Université se borna-t-elle à l'enseignement des langues anciennes, seules employées dans les sciences et dans les lettres; mais lorsque, sous le règne de Louis XIV, notre littérature fut parvenue à son plus haut degré de gloire, lorsqu'elle présenta un grand nombre d'ouvrages réputés classiques, l'Université s'empressa d'accueillir cette nouvelle branche d'instruction. Il suffit de lire le Traité des Etudes de Rollin pour se convaincre de la vérité de ces faits, et pour ne plus douter que la littérature française fut introduite dans les anciens colléges long-temps avant les premières tentatives du *philosophisme* pour changer l'éducation publique.

Rollin même paroît avoir eu la première idée du Recueil que nous annonçons : il désigne expressément *Esther* et *Athalie* comme des ouvrages qui doivent être mis entre les mains des rhétoriciens, et dans lesquels ils trouveront, dit-il, *des modèles parfaits d'éloquence*. Il indique ensuite, en peu de mots, l'espèce de commentaire dont ces chefs-d'œuvre sont susceptibles, pour que les jeunes gens puissent y démêler toutes les délicatesses de la langue, et y trouver des règles de mœurs plus utiles encore que l'instruction littéraire qu'ils doivent en tirer : « Il me suffit ici d'avertir, dit-il, que dans la lecture que » l'on fera des livres français, on ne se contentera pas d'exa- » miner les règles du langage, que l'on ne perdra pourtant » jamais de vue. On aura soin de remarquer la propriété, la » justesse, la force, la délicatesse des expressions et des tours. » On sera encore plus attentif à la solidité et à la vérité des » pensées et des choses. On fera observer la suite et l'éco- » nomie des différentes preuves et parties du discours. Mais » l'on préférera à tout le reste ce qui est capable de former le » cœur, ce qui peut inspirer des sentimens de générosité, de » désintéressement, de mépris pour les richesses, d'amour » pour le bien public, d'aversion pour l'injustice et pour la » mauvaise foi; en un mot, tout ce qui fait l'honnête homme, » et plus encore le vrai Chrétien. »

Dire que M. Roger a suivi la route tracée par Rollin, c'est faire assez l'éloge de son travail. Avant d'entrer dans des détails, on nous permettra encore quelques réflexions.

L'Université de Paris, en admettant la littérature française au nombre des objets d'étude de la réthorique, eut la sage pré-

Digitized by Google

caution de ne pas lui donner trop de place. C'eût été un plus grand abus que de la rejeter tout-à-fait. Cette littérature a tant d'attraits, son étude présente si peu de difficultés, en comparaison de celle de la littérature ancienne, qu'il seroit à craindre qu'elle ne dégoûtât les jeunes gens des auteurs grecs et latins. Il faut, suivant Rollin, s'en servir principalement pour établir des parallèles entre les ouvrages anciens et les ouvrages français. Ces rapprochemens sont très-faciles quand on emploie les bons écrivains du siècle de Louis XIV, puisque ces hommes célèbres ont puisé dans les chefs-d'œuvre de l'antiquité un grand nombre de beautés qu'ils ont su s'approprier. De cette manière, la littérature ancienne et la littérature moderne se prêtent un mutuel appui : loin que l'une puisse nuire à l'autre, elle ne fait que lui donner plus de charmes et d'intérêt. M. Roger, fidèle à ce systéme, a rappelé exactement toutes les sources où les auteurs qu'il commente ont puisé leurs combinaisons et leurs beautés. Il a encore rempli, sous ce rapport, un des vœux formés par Rollin.

Avant que l'éducation fût rentrée dans la route qu'elle n'auroit jamais dû quitter, quelques instituteurs avoient porté très-loin l'abus de la littérature française. Ils en faisoient l'étude principale de leurs élèves; et ne se contentant point de les occuper sans cesse de tragédies et de comédies, ils leur donnoient encore des compositions en vers français. Nous avons assisté quelquefois à des exercices, où nous avons vu les jeunes auteurs de quelques rapsodies poétiques enlever tous les applaudissemens des spectateurs bénévoles, déclamer comme des comédiens, s'enivrer de louanges, et se croire destinés à remplacer nos grands poètes. Comment ne voyoit-on pas le danger d'exciter ainsi la vanité de cette jeunesse déjà trop disposée à s'y livrer? Comment ne craignoit-on pas de faire manquer à ces élèves leur véritable vocation, de leur inspirer la manie des vers, presque toujours si dangereuse, et de leur préparer tous les dégoûts et tous les chagrins des prétentions trompées? Racine, qui fut père aussi tendre que grand poète, ne vouloit pas que son fils, même après avoir achevé ses études, se livrât trop à la littérature française: « Je » vous exhorte, lui écrivoit-il, à ne pas donner toute votre » attention aux poètes français; songez qu'ils ne doivent » *servir qu'à votre récréation*, et non à *votre véritable* » *étude*. Ainsi, je souhaiterois que vous prissiez quelquefois » plaisir à m'entretenir d'Homère, de Quintilien, et des » autres auteurs de cette nature. »

Pour revenir à M. Roger, il est le premier qui ait fait entrer une comédie de Molière dans un livre classique; mais le choix

Digitized by Google

de cette pièce ne sauroit donner aucune inquiétude. Le *Misanthrope* est l'ouvrage dramatique le plus décent que nous ayons; et ce qui le distingue éminemment des autres pièces de notre théâtre, c'est que l'amour n'y est considéré que comme un ridicule. Les personnes scrupuleuses ne sauroient donc trouver mauvais que M. Roger l'ait inséré dans son Recueil; elles doivent se rappeler d'ailleurs que MM. de Port-Royal, qu'on n'accusera certainement pas de relâchement, firent une traduction de plusieurs pièces de Térence à l'usage de leurs écoles.

On s'étonnera peut-être que M. Roger n'ait pas suivi l'ordre chronologique, et qu'il ait placé *Polyeucte* après *Esther* et *Athalie*. Il ne dit point les raisons qui l'ont décidé à intervertir cet ordre qui se présentoit naturellement. Nous croyons les deviner. Rollin, dans l'article du Traité des Etudes, relatif à la littérature française, recommande d'offrir d'abord aux jeunes gens des ouvrages irréprochables pour le style; il permet ensuite de leur en faire lire d'autres où l'on trouve *des défauts capables de les séduire, comme sont certaines pensées brillantes qui frappent d'abord par leur éclat.* M. Roger, conformément à ces excellens principes, a commencé par présenter à ses jeunes lecteurs toute la perfection du style de Racine; et dans l'espoir que leur goût aura pu se former par l'étude approfondie d'*Esther* et d'*Athalie*, il leur donne ensuite *Polyeucte*, tragédie qui peut lutter avec ces chefs-d'œuvre pour la force des conceptions et l'élévation des pensées, mais dont le sublime n'est pas aussi soutenu, ni la diction aussi pure. Il a voulu que les élèves pussent se faire une idée juste de la perfection du style noble, pour se rendre dignes d'admirer les beautés de Corneille, et sans les confondre avec quelques défauts dans lesquels le goût de son temps l'a entraîné.

Une autre raison a peut-être aussi déterminé M. Roger à adopter cet ordre. N'ayant choisi que des tragédies religieuses, il a voulu que la peinture poétique de toute la magnificence des livres de l'ancienne loi précédât celle de l'héroïsme qui distingua les martyrs de la loi nouvelle. Il a voulu que les élèves, après s'être attendris sur le caractère enchanteur d'Esther, sur la simplicité sublime de Joas, après avoir élevé leur ame par les sentimens divins qui animent le grand-prêtre, pussent réunir leur admiration et leur attendrissement sur le dévouement de Polyeucte et sur le caractère vertueux de Pauline. Ce but estimable fait autant d'honneur aux principes de M. Roger qu'à son goût.

Ce que l'on doit le plus louer dans les Notices et dans le Commentaire

Digitized by Google

Commentaire de M. Roger, c'est une grande précision jointe à beaucoup de justesse. L'auteur n'a pas oublié qu'il s'adressoit à des jeunes gens : il n'a rien négligé pour leur donner des leçons faciles à retenir. On peut s'en convaincre par la définition qu'il donne du talent de Racine : « Né avec l'imagination » la plus vive, le sentiment le plus exquis de l'harmonie, le » tact le plus délicat des convenances, il étoit difficile que » Racine ne devînt pas un poète parfait ; et il le fut. Si Cor- » neille lui est supérieur dans le sublime des idées et des carac- » tères, il est au-dessus de Corneille dans le sublime des pas- » sions et des images. Son style a cette facilité qui cache le » talent, mais qui le prouve. » Cette dernière idée est parfaitement exprimée ; elle donne, en peu de mots, une idée complète du talent de Racine. « Son style, continue M. Roger, a » cette variété, cette élégance, cette propriété, et, si l'on » peut s'exprimer ainsi, ce bonheur d'expression dont on ne » trouve d'exemple que dans Virgile. La flexibilité de son » talent le rendoit propre à tous les genres de poésie et de » littérature. Plus heureux en cela que Voltaire même, il n'a » rien laissé à desirer dans tous ceux qu'il a entrepris. » Ce dernier jugement déplaira probablement aux admirateurs outrés de M. de Voltaire ; mais tous les gens de goût l'ont depuis long-temps confirmé. En effet, Racine n'a-t-il pas obtenu la couronne lyrique par ses chœurs d'*Athalie* et d'*Esther* ? Ne s'est-il pas mis à côté de nos bons auteurs comiques par *les Plaideurs* ? Ses épigrammes ne l'emportent-elles pas sur celles de Rousseau, pour la délicatesse et pour l'esprit ? Son Eloge de Corneille n'est-il pas supérieur à tous les discours académiques ? Ses Lettres à l'auteur des Hérésies imaginaires ne peuvent-elles pas être comparées aux Provinciales ; et la partie de l'Histoire de Port-Royal qui lui appartient, n'a-t-elle pas été considérée comme un modèle de style historique ?

M. Roger s'élève avec beaucoup de force et de raison contre ces prétendus philosophes qui ont jugé *Athalie* d'après leurs systèmes, et qui, sans considérer les époques, ont prétendu assujétir le chef-d'œuvre de notre théâtre à leurs idées fausses et rétrécies. Ce sont ces sophistes qui ont blâmé le caractère de Joad. M. Roger leur répond à l'occasion de ces vers que dit le grand-prêtre, après qu'Athalie est sortie du temple :

> Et nous, dont cette femme impie et meurtrière
> A souillé les regards et troublé la prière,
> Rentrons ; et qu'un sang pur, par nos mains épanché,
> Lave jusques au marbre où ses pas ont touché !

Voici la note de M. Roger : « D'après leur loi, les Juifs con-

Digitized by Google

» tractoient une souillure en approchant d'un criminel. » Cette expression magnifique, et les deux vers qui suivent, » ont été blâmés par quelques critiques superficiels, comme » n'étant que l'exagération d'un fanatique. Ces messieurs » veulent apparemment que Joad parle en philosophe mo- » derne. Il faut croire que Racine a trouvé plus convenable » de le faire parler en grand-prêtre, en successeur d'Aaron, » en Juif enfin, c'est-à-dire, en homme persuadé de la » vérité et de la sublimité exclusives de sa religion. La puri- » fication du temple, ordonnée ici par Joad, n'est pas seu- » lement conforme au Lévitique, aux lois les plus en vigueur » chez les Juifs : elle avoit aussi lieu chez presque tous les » peuples de l'antiquité. Ulysse, après avoir vaincu les pour- » suivans de Pénélope, lave et purifie avec grand soin le » marbre du palais. »

M. Roger, par ce rapprochement, montre qu'il a étudié avec fruit le Traité de l'abbé Fleury sur les mœurs des Israélites. Cet écrivain aussi distingué par son bon esprit que par sa vaste érudition, avoit cherché à indiquer les rapports des usages des Juifs avec ceux des autres peuples de l'antiquité. Les parallèles ingénieux qu'il établit dans l'excellent ouvrage auquel cette idée a donné lieu, font tomber d'elles-mêmes toutes les déclamations des philosophes contre les livres saints : ils prouvent que ces usages qu'on a voulu décrier, avoient pour la plupart des ressemblances avec les usages des nations orientales, si bien peints par Homère et Hérodote. Après cet examen, il est évident que le ridicule dont les sophistes ont voulu couvrir les mœurs antiques, retombe sur eux, puisque leurs diatribes ne peuvent montrer que leur ignorance ou leur mauvaise foi.

On connoît les déclamations qui ont été faites contre le rôle de Philinte de la comédie du *Misanthrope*. M. Roger porte un excellent jugement sur ce personnage :

« Quelques écrivains, d'*une autorité respectable d'ailleurs*, ont reproché à Molière d'avoir rendu dans cet » ouvrage la vertu ridicule, en faisant rire aux dépens du » vertueux Alceste. La vertu ne peut-elle donc pas avoir » ses excès? Ces excès n'ont-ils pas leurs dangers et leurs » ridicules? Et ces ridicules ne sont-ils pas soumis, comme » les autres, à l'empire du poète comique? *Tenere ex sapientiâ modum..... Ne quid nimis;* garder une juste mesure dans » la sagesse même et dans la vertu; être attentif sur soi, » indulgent pour autrui; *ne point se mêler de corriger le monde; prendre tout doucement les hommes comme ils sont; accoutumer son ame à souffrir ce qu'ils font :* c'est

Digitized by Google

» la philosophie de tous les sages anciens et modernes. Enseigner cette philosophie, démontrer les dangers et les travers » d'une morale contraire, et rendre la leçon comique sans » jeter du ridicule sur la vertu, c'est ce qu'a fait Molière, » c'est ce qu'ont approuvé enfin les plus sévères moralistes, » et ce qu'admireront à jamais les hommes éclairés de tous » les pays et de tous les âges. »

On voit que M. Roger accorde *une autorité respectable* à J. J. Rousseau et à Fabre-d'Eglantine, qui seuls ont soutenu publiquement l'opinion qu'il combat. Mais on ne sauroit lui reprocher un pareil ménagement qu'il a cru devoir au talent de Rousseau: quelques pages plus loin, il l'appelle *le plus éloquent des sophistes*. Quant à Fabre-d'Eglantine, plusieurs personnes très-sensées ont, pendant les orages de la révolution, applaudi beaucoup sa comédie, et n'ont vu qu'avec froideur le *Misanthrope*. Cette singularité s'explique facilement avec un peu de réflexion. La pièce de Molière n'a pas été faite pour des temps de troubles: elle a été destinée à l'amusement et à l'instruction d'une société paisible. Représentée dans des momens de désordre et de malheurs, elle a dû perdre quelque chose de son effet. Ce n'étoit point au milieu des calamités d'une révolution telle qu'a été la nôtre, qu'on pouvoit se décider à *prendre tout doucement les hommes comme ils étoient*, et *accoutumer son ame à souffrir ce qu'ils faisoient*.

Le Commentaire de M. Roger sur Polyeucte, ne s'éloigne jamais du ton d'une critique respectueuse. Quoiqu'il ait profité de quelques-unes des observations de M. de Voltaire, il n'a jamais imité l'emportement et la légèreté qu'on peut lui reprocher plus d'une fois. Il réfute même très-bien plusieurs critiques peu fondées de l'auteur de Zaïre. Nous n'en citerons qu'un exemple. Il s'agit d'une des stances du monologue de Polyeucte au quatrième acte:

Toute votre félicité,
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe par terre;
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Voici la note de M. de Voltaire: « C'est là, dit-il, un de » ces *concetti*, un de ces faux brillans qui étoient tant à la » mode. Ce n'est pas l'éclat qui fait la fragilité: les diamans, » qui éclatent bien davantage, sont très-solides. On remarqua, dès les premières représentations de Polyeucte, que » ces trois vers étoient pris entièrement de la trente-deuxième » strophe d'une ode de l'évêque Godeau, a Louis XIII:

Mais leur gloire tombe par terre;

Digitized by Google

Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

» Cette ode étoit oubliée, comme le sont toutes les odes aux » rois, sur-tout quand elles sont trop longues; mais on la » déterra pour accuser Corneille de ce petit plagiat. Sa » mémoire pouvoit l'avoir trompé; ces trois vers purent se » présenter à lui dans la foule de ses autres enfans: il eût été » mieux de ne les pas employer; il étoit assez riche de son » propre fonds, etc. »

La note de M. Roger est plus courte et plus judicieuse; sans nommer M. de Voltaire, il lui répond très-bien: « On a » remarqué, dit-il, que ces trois vers étoient pris d'une ode » de Godeau adressée à Louis XIII. Il eût été plus naturel et » plus juste de croire que tous deux avoient imité ou plutôt » traduit ce vers de Publius Syrus: »

Fortuna vitrea est; tum, cum splendet, frangitur.

M. Roger ayant travaillé pour le théâtre, et ayant prouvé par des succès ses connoissances dans cet art, auroit pu s'étendre dans son Commentaire sur les combinaisons dramatiques des trois poètes dont il a choisi les ouvrages pour former son Recueil; mais il a eu la sage modestie de renoncer à ce travail, qui lui auroit été facile, et qui sans doute lui auroit fait honneur. Il a pensé, comme Rollin, que ses remarques devoient se borner aux règles du langage, et à l'examen des secrets employés par nos grands maîtres pour présenter leurs idées sous le point de vue le plus favorable, pour assortir leurs images, et pour peindre avec vérité les sentimens et les passions. Ces remarques, jointes aux citations des morceaux que les trois poètes ont empruntés ou imités des anciens, forment un Commentaire qui convient très-bien aux jeunes gens. Non-seulement il peut les perfectionner dans la science de leur langue, mais il peut contribuer à leur former le jugement et le goût par des rapprochemens pleins d'intérêt.

P.

Digitized by Google

Géographie Physique de la mer Noire, de l'intérieur de l'Afrique et de la Méditerranée; par *A. Dureau de Lamalle* fils. Accompagnée de deux cartes dressées par *J. N. Buache*, membre de l'Institut de France et du Bureau des Longitudes: représentant, l'une les changemens arrivés aux mers intérieures, l'autre l'intérieur de l'Afrique, et les routes qu'ont suivies dans leurs expéditions les conquérans Grecs et Romains. Un vol. in-8°. Prix: 6 fr., et 7 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez *Dentu*, libraire, rue du Pont de Lody, n°. 5; et chez *le Normant*.

Les sciences naturelles n'excitent jamais un intérêt plus général que lorsqu'elles nous entretiennent des premiers âges du monde, et de ces grandes révolutions physiques dont le souvenir subsiste encore dans les traditions de presque tous les peuples. Si l'histoire des nations anciennes est si attachante pour nous par son antiquité même, si nous ne nous lassons point d'étudier les monumens en ruines qui nous retracent leur génie et leur puissance, le même esprit de curiosité doit nous arrêter aussi devant ces grands monumens de la nature où se conserve l'empreinte des catastrophes terribles qui ont bouleversé le globe, et du passage de tant de siècles qui, par une action lente, mais non interrompue, ont successivement modifié sa surface. Notre imagination se plaît à faire sortir du sein des eaux ces vastes terres, que des commotions subites y ont jadis englouties. Elle rend aux mers les champs féconds que le limon des fleuves a lentement formés sur leurs rivages: elle revêt de fleurs et de verdure les rochers stériles que le temps a dépouillés des terres végétales qui les couvroient.

Mais plus ces études ont d'attraits pour elle, plus elle est sujette à s'y égarer, et à se perdre dans de vains systèmes, qui expliquent tout, il est vrai, mais par des théories aussi contraires aux principes de la saine physique qu'aux traditions historiques les plus respectées. Ce seroit donc faire un éloge assez rare d'un ouvrage consacré à des recherches géologiques, que de dire que l'auteur, toujours circonspect dans ses raisonnemens, appuie toutes ses assertions sur des faits, et qu'il ne marche qu'au double flambeau de la géographie et de l'histoire. C'est le mérite de l'ouvrage que nous annonçons, dans lequel on remarquera principalement une connoissance des anciens, et une discussion exacte et consciencieuse qui deviennent chaque jour plus rares.

Digitized by Google

Dans l'esquisse rapide que je me propose d'en tracer ici, je ne puis guère m'arrêter qu'à ce qu'il offre de plus important : c'est la dissertation que l'auteur intitule *Géographie Physique de la mer Noire*, mais qui en est plutôt l'histoire, puisqu'au lieu de décrire minutieusement cette mer, il a pour but principal de retracer les grands changemens qu'elle a éprouvés, selon lui, dans sa configuration et son étendue. Au reste, le fond de ses idées n'est point nouveau : on le retrouve dans *les Epoques de la Nature*, dans cet ouvrage singulier où Buffon a inutilement prodigué tant de génie, d'éloquence, de logique, et même d'observations neuves et vraies, pour lier dans toutes ses parties un système nécessairement vicieux, puisqu'il repose tout entier sur une supposition gratuite et destituée de toute vraisemblance. Ce grand naturaliste y avance qu'au temps qu'il désigne comme la sixième époque, *le Pont-Euxin*, *la mer Caspienne* et *le lac Aral*, qui n'avoient formé jusqu'alors qu'un seul grand réservoir, rompirent tout-à-coup les barrières que leur opposoient les *roches cyanées*, et, s'ouvrant un passage jusqu'à la Méditerranée, laissèrent à sec une partie des terres qu'elles avoient long-temps couvertes. C'est à cette idée qui, dans les Epoques de la Nature, n'est qu'une hypothèse assez vraisemblable, que M. Dureau s'est proposé de donner l'autorité d'un fait historique. Avant d'entrer dans l'analyse de ses preuves, qu'il soit permis de remarquer qu'il n'appartient qu'aux savans également versés dans les sciences naturelles et dans l'antiquité, de prononcer sur le degré de confiance dû aux autorités dont l'auteur s'appuie, et que, me bornant à exposer une théorie qui paroît bien combinée dans ses diverses parties, je ne prétends ici prononcer en rien sur les faits qui lui servent de base.

En étudiant l'antique configuration des mers intérieures de l'Asie, M. Dureau apprend d'abord d'Hérodote et de plusieurs autres historiens que, de leur temps, la mer d'Azof étoit beaucoup plus étendue qu'elle ne l'est de nos jours. Il suit, l'histoire à la main, la retraite successive de cette mer, depuis cette époque reculée jusqu'au siècle des Antonins, où elle avoit déjà diminué de moitié. Il voit cette retraite figurée sur les cartes géographiques, en comparant celles de Ptolémée d'abord aux plus anciennes des modernes; puis à celles données récemment par Pallas, où cette mer est représentée beaucoup plus petite que sur toutes les autres.

La mer Noire lui présente des changemens non moins remarquables. Du temps d'Homère, on la regardoit comme la plus grande des mers intérieures, et comme un second

Digitized by Google

Océan. Les mesures données par Hérodote, et comparées à celles qu'on trouve dans d'autres historiens, font conjecturer qu'elle a successivement perdu beaucoup en longueur. Elles prouvent que, dans sa largeur, elle a diminué de trente lieues depuis Xercès jusqu'à nous.

Quant a la mer Caspienne, toutes les descriptions que les anciens nous en ont laissées, toutes les figures que leurs cartes lui donnent, la représentent sous une forme très-différente de celle qu'on lui voit aujourd'hui. Ces descriptions sont même, à raison de leurs différentes époques, très-peu cohérentes entr'elles; et de là plusieurs géographes modernes n'ont pas craint de conclure que cette partie de l'Asie avoit été absolument inconnue aux anciens. Mais, après avoir prouvé par des faits bien constatés qu'ils avoient eu toute sorte de moyens de l'observer, après avoir étudié soigneusement la description qu'en fait Hérodote, laquelle porte tous les caractères de l'exactitude, M. Dureau n'hésite pas à tirer de ces différences une conclusion bien moins présomptueuse et bien plus juste, en les attribuant aux changemens que cette mer a subis.

Ces changemens sont considérables, puisqu'il paroît que, dans l'antiquité, l'Aral n'existoit point comme un lac séparé. En effet, les auteurs qui décrivent le plus soigneusement la mer Caspienne ne disent rien de ce lac, ou n'en parlent que comme d'un golfe prolongé fort avant du côté de l'Orient. Il y a même dans Strabon un passage plus positif, lequel nous apprend que le Jaxarte, qui se jette aujourd'hui dans le lac Aral, avoit alors son embouchure dans la mer Caspienne: preuve certaine que cette mer et ce lac ne formoient alors qu'un seul et même bassin.

La diminution successive de la mer Noire, de la mer Caspienne et de l'Aral une fois bien constatée, l'auteur, par une analogie très-simple, est amené à conclure qu'il dut y avoir une époque où ces trois mers étoient réunies en une seule. Cette analogie devient presque une démonstration aux yeux du lecteur, quand il la voit fortifiée par des inductions tirées de la nature même du terrain. En effet, d'après les récits de tous les voyageurs modernes, les trois bassins ne sont séparés que par des plaines salées, offrant encore dans les débris de plantes marines qu'elles contiennent, des traces évidentes du long séjour des eaux. Ils renferment tous trois des eaux également salées, et nourrissent une multitude de poissons absolument semblables, auxquels ils seroit difficile de ne pas reconnoître une commune origine.

Après avoir exposé son système sur la configuration primitive de la mer Noire, M. Dureau passe à la discussion

Digitized by Google

des causes qui l'ont successivement resserrée dans les limites qu'elle occupe aujourd'hui. La plus ancienne, et le principe de toutes les autres, se rapporte à la grande catastrophe, qui ébranla et ouvrit la vaste étendue de terres élevées entre cette mer de la Méditerranée. Il suffit de se représenter la situation relative de ces deux bassins, pour être porté à croire que leur communication n'a pas toujours existé. Le grand nombre de fleuves que la mer Noire reçoit de l'Europe et de l'Asie, la rapidité avec laquelle elle se précipite à travers le Bosphore, la forme même de ce détroit, resserré entre des rocs escarpés; tout porte à croire que les eaux de cette mer, long-temps emprisonnées de toutes parts, parvinrent enfin à franchir les terres qui les resserroient, et à s'ouvrir un passage vers la Propontide. C'est l'opinion de plusieurs voyageurs, en particulier celle de Tournefort; et M. Dureau, en invoquant le témoignage de cet habile naturaliste, auroit pu remarquer qu'il mérite une confiance particulière par la candeur et la naïveté de ses récits, et sur-tout par un éloignement de tout esprit de système, que n'ont pas toujours montré des voyageurs plus modernes. Il est vrai qu'en cherchant à deviner par l'inspection des lieux toutes les circonstances de cette irruption, Tournefort n'a point remarqué que les roches cyanées, situées à l'entrée du détroit, portent tous les caractères d'un volcan éteint; mais cette particularité, loin d'ôter quelque probabilité à son opinion, fournit au contraire un nouveau moyen d'expliquer la rupture du Bosphore. C'est cette explication qu'adopte M. Dureau, en se fondant sur un grand nombre de faits géologiques et historiques qui la rendent très-vraisemblable. Après une discussion approfondie, il rapporte ce grand événement à l'époque du déluge de Deucalion. C'est alors que deux élémens terribles unissant leurs ravages, une éruption volcanique renversa tout-à-coup l'antique barrière qui retenoit le Pont-Euxin dans ses limites. Alors ses eaux, si long-temps captives, se précipitent dans la Propontide, renversent tous les obstacles jusqu'à la Méditerranée, réunies à cette vaste mer, submergent les côtes de l'Asie-Mineure, de la Thrace et de la Grèce, et portent leurs ravages jusque dans l'Egypte et dans la Libye. De là ces traditions, ces souvenirs ineffaçables, ces fables et ces exagérations poétiques, qui peignent si bien l'effroi et la consternation de tous les peuples, témoins de cette épouvantable catastrophe. M. Dureau s'efforce de suivre dans leurs principales circonstances, le progrès rapide, et le décroissement successif de l'inondation. Des peuplades entières sont

Digitized by Google

englouties; d'autres plus heureuses se retirent sur le sommet des montagnes. Les plaines basses de la Grèce ont disparu sous les flots; une mer nouvelle couvre toute la Béotie, et sépare ainsi l'Attique de la Phocide, jusqu'au moment où la trop grande abondance des eaux accumulées dans l'Euxin s'étant enfin épuisée, l'équilibre se rétablit dans la Méditerranée, les terres submergées reparoissent, les fleuves rentrent dans leur lit; et l'on voit sortir de la mer Egée, cette multitude d'îles dont elle est semée. De nouvelles sociétés se forment et s'unissent; de nouvelles villes sont fondées; mais le souvenir de cette grande calamité remplissant les hommes d'effroi, ils habitent long-temps le penchant des collines avant d'oser se confier aux plaines et aux rivages de la mer.

Il seroit trop long de suivre l'auteur dans tous les détails d'une discussion, où il n'avance aucune hypothèse, sans lui donner pour base quelques faits de géologie ou d'histoire. Je me bornerai à transcrire ici le résumé par lequel il la termine. C'est le meilleur moyen de faire connoître la marche et le but des raisonnemens dont elle se compose :

« Je crois avoir établi, dit-il,

» 1°. Que depuis Hérodote jusqu'à nous, la mer d'Azof » a diminué des cinq sixièmes;

» 2°. Que la mer Caspienne, depuis cette époque, s'est » retirée au nord de plus d'un degré et demi, et que son » étendue en largeur a diminué de plus d'un tiers;

» 3°. Que la mer Noire a subi aussi des changemens con- » sidérables dans sa partie septentrionale, depuis les bouches » du Danube jusqu'à celle du Phase; et que pour toutes ces » parties, il est impossible de retrouver les lieux décrits » par les anciens, si on se les représente tels qu'ils sont » figurés sur les cartes modernes;

» 4°. Que douze à treize siècles avant Hérodote, la mer » Caspienne, le lac Aral, la mer d'Azof et la mer Noire » étoient réunies, et formoient une mer intérieure pres- » qu'égale en étendue à la Méditerranée, mais alors sans » communication avec elle;

» 5°. Qu'une foule de témoignages historiques, dont plu- » sieurs remontent jusqu'à des auteurs presque contemporains, » fixent la formation du canal du Bosphore, ou l'irruption » de la mer Noire dans la Méditerranée, quinze cent vingt- » neuf ans avant l'ère chrétienne, au siècle de Cadmus, de » Dardanus, de Cécrops et de Deucalion; que les plus » exactes et les plus anciennes chronologies placent à la » même époque ce grand événement, appelé le déluge de » Deucalion; et que les géologues les plus habiles confirment

Digitized by Google

» par l'examen des lieux, les faits attestés par l'antiquité » d'une manière si unanime ;

» 6°. Que par les effets de cette effusion de l'Euxin, une » partie de l'île Samothrace, celles de Rhodes et de Délos, » fut quelque temps couverte par les eaux de la mer.

» 7°. Enfin, que c'est à la même époque que des secousses » de tremblement de terre séparèrent l'Ossa de l'Olympe, » ouvrirent la vallée de Tempé, et en permettant au Pénée » de se décharger dans la mer, mirent à sec les plaines de la » Thessalie, qui n'étoient auparavant qu'un grand lac sans » issue. »

C'est avec autant d'érudition, autant de soin et d'exactitude dans ses recherches, que l'auteur éclaircit les passages des anciens sur le détroit de Messine, et qu'il cherche à deviner l'époque de l'ouverture du détroit de Gibraltar : époque qu'il avoue ne pouvoir fixer exactement, mais qui lui paroît antérieure à celle de l'irruption de l'Euxin dans la Méditerranée. Cette opinion est contraire à celle de M. de Buffon, qui regarde comme le plus ancien déluge celui qu'occasionna la rupture du Bosphore. Mais, comme on l'a déjà observé, ce grand naturaliste ne présente que des hypothèses qui ne sont justifiées par aucune preuve directe; au lieu que M. Dureau ne perd jamais de vue les traditions et les monumens historiques : il paroît donc, dans ce cas-ci, devoir inspirer plus de confiance que l'illustre auteur des Epoques de la Nature.

On peut voir par cet exposé que les recherches sur la Méditerranée et la mer Noire ont entr'elles plus d'un rapport, s'éclairent mutuellement, et seroient très-bien désignées sous le titre commun d'*Histoire des mers intérieures de l'ancien continent.* Mais on n'aperçoit aucune connexion entre cet objet et la géographie de l'intérieur de l'Afrique : il semble donc que ce dernier travail devroit faire la matière d'une dissertation séparée du corps de l'ouvrage. J'en dirai autant d'une apologie de la géographie d'Homère, qui contient tout ce qu'il faut pour former un Mémoire intéressant, mais qui n'a aucun rapport ni à la géographie de l'Afrique, ni à celle de la mer Noire et de la Méditerranée. L'auteur auroit dû faire attention que chaque chose gagne beaucoup à être mise à sa vraie place, et que l'unité d'objet, qui est toujours un mérite, est particulièrement nécessaire dans un ouvrage où l'on se propose d'établir un corps de raisonnemens et de doctrine, et où le lecteur veut être conduit directement au but qu'on lui a montré. En général, on pourra reprocher à M. Dureau de manquer trop souvent de méthode, soit dans l'ordonnance, soit dans

Digitized by Google

les détails de son livre. Ses raisonnemens sont justes et solides; mais il ne les présente pas toujours dans cet ordre simple et lumineux qui en fait saisir tout l'ensemble, et qui rend la lecture aussi agréable qu'instructive. Mais après l'avoir averti d'un défaut contre lequel il ne sauroit trop se tenir en garde, après l'avoir engagé à soigner son style, à faire ses phrases moins longues, à éviter les constructions pénibles et embarrassées, et l'obscurité qui en est la suite, on ne peut refuser de justes éloges à un ouvrage qui suppose de profondes études, et que les savans géographes de l'Institut ont jugé (1) *très-intéressant par les recherches qu'il contient, sur des faits trop mal connus ou trop mal interprétés, et par les preuves qu'il présente des grands changemens qu'ont éprouvés nos mers intérieures.* C.

Quelques Mémoires sur différens Sujets, la plupart d'Histoire naturelle, ou de Physique générale et particulière. Un vol. in-8°. Prix : 5 fr., et 6 fr. par la poste. A Paris, chez *Delance*, lib., rue des Mathurins; et *F. Didot*, lib., rue de Thionville.

Et ait : (Deus) faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram, et præsit piscibus maris, et volatilibus cœli, et bestiis, universæque terræ, omnique reptili quod movetur in terrâ.
GEN., 1. 26.

Le Dieu des philosophes, qui veulent bien admettre un *Être-Suprême*, n'est pas le Dieu de la *Genèse*, créateur du ciel et de la terre, rémunérateur des vertus, et vengeur des crimes. C'est un Dieu sans aucune puissance, immobile, n'ayant jamais rien créé, ne pouvant rien détruire, ne s'inquiétant et ne se mêlant de rien, passif dans le temps et dans l'éternité, nul dans tout l'univers, un être de raison absurde, une conception ridicule; en un mot, l'œuvre de l'orgueil et de la folie. Le Dieu de la *Genèse* a dit : *Faisons l'homme à notre image et ressemblance;* et l'homme, vaincu par ses passions, a dit : Nions le Dieu de la *Genèse*, annonçons un Dieu qui nous ressemble, et qui soit soumis à tous nos caprices; la foule des sots applaudira, les richesses et les honneurs nous arriveront. Sacrifions un avenir que nous ne voyons pas bien clairement, au présent dans lequel nous sommes. Jouissons d'abord:

---

(1) Rapport de M. Olivier à la première classe de l'Institut, qui l'a approuvé, et en a adopté les conclusions.

Digitized by Google

le reste ira comme il pourra. Si nous pouvons faire croire que la matière est éternelle, et qu'elle a produit tous les êtres sans le secours de la puissance divine, on pensera bientôt que Dieu n'est qu'un être inutile et qu'une chimère. Toutes les nations reconnoissent un seul Dieu maître de toutes choses : n'attaquons pas de front cette croyance, troublons seulement les idées reçues. Un Dieu qui ne fait et qui ne peut rien, n'est pas un Dieu bien redoutable, nous pouvons admettre un tel Dieu. Ce sera, si l'on veut, le nom que nous donnerons à l'ordre aveugle et fortuit des choses existantes : ce prétendu Dieu ne sera qu'une manière d'être invincible de toute la matière palpable, qu'un vrai néant : voilà le Dieu qu'il nous faut. Le Dieu des nations a donné à l'homme la terre et la toute-puissance sur tous les animaux qui l'habitent. Obscurcissons l'origine de cette puissance : affirmons que la supériorité de l'homme n'existe que dans ses organes; plaçons une ame égale à la sienne dans le corps d'un ciron; disons même, s'il le faut, qu'il y a un Dieu dans une huître, et qu'il ne lui manque que des organes pour agir, penser et parler comme un philosophe; faisons mieux encore; soutenons qu'entre la pierre brute et l'homme, il n'y a d'autre différence que celle opérée par les changemens successifs que la matière éprouve en passant de l'état minéral au végétal, et du végétal à l'animal; que c'est là tout le secret du mouvement de la matière, et le cercle perpétuel dans lequel nous la voyons exercer ses facultés. Mettons-nous sans façon au rang des chiens; proclamons la parfaite égalité et la douce confraternité des pourceaux et des hommes avec les araignées et les crapauds.

Telles sont les pensées qui se reproduisent encore aujourd'hui, pour la millième fois, dans les Mémoires que M. Dupont de Nemours vient de publier, et particulièrement dans celui sur *l'instinct des animaux*, prodige de folies curieuses, par lesquelles l'auteur prétend prouver qu'il n'est qu'un animal comme son chat, sa vache ou son cheval, et dans lesquelles il ravale la condition de l'homme à celle des champignons ou des escargots. Comme il peut être de quelqu'intérêt d'examiner cette double proposition, j'avois entrepris la lecture du Mémoire dans l'espérance qu'il m'offriroit quelques aperçus vrais et nouveaux sur l'histoire naturelle; mais, dès les quatre premiers mots de l'épigraphe, il m'a été bien facile d'entrevoir que je n'y trouverois rien de sérieux, si ce n'est l'incroyable démence de l'auteur, et qu'il n'aborderoit seulement pas la question. En effet, pour procéder avec quelque méthode dans une matière de cette nature, il falloit d'abord donner une définition exacte de l'*instinct*. L'auteur dit que c'est une *raison*

Digitized by Google

rapide, etc.; mais qu'on lui demande ce que c'est qu'une *raison rapide*, il tombera dans le cercle vicieux; il répondra que c'est *un instinct*, ou bien il multipliera les mots pour définir la raison, dont il n'a pas une idée nette. Il parle des *idées innées* dans l'homme, et il en combat l'existence avec un axiome philosophique, qui n'admet dans l'entendement que ce qui peut arriver par les sens. Or, ni lui, ni tous les philosophes passés, présens et futurs, n'ont jamais pu dire et ne diront jamais par quel sens l'idée du juste et de l'injuste est entrée dans l'entendement humain, etc. etc. etc. Il n'explique pas ce que c'est que les *idées innées*, et il les confond avec *l'instinct des animaux* : nouvelle preuve, dès les premières lignes de l'ouvrage, qu'il ne connoît pas plus les *idées innées*, ou même *acquises*, que la *raison* et que l'*instinct*. Il déraisonne ensuite bien à son aise dans tout le reste de l'ouvrage, écrivant toujours le nom de *Dieu* en très-grosses lettres, mais ne parlant des *théologiens* qu'avec le plus profond mépris, et bafouant la religion chrétienne toutes les fois que l'occasion se présente. J'étois découragé, l'ennui venoit me saisir, le livre me tomboit des mains, lorsque je pris le parti de le poser sur une touffe d'herbe où je m'étois assis au milieu d'un bois. Je me levai pour me réveiller, et je me mis à marcher, en réfléchissant sur l'inconcevable abus que les hommes font si souvent de la raison, qui leur a été accordée pour apprendre à se connoître et pour se conduire dans ce monde. Comment est-il possible, me disois-je, qu'un homme qui s'est fait un nom honorable dans nos troubles civils, qui peut avoir observé les causes de tous nos malheurs, les méconnoisse encore à ce point, et les renouvelle dans un écrit public? Comment l'Institut de France, ce corps célèbre qui prétend à tous les genres de gloire, a-t-il pu se prêter à entendre la lecture d'un pareil radotage pendant trois séances entières, et le syllabaire des corbeaux, et le *tack tack* des araignées, et la chanson ridicule du rossignol, qui ne s'en doute guère, et les beaux et longs discours des fourmis, etc. etc. : espèce de farce faite pour amuser des enfans, plutôt qu'une réunion de savans, beaucoup trop sérieux pour un pareil sujet? (1) Je marchois toujours, et je me disois encore : il faut que ce M. Dupont, s'il n'est ni un singe ni un chat, soit cependant, comme il le prétend, un bien plaisant animal, pour s'être permis tout ce badinage au milieu d'une si grave compagnie. Il faut au moins qu'il descende en

(1) C'est ce que Lactance disoit de Pythagore : *Videlicet senex vanus sicut otiosæ aniculæ solent fabulas tanquam infantibus credulis finxit*, etc. Divin. Institut., lib. 3, c. 18.

Digitized by Google

ligne directe de quelque *guêpe*, ou de quelque malin *bourdon*, qu'il transforme si joliment en *Sœur Grise* et en *Frère de la Charité*. D'une guêpe à un hanneton, la différence est peu de chose : après avoir été bourdon, il sera devenu hanneton. Vendu par un pâtre à quelque fils de grand seigneur des environs de Nemours, il aura été croqué par un dindon de la basse-cour. Son ame et son corps auront été renfermés sous une coquille d'œuf, et, peu de temps après, le dindonneau, devenu grand comme père et mère, aura été mis à la broche dans le salon de quelqu'honnête bourgeois de la ville : le reste se devine ; et c'est ce qui fait que nous possédons un académicien qui nous révèle tous les secrets de la nature. Le philosophe de Samos se souvenoit d'avoir été au siége de Troie dans un autre corps que le sien ; Empédocle avoit conservé la mémoire de son origine, qui remontoit à un arbrisseau. *Les guêpes se souviennent d'avoir été embryon dans leurs alvéoles, et même d'y avoir mangé un certain nombre de petits vers d'une certaine espèce ;* il ne seroit pas étonnant que M. Dupont se souvînt aussi d'avoir été terre, caillou, moisissure, mousse, polype, sangsue et guêpe avant d'être un hanneton. Les idées vont loin quand rien ne les gêne, et qu'on se promène au fond d'un bois silencieux. Je les laissois aller au gré de l'imagination capricieuse. Je m'arrêtai devant un charmant paysage qui s'offroit devant moi : je m'assis de nouveau ; mes yeux se fermèrent, et le sujet qui m'occupoit continuant d'agiter mon esprit, il me sembla que je retournois dans l'endroit où j'avois laissé le volume de M. Dupont, pour le reprendre et me retirer. J'allois d'un pas assez délibéré, lorsque je fus tout-à-coup arrêté par un tumulte considérable, qui me fit prendre quelques précautions. J'avois un bon fusil que j'armai ; mon fidèle Hector étoit à mes côtés, je l'avertis de se modérer. Ce que j'entendois ressembloit aux cris confus d'une multitude d'animaux qui paroissoient prêts à se battre ; des corbeaux et des grenouilles, qui croassoient de plus de vingt manières différentes, *cra, gress, créo, gross, croué, grouoss*, etc. etc. ; des chiens qui aboyoient dans toutes les langues, des loups qui hurloient sur tous les tons, des taureaux qui beugloient, des serpens qui siffloient ; des oiseaux de toutes les espèces, qui faisoient un tapage affreux. Je crus que c'étoit une assemblée générale de tous les animaux, et je ne me trompois pas : car, m'étant approché sans avoir été découvert, je vis tous ceux de la création réunis, par députation, dans l'enceinte même où j'avois laissé le volume. Mais quelle ne fut pas ma surprise, lorsque je vis ce même volume entre les mains d'un singe, et que j'eus remarqué sur sa tête un perroquet fort

Digitized by Google

instruit qui lisoit l'ouvrage à haute et très-intelligible voix ! Le brouhaha que j'avois entendu, étoit l'applaudissement de toute l'assemblée à chaque période qu'il débitoit. Je fus curieux de savoir ce que tout cela deviendroit; je me tapis avec Hector, au milieu d'un épais buisson, d'où je pouvois tout voir et tout entendre; et la lecture de l'ouvrage étant au moment d'être terminée, je n'eus pas le temps de m'ennuyer beaucoup. Lorsque l'assemblée entendit prononcer qu'il y a *un Dieu et peut-être plusieurs Dieux dans le polype*, je crus que je deviendrois sourd, tant il s'éleva de cris, de sifflemens, de trépignemens, de hennissemens, de bourdonnemens, de glapissemens, de transports d'admiration sans mesure, et qui paroissoient devoir être sans fin. Le tintamarre s'apaisa cependant, mais il reprit encore plus de force lorsque l'orateur emplumé prononça d'une voix assez rauque : *Il y en a un très-respectable dans l'éléphant.* Tous les animaux se levèrent spontanément, et saluèrent cette puissante bête en signe d'admiration. Le perroquet continua : « Il y en a un sublime dans » Confucius, dans Socrate, dans Marc-Aurèle, dans Locke, » dans Leibnitz, dans Newton, dans Haller même, et dans » Bonnet. » Le plus profond silence s'étoit rétabli à mesure que l'oiseau philosophe prononçoit tous ces noms; tous les animaux s'entre-regardoient avec un air d'étonnement; et lorsque l'assemblée eut entendu les noms de *Quesnay* et de *Turgot*, qui terminoient la phrase, j'entendis très-distinctement un *âne* qui demandoit à son voisin le *butor* s'il connoissoit ces animaux-là; celui-ci fit la même question à sa commère la *buse*, qui la transmit à l'*oie*, laquelle la fit passer, de bec en bec et de bouche en bouche, jusqu'aux rangs les plus reculés de l'assemblée, en sorte que la réponse ne put jamais revenir jusqu'à moi. Il régnoit alors, au milieu de cette foule, une certaine confusion de gestes, de discours et d'allures, qui suit toujours la contrainte dans laquelle on s'est tenu pendant une longue lecture, et qui précède ordinairement les grandes délibérations. Au milieu de ce tumulte, j'entendois souvent répéter le nom de *Dupont*, *l'ami Dupont*, *notre cher Dupont*, *mon ami Dupont*, *notre bon ami Dupont*, et plusieurs autres expressions de tendresse, qui marquoient un vif desir de s'épancher et un besoin de se communiquer. Après ces premières marques d'amour et de respect, je vis le singe s'élancer sur le dos de l'éléphant, et, par ses gestes et ses cris, demander un moment d'attention. Rien n'étonne dans les songes; les choses les plus bizarres paroissent très-ordinaires et fort communes. Ce singe se met à parler, sans me causer la moindre surprise; il demande s'il n'y auroit pas quelqu'un dans l'assemblée qui

Digitized by Google

connoîtroit l'auteur de ce fameux ouvrage dont on venoit de donner lecture, et qui devoit produire un si grand et si heureux changement parmi les animaux. « Je le connois » beaucoup, répond un chien qui se trouvoit tout près de » l'éléphant : c'est mon ami ; nous avons fait connoissance » dans le jardin du Luxembourg à Paris, ainsi que vous l'avez » vu dans son livre ; c'est moi qui lui ai fait l'honneur de dîner » quelquefois avec lui. De quoi s'agit-il? Il s'agit, répond le » singe, d'aller le trouver et de l'amener ici, pour y recevoir » nos félicitations. » « Je le veux bien : mais s'il est dans une » assemblée publique?» « S'il y est, tu te faufileras ; avec un » peu d'adresse tu pourras t'y introduire ; si tu ne le peux, » tu l'attendras à la porte ; dépêche-toi. »

Tandis que le chien alloit chercher l'auteur du livre, l'assemblée délibéroit sur la manière dont elle le recevroit ; et il s'éleva quelque discussion sur la question de savoir comment on l'appelleroit, lorsqu'un des moins bêtes de la troupe proposa de lui donner le titre de *Monsieur et cher Confrère*, ce qui fut adopté sur-le-champ. On examina ensuite s'il ne conviendroit pas de le prier de prendre sous sa protection la défense des animaux, et de proposer aux hommes quelque décret qui reconnoîtroit enfin l'égalité des droits et des devoirs réciproques entre toutes les races qui couvrent le globe ; mais, à ce seul mot, le lion, qui n'avoit encore rien dit, fit une si terrible grimace, que les plus prudens convinrent qu'il falloit s'en rapporter à la bonne volonté de leur bon ami Dupont, et qu'on ne lui parleroit pas de cet objet trop délicat pour le temps présent. Cette conduite parut plaire au monarque : il ordonna que pour l'amuser, on fît venir devant lui tous les animaux dont il est parlé dans le volume du philosophe, pour vérifier par lui-même s'il avoit dit la vérité. Il ne lui fut pas difficile de reconnoître que c'est un bien mauvais traducteur, et qu'il avoit pris des sons et des cris involontaires et irréfléchis pour des phrases académiques ; que les araignées solitaires n'ont jamais appris à filer ; que les poulets courent, parce qu'ils ont des pattes ; que les oiseaux volent, parce qu'ils ont des ailes, et que les poissons nagent, parce qu'ils ont des nageoires. Le rossignol vint à son tour, et fit entendre son brillant ramage. « C'est » donc là, dit le roi des animaux, ce que l'ami Dupont » prend pour une suite de paroles articulées, et ce qu'il tra- » duit par des *dors, dors, dors, ma douce amie*, tandis » que tu fais tous tes efforts pour réveiller ta compagne? » « Hélas ! oui, Sire, répondit l'oiseau, et j'en suis moi- » même dans une grande confusion ; c'est un contre-sens qu'il » faut

Digitized by Google

» faut lui pardonner : il n'a pas de mauvaises intentions pour » nous autres bêtes; et je suis bien assuré que désormais il » ne voudra plus rien manger de tout ce qui respire : il se » nourrira de raves et de salade ; et pour se rapprocher de » nous, il n'y a rien qu'il ne soit disposé à faire. Si vous le » permettez, Sire, je vous chanterai une nouvelle chanson » que j'ai faite à sa louange, et que vous traduirez bien » facilement dans sa langue. » Le lion ayant fait un petit mouvement d'approbation, le rossignol se mit à chanter :

Vive, vive le bon garçon,
Bon garçon, bon garçon,
Qui traduit ma chanson,
Si vive et si gentille,
Et qui met, sans façon,
Dans la même famille,
L'homme et le hérisson!

(Petit silence.)

Cet aimable garçon
Ne mange point d'anguille,
De veau, ni de pinçon :
Il déjeûne de son,
Dîne d'une morille,
Et soupe de cresson.

(Autre silence.)

Pour être à l'unisson
Du polype à coquille,
De l'huître ou du poisson,
Il convoite la fille
De quelque limaçon.
Vive à jamais ce bon garçon.

A peine le rossignol eut-il chanté, que je vis tous les animaux tourner la tête vers un même point de vue hors de l'enceinte, et que je reconnus leur confrère qui s'avançoit en saluant les fourmis, les pies, les corneilles, les chauves-souris, les hiboux, les scarabées, tous les oiseaux et tous les insectes qui voloient et qui couroient à sa rencontre. Ils formèrent bientôt un nuage épais autour de sa tête; et tous ensemble se pressant pour le voir et pour l'embrasser, ils le couvrirent entièrement, et l'empêchèrent de marcher. Les quadrupèdes s'avancèrent alors pour le dégager; et les ours, renouvelant la scène de l'amateur des jardins, frappoient et

Digitized by Google

mordoient à droite et à gauche, sans se douter que leurs grands ongles effleuroient souvent le visage de leur cher ami, qui crioit et se débattoit tant qu'il pouvoit. Le grave éléphant remarquant le zèle dangereux de tous ces animaux, les soulevoit avec sa trompe, et les jetoit pêle-mêle, les ours sur les tigres, les loups sur les chiens et les chats; et, sous ses énormes pieds, il écrasoit les reptiles par milliers. De si violens témoignages d'affection dégénérèrent bientôt en un combat des plus sanglans: tous les animaux amoncelés se pressoient, se poussoient, crioient, se culbutoient, se déchiroient; c'étoit un vacarme épouvantable; enfin, le lion voulant mettre un terme à cet effroyable désordre, s'avançoit, les griffes et la gueule ouvertes pour avaler le malheureux auteur de cette boucherie, le doux avocat des bêtes. Le péril étoit imminent, tout mon sang se révolta; je me levai sur-le-champ, et, sans examiner à quoi je m'exposois moi-même, je lançai deux coups de foudre sur cette bête féroce, au moment même où elle s'avançoit sur sa victime. A l'instant, toutes ces images fantastiques se brouillèrent, l'explosion retentit dans tous mes sens, et me réveilla. J'allai reprendre le volume où je l'avois laissé: je le retrouvai à la même place; mais je ne sais quel animal l'avoit sali. Je l'abandonnai aux bêtes qui voudront en faire leur pâture. G.

L'Amour Crucifié, traduction d'*Ausone*, imprimée avec le texte; par M. *Moreau de la Rochette*. Broch. in-8°. Prix 60 cent. A Paris, chez *le Normant*.

CETTE traduction d'un des moindres poëmes d'Ausone, qui n'a fait que de petites choses, et qui lui-même n'étoit pas un grand poète, devroit par la seule petitesse de son volume échapper à la critique. D'ailleurs, comme l'original n'est pas beau, il seroit difficile que la copie fût admirable, et méritât beaucoup d'éloges. Je me serois donc dispensé d'en parler, si elle n'étoit l'ouvrage d'un jeune homme qui annonce autant de bonne volonté que de talent, et qui est digne qu'on lui paie, soit en conseils, soit en louanges, le tribut d'estime qu'on doit à ses efforts et à ses heureuses dispositions. Je vais essayer de faire connoître son ouvrage.

L'auteur se plaint, dans une petite préface qui précède sa traduction, de ce qu'*Ausone n'est point assez connu*. Il avoue cependant que *le style* de ce poète est *dur, inégal et ténébreux; sa latinité peu correcte*, etc. Mais que veut-il donc

Digitized by Google

que l'on fasse? Il y a cent poètes modernes; tels que Lemierre, Roucher, etc. (je ne cite que les morts) qu'on ne lit plus, et qui peut-être valoient bien Ausone. Faudra-t-il que nous lisions celui-ci, par la seule raison qu'au lieu d'écrire en français barbare, il a écrit en latin barbare, et qu'il est venu quelques siècles plutôt que ceux-là? « Mais, ajoute monsieur » Moreau, il est brillant, *facile*, plein de feu, et cela de- » vroit suffire pour le faire lire. » Le traducteur se trompe encore : Horace l'a dit depuis long-temps, et, en matière de goût, Horace a toujours raison:

Non satis est pulchra esse poemata, dulcia sunto.

Il ne suffit pas de faire de beaux poëmes, il faut les faire intéressans. Il n'y a que cela qui les fasse lire, et qui puisse procurer à leurs auteurs une réputation durable. C'est l'erreur de presque tous les poètes de ce siècle, de croire que des vers brillans, faciles, harmonieux, et pour tout dire en un mot, de beaux vers suffisent pour composer un beau poëme. Que M. Moreau de la Rochette, puisqu'il est jeune, et qu'il est encore à temps de choisir sa route, se garde bien de croire à cette erreur. Je conviens qu'il y a de grands exemples pour elle, mais il y a de grandes autorités contre; et, quand on est jeune et qu'on veut réussir, il y a deux grands principes qu'il ne faut jamais perdre de vue : se méfier toujours des exemples, et toujours se confier en l'autorité.

Je voudrois donc que M. Moreau, au lieu de commencer par traduire un poëme assez médiocre d'un des plus petits poètes anciens; un poëme qui n'est, comme ceux de notre siècle, qu'une collection de jolis vers, eût tenté de traduire quelque beau morceau de Virgile et d'Homère, ou si le genre de son talent l'entraîne vers les tableaux uniquement gracieux, qu'il eût essayé d'imiter quelque livre d'Ovide, quelque ode d'Horace et d'Anacréon. Ce n'est pas qu'ensuite je lui eusse conseillé de faire imprimer ses premiers essais; c'est qu'il me semble qu'à son âge, il convient non-seulement de prouver ses forces, mais toutes ses forces, et que pour cela, il faut oser affronter des rivaux redoutables. Ces sortes de combats, tant qu'on les livre dans l'ombre, ne sont jamais dangereux, et ils sont toujours utiles. Qu'importe que l'on soit vaincu, si on ne l'est qu'en présence de ses amis qu'on a rendu seuls témoins du combat, et qui, tout en plaignant la triste défaite qu'on a éprouvée, ne laissent pas d'applaudir aux nobles efforts qu'on a faits pour la retarder. C'est en lisant les grands auteurs qu'un jeune homme se forme le goût, et qu'il apprend à les juger eux-mêmes; c'est en luttant contre

Digitized by Google

eux, en s'efforçant de les imiter, qu'il se forme le style, et qu'il apprendra peut-être à les surpasser. Mais que peut-on gagner en traduisant Ausone? Quelle gloire peut-il y avoir à le bien traduire, quand il n'y en auroit pas même à le surpasser?

Pour juger Ausone, il me suffiroit de lire la lettre qu'il écrivit à son fils, à propos de ce petit poëme : « Avez-vous » jamais vu, lui dit-il, à Trèves, dans la salle d'Eole, cette » peinture à fresque?.... Des amantes courroucées y crucifient Cupidon. *Ce ne sont point de ces femmes de notre siècle dont les erreurs sont volontaires*, mais des héroïnes » qui se disculpent en fustigeant le Dieu auteur de leurs » fautes....

» Le sujet du tableau et son exécution excitèrent mon » admiration. De l'étonnement, je passai à la sottise de » versifier. *L'ouvrage ne me plaît que par son titre.* »

Je remarque d'abord qu'Ausone, quoiqu'il fût homme d'esprit, donnoit pourtant dans l'erreur, qu'on pourroit appeler celle des bonnes gens, de croire que certains défauts de son siècle n'avoient appartenu qu'au sien; mais ce n'est point cela qui me donneroit mauvaise idée de lui. Ce que je lui reproche, c'est d'abord d'avoir cru que le sujet d'un joli tableau pouvoit devenir celui d'un joli poëme. Il n'y a ici qu'un tableau à faire, parce qu'il n'y a qu'un seul instant à peindre; c'est celui où les amantes courroucées s'emparent du jeune Cupidon, et le lient à un arbre. Ce qui suit dans le poëme est peu agréable à lire; ce qui précède est fastidieux. Que sert de dire les noms de toutes ces héroïnes, dont on suppose que le courroux s'exerça d'une manière aussi peu convenable sur le jeune Dieu? C'est peut-être une belle occasion de raconter en deux vers l'histoire de Sémélé, de Didon, d'Héro, de Procris, de Sapho, etc. etc. Mais cette longue suite de noms pouvoit s'enfiler sans beaucoup de talent, et même avec moins d'esprit que n'en avoit Ausone; et, si j'osois employer cette expression, je dirois que cette longue suite d'amantes n'est pas trop agréable à voir passer.

Ensuite, que veut dire cette phrase : *l'ouvrage ne me plaît que par son titre?* S'il disoit vrai, il ne devoit donc en publier que le titre : ce qui revient à mon idée, qu'il auroit dû se contenter de louer le tableau, et de le recommander à la curiosité de son fils. Quant à moi, loin que l'ouvrage me plaise par son titre, c'est par-là qu'il me déplairoit sur-tout; et je crois de plus que, sans être trop religieux, on pourroit en être blessé : il suffit pour cela

Digitized by Google

d'être un peu délicat sur les convenances, et d'aimer qu'on les observe jusque dans le titre d'un petit ouvrage. Il me semble que ce mot de *crucifié* nous rappelle par lui-même des idées si graves et si solennelles, qu'on doit être désagréablement affecté en le voyant servir d'annonce à un ouvrage badin. On ne sait de quelle religion étoit Ausone : le titre de son poëme, et le petit plaisir qu'il témoigne de l'avoir trouvé, me feroient croire qu'il n'étoit pas chrétien.

Il est juste maintenant de faire connoître l'heureuse facilité avec laquelle M. Moreau de la Rochette a rendu les divers détails de ce poëme ; et pour cela, je n'ai qu'à citer son début. Le voici :

Il est aux bords du Styx un bois de myrtes sombres,
Où d'illustres beautés, inconsolables ombres,
Promènent le tourment d'un éternel amour.
Un douteux *crépuscule*, *astre* de ce séjour,
Guide leurs pas errans dans la forêt profonde,
Dans des prés de pavots, sur les rives d'une onde
Immobile, assoupie, et parmi les roseaux
Qui couronnent d'un lac les taciturnes eaux.

On voit que ces vers sont coulans et faciles. Ceux qui peignent l'arrivée de l'Amour au milieu de ces *illustres beautés*, annoncent peut-être encore plus de talent pour la poésie :

L'air frémit agité :
A travers le brouillard et la vapeur obscure
Qui ternit l'or brillant de sa légère armure,
Le feu de son flambeau, l'éclat de son carquois,
Toutes l'ont reconnu. D'une *commune* voix,
Accusé, condamné par un *commun* suffrage,
Il est saisi. Grands Dieux ! quel effort de courage !
Un enfant égaré, sans projets ennemis,
Sur des bords qu'à son arc le ciel n'a point soumis !
On l'entoure : tremblant et respirant à peine,
A son conseil vengeur la cohorte le traîne ;
En vain il prie ; on court vers un myrte odieux, etc.

Il y auroit peut-être quelques imperfections à relever dans ces vers ; mais il suffit de les lire pour s'en apercevoir : et d'ailleurs, ce sont de véritables imperfections, c'est-à-dire, de ces petits défauts qui échappent, et qui n'annoncent aucun vice de goût, aucune mauvaise disposition dans celui qui les laisse échapper. Je n'en dirois pas autant de quelques

Digitized by Google

réflexions, de quelques traits de *sentiment* que le traducteur a prêtés au poète. Comme le *sentiment* a été la maladie du siècle, et que nous n'en sommes pas tout-à-fait guéris, je dois avertir M. Moreau de prendre garde à lui, de suivre un meilleur régime ; c'est-à-dire, de ne jamais prêter, sur-tout hors de propos, de pareilles réflexions et de pareils traits aux anciens qu'il traduira, parce que, s'il est naturellement porté à imaginer ou à copier des traits de sentimens déplacés, les modernes ne lui offriront en ce genre que trop de modèles. Et, par exemple, lorsqu'Ausone dit :

Fulmineos Semele decepta puerpera partus
Deflet, et ambustas lacerans per inania cunas
Ventilat ignavum simulati fulminis ignem

M. Moreau n'auroit peut-être qu'imparfaitement traduit ces vers, en disant :

Là, des flammes divines
Sémélé voit l'éclat, et veut, dans son erreur,
Des foudres qu'elle rêve écarter la terreur.

Mais il a très-mal fait d'ajouter :

Seule, elle eût pardonné son trépas au tonnerre ;
Mais elle meurt deux fois : hélas, elle étoit mère !

parce qu'il n'y a ni d'*hélas*, ni de *double mort*, ni rien de tout cela dans l'original.

Au reste, je pense que ces vers même pourront rencontrer beaucoup d'approbateurs, et donner une idée favorable, sinon de l'exactitude avec laquelle M. Moreau traduit toujours, au moins du talent qu'il montre dans son ouvrage, et même dans les passages que d'ailleurs il doit être permis de censurer. Je m'arrête là, parce que je crois avoir rempli la tâche que je m'étois imposée : celle de rendre justice à un jeune poète dont le début annonce d'heureuses dispositions, et de l'éclairer en même temps sur les défauts qu'il doit chercher à éviter.

GUAIRARD.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

LITTÉRATURE, SCIENCES, ARTS, SPECTACLES, NOUVELLES LITTÉRAIRES.

La Classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut vient de prononcer sur les Mémoires envoyés au concours pour le prix qu'elle avoit proposé, et dont le sujet étoit :

« Examiner quelle fut l'administration de l'Egypte depuis » la conquête de ce pays par Auguste, jusqu'à la prise d'Alexan» drie par les Arabes; rendre compte des changemens qu'é» prouva pendant cet intervalle de temps la condition des » Egyptiens; faire voir quelle fut celle des étrangers domiciliés » en Egypte, et particulièrement celle des Juifs. »

Une commission a fait son rapport sur le concours, et a déclaré qu'elle étoit d'avis qu'on adjugeât le prix, comme un moyen d'encourager les études solides, au Mémoire, n°. 1, portant pour devise :

Si in tantâ scriptorum turbâ, mea in obscuro sit, notabilitate ac magnitudine eorum meo qui monitui officient, me consolor. (Tite-Live, lib. 1.)

Et que le Mémoire, n°. 2, ayant pour devise ce passage du discours de Bossuet sur l'Histoire universelle : *Une des choses qu'on imprimoit le plus fortement dans l'esprit des Egyptiens, étoit l'estime et l'amour de leur patrie*, leur a paru mériter que la Classe en fît mention dans son jugement, en annonçant qu'il a été distingué parmi les Mémoires qui ont concouru.

On a reconnu à l'ouverture du billet cacheté, joint au Mémoire couronné, M. le Prévôt d'Iray, censeur des études du Lycée Impérial.

M. Prévôt d'Iray avoit également obtenu le prix au concours précédent, par son Mémoire sur la Chronographie de Georges Syncelle.

— Le 14 juin on a donné, sur le Théâtre Français, la première représentation des *Projets d'Enlèvement*. Cette petite comédie, en un acte et en vers, n'a pas été écoutée jusqu'à la fin. L'auteur, qui a gardé l'anonyme, n'a point appelé de cette sentence sévère, mais juste. Sa pièce n'a point eu une seconde représentation. — Mlle Louason Sainte-Albe a débuté, mercredi dernier, dans le rôle d'Andromaque. Elle a été accueillie

Digitized by Google

avec bienveillance, sans obtenir cependant une faveur qu'on accorde souvent à des efforts moins heureux : on ne l'a point redemandée après la pièce. Aujourd'hui samedi, elle continuera ses débuts par le rôle d'Aménaïde. On sent qu'il ne seroit pas juste de prononcer sur le talent d'une actrice, avant qu'elle ait joué plusieurs fois, et plusieurs rôles.

— Nous avons déjà fait connoître dans cette feuille le choix que S. M. l'Empereur a fait de M. Lethière pour la place de directeur de l'Académie de France à Rome. Cet artiste, que plusieurs productions distinguées ont mis au rang de nos meilleurs peintres d'histoire, a reçu, il y a quelques jours, des anciens pensionnaires de l'école de Rome, et des jeunes artistes qui aspirent à le devenir, une marque du plaisir que leur fait sa nomination, dans un dîner où s'est trouvé M. Ménageot, qui a occupé cette place avant et pendant les premières années de la révolution, et dont la noble conduite dans ces temps difficiles, doit à jamais servir d'exemple à ses successeurs.

— Les travaux du Louvre avancent d'une manière remarquable. La façade du midi, depuis le jardin de l'Infante jusqu'à la rue des Poulies, qui étoit le plus dégradée, est entièrement réparée à l'extérieur, ornée de sculptures et couronnée de balustres. La porte d'entrée, du côté du levant, est entièrement reconstruite. Tout le péristyle est remis à neuf. Le public qui, naguère passoit avec indifférence, sans prendre garde aux ornemens noircis par le temps, s'arrête maintenant, et admire, pour la première fois, de vieux groupes et d'autres chefs-d'œuvre que le ciseau rajeunit. Les travaux dans l'intérieur ont aussi commencé. On abat dans les salles du rez-de-chaussée, d'anciens murs, pour y faire de nouvelles distributions. La façade cintrée est couverte d'ardoises, qui regarde le couchant, vers la place du Musée, n'a pas encore éprouvé de changement. Elle doit être, comme les autres, convertie en une galerie bordée de balustres. Déjà les deux pavillons qui la terminent sont supprimés, et présentent une plate-forme carrée, et revêtue d'un parapet en balcon. Tandis que ces travaux se poursuivent avec une grande activité, on en exécute d'autres à l'entour du Louvre, pour en dégager les approches. La démolition des maisons de la rue de Beauvais, qui s'effectue en ce moment, élargit d'un côté la place du Musée, et de l'autre découvre la façade du palais, au nord-ouest, et formant un alignement d'une grande étendue, prolonge la perspective jusqu'à la pointe du jardin d'Angevilliers, dont l'enceinte est réduite au niveau de l'ancienne maison de l'Oratoire.

— On voit dans la salle des exercices du Conservatoire im-

Digitized by Google

périal de musique, des *piano-forté* d'une nouvelle forme et d'une nouvelle facture, dont on vante beaucoup le mécanisme et les avantages. Ces instrumens sont en ce moment soumis à l'examen du comité de l'enseignement du Conservatoire, dont nous ferons connoître le rapport, aussitôt qu'il aura été publié.

— Un bloc énorme de pierre, dont on évalue le poids à 33,000, a été traîné dernièrement du port S.-Nicolas à la place de l'ancien Châtelet, pour y servir de base à la colonne monumentale qu'on élève sur cette place.

—Les Romains, qui bâtirent des villes jusqu'auprès des sources de la Garonne, connurent les eaux de Bagnères-de-Luchon, et en firent le plus grand usage, puisqu'ils y laissèrent des monumens non équivoques de leurs vertus salutaires. Mais le temps et les Sarrasins avoient tout détruit auprès de ces eaux, et elles sortoient à peine de dessous les ruines de leurs anciens bâtimens, lorsque le célèbre d'Etigni les connut. Frappé des phénomènes étonnans qui annoncent leur minéralité, et portant une attention particulière sur tout ce qui intéresse l'humanité souffrante, il conçut le dessein de réparer les injures du temps et de faire oublier la barbarie des Sarrasins; il rendit cette ville accessible par les grandes routes qu'il fit pratiquer sur la pente des montagnes les plus escarpées, fit planter cette belle allée qui sépare les bains de la ville, et alloit jeter les fondemens d'un bâtiment digne de son objet, lorsqu'une mort prématurée le frappa au milieu des travaux dont la mémoire ne se perdra jamais.

Les intendans qui lui succédèrent, suivant plus ou moins l'impulsion de leur illustre prédécesseur, conçurent tous le projet de donner à cet établissement le lustre qui lui convenoit; et en 1783, M. de la Chapelle commença un bâtiment, qui se trouvoit à la moitié de son élévation à l'époque de la révolution.

Le premier préfet de la Haute-Garonne, M. Richard, trouvant des vices dans l'emplacement de cet édifice, le fit abandonner, et en fit commencer un autre plus près des sources; M. Desmoussaux, prefet actuel, le fait continuer avec les même zèle, et les habitans de Bagnères ne cesseront jamais de bénir l'administration de ces deux magistrats.

Ce bâtiment touche pour ainsi dire à sa perfection; déjà les deux tiers reçoivent les eaux dans des cabinets aussi propres que commodes; les baignoires ne présentent plus des lambeaux de bois presque pourris; elles sont toutes de marbre bien poli, et d'une seule pièce. Les autres parties de cette belle construction, telles que les différentes salles publiques, la

Digitized by Google

cour, les corridors et les terrasses, charment à la fois la vue, et présentent tous les agrémens de la commodité.

La construction de ce bâtiment n'est pas la seule, ni la principale faveur que ces eaux ont obtenue du gouvernement. En 1766, au moment où la princesse de Brionne en faisoit usage, il chargea M. Richard, inspecteur-général des hôpitaux militaires, et M. Bayeu, chimiste célèbre, d'en faire l'analyse; et ce travail fait époque dans les fastes de la chimie.

Ces eaux, éminemment sulfureuses, produisent des cures merveilleuses dans le rhumatisme aigu et chronique, et notamment dans celui-ci, lors même qu'il a fixé son siége dans la poitrine, et qu'il forme une espèce de phthisie pulmonaire; leur usage est toujours suivi d'un égal succès dans les dartres, les gales invétérées ou répercutées, ainsi que dans les autres maladies de la peau, même dans une espèce de lèpre endémique, dans quelques îles espagnoles; elles produisent des effets étonnans dans les paralysies, sur-tout lorsqu'elles prennent leur source dans un défaut d'énergie du système nerveux; elles ne sont pas moins efficaces dans les maladies du système lymphatique et glanduleux; elles détruisent entièrement les obstructions des viscères du bas-ventre, et, au grand étonnement des témoins oculaires, elles dissipèrent, l'an dernier, une hydropisie abdominale, qui avoit résisté à beaucoup d'autres remèdes; elles sont encore très-utiles dans le traitement des affections écrouelleuses, scorbutiques, hémorroïdales et hyppocondriaques; elles produisent tous les ans des cures surprenantes dans les maladies non inflammatoires de la poitrine, des reins et de la vessie; dans la plupart des maladies de femmes. On ne finiroit pas si on vouloit faire l'énumération des maladies du ressort de la chirurgie, dans lesquelles ces eaux ont opéré des guérisons inattendues. On n'a ici d'autre but que de faire connoître au public, que ce qu'il y avoit encore de désagréable aux bains de Bagnères-de-Luchon l'an dernier, a entièrement disparu, et se trouve remplacé par tout ce qu'on peut desirer de commode et de propre.

NOUVELLES POLITIQUES.

Naples, 5 juin.

Six mille Napolitains, commandés par le général Philipstadt, ont débarqué à Reggio; ils s'annonçoient comme les restaurateurs et les conquérans du royaume de Naples. S. M. ordonna au général Regnier de ne mettre aucun obstacle à

Digitized by Google

leur établissement dans le pays, et de se retirer à leur approche, afin de leur donner quelque confiance. Conformément à ces ordres, notre avant-garde évacua Seminara, Rossano et Mileto. Le général Philipstadt, ne se doutant pas du piége qui lui est tendu, s'avance avec son corps d'armée, et menace Monte-Leone; mais S. M. ne voulant pas abandonner à la fureur et à la vengeance de ces nouveaux conquérans une ville aussi fidelle et aussi dévouée, donna l'ordre au général Regnier, qui avoit été renforcé par une partie de troupes qui sont dans la Calabre, d'attaquer et de culbuter l'ennemi. Le combat eut lieu, le 28 mai, auprès de Mileto, et tout le corps commandé par le général Philipstadt, fut ou tué ou fait prisonnier; à peine quelques hommes de cavalerie purent-ils regagner Reggio. On assure que le général en chef commandant cette expédition, est au nombre des prisonniers. Tous les peuples de la Calabre ont tenu une conduite digne des plus grands éloges. Les citoyens de toutes les classes sont accourus pour combattre l'ennemi commun, qui venoit proclamer le *brigandage* et le massacre des propriétaires.

(*Giornale Italiano.*)

Rome, 2 juin.

Voici un extrait des cérémonies qui ont eu lieu le jour de la Trinité, pour la canonisation des cinq bienheureux: François Caracciolo, fondateur des Clercs-Réguliers-mineurs; Benoît de S. Fradelo, laïc-profes des Mineurs de l'Observance réformés de Saint-François; Angel Merici, du tiers ordre de Saint-François, fondatrice des Dames de Sainte-Ursule, dite les Ursulines; Colette Boilet, réformatrice de l'ordre de Sainte-Claire; et Jacinthe Marescotti, noble romaine, religieuse-professe du tiers-ordre de Saint-François.

Le Souverain pontife ayant été reçu à la porte de la basilique par le chapitre du Vatican, arriva à l'autel où le Saint-Sacrement étoit exposé, et se replaçant ensuite sur son fauteuil, il fut porté sur le grand théâtre dressé pour cette auguste cérémonie. Là, monté sur le trône magnifique qui lui avoit été préparé, il reçut les hommages des cardinaux, des archevêques, des évêques, des abbés mitrés et des pénitenciers.

Ensuite S. Em. le cardinal Caracciolo, procureur de la canonisation, accompagné d'un maître des cérémonies et de l'avocat consistorial Stanislas Angeletti, s'avança vers le trône pontifical, et fléchissant le genou, ledit avocat fit, au nom de S. Em., la première instance pour la canonisation des cinq bienheureux. Il lui fut répondu, au nom de S. S., par Mgr. Devoti, archevêque de Carthage et secrétaire des brefs

Digitized by Google

des princes, que l'intention du S. P. étoit qu'on implorât les lumières divines par l'intercession des saints. Alors le chef de l'Eglise et toute l'assemblée s'étant mis à genoux, les litanies des saints furent chantées par les chantres pontificaux.

La seconde instance fut faite ensuite par l'avocat consistorial, et M. l'archevêque de Carthage répondit, au nom de S. S., que, par de nouvelles prières, il falloit, dans cette importante affaire, implorer les lumières du ciel. Et soudain le S. Père, déposant la mitre et se mettant à genoux, S. Em. le cardinal premier diacre dit à haute voix : *Orate.* Quelque temps après, S. Em. le cardinal second diacre dit : *Levate.* Alors le S. Père entonna l'hymne *Veni Creator*, qui fut chanté en musique ; et lorsqu'il fut terminé, S. S. chanta l'oraison du Saint-Esprit.

Le souverain pontife s'étant de nouveau assis, S. Em. le cardinal Caracciolo, et l'avocat Stanislas Angelotti firent la troisième instance pour la canonisation, en ces termes : *Instanter, instantiùs, instantissimè.* M. l'archevêque de Carthage répondit : « S. S. juge que c'est une chose agréable à Dieu, » que les cinq bienheureux soient mis au nombre des Saints. » Alors tous les cardinaux et toute l'assemblée étant debout, le souverain pontife, assis sur son trône, prononça la sentence de la canonisation des BB. François Caracciolo, Benoît de Saint-Fradelo, Angele Merici, Colette Boilet, et Jacinthe Marescotti.

Au nom de S. Em. le cardinal procureur Caracciolo, l'avocat Angelotti reçut cette sentence, rendit graces à sa Béatitude, et la supplia d'expédier des bulles apostoliques. S. S. répondit : *Decernimus.* Le cardinal procureur baisa la main et les genoux du S. Père ; l'avocat consistorial debout se tourna vers les protonotaires apostoliques, les pria de dresser l'acte de canonisation, et le plus ancien lui répondit : *Conficiemus.* L'avocat appela ensuite pour témoins par ces mots, *vobis testibus*, les cameriers secrets placés autour du trône.

Alors le souverain pontife entonna le *Te Deum ;* soudain se firent entendre les trompettes du maître du sacré palais ; les trompettes du peuple romain, les cloches de la basilique, les décharges des boîtes et de l'artillerie du château Saint-Ange. Alors, au signal donné par les cloches du Capitole, celles de toutes les églises de Rome firent retentir les airs pendant une heure entière, et toute la cité fut émue d'une sainte, rapide et commune allégresse.

Après la fin du *Te Deum*, S. Em. le cardinal diacre chanta le verset : *Orate pro nobis, sancti Francisce, Benedicte, Angela, Coleta et Hyacintha ;* et les chantres répondirent :

Digitized by Google

Ut digni efficiamur, etc. Ensuite le S. P. récita l'oraison particulière des nouveaux saints. Le cardinal diacre chanta le *Confiteor*, en ajoutant, après les noms des SS. apôtres Pierre et Paul, ceux des nouveaux saints. Enfin, le souverain pontife chanta les prières accoutumées de la bénédiction, en y comprenant les noms des nouveaux saints, et bénit l'immense multitude présente à cette solennité.

L'acte de la canonisation étant ainsi terminé, et les cierges que portoient allumés LL. EEm., ainsi que les prélats, le clergé séculier et régulier, et tous ceux qu'on avoit convoqués à cette fête solennelle, ayant été éteints, le souverain pontife fut conduit à un trône moins élevé, où, après avoir été revêtu de ses habits pontificaux, il chanta une messe solennelle avec le cérémonial usité. Après l'évangile, chanté en grec et en latin, le S. P. prononça une savante et touchante homélie. Après le *Confiteor*, dit par S. Em. le cardinal-diacre, S. Em. le cardinal-évêque assistant demanda et publia l'indulgence plénière de sept années et de sept quarantaines, pour ceux qui ont assisté à la canonisation, et pour ceux qui ont visité les tombeaux des nouveaux saints. Alors le S. P. donna solennellement la bénédiction pontificale. Après l'offertoire, il s'assit et reçut sur ses genoux les offrandes faites pour chaque saint, de cierges, de pains, de vin, de deux colombes, de deux tourterelles et de plusieurs autres espèces d'oiseaux, emblêmes mystiques, dont le sens est expliqué dans un livre des rits de la canonisation.

En présentant les offrandes, LL. EE. ont baisé les mains et les genoux, et leur suite les pieds de S. S.; ils sont tous retournés successivement aux places qui leur étoient assignées, à l'exception du cardinal Carracciolo, qui, comme procureur de la canonisation, est resté auprès du trône jusqu'à ce que toutes les offrandes aient été terminées.

S. S. ayant lavé ses mains, a continué la messe solennelle, et a donné à la fin la bénédiction accoutumée. Déposant ensuite le *pallium*, elle est remontée sur son fauteuil, et a été portée dans la chapelle de la Piété, où elle a déposé ses habits pontificaux, assistée de S. Em. le cardinal archiprêtre de la basilique du Vatican, et de deux chanoines du chapitre.

Ainsi s'est terminée cette majestueuse cérémonie, à la satisfaction générale de tous les habitans de Rome, et de l'immense concours des étrangers que cette auguste solennité avait attirés dans la capitale du monde chrétien.

Venise, 3 *juin*.

Le 2 mai, une escadre russe, composée de 2 vaisseaux de 74, d'une corvette et d'une polacre de 20 canons, se présenta sur

Digitized by Google

les côtes de Salonique, et jeta l'ancre à trois lieues de la ville. Après être restée stationnaire pendant quelques jours, sans doute pour se donner le temps de mûrir ses grands projets, le contre-amiral Greick se décida à envoyer au commandant turc, à Salonique, un parlementaire avec une dépêche écrite en grec, dont voici la traduction :

« Le commandant de la ville livrera sur-le-champ au » contre-amiral russe, le consul et tous les Français qui se » trouvent à Salonique, avec leurs propriétés et celles de » leurs correspondans, si mieux il n'aime payer 200,000 se- » quins de Venise. En cas de refus, l'escadre russe s'avancera » pour incendier la ville. »

A cette sommation étoit joint un billet du contre-amiral Greick, dans lequel il avoit pris soin d'accumuler les nouvelles les plus absurdes. Suivant lui, l'Empereur Napoléon avoit été complétement battu, et poursuivi jusqu'à Berlin ; une armée russe s'avançoit sur Constantinople, et s'étoit déjà emparée de Sofia, d'Andrinople ; et dans un pareil état de choses, on ne pouvoit sans folie songer à opposer aucune résistance. Le commandant turc répondit, sans daigner faire attention à toutes les absurdités contenues dans le billet du contre-amiral, qu'il ne livreroit ni les Français ses alliés, ni les deux cent mille sequins, et que si les Russes s'avançoient, il sauroit bien les accueillir à coups de canon.

Le parlementaire se retira en faisant les menaces les plus violentes ; les batteries furent sur-le-champ mises en état de défense : on attendoit à chaque instant l'arrivée de l'escadre russe ; et c'est avec le plus grand étonnement, qu'après vingt-quatre heures, on l'a vue lever l'ancre, et s'éloigner à pleines voiles.

Hambourg, 9 *juin*.

Les lettres de la Grande-Armée française donnent les détails suivans sur la position que doit occuper l'armée d'observation commandée par M. le maréchal Brune. Les troupes hollandaises, placées jusqu'ici sur l'Elbe et dans le Mecklenbourg, et commandées par M. le général Dumonceau, formeront la pointe la plus avancée de l'aile gauche, dont le quartier-général sera à Coeverden ; l'aile droite, composée de Français, est appuyée à l'Oder et au Frisch-Haff ; les troupes espagnoles occuperont le pays d'Hanovre, et y seront rendues vers le 15 juin. On forme en outre à Magdebourg une réserve particulière, dont les contingens allemands feront partie. Cette armée a en front les côtes de la Poméranie, les embouchures de la Trave, de l'Elbe, du Weser et de l'Ems, et peut se porter en très-peu de temps sur les différens points où son secours seroit jugé nécessaire.

Digitized by Google

Les dernières lettres reçues de Lubeck portent qu'il est faux que les vaisseaux danois aient reçu ordre de quitter sur-le-champ ce port, ainsi que le bruit en avoit couru. Le patron de navire Brallenberg, qui a mis à la voile de Pillau, le 31 mai, a passé devant les frégates suédoises sans être arrêté.

On mande de Tanger, en date du 6 avril, que le dey d'Alger a déclaré la guerre au bey de Tunis. Les mêmes nouvelles portent qu'un ambassadeur tunisien, destiné à visiter les cours de Madrid et de Lisbonne, est arrivé à Gibraltar.

PARIS, *vendredi* 19 *juin.*

D'après les ordres de S. M. l'EMPEREUR et ROI, la cour a pris le deuil le 13 juin, à l'occasion de la mort de S. M. l'impératrice d'Autriche. Ce deuil durera vingt et un jours : premier temps, onze jours; second temps, dix jours. Le premier temps en noir; le second temps en noir et blanc.

— Deux conscrits de 1808, de la Loire-Inférieure, ont fait arrêter un habitant de la campagne qui les excitoit à la désertion; cet individu est en jugement. Ce département se distingue par la bonne volonté de ses conscrits. A peine compte-t-il quelques réfractaires; on remarque sur-tout l'arrondissement de Paimbœuf, qui n'en compte pas un seul depuis l'an 13; une situation si satisfaisante est due au bon esprit qu'entretient dans cette partie du département M. le sous-préfet, dont on ne sauroit trop louer le zèle et l'activité.

Les réfractaires continuent de se présenter volontairement dans le département de Sambre et Meuse; on a vu dernièrement que ceux du canton d'Oirsbeck étoient venus, au nombre de 55, solliciter le pardon de leur faute; ce nombre s'élève aujourd'hui à 80. Les réfractaires du canton de Saint-Trond, jaloux d'imiter un si bel exemple, ont également demandé à rejoindre leurs drapeaux; 39 ont déjà obtenu cette faveur.

(*Moniteur.*)

— On mande de la Rochelle, en date du 10 de ce mois, que six vaisseaux et une frégate ennemis croisent et mouillent presque tous les soirs à l'entrée du perthuis d'Antioche; quelquefois un vaisseau y entre; quatre vaisseaux sont constamment mouillés à l'entrée du perthuis Breton. Une corvette et un cutter se détachent parfois pour communiquer avec ceux qui bloquent Antioche.

— M. Debosque, capitaine de louveterie de la quatorzième conservation forestière, a rendu à S. A. S. Mgr. le prince de Neuchâtel, ministre de la guerre, premier maréchal de l'Em-

Digitized by Google

pire et grand-veneur de France, le compte des bêtes fauves tuées dans cette conservation, depuis le 1er mai 1806, jusqu'au 1er du même mois 1807. Il en résulte que dans le département de l'Aude où réside le capitaine, il a été tué 3 ours, 111 loups, 31 renards et 11 blaireaux; que dans le département del'Hérault, il a été tué 39 loups; que dans celui de l'Aveyron, il a été tué 71 loups; et dans le département des Pyrénées-Orientales, 17 loups, 5 renards et 1 blaireau. Total des bêtes fauves tuées dans la quatorzième conservation : 3 ours, 238 loups, 56 renards et 12 blaireaux; en tout 289.

— Une lettre de M. le procureur impérial du tribunal d'Angers enjoint à tous les maires de son ressort de relater dans tous les actes civils dans lesquels figurent d'une manière quelconque les membres de la Légion-d'Honneur, leur qualité de légionnaire, attendu que ce titre est à la fois un témoignage précieux de la bienveillance de S. M., et une preuve des services rendus à l'Etat.

— On mande de Strasbourg que M. le sénateur général Sainte-Suzanne a perdu sa femme, qui est morte en couches dans la 29e année de son âge.

FONDS PUBLICS DU MOIS DE JUIN.

Du sam. 13. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 76f 75f 90c 80c 90c 00c 00f 00c 00c 00c 00f 00c 00f 00c 00c. 00c. 00c 00c 00f 00c 00c
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 73f. 50c 00f 00c 00f
Act. de la Banque de Fr. 1260f 00c. 0000f. 0000f 00c 00c

Du lundi 15. — C pour o/o c. J. du 22 mars 1807, 76f 76f 10c 15c 20c 35c 25c 00c 00c 00c 00c. 00c 00c 00f 00f. 00c 00c 00c 00c.
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 73f 50c. 60c. 00c 00c
Act. de la Banque de Fr. 0000f 00c 0000f 00c. 0000f

Du mardi 16. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 76f 50c 60c 50c 60c 50c 00c 00c. 00c 00c 00c 00c. 00f 00c 00c 00c 00f 00f 00c
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 73f. 90c 74f 00c 00c. 00c. 00c
Act. de la Banque de Fr. 1267f 50c 0000f 00c 0000f. 0000f

Du mercredi 17. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 76f 50c 40c 50c 60c 00c 00f 00c 00c. 00c 00f 00c 0.c. 00c 00f 00c. 00f.
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 74f 73f. 90c. 74f 00c 00c 00c
Act. de la Banque de Fr. 1267f 50c 127.f 0c00f 00f

Du jeudi 18. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 76f 65c 60c 65c 70c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 73f 90c 00c 00f 00c 00c 00f 00c.
Act. de la Banque de Fr. 1270f. 00c 0000f 0000f. 0000f

Du vendredi 19. — C p. o/o c. J. du 22 mars 1807, 76f 60c 50c. 60c 55c 60c 00f 00c 00c 00c 00f 00f 00c 00c 00f 00c 00c 00c 00c 00f 00c 00c
Idem. Jouiss. du 22 sept. 1807, 73f 90c 74f. 90c 00c 00c
Act. de la Banque de Fr. 1268f 75c 0000f0000f

Digitized by Google

(No. CCCX.)
(SAMEDI 27 JUIN 1807.)



MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

ÉPISODE DE CAMILLE,

Fragment du troisième volume de l'ENÉIDE, traduite par M. *de Gaston*. (1)

ENÉ., *liv. XI, vers 532.*

DANS le ciel, cependant, la fille de Latone,
Près de la jeune Opis, aux plaintes s'abandonne :
« O vierge, tu connois les secrets de mon cœur;
» Camille, dès long-temps, mérita ma faveur !
» Elle vole aux combats; ma tendresse alarmée,
» De mon arc, de mes traits l'avoit en vain armée :
» Apprends, Nymphe chérie, apprends que mon secours
» De Camille au berceau sut conserver les jours.
» Son père, Métabus, qui sur Priverne antique,
» Long-temps appesantit un sceptre tyrannique,
» Par les Volsques enfin chassé de ses États,
» Exilé, fugitif, emporta dans ses bras
» Ce rejeton naissant de sa triste famille.
» Du nom de son épouse il appela sa fille :

(1) Les deux premiers volumes de cette traduction, adoptée pour les lycées, se trouvent chez le Normant. Prix des deux volumes : 7 fr. 20 c., et le double en papier vélin. Le dernier volume paroîtra dans l'année.

Digitized by Google

» Avec elle, des monts il gravit les sommets;
» Avec elle, il franchit les vallons, les forêts;
» Et partout menacé d'une juste vengeance
» En embrassant Camille il reprit l'espérance.
» Mais l'Amazène gronde, et les torrens pressés
» Dans son lit trop étroit par l'orage amassés,
» A flots impétueux roulent sur le rivage.
» Où fuir! il oseroit les franchir à la nage;
» Mais peut-il, chère enfant, te perdre sans retour?
» Doux fardeau! c'est pour toi que tremble son amour.
» Entre divers moyens il flotte, il délibère;
» Enfin, dans le tissu d'une écorce légère
» Il enferme sa fille, et, par un triple nœud,
» L'attache au bois pesant et durci par le feu,
» Où s'enfonce le fer d'un javelot immense.
» Alors, d'un bras nerveux dans l'air il la balance,
» Et, suppliant, il crie : « O déesse des bois,
» Ma fille prend tes dards pour la première fois;
» De ses persécuteurs elle fait la colère:
» Je la voue à ton culte! Un trop malheureux père
» Ose te confier ce dépôt précieux,
» Qui vole, avec ce trait, sous la garde des Dieux. »
» Il a dit : sur les eaux la flèche paternelle
» Siffle, et vers l'autre bord l'enfant fuit avec elle.
» Les Volsques approchoient : Métabus dans les flots
» S'élance, et sans péril insulte à leurs complots;
» Puis, arrachant le trait de la rive fleurie,
» De Camille à Diane il consacre la vie.
» Il ne rechercha point, au sein d'une cité,
» L'asile qu'au malheur doit l'hospitalité,
» La pitié des humains, à son orgueil sauvage,
» Loin d'offrir un bienfait, ne sembloit qu'un outrage.
» Sur un rocher désert, sous le toit des pasteurs,
» Solitaire, il cacha sa fille et ses malheurs.
» Sa main, d'une cavale au joug long-temps rebelle,
» Sur sa lèvre altérée exprimoit la mamelle.
» A peine elle pouvoit, de ses pieds délicats
» S'appuyer sur l'arène où s'imprimoient ses pas,
» Déjà le dard brilloit dans sa main jeune encore,
» Son épaule ployoit sous le carquois sonore.
» Jamais dans ses cheveux, ou sur son chaste sein,
» L'or à ses longs anneaux ne suspendit le lin:
» La dépouille d'un tigre est sa seule parure,
» Et ses cheveux épars flottent sur son armure.

Digitized by Google

» Elle court, et sa flèche abat dans le vallon
» Le cygne au col de neige, et l'oiseau du Strymon;
» Sur sa tête, à grand bruit, la fronde tournoyante
» Atteint, près de son nid, la palombe fuyante.
» Chez les princes Toscans plus d'une mère, en vain,
» Voulut au sort d'un fils attacher son destin;
» Sa pudeur fut rebelle à tout amour profane:
» Camille ne chérit que la loi de Diane.
» Ah! quelle est ma douleur en voyant son espoir
» Périr dans un danger qu'il n'a point dû prévoir! (1)
» Combien j'eusse voulu, dans ma cour immortelle,
» Attacher à mes pas cette vierge fidelle!
» Mais, puisqu'il faut céder à ses tristes destins,
» Vole, ma chère Opis, vole au camp des Latins;
» Où du ciel ennemi va tomber la colère;
» Hâte-toi: prends ce trait, punis le téméraire
» Dont la main sacrilége aura versé son sang.
» Soit Troyen, soit Latin, qu'il meure; dans son flanc
» Plonge ce dard sacré qui doit venger Diane.
» Et moi, pour prévenir un triomphe profane,
» Dans un sombre nuage invisible à leurs yeux,
» Dérobant aux affronts des vainqueurs furieux,
» Et sa chaste dépouille et ses armes trop chères,
» J'irai les déposer au tombeau de ses pères. »
Opis, d'un vol bruyant et plus prompt que l'éclair,
Dans un noir tourbillon fend les plaines de l'air.

UTILITÉ DE L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE.

Ecole de la vie, et lumière des arts,
Quel spectacle est pour nous plus digne des regards?
Eh quoi! l'esprit de l'homme, avide de connoître,
Va scruter dans les cieux les secrets du Grand Être;
De tant d'astres sans nombre examine les lois,
Leur route, leur distance, et leur masse et leur poids;
Apprend à détourner les flèches du tonnerre,
Porte un œil curieux dans les flancs de la terre;
Sur la hauteur des monts, et dans le fond des mers,
Soumet à son calcul la pesanteur des airs:
Enfin, de la nature, en merveille féconde,
Observe les ressorts, mécanisme du Monde;

(1) Aruns doit la tuer par derrière.

Digitized by Google

Et de ce grand théâtre assidus spectateurs,
Nous pourrions négliger le drame et les acteurs;
Ces scènes où Clio consacre à la mémoire
Des siècles écoulés et la honte et la gloire;
Et, citant les témoins, juge sans intérêt,
Aux crimes aux vertus prononce leur arrêt!
L'homme, agrandi par elle, a franchi les limites
Qu'aux temps ainsi qu'aux lieux la nature a prescrites.
Tout pays est le sien : il vit dans le passé.
C'est pour lui qu'autrefois les sages ont pensé :
Il leur parle, il entend leur doctrine profonde,
Témoin de tous les temps, et citoyen du Monde.

M. DESAINTANGE.

ENIGME.

Je suis un être inanimé;
D'un être vivant je suis père.
Je n'puis me passer de mère;
Sans père souvent je suis né.

LOGOGRIPHE.

Lecteur, de mes neuf pieds j'use avec avantage;
En servant les humains je reçois leur hommage;
Ils doivent la plupart leur fortune à mes soins.
Aussi, pour prévenir leurs différens besoins,
Je fréquente la cour ainsi que les provinces :
On me voit en tous lieux, et sur-tout chez les princes.
Les sots qui vont sans moi perdent souvent leur temps.
Avec les gens d'esprit j'exerce mes talens :
D'une chose qui plaît j'emprunte la figure,
Et c'est pour réussir la route la plus sûre.
En me décomposant, tu trouveras en moi
Un vase très commun que chacun a chez soi;
L'habit des animaux; ce qu'on sait sur la vue;
Une arme très antique, à présent inconnue;
Ce que tout chirurgien applique à bien des maux;
Un meuble destiné pour prendre du repos.
Et, quoique je paroisse un être assez bizarre,
Je suis un beau vernis dont l'homme adroit se pare.

CHARADE.

Souvent en main l'on a mis mon dernier,
Pour se disputer mon entier,
Qui ne valoit pas mon premier.

Le mot de l'Enigme du dernier N°. est *Enigme*.
Celui du Logogriphe est *Vaisseau*, où l'on trouve *Ives*, *ais*, *as*, *visa*, *vie*, *vase*, *vis*, *eau*, *veau*, *Asie*, *si* (conjonction), *si* (note de musique), *avis*, *aveu*, *ave*.
Celui de la Charade est *Pont-Oise*.

Digitized by Google

DE L'ÉQUILIBRE POLITIQUE EN EUROPE.

Des systèmes *analogues* ont régné dans le dix-huitième siècle sur l'ordre général et sur l'ordre particulier des choses:

Dans l'univers, l'harmonie a résulté de l'opposition réciproque des êtres et des élémens;

Dans le monde politique, de l'équilibre politique des Etats;

Dans chaque gouvernement, de la balance des différens pouvoirs;

Dans l'homme lui-même, du choc de passions contraires. « La sublime vertu, la sagesse éclairée, dit Helvétius, sont le » fruit des passions. »

C'est-à-dire, que les mêmes philosophes n'ont vu partout que de grands combats, et ont voulu constituer l'homme, l'Etat, le monde politique, l'univers entier, par des *équilibres de forces opposées;* au lieu que la nature établit partout de grands *pouvoirs*, et constitue l'homme, l'Etat, le monde politique, l'univers, par une *direction unique de forces communes*: L'homme, en subordonnant ses passions au *pouvoir* de sa raison;

L'Etat, en subordonnant tous les hommes au *pouvoir* d'un homme;

Le monde politique, en subordonnant tous les peuples au *pouvoir* d'un peuple; l'univers, enfin, en subordonnant tous les êtres au *pouvoir* d'un être, le premier et le seul *nécessaire* des êtres: analogie parfaite, rapports semblables dans des systèmes différens, d'où naissent l'ordre dans chaque partie du système général, et l'harmonie entre toutes les parties.

Balance, équilibre, lutte entre des forces opposées, où le repos est un accident, et la guerre un état: petites *images* dont on a voulu faire de grandes *idées*.

La balance des pouvoirs, idée fausse, puisqu'elle suppose plusieurs pouvoirs dans un même Etat, et qui n'est au fond que l'insurrection des fonctions contre le pouvoir dont elles émanent, soutenue par Montesquieu, combattue par Jean-Jacques Rousseau, a été mise, par l'expérience de la révolution, au rang des plus funestes chimères qui aient égaré les esprits et troublé les Etats.

On entend, je pense, par *équilibre politique*, cet état dans lequel un peuple, ou plusieurs peuples alliés, balancés par

Digitized by Google

un autre peuple ou par une autre confédération de peuples, avec parité de moyens et de ressources, seroient en repos par cette égalité de forces qui se détruiroient mutuellement : idée transportée de la dynamique dans la politique, et tout-à-fait digne d'un siècle conséquent dans ses erreurs, et qui a voulu faire la société machine, comme il a fait l'*homme machine*.

En effet, il est aisé de remarquer que, dans ce système, on ne tient compte que des forces physiques, et que l'on ne prend en aucune considération la force morale du caractère, du génie et des connoissances, la plus puissante de toutes les forces dans la société civilisée, et le mobile de toutes les autres : force toujours plus grande à mesure que la société est plus avancée, et qui seroit au plus haut degré d'intensité dans une société parvenue au plus haut point de civilisation. Je suppose même qu'il fût possible de mettre en parfait équilibre entre deux Etats ou deux confédérations d'Etats la population et les finances, il faudroit encore que la constitution, qui donne les moyens les plus prompts et les plus efficaces de lever l'argent et de disposer des hommes, fût parfaitement semblable de part et d'autre ; il faudroit que la situation du territoire, qui offre des moyens plus ou moins heureux d'employer les hommes et l'argent, fût des deux côtés également favorable à l'attaque et à la défense : ce qui n'existe nulle part, et ne peut exister. Et enfin quand tout, absolument tout, population, finances, constitutions, circonstances, nature même des lieux, seroit exactement égal entre les deux parties qu'on veut mettre en équilibre, il suffiroit toujours, d'un côté ou d'autre, d'un homme de plus ou d'un homme de moins pour rompre cet équilibre si parfait, puisqu'il suffit d'un homme de plus ou de moins pour rétablir l'égalité même entre de grandes inégalités de population, de finance, de constitution, etc.

Sans doute le nombre des combattans seul décidoit autrefois entre les Huns et les Alains, comme il décide encore entre les diverses peuplades des sauvages de l'Amérique ; mais est-ce par le nombre de leurs soldats ou par la supériorité de leur génie qu'Alexandre a vaincu les Perses, qu'Annibal s'est soutenu en Italie, Sertorius en Espagne, ou que César a triomphé de Pompée ? Ximenès et Richelieu n'ont-ils pas gouverné l'Espagne et la France, et abaissé, dans l'une et dans l'autre, des grands inquiets et factieux, plutôt par l'ascendant de leur caractère que par les moyens de force dont ils pouvoient disposer ? Gustave et Frédéric, souverains de petits Etats, ont-ils lutté avec tant de succès contre la maison d'Autriche à force de puissance ou à force de génie ? N'est-ce pas par l'habileté de ses généraux et de ses ministres, plus encore que par la force

Digitized by Google

de ses armées, que Louis XIV a bravé l'Europe conjurée contre lui? Et, pour en donner un exemple plus rapproché de nous, et le plus éclatant dont l'histoire des sociétés fasse mention, est-ce par ses forces physiques ou par l'impulsion morale qu'elle a reçue de la révolution et par la direction que donne à tous ses moyens la force de tête et de caractère de l'homme qui la gouverne, que la France, au moment présent, domine l'Europe et dicte des lois au continent? Or, cette force morale ne peut entrer dans aucun système prévu d'*équilibre*, parce qu'elle ne peut être l'objet d'aucun calcul. On diroit même que la Providence, qui n'a pas fait du monde moral un vain amusement pour l'homme, comme du monde matériel, a refusé à notre curiosité l'intéressant spectacle des grands hommes opposés les uns aux autres, avec des forces égales de génie et de caractère, puisqu'elle les fait naître presque toujours à longs intervalles les uns des autres, tantôt chez un peuple, tantôt chez un autre, et bien moins pour maintenir des équilibres, que pour rétablir ou conserver le pouvoir; et lorsque plusieurs hommes de même force se rencontrent en même temps chez le même peuple, l'équilibre qu'ils cherchent entr'eux trouble l'Etat. « On se plaint quelquefois, dit Hénault, de la disette des grands hommes. Il n'y a pas de plus grand malheur pour des Etats que ce concours de personnages puissans qui prétendant tous à l'autorité, commencent par la diviser, et finissent par l'anéantir. »

L'équilibre n'entre donc pas dans le système naturel du gouvernement des sociétés; et l'on peut même avancer que tant que des peuples voisins, ou même des partis différens sont en guerre les uns contre les autres, ils cherchent à se mettre en équilibre; et que, tant qu'ils cherchent l'équilibre, ils sont en guerre: cercle vicieux dont ils ne peuvent sortir qu'en recourant à l'unité de pouvoir.

C'est là l'histoire de tous les peuples, et la cause de tous leurs débats.

Que présente l'histoire des premiers empires de l'Asie, Assyriens, Babyloniens, Macédoniens, Perses, Mèdes, etc. etc.: des peuples qui croissent, qui s'élèvent, et, sous la conduite d'un chef audacieux, qui aspirent à l'égalité avec leurs maîtres ou leurs voisins, bientôt à la domination; qui parvenus à l'empire, sont attaqués et renversés à leur tour, et, dans cette vaine poursuite d'équilibre, *tombent les uns sur les autres*, dit M. Bossuet, *avec un fracas effroyable.*

L'histoire de la Grèce n'est que l'histoire de l'éternelle rivalité de Sparte et d'Athènes, troublées au dedans par la balance

Digitized by Google

des pouvoirs, cherchant au dehors l'équilibre entr'elles, se détruisant l'une l'autre, et bouleversant leur pays, *de peur*, disoit Cimon, (1) *de laisser la Grèce boiteuse, ou de rester l'une ou l'autre sans contre-poids :* car on voit que l'idée d'*équilibre* avoit commencé chez les Grecs comme toutes les idées fausses et subtiles en morale et en politique.

Les Romains, aveugles instrumens de plus hauts desseins, rudes précepteurs, accoutumèrent les premiers l'Univers à l'unité de domination; mais tant que la puissance resta indécise et en *équilibre*, le sang coula dans les trois parties du Monde, comme il coula dans Rome tant que le pouvoir fut en *balance* entre les factions.

Dans cet équilibre de peuples, la balance pencha toujours du côté où Rome mit sa pesante épée; mais quand toute résistance fut vaincue, quand tous les partis furent détruits, et qu'il n'y eut plus ni balance de pouvoir au dedans, ni au dehors équilibre de force, le Monde respira. Auguste, devenu l'homme *nécessaire*, *postquam omnem potestatem ad unum conferri pacis interfuit*, dit Tacite, Auguste ferma le temple de *Janus*, et il régna sur Rome comme Rome sur l'Univers.

Les Barbares arrivèrent à leur tour des confins du Monde, où Rome et sa domination n'avoit jamais pénétré : ils accouroient pour partager une puissance que Rome ne pouvoit plus retenir, depuis que le pouvoir étoit en équilibre entre plusieurs Césars, comme il l'avoit été une fois entre trente tyrans. Dans cet équilibre du peuple ancien et du peuple nouveau, ou des Barbares de l'ignorance et des Barbares de la corruption, Rome succomba; le peuple-roi fut détrôné : et alors commença pour l'Univers un long interrègne et l'anarchie des armes, plus tumultueuse sans doute, mais moins honteuse et moins atroce que l'anarchie des lois. Bientôt la puissance fut en *équilibre* entre tous ces conquérans qui se poussoient et se remplaçoient les uns les autres; et cette longue oscillation qui marqua le passage des temps du paganisme à ceux de la chrétienté, et qui remplit toujours l'intervalle d'un système à un autre, fut l'époque des plus effroyables calamités.

Je ne parlerai pas de l'empire d'Orient. La religion et l'empire avoient été transportés en Grèce, où le petit esprit et la fureur des partis s'étoient conservés comme dans leur pays natal. La religion n'y fut guère qu'un sujet de controverse, et le pouvoir qu'un objet de rivalité. La balance pencha tantôt pour un parti, tantôt pour un autre; et dans ce vain

(1) Voyez l'Histoire Ancienne de Rollin.

Digitized by Google

équilibre, qui jamais ne se fixa, la religion fut livrée au schisme, et l'empire au glaive et à l'oppression.

Struebat jam fortuna in diversâ parte terrarum initia causasque imperii : c'est ainsi qu'un païen annonce une des grandes révolutions de l'empire romain; et un chrétien doit dire que la Providence qui veille à la conservation du Monde, élevoit, dans le secret de ses desseins, un nouveau maître pour un nouvel Univers.

Un rejeton, tiré des forêts de la Germanie, vint dans la Gaule chrétienne, s'enter sur le vieux tronc de la domination romaine; et c'est avec raison que notre Corneille a dit, dans *Attila*, parlant de ce temps :

> Un grand destin commence, un grand destin s'achève :
> C'est l'Empire qui choit, et la France s'élève.

Les Francs portant avec eux, comme dit Montesquieu, *la monarchie et la liberté*, embellirent la vigueur d'une monarchie barbare par la politesse et l'urbanité romaine, et tempérèrent, par la sagesse et la douceur du christianisme, une liberté encore sauvage.

La France, appelée à recueillir l'héritage de Rome, et à exercer sur le monde chrétien, par l'ascendant de ses lumières et de sa civilisation, l'influence que cette reine des nations avoit obtenue par la force des armes sur le monde païen; la France s'étoit à peine élevée sur l'horizon de l'Europe, à peine elle étoit sortie de l'état d'enfance où la retint, sous la première race de ses maîtres, l'*équilibre* de pouvoir entre tous ces rois, fils, frères ou neveux les uns des autres, et qui récemment échappés aux idées domestiques d'une société naissante, partageoient le trône comme une succession de famille, et déjà elle promettoit à l'Europe un vengeur et un appui, et se montroit digne d'être la fille aînée de cette grande famille en repoussant des hordes innombrables de Barbares, qui, après avoir forcé, du côté de l'Espagne, la barrière de la chrétienté, venoient troubler cette colonie naissante dans les premiers travaux de son établissement.

Dès-lors la France, avançant vers son système naturel de politique et de religion, sembloit attendre celui qui devoit l'y fixer; et lorsque Charlemagne parut, déjà assez forte pour porter un grand homme et seconder ses vues, elle monta sur le trône de l'Europe, d'où elle ne devoit descendre que pour son malheur et celui du Monde. Charlemagne, si toute comparaison avec des païens n'est pas indigne de ce héros de la chrétienté, Charlemagne fut l'*Auguste* et l'Empereur de l'Europe, dont son aïeul avoit été le *César* et le dictateur.

Digitized by Google

Dès ce moment la France, jusque-là la seule puissance de la chrétienté latine, en devint la première par sa force, son attachement à la Foi, ses lumières, ses lois, ses mœurs, ses écoles, sa chevalerie, ses prélats, la dignité de ses rois : « autant élevés au-dessus des autres rois, dit un écrivain du » moyen âge, que les rois sont élevés au-dessus des autres » hommes. » Aussi dans la grande *conscription* des nations chrétiennes commandées pour aller en Asie prévenir, dans ses desseins, cette puissance redoutable qui menaçoit d'envahir l'Europe, la France se montra digne d'être, sous ses rois, l'épée de la chrétienté dont elle avoit été le bouclier sous un maire du palais, et elle eut la première et la plus grande part à ces mémorables entreprises. Revenue en Europe, si elle ne fut pas toujours heureuse, elle fut toujours respectée : elle perdit des provinces, et ne déchut jamais de la considération. Des vassaux plus puissans que ses rois, des rois étrangers devenus ses vassaux, battirent ses armées et s'humilièrent devant son sceptre. Ils firent *équilibre* à la puissance de ses monarques (et ce furent les temps de nos plus grands malheurs et de nos plus grands désordres) ; jamais ils ne balancèrent sa dignité ; et la France fut toujours l'oracle des peuples, et quelquefois l'arbitre des rois : car il faut observer que l'empire du monde politique, qui avoit été, dans les temps du paganisme, la domination des armes, devoit, dans les temps chrétiens, être, avant tout, l'influence de la raison et l'exemple des vertus.

Au quinzième siècle, la scène change, et la puissance passe à la maison d'Autriche, mieux placée que la France pour défendre la chrétienté contre les Turcs qui s'avançoient de la Grèce vers les frontières orientales de l'Europe : car, il faut le dire, la conservation et les progrès de la chrétienté, et de la civilisation qui marche à sa suite, sont le pivot sur lequel roule le système général de la politique des temps modernes. La France et même l'Autriche, méconnurent ce grand et premier objet des révolutions humaines. François I^er^, jaloux d'une puissance qu'il n'auroit pu exercer avec le même avantage, essaya en vain de la partager ; et Charles-Quint, à qui elle n'avoit pas été donnée pour troubler l'Europe, ne put sur aucun point entamer la France dont il tenoit le roi dans les fers. Les divers Etats de l'Europe furent entraînés de l'un ou de l'autre côté de la balance dans l'*équilibre* que cherchoient entr'elles ces deux grandes puissances ; et l'Angleterre sur-tout, qui paroît avoir conçu la première tout le parti qu'elle pouvoit tirer du système d'équilibre continental, passa fréquemment d'un côté à l'autre, suivant les caprices du roi qui ne permettoient aucune suite, et la politique de la nation. Tandis que l'Au-

Digitized by Google

triche défendoit par ses armes le territoire de la chrétienté contre les Infidèles, la France, avec ses magistrats et ses universités, en défendoit les maximes contre les novateurs; et ses docteurs parurent avec autant d'éclat dans les conciles, que jadis ses guerriers avoient paru aux Croisades.

Enfin, après une oscillation assez longue, temps de troubles et de désordres, l'Autriche affoiblie par des partages de famille, rentra dans les voies de sa politique naturelle; et la France, devenue plus forte par l'abaissement des factions et par le triomphe de la religion et de la monarchie, ressaisit sous Louis XIV le sceptre de l'Europe, et y exerça la domination de ses armes, de sa littérature, de ses lois, de ses mœurs, peut-être un peu trop du faste de son monarque et des plaisirs de sa cour.

L'Europe se ligua en vain pour faire *équilibre* à la puissance de Louis XIV, et ne put pas même la balancer. Malgré l'Europe entière, il s'empara de la Flandre, de la Franche-Comté, de l'Alsace, envahit la Hollande, fit trembler l'Allemagne; exigea des satisfactions de l'Espagne et des réparations de la cour de Rome; fit craindre ou respecter la chrétienté des peuples les plus barbares; et même sur la fin de son règne, lorsque la France affoiblie par la vieillesse du monarque, peut-être par ses fautes ou par ses malheurs personnels, ses armées battues, ses finances épuisées, ses peuples accablés de tous les fléaux, même de ceux de la nature, résistoit à peine à une ligue formidable, dirigée par le génie d'Eugène et de Marleborough, Louis XIV affermissoit sur le trône d'Espagne un rejeton de sa race, et la France se montroit véritablement la reine de l'Europe, puisqu'elle lui donnoit des rois.

Ce fut le plus grand honneur que la France pût recevoir; mais ce fut aussi le dernier. Après la mort de Louis, elle ne fit que décheoir, sinon encore de la puissance, du moins de la considération. Mais, avant de retracer cette époque douloureuse de l'histoire de notre temps, il convient de s'arrêter un moment sur le traité célèbre qui signala les commencemens du siècle de Louis XIV, ou plutôt de son règne: traité où les publicistes ont cru trouver quelque fondement au système de l'*équilibre politique* de l'Europe.

La réformation de Luther, l'événement religieux de l'histoire moderne le plus important en politique, avoit divisé les esprits en Allemagne; et Gustave, le héros du luthéranisme, aidé des princes sectateurs des nouvelles opinions, avoit fait trembler la maison d'Autriche. Mais Gustave n'étoit plus, et l'Autriche, forte de sa vaste domination et du système inva-

Digitized by Google

riable de sa politique, détournée de la route où l'avoit dirigée l'ambition de Charles-Quint, pouvoit y rentrer, et se ressaisir peu à peu de la prépondérance. On n'étoit pas encore revenu en France de la terreur qu'avoient inspirée ses succès dans le siècle précédent; et Richelieu, obéissant à cette opinion générale, ou peut-être à cette erreur, jugea que, pour affoiblir à jamais l'Autriche, il falloit faire un système habituel, une constitution permanente de cet état passager d'*équilibre* où le parti protestant, à l'aide de Gustave, s'étoit mis avec la maison d'Autriche. Ce fut là le secret et comme l'idée première du traité de Westphalie, et la raison qui y fit intervenir la Suède, *réformée* elle-même, et que le souvenir de ses victoires et l'impression qu'elles avoient laissée en Europe, rendoient agréable au parti réformé, et encore à cette époque, importante en Europe, et redoutable à l'Allemagne.

Le système d'*équilibre* politique qui parut résulter du traité de Westphalie, et qui ne fut au fond que le repos qui succède nécessairement à une longue agitation; ce système n'entra donc dans les combinaisons de la France que comme un moyen d'assurer sa prépondérance et d'affoiblir l'Allemagne, en la divisant en deux grands corps, entre lesquels la France pouvoit à volonté s'interposer, pour faire pencher la balance soit du côté du parti protestant, dans des vues politiques; soit même du côté de la maison d'Autriche, si la religion catholique étoit menacée. Cette constitution si vantée, vieille idole qu'on a long-temps encensée par habitude, ne fut donc qu'un système prévu et combiné de division de pouvoir, et par conséquent d'affoiblissement. Aussi elle régla des intérêts municipaux bien plus que des intérêts politiques: toujours invoquée par les foibles, toujours outragée par les forts, elle a empêché de petites querelles, et n'a pu prévenir les grandes usurpations, ni la conquête de l'Alsace et de Strasbourg par la France, ni la conquête de la Silésie par la Prusse, ni même l'élévation de la maison de Brandebourg à la dignité royale. La constitution germanique, dont la Suède a garanti à l'Allemagne l'intégrité, n'a pu même garantir à la Suède ses possessions en Allemagne: or, si depuis ces changemens et bien d'autres, il y a eu *équilibre* en Allemagne, ce traité de Westphalie, qui ne les avoit pas prévus, n'avoit donc pas établi cet *équilibre;* et si ce traité avoit établi l'*équilibre*, les changemens survenus depuis en Allemagne l'ont rompu. Mais il est plus vrai de dire qu'il y avoit eu en Allemagne, depuis la paix de Westphalie, une guerre sourde et continuelle, une lutte intestine, un balancement sans fin et sans repos; et c'est tout ce que la politique bonne ou mauvaise de la France

Digitized by Google

avoit voulu garantir. Les publicistes *réformés*, presque les seuls dans le Nord qui aient cultivé cette science volumineuse, et encore avec plus d'érudition que de génie, partisans par principes des équilibres, des résistances, des balances de pouvoir, conséquences nécessaires des opinions démocratiques, se sont extasiés sur un traité qui, pour la première fois, avoit donné à la *réformation* une existence politique, sous le nom de *corps évangélique*, et l'avoit mise comme en *équilibre* avec l'ancienne religion; et l'on peut se faire une idée de l'importance que le parti réformé attachoit à cet équilibre, en se rappelant les graves et interminables discussions qu'il y eut à la dernière diète *sur l'égalité des votes* entre les deux religions. Au fond, il n'y avoit pas plus en Allemagne d'équilibre religieux que d'équilibre politique, mais une oscillation continuelle, à la faveur de laquelle l'indifférence religieuse et la foiblesse politique gagnoient tous les esprits et tous les gouvernemens.

Je reviens à la France, disposée à se contenter de l'équilibre depuis qu'elle étoit déchue de la domination. En sortant des mains de Louis XIV, la France tomba dans celles d'un roi mineur et d'un régent corrompu. La forte constitution de la France n'avoit rien à craindre de la minorité de son chef; mais les mœurs, déjà affoiblies par les doctrines licencieuses qui commençoient à se répandre, ne purent résister à l'influence des vils exemples et des mesures désastreuses du prince qui gouvernoit sous le nom du roi, et qui commença son administration par rendre la France la fable de l'Europe, dont elle avoit été la gloire et quelquefois la terreur.

L'Europe vit avec mépris et pitié, le gouvernement français, méconnoissant les ressources que lui offroient le sol le plus fertile et le peuple le plus industrieux, hasarder à un jeu périlleux la fortune publique et particulière, et changer, sur la foi d'un aventurier étranger, en un signe fictif les signes réels de toutes les propriétés. La crédulité fut appelée au secours de l'extravagance : la nation la plus éclairée fut dupe du vain appât des trésors mensongers du Mississipi; et chez le peuple le plus désintéressé s'alluma tout-à-coup la cupidité la plus effrénée, par le dangereux spectacle des fortunes subites, de chances de gain inespérées et d'une circulation désordonnée de toutes les valeurs. « Si la régence, dit Duclos, est » une des époques de la dépravation des mœurs, le *Système* » en est encore une plus marquée de la dépravation des ames.» Le succès du *Système* de Law eût été un crime : sa chute fut une calamité; et toutes les idées que fit naître cette opération fatale, et tous les désordres qu'elle entraîna, firent aux mœurs

Digitized by Google

publiques une plaie que la conduite personnelle du régent n'étoit pas propre à guérir. Les mœurs de Louis XIV n'avoient pas été pures; mais telle étoit, jusque dans ses foiblesses, la dignité de son caractère, que ses favorites, toutes d'un grand nom, la plupart distinguées par leur esprit autant que par leur beauté, quelques-unes même célèbres par leur repentir, paroissoient moins servir aux passions de l'homme qu'au faste du monarque, et qu'on s'étoit accoutumé à les regarder, ou peu s'en faut, comme *un officier de la maison*. Les maîtresses du régent furent de viles prostituées, sans honneur et sans décence: funeste exemple que son royal pupile imita depuis, et même surpassa! Le régent avili dans l'opinion, s'arma de l'effronterie contre le mépris. Il érigea le libertinage en système; et bientôt, à son exemple, on raisonna la corruption, on philosopha sur la débauche, l'esprit se joua de tout, et même de l'infamie; et comme il faut de nouveaux mots pour exprimer de nouvelles idées, et des mots honteux pour exprimer des idées infâmes, le nom de *roués* désigna des hommes que le prince initioit à ses plaisirs, et que leur naissance et leur rang offroient à la nation comme ses modèles. La nation, jusque-là si grande et si grave, tomboit dans le petit esprit: symptôme le plus assuré de décadence. Elle y tomboit, et par la légéreté avec laquelle elle traitoit les choses les plus sérieuses, et par l'importance et l'engouement qu'elle mettoit aux choses frivoles et même puériles, à commencer par les *pantins*. Ce double caractère qui a reparu à toutes les époques de désordre, n'a pas, depuis la régence, quitté la nation française même à ses derniers momens.

Mais ce qui contribua le plus efficacement à avilir insensiblement la nation aux yeux de l'Europe, ce fut la philosophie sophistique de ce siècle: cette philosophie qu'une secte d'écrivains, ou plutôt une compagnie de spéculateurs tiroit de l'Etranger comme une *matière première*, et qu'elle colportoit dans toute l'Europe, manufacturée en France avec un si déplorable succès, et mise dans des ouvrages de tous les genres, à la portée de tous les esprits.

Il ne faut pas croire sur la foi de quelques étrangers, russes, polonais, anglais, italiens, avec qui Voltaire étoit en commerce réglé de célébrité, et dont il a eu soin de nous transmettre les lettres de félicitations et d'éloges, pas même sur la foi de quelques souverains du Nord, dont les *vertus* aujourd'hui mieux connues ne recommandent pas les opinions philosophiques; il ne faut pas croire que notre philosophie fît l'admiration des peuples étrangers. Si des jeunes gens, avec des connoissances de collége, et les passions de leur

Digitized by Google

âge, si de beaux esprits aussi frivoles que leurs études, véritables prolétaires dans l'état littéraire, se rangeoient de toutes parts sous les drapeaux de ces nouveaux chefs, dans l'espoir d'obtenir, à la faveur du désordre, quelque part de renommée, partout les vrais savans qui sont les grands propriétaires de l'empire des lettres, les hommes judicieux en grand nombre chez les peuples chrétiens, les chefs de famille qui partout sont la nation, dépositaires de ses principes et de ses mœurs, et qui sans écrire ni vers ni prose, éclairés dès leur enfance de toutes les lumières de la morale chrétienne, n'en forment pas moins à la longue l'opinion publique et l'esprit général, ne voyoient qu'avec horreur les progrès d'une doctrine dont la conséquence immédiate étoit de dissoudre tous les liens de famille et d'Etat; de justifier toutes les passions, et d'ébranler tous les fondemens de la paix domestique et de l'ordre public. Voltaire lui-même, le coryphée de la secte, connoissoit si bien le foible du parti, qu'il écrivoit à d'Alembert : « Telle » est notre situation, que nous sommes l'exécration du genre » humain, si nous n'avons pour nous les honnêtes gens. » Sans doute, la France faisoit du bruit dans le monde avec sa littérature et sa philosophie; mais l'espèce de sentiment qu'elle inspiroit étoit celui qu'obtient dans un cercle, l'homme brillant et corrompu qui se fait écouter et craindre, mais dont personne ne voudroit faire son conseil ou son ami.

Les nouveaux docteurs traitoient la politique comme la morale. On voyoit avec étonnement des écrivains, nés la plupart dans les rangs inférieurs de la société, étrangers à toutes les idées qu'inspire la propriété, à tous les sentimens que donne l'habitude de la supériorité et de la considération, et qui avoient dépouillé tout principe de cette religion qui apprend à obéir, lorsqu'on n'est pas appelé à commander; on les voyoit s'ériger en directeurs des peuples et en tuteurs des rois. Assez instruits de tout ce qui s'apprend dans les livres, mais sans aucune de ces connoissances bien autrement positives que donne la pratique des hommes et des affaires, *possédés*, comme dit Leibnitz, *de la manie de l'antique*, ils cherchoient perpétuellement dans une nature imaginaire dont ils exagéroient les vertus, des leçons inapplicables à nos sociétés modernes dont ils exagéroient les vices; et croyoient les anciens des maîtres en politique, parce qu'ils ont été nos maîtres en littérature. Dans leur fureur de régenter les gouvernemens, ils ne parloient aux peuples que pour flatter leurs passions; ils ne parloient des rois que pour calomnier leurs intentions, grossir leurs défauts, avilir leur dignité; et portant dans leurs systèmes d'administration, et les petites ja-

Digitized by Google

lousies de la médiocrité, et les petites vanités du bel esprit; ils décrioient les fonctions de la vie publique pour exalter la vie domestique, l'agriculture, les arts, le commerce qu'ils n'entendoient pas; conseillant à tort et à travers à l'agriculture, les défrichemens et le partage des communaux; dans les finances, les emprunts; dans l'économie publique, le luxe; élevant le commerce au-dessus de tout; inspirant aux hommes publics la manie des arts, et aux peuples la fureur du pouvoir; et faisant ainsi des grands, des serviteurs inutiles, et des petits, des sujets mécontens en attendant d'en faire des maîtres féroces.

Le gouvernement les laissoit faire : il payoit même des écrivains qui avoient l'extrême complaisance de lui révéler des abus ignorés jusqu'à eux, incertain s'il n'étoit pas lui-même le premier et le plus grand des abus; intimidé par je ne sais quelle magie de mots qui retentissoient d'un bout de l'Europe à l'autre, il souffroit tout au nom de la *tolérance*; permettoit tout au nom de la *liberté*; conspiroit contre lui-même au nom de l'*égalité*, et contre la religion au nom de la philosophie; accordoit tout au bel-esprit : et bientôt le titre d'académicien seroit devenu une fonction publique.

Les institutions fortes, puissant moyen d'administration entre les mains d'un gouvernement éclairé, n'offroient plus qu'un secours importun à un gouvernement affoibli, qui ne vouloit pas des moyens plus forts qu'il ne l'étoit lui-même; et, comme un soldat énervé, il jetoit des armes dont il n'avoit plus la force de se servir. Violent par foiblesse, il détruisoit, poussé par la philosophie du jour, ces institutions religieuses à qui, depuis plusieurs siècles, avoit été confié l'enseignement public, et qui avoient élevé tous nos grands hommes; et il ne les remplaçoit pas. Il détruisoit ces institutions politiques placées entre le roi et les peuples, pour donner l'exemple de l'obéissance, après avoir montré la borne de l'autorité; premier corps de magistrature de l'Europe, même avec les défauts qui tenoient presque tous à l'esprit général du siècle. Il détruisoit même ces institutions militaires qui entouroient le trône, pour le défendre bien moins par leurs armes que par leur incorruptible fidélité. Nos philosophes s'applaudissoient de toutes les fautes de l'autorité, des malheurs mêmes du temps; et c'est au milieu des querelles de religion et d'Etat, qui consternoient les honnêtes gens, que Voltaire écrivoit ces cruelles paroles : « De quelque manière que les choses » tournent, je suis assuré d'y trouver de quoi rire. »

La politique extérieure n'alloit pas mieux que l'administration : les nouveaux publicistes avoient pris à tâche de déprimer

Digitized by Google

déprimer la France, et d'exalter l'Angleterre, ses lois, ses mœurs, son administration, sa littérature; et de là cette *anglomanie*, si ridicule dans l'individu qui en étoit atteint, mais si dangereuse pour l'Etat, où des affections étrangères prenoient la place de l'amour du pays: et, même en France, il étoit presque honteux d'être Français. Une nation qui ne s'estime plus elle-même ne peut plus rien faire de grand. La France portoit ses passions dans les querelles de l'Europe, où elle auroit autrefois interposé son autorité; et, pour en citer le trait le plus remarquable, ce que Louis XIV n'auroit pas tenté au fort de ses prospérités, Louis XV l'essaya dans sa foiblesse: et il voulut ôter l'empire d'Allemagne à la maison d'Autriche, pour en revêtir une famille qui auroit plié sous ce fardeau, et qu'il auroit fallu y soutenir malgré elle-même; et telle fut la différence des temps, ou plutôt des hommes, que les brillantes campagnes qui marquèrent le milieu du règne de Louis XV ne purent sauver à la France l'humiliation de voir un commissaire anglais assister en personne à la démolition de nos ports, et que les revers qui avoient affligé les dernières années de Louis XIV n'avoient pu l'empêcher de disposer de la couronne d'Espagne en faveur de son petit-fils. La France s'effaçoit insensiblement du nombre des puissances indépendantes: toutes se mettoient en *équilibre* avec elle; et le roi de Prusse, son allié, et autrefois son client, osa faire à main armée, chez un peuple voisin et ami, une révolution qu'il falloit faire nous-mêmes, si elle étoit utile, ou empêcher, si elle ne l'étoit pas. La France, conseillée par la philosophie, alloit au-delà des mers appuyer la révolte et fonder une démocratie de marchands: funeste exemple pour tous les peuples, voisinage plus dangereux pour nos colonies même que celui de la puissance anglaise! Et elle laissoit détruire à ses portes une vieille monarchie, noble enfant de la chrétienté, barrière nécessaire contre de grandes invasions, le premier de tous les Etats appelé par la nature à l'indépendance (1) qui, depuis Charlemagne, eût disparu de la grande famille; mais depuis que l'aîné avoit perdu tout pouvoir, le désordre étoit dans la maison: les plus jeunes se battoient entr'eux, et, à défaut d'un centre commun d'autorité, ils cherchoient leur sûreté dans des *équilibres* de puissance. La Pologne fut la victime de ce

(1) La position de la Navarre et de l'Ecosse, plus encore que leur foiblesse, leur défendoit d'aspirer à l'indépendance. La Hongrie, pressée par un voisin redoutable, ne pouvoit conserver son indépendance, et assurer celle de l'Europe, qu'en s'appuyant à l'Autriche; et cependant les titres de ces monarchies ont été conservés, au lieu que tout a péri de la Pologne, jusqu'à son nom.

Digitized by Google

système. Trois puissances, à diverses reprises, s'arrangèrent paisiblement pour la partager en trois lots, qui furent pesés dans la balance de l'ambition et de la force. Cet événement honteux, préparé depuis long-temps par la *philosophie* de Frédéric et de Catherine, mais que nos philosophes, et pour cause, n'ont reproché qu'à Marie-Thérèse, termina le règne de Louis XV, ou plutôt son siècle, puisqu'il ne fut consommé que sous son successeur.

La philosophie du dix-huitième siècle avoit (elle l'avoue elle-même) (1) *ébranlé toutes les idées positives;* elle avoit affoibli la religion, égaré la politique, corrompu la morale, intimidé les rois, exaspéré les peuples, avili le clergé, porté atteinte à la juste considération de la magistrature, et même à l'honneur de la profession militaire, par ses éternelles et indiscrètes déclamations contre la guerre; et pour nous consoler de tant de pertes, elle nous avoit donné *la Pucelle*, *le Contrat Social*, *le Système de la Nature*, le livre de l'*Esprit*, *l'Encyclopedie*, quelques académies de plus, et des théâtres partout.

A tant de succès, il manquoit le triomphe: et le chef du parti, vieilli dans une guerre de soixante ans contre le Christianisme, vint le recevoir dans la capitale, sous les yeux de l'autorité qui avoit flétri ses ouvrages! Il y fut accueilli avec des honneurs presque divins: fêtes impies que *Sully* n'auroit pas plus permises que *Richelieu*. Je remarque cet événement, parce que ceux qui le répétèrent sur l'image de Voltaire, aux premiers jours de nos malheurs, nous révélèrent l'importance qu'ils y attachoient, qu'ils en firent comme l'inauguration de la révolution, dont Voltaire, suivant l'historien de sa vie, *a été le premier auteur;* et que l'adoration du dieu du bel-esprit se trouva ainsi liée au culte de la *déesse de la Raison*.

Si jamais un poète entreprend de retracer l'histoire de nos calamités, et qu'usant du privilége de l'épopée d'assister aux conseils de la Divinité, il représente, comme Homère, l'Eternel pesant dans des balances d'or les destinées de la France, il assignera à ce jour funeste le moment où un jugement sévère fut porté sur la France et sur ses maîtres, et où, au milieu de nos joies insensées, une main invisible écrivit sur les murs de la demeure royale ces terribles paroles, qui disent à une nation que ses jours ont été *comptés*, ses crimes *pesés*, et que son pouvoir va être *divisé*.

Il n'y avoit plus de pouvoir en France, puisque la religion y étoit impunément outragée par ses ennemis. Il n'y avoit plus

(1) Voyez le Feuilleton du *Publiciste*, du 1er mai 1807.

Digitized by Google

de pouvoir en Europe, puisque la chrétienté y étoit impunément mutilée par ses propres enfans. Dès ce moment la France et l'Europe furent en *équilibre* entre la monarchie et la démocratie, entre l'ordre et le désordre, entre la vie et la mort : et tout annonça aux esprits attentifs que ces royaumes *divisés eux-mêmes*, suivant l'oracle de la divine sagesse, *alloient être désolés*.

Les jours de la désolation arrivèrent; hâtés par les uns, prévus par les autres, au point que l'annonce du bouleversement dont ces funestes doctrines menaçoient la société, étoit devenu, depuis quarante ans, un lieu *commun* des discours de la chaire, et même des *requisitoires* du ministère public. Alors commença pour la France, pour l'Europe, peut-être pour le Monde, cette révolution que les rois et les peuples ne sauroient assez méditer; cette révolution qui a laissé, dans les esprits et dans les mœurs, des traces de désordre bien plus profondes que dans les fortunes; mais qui cependant, grace à notre caractère, et même à nos vertus, sera bientôt oubliée, lorsque ceux qui l'ont faite l'auront pardonnée à ceux qui l'ont supportée.

La France descendit rapidement des erreurs philosophiques de la *Constituante* aux féroces extravagances de la *Convention*; et alors seulement on put mesurer la hauteur de sa chute. Elle devint un objet de mépris pour les hommes éclairés, et d'horreur pour les hommes vertueux. Elle s'en releva par la terreur, et en répandant sur toute l'Europe l'anarchie qui la dévoroit. Il y eut, pour la première fois, interrègne en France, et, pour la seconde fois, interrègne en Europe; mais, au premier, l'Europe avoit été désolée par l'ignorance de peuples barbares; au second, elle fut désolée par les fausses lumières d'un peuple policé, par des lois plus cruelles que les armes, et des exemples pires que des invasions.

Dès qu'il n'y eut plus de pouvoir en France ni en Europe, les partis en France, les rois en Europe cherchèrent entr'eux l'équilibre : et les foibles furent écrasés dans ce balancement de poids inégaux. La cause partout étoit la même; les effets furent semblables : un parti en France ne vouloit pas de royauté, et, sous les noms de *liberté* et d'*égalité*, ne cherchoit qu'à s'atisfaire son ambition et sa cupidité. Un autre parti vouloit la royauté, mais renfermée dans d'étroites limites, et lui ôtoit la force d'agir, de peur de lui laisser les moyens de nuire. D'autres auroient voulu tenir entre les opinions opposées une balance impossible. Ils cherchoient à empêcher, plutôt qu'à faire eux-mêmes; et renfermés dans une neutralité qu'ils croyoient sage, et qui n'étoit que foible, ils attendoient

Digitized by Google

du temps et de la lassitude des partis quelque événement qui leur apprît l'opinion qu'ils devoient former, et la conduite qu'ils pouvoient tenir. Il en fut à-peu-près de même des projets des puissances étrangères sur la France ou contre la France. Elles se coalisèrent sans s'unir; et dans des desseins en apparence communs, conservèrent chacune des vues différentes, ou même opposées. L'Angleterre ne vouloit pas de royauté en France, et n'aspiroit qu'à établir sur le Monde entier la domination de son commerce. Si l'Autriche vouloit un roi en France, il est permis de penser qu'elle ne le vouloit pas aussi puissant qu'il l'avoit été : et ses premiers succès annoncèrent le dessein d'affoiblir la France, et de la resserrer dans des bornes plus étroites. Une troisième puissance, la Prusse, royaume nouveau venu dans la chrétienté, qui n'y étoit pas entré comme les autres par la porte de Rome, et n'y avoit paru que pour la troubler; la Prusse (je parle de ses intérêts et non des nôtres) auroit dû peut-être regarder comme l'événement le plus heureux pour sa royauté, encore jeune, et dont l'éclat récent n'avoit ni la dignité de l'âge, ni la majesté des souvenirs, l'occasion de marcher à la tête des antiques puissances de l'Europe dans cette nouvelle croisade, et de faire ainsi ses premières armes pour l'ordre public de la société chrétienne, mais lasse d'une campagne de quelques jours, ou détournée de ces nobles desseins par je ne sais quelles intrigues, elle se retira du champ de bataille presque sans avoir combattu; elle espéra peut-être que l'épuisement de la France et de l'Autriche la laisseroit à la fin l'arbitre de l'Europe; et en attendant, gardant avec un art extrême le secret de sa force ou de sa foiblesse, elle ne voulut pas exposer au choc des événemens *l'ordre mince* de son existence politique, et entraîna tout le nord de l'Allemagne dans sa neutralité : *rôle périlleux entre de grandes puissances, et d'où l'on ne sort pas comme on veut et quand on veut,* disoit, en parlant de cette puissance, l'auteur de cet article en l'an X, numéro 32 de ce Journal.

Au reste, toutes ces puissances, méconnoissant le lien qui doit unir tous les peuples dans la chrétienté, comme tous les hommes dans le christianisme, même en faisant la guerre à la révolution française, ou plutôt à la France, protestoient, du moins extérieurement, de leur respect pour cette maxime impie de J. J. Rousseau : « Quand un peuple veut se faire » du mal à lui-même, qui est-ce qui a le droit de l'en » empêcher? » Comme si un peuple, et sur-tout un peuple puissant, tenant par tous les liens à tous les peuples, pouvoit se faire du mal à lui-même sans en faire à ses voisins; ou

Digitized by Google

que l'humanité, par un motif encore plus sacré, n'imposât pas aux autres gouvernemens le devoir de défendre un de leurs frères de ses propres fureurs, et de lui rendre sur lui-même le pouvoir qu'il a perdu!

Les desseins opposés de tous les partis et de tous les rois avortèrent également, parce que la nature, plus puissante que les partis et que les gouvernemens, veut qu'il y ait un pouvoir en France, et que la France soit le *pouvoir* de l'Europe, comme l'Europe est celui du Monde. Cette volonté irrésistible ramena en France l'unité et l'indépendance du *pouvoir*; et en même temps la France reprit, par des succès plus décisifs et par des négociations plus heureuses, la prépondérance en Europe. Ici cesse, et sans doute pour long-temps, *l'équilibre politique entre des forces opposées*, et commence l'ordre par *la direction unique des forces communes*. Déjà l'Allemagne a été constituée, non sur un système trompeur d'équilibre, cause éternelle de variations et de troubles, mais sur un système positif de protection, dont cette belle partie de l'Europe, divisée en un grand nombre d'Etats inégaux, ne peut se passer: protection puissante, parce qu'elle sera désintéressée, et que la France, qui a atteint ces limites naturelles au-delà desquelles un Etat ne fait jamais d'établissement, ne peut plus aspirer qu'à étendre son influence, et à maintenir autour d'elle tous les peuples dans un état de paix qu'elle n'aura plus d'intérêt à troubler.

Mais le plus grand acte de la prééminence de la France, et celui qu'on peut regarder comme l'acte d'inauguration de sa nouvelle dignité, sera sans doute le rétablissement de la Pologne dans son antique indépendance, et le retour de cet enfant déshérité à la table de ses frères: une saine politique auroit pu prévoir cet événement. La Pologne, mûre pour les désordres d'une révolution, ne l'étoit pas encore, au temps du partage, pour la sagesse d'une constitution durable, dont le plus grand nombre de ses braves défenseurs, par un attachement peu réfléchi pour leurs anciens ou plutôt pour leurs derniers usages, ne sentoient pas encore l'impérieuse nécessité. Au moment que ce grand héritage alloit être dissipé dans les fureurs d'une guerre intestine, le pouvoir suprême des sociétés, qui s'est réservé le secret des temps et des événemens, le mit, pour ainsi dire, en dépôt entre les mains de trois puissances, à qui elle le redemande aujourd'hui.

Lorsque les résultats, peut-être plus prochains qu'on ne pense, des événemens présens, en auront dévoilé les véritables causes, et que le temps aura dissipé les préventions qui les dérobent à nos yeux, la postérité reconnoîtra des conseils pro-

Digitized by Google

fonds là où les contemporains ne voient peut-être que de grandes passions. La France ramène l'unité politique dans la chrétienté latine, dépositaire de toute la civilisation du Monde; et l'unité politique peut seule y ramener, avec le temps, l'unité religieuse, hors de laquelle il n'y a que désordres dans les Etats et division dans les esprits. Sans unité politique, l'Europe n'auroit pas résisté à cette puissance formidable, forte à la fois de sa civilisation récente et de son ancienne barbarie, et qui, se trouvant à l'étroit dans la moitié du Monde, s'est mise en société d'ambition avec une autre puissance que la domination commerciale du Monde entier ne sauroit satisfaire : terrible ennemi dont le destin fut toujours d'être instruit par des hommes extraordinaires, et de n'avoir à combattre que de foibles voisins, et à qui il ne manquoit peut-être, pour accabler l'Europe, que les dernières leçons de l'art de la guerre, qu'il vient de recevoir !

Il ne faut pas se le dissimuler : les bords de la Vistule sont le champ de bataille où la France et la Russie combattent pour savoir à qui restera l'empire du monde politique; comme, sur d'autres bords, la religion et la philosophie disputent encore l'empire du monde moral. Mais si l'on arrête sa pensée sur la circonstance la plus remarquable de ce grand débat, si l'on fait attention que, d'un côté, la France, l'Espagne, l'Italie; de l'autre, l'Angleterre, la Prusse, la Russie, sont parties principales dans cette lutte du Midi contre le Nord; si l'on observe la direction opposée que prennent dans ce moment, sur un objet important, la France et l'Angleterre, chefs des deux confédérations belligérantes, on jugera peut-être qu'il y a quelque grand secret au fond des événemens qui agitent l'Europe, et qu'elle peut s'attendre à des résultats plus graves et plus généraux que des fixations de limites, ou même des déplacemens de souveraineté.

On ne peut même s'empêcher de remarquer que, dans ce *jugement dernier* de toutes les nations européennes, les seules qui restent encore sur le champ de bataille où la France exerçant au prix du plus pur de son sang un terrible ministère a vaincu ou plutôt a puni, sont celles qui les premières ont donné au monde civilisé ces funestes exemples qui ont eu sur les malheurs communs une influence si décisive. C'est l'Angleterre qui la première a offert le scandale de la défection publique, et en corps de nation, de l'unité religieuse, et du régicide juridique. La Prusse a montré, durant quarante ans, un roi, cette vivante image de la Divinité, professant l'athéisme sur le trône, et protégeant cette désolante doctrine de tout l'éclat de sa vie, et de toute la familiarité de son accueil. La

Digitized by Google

Russie..... il est permis de le dire, puisque l'histoire contemporaine l'a déjà dit, et que ses révélations ont prévenu tous les soupçons et toutes les découvertes, la Russie a retenu, au milieu des mœurs douces et décentes des cours européennes, les violences et les cruelles voluptés de l'état barbare. Le dix-huitième siècle a vu renaître les malheurs des *Atrides*, les forfaits des *Egisthes* et des *Clytemnestres*; et sur ce trône ensanglanté, l'assassinat a été plus héréditaire que la succession.

Je finirai par une réflexion : l'équilibre politique est entre les puissances, ce qu'étoit dans notre république l'*égalité* entre les citoyens; et comme sous le nom d'*égalité* tous aspiroient à la domination, sous le prétexte d'équilibre, chaque puissance aspire à la supériorité. De là l'excès toujours croissant des impôts et les nombreuses armées, ces deux fléaux des peuples modernes, et auxquels l'Europe ne résisteroit pas encore un demi-siècle, aujourd'hui sur-tout que la *statistique*, qui calcule à un écu et à un homme près, les forces financières et militaires de tous les gouvernemens, devenue l'unique science des hommes d'Etat, est un régulateur public d'équilibre, c'est-à-dire, un thermomètre de puissance sur lequel l'ambition et la crainte ont toujours les yeux.

Une prépondérance reconnue, une direction commune, peuvent seules amener une réduction dans le système fiscal et militaire, ou peut-être même un changement de système offensif en système défensif. Déjà un discours émané d'un roi allié (1) de la France en a fait concevoir l'espérance; et des opinions qui se répandent insensiblement en Europe, en font entrevoir la possibilité. On sent généralement l'abus du régime fiscal, partout en vigueur; et toutes les proclamations des souverains à leurs peuples promettent la diminution des contributions publiques.

Mais ce n'est pas assez à la France d'avoir reconquis son ancienne influence en Europe, elle doit sur-tout la conserver; et la sagesse seule peut maintenir ce que la force a établi.

Cette prééminence que pour le bonheur de l'Europe la France doit obtenir sur les autres nations, ne peut être la domination exclusive du commerce, première occupation des peuples *souverains*, ni celle des arts et des plaisirs, amusement des peuples enfans, ni celle des recherches curieuses

(1) Le roi de Hollande. Cette réduction est le vœu de tous les administrateurs; mais il peut être un jour contrarié par les changemens religieux et politiques introduits en Europe par la philosophie, par la révolution inévitable du commerce colonial, et sur-tout par la découverte de la vaccine, qui donnera un jour à penser aux hommes d'Etat.

Digitized by Google

des choses physiques, et des vains systèmes d'une philosophie toute matérielle, consolation des peuples vaincus ; pas même la supériorité de la force guerrière, unique mérite des peuples barbares. Cette prééminence doit être sur-tout celle de lois fortes, de mœurs sévères, d'institutions publiques, de connoissances morales, de nobles productions de la pensée ; enfin, de tout ce que la perfection des idées chrétiennes et des idées monarchiques peut, dans toutes les parties de l'ordre moral, politique, même littéraire, produire de bon et de grand chez le peuple qui fonde sa constitution sur la religion, et son administration sur la morale. Ce n'est que par la force qu'elle tirera de son attachement au christianisme, que la fille aînée de la grande famille dirigera ses frères, et gouvernera la chrétienté. En vain nous voulons, avec nos arts et notre philosophie, être les Grecs des temps modernes ; la nature veut que nous en soyons les Romains ; et c'est aussi pour nous qu'il a été dit :

Tu regere imperio populos, Romane, memento,
Hæ tibi erunt artes, pacisque imponere morem.

Qu'on ne s'y trompe pas : les titres de la France à cette magistrature héréditaire qu'elle a toujours exercée en Europe, sont fondés sur des raisons *naturelles* propres à son état politique, et qu'elle ne partage avec aucune autre nation. La puissance destinée à être le premier ministre du pouvoir suprême des sociétés, doit être la plus forte (j'entends de force de stabilité), c'est-à-dire, la plus fixe ; car la véritable force est dans la fixité, ou plutôt n'est que la fixité. L'appui de l'Europe ne doit plus vaciller ; le point de direction générale ne doit plus se mouvoir ; et pour pouvoir fixer ceux qui changent encore, il faut soi-même ne plus changer. Or, la nation française est, ou peut être la seule nation du monde qui soit fixée dans sa langue, expression la plus vraie des idées les plus naturelles ; fixée dans sa constitution politique et religieuse, ensemble des rapports sociaux les plus *naturels ;* fixée dans son territoire, bornée de tous côtés par les limites les plus *naturelles,* qui présente le moyen de défense le plus efficace, je veux dire, le plus de population disponible avec le moins de frontières attaquables ; et qui placée au centre des nations civilisées, donne au peuple qui l'habite le plus de facilité pour éclairer les autres peuples de ses lumières, et les secourir de ses forces.

De ces trois moyens puissans de prépondérance, la révolution a étendu et perfectionné les moyens de force extérieure et physique, qui naissent de l'emploi des hommes et de la disposition des lieux ; mais elle a détruit ou affoibli la cons-

Digitized by Google

titution politique et religieuse, ce premier moyen de force intérieure et morale; et jamais la France n'atteindra toute la hauteur de ses destinées, qu'autant qu'elle joindra à la force extérieure dont elle possède tous les moyens, ce principe de stabilité que donnent à une société les institutions dont il ne nous reste que des souvenirs; et c'est alors seulement que cette terre de prodiges sera à l'abri des révolutions, comme elle est à l'abri de la conquête.

DE BONALD.

Fables diverses, tant originales qu'imitées des fabulistes étrangers, et quelques autres poésies; par *J. L. C.*; édition ornée de huit gravures. 1807. Un vol. in-18., fig. Prix : 3 fr., et 3 fr. 60 c. par la poste. A Paris, chez *Bossange*, *Masson* et *Besson*; et chez *le Normant*.

IL y a une prévention générale contre les nouveaux Recueils de fables. Non-seulement le peu de réussite de la plupart de ceux qui se sont traînés sur les traces de La Fontaine, inspire une défiance assez naturelle du succès de toutes les tentatives du même genre, mais les graces naïves de notre inimitable fabuliste, et le charme toujours nouveau qu'ont pour nous ses récits, nous rendent assez indifférens sur les efforts plus ou moins heureux des écrivains qui paroissent chaque jour dans la même carrière. Cependant ne seroit-ce pas nous montrer ennemis de nos plaisirs, si une admiration trop exclusive pour ce grand poète nous portoit à dédaigner des fables qui, sans offrir ce style à la fois si naïf et si riche de poésie, se recommandent néanmoins par les qualités essentielles au genre, par des conceptions simples et heureuses, par des moralités vraies et faciles à saisir, par une versification pure, élégante et facile? Tout cela se trouve dans le Recueil que nous annonçons. Il y a déjà plusieurs mois que les divers journaux en rendirent compte; et ces nombreux Aristarques qui, au grand scandale de la littérature, ont tant de peine à s'entendre sur le bien ou même sur le mal qu'ils disent des ouvrages anciens et nouveaux, s'accordèrent cette fois dans l'éloge qu'ils firent de celui-ci; mais ils ne purent parler du second volume qui n'avoit point encore paru à cette époque : en réunissant mon suffrage au leur, je tâcherai en même temps de suppléer à leur silence. (1)

(1) Ce second volume, intitulé *Fables critiques, politiques* et *littéraires*, se vend séparément, chez les mêmes libraires.

Digitized by Google

Les deux premiers livres de ce Recueil sont consacrés à l'enfance. On voit que M. G. n'a tenu aucun compte du paradoxe de J. J. Rousseau, qui a prétendu prouver que les fables ne convenoient pas aux enfans. Dans un court dialogue qui tient lieu de préface, quoique suivant l'usage, l'auteur y déclare qu'il n'en veut point faire, il se borne à opposer au philosophe genevois l'autorité de Socrate, et celle de Platon, qui vouloit qu'on fît sucer aux enfans l'instruction des fables avec le lait de leur nourrice; mais il seroit aisé de réfuter directement cette étrange opinion. En effet, Rousseau part pour l'établir d'une assertion toute gratuite, et qu'il ne démontre en aucune manière. Il prétend que l'*apologue en amusant les enfans, les abuse; que séduits par le mensonge, ils laissent échapper la vérité*, etc.; mais il suffit de leur faire réciter quelques fables pour s'assurer au contraire qu'ils discernent parfaitement l'instruction qu'on leur présente sous un voile ingénieux; que la moralité, loin de leur échapper, leur rend au contraire le récit plus intéressant, et contribue à le graver dans leur esprit; que sans attendre l'explication du maître, ils sourient ordinairement d'eux-mêmes à la vérité de l'allégorie, et qu'ils en font quelquefois des applications qui étonnent par leur justesse. Après s'être arrêté avec complaisance sur une assertion si paradoxale, Rousseau veut confirmer ses raisonnemens par un exemple, et il choisit la fable *du Corbeau et du Renard*. En l'examinant en détail et vers par vers, il prouve très-bien qu'un enfant n'est pas en état d'en saisir toutes les finesses; mais de là il conclut très-mal qu'il ne faut pas lui donner de fables à apprendre. Comment en effet ses premières lectures ne contiendroient-elles pas des détails fort au-dessus de sa faible intelligence, puisque ce n'est que par un long exercice qu'il pourra parvenir à saisir complétement le sens de l'auteur le plus simple? Non-seulement les enfants, mais mêmes la plupart des hommes ne sauroient rendre un compte exact de ce qui les frappe le plus dans leurs études. Ils ne sentent que confusément les beautés; les défauts les choquent, sans qu'ils puissent en assigner précisément la raison; ce qui n'empêche pas qu'ils ne retiennent souvent de leurs lectures des idées justes et vraies, de sages préceptes, des pensées nobles et élevées. Les esprits le plus heureusement doués de la nature, le plus soigneusement cultivés, auroient souvent peine à définir les nuances délicates et presque imperceptibles qui font toute la perfection du style; et Rousseau ne veut pas qu'un enfant apprenne une fable, parce qu'il est hors d'état de faire ce qui l'eût peut-être embarrassé lui-même. Il oublioit donc, lorsqu'il raisonnoit ainsi, ce qui lui

Digitized by Google

étoit arrivé à lui-même dans sa jeunesse. Il nous apprend dans ses Mémoires, que voulant acquérir à la fois toutes les connoissances, il faisoit usage de ses livres d'une manière moins propre à l'instruire qu'à l'accabler. « La fausse idée » que j'avois des choses, me persuadoit, dit-il, que pour lire » un livre avec fruit il falloit avoir toutes les connoissances » qu'il supposoit.... Avec cette folle idée j'étois arrêté à chaque » instant, et quelquefois avant d'être à la dixième page de » celui que je voulois étudier, il m'eût fallu épuiser des » bibliothèques. Cependant je m'obstinoit si bien à cette ex- » travagante méthode que j'y perdis un temps infini, et » faillis à me brouiller la tête au point de ne pouvoir plus ni » rien voir ni rien savoir. » C'est ce qui arriveroit infailliblement à tous les enfants qu'on voudroit forcer de comprendre d'une manière complette le livre le mieux adaptée à la foiblesse de leur intelligence.

Mais Rousseau ne se borne pas à prouver qu'ils ne peuvent sentir le mérite poétique d'un apologue : il suit sa méthode accoutumée de soutenir un paradoxe par un autre encore plus étrange, et après avoir affirmé qu'il n'y a pas un seul enfant qui entende les fables de La Fontaine, il soutient que quand ils les entendroient, ce seroit encore pis : « car, dit- » il, la morale en est tellement mêlée et si disproportionnée » à leur âge, qu'elle les porteroit plus au vice qu'à la vertu. » Ainsi la morale de la fable du Corbeau et du Renard est pour eux une leçon de la plus basse flatterie. « Dans celle qui précède, » vous croyez leur donner la Cigale pour exemple, et point du » tout, c'est la fourmi qu'ils choisiront... Dans toutes les fables » où le lion est un des personnages, comme c'est d'ordinaire » le plus brillant, l'enfant ne manque point de se faire lion; et » quand il préside à quelque partage, bien instruit par son » modèle, il a grand soin de s'emparer de tout. Mais quand » le moucheron terrasse le lion, c'est une autre affaire : alors » l'enfant n'est plus lion, il est moucheron. Il apprend à tuer » un jour à coups d'aiguillon ceux qu'il n'oseroit attaquer de » pied ferme. »

En accumulant les unes sur les autres ces propositions effrayantes, le philosophe ne fait pas attention que tous les enfants ont dans le cœur un sentiment d'équité, qui leur fait très-bien discerner ce qui est digne d'approbation ou de blâme, quand ils ne sont point aveuglés par leurs petites passions. Il oublie ce qu'il a tant répété dans ses autres ouvrages, ce qui est particulièrement la base de son *Emile*, *que tout est bien en sortant des mains de l'auteur des choses*; qu'il n'y a qu'à laisser parler la conscience, et qu'elle donnera

Digitized by Google

à l'homme des notions du juste et de l'injuste beaucoup plus certaines que toutes celles qu'il iroit puiser dans les philosophes. C'est ainsi que pour le réfuter, il suffit presque toujours de l'opposer à lui-même. Ce n'est pas qu'il n'ait raison ici dans quelques observations particulières; mais tout ce qu'on en peut conclure, c'est que toutes les fables indistinctement ne conviennent pas à l'enfance; et sans doute les maîtres éclairés n'avoient pas attendu ses paradoxes pour sentir qu'il y avoit à cet égard un choix prudent à faire.

Convaincu de cette vérité, M. G., dans les deux premiers livres de son Recueil, s'est peu mis en peine de briller par la nouveauté des idées et par son talent poétique: il s'est ordinairement contenté d'être clair, précis, instructif, et il a répondu d'avance dans son prologue à ceux qui voudroient l'en blâmer. Il y cite fort à propos le trait d'Henri IV qui, portant son fils sur son dos au moment où l'ambassadeur d'Espagne entra, se contenta de lui demander s'il étoit père aussi, et, sur sa réponse, continua tranquillement le tour du sallon:

De ce propos naïf je ne saurois vous dire
Si le grave Espagnol fut satisfait ou non;
Mais où j'en veux venir, lecteur, c'est à te faire
La question de ce bon roi;
Et si ce nom chéri de père
Ne fut jamais balbutié pour toi,
Si l'enfance n'a point de charme qui t'attire,
Si jamais à ses jeux l'on ne t'a vu sourire,
Ce n'est pas pour toi que j'écris:
Ne perds pas de temps à me lire,
Tu ne saurois te plaire à mes simples récits.

Cependant on se tromperoit si l'on croyoit que ces deux premiers livres ne peuvent convenir qu'aux enfans ou à ceux qui les aiment. On y trouve plusieurs fables qui, quoiqu'à la portée de l'enfance, doivent plaire à tous les âges, et par leur but moral, et sur-tout par la manière piquante dont elles sont narrées. De ce nombre est celle de *l'Abeille et la Mouche;* le lecteur me saura sûrement gré de la lui faire connoître:

L'Abeille, par un beau matin,
Picorant sur sa route et la rose et le thym,
S'en alla visiter sa parente la Mouche.
Celle-ci relevoit de couche,
Et seule, dans son coin, avoit le cœur chagrin,
N'ayant causé depuis la veille;

Digitized by Google

Mais elle se remit, voyant venir l'Abeille.
Pattes dessus, pattes dessous,
Elle lui fait mille caresses :
« Eh ! bon jour, cousine, est-ce vous ?
» Quel bon vent, dites-moi, vous amène chez nous ? »
La faiseuse de miel lui rend ses politesses,
Caresse pour caresse, et caquet pour caquet,
Ainsi qu'il se pratique entre bonnes amies.
Ayant mis fin à leurs cérémonies,
L'Abeille lui parla d'un miel qu'elle avoit fait ;
C'étoit un miel exquis, parfait,
A son gré préférable au miel du mont Hymète.
« Il faut, dit-elle, il faut que je vous en remette ;
» Pour vos maux de poitrine il sera souverain.
» Et d'abord, apprenez comment je le compose :
» De serpolet, de romarin,
» Je mélange un extrait avec du suc de rose ;
» Ensuite, j'y joins une dose.... »
La Mouche l'interrompt enfin :
« Cousine, parlons d'autre chose ;
» Croit-on que l'été sera chaud ? »
« Ah ! reprit l'Abeille aussitôt,
» On craint bien que le miel ne manque cette année ;
» Heureusement j'en suis approvisionnée ;
» Et pour passer l'hiver j'aurai ce qu'il m'en faut,
» Pour peu qu'à travailler mon essaim s'évertue. »
« Je n'y tiens plus, l'ennui me tue,
» Reprit l'autre ; sortons, je reprends mes vapeurs. »
« Des vapeurs ! Ah ! ma chère, y seriez-vous sujette ?
» J'ai pour ce mal une recette
» Excellente, et qu'en vain vous chercheriez ailleurs.
» Notez-la, je vais vous la dire :
» D'un extrait de mon miel avec un peu de cire.... »
« Hé ! de grace, à la fin, laissez-là votre miel,
» Reprit la Mouche impatiente.
» Je ne crois pas que, sous le ciel,
» Jamais bavarde impertinente
» Ait tenu de propos d'un ennui plus mortel.
» Adieu, partez ; de votre vie
» Ne remettez les pieds chez moi. »

Il faut, en toute compagnie,
Le moins qu'on peut parler de soi.

Il me semble qu'il ne manqueroit rien à cette jolie fable,

Digitized by Google

si le dénouement en étoit mieux préparé. La mouche, après s'être montrée si affectueuse et si polie, s'emporte trop vîte, et sort sans raison de toute mesure : elle devoit se contenter d'un bon sarcasme contre l'égoïsme de la *faiseuse de miel*. L'auteur peut répondre : Il est vrai qu'*elle relève de couche*, qu'*elle a des maux de poitrine et des vapeurs*, et que dans cet état la patience échappe aisément.

M. G. donne à la seconde partie de son Recueil le titre de *Fables pour la Jeunesse*. Cependant on ne voit pas qu'elles conviennent plus particulièrement aux jeunes gens qu'à l'âge mûr ou à la vieillesse. C'est un des mérites de l'apologue de plaire également à tous les âges, d'égayer la morale pour l'enfance, d'intéresser l'homme à l'image de ses passions et de ses ridicules, et de faire sourire le vieillard, en lui retraçant, sous une forme ingénieuse, et piquante les observations morales que l'expérience lui a offertes dans le cours d'une longue vie. On pourroit également disputer sur le titre du second volume : *Fables critiques, politiques et littéraires ;* ce titre sembleroit promettre des apologues d'une espèce particulière. Cependant toutes les fables sont critiques, puisqu'elles ont pour but de censurer et de corriger les travers des hommes ; et il est aisé de voir que celles que l'auteur appelle *politiques et littéraires*, rentrent dans cet objet général, et ne forment point une classe particulière. Mais d'ailleurs qu'importe le titre, pourvu que le livre se compose d'apologues ingénieux. C'est sur-tout dans ces seconde et troisième parties que l'auteur développe tout son talent. Elles offrent plus de variété et d'invention, et sur-tout un style plus poétique. Il a emprunté plusieurs sujets aux fabulistes étrangers ; mais il y en a beaucoup qu'il ne doit qu'à lui seul, et ce ne sont pas les moins piquantes. La fable qu'on va lire est de ce nombre :

LA POULE D'INDE ET LES FOURMIS.

« Toujours du son ! c'est un triste ordinaire,
» Allons, enfans, quittons la basse-cour ;
» Cherchons au bois une meilleure chère.
» Suivez-moi tous. » Ainsi parloit un jour,
A ses petits, la poule d'Inde mère.
Marchant devant, à peine a-t-elle fait cent pas :
« Venez, venez leur cria-t-elle ;
» Vous voyez ce gazon *tout défait* ; il recèle
» De quoi nous apprêter un excellent repas.
» A plein bec donnez dans le tas.
» Cela se nomme fourmilière.

Digitized by Google

» Vous, soulevez un peu la terre;
» De petits n'grillons voudront s'en échapper,
» Qu'il faut à la sortie adroitement happer,
» On les avale par centaine.
» Qu'une fausse pitié pour eux ne vous retienne;
» Ne craignez rien, et faites comme moi.
» Fourmis sont à manger parfaites;
» C'est vraiment un morceau de roi.
» Pour nous du ciel la bonté les a faites.
» Oh! qu'être né dindon seroit un sort heureux,
» Si ces porte-couteaux, si la race ennemie
» Des cuisiniers malencontreux
» N'en vouloit pas sans cesse à notre vie;
» Mais ils ont juré notre mort.
» Tantôt mis à la daube, et tantôt cuits en broche,
» Nous ne pouvons éviter notre sort;
» Rien n'attendrit ces cœurs de roche.
» Qu'à jamais l'homme soit maudit,
» Pour sa vorace gourmandise! »
Une fourmi qui l'entendit,
Et qui, de crainte de surprise,
Prudemment sur un arbre à l'abri s'étoit mise,
Lui cria : « C'est bien dit, c'est fort bien raisonner;
» Mais ces réflexions ne vous conviennent guères,
» Vous qu'on voit, dans un déjeûner,
» Engloutir de sang froid des peuplades entières. »

Cette fable me paroît charmante. Il mesemble même qu'on y retrouve quelque chose de cette naïveté piquante qui nous charme dans La Fontaine. M. G. conte à sa manière: il ne s'efforce point de calquer servilemet son style sur celui de son modèle, et c'est pour cela même qu'il s'en rapproche un peu quelquefois. On remarquera aussi que ce récit est fondé tout entier sur les habitudes physiques des personnages que le poète y introduit. C'est une règle que la vraisemblance prescrit, et dont le fabuliste ne devroit jamais s'écarter : les sentimens et les actions qu'il prête aux plantes et aux animaux, doivent être en rapport avec leurs propriétés et leurs caractères particuliers, ou du moins avec ceux que l'opinion vulgaire leur attribue; le fabuliste doit aussi faire son profit du conseil qu'Horace donne au poète dramatique : *famam sequere aut convenientia finge*. M. G. qui dans la fable qu'on vient de lire s'est si bien conformé à cet avis, le perd de vue quelquefois. Ainsi *le singe*, dans la fable de ce nom, n'est caractérisé par aucun trait qui lui soit propre, ou plutôt ce que l'auteur lui fait dire et faire,

Digitized by Google

ne sauroit convenir à aucun animal. *Il annonce qu'il veut se retirer de la ville et de la société; mais il reçoit un billet du prince, et aussitôt il part en poste pour la cour.* N'est-ce pas là trop abuser du droit accordé au fabuliste de donner jusqu'à un certain point aux animaux les mœurs et le langage des hommes? Voici au contraire un apologue où les divers personnages sont parfaitement représentés, d'après la règle que nous venons de rappeler. C'est un *fragment de l'histoire des oiseaux* :

Les fastes des oiseaux, que je lis pour m'instruire,
Nous apprennent qu'un de leurs rois,
Qui savoit par lui seul régner et se conduire,
(Ce temps est ancien, je le crois,)
Que ce roi, dis-je, avoit, dans son empire,
Etabli de très-sages lois.
Un de ces règlemens portoit qu'aux grands emplois
On ne pourroit jamais admettre que des aigles.
Tant que l'on observa ces utiles statuts,
Dans le gouvernement on ne vit point d'abus.
Tout se corrompt enfin, et l'on sortit des règles.
D'un paon à belle queue une reine s'éprit,
Et les aigles, dès lors, perdirent leur crédit.
Le favori distribuoit les graces;
Ses fils, ignares, orgueilleux,
Occupoient les premières places,
Et de nouveaux emplois étoient créés pour eux.
A sa parente l'oie, à tête vaine et folle,
Sous prétexte que ses aïeux
Avoient sauvé le Capitole,
Il avoit fait donner la garde du trésor.
Porteur de billets doux, un pigeon, beau Médor,
D'intendant remplissoit le rôle.
Des merles et des sansonnets,
Siffleurs de jolis riens, l'on visoit les placets.
Philomèle seule indignée,
De la cour se tint éloignée,
Et s'exila dans les forêts.
Enfin, puisqu'il faut bien le dire,
Tout fut si mal chez les oiseaux,
Qu'au lieu d'aigles on n'eut, pour gouverner l'empire,
Que des buses, des geais, et de *plats* étourneaux.

On a sans doute remarqué l'illustre généalogie de l'oie, dont les aïeux ont sauvé le capitole. Le fabuliste fait souvent usage de

Digitized by Google

de cette espèce d'érudition qui lui fournit des traits fort heureux. Parle-t-il d'une fourmi, c'est

La même que jadis
On vit, envers l'emprunteuse cigale
Qui l'étourdissoit de ses cris,
Refuser d'être libérale.

Un loup veut passer en Angleterre, où il se promet de surprendre moutons et brebis sans chien et sans défiance : il cite fort à propos les vers d'Horace sur le premier mortel qui osa affronter les flots. Il veut s'élever dans les airs, dût-il y trouver le destin d'Icare; mais sur-tout il s'appuie de l'histoire de la tortue, qui est beaucoup plus de sa compétence :

N'a-t-on pas vu jadis la reine des tortues,
Par deux canards portée, à l'aide d'un bâton,
Voyager à travers les nues?
Ce qu'elle put alors, je le puis aujourd'hui, etc.

On pense bien pourtant que ce n'est pas à deux canards qu'il s'adresse : ce sont *deux aigles formidables* qui se chargent de lui faire traverser les mers. Je regrette que la longueur de cette fable ne me permette pas de la transcrire ici : elle est aussi bien contée que l'idée en est neuve et piquante.

M. G. ne se contente pas de faire si bien parler les animaux et les plantes; il met également en scène des personnages allégoriques, tels que la *Modestie*, l'*Intérêt*, la *Vérité*, le *Oui* et le *Non*, etc. Il en résulte une espèce d'apologue qui est peut-être moins propre à recevoir les couleurs de la poésie que les fables proprement dites, mais qui a bien aussi son agrément, puisqu'il parle à la fois à l'imagination et à la raison.

Je crois en avoir assez dit pour inspirer au lecteur le desir de connoître un Recueil si agréable. Il y trouvera beaucoup de fables aussi ingénieuses que celles qu'il vient de lire. J'avoue qu'il y en a aussi un certain nombre qu'un goût sévère voudroit retrancher; mais il en restera toujours assez pour assurer à l'auteur une place très-distinguée parmi les plus heureux imitateurs de La Fontaine.

C.

Digitized by Google

Mémoire sur les pièces osseuses de la nageoire pectorale des poissons; par M. *Geoffroy Saint-Hilaire*, professeur de zoologie au Muséum d'histoire naturelle.

Ce Mémoire, communiqué à la Classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut de France, a donné lieu au rapport suivant fait, par M. Cuvier:

« Le Mémoire de M. Geoffroy a pour objet:

» 1°. De comparer les pièces qui composent la nageoire pectorale des poissons et celles qui la supportent et la mettent en mouvement, avec les pièces qui jouent un rôle semblable dans le bras de l'homme, le pied de devant des quadrupèdes, l'aile des oiseaux et la nageoire des cétacés, et de montrer l'analogie de toutes ces pièces en nombre, rapports, connexions et fonctions;

» 2°. De faire connoître les usages particuliers et remarquables de quelques-unes d'entr'elles dans certains genres ou espèces de poissons.

» Depuis long-temps les anatomistes ont observé que les animaux vertebrés semblent construits sur un plan commun, et que la plupart de leurs différences ne tiennent qu'à quelque variation dans le nombre ou les proportions respectives des pièces qui composent chacun de leurs organes.

» Aristote a fondé sur cette idée la partie anatomique de son histoire des animaux, et presque tout son traité des parties, deux des ouvrages les plus admirables de l'antiquité, et dont ce qui a été fait de mieux en anatomie comparée par les modernes, n'est guère que le développement.

» Mais il est certain aussi que les poissons s'écartent un peu plus que les trois premières classes d'animaux de ce plan général.

» Le liquide qu'ils habitent, et par l'intermède duquel ils respirent, exigeoit des organes du mouvement différemment proportionnés, et des organes de respiration autrement situés.

» Ces changemens, joints à ceux que nécessitoit dans les organes des sens le foible degré d'énergie correspondant à la petite quantité de leur respiration, ont donné au corps des poissons une autre forme, et ont masqué chez eux le type commun des animaux vertebrés, au point que l'œil le plus exercé a de la peine a en reconnoître quelques parties.

» Ainsi, quoique la nageoire pectorale des poissons ait de grands rapports de forme et d'usage avec celle des cétacés, on reconnoît aisément dans celle-ci l'omoplate, l'humerus,

Digitized by Google

le cubitus, le carpe, le métacarpe, les phalanges des quadrupèdes, et une bonne partie de leurs muscles, tandis qu'il est très-difficile d'en rien voir dans l'autre.

» Ce sont donc ces analogies si difficiles à reconnoître, que M. Geoffroy a cherché à voir et à faire voir dans les poissons, non-seulement par rapport à la nageoire, mais encore dans tous les autres organes.

» Il ne nous occupe aujourd'hui que de la nageoire.

» Elle est portée en général sur une espèce de ceinture osseuse qui entoure le corps du poisson, immédiatement derrière l'ouverture des ouïes, s'articulant en-dessus avec le crâne ou l'épine, et rejoignant en-dessous les deux parties ensemble par une suture médiane.

» M. Geoffroy trouvant dans les rayons de la nageoire l'analogue des doigts et dans les petits osselets de sa base l'analogue du carpe, cherche ceux des autres pièces de l'extrémité antérieure dans la ceinture que nous venons de mentionner.

» Il trouve que ces pièces y sont bien; mais qu'au lieu d'être distinguées par des articulations, elle ne le sont ordinairement que par des sutures qui s'effacent avec le temps.

» Ainsi la partie supérieure de la ceinture qui se joint à l'épine ou au crâne, est, selon lui, l'omoplate; la partie inférieure qui va se joindre au-dessous à sa correspondante, est la clavicule.

» Il existe dans la plupart des poissons osseux une troisième pièce, le plus souvent en forme de stilet, placée derrière la ceinture, et qui sert à plusieurs usages. M. Geoffroy y croit voir l'analogue de cet os, nommé *fourchette* dans les oiseaux.

» A la vérité, la fourchette n'est presque toujours que d'une seule pièce commune aux deux épaules, mais dans quelques oiseaux qui ne volent pas, comme l'autruche et le casoar, elle se partage en deux pièces, dont chacune devient un appendice de l'épaule de ce côté. Ce seroit cette disposition particulière à certains oiseaux qui deviendroit générale dans les poissons osseux. Au reste, elle y souffre à son tour une exception inverse, et il y a quelques poissons où les deux os ordinairement séparés se soudent sous l'abdomen.

» Il y auroit encore une différence dans la position; l'os de la fourchette des oiseaux est toujours placé au-devant de l'espèce de ceinture formée par les omoplates et les clavicules. Dans les poissons, ainsi que l'observe M. Geoffroy, cet os seroit en arrière.

» Il ne resteroit donc qu'à chercher l'humerus, le radius et le cubitus.

Digitized by Google

» M. Geoffroy les voit dans une lame adhérente à la ceinture que nous venons de décrire, et sur laquelle est portée la nageoire.

» Dans le plus grand nombre des poissons osseux, les rudimens des trois os ne se font remarquer que comme trois centres d'ossifications qui se confondent avec l'âge, ce qui a empêché la plupart des anatomistes de les remarquer. L'adhérence de toute cette pièce à la face externe de la clavicule contribuoit aussi à en faire méconnoître la composition, parce que dans cette position la partie analogue à l'humerus se trouve attachée à la clavicule, tantôt par les deux bouts, tantôt par toute sa longueur, et que l'avant-bras va s'y attacher aussi par une portion de son extrémité carpienne : tout le bras seroit donc comme reployé et soudé contre la clavicule.

» Heureusement il y a des poissons où cette contraction et cette adhérence moins complète ont montré ces parties plus distinctement, et ont conduit M. Geoffroy à les reconnoître dans les cas plus difficiles et plus ordinaires.

» Les *baudroies*, et un nouveau genre très-remarquable découvert dans le Nil par M. Geoffroy et nommé par lui *polyptère*, sont dans ce cas. Leur avant-bras est libre, et offre des rapports très-sensibles de forme avec celui des quadrupèdes et des oiseaux.

» Après avoir exposé ces analogies générales, M. Geoffroy décrit les variétés de toutes ces pièces dans les différentes espèces.

» Il insiste principalement sur celles de l'os qu'il a nommé *furculaire*, qui est la partie la plus variable de la nageoire et qui remplit divers usages importans, selon les formes et les connexions qu'il a dans chaque espèce.

» Souvent il donne un point d'appui solide aux muscles qui contractent la vessie natatoire : c'est ce qu'on voit dans la *carpe;* d'autres fois, comme dans les *muges*, il aide à porter les os qui soutiennent les nageoires ventrales.

» Dans les baudroies où la membrane des ouïes se prolonge en arrière, fort au-delà de la clavicule, l'os furculaire contribue à la faire ouvrir.

» A cette occasion, M. Geoffroy indique une division très-nécessaire à faire dans le genre *Lophius*, qui doit être séparé au moins en trois genres, fort différens les uns des autres par leur structure.

» La baudroie ordinaire est, comme on sait, nommée communément *raie pêcheresse*, parce qu'on lui attribue l'artifice d'attirer de petits poissons au moyen des filamens qui flottent sur sa tête; ce seroit en quelque sorte pêcher à la

Digitized by Google

ligne. M. Geoffroy pense qu'elle peut aussi pêcher à l'épervier, en ouvrant et en refermant son énorme membrane, en serrant, avec le pédicule de sa nageoire pectorale, l'ouverture de cette membrane, quand une fois le poisson qu'elle veut prendre y est entré.

» Tel est, selon lui, l'objet du grand prolongement de cette membrane, au-delà de ce qui étoit nécessaire pour protéger les branchies.

» M. Geoffroy a effectivement trouvé un poisson qui étoit resté dans l'un des sacs branchiaux d'une baudroie conservée au Muséum d'histoire naturelle. M. Pichon, ancien professeur d'histoire naturelle, à Boulogne-sur-Mer, lui a assuré en avoir trouvé également dans des baudroies qu'on venoit de prendre, et avoir appris des pêcheurs, qu'ils savoient depuis long-temps que la baudroie use de cette manière de s'emparer de sa proie. Si ces faits sont confirmés par des observations ultérieures, ils ajouteront un article intéressant aux divers partis que les animaux savent tirer des singularités de leur organisation.

» L'os furculaire joue encore un rôle important dans une espèce de tétrodon que M. Geoffroy a observé dans le Nil : il agit sur la vessie aérienne comprimé contre l'œsophage, ferme celui-ci et empêche ainsi l'air qui se développe dans l'estomac d'en sortir; ce qui gonfle le tétrodon comme un ballon, le renverse sur le dos, et le livre aux flots comme une masse inerte.

» C'est encore cet os qui forme dans les silures cette épine singulière qui, en vertu d'une articulation d'un genre fort compliqué peut, à la volonté de l'animal, rester mobile ou bien se fixer dans une direction transversale, de manière à lui fournir alternativement et selon ses besoins, une arme offensive très-puissante, ou seulement un rayon solide, mais très-susceptible de mouvement pour la natation.

» Ces faits choisis parmi beaucoup d'autres qui composent le Mémoire de M. Geoffroy, suffiront pour rappeler à la classe l'intérêt qu'elle a mis à entendre la lecture entière de cet écrit.

» Nous nous bornerons donc à ajouter :

» 1°. Que les descriptions faites par M. Geoffroy ont été vérifiées par l'un de nous, sur les squelettes du Muséum d'histoire naturelle, et trouvées fort exactes;

» 2°. Que les analogies que M. Geoffroy en déduit, paraissent plausibles à certains égards, et n'avoient point été faites avant lui de la même manière;

» 3°. Que les remarques particulières sur les variétés des os nageoires dans les différens poissons, et sur leur usage,

Digitized by Google

principalement sur ceux de l'os furculaire, présentent des faits très-curieux et généralement nouveaux ;

» Que son travail ne peut, par conséquent, manquer d'étendre les connoissances des naturalistes et des anatomistes sur l'organisation intérieure des poissons, et qu'il est fort à desirer qu'il le continue.

» Nous demandons à la classe d'ordonner l'impression de ce mémoire, parmi ceux des savans étrangers. »

VARIÉTÉS.

LITTÉRATURE, SCIENCES, ARTS, SPECTACLES, NOUVELLES LITTÉRAIRES.

— S. M. l'Empereur et Roi a daigné agréer l'hommage de la dédicace du *Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore*, dont S. Exc. le ministre de l'intérieur lui a transmis la première livraison au quartier-général de Finckenstein. S. M. a autorisé ce ministre à faire connoître à MM. Treuttel, Würtz, Melling et Née, éditeurs, auteur et graveur de cet important ouvrage, qu'elle en a vu avec plaisir le but et l'exécution. Les mêmes éditeurs, auteur et graveur ayant eu l'honneur, le 9 juin, d'être admis à l'audience de S. M. l'Impératrice, à Saint-Cloud, pour lui présenter un exemplaire de la première livraison du même *Voyage pittoresque*, S. M. a daigné non-seulement applaudir à la perfection de la gravure, mais encore a témoigné le desir de voir la collection des dessins originaux, qui lui ont été immédiatement présentés. S. M., après avoir passé près de trois heures à les examiner avec le plus grand intérêt, a daigné manifester à M. Melling, leur auteur, toute sa satisfaction et son desir de concourir par son suffrage au succès d'un ouvrage dédié à son auguste époux, qui a permis qu'il fût publié sous ses auspices. (*Moniteur.*)

— Il n'y a point de nouvelles dramatiques cette semaine, à moins qu'on ne regarde comme telle l'ouverture du théâtre de Brunet, qui a eu lieu le 24 de ce mois. La nouvelle salle est jolie, et d'une construction aussi commode qu'agréable. La coupe en est circulaire. Elle contient 87 loges ; celles du rez-de-chaussée sont grillées. Les premières et les secondes sont séparées par de jolies colonnes d'ordre corinthien d'une élégante proportion, et dont la circonférence ne dérobe rien au regard du spectateur. Le chapiteau de ces colonnes est doré. Au milieu des troisièmes loges est un grand et bel

Digitized by Google

amphithéâtre propre à contenir un grand nombre de spectateurs.

Les loges latérales sont plus découvertes que les premières et les secondes; mais aussi soignées et aussi commodes. La partie du décor est remarquable par son élégance. Le fond des loges est un vert tendre mêlé d'un peu de blanc. Des chaises en velours d'Utrecht de la même couleur offrent au spectateur la faculté de s'adosser et de varier ses positions. Le devant des premières loges est paré de dessins très-élégans; celui des secondes est décoré de faisceaux dont le fond forme une opposition bien entendue avec celui des premières.

Le péristyle orné de bas-reliefs, conduit au parterre, aux loges du rez-de-chaussée et à l'orchestre. Deux escaliers latéraux, grands et faciles, mènent aux 1^res., 2^es. et 3^es loges. Les couloirs offrent une circulation aisée. Le foyer placé au-dessus du péristile, a ses jours sur le boulevard, et est, après celui de l'Opéra, le plus beau de Paris. La scène est d'une dimension plus grande que celle des anciennes Variétés.

— Jamais jugement d'Académie n'a été plus conforme à l'avis unanime du public, que celui qui a adjugé à la belle esquisse de M. Gros le prix du concours pour la Bataille d'Eylau. Il n'est pas aussi certain que les accessit et les mentions honorables eussent été distribuées par le public dans l'ordre suivi par l'Institut. M. Meynier a eu le premier accessit, M. Thévenin le second; M. Rohen a obtenu la première mention honorable, et M. Brocas la seconde. En conséquence de ce jugement, M. Gros est chargé d'exécuter le tableau, qui sera de même grandeur que celui de l'*Hôpital de Jaffa*, et dont le prix sera de seize mille francs. Ce tableau sera exécuté en haute-lisse par la manufacture des Gobelins. MM. Meynier et Thévenin ont eu chacun une médaille d'or de six cents francs.

— La nouvelle Bourse et les bâtimens nécessaires au tribunal de commerce, vont être construits sur l'emplacement des Filles Saint-Thomas. C'est M. Brogniart qui est chargé de la construction de ces édifices.

Au Rédacteur du Mercure de France.

M. Ferdinand Berthoud, mécanicien de la marine, membre de l'Institut national de France, et de la Légion d'Honneur, est mort le 20 de ce mois, en sa maison de Groslay.

Il naquit à Plancemont, dans le comté de Neuchâtel, au mois de mars 1727. Son père étoit architecte et justicier du *Val de Travers;* il avoit destiné ce fils à l'état ecclésiastique; mais le jeune Berthoud, dès l'âge de 15 ans, fut entraîné par un goût particulier pour l'art de l'horlogerie. Il vint à Paris,

Digitized by Google

en 1745, pour se perfectionner dans la pratique de cet art et l'étude de la mécanique. Dès cette époque, Ferdinand Berthoud adopta la France pour sa seconde patrie, et nous devons considérer comme productions nationales les longs travaux de cet artiste célèbre, qui a donné la plus forte et la plus durable impulsion à son siècle.

Nous ne craignons pas d'avancer que Ferdinand Berthoud est le premier qui ait solidement établi la théorie des machines destinées à mesurer le temps, relativement à l'usage civil, à l'astronomie et à la navigation; il avoit tout fait pour son immortalité, en publiant l'*Essai sur l'Horlogerie*, ouvrage qui, sous ce titre modeste, doit subsister tant qu'il y aura un temps et des hommes intéressés à sa mesure. Mais M. Berthoud ne s'en est pas tenu à cet essai; il a publié sur l'horlogerie, et en particulier sur le travail des horloges et des montres à longitudes, 8 vol. in-4°., accompagnés d'un grand nombre de planches. Le traité des horloges marines, destiné à perpétuer cette découverte, seroit seul le plus beau monument que l'on pût élever à la gloire de l'artiste, dont nous déplorons la perte. A. Janvier.

Paris, *vendredi* 26 *juin*.

LXXVIII^e^ BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Heilsberg, le 12 juin 1807.

Des négociations de paix avoient eu lieu pendant tout l'hiver. On avoit proposé à la France un congrès général auquel toutes les puissances belligérantes auroient été admises, la Turquie seule exceptée. L'Empereur avoit été justement révolté d'une telle proposition. Après quelques mois de pourparlers, il fut convenu que toutes les puissances belligérantes, sans exception, enverroient des plénipotentiaires au congrès qui se tiendroit à Copenhague. L'Empereur avoit fait connoître que la Turquie étant admise à faire cause commune dans les négociations avec la France, il n'y avoit pas d'inconvénient à ce que l'Angleterre fît cause commune avec la Russie. Les ennemis demandèrent alors sur quelles bases le congrès auroit à négocier. Ils n'en proposoient aucunes, et vouloient cependant que l'Empereur en proposât. L'Empereur ne fit point difficulté de déclarer que, selon lui, la base des négociations devoit être égalité et réciprocité entre les deux masses belligérantes, et que les deux masses belligérantes entreroient en commun dans un système de compensations.

La modération, la clarté, la promptitude de cette réponse ne laissèrent aucun doute aux ennemis de la paix sur les dispositions pacifiques de l'Empereur. Ils en craignirent les effets;

Digitized by Google

et au moment même où l'on répondoit qu'il n'y avoit plus d'obstacles à l'ouverture du congrès, l'armée russe sortit de ses cantonnemens, et vint attaquer l'armée française. Le sang a donc été de nouveau répandu; mais du moins la France en est innocente. Il n'est aucune ouverture pacifique que l'Empereur n'ait écoutée. Il n'est aucune proposition à laquelle il ait différé de répondre. Il n'est aucun piége tendu par les fauteurs de la guerre que sa volonté n'ait écarté. Ils ont inconsidérément fait courir l'armée russe aux armes, quand ils ont vu leurs démarches déjouées; et ces coupables entreprises que désavouoit la justice, ont été confondues. De nouveaux échecs ont été attirés sur les armes de la Russie; de nouveaux trophées ont couronné celles de la France. Rien ne prouve davantage que la passion et des intérêts étrangers à ceux de la Russie et de la Prusse dirigent le cabinet de ces deux puissances, et conduisent leurs braves armées à de nouveaux malheurs, en les forçant à de nouveaux combats.

Dans quelle circonstance l'armée russe reprend-elle les hostilités? C'est quinze jours après que Dantzick s'est rendu; c'est lorsque ses opérations n'ont plus d'objet; c'est lorsqu'il ne s'agit plus de faire lever le siége de ce boulevard, dont l'importance auroit justifié toutes les tentatives, et pour la conservation duquel aucun militaire n'auroit été blâmé d'avoir tenté le sort de trois batailles. Ces considérations sont étrangères aux passions qui ont préparé les événemens qui viennent de se passer. Empêcher les négociations de s'ouvrir; éloigner deux princes prêts à se rapprocher et à s'entendre, tel est le but qu'on s'est proposé. Quel sera le résultat d'une démarche hostile? Où est la probabilité du succès? Toutes ces questions sont indifférentes à ceux qui soufflent la guerre. Que leur importent les malheurs des armées russes et prussiennes? S'ils peuvent prolonger encore les calamités qui pèsent sur l'Europe, leur but est rempli.

Si l'Empereur n'avoit eu en vue d'autre intérêt que celui de sa gloire, s'il n'avoit fait d'autres calculs que ceux qui étoient relatifs à l'avantage de ses opérations militaires, il auroit ouvert la campagne immédiatement après la prise de Dantzick; et cependant, quoiqu'il n'existât ni trève, ni armistice, il ne s'est occupé que de l'espérance de voir arriver à bien les négociations commencées.

Combat de Spanden.

Le 5 juin, l'armée russe se mit en mouvement. Ses divisions de droite attaquèrent la tête de pont de Spanden, que le général Frère défendoit avec le 27e régiment d'infanterie légère. Douze régimens russes et prussiens firent de vains efforts; sept fois ils les renouvelèrent, et sept fois ils furent repoussés.

Digitized by Google

Cependant le prince de Ponte-Corvo avoit réuni son corps d'armée ; mais avant qu'il pût déboucher, une seule charge du 17e de dragons, faite immédiatement après le septième assaut donné à la tête de pont, avoit forcé l'ennemi à abandonner le champ de bataille et à battre en retraite. Ainsi, pendant tout un jour, deux divisions ont attaqué sans succès un régiment qui, à la vérité, étoit retranché.

Le prince de Ponte-Corvo, visitant en personne les retranchemens, dans l'intervalle des attaques, pour s'assurer de l'état des batteries, a reçu une blessure légère qui le tiendra pendant une quinzaine de jours éloigné de son commandement. Notre perte dans cette affaire a été peu considérable : l'ennemi a perdu 1200 hommes, et a eu beaucoup de blessés.

Combat de Lomitten.

Deux divisions russes du centre attaquoient au même moment la tête de pont de Lomitten. La brigade du général Ferrey, du corps du maréchal Soult, défendoit cette tête de pont. Le 46e et le 37e repoussèrent l'ennemi pendant toute la journée. Les abatis et les ouvrages restèrent couverts de Russes. Leur général fut tué. La perte de l'ennemi fut de 1100 hommes tués, 100 prisonniers et un grand nombre de blessés. Nous avons eu 200 hommes tués ou blessés.

Pendant ce temps, le général en chef russe, avec le grand-duc Constantin, la garde impériale et trois divisions, attaqua à la fois les positions du maréchal Ney sur Altkirken, Gutstadt et Volfsdorf : il fut partout repoussé ; mais lorsque le maréchal Ney s'aperçut que les forces qui lui étoient opposées étoient de plus de 40,000 hommes, il suivit ses instructions, et porta son corps à Ackendorff.

Combat de Deppen.

Le lendemain 6, l'ennemi attaqua le 6e corps dans sa position de Deppen sur la Passarge. Il y fut culbuté. Les manœuvres du maréchal Ney, l'intrépidité qu'il a montrée et qu'il a communiquée à toutes ses troupes, les talens déployés dans cette circonstance par le général de division Marchand, et par les autres officiers-généraux, sont dignes des plus grands éloges. L'ennemi, de son propre aveu, a perdu dans cette journée 2000 hommes tués, et a eu plus de 3000 blessés : notre perte a été de 160 hommes tués, 200 blessés, et 250 faits prisonniers. Ceux-ci ont été pour la plupart enlevés par les Cosaques qui le matin de l'attaque s'étoient portés sur les derrières de l'armée. Le général Roger ayant été blessé, est tombé de cheval et a été fait prisonnier dans une charge ; le général de brigade Dutaillis a eu le bras emporté par un boulet.

Digitized by Google

Journée du 8.

L'Empereur arriva le 8 à Deppen, au camp du maréchal Ney. Il donna sur-le-champ tous les ordres nécessaires. Le 4e corps se porta sur Wolfsdorff, où ayant rencontré une division russe de Kamenski qui rejoignoit le corps d'armée, il l'attaqua, lui mit hors de combat 4 ou 500 hommes, lui fit 150 prisonniers et vint prendre position le soir à Altkirken.

Au même moment l'Empereur se portoit sur Gutstadt avec les corps des maréchaux Ney et Lannes, avec sa garde et la cavalerie de réserve. Une partie de l'arrière-garde ennemie formant 10,000 hommes de cavalerie et 15,000 hommes d'infanterie prit position à Glottau, et voulut disputer le passage. Le grand-duc de Berg, après des manœuvres fort habiles, la débusqua successivement de toutes ses positions. Les brigades de cavalerie légère des généraux Pajol, Bruyères et Durosnel, et la division de grosse cavalerie du général Nansouty triomphèrent de tous les efforts de l'ennemi. Le soir, à 8 heures, nous entrâmes de vive force à Gutstadt: un millier de prisonniers, la prise de toutes les positions en avant de Gutstadt, et la déroute de l'infanterie ennemie furent les suites de cette journée. Les régimens de cavalerie de la garde russe ont surtout été très-maltraités.*

Journée du 10.

Le 10, l'armée se dirigea sur Heilsberg. Elle enleva les divers camps de l'ennemi. A un quart de lieue au-delà de ces camps, l'arrière-garde se montra en position. Elle avoit 15 à 18,000 hommes de cavalerie, et plusieurs lignes d'infanterie. Les cuirassiers de la division Espagne, la division de dragons Latour-Maubourg, et les brigades de cavalerie-légère, entreprirent différentes charges, et gagnèrent du terrain. A deux heures, le corps du maréchal Soult se trouva formé. Deux divisions marchèrent sur la droite, tandis que la division Legrand marchoit sur la gauche pour s'emparer de la pointe d'un bois dont l'occupation étoit nécessaire, afin d'appuyer la gauche de la cavalerie. Toute l'armée russe se trouvoit alors à Heilsberg; elle alimenta ses colonnes d'infanterie et de cavalerie, et fit de nombreux efforts pour se maintenir dans ses positions en avant de cette ville. Plusieurs divisions russes furent mises en déroute, et à neuf heures du soir on se trouva sous les retranchemens ennemis. Les fusiliers de la garde, commandés par le général Savary, furent mis en mouvement pour soutenir la division Saint-Hilaire, et firent des prodiges. La division Verdier, du corps d'infanterie de réserve du maréchal Lannes, s'engagea, la nuit étant déjà tombée, et déborda l'ennemi, afin de lui couper le chemin de Lansberg: elle y réussit parfaitement. L'ardeur des troupes étoit telle, que plusieurs

Digitized by Google

compagnies d'infanterie de ligne furent insulter les ouvrages retranchés des Russes. Quelques braves trouvèrent la mort dans les fossés des redoutes et au pied des palissades.

L'Empereur passa la journée du 11 sur le champ de bataille. Il y plaça les corps d'armée et les divisions pour donner une bataille qui fût décisive, et telle qu'elle pût mettre fin à la guerre. Toute l'armée russe étoit réunie. Elle avoit à Heilsberg tous ses magasins; elle occupoit une superbe position que la nature avoit rendue très-forte, et que l'ennemi avoit encore fortifiée par un travail de quatre mois.

A quatre heures après midi, l'Empereur ordonna au maréchal Davoust de faire un changement de front par son extrémité de droite, la gauche en avant: ce mouvement le porta sur la basse Alle, et intercepta complétement le chemin d'Eylau. Chaque corps d'armée avoit ses postes assignés; ils étoient tous réunis, hormis le 1er corps, qui continuoit à manœuvrer sur la basse Passarge. Ainsi les Russes, qui avoient les premiers recommencé les hostilités, se trouvoient comme bloqués dans leur camp retranché; on venoit leur présenter la bataille dans la position qu'ils avoient eux-mêmes choisie. On crut long-temps qu'ils attaqueroient dans la journée du 11. Au moment où l'armée française faisoit ses dispositions, ils se laissoient voir rangés en colonnes au milieu de leurs retranchemens farcis de canons.

Mais soit que ces retranchemens ne leur parussent pas assez formidables, à l'aspect des préparatifs qu'ils voyoient faire devant eux; soit que cette impétuosité qu'avoit montrée l'armée française dans la journée du 10, leur en eût imposé ils commencèrent, à dix heures du soir, à passer sur la rive droite de l'Alle, en abandonnant tous les pays de la gauche, et laissant à la disposition du vainqueur leurs blessés, leurs magasins, et ces retranchemens, fruit d'un travail si long et si pénible.

Le 12, à la pointe du jour, tous les corps d'armée s'ébranlèrent, et prirent différentes directions.

Les maisons d'Heilsberg et celles des villages voisins sont remplies de blessés russes.

Le résultat de ces différentes journées, depuis le 5 jusqu'au 12, a été de priver l'armée russe d'environ 30,000 combattans. Elle a laissé dans nos mains 3 ou 4000 hommes, 7 ou 8 drapeaux et 9 pièces de canon. Au dire des paysans et des prisonniers, plusieurs des généraux russes les plus marquans ont été tués ou blessés.

Notre perte monte à 6 ou 700 hommes tués, 2000 ou 2.200 blessés, 2 à 300 prisonniers. Le général de division Espagne a été blessé. Le général Roussel, chef de l'état-major de la

Digitized by Google

garde, qui se trouvoit au milieu des fusiliers, a eu la tête emportée par un boulet de canon : c'étoit un officier très-distingué.

Le grand-duc de Berg a eu deux chevaux tués sous lui. M. Ségur, un de ses aides-de-camp, a eu un bras emporté. M. Lameth, aide-de-camp du maréchal Soult, a été blessé. M. Lagrange, colonel du 7e régiment de chasseurs à cheval, a été atteint par une balle. Dans les rapports détaillés que rédigera l'état-major, on fera connoître les traits de bravoure par lesquels se sont signalés un grand nombre d'officiers et de soldats, et les noms de ceux qui ont été blessés dans la mémorable journée du 10.

On a trouvé dans les magasins d'Heilsberg plusieurs milliers de quintaux de farine et beaucoup de denrées de diverses sortes. L'impuissance de l'armée russe, démontrée par la prise de Dantzick, vient de l'être encore par l'évacuation du camp de Heilsberg; elle l'est par sa retraite; elle le sera d'une manière plus éclatante encore, si les Russes attendent l'armée française : mais dans de si grandes armées qui exigent vingt-quatre heures pour mettre tous les corps en position, on ne peut avoir que des affaires partielles, lorsque l'une d'elles n'est pas disposée à finir bravement la querelle dans une affaire générale.

Il paroît que l'empereur Alexandre avoit quitté son armée quelques jours avant la reprise des hostilités : plusieurs personnes prétendent que le parti anglais l'a éloigné pour qu'il ne fût pas témoin des malheurs qu'entraîne la guerre et des désastres de son armée, prévus par ceux mêmes qui l'ont excité à rentrer en campagne. On a craint qu'un si déplorable spectacle ne lui rappelât les véritables intérêts de son pays, ne le fît revenir aux conseils des hommes sages et désintéressés, et ne le ramenât enfin par les sentimens les plus propres à toucher un souverain, à repousser la funeste influence de la corruption anglaise.

Le 24, à cinq heures du soir, S. A. I. le prince Borghèse est arrivé au palais de Saint-Cloud, et a porté, de la part de S. M. l'Empereur, à S. M. l'Impératrice et Reine, la nouvelle de la victoire qu'ont remportée, le 14 de ce mois, à Friedland, les troupes de la Grande-Armée, commandée par S. M. en personne. Voici la note arrivée du quartier-général, et qu'on est autorisé à publier, en attendant qu'on ait reçu le bulletin officiel.

« L'armée française a célébré dignement, le 14 juin, l'anniversaire de la bataille de Marengo. La bataille de Friedland sera célèbre dans l'histoire. L'armée russe, manœuvrée, percée par son centre, coupée de ses magasins, a été complète-

Digitized by Google

ment battue. Quatre-vingts pièces de canon prises, 25 à 30 mille Russes pris, tués ou noyés dans l'Alle, sont les résultats de cette mémorable journée. Trente généraux russes ont été tués, pris ou grièvement blessés. Les cadavres de plusieurs des généraux tués sont restés sur le champ de bataille; et par un de ces événemens dignes de remarque, on reconnoît parmi eux les corps des généraux Pahlen et Marcoff, deux des premiers fauteurs de la faction anglaise. C'est ainsi que les premiers coups de la campagne de Prusse ont fait tomber les principaux agens de la guerre. La régularité des dispositions et l'intrépidité des troupes ont beaucoup diminué les pertes de l'armée française, qui ne sont pas considérables. »

(*Moniteur.*)

On lit aujourd'hui dans *le Moniteur* l'article suivant :

« *Le Publiciste* donne, dans sa feuille d'hier, des nouvelles de l'armée qui ne sont pas encore parvenues directement. Nous savons que S. M. a bivouaqué chaque nuit, et que le quartier-général est continuellement à cheval; ce qui a sans doute occasionné le retard de l'arrivée d'un Bulletin; mais nous publions, en attendant, l'extrait de deux lettres interceptées dont nous pouvons garantir l'authenticité: »

Extrait d'une lettre écrite de Kœnigsberg, le 10 juin, à M. le président, comte Druckelmann, à Knauten, près Fylau.

Tout ce qui vient de l'armée nous annonce le mauvais état de nos affaires. Benigsen est déjà de retour à Heilsberg, et l'on dit que demain il sera à Bartenstein. Lestocq avoit été obligé de donner tous ses Russes à Benigsen, ce qui l'avoit très-affoibli; mais aujourd'hui c'est bien autre chose; toute communication entre lui et Benigsen, est coupée par l'armée française, et nous vivons dans la crainte de voir bientôt les Français ici. Tout le monde est déjà préparé à la fuite. On emballe les effets les plus précieux et les papiers de l'administration. On cherche à rassembler des moyens pour le transport du grand nombre de malades et de blessés qui se trouvent ici. La reine est partie ce matin pour Memel.

Extrait d'une lettre du 10 juin, à sept heures un quart du soir, écrite de Kœnigsberg, au sous-intendant Keber, à Friedland.

Le nombre des blessés attendus de Gutstadt est si grand, que toutes les les maisons de la ville et des faubourgs en seront remplies. On vient aussi d'ordonner de préparer des lazarets pour les recevoir à Faterberge. Toutes les personnes à qui leurs affaires ou leurs facultés permettent de quitter la ville, s'en éloignent. La reine est partie. Notre roi est près de l'empereur de Russie à Tilsit sur le Niemen.

Digitized by Google

TABLE

DU SECOND TRIMESTRE DE L'ANNÉE 1807.

TOME VINGT-HUITIÈME.

POÉSIE.

FRAGMENT du troisième chant de l'Art d'Aimer, *page* 5
Le Voyageur, par M. Millevoye, 5
Discours en vers sur les Voyages par M. J. J. Victorin Fabre, 49
Le Voyageur, par M. Bruguière (de Marseille), 54
Le Triomphe de la Religion, (fragment du troisième chant), 97
Remercîment à ma Femme, 99
Ma Promenade au Bois de Satory, près de Versailles, 145
Ma Carrière poétique, à mes amis du département de ***, 146
Les Fleurs, traduction de M. Frémin de Beaumont, 193
Idem par M. Saint-Lambert, 196
Idem, par M. Lemierre, 197
Idem, par M. Roucher, 198
Idem, par M. Delille, 199
Idem, par M. de Parny, 200
Idem, par M. de Fontanes, 202
Idem, par M. Boisjolin, 204
Idem, par M. Michaud, 205
Le Génie de l'Homme (fragment du 2e chant,) *la mort de Pline*, 241
A Madame Balk, 289
Le Cèdre, 290
Imitation libre d'Eschyle, 291
Le Conseil d'ami, 293
Chant triomphal, exécuté dans l'église des Invalides, etc. 337
La Rose et l'Etourneau (fable), 338
Fragment du poëme inédit de l'Art d'Aimer. — La Fontaine de Vaucluse, 339
Les Deux Sœurs, 341
A M. de la Malle, après avoir entendu un de ses plaidoyers, *id.*
La Religion, poëme (fragment du cinquième chant), 385
Elégie à M. de P*** , au sujet de l'Ode à M. de Buffon, 433
Exode d'un Essai en vers sur l'Histoire, 435
L'Anniversaire, élégie qui a remporté le prix de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse, 481
Epître inédite de feu Chabanon, sur la Tragédie lyrique, 483
Séduction d'Eve par Satan, (Paradis Perdu, liv. IX), par M. J. Delille, 529
Même sujet, par M. Legouvé, 534
Idem, par M. Parceval Grandmaison, 537
Episode de Camille, fragment du troisième volume de l'Enéide, traduite par M. Gaston, 577
Utilité de l'étude de l'Histoire, 579

Extraits et comptes rendus d'Ouvrages.

Éloge de Messire Jean-Baptiste-Charles Marie de Beauvais, ancien évêque de Senez. *page* 11
Histoire de l'Anarchie de Pologne, et du démembrement de cette républinque, 29

Digitized by Google

Réflexions sur le Gouvernement de Pologne, par J. J. Rousseau, 59
Epître à Talma, 72
Observations sur l'article *Belemnite* du nouveau Dictionnaire d'Histoire Naturelle, etc. 205
Sermons de Messire Jean-Baptiste-Charles-Marie de Beauvais, 111 et 157
Sur les Pièces de Vers qui ont obtenu les deux prix et l'accessit, au jugement de la Classe de la Langue et de la Littérature françaises de l'Institut, 121
Souvenirs sur la Vie de Charles-James Fox, 130 et 369
Du Sens moral intérieur et de l'origine du Beau, 149
De l'impossibilité du Système astronomique de Copernic et de Newton, 167
Lettre à M. de Châteaubriand, sur deux chapitres du Génie du Christianisme, 175
Eloges académiques, 207
Coup d'œil sur quelques Ouvrages nouveaux, 217
Des Sciences, des Lettres et des Arts, par M. de Bonald, 275 et 295
Les Ricochets, comédie, par M. Picard. — L'Avocat, comédie, par M. Roger, 260
Les Mille et Une Nouvelles. — Lettres d'Octavie, ou Essai sur l'Education des Demoiselles. — Lettres écrites de Lausanne. — Traduction nouvelle et complète des Odes d'Horace, 268
Discours prononcé à l'Institut, pour la réception de S. Em. Mgr. le Cardinal Maury, 311
Corinne, ou l'Italie, 323
Examen d'un Ouvrage de Physique terrestre et de Géologie, 343
Pyrrhus ou les Æacides, tragédie, 355
La Critique des Critiques du Salon de 1806, 364
Du Tableau littéraire de la France au dix-huitième siècle, 391
Œuvres de Jean Racine, 408
Mémoires de Henri de Campion, 413
Le Paradis Perdu de Milton, traduction nouvelle, 437
Observations sur l'Histoire de France de MM. Velly, Villaret et Garnier, 456
Mes Ecarts, ou le Fou qui vend de la sagesse; — Ambrosio, ou l'Espagnol; — L'Amour ou le Grime, ou quelques Journées Anglaises; — Le Nouvel Emile, ou les Rêveries d'un homme sensible; — Les Amours de Henri IV, 464
Théâtre Classique, ou Esther, Athalie, Polyeucte et le Misanthrope commentés, 541
Géographie physique de la Mer Noire, de l'intérieur de l'Afrique et de la Méditerranée, 549
Quelques Mémoires sur différens sujets d'Histoire Naturelle ou de physique, 555
L'Amour Crucifié, traduction d'Ausone, 562
De l'Equilibre politique en Europe, 581
Fables diverses, par J. L. G., 601
Mémoire sur les pièces osseuses de la nageoire pectorale des poissons, 610

LITTÉRATURE, SCIENCES, ARTS ET SPECTACLES.

Pages 38, 79, 140, 184, 224, 274, 332, 419, 470, 516, 567, 614.

NOUVELLES POLITIQUES.

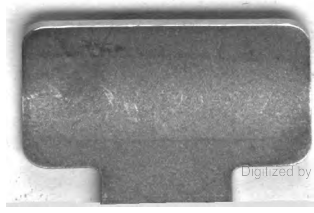
Pages 44, 143, 190, 229, 284, 334, 376, 425, 518, 570.

PARIS.

Pages 45, 89, 143, 190, 234, 285, 335, 376, 425, 479, 520, 575, 616.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Digitized by Google


Digitized by Google